HAROLD B. LEE LIBRARY
BRIGHAM YOUNG UNIVERSITY
PROVO, UTAH

Digitized by the Internet Archive
in 2014

https://archive.org/details/lespremiershabit01arbo

LES

PREMIERS HABITANTS

DE

L'EUROPE

I

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

En vente chez M. E. THORIN, libraire-éditeur, 7, rue de Médicis, 7, Paris.

HISTOIRE DES DUCS ET DES COMTES DE CHAMPAGNE, six tomes en sept volumes in-8 (1859-1867) (*presque épuisé*).

INVENTAIRE SOMMAIRE DES ARCHIVES DE LA VILLE DE BAR-SUR-SEINE, 1864, in-4. . . . . 5 fr

CATALOGUE D'ACTES DES COMTES DE BRIENNE, in-8, 1872. 3 fr. 50

COURS DE LITTERATURE CELTIQUE, t. I à IV, in-8 (1883-1889). Prix de chaque volume. . . . . 8 fr.

ESSAI D'UN CATALOGUE DE LA LITTÉRATURE ÉPIQUE DE L'IRLANDE, précédé d'une étude sur les manuscrits en langue irlandaise conservés dans les Iles Britanniques et sur le continent, in-8, 1884. . . . . 12 fr.

RÉSUMÉ D'UN COURS DE DROIT IRLANDAIS, professé au collège de France pendant le premier semestre de l'année 1887-1888, in-8. Brochure. . . . . 1 fr. 50

IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE CHATILLON-SUR-SEINE. — A. PICHAT.

940
Ar 18p
V. 1

LES PREMIERS HABITANTS DE L'EUROPE

D'APRÈS LES ÉCRIVAINS DE L'ANTIQUITÉ ET LES TRAVAUX DES LINGUISTES

PAR

H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE

MEMBRE DE L'INSTITUT

SECONDE ÉDITION

CORRIGÉE ET CONSIDÉRABLEMENT AUGMENTÉE PAR L'AUTEUR, AVEC LA COLLABORATION DE G. DOTTIN, SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION DE LA REVUE CELTIQUE

TOME PREMIER

1o Peuples étrangers à la race indo-européenne (Habitants des cavernes, Ibères, Pélasges, Étrusques, Phéniciens) ;
2o Indo-Européens, 1re partie (Scythes, Thraces, Illyriens, Ligures).



PARIS

ERNEST THORIN, ÉDITEUR

LIBRAIRE DES ÉCOLES FRANÇAISES D'ATHÈNES ET DE ROME, DU COLLÈGE DE FRANCE, DE L'ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE ET DE LA SOCIÉTÉ DES ÉTUDES HISTORIQUES

7, RUE DE MÉDICIS, 7

1889



7-7-80

A LA MÉMOIRE DE MON ANCIEN MAÎTRE

V. JOGUET

PROFESSEUR D'HISTOIRE AU COLLÈGE ROYAL DE NANCY

MORT PROVISEUR DU LYCÉE SAINT-LOUIS

HAROLD B. LEE LIBRARY
BRIGHAM YOUNG UNIVERSITY
PROVO, UTAH

PRÉFACE

I

J'ai cru devoir réimprimer en le complétant le livre dans lequel j'exposais il y a douze ans le résultat de mes recherches sur la plus ancienne histoire de l'Europe. L'objet de ce livre est de faire comprendre dans quelles circonstances les unes favorables, les autres contraires, et au milieu de quelles populations amies ou ennemies, de quels États faibles ou vigoureux, la race celtique, développant sa force, étendant son domaine géographique, finit par acquérir une puissance guerrière qui, à partir de l'an 390 avant J.-C., fut longtemps l'effroi des Romains et dont l'apparition soudaine au centre du monde grec y jeta la terreur cent et quelques années plus tard.

Traiter un sujet qui remonte à une antiquité si haute était certainement un peu hardi pour un érudit que ses études et ses publications précédentes ne préparaient guère qu'à des travaux sur l'histoire et l'administration de la France au moyen-âge et dans les

temps modernes. Voici quelles circonstances m'ont entraîné, par une sorte de fatalité et presque sans le concours de ma volonté, à une entreprise que de bienveillants critiques ont considérée comme téméraire et cela pour des raisons en apparence au moins fort sérieuses bien que naturellement elles ne me semblent point décisives.

A l'époque où j'ai réuni les matériaux de ce livre, où je l'ai rédigé et où j'en ai publié la première édition, j'étais archiviste du département de l'Aube ; ma principale occupation officielle était le classement et l'inventaire des parchemins et des papiers du chapitre de la cathédrale de Troyes, XIIe-XVIIIe siècles. J'avais trouvé dans ce travail de nombreuses difficultés qui en prolongèrent la durée pendant bien des années. J'abuserais de la patience du lecteur si je lui parlais du classement primitif de ces documents, des causes qui l'avaient détruit, des raisons qui me le faisaient considérer comme défectueux et pour lesquelles au lieu de le rétablir j'avais cru devoir, sortant de la route ordinaire, créer un ordre nouveau, tout différent de celui qu'avait suivi l'archiviste du chapitre au XVIIIe siècle. Tous les jours avant et après ce labeur souvent fatigant, quelquefois fastidieux, malgré la joie momentanée des découvertes qui venaient de temps en temps en rompre la monotonie, je trouvais une distraction et un repos dans la lecture des auteurs grecs de la collection Didot et de divers écrivains latins. Les archives du chapitre me faisaient vivre dans les villages du département de l'Aube et dans les rues de la ville de Troyes depuis le temps des croisades jusqu'à la Révo-

lution française, et ainsi elles me retenaient captif dans une période et une région que je n'avais cessé d'étudier depuis plus de vingt ans. Mais quelques heures chaque jour je sortais de prison, je jouissais du grand air et de l'indépendance, je me transportais dans le monde antique, et pendant une sorte de libre promenade je recueillais parmi les monuments de la littérature grecque et latine les indications qu'ils fournissent sur les populations de l'Europe aux premiers temps de l'histoire. Tantôt je ne trouvais rien, tantôt je ne rencontrais que des notions contradictoires et confuses, tantôt des pages d'Homère, d'Hésiode, d'Hérodote, de Diodore de Sicile et des autres, il me semblait voir jaillir des rayons de lumière qui dissipaient l'obscurité des siècles antérieurs à la domination romaine. La variété des résultats en faisait l'attrait, je me procurais la satisfaction que donne à la curiosité du touriste un voyage dans un pays lointain qu'il n'a pas encore visité.

Depuis longtemps déjà, à mes heures de loisir, j'avais lu souvent et avec un plaisir qui n'avait cessé de croître, deux ouvrages, l'un français, l'autre allemand, qui traitaient chacun un sujet analogue à celui auquel je consacrais ce qu'en style administratif on appelait mes moments perdus. Le premier était le *Manuel d'histoire ancienne* composé par François Lenormant qui a été depuis enlevé à l'érudition par une mort prématurée, et dont, par un honneur inattendu, vieil héritier d'un jeune et glorieux défunt, celui qui écrit ces lignes a été le successeur à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Le second était un ouvrage plus an-

cien, plus savant, moins connu en France, mais à bon droit fort estimé en Allemagne, celui que l'illustre Zeuss, ravi aussi, jeune encore, à la science, a intitulé : « Les Allemands et les races voisines » *Die Deutschen und die Nachbarstaemme*. L'idée me vint de chercher à imiter les deux célèbres auteurs, de classer mes notes et d'en tirer un livre sur les origines historiques de l'Europe, surtout de l'Europe occidentale et de la France. Puisse ce livre, pensais-je, avoir à la fois et la forme de celui qu'a écrit François Lenormant et la science que Zeuss a montrée dans le sien quand, après avoir recueilli ses matériaux chez les auteurs de l'antiquité classique et du moyen-âge, il les a classés et coordonnés avec tant de clarté et avec une méthode si sûre !

II

Des critiques compétents et dont la bienveillance ne peut être contestée paraissent s'accorder pour constater que l'ambitieux auteur est resté bien au-dessous de ses deux modèles, ne montrant ni le talent de composition qui distinguait François Lenormant ni l'érudition qu'on admire si justement chez Zeuss. Cette appréciation s'adressait à la première édition. J'ai naturellement fait des efforts pour améliorer la seconde.

Un des principaux défauts qu'on me reprochait consistait à manquer, disait-on, de clarté et dans l'énoncé des doctrines et dans l'exposition des preuves

sur lesquelles ces doctrines s'appuient. J'ai d'abord modifié la rédaction de manière à lui faire acquérir, toutes les fois qu'il m'a semblé nécessaire, plus de précision et de netteté. Ensuite j'ai divisé les chapitres en paragraphes précédés chacun d'un titre qui en annonce le sujet. Réunis au début de chacun des chapitres, les titres des paragraphes qui le composent forment un sommaire qui fait embrasser en un coup d'œil l'ensemble du sujet dont on va lire l'étude, et qui par conséquent en facilite l'intelligence.

Une autre addition qui comme la précédente devra augmenter la clarté, a consisté à imprimer en notes la plupart des textes sur lesquels je prétends fonder les doctrines que j'expose. Dans la première édition, je m'étais borné à renvoyer à ces textes en donnant le nom de l'auteur et le titre de l'ouvrage avec l'indication du livre et du chapitre. Le lecteur sérieux, — sceptique dans le bon sens du mot — qui aurait voulu contrôler mes assertions, telles que la première édition les présente, qui aurait cherché à en saisir à fond la valeur scientifique, aurait été obligé de s'asseoir à côté d'une collection d'auteurs grecs et latins, et de la consulter presque à chaque phrase de mon livre. A chaque instant il lui aurait fallu interrompre la lecture, tendre la main, prendre un volume, et le poser devant soi pour le feuilleter jusqu'à la découverte du passage grec ou latin qui m'a suggéré chacune de mes thèses, puis remettre le volume en place pour recommencer avec un autre volume la même série de mouvements : si quelqu'un de mes lecteurs a eu le courage de faire ces vérifications, elles n'ont pu manquer de produire

chez lui au bout de quelques pages une fatigue générale du corps et de l'esprit. J'en demande mille pardons à cet homme consciencieux, si par hasard il existe.

Dans la seconde édition, il sera bien plus facile de remonter aux sources. Presque tous les textes, en tout cas les plus importants, sont reproduits au bas des pages : je le dois à la collaboration de M. G. Dottin, secrétaire de la rédaction de la *Revue celtique*, qui a transcrit la plus grande partie de ces textes et qui pour la collation de tous, m'a donné son concours intelligent et dévoué.

En insérant dans mon ouvrage tous ces fragments d'auteurs grecs et latins, je ne compte pas seulement rendre plus claire l'exposition de mes doctrines historiques; j'espère faciliter le travail des érudits français qui croiront devoir soutenir des opinions différentes des miennes. Le recueil de textes originaux qu'ils trouveront ici au bas des pages simplifiera beaucoup les recherches à faire pour me réfuter, si l'on veut bien prendre cette peine. C'est une utilité que mon livre gardera jusqu'au moment où un autre érudit aura publié dans le même genre un recueil plus complet ou mieux ordonné sur le même sujet.

III

Je vois quelques lecteurs s'arrêter ici : « Voilà, » diront-ils, « un auteur qui paraît faire bien peu de cas de

l'exposé doctrinal qu'il a rédigé. Est-ce sérieux et pense-t-il ce qu'il dit? » Ceux-là ne se rendent pas compte de l'état d'esprit dans lequel j'écris cette préface. La première édition est déjà ancienne : les années, s'accumulant sur ma tête, ont produit leur effet ordinaire en rendant chez moi beaucoup moins fermes que par le passé bien des convictions historiques. A cette loi psychologique, qui associe l'âge et le doute [1], se joint l'influence d'une habitude personnelle : après avoir tant de fois critiqué les livres des autres avec une sévérité contre laquelle souvent les auteurs et leurs amis, quelquefois même les indifférents, protestent, il faudrait que je portasse bien loin l'aveuglement paternel pour ne pas apercevoir un peu les côtés faibles de mes productions littéraires quand je les relis plusieurs années après la publication. Un auteur acquiert toujours pour juger son œuvre une certaine indépendance, lorsque les années ont éteint le feu qu'allume dans le cerveau la joie de toute découverte, imaginaire ou vraie, et lorsqu'a été depuis longtemps obtenu le triomphe éphémère de l'écrivain qui communique à d'autres la notion, à ses yeux nouvelle, dont à tort ou à raison il s'attribue la paternité.

Aussi j'ai fait plusieurs suppressions et j'ai surtout souvent remplacé par des formules dubitatives les affirmations de la première édition.

1. Il ne s'agit point ici du doute en matière de religion. Le sujet de cet ouvrage ne touche en rien aux questions religieuses qui préoccupent nos contemporains.

IV

« Mais », dira un critique « si vous ne croyez plus aux doctrines que vous avez autrefois professées dans votre livre, pourquoi le réimprimez-vous? »

Ma réponse à cette question sera celle que pourraient faire tous les érudits qui se sont consacrés à l'étude de l'histoire. Un livre d'histoire ne ressemble point à ces recueils de théorèmes géométriques dont la certitude s'impose : l'historien raconte tantôt ce qui est certain, tantôt ce qui est simplement probable, quelquefois il est obligé de se borner à parler du possible. Le possible et le probable tiennent une place de plus en plus grande à mesure qu'augmente le nombre des siècles qui nous séparent des événements. Il me paraît possible qu'il y ait un fond de vérité dans la légende de l'Atlantide par laquelle mon livre débute, mais on peut aussi donner de bonnes raisons pour croire que cette légende est entièrement imaginaire comme l'a soutenu récemment M. Ploix dans la *Revue d'anthropologie*. Il est à mes yeux probable que l'unité indo-européenne a pris fin vers l'an 2500 av. J.-C. et qu'alors l'Asie était la patrie du peuple unique qui par sa division en plusieurs rameaux a produit les diverses races indo-européennes; mais il n'est pas absurde d'attribuer à la séparation des races indo-européennes une date antérieure ou postérieure de quelques siècles à celle que je propose, et on a soutenu non sans une certaine apparence de fondement que,

lorsque les Indo-Européens ne formaient qu'un peuple, ce peuple unique habitait l'Europe. La doctrine opposée, qui me semble avoir pour elle la vraisemblance, est donc simplement probable.

Mais à côté du probable et du possible, il y a le certain. Ce qui est certain par exemple, c'est que le monde antique a été mobile, c'est que notamment la géographie politique y a changé aussi souvent, peut-être même plus souvent, que dans les temps modernes. Telle est la doctrine fondamentale de ma première édition, telle est encore la doctrine fondamentale de la seconde. Les savants et les littérateurs qui s'occupent d'histoire ancienne ne sont pas tous, suivant moi, pénétrés de cette vérité autant qu'il le faudrait, et ils semblent trop souvent mettre tout entier sur le même plan le tableau des événements et des peuples de l'antiquité pendant une longue suite de siècles en supprimant la perspective. Ils imitent les procédés de raisonnement des érudits de l'antiquité, qui ne pouvaient comprendre pourquoi souvent deux témoignages séparés chronologiquement par un long intervalle constataient chacun dans la même aire géographique des phénomènes ethnographiques différents. Je citais dans ma préface l'exemple de Pline le Naturaliste et de Tite-Live.

« Après avoir, » disais-je, « parlé des doctrines des poètes grecs sur l'origine de l'ambre, Pline nous apprend qu'Eschyle plaçait en Ibérie l'Éridan, et que suivant le même poète, l'Éridan était identique au Rhône. « L'Ibérie, c'est l'Espagne, » ajoute Pline; « Eschyle croit donc que le Rhône est en Espagne : Quand

on voit, » continue Pline, « une si grande ignorance en géographie, on pardonne facilement l'ignorance au sujet de l'ambre. » D'Eschyle qui met le Rhône en Ibérie, et de Pline qui considère cette thèse géographique comme une preuve d'ignorance, lequel a raison ? Comparons chronologiquement ces deux auteurs : Eschyle date du cinquième siècle avant notre ère, Pline du premier siècle après. Suivant Eschyle, le Rhône est un fleuve d'Ibérie ; Eschyle a raison, c'était la géographie de son temps, et d'autres témoignages l'établissent péremptoirement. Du temps de Pline, la géographie politique n'était plus la même, les limites de l'Ibérie avaient reculé de l'Est à l'Ouest jusqu'aux Pyrénées, et Pline croyait que cette géographie nouvelle était celle de l'époque d'Eschyle ; en sorte que l'érudit latin, qui traite d'ignorant le poète grec, établit seulement par là combien il sait mal lui-même la plus ancienne histoire de l'Europe.

« Tite-Live, qui écrivait à la fin du premier siècle avant J.-C., a commis une erreur analogue, quand, en contradiction avec la doctrine d'Hérodote et d'Éphore, antérieurs à lui, l'un de quatre siècles, l'autre de trois, il a dit que la Celtique d'Ambigatos, — vers l'an 400 avant notre ère, — était identique à la Celtique conquise par César, de 58 à 51, trois siècles et demi après le règne d'Ambigatos. Que dirait-on d'un historien qui croirait que la géographie politique de l'Europe au temps de François Ier (1515-1547), était identique à la géographie politique de l'Europe actuelle, telle que l'ont constituée les traités et les guerres depuis François Ier jusqu'en 1871 ? »

Je pourrais citer beaucoup d'autres exemples empruntés à d'autres auteurs de l'antiquité. Les historiens anciens, grecs et romains, n'avaient pas eu sous les yeux le spectacle instructif des grandes migrations qui ont bouleversé l'Europe à la fin de l'empire romain et pendant le moyen-âge ; ils croyaient que chaque race avait toujours habité le sol sur lequel ils la voyaient fixée ; de là par exemple l'identité supposée des Pélasges et des anciens Grecs, de là chez Denys d'Halicarnasse la conviction que les Étrusques sont originaires d'Italie et que les historiens antérieurs se trompent quand ils les font venir d'Orient.

Ces idées préconçues sont passées des anciens aux modernes. Je protestais contre elles dans ma première édition. Je n'ai pas changé : voilà pourquoi j'ai cru devoir réimprimer mon livre.

V

Malgré les nombreuses corrections que j'ai faites au présent ouvrage, on lui reprochera certainement de n'avoir pas tenu un compte suffisant des recherches modernes ; c'est pour ainsi dire un vice de naissance, et on sait combien ce genre de défaut se guérit difficilement. Une partie de la première rédaction était déjà sur le papier quand j'ai commencé à consulter le livre admirable où Karl Müllenhoff, renouvelant la « science de l'antiquité allemande » *Deutsche Altertumskunde*, jette une si éclatante lumière sur la plus ancienne histoire de l'Europe du nord et de l'ouest.

J'avais terminé ma première rédaction quand, après des recherches longtemps inutiles, j'ai pu enfin pour un prix fort élevé me procurer les deux volumes justement célèbres qu'Ottfried Müller a consacrés à l'histoire des Étrusques, *Die Etrusker*, et dont l'érudit M. Deecke a depuis donné une édition nouvelle et plus complète. Voilà deux exemples entre autres, et depuis ma première édition je n'ai certainement pas lu tout ce qui a été écrit plus récemment sur mon sujet.

Mais les savants de ce siècle n'ont pas toujours découvert les textes grecs et latins sur lesquels leurs dissertations sont fondées. Je ne suis pas convaincu d'avoir toujours fait fausse route quand j'ai pris parti sur une question sans connaître la solution donnée par tel érudit moderne même des plus recommandables. C'est ainsi que je crois devoir maintenir la doctrine que j'ai professée sur la chronologie étrusque dans ma première édition, avant d'avoir lu dans le livre d'O. Müller dont je viens de donner le titre, le passage où l'auteur, avec beaucoup plus de science que moi, arrive à une conclusion différente de la mienne. On trouvera plus bas dans une note publiée en appendice à cette préface les raisons pour lesquelles j'ai cru ne pouvoir pas accepter son système.

Si je n'ai pas lu tout ce que j'aurais dû lire, je m'en consolerai facilement en pensant au temps énorme que j'aurais perdu si j'avais lu tout ce qui a été écrit en Allemagne sur les divers sujets que j'ai traités. Aux yeux de certains savants, un devoir que la politesse impose est de donner en note les noms des auteurs et les titres non seulement de tous les livres, mais de

toutes les dissertations et de tous les articles de revues relatifs à la matière dont on traite. Je ne suis pas convaincu que l'usage soit universellement établi de pousser la politesse jusqu'au bout et de lire les publications qu'on cite. Lorsque M. Deecke, dans son estimable édition du livre d'O. Müller, arrive à la dissertation sur la chronologie étrusque, il ajoute en note le titre de deux fort bons petits mémoires de M. Riese et de M. Helbig (tome II, p. 310, note 32). Il ne s'est pas aperçu que ces deux érudits s'appuient sur une leçon de Censorin bien supérieure à celle qu'O. Müller avait eue sous les yeux, et que par conséquent au lieu de reproduire telle quelle en cet endroit la première édition d'O. Müller, il devait ou la rectifier ou avertir par une note de l'erreur inévitable où le savant auteur avait été entraîné par un texte défectueux [1]. Certainement M. Deecke a fait une œuvre utile en ajoutant aux notes d'O. Müller l'indication des mémoires de MM. Riese et Helbig, et sans lui je n'aurais pas eu le plaisir de lire ces deux intéressantes dissertations, mais il ne s'est acquitté que de la moitié de sa tâche et je doute que la plupart des lecteurs français trouvent de leur goût cette façon de procéder, qui consiste à citer des auteurs qu'on n'a pas lus.

VI

Quelques-uns regretteront peut-être que dans cette

1. Voir plus bas, p. xx.

édition comme dans la précédente je n'aie pas respecté l'orthographe reçue en France pour certains noms propres : lorsque j'ai à reproduire ces noms je substitue à la forme usitée en français une forme différente, mais aussi rapprochée que possible de celle qui a été employée primitivement dans l'antiquité.

Cela a semblé nécessaire pour rendre clairs divers rapprochements d'une importance fondamentale, et qui, dans l'état actuel des études de linguistique, sont parfaitement justifiés. Ainsi, au lieu de *Tyrrhéniens*, Homère, Hésiode, Eschyle, Sophocle, Euripide, Hérodote, Thucydide, Scylax, etc., ont écrit *Tursênes*, et on trouve la variante *Tursânes* chez Pindare, qui conserve dans ce mot l'*â* primitif.

J'ai pensé, en reprenant cette vieille orthographe, rendre plus sensible le rapport de ce nom ethnique avec le *Toursha* des inscriptions égyptiennes, et avec le *Turs-co-s* = *Tursa-co-s* des Italiotes, qui est devenu plus tard *Tuscus*, d'où le nom moderne de Toscane. Le Τυῤῥηνός d'Aristote [1] et des écrivains postérieurs, *Tyrrhenus* en latin, *Tyrrhénien* en français, est une source de difficultés ethnographiques dont la linguistique donne la solution en nous apprenant l'histoire de l'*u* dans la langue grecque et en nous expliquant comment le second *r* de *Tyrrhénien* est venu par assimilation prendre la place d'un *s* plus ancien. Il m'a semblé qu'en reprenant l'orthographe des auteurs chronologiquement les plus éloignés de nous, mais les plus rapprochés des événements, on faisait toucher du doigt

1. Aristote, *Politique*, l. III, c. 5, § 8; l. VII, c. 9; édition Didot, t. I, p. 529, 611.

pour ainsi dire un fait qui autrement resterait toujours entouré d'une certaine obscurité dans l'esprit d'un grand nombre de lecteurs. C'est donc pour plus de lucidité et non par l'affectation d'une érudition pédante, ou par la recherche d'une vaine couleur locale, que j'ai dans cet ouvrage abandonné en nombre de cas l'orthographe usitée en France pour un certain nombre de noms propres conservés jusqu'à nous par divers auteurs de l'antiquité.

VII

Ce n'est pas le lieu d'entrer ici dans le détail des additions faites à mon premier travail : la plus grande partie se trouvera au second volume. Dans celui-ci la seule addition historique un peu importante consiste dans le chapitre VII du livre II qui avait déjà paru dans les Mémoires de la société de linguistique de Paris.

La partie linguistique de ma première édition avait été composée sous l'influence des travaux lexicologiques de M. Fick : elle a été refondue en prenant pour guides principaux les « Éléments de grammaire comparée » *Grundriss der vergleichenden Grammatik* de M. Brugmann, le Dictionnaire étymologique de la langue allemande » *Etymologisches Wœrterbuch* de M. Kluge, le « Mémoire sur le système primitif des voyelles » par M. de Saussure, les « Fondements de l'étymologie grecque » *Grundzüge der grie-*

chischen Etymologie de Georges Curtius et d'Ernest Windisch, le « Dictionnaire du vieil allemand » *Altdeutsches Wœrterbuch* de M. Oskar Schade, le Dictionnaire étymologique latin de MM. Bréal et Bailly. Les auteurs de ces ouvrages ne sont pas toujours d'accord entre eux : mais, sans adopter les mêmes doctrines sur tous les points, les savants linguistes dont on vient de lire les noms, s'entendent sur un grand nombre. J'ai plaisir à constater ici que, si je suis un des premiers Français qui aient connu l'ouvrage de M. Brugmann, je le dois non seulement à l'amitié de M. Windisch, mais à son impartialité. Je serais ingrat si je ne constatais point que M. Bréal m'a rendu bien des services du même genre avec la même indépendance d'esprit.

Comme dans la première édition, j'ai laissé de côté l'archéologie préhistorique. Ce silence n'est pas l'effet du dédain, il est simplement l'aveu de mon incompétence.



NOTE
SUR LA CHRONOLOGIE ÉTRUSQUE [1]

En fait d'histoire de France, la date la plus ancienne que les auteurs de l'antiquité nous aient transmise est celle de la fondation de Marseille, cent vingt ans avant la bataille de Salamine, soit six cents ans avant J.-C. [2] Dans l'histoire de l'Italie, la chronologie remonte beaucoup plus haut. Caton, cité par Pline le naturaliste, dit qu'Améria aujourd'hui Amélia, ville ombrienne, a été fondée neuf cent soixante-quatre ans avant la guerre des Romains contre Persée, ce qui fait onze cent trente-cinq ans avant J.-C., car la guerre contre Persée commença en 171 [3]. Nous savons par Thucydide que les Sicules, chassés d'Italie par les Opiques, envahirent la Sicile, trois cents ans avant l'arrivée des premiers colons grecs [4]. Or la plus ancienne colonie grecque de Sicile a été fondée vers 735 ; c'est donc en 1035 environ que, chassés par les Opiques, les Sicules ont émigré d'Italie en Sicile.

La troisième date de l'histoire d'Italie est celle de la fondation de l'État étrusque, au dixième siècle avant J.-C. Elle n'est pas donnée d'une façon aussi précise que les deux précédentes. Nous allons voir comment on parvient à la déterminer.

Un passage aujourd'hui perdu de Diodore de Sicile [5], dans son trente-huitième ou dans son trente-neuvième livre, donnait des ren-

1. Ce petit mémoire a été lu à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres dans la séance du 27 juillet 1888.
2. Voyez plus bas, p. 371, n. 2.
3. Voyez plus bas, p. 328, n. 2.
4. Voyez plus bas, p. 33, n. 2.
5. Édition Didot, t. II, p. 573, § v.

seignements très intéressants sur la chronologie étrusque. On parvient à reconstituer ce passage d'une manière satisfaisante en rapprochant l'un de l'autre : 1° un extrait par Suidas [1] et par Planude d'un des premiers livres de Dion Cassius [2] ; 2° le chapitre sept de la *Vie de Sylla* par Plutarque [3]. Il s'agit d'événements qui eurent lieu sous le premier consulat de Marius, c'est-à-dire l'année 88 avant J.-C. C'est alors que la guerre civile commença entre le parti aristocratique dirigé par Sylla et le parti démocratique dont Marius était le chef. Cette guerre civile fut, dit-on, annoncée aux Romains par des prodiges que Diodore racontait. Le feu prit à des bâtons sur lesquels on portait des enseignes militaires, et on eut peine à l'éteindre ; des corbeaux mangèrent trois de leurs petits qui étaient nés sur un chemin et ils portèrent les restes dans leur nid. Les sacristains d'un temple s'aperçurent que des souris rongeaient l'or sacré ; ils tendirent un piège et prirent une de ces petites bêtes, et celle-là, étant dans le piège, mit bas cinq petits dont elle mangea trois. Le plus fort fut que, par un ciel sans nuage, on entendit le son aigu et lugubre d'une trompette. Ce son était si puissant qu'il remplit tous les Romains d'effroi.

Notons que Diodore écrivait presque immédiatement après la mort de César, qui eut lieu en 44, c'est-à-dire précisément quarante-quatre ans après le consulat de Sylla, sous lequel arrivèrent ces merveilles.

On consulta, disait Diodore, les devins étrusques. Les devins déclarèrent que ces prodiges annonçaient un changement de siècle : μεταβολὴν ἑτέρου γένους. Il y avait en tout huit siècles écoulés : εἶναι μὲν γὰρ ὀκτὼ τὰ σύμπαντα γένη. Quand un siècle se terminant faisait place à un autre, un prodige de la terre ou du ciel l'annonçait : κινεῖσθαί τι σημεῖον ἐκ γῆς ἢ οὐρανοῦ θαυμάσιον.

Par l'extrait de Dion Cassius, nous voyons que ce récit ne se trouvait pas seulement chez Diodore. Tite-Live en avait parlé dans un livre perdu qui devait être le soixante-dix-septième.

La conclusion que l'on doit, ce semble, tirer de ce texte, c'est qu'en l'année 88 finissait le huitième siècle. Mais quelle était la durée de ces siècles, γένη ? Nous le savons par Censorin.

Dans les histoires étrusques, écrites pendant leur huitième siècle, *quæ octavo eorum sæculo scriptæ sunt*, comme nous l'apprend Varron cité par Censorin, on voyait combien de siècles la nation étrusque devait durer : *quot numero singula ei genti data sint ;* combien de

1. Suidas, v° Σύλλας.
2. Édition Bekker, t. I, p. 91, § 102.
3. Plutarque, *Vies ;* éd. Didot, t. I, p. 544.

temps avait duré chacun de ces siècles qui étaient passés; quels prodiges avaient marqué leur fin. Suivant ces livres, les quatre premiers siècles avaient été chacun de cent ans ; le cinquième de cent vingt-trois ans; le sixième et le septième de cent dix-neuf[1]; on était dans le huitième que devaient suivre un neuvième et un dixième, et, ce dernier terminé, on devait voir la fin du nom étrusque.

Dans les idées étrusques, le siècle, γένος, que nous traduirions par « génération » était la durée *maximum* de la vie humaine. Le premier siècle, γένος, d'une ville ou d'un Etat, durait autant que la vie de celui des hommes qui, né le jour de la fondation de l'Etat ou de la ville, vivait le plus longtemps. Pour trouver le durée du second siècle, il fallait prendre note des personnes vivantes dans la ville ou l'Etat, au moment où le premier siècle avait fini. Quand la dernière de ces personnes mourait, le second siècle prenait fin. Ainsi de suite. Telle était la théorie; mais faute de recensements précis et d'actes de naissance les dieux levaient les doutes en envoyant des prodiges.

Varron paraît avoir parlé de ces prétendus prodiges dans un traité: *De sæculis*. Le passage de ce traité où l'érudit Romain racontait le soi-disant miracle de la trompette nous a été conservé par un commentateur anonyme de l'*Énéide : auditum sonum tubæ de cœlo*. Dès l'antiquité on a cru que Virgile avait emprunté à ce texte de Varron l'idée de la merveilleuse trompette étrusque qui, se faisant entendre du haut des airs, annonce à Enée, comme gage de la victoire, le don par Vénus des armes fabriquées pour lui par Vulcain :

Namque improviso vibratus ab æthere fulgor
Cum sonitus venit, et ruere omnia visa repente,
Tyrrhenusque tubæ mugire per æthera clangor[2].

On peut croire que le passage de Diodore de Sicile cité plus haut a pour source unique, comme le passage de Censorin relatif à la durée des siècles étrusques et comme ces trois vers de Virgile, le *De sæculis* de Varron (116-126 av. J.-C.), qui lui-même avait des livres étrusques, *Tuscæ historiæ*, dit Censorin, entre les mains quand il écrivait[3].

Les sept premiers siècles de la chronologie étrusque formaient une durée totale de sept cent soixante et un ans[4]. Si l'on suppose que le

1. Censorin, *De die natali*, c. 17, § 5 et 6. Cf. ci-dessous, p. 150, n. 4.
2. *Enéide*, l. VIII, v. 524-526. Cf. Servius de Thilo, t. II, p. 274, v. 526.
3. La fin de la note 4 de la page 150 doit être rectifiée en ce sens.
4.

1er, 2e, 3e et 4e siècles	400 ans.
Cinquième siècle	123 —
Sixième siècle	119 —
Septième siècle	119 —
Total	761 ans.

huitième siècle ait duré autant que le plus long des précédents, cent vingt-trois ans, on trouve pour les huit siècles terminés l'an 88 avant J.-C. un total de huit cent quatre-vingt-quatre ans. Si on donne au huitième siècle une durée égale à celle des plus courts des siècles précédents, soit cent ans, le total s'abaisse à huit cent soixante et un ans. Dans le premier cas, l'Etat étrusque aurait commencé 972 ans, dans le second, 949 ans avant J.-C. [1] Tel est, sauf une erreur de vingt ans dont il sera question plus loin, le résultat auquel m'a conduit l'étude des textes à une époque où j'ignorais que Fréret eût traité cette question, et où je n'avais pu me procurer le savant ouvrage qu'Ottfried Müller a intitulé : *Die Etrusker*. Ce livre qui a paru en 1828 et dont une nouvelle édition a été publiée en 1877, était alors presque introuvable. Depuis, j'ai reconnu avec satisfaction que Fréret était arrivé exactement aux mêmes résultats que moi. Sa dissertation n'a pas été publiée ; mais il en a été donné une analyse dans le tome XVIII des *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, et les chiffres indiqués par Fréret sont ceux que je viens d'indiquer, sauf une différence de vingt ans, et cette différence de vingt ans est le résultat d'une correction faite par Jahn en 1845 au texte de Censorin. Jusqu'à Jahn, les éditions de Censorin donnaient cent cinq ans de durée aux quatre premiers siècles de la chronologie étrusque ; mais c'était une erreur, contredite par le contexte et par les manuscrits : il faut lire cent ans. J'étais donc et je suis encore, sauf ce détail accessoire, en parfait accord avec Fréret. Mais Ottfried Müller arrive à un résultat tout autre que nous.

Pour comprendre la contradiction, il faut continuer l'histoire de la chronologie étrusque. Quarante-quatre ans après le premier consulat de Sylla et les prodiges qui avaient annoncé la clôture du huitième siècle étrusque, il arriva un événement beaucoup plus important que ces prodiges. Il ne s'agissait ni de feu prenant à des bâtons d'enseignes, ni de petites souris mangées par leur mère, ni de petits corbeaux dévorés par leurs parents, ni du son lugubre d'une trompette qu'avait embouchée un artiste resté inconnu. Cet événement, ce fut l'assassinat de César ; ce furent les funérailles triom-

1.

1er calcul.	Les sept premiers siècles	761 ans
	8e siècle	123 —
	Fin du 8e siècle	88 av. J.-C.
	Total	972 av. J.-C.
2e calcul.	Les sept premiers siècles	761 ans
	8e siècle	100 —
	Date de la fin du 8e siècle	88 av. J.-C.
	Total	949 av. J.-C.

phales que son fils adoptif fit célébrer au Champ de Mars, pendant lesquelles apparut une comète que l'on prétendit être l'âme divinisée du dictateur. Suétone parle de cette comète dans sa *Vie de César :* « Siquidem ludis, quos primos consecrato ei heres Augustus edebat, stella crinita per septem continuos dies fulsit, exoriens circa undecimam horam, creditumque est animam esse Cæsaris in cœlum recepti[1]. » Il est question de cette comète chez Plutarque[2]. On connaît les vers de Virgile dans sa neuvième églogue.

Daphni quid antiquos signorum suspicis ortus ?
Ecce Dionæi processit Cæsaris astrum,
Astrum quo segetes gauderent frugibus, et quo
Duceret apricis in collibus uva colorem[3].

et ceux d'Ovide, au livre quinze des *Métamorphoses :*

Cæsar in urbe sua deus est : quem Marte togaque
Præcipuum non bella magis finita triumphis
Resque domi gestæ, properataque gloria rerum
In sidus vertere novum stellamque comantem[4],
Quam sua progenies...

L'apparition de cette comète fut une sorte de complément inattendu de la mise en scène par laquelle les partisans de Jules César cherchèrent à frapper l'imagination populaire afin d'assurer le triomphe de leur cause. Suétone a parlé des chants qui inspiraient la pitié pour le défunt et le désir de le venger ; il a parlé aussi du discours prononcé par Antoine, le futur triumvir. D'autres auteurs complètent son récit. Antoine présenta au peuple la toge ensanglantée du dictateur et une statue de cire qui figurait le corps de César avec toutes les blessures dont les meurtriers l'avaient criblé[5]. Une des scènes les plus émouvantes peut-être nous est connue par un fragment des mémoires d'Auguste. L'haruspex Volcatius prit la parole solennellement et dit que la comète annonçait la fin du neuvième siècle, et le commencement du dixième. Mais, ajouta-t-il, c'est contrairement à la volonté des dieux que je vous révèle ce grand secret. Je paierai ce crime de ma vie. Et à l'instant même il tomba, laissant son discours inachevé[6].

1. Suétone, *Divus Julius*, c. 88.
2. Plutarque, *C. Julius Cæsar*, c. LXIX, § 2. Éd. Didot, II, 884, l. 2-4.
3. Virgile, *Eglogues*, IX, 46-49.
4. Ovide, *Métamorphoses*, livre XV, vers 746-749.
5. Suétone, *Divus Julius*, c. 84. cf. Plutarque, *César*, c. 68, et Dion Cassius, l. 44, c. 35-51.
6. Auguste, *De memoria vitæ suæ*, livre II, cité par un commentateur anonyme. Voyez le Servius de Thilo, t. III, p. 115 ; commentaire sur le vers 17 de l'églogue IX.

Était-il mort réellement ? Le fragment des mémoires d'Auguste n'en dit rien. On peut supposer que dans cette circonstance, Volcatius jouait comme Antoine un rôle dont la forme tragique était un effet de l'art.

Il résulte de ces faits que, suivant l'haruspex Volcatius, le neuvième siècle de la chronologie étrusque n'aurait duré que quarante-quatre ans, de l'an 88 av. J-C. fin du huitième siècle étrusque, à l'an 44 où mourut Jules César, tandis que la durée *minimum* des sept premiers siècles aurait atteint cent ans. Ottfried Müller croit qu'il y a là une contradiction qui rend inadmissible le système de Fréret. Cette contradiction est surtout frappante si l'on se reporte à la théorie du siècle étrusque, qui d'après les *rituales Etruscorum libri* devait atteindre la durée la plus longue de la vie des hommes contemporains[1]. Quarante-quatre ans n'est pas la vie la plus longue des contemporains de César, qui est mort lui-même dans sa cinquante-sixième année. Mais il n'y a pas lieu de s'arrêter à ces raisonnements, et l'on n'aurait pas besoin de chercher beaucoup pour trouver des exemples de théologiens chrétiens qui n'ont pas été beaucoup plus scrupuleux que l'haruspex Volcatius. Il faut beaucoup de courage à un théologien, comme à un jurisconsulte, pour tenir tête au maître qui demande une flatterie, surtout quand cette flatterie, comme celle de Volcatius, ne paraît faire tort à personne.

Quoi qu'il en soit, Ottfried Müller calcule que le neuvième siècle de la chronologie étrusque a eu une durée probable de cent dix ans, moyenne des sept premiers ; que par conséquent le huitième n'a pu finir en 88, que c'est en 154 que le huitième siècle a dû se terminer, et qu'il avait commencé en 264. En y ajoutant les 761 ans qui forment le total des sept premiers siècles, on trouve un total de 1025 ans[2]. L'ère étrusque aurait donc commencé 1025 ans avant J.-C., si nous adoptons la théorie d'Ottfried Müller, tandis que, suivant notre calcul, qui est celui de Fréret, elle aurait commencé au plus tôt 972 ans, au plus tard 949 ans avant J.-C.

Le système d'Ottfried Müller a le grand inconvénient de ne pas se concilier avec le fragment de Diodore que nous connaissons par Dion Cassius et Plutarque, d'où il résulte que le huitième γένος des Etrusques se terminait en 88. A cela, le savant allemand répond qu'il n'est pas prouvé que γένος soit la traduction du latin *sæclum*,

1. Censorin, *De Die natali*, c. 17, § 5.

2.

Les sept premiers siècles.	761 ans
Le 8e siècle.	110 —
Le 9e siècle	110 —
Date de la mort de César	44 av. J.-C.
Total	1025 av. J.-C.

employé par les Romains, pour désigner les périodes chronologiques adoptées par les Etrusques. Il est bien certain que dans l'Odyssée, III, 245, les trois γένεα qu'a vécu Nestor n'ont pas la durée du siècle étrusque, de cent à cent vingt-trois ans. Elles ne doivent pas dépasser trente ans, ce qui donne quatre-vingt-dix ans à Nestor. Mais on conçoit très bien que ce mot γένος ait été employé par le traducteur d'un texte latin, pour désigner, à défaut d'autre expression, le siècle étrusque, période égale à la durée la plus longue de la vie humaine. Chez Lucrèce, qui vécut de l'an 98 à l'an 55 avant notre ère environ et qui fut par conséquent contemporain de Diodore de Sicile, *sæclum* est la traduction latine du grec γένος[1] : la traduction de *sæclum* par γένος était donc admise au temps où Diodore écrivait. Par conséquent c'est sans bonnes raisons qu'Ottfried Müller a rejeté le système de Fréret, et je crois être dans mon droit en me plaçant parmi les adhérents de l'illustre savant français.

On trouvera peut-être ces développements un peu longs, mais la question agitée n'est pas sans intérêt. Certainement, comme l'a montré M. Riese, la chronologie étrusque pour les quatre premiers siècles ne peut être considérée que comme une approximation, cependant cette chronologie a une grande importance pour l'histoire de l'Italie. Si, suivant le système d'Ottfried Müller, on met vers l'an 1025 le commencement de l'État étrusque en Italie, cet événement devient contemporain de la migration sicule d'Italie en Sicile qui eut lieu vers l'an 1035, comme Thucydide nous l'apprend; et la migration sicule peut être considérée comme une conséquence de la conquête étrusque. Mais si avec nous, on date de 972 à 949 les débuts des Étrusques en Italie, ces débuts ne peuvent être la cause de la migration sicule qui paraît plus ancienne de soixante ans au moins, peut-être de plus de quatre-vingts ans; il devient clair que l'établissement des Sicules en Sicile est le résultat de la conquête ombrienne, ou opique si nous employons l'expression de Thucydide dont nous adoptons la doctrine ethnographique comme la chronologie. Pour cette conquête, qui a précédé les Étrusques, nous avons

1. Par exemple il signifie « espèce » « genre » dans la locution *sæcla ferarum*, II, 995, 1076; III, 751; IV, 411, 686; V, 944, 964, 980, 1057; VI, 1218. — *Sæclum* a le sens de, « génération » au livre I, vers 20 :

> Omnibus incutiens blandum per pectora amorem,
> Efficit, ut cupide generatim sæcla propagent.

Sæclum prend cependant la valeur du français « siècle » chez Lucrèce dans d'autres endroits :

> Omnia si pergas vivendo vincere sæcla.
> Proinde licet quotvis vivendo condere sæcla.

Livre II, vers 946, 1088.

deux jalons chronologiques : 1135, fondation d'Ameria; 1035, fuite des Sicules vaincus qui se réfugient en Sicile; l'établissement des Étrusques en Italie est postérieur à ces deux événements datés l'un par Caton, l'autre par Thucydide.



ERRATA

P. 157, l. 16, au lieu de 426, lisez 428.
P. 158, l. 19, au lieu de 426, lisez 428.
P. 187, l. 2 et 18, au lieu de *Saikala*, lisez *Shakalash*.

LIVRE Ier

LES PEUPLES ÉTRANGERS A LA RACE INDO-EUROPÉENNE

CHAPITRE Ier.

LES HABITANTS DES CAVERNES.

SOMMAIRE. Textes qui les concernent savoir : § 1. Poètes grecs. — § 2. Philosophes grecs. — § 3. Légendes et traditions locales, documents historiques. — § 4. Les Finnois. — § 5. Résumé emprunté à Lucrèce.

§ 1. *Les habitants des cavernes chez les Poètes grecs.*

Les plus anciennes populations de l'Europe n'appartenaient pas à la race indo-européenne, et celle-ci paraît avoir apporté d'Asie en Europe à une date relativement récente une civilisation supérieure à celle des races qui ont les premières occupé la partie du monde où nous habitons. Les conjectures des écrivains de l'antiquité au sujet de ces races primitives s'accordent avec les doctrines des archéologues modernes [1]. Les premiers hommes qui ont apparu sur le sol européen n'avaient ni maisons, ni charrues, ni chevaux, ni marine, ni métaux ni étoffes.

Ils ne connaissaient pas l'art de bâtir. « Alors, » dit Eschyle, « pas de maisons de brique ouvertes au soleil, pas de cons-

1. Voyez Alexandre Bertrand, *La Gaule avant les Gaulois*. Paris, Leroux, 1884. Il ne peut être question ici de l'homme tertiaire ni de l'homme quaternaire, A. Bertrand, p. 25 et suiv. Nous entrons dans le domaine de l'histoire avec l'homme troglodyte, A. Bertrand, p. 35 et suiv. On a récemment supposé, que les Indo-européens étaient originaires non d'Asie mais d'Europe. Cette doctrine nous paraît inconciliable avec la supériorité de la civilisation indo-européenne qu'explique le contact de cette civilisation avec celle des grands empires de l'Asie.

» tructions en charpente. Se plongeant dans la terre tels que » de minces fourmis, les hommes se cachaient dans des an» tres sans lumière [1]. » La charrue à cette date ne labourait pas le sol européen. Promâtheus ou Promêtheus, que nous appelons Prométhée, aïeul d'Hellen, c'est-à-dire des Grecs, et personnification mythique des débuts de la civilisation indo-européenne, « accoupla le premier des bêtes de somme sous » le joug pour décharger les mortels des travaux les plus » durs [2]. » Avant lui ni chevaux ni marine. « C'est moi, » dit-il, » qui attelai au char les chevaux amis du frein, ornement et » luxe des riches; et, pour voyager sur mer, personne avant » moi ne trouva les chars, aux ailes de lin, des matelots [3] » Telles sont les paroles que l'athénien Eschyle met dans la bouche du principal personnage de son *Prométhée enchaîné*, joué pour la première fois environ 470 ans avant J.-C. Pour le grand tragique grec, l'état sauvage qui précéda Promâtheus remonte à l'époque la plus reculée.

Mais quelques siècles avant Eschyle, l'auteur de l'*Odyssée* donne à ses héros, dont la civilisation est déjà si avancée, des contemporains qui mènent le même genre de vie que les prédécesseurs de Promâtheus. Les Kuclôpes ou Cy-

1. ...Κοὔτε πλινθυφεῖς
δόμους προσείλους ἦσαν, οὐ ξυλουργίαν·
κατώρυχες δ' ἔναιον ὥστ' ἀήσυροι
μύρμηκες ἄντρων ἐν μυχοῖς ἀνηλίοις.

Eschyle, *Prométhée enchaîné*, vers 450-453; Teubner-Dindorf, *Poetarum scenicorum græcorum... fabulæ*, 5e édition, p. 6.

2. Κἄζευξα πρῶτος ἐν ζυγοῖσι κνώδαλα
ζεύγλαισι δουλεύοντα σάγμασίν θ', ὅπως
θνητοῖς μεγίστων διάδοχοι μοχθημάτων
γένοινθ'...

Eschyle, *Prométhée enchaîné*, vers 462-465: Teubner-Dindorf, 5e édition, p. 6.

3. ...Ὑφ' ἅρμα τ' ἤγαγον φιληνίους
ἵππους, ἄγαλμα τῆς ὑπερπλούτου χλιδῆς.
θαλασσόπλαγκτα δ' οὔτις ἄλλος ἀντ' ἐμοῦ
λινόπτερ' ηὗρε ναυτίλων ὀχήματα.

Eschyle, *Prométhée enchaîné*, vers 465-468; Teubner-Dindorf, 5e édition, p. 6.

clopes d'Homère appartiennent à la race primitive que les archéologues désignent par le nom d'habitants des cavernes. La population sauvage, dont ils sont un débris, a précédé sur le sol de l'Europe, non seulement les états fondés par les conquérants indo-européens environ 2000 ans avant notre ère, mais les deux civilisations que les Indo-Européens y ont trouvées à leur arrivée. Elle a précédé la civilisation du groupe occidental que nous nommons ibérique, et celle du groupe oriental que les Grecs ont appelé pélasgique. Etrangers à ces deux peuples comme à la race hellénique, les Cyclopes « au sommet de hautes montagnes habitent des cavernes [1]. » Non seulement ils ne labourent pas, mais ils ne cultivent même pas la terre à la main [2]. Ils possèdent des chèvres et des brebis [3], mais pas de chevaux. « Les Cyclopes n'ont point de vaisseaux » aux proues rouges. Chez eux pas d'ouvrier qui construise » des navires, ces navires ornés de bancs de rameurs et qui » vont transportant tout ce qu'il faut dans les villes des hom» mes [4]. »

Les Grecs savaient bien que les Cyclopes n'étaient pas de la même race qu'eux. Les Cyclopes, dit Hésiode, étaient fils

1. Ἀλλ' οἵγ' ὑψηλῶν ὀρέων ναίουσι κάρηνα
ἐν σπέσσι γλαφυροῖσι.

Odyssée, IX, vers 113-114.

2. Οὔτε φυτεύουσιν χερσὶν φυτὸν οὔτ' ἀρόωσιν.
. . . .
οὔτ' ἄρα ποίμνῃσιν καταΐσχεται οὔτ' ἀρότοισιν.

Odyssée, IX, vers 108, 122.

3. ... Βόσκει δέ τε μηκάδας αἶγας.
. . . .
Ἐννέα λάγχανον αἶγες· . . . . .
...αὐτῶν τε φθογγὴν οἴων τε καὶ αἰγῶν.
. . . .
Ἑζόμενος δ' ἤμελγεν ὄϊς καὶ μηκάδας αἶγας.

Odyssée, IX, vers 124, 160, 167, 244.

4. Οὐ γὰρ Κυκλώπεσσι νέες πάρα μιλτοπάρῃοι,
οὐδ' ἄνδρες νηῶν ἔνι τέκτονες, οἵ κε κάμοιεν
νῆας ἐϋσσέλμους, αἵ κεν τελέοιεν ἕκαστα,
ἄστε' ἐπ' ἀνθρώπων ἱκνεύμεναι...

Odyssée, IX, vers 125-128.

de la Terre et du Ciel [1], tandis qu'Hellen, personnification de la race grecque, était fils de Promâtheus et celui-ci de Japetos, né aussi de l'union de la Terre et du Ciel [2]. Ainsi, aucun ancêtre humain n'aurait été commun aux Cyclopes et à Hellen.

Avant Hésiode un phénomène moral, qui est un des indices caractéristiques de cette différence de race, était déjà mentionné par Homère. Les Cyclopes n'avaient pas la même religion que les Grecs. Quand Ulysse, effrayé, parle à Polyphème des Dieux qu'il faut respecter, quand il prononce devant ce terrible sauvage le nom de Zeus, vengeur des lois de l'hospitalité, Polyphème répond que les Cyclopes ne se soucient ni de Zeus, porteur de l'égide, ni des Dieux tout-puissants [3]. Les Cyclopes ne connaissent pas les dieux spéciaux à la race hellénique, ils ignorent même le nom de Zeus, dieu suprême de la race indo-européenne, révéré par les plus anciens repré-

1. Γαῖα δὲ . . . .
Οὐρανῷ εὐνηθεῖσα τέκ' Ὠκεανὸν βαθυδίνην.
. . . .
γείνατο δ' αὖ Κύκλωπας ὑπέρβιον ἦτορ ἔχοντας.

Hésiode, *Théogonie*, vers 126, 133, 139; édition Didot-Lehrs, p. 3.

2. Κοῖόν τε Κρῖόν θ', Ὑπερίονά τ' Ἰαπετόν τε.
. . . .
Κούρην δ' Ἰαπετὸς καλλίσφυρον Ὠκεανίνην
ἠγάγετο Κλυμένην καὶ ὁμὸν λέχος εἰσανέβαινεν.
Ἡ δέ οἱ Ἄτλαντα κρατερόφρονα γείνατο παῖδα,
τίκτε δ' ὑπερκύδαντα Μενοίτιον ἠδὲ Προμηθέα.

Hésiode, *Théogonie;* édition Didot-Lehrs, p. 3, 10, vers 134, 507-510. Ὅτι Προμηθέως καὶ Πανδώρας υἱὸς Δευκαλίων, Ἡσίοδος πρώτῳ καταλόγων φησί, καὶ ὅτι Προμηθέως καὶ Πύῤῥας Ἕλλην. Hésiode, *Catalogues;* édition Didot-Lehrs, fragment XXI, p. 49.

3. Ζεὺς δ' ἐπιτιμήτωρ ἱκετάων τε ξείνων τε,
ξείνιος, ὃς ξείνοισιν ἅμ' αἰδοίοισιν ὀπηδεῖ.
Ὣς ἐφάμην· ὁ δέ μ' αὐτίκ' ἀμείβετο νηλέϊ θυμῷ·
νήπιός εἰς, ὦ ξεῖν', ἢ τηλόθεν εἰλήλουθας
ὅς με θεοὺς κέλεαι ἢ δειδίμεν ἢ ἀλέασθαι.
Οὐ γὰρ Κύκλωπες Διὸς αἰγιόχου ἀλέγουσιν,
οὐδὲ θεῶν μακάρων.

Odyssée, IX, 270-276. Μάκαρες, surnom des dieux, que l'on traduit ordinairement par « heureux » signifie encore « grands, puissants, » dans ce passage. Cf. Curtius, *Grundzüge der griechischen Etymologie*, 5e édition, p. 161.

sentants de cette race, sur les rives du Gange, sur celles du Tibre et sur les côtes de la mer Egée [1]. Donc, les Cyclopes ne sont pas Grecs, ne sont pas même Indo-européens.

§ 2. *Les habitants des cavernes chez les philosophes grecs.*

Où placerons-nous le domaine géographique des Cyclopes d'Homère?

Suivant Thucydide, qui écrivait à la fin du ve siècle avant notre ère, les Cyclopes auraient en Sicile précédé les Sicanes, race ibérique [2] dont l'arrivée dans cette île pourrait, semble-t-il, être placée environ deux mille ans avant notre ère. Mais les Cyclopes n'habitaient pas seulement en Sicile. Quand Aristote, au ive siècle avant notre ère, veut au commencement du premier livre de sa *Politique*, indiquer le caractère fondamental à ses yeux de la société humaine naissante, il emprunte à Homère un trait de la description des mœurs des Cyclopes, le seul, qui par son importance sociale, rentrât dans le cadre que s'était tracé le grand philosophe: « Chaque père de fa-

1. Max Müller, *Lectures on the science of the language*, second series, 2e édition, p. 411 et suivantes.

2. Παλαιότατοι μὲν λέγονται ἐν μέρει τινὶ τῆς χώρας Κύκλωπες καὶ Λαιστρυγόνες οἰκῆσαι... Σικανοὶ δὲ μετ' αὐτοὺς πρῶτοι φαίνονται ἐνοικισάμενοι ὡς μὲν αὐτοί φασι... Ἴβηρες ὄντες καὶ ἀπὸ τοῦ Σικανοῦ ποταμοῦ τοῦ ἐν Ἰβηρίᾳ ὑπὸ Λιγύων ἀναστάντες. Thucydide, *De bello Peloponnesiaco*, VI, 2, § 1, 2; édition Holtze, 1872, t. II, p. 73; édition Didot-Haase, p. 244. Cf. Callimaque, *Hymne à Artémis*, vers 45, 57; édition Teubner-Schneidewin, vol. I, p. 18, 19. Voyez aussi les deux textes suivants :

Quoties Cyclopum effervere in agros
Vidimus undantem ruptis fornacibus Ætnam.
. . . .
Ac veluti lentis Cyclopes fulmina massis
Cum properant...
...gemit impositis incudibus Ætna.

Virgile, *Géorgiques*, I, 471-472; IV, 170-174. Comparez *Énéide*, I, 201; III, 569, etc. On sait que Virgile, par une sorte d'affectation archéologique donne à la Sicile le nom de *Sicania*. Voyez *Églogues*, X, 4; *Énéide*, I, 555, 561; III, 692; V, 24; VIII, 416; XI, 317, etc.

mille règne sur ses enfants et ses femmes [1]. » Autant de familles autant de rois. Aristote n'est pas le seul philosophe qui ait considéré les Cyclopes comme le type de l'humanité primitive.

Cette idée d'Aristote avait été avant lui exposée avec plus de développement par Platon [2]. Au troisième livre des *Lois*, ce célèbre disciple de Socrate veut dépeindre l'état général de la Société immédiatement après le déluge, et le tableau qu'il nous met sous les yeux n'est guère qu'une longue paraphrase de la description par Homère des mœurs des Cyclopes : vie pastorale, pas d'autres animaux domestiques que le bœuf et la chèvre, pas d'agriculture. Il cite même quatre vers du grand poète : « Chez eux (les Cyclopes) pas d'assemblées qui délibè-» rent sur des places publiques, pas de lois. Ils habitent sur le » sommet des montagnes au fond des cavernes : chacun com-» mande à ses enfants et à ses femmes. Les chefs de famille ne » s'occupent pas les uns des autres [3]. » A la description d'Homère, Platon ajoute que les métaux étaient alors inconnus, que l'art du potier était pratiqué. Il prétend aussi qu'à cette époque reculée l'homme aurait su l'art de tisser les vêtements, et sur ce dernier point il n'est pas d'accord avec d'autres textes grecs que nous citerons plus loin. Mais suivant lui la fondation des

1. *...Θεμιστεύει δὲ ἕκαστος*
παίδων ἠδ' ἀλόχων...

Odyssée, IX, 114-115. Aristote, *Politique*, livre I, c. 1, édition Didot, t. I, p. 483, lignes 19-20.

2. Platon et Aristote ignorent la théorie moderne qui veut que la famille primitive ait été fondée sur la parenté par les femmes et n'ait pas connu la puissance paternelle. Cette théorie de la famille n'a jamais pu exister pratiquement que chez des peuples soumis à l'esclavage ou destinés à le subir dès leur premier contact avec les peuples guerriers chez qui la puissance paternelle est le fondement de la société.

3. *Τοῖσιν δ' οὔτ' ἀγοραὶ βουληφόροι οὔτε θέμιστες,*
ἀλλ' οἵ γ' ὑψηλῶν ὀρέων ναίουσι κάρηνα
ἐν σπέσσι γλαφυροῖσι, θεμιστεύει δὲ ἕκαστος
παίδων ἠδ' ἀλόχων, οὐδ' ἀλλήλων ἀλέγουσιν.

Odyssée, IX, 112-115. Platon, *Des lois*, livre III, édition Didot-Schneider, t. II, p. 301, lignes 23-26.

premières villes est postérieure à cette époque archaïque, qu'on pourrait appeler la période cyclopéenne de l'histoire de l'humanité [1], et cette assertion est en harmonie avec les textes déjà cités et avec ceux dont on parlera plus bas.

1. Καὶ μὴν ἀμπεχόνης γε καὶ στρωμνῆς καὶ οἰκήσεων καὶ σκευῶν ἐμπύρων τε καὶ ἀπύρων εὐπόρουν· αἱ πλαστικαὶ γὰρ καὶ ὅσαι πλεκτικαὶ τῶν τεχνῶν οὐδὲ ἓν προσδέονται σιδήρου... ἄχρυσοί τε καὶ ἀνάργυροι ὄντες... Ἐκ τούτων τῶν κατὰ μίαν οἴκησιν καὶ κατὰ γένος διεσπαρμένων ὑπὸ ἀπορίας τῆς ἐν ταῖς φθοραῖς ἐν αἷς τὸ πρεσβύτατον ἄρχει... Μετὰ δὲ ταῦτά γε εἰς τὸ κοινὸν μείζους ποιοῦντες πόλεις πλείους συνέρχονται... Platon, *Des lois*, livre III, édition Didot-Schneider, t. II, p. 300, lignes 29-33, 39; p. 301, l. 38-40, 44-46.

On a imaginé plus tard d'attribuer aux Cyclopes les plus anciennes constructions :

Καταλαμβάνει Τίρυνθα, ταύτην αὐτῷ Κυκλώπων τειχισάντων. Apollodore, *Bibliothèque*, livre II, c. 2, § 1; Didot-Müller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. I, p. 128:

...Τίρυντι ὁρμητηρίῳ χρήσασθαι δοκεῖ Προῖτος καὶ τειχίσαι διὰ Κυκλώπων. Strabon, l. VIII, c. 6, § 11; éd. Didot-Müller et Dübner, p. 320, l. 36.

Κυκλώπων δὲ καὶ ταῦτα ἔργα εἶναι λέγουσιν, οἳ Προίτῳ τὸ τεῖχος ἐποίησαν ἐν Τίρυνθι. Pausanias, livre II, c. 16, § 5; Didot-Dindorf, p. 90, l. 30, 31.

...Μεδούσης λίθου πεποιημενη κεφαλή· Κυκλώπων φασὶν εἶναι καὶ τοῦτο τὸ ἔργον. *Ibid.* c. 20, § 7; Didot-Dindorf, p. 96, l. 36, 37.

Τὸ δὲ τεῖχος [Τίρυνθος], ὃ δὴ μόνον τῶν ἐρειπίων λείπεται, Κυκλώπων μέν ἐστιν ἔργον, πεποίηται δὲ ἀργῶν λίθων, μέγεθος ἔχων ἕκαστος λίθος ὡς ἀπ' αὐτῶν μηδ' ἂν ἀρχὴν κινηθῆναι τὸν μικρότατον ὑπὸ ζεύγους ἡμιόνων. Λίθια δὲ ἐνήρμοσται πάλαι, ὡς μάλιστα αὐτῶν ἕκαστον ἁρμονίαν τοῖς μεγάλοις λίθοις εἶναι, *Ibid.* c. 25, § 8; Didot-Dindorf, p. 104-105.

Μυκηναίοις γὰρ τὸ μὲν τεῖχος... ἐτετείχιστο γὰρ κατὰ ταὐτὰ τῷ ἐν Τίρυνθι ὑπὸ τῶν Κυκλώπων καλουμένων. Pausanias, livre VIII, c. 25, § 6; édition Didot-Dindorf, p. 358, l. 35-38.

Suivant Pline, cette opinion aurait été admise par Aristote; [Invenit] Thrason muros, turris ut Aristoteles Cyclopes. *Histoire naturelle*, livre VII, 195; édition Teubner-Ianus, t. II, p. 38. Mais M. Ch. Müller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. II, p. 181, (cf. p. 182,) révoque en doute l'authenticité du livre *De inventis* d'où Pline aurait extrait ce renseignement.

Quoi qu'en dise le même M. Ch. Müller à la table du tome premier des *Fragmenta historicorum græcorum*, il ne me paraît pas établi qu'Hécatée et Phérécyde aient inséré dans leurs écrits la légende qui attribue aux Cyclopes diverses constructions anciennes. Toutefois le germe de cette légende se trouve dans le vers 146 de la Théogonie d'Hésiode qui dit en parlant des Cyclopes :

ἰσχύς τ' ἠδὲ βίη καὶ μηχαναὶ ἦσαν ἐπ' ἔργοις.

Déjà, au vers 141 du même poème, Hésiode fait entrer dans le Panthéon

§ 3. *Légendes, traditions locales, documents historiques, concernant les habitants des cavernes.*

Les traditions locales rapportées par les historiens sont d'accord avec les théories des philosophes. Nous avons déjà dit que Thucydide, au ve siècle avant J.-C., considère les Cyclopes comme les plus anciens habitants de la Sicile. Si nous en croyons la tradition grecque rapportée par Pausanias dans la première moitié du second siècle après J.-C., Pélasgos, personnification d'une race un peu civilisée, mais étrangère à la famille indo-européenne, aurait trouvé dans le Péloponnèse, au début des temps historiques, une population qui ne bâtissait pas et qui ne portait pas de vêtements; Pélasgos lui apprit à construire des cabanes et à s'habiller de peaux de cochons. Cette population vivait de feuilles, d'herbes et de racines sans distinguer les saines des dangereuses : les Pélasges lui firent joindre le gland doux à cette nourriture rudimentaire [1].

Diodore de Sicile, au premier siècle avant J.-C., nous parle d'une époque reculée où en Crète on ne savait pas encore bâtir de maisons: les hommes cherchaient un abri sous les arbres des montagnes et dans les cavernes des vallées. Telles au-

grec ces étrangers, ces ennemis des dieux, transformés plus tard en valets du divin forgeron Vulcain :

> ...Κύκλωπας...
>
> *οἳ Ζηνὶ βροντήν τ' ἔδοσαν τεῦξάν τε κεραυνόν.*

Voyez aussi Virgile, Énéide, VIII, 417-425:

> Vulcani domus, et Vulcania nomine tellus...
>
> Ferrum exercebant vasto Cyclopes in antro.

C'est après Homère que l'imagination a fait bâtir par les Cyclopes, les constructions dites en conséquence cyclopéennes.

1. *Πελασγὸς δὲ βασιλεύσας τοῦτο μὲν ποιήσασθαι καλύβας ἐπενόησεν, ὡς μὴ ῥιγοῦν τε καὶ ὕεσθαι τοὺς ανθρώπους μηδὲ ὑπὸ τοῦ καύματος ταλαιπωρεῖν· τοῦτο δὲ τοὺς χιτῶνας τοὺς ἐκ τῶν δερμάτων τῶν ὑῶν...* Καὶ *δὴ καὶ τῶν φύλλων τὰ ἔτι χλωρὰ καὶ πόας τε καὶ ῥίζας οὐδὲ ἐδωδίμους, ἀλλὰ καὶ ὀλεθρίους ἐνίας σιτουμένους τοὺς ἀνθρώπους τούτων μὲν ἔπαυσεν ὁ* Πελασγός· *ὁ δὲ τὸν καρπὸν τῶν δρυῶν οὔτι που πασῶν, ἀλλὰ τὰς βαλάνους τῆς φηγοῦ τροφὴν ἐξεῦρεν εἶναι.* Pausanias, VIII, c. 1, § 5, 6, édition Didot-Dindorf, p. 364-365.

raient été, dans cette île, les rustiques demeures dont auraient dû se contenter, au début, les Courétes (Curétes), peuple de race pélasgique, auxquels les plus anciens habitants de la Crète durent les premiers éléments de la civilisation, la création des troupeaux, l'art de récolter le miel, l'invention du glaive et du casque, enfin la substitution d'une organisation sociale à la vie solitaire du sauvage [1].

La population des cavernes paraît avoir aussi habité l'Italie. C'est, semble-t-il, en parlant d'elle qu'Évandre, dans l'*Énéide,* commence son récit de l'histoire du Latium : « Autrefois ces » bois étaient habités par les faunes et les nymphes que le sol » avait engendrés et par une race d'hommes née des troncs » durs du chêne. Vivant sans lois traditionnelles ni civilisa- » tion, ils ne savaient ni réunir des taureaux sous le joug, » ni amasser des richesses ni épargner le bien acquis ; des » pousses d'arbres et les sauvages produits de la chasse étaient » leur nourriture [2]. » Pausanias mentionne expressément les habitants des cavernes parmi les plus anciennes populations de la Sardaigne [3]. Avaient-ils complètement disparu des régions

1. Μετὰ δὲ τοὺς Ἰδαίους Δακτύλους ἱστοροῦσι γενέσθαι Κούρητας ἐννέα. Τούτους δ' οἱ μὲν μυθολογοῦσι γεγονέναι γηγενεῖς, οἱ δ' ἀπογόνους τῶν Ἰδαίων Δακτύλων. Κατοικεῖν δ' αὐτοὺς τῶν ὀρῶν τοὺς συνδένδρους καὶ φαραγγώδεις τόπους καὶ τὸ σύνολον τοὺς ἔχοντας σκέπην καὶ ὑπόδυσιν φυσικὴν, διὰ τὸ μήπω κατασκευὰς οἰκιῶν εὑρῆσθαι. Διενεγκόντας δ' αὐτοὺς συνέσει πολλὰ τῶν κοινῇ χρησίμων καταδεῖξαι· τάς τε γὰρ ποίμνας τῶν προβάτων τούτους ἀθροῖσαι πρώτους καὶ τὰ γένη τῶν ἄλλων βοσκημάτων ἐξημερῶσαι καὶ τὰ περὶ τὰς μελιττουργίας καταδεῖξαι. Ὁμοίως δὲ καὶ τὰ περὶ τὴν τοξικὴν καὶ τὰς κυνηγίας εἰσηγήσασθαι, καὶ τῆς πρὸς ἀλλήλους κοινῆς ὁμιλίας καὶ συμβιώσεως ἔτι δ' ὁμονοίας καί τινος εὐταξίας ἀρχηγοὺς γενέσθαι. Εὑρεῖν δὲ καὶ ξίφη καὶ κράνη καὶ τὰς ἐνοπλίους ὀρχήσεις. Diodore, livre V, c. 65; édition Didot-Müller, t. I, p. 294-295.

2. Hæc nemora indigenæ Fauni Nymphæque tenebant,
Gensque virum truncis et duro robore nata,
Quis neque mos neque cultus erat : nec jungere tauros,
Aut componere opes norant, aut parcere parto;
Sed rami atque asper victu venatus alebat.

Virgile, *Énéide*, VIII, 314-318.

3. Καὶ πόλεις μὲν οὔτε οἱ Λίβυες οὔτε τὸ γένος τὸ ἐγχώριον ἠπίσταντο ποιήσασθαι· σποράδες δὲ ἐν καλύβαις τε καὶ σπηλαίοις, ὡς ἕκαστοι τύχοιεν, ᾤκησαν. Pausanias, X, c. 17, § 2; éd. Didot-Dindorf, p. 512, l. 14-16.

méridionales de l'Europe, quand arriva la grande époque de la puissance romaine ? Non certainement.

Diodore de Sicile, vers le milieu du premier siècle avant notre ère, raconte que de son temps les habitants des îles Baléares se logeaient encore dans les cavernes de leurs montagnes, et ne portaient pas de vêtements pendant l'été [1]. Strabon, un peu postérieur à Diodore, nomme quatre peuples de Sardaigne qui n'avaient pas cessé d'habiter des cavernes [2].

Tous ces peuples semblent donc se rattacher à la race cyclopéenne de la poésie et des philosophes.

§ 4. *Les Finnois.*

Une partie des traits caractéristiques de cette race se retrouvait encore à la fin du premier siècle de notre ère chez les Finnois, dans lesquels Jacob Grimm croyait par des raisons fondées sur la linguistique, reconnaître un débris de la population primitive de l'Europe centrale [3].

Au temps où Tacite écrivait sa *Germania,* entre l'an 98 et l'an 100 après J.-C. les Finnois, relégués en Scandinavie et dans le nord de la Russie moderne, ne vivaient que de leur chasse et des produits spontanés du sol ; ils ne connaissaient

1. Ἄλλαι δ' ὑπάρχουσι νῆσοι καταντικρὺ τῆς Ἰϐηρίας, ὑπὸ μὲν τῶν Ἑλλήνων ὀνομαζόμεναι Γυμνήσιαι διὰ τὸ τοὺς ἐνοικοῦντας γυμνοὺς τῆς ἐσθῆτος βιοῦν κατὰ τὴν τοῦ θέρους ὥραν...

Οἰκοῦσι δὲ ὑπὸ ταῖς κοιλάσι πέτραις, καὶ παρὰ τοὺς κρημνοὺς ὀρύγματα κατασκευάζοντες καὶ καθόλου πολλοὺς τόπους ὑπονόμους ποιοῦντες, ἐν τούτοις βιοῦσιν, ἅμα τὴν ἐξ αὐτῶν σκέπην καὶ ἀσφάλειαν θηρώμενοι. Diodore, V, c. 17, § 1, 3; éd. Didot-Müller, t. 1, p. 263, l. 50-53; p. 264, l. 20-24.

2. Τέτταρα δ' ἐστὶ τῶν ὀρείων ἔθνη, Πάρατοι, Σοσσινάτοι, Βάλαροι, Ἀκώνιτες, ἐν σπηλαίοις οἰκοῦντες. Strabon, livre II, c. 2, § 7; édition Didot-Müller et Dübner, p. 187, l. 28, 29.

3. Grimm, *Geschichte der deutschen Sprache*, 3e édition, p. 121. Voir aussi son mémoire sur l'épopée finnoise, dans ses *Kleinere Schriften*, t. II, p. 80. M. Fick, *Vergleichendes Wœrterbuch,* 3e édition, I, 683, au mot *haitâ*, n'admet pas la doctrine de Grimm. Elle est aussi rejetée par Schade, *Altdeutsches Wœrterbuch*, 2e édition, p. 671.

pas encore les métaux et c'était avec des os qu'ils fabriquaient les pointes de leurs flèches; ils ne possédaient pas de chevaux, ne bâtissaient pas de maisons, ne fabriquaient pas d'étoffes, mais ils s'habillaient de la peau des bêtes qu'ils tuaient. Ils avaient cessé d'habiter les cavernes : mais ils ne savaient pas encore l'art de bâtir; c'étaient des espèces de claies qui leur servaient d'abri contre la neige et la pluie [1]. Rejetés dans le nord de l'Europe par l'invasion indo-européenne, ils faisaient, par leur misère, contraste avec l'aisance et le bien-être des nations relativement civilisées qui habitaient leur voisinage. Ces nations, les Vénèdes ou Slaves, les Aistes ou Lituaniens, populations agricoles, les Scythes, race pastorale venue d'Asie à une date relativement récente, étaient membres les unes et les autres de la famille indo-européenne, qui, aujourd'hui dominatrice du monde, était alors déjà en possession d'une partie notable de l'Europe, de l'Afrique et de l'Asie. Mais à un âge reculé, les Finnois, plus misérables encore qu'à l'époque où Tacite décrit leur triste genre de vie, semblent avoir été ou seuls, ou avec des races similaires, les maîtres incontestés de l'Europe.

§ 5. *Résumé emprunté à Lucrèce.*

Les mœurs des habitants de nos contrées à cette époque primitive sont décrites par Lucrèce, qui résume en un tableau d'ensemble la plupart des traits épars dans les auteurs que nous venons de citer : « Le robuste conducteur de la charrue

1. Fennis mira feritas, fœda paupertas : non arma, non equi, non penates : victui herba, vestitui pelles, cubile humus. Solæ in sagittis opes, quas, inopia ferri, ossibus asperant... Nec aliud infantibus ferarum imbriumque suffugium, quam ut in aliquo ramorum nexu contegantur. Huc redeunt juvenes, hoc senum receptaculum; sed beatius arbitrantur quam ingemere agris, inlaborare domibus. Tacite, *Germania*, c. 46; 3e édition de Schweizer-Sidler, p. 85. Cf. Zeuss, *Die Deutschen*, p. 272-274. Zeuss croit qu'Hérodote, IV, 22, a connu les Finnois et qu'il les appelle Thyssagètes : ses raisons ne sont pas sans valeur.

» courbée n'avait pas encore paru; personne ne savait dompter » les champs par le fer, ni planter les jeunes arbres, ni au » sommet des vieux couper les branches avec la faulx... Les » hommes trouvaient la nourriture de leur corps sous les chê- » nes porteurs de glands, sous les arbousiers dont, pendant » l'hiver, les fruits mûrs se teignent en rouge... Ils ne sa- » vaient pas se servir des peaux ni se vêtir de la dépouille des » animaux sauvages. Ils habitaient les forêts et les cavités des » montagnes: ils abritaient sous les broussailles leurs mem- » bres grossiers, quand ils voulaient éviter les vents et la » pluie... Leurs mains et leurs pieds étaient d'une admirable » vigueur: ils poursuivaient dans les bois les animaux sauva- » ges, leur lançaient des pierres, les frappaient de massues, » en abattaient un grand nombre, ne fuyaient que devant » quelques-uns... C'était en vain que la mer soulevait ses » flots irrités: elle proférait des menaces impuissantes; quand » au contraire rusée elle étalait paisiblement ses eaux riantes, » elle ne pouvait séduire personne: l'art perfide de la navi- » gation n'était pas encore inventé [1]. » Ainsi ni maisons, ni

1. Nec robustus erat curvi moderator aratri
Quisquam, nec scibat ferro molirier arva,
Nec nova defodere in terram virgulta, neque altis
Arboribus veteres decidere falcibu' ramos.

. . . .

Glandiferas inter curabant corpora quercus
Plerumque: et quæ nunc hiberno tempore cernis
Arbita puniceo fieri matura colore.

. . . .

Necdum res igni scibant tractare neque uti
Pellibus et spoliis corpus vestire ferarum,
Sed nemora atque cavos montis silvasque colebant,
Et frutices inter condebant squalida membra,
Verbera ventorum vitare imbrisque coacti.

. . . .

Et manuum mira freti virtute pedumque
Consectabantur silvestria sæcla ferarum,
Multaque vincebant, vitabant pauca latebris,

. . . .

Missilibus saxis et magno pondere clavæ.

. . . .

charrues, ni chevaux, ni métaux, ni vêtements, ni vaisseaux.

Les découvertes récentes de l'archéologie démontrent que ce tableau du genre de vie des premiers habitants de l'Europe n'a rien d'exagéré. Et cependant il y manque un trait : l'anthropophagie dont l'horreur n'a pas arrêté Homère dans sa description des mœurs des Cyclopes [1].

Hic temere in cassum frustra mare sæpe coortum
Sævibat leviterque minas ponebat inanis,
Nec poterat quemquam placidi pellacia ponti
Subdola pellicere in fraudem ridentibus undis.
[Improba navigii ratio tum cæca jacebat.]

Lucrèce, V, 930-1004; édition Teubner-Bernaysius, p. 150, 151, 152; édition donnée chez Hachette par Benoist et Lantoine, p. 132-137.

1. 'Αλλ' ὅγ' ἀναΐξας ἑτάροις ἐπὶ χεῖρας ἴαλλεν·
σὺν δὲ δύω μάρψας ὥστε σκύλακας ποτὶ γαίῃ
κόπτ'· ἐκ δ' ἐγκέφαλος χαμάδις ῥέε, δεῦε δὲ γαῖαν.
Τοὺς δὲ διαμελεϊστὶ ταμὼν ὡπλίσσατο δόρπον·
ἤσθιε δ' ὥστε λέων ὀρεσίτροφος οὐδ' ἀπέλειπεν
ἔγκατά τε σάρκας τε καὶ ὀστέα μυελόεντα.

Odyssée, IX, 288-293. On sait qu'un mythe solaire fait partie des éléments au moyen desquels a été formée dans l'Odyssée la légende de Polyphème. Ce n'est pas une raison pour nier que d'autres éléments de cette légende aient été fournis par des faits historiques. Quand chez Homère, au lieu d'un Cyclope, on en voit paraître plusieurs, le poète abandonne le domaine de la mythologie et entre dans le domaine de l'histoire.

CHAPITRE II.

L'ATLANTIDE OU LES ORIGINES LÉGENDAIRES DE LA RACE IBÉRIQUE.

§ 1. *Récit de Platon.*

Plusieurs auteurs grecs nous ont transmis une légende d'après laquelle, à un âge fort reculé, il y aurait eu des relations, depuis interrompues, entre notre continent et une autre contrée séparée de nous par l'Océan Atlantique. Le premier de ces auteurs est Platon; il vivait au IVe siècle avant notre ère. Mais il s'appuie sur l'autorité d'un poème composé par Solon, deux siècles auparavant, et où ce législateur célèbre aurait consigné un récit historique conservé par les prêtres égyptiens.

Il y aurait eu, en regard du détroit appelé par les Grecs colonnes d'Hercule, aujourd'hui détroit de Gibraltar, une île plus grande que l'Afrique et l'Asie réunies. Elle aurait été le siège d'une civilisation bien supérieure à celle des habitants des cavernes, alors maîtres de l'Europe occidentale. Elle aurait eu des villes, des palais, des temples; de cette île, nommée par Platon

Atlantide, serait partie, neuf mille ans avant ce philosophe, une armée puissante; cette armée se serait emparée de l'Europe occidentale jusques et y compris l'Italie, appelée Tyrrhénie au temps de Platon; elle aurait conquis l'Afrique du nord jusques et non compris l'Egypte [1]. Bien entendu, le chiffre de neuf mille ans ne doit pas être pris à la lettre, il indique seulement une date très reculée [2].

§ 2. *Récit de Théopompe.*

Une autre forme de cette tradition apparaît chez Théopompe, auteur du IVe siècle comme Platon, mais un peu postérieur à ce philosophe célèbre. Suivant Théopompe une version de l'histoire de l'Atlantique aurait fait partie des enseignements donnés par Silène à l'antique roi Midas. Silène, fait prisonnier par Midas, initie ce roi à la haute sagesse et aux secrets de la nature et de l'avenir. Or voici un des discours tenus par

1. Τότε γὰρ πορεύσιμον ἦν τὸ ἐκεῖ πέλαγος· νῆσον γὰρ πρὸ τοῦ στόματος εἶχεν, ὃ καλεῖται ὥς φατε ὑμεῖς Ἡρακλέους στήλας· ἡ δὲ νῆσος ἅμα Λιβύης ἦν καὶ Ἀσίας μείζων, ἐξ ἧς ἐπιβατὸν ἐπὶ τὰς ἄλλας νήσους τοῖς τότε ἐγίγνετο πορευομένοις... ἐν δὲ δὴ τῇ Ἀτλαντίδι νήσῳ ταύτῃ μεγάλη συνέστη καὶ θαυμαστὴ δύναμις βασιλέων κρατοῦσα μὲν ἁπάσης τῆς νήσου, πολλῶν δὲ ἄλλων νήσων καὶ μερῶν τῆς ἠπείρου· πρὸς δὲ τούτοις ἔτι τῶν ἐντὸς τῇδε Λιβύης μὲν ἦρχον μέχρι πρὸς Αἴγυπτον, τῆς δὲ Εὐρώπης μέχρι Τυῤῥηνίας. Platon, *Timée;* édition Stallbaum, 1838, t. VII, p. 100, 101; Didot-Schneider, t. II, p. 202,l. 6-11 et 16-20.

Πάντων δὴ πρῶτον μνησθῶμεν, ὅτι τὸ κεφάλαιον ἦν ἐνακισχίλια ἔτη ἀφ' οὗ γεγονὼς ἐμηνύθη πόλεμος τοῖς θ' ὑπὲρ Ἡρακλείας στήλας ἔξω κατοικοῦσι καὶ τοῖς ἐντὸς πᾶσιν... τῶν μὲν οὖν ἥδε ἡ πόλις ἄρξασα καὶ πάντα τὸν πόλεμον διαπολεμήσασα ἐλέγετο, τῶν δ' οἱ τῆς Ατλαντίδος νήσου βασιλεῖς, ἣν δὴ Λιβύης καὶ Ἀσίας μείζω νῆσον οὖσαν ἔφαμεν εἶναί ποτε, νῦν δὲ ὑπὸ σεισμῶν δῦσαν ἄπορον πηλὸν τοῖς ἐνθένδε ἐκπλέουσιν ἐπὶ τὸ πᾶν πέλαγος, ὥστε μηκέτι πορεύεσθαι, κωλυτὴν παρασχεῖν. Platon, *Critias;* édition Stallbaum, 1838, t. VII, p. 388, 389; Didot-Schneider, t. II, p. 251, l. 44-53.

2. Platon du reste donne pour contemporains aux conquérants venus de l'Atlantide les rois mythiques d'Athènes, Cécrops, Erechthée, que les autres monuments chronologiques de la Grèce mettent à une date beaucoup moins ancienne. Cécrops et Érechthée, suivant le marbre de Paros' auraient régné, l'un 1582 ans, l'autre 1409 ans avant J.-C.

Silène à Midas : L'Europe, l'Asie et l'Afrique sont des îles que le cours de l'Océan enveloppe comme d'un cercle. Il n'y a qu'un seul continent et il se trouve ailleurs. Sa grandeur est immense. Il nourrit de grands animaux et des hommes deux fois aussi grands que nous. Leur vie n'est pas comme la nôtre; elle dure deux fois autant. Il se trouve dans leur pays beaucoup de villes, de grandes villes, qui ont leurs mœurs particulières et dont les lois sont l'opposé des nôtres... Les habitants de cette contrée possèdent une grande quantité d'or et d'argent, de sorte que chez eux l'or est moins estimé que chez nous le fer. Un jour ils entreprirent de passer dans nos îles, et après avoir traversé l'Océan au nombre de dix millions d'hommes, ils arrivèrent dans le pays des Hyperboréens (c'est-à-dire dans les régions où la race celtique dominait au VIe siècle, car un auteur grec contemporain de Théopompe appelle Hyperboréens les Gaulois qui s'emparèrent de Rome). Les conquérants venus d'au-delà de l'Océan prirent des renseignements sur la contrée où ils débarquaient. On leur dit que les Hyperboréens étaient les plus heureux de tous les peuples de l'Europe, de l'Afrique et de l'Asie, et méprisant l'existence pauvre et misérable des Hyperboréens ils dédaignèrent d'aller plus loin [1].

La seule différence importante entre le récit de Théopompe et celui de Platon consiste dans l'étendue des conquêtes faites par les émigrants venus de l'Atlantide. D'après Théopompe, ces émigrants ne seraient pas sortis des régions hyperboréennes, tandis que, suivant le texte de Platon cité plus haut, ils se seraient emparés de l'Italie et de la partie de l'Afrique qui avoisine l'Egypte. Le grand philosophe athénien, dont nous avons forcément abrégé les développements, nomme aussi parmi les possessions de ces conquérants étrangers le pays de

1. Élien, *Variæ historiæ*, l. III, c. 18, édition Didot-Hercher, p. 329; Didot-Müller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. I, p. 289-290, fr. 76. Cf. Aristote cité par Plutarque, *Moralia*, *Consolatio ad Apollonium*, § 27, éd. Didot-Dübner, p. 137. Aristote, édition Didot, t. IV, 2e partie, p. 50, fr. 7 (72). Voir aussi Preller, *Griechische Mythologie*, 1re édition, t. I, p. 453.

Gadir aujourd'hui Cadix, c'est-à-dire l'Espagne [1]. Enfin il parle d'une guerre entre les habitants de la Grèce et l'armée qui avait conquis les régions occidentales de notre continent [2]. Les habitants de la Grèce repoussèrent l'invasion. Ce n'étaient pas encore les Héllènes. Les Pélasges, auxquels la tradition donnait une place si considérable dans l'histoire primitive d'Athènes, étaient encore maîtres de la contrée que le nom de Grèce désigna plus tard. Ils avaient des maisons et des villes, probablement des métaux. Ce serait devant eux qu'en Europe, après avoir mis sous le joug les habitants des cavernes, le flot des conquérants venus de l'Atlantide se serait arrêté : en Afrique il avait trouvé dans la civilisation égyptienne une barrière insurmontable, si nous en croyons ce que Platon nous raconte [3].

1. *Λῆξιν ἄκρας τῆς νήσου πρὸς Ἡρακλείων στηλῶν... ἐπὶ τὸ τῆς Γαδειρικῆς νῦν χώρας.* Platon, *Critias*, édition Stallbaum, t. VII, p. 407; Didot-Schneider, t. II, p. 255, l. 45, 46.

2. *Αὕτη δὴ πᾶσα ξυναθροισθεῖσα εἰς ἓν ἡ δύναμις τόν τε παρ' ὑμῖν καὶ τὸν παρ' ἡμῖν... πάντα τόπον μιᾷ ποτὲ ἐπεχείρησεν ὁρμῇ δουλοῦσθαι. Τότε οὖν ὑμῶν, ὦ Σόλων, τῆς πόλεως ἡ δύναμις... κρατήσασα μὲν τῶν ἐπιόντων τρόπαια ἔστησε, τοὺς δὲ μήπω δεδουλωμένους διεκώλυσε δουλωθῆναι, τοὺς δ' ἄλλους... ἠλευθέρωσεν.* Platon, Timée, édition Stallbaum, t. VII, p. 101, 102. Didot-Schneider, t. II, p. 202, l. 21-25, 30-32, 34.

3. Dans le Timée de Platon, le panégyrique des Athéniens qui triomphent des conquérants venus de l'Atlantide, se termine par le récit d'une inondation : vainqueurs et vaincus sont engloutis à la fois. L'intervention d'un déluge à la fin de l'histoire pélasgique est la conséquence naturelle de la conquête de la Grèce par la race hellénique dont l'histoire commence par le déluge de Deucalion. A la suite des traditions pélasgiques, les premiers historiens ont naturellement placé les plus anciennes traditions des Hellènes, successeurs des Pélasges; or ces traditions débutent par le récit du déluge dit de Deucalion, et on a cru que ce déluge, étant de tradition hellénique, appartenait à la période hellénique de l'histoire grecque, tandis qu'il remonte à une date où la race européenne habitait encore l'Asie. L'histoire de Lesbos dans Diodore, livre V, c. 81; édition Didot-Müller, t. I, p. 305-306 nous donne un curieux exemple de ce procédé enfantin de composition historique. Les Pélasges, premiers habitants de Lesbos, occupent seuls cette île pendant sept générations. Puis arrive le déluge de Deucalion, et après ce déluge, Macareus, à la tête d'une colonie composée d'Ioniens et d'autres hommes appartenant à des peuples anonymes. On sait que les Ioniens sont une subdivision de la race hellé-

Tandis que le récit de Platon nous est donné comme d'origine égyptienne, Théopompe ne nous dit pas la provenance du sien, mais les variantes qui le distinguent nous permettent de le considérer comme tiré d'une source indépendante de celle où a puisé Platon [1].

§ 3. *Récit de Marcellus.*

Platon et Théopompe ne sont pas les seuls auteurs de l'antiquité chez lesquels il soit question de l'Atlantide. Marcellus, dans l'ouvrage intitulé *Ethiopiques,* parlait de dix îles situées dans l'Océan Atlantique près de notre continent, et dans lesquelles nous pouvons peut-être reconnaître les Canaries. Il ajoutait que les habitants de ces îles avaient conservé le souvenir d'une île beaucoup plus grande, l'Atlantide, qui avait longtemps exercé la domination sur les autres îles de l'Océan Atlantique. Ainsi deux textes, l'un de Platon, l'autre de Théopompe, s'accordent pour raconter la conquête d'une partie de l'ancien monde par des étrangers venus d'un pays inconnu et le premier de ces deux textes s'accorde avec Marcellus pour désigner ce pays par le nom d'Atlantide.

§ 4. *Hypothèse de Poseidonios.*

Où l'Atlantide était-elle située? Si nous nous en rapportons

nique. Il est très curieux de comparer ce récit avec le résumé de l'histoire primitive d'Athènes donné par Justin, livre II, c. 6, qui, en abrégeant Trogue Pompée, reproduit médiatement la doctrine d'un auteur grec plus ancien. On trouve chez Justin une dynastie de rois antérieure au déluge de Deucalion.

1. *Εἶναι γὰρ ἐν τοῖς αὐτῶν χρόνοις ἑπτὰ μὲν νήσους ἐν ἐκείνῳ τῷ πελάγει Περσεφόνης ἱερὰς, τρεῖς μὲν ἄλλας ἀπλέτους, τὴν μὲν Πλούτωνος, τὴν δὲ Ἄμμωνος, μέσην δὲ τούτων ἄλλην Ποσειδῶνος χιλίων σταδίων τὸ μέγεθος. Καὶ τοὺς οἰκοῦντας ἐν αὐτῇ μνήμην ἀπὸ τῶν προγόνων διασώζειν περὶ τῆς Ἀτλαντίδος ὄντως γενομένης νήσου ἐκεῖ παμμεγεθεστάτης, ἣν ἐπὶ πολλὰς περιόδους δυναστεῦσαι πασῶν τῶν ἐν τῷ Ἀτλαντικῷ πελάγει νήσων.* Schol. Platon. Tim., chez Didot-Müller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. IV, p. 443, fragment 1.

à Platon, il serait inutile de chercher ce pays sur nos cartes. L'Atlantide, suivant Platon, a été détruite par des tremblements de terre. On voit quelquefois la terre s'élever, on la voit quelquefois s'abaisser, écrivait environ un siècle avant notre ère l'historien Poseidonios : on peut donc, continuait-il, admettre que le récit de Platon sur l'Atlantide n'est pas une fiction, il y a même plus de raisons pour accueillir ce récit que pour le rejeter [1]. Les Açores, les Canaries et Madère seraient donc les débris d'un continent ou d'une grande île dont les poétiques tableaux de Platon et Théopompe exagèrent beaucoup l'importance géographique, mais non le rôle dans l'histoire de notre civilisation. Ce serait de là que la race ibérique aurait été conquérir les régions occidentales de l'Europe, où, sous les yeux étonnés des sauvages habitants des cavernes, elle aurait bâti les premières villes, et où elle domina jusqu'à l'arrivée des Indo-Européens. Ce serait de là que la race ibérique aurait étendu son empire sur l'Afrique du nord, jusqu'au moment où la race berbère, proche parente des Egyptiens, venue d'Orient comme les Egyptiens, fit la conquête de cette région [2]. Peut-être pourrait-on retrouver aujourd'hui dans l'Afrique centrale, suivant une hypothèse admise par M. A. Maury, quelques descendants des Ibères rejetés dans ces contrées brûlantes par les Berbères vainqueurs, quelques parents des

1. Τὸ δὲ ἐξαίρεσθαι τὴν γῆν ποτε καὶ ἱζήματα λαμβάνειν καὶ μεταβολὰς τὰς ἐκ τῶν σεισμῶν καὶ τῶν ἄλλων τῶν παραπλησίων... ὀρθῶς κεῖται παρ' αὐτῷ πρὸς ὃ καὶ τὸ τοῦ Πλάτωνος εὖ παρατίθησιν, ὅτι ἐνδέχεται καὶ μὴ πλάσμα εἶναι τὸ περὶ τῆς νήσου τῆς 'Ατλαντίδος... καὶ τοῦτο οἴεται βέλτιον εἶναι λέγειν ἢ διότι ὁ πλάσας αὐτὴν ἠφάνισε. Didot-Müller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. III, p. 281 § 6; cf. Strabon, livre II, c. 3, § 6; édition Didot-Müller et Dübner, t. I, p. 84, l. 20-29.

2. C'est probablement aux conquêtes de la race berbère sur les Ibères d'Afrique que se réfère un passage d'Éphore sur les migrations des Éthiopiens en Occident et sur la tradition conservée à ce sujet en Espagne par les Tartesses : "Εφορος] λέγεσθαί φησιν ὑπὸ τῶν Ταρτησσίων Αἰθίοπας τὴν Λιβύην ἐπελθόντας μέχρι δύσεως (ou Δύρεως?) τοὺς μὲν αὐτοῦ μεῖναι, τοὺς δὲ καὶ τῆς παραλίας παρασχεῖν πολλήν. Strabon, livre I, c. II, § 26; édition Didot-Müller et Dübner, p. 27, l. 25-28; cf. p. 942. Éphore, fragm. 38, chez Didot-Müller. *Fragmenta historicorum græcorum*, t. I, p. 244.

Basques, de ces autres Ibères que l'invasion indo-européenne a relégués dans un coin des Pyrénées.

§ 5. *Doctrine de Sénèque le tragique.*

Mais il semble que dès l'antiquité une théorie plus hardie aurait été proposée. Quelques esprits audacieux ont cru, paraît-il, que l'Atlantide existait encore dans des régions alors inaccessibles à la navigation timide des marins grecs et romains. Sénèque le tragique se fait l'organe de cette thèse brillante : « Un temps viendra, dans les siècles futurs, où la mer » laissera tomber les chaînes qui ferment ses passages : une » vaste terre se développera devant nous ; la mer laissera voir » des mondes nouveaux, et des pays connus le dernier ne sera » plus Thulé [1]. » Ces paroles éloquentes ne sont probablement autre chose qu'une explication évémériste de la croyance au séjour occidental des morts sous le sceptre mythique de Kronos, père du grand dieu Zeus. Le hasard a fait que ce commentaire, produit logique d'une méthode vulgaire, a pris à nos yeux l'aspect mystérieux d'une prophétie : Sénèque est un prédécesseur de Christophe Colomb.

M. Withney, un des linguistes les plus distingués de notre époque, dit, en parlant du basque, c'est-à-dire du représentant moderne de la langue des Ibères : « Il n'y a pas de dialecte » dans le vieux monde qui lui ressemble autant sous le rap- » port de la structure, que les langues américaines [2]. »

Mais gardons-nous de rien conclure. Attendons que les études de linguistique aient pris plus de développement et de profondeur, que les langues de l'Amérique, que les langues

1. Venient annis secula seris
Quibus Oceanus vincula rerum
Laxet, et ingens pateat tellus,
Tethysque novos detegat orbes
Nec sit terris ultima Thule.

Sénèque, *Médée*, vers 375-379.

2. Whitney, *La vie du langage*, 1875, p. 213.

de l'Afrique centrale, que les races de ces pays, encore si peu et si mal explorés, soient mieux connues : jusque-là ne prétendons pas dévoiler des secrets encore inabordables à la science de notre temps. Bornons-nous à constater que d'antiques légendes placent à l'aube de l'histoire, dans les régions occidentales de l'Europe, un puissant empire créé par une population dont l'origine, suivant ces vieux récits, n'était pas asiatique, et qui serait venue d'une île située, paraît-il, à l'ouest de l'Espagne et des régions septentrionales de l'Afrique.

CHAPITRE III.

LES IBÈRES.

SOMMAIRE. § 1. D'où viennent les Ibères? — § 2. Les Sicanes, peuple ibère. — § 3. La Sicile appelée d'abord Thrinakie. — § 4. La Sicile appelée ensuite Sicanie. — § 5. Les Sicanes en Italie. — § 6. Les Liburnes et les Libui. — § 7. Les Sicanes et les Ibères en Gaule. — § 8. Les Sordones ou Shardana en Gaule. — § 9. Les Ibères en Grande-Bretagne. — § 10. Les Ibères en Espagne. — § 11. Les Phéniciens en Espagne. — § 12. Les Perses, les Carthaginois, les Ligures, les Gaulois en Espagne. — § 13. Les Ibères en Sardaigne et en Corse. — § 14. Les Ibères en Afrique.

§ 1. *D'où viennent les Ibères?*

Les Ibères semblent être les descendants de ces dix millions d'hommes légendaires, qui, suivant Théopompe, sortirent du continent séparé de nous par l'Océan, et vinrent s'établir dans le pays des Hyperboréens. Ce seraient leurs aïeux qui, partis de l'Atlantide neuf mille ans (?) avant Platon, auraient imposé leur domination à l'Europe occidentale jusques et y compris l'Italie, à l'Afrique du nord jusqu'aux frontières de l'Egypte [1].

1. Sur les différents systèmes relatifs à l'origine des Ibères, voir Diefenbach, *Origines europeæ*, p. 110, et le mémoire de feu George Phillips intitulé: *Die Einwanderung der Iberer in die pyrenäische Halbinsel*, dans les *Sitzungsberichte der kaiserlichen Akademie der Wissenschaften zu Wien*, t. LXV (année 1870), p. 519. G. Phillips établit, p. 532-533, que la langue

Mais depuis ce temps, que de désastres ils ont subis! Ils auraient possédé, en Europe : l'Espagne, la Gaule, l'Italie, les îles Britanniques, la Corse et la Sardaigne, ils auraient pénétré dans la péninsule grecque et occupé une portion de l'Afrique; depuis, leur histoire n'est guère que celle des conquêtes faites à leur détriment par des peuples guerriers qui sont venus successivement les placer sous le joug.

des Ibères d'Asie était iranienne. M. Bréal considère cette doctrine comme fondée. Il n'y a donc aucune raison pour supposer une parenté quelconque entre les Ibères d'Asie et ceux d'Espagne. Quand Strabon a admis que les Ibères d'Asie sont une colonie de ceux d'Espagne, (livre I, c. 3, § 21, édition Didot-Müller et Dübner, p. 51, l. 3.), quand d'autres érudits de l'antiquité ont prétendu faire des Ibères d'Espagne une colonie de ceux d'Asie, ils ont donné une importance exagérée à la consonnance fortuite des noms de ces deux peuples, et dès l'antiquité, de meilleurs critiques ont rejeté cette hypothèse en se fondant sur la différence des mœurs et des langues de ces deux peuples : Ἴϐηρας δὲ τοὺς ἐν Ἀσίᾳ οἱ μὲν προγόνους οἱ δ' ἀποίκους ἡγοῦνται τῶν Εὐρωπαίων Ἰϐήρων, οἱ δὲ μόνον ὁμωνύμους· ἔθος γὰρ οὐδὲν ἦν ὅμοιον, ἡ γλῶσσα, Appien, *De bello Mithridatico*, 101, édition Didot, p. 259. Les textes plus récents qu'a reproduits M. Diefenbach, (*Celtica*, t. II, seconde partie, p. 12) ne valent pas la peine d'une citation. G. Phillips, pose, p. 550-555, la question de savoir si les Ibères sont venus d'Amérique, et il reste dans le doute. Il est également difficile d'admettre que les Basques descendants des Ibères soient des Touraniens, de même race par conséquent que les Finnois, seuls Touraniens dont on constate d'une manière certaine l'existence en Europe avant l'arrivée des Hongrois et des Mongols. Les Finnois, au temps de Tacite, étaient encore des sauvages qui ne connaissaient ni les métaux ni les étoffes. Les Ibères soutinrent bien plus anciennement une guerre maritime contre les Phéniciens de Cadix. La tribu ibérienne des Tartesses faisait, plus de 500 ans avant notre ère, le commerce par mer jusqu'aux îles Britanniques:

Tartessiisque in terminos OEstrymnidum
Negotiandi mos erat...

Avienus, *Ora maritima*, v. 113-114. Les Tartesses colonisèrent la Sardaigne. Les Turdetans, descendants des Tartesses, se servaient de tonneaux d'argent et avaient pour leurs chevaux des mangeoires d'argent au temps d'Hamilcar Barca, 238-230 av. J.-C. (Strabon, l. III, c. 2, § 14, édition Didot-Müller et Dübner, p. 125, l. 5-8.) On conviendra que si les Finnois et les Ibères étaient deux peuples de même race, ils ne se ressemblaient guère par la civilisation. Voir plus haut, p. 12-13.

§ 2. *Les Sicanes, peuple ibère.*

Un des plus anciens ennemis connus qu'aient eus les Ibères; est le peuple des Ligures. Les Ligures, ou mieux Liguses, dont une fraction importante a porté le nom de Sikéles ou Sicules, semblent avoir appartenu à la race indo-européenne sans qu'on puisse toutefois l'établir par les méthodes de la linguistique. De concert avec les Illyriens et les Thraces, autres membres de la famille européenne, ils auraient précédé les Gréco-Italo-Celtes dans la conquête des régions méridionales de l'Europe. Leur première guerre connue se fit contre la fraction des Ibères qui portait le nom de Sicanes.

L'origine ibérienne des Sicanes est attestée par deux écrivains d'une haute autorité, par Thucydide qui termina son histoire à l'an 411 avant J.-C., par Philiste de Syracuse qui écrivait au commencement du siècle suivant [1]. Ces deux auteurs

1. Σικανοὶ δὲ... φαίνονται... Ἴϐηρες ὄντες καὶ ἀπὸ τοῦ Σικανοῦ ποταμοῦ τοῦ ἐν Ἰϐηρίᾳ ὑπὸ Λιγύων ἀναστάντες. Thucydide, VI, 2, § 2; édition Didot-Haase, p. 244.

Περὶ δὲ τῶν... Σικανῶν... Φίλιστός... φησιν ἐξ Ἰϐηρίας αὐτοὺς ἀποικισθέντας... ἀπό τινος Σικανοῦ ποταμοῦ κατ' Ἰϐηρίαν ὄντος τετευχότας ταύτης τῆς προσηγορίας. Philiste, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. I, p. 185, fragment 3. Cf. Diodore de Sicile, livre V, c. 6. La doctrine de Philiste et de Thucydide se rapproche de celle d'Ephore qui considérait les Ibères comme les plus anciens habitants de la Sicile: Ἴϐηρες οὕσπερ πρώτους φησὶν τῶν βαρϐάρων Ἔφορος λέγεσθαι τῆς Σικελίας οἰκιστάς (Ephore, chez Didot-Müller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. I, p. 246, fragment 51; cf. Strabon, livre VI, c. 2, § 4; éd. Didot-Müller et Dübner, p. 224, l. 33, 34); elle a pénétré dans le périple de Scymnus de Chio, vers 264-268:

Ἑξῆς Σικελία νῆσος εὐτυχεστάτη,
ἣν τὸ πρότερον μὲν ἑτερόγλωσσα βάρϐαρα
λέγουσι πλήθη κατανέμεσθ' Ἰϐηρικά,
διὰ τὴν ἑτερόπλευρον δὲ τῆς χώρας φύσιν
ὑπὸ τῶν Ἰϐήρων Τρινακρίαν καλουμένην.

Didot-Müller, *Géographi græci minores*, t. I, p. 207. Voir aussi: Denys d'Halicarnasse, l. I, c. 22, (éd. Teubner-Kiessling, t. I, p. 26, l. 18, 19): κατεῖχον δ' αὐτὴν Σικανοὶ, γένος Ἰϐηρικόν; Solin, *Collectanea*, c. 11: Sicaniæ diu ante Trojana bella Sicanus rex nomen dedit, advectus cum amplis-

sont d'accord pour nous apprendre que les Sicanes habitaient en Ibérie sur les bords d'un fleuve appelé Sicanos. Sur la situation de ce fleuve on ne peut émettre que des hypothèses.

Le VIe siècle avant notre ère est l'époque à laquelle remontent les plus anciens renseignements précis que les Grecs nous aient transmis sur les régions occidentales de l'Europe. Alors le Rhône était la limite orientale de l'Ibérie. Bientôt, probablement vers la fin de ce siècle, les Ligures devinrent maîtres des côtes de la Méditerranée entre le Rhône et les Pyrénées, poussèrent même leurs conquêtes au sud des Pyrénées qui plus tard furent considérés comme la limite septentrionale de l'Ibérie. On chercha donc alors en Espagne le fleuve Sicanos, patrie des Sicanes de Sicile; on dit qu'il y avait en Espagne un fleuve de ce nom; Festus Aviénus nous l'apprend, et ce fleuve serait le Xucar qui se jette dans la Méditerranée au sud de Valence. Sur les bords du Xucar, il y aurait eu, au VIe siècle avant J.-C., une ville appelée Sicana dont parlent Hécatée et Aviénus [1]. Le Xucar est-il bien le Sicanos, ce fleuve ibère des bords duquel les Sicanes chassés par les Ligures arrivèrent en Sicile? On peut le contester.

Le mot ibère a deux sens, le sens restreint, le sens étendu. Dans le sens restreint, qui est probablement le sens primitif, l'Ibérie est la région nord-est de l'Espagne, c'est le pays dont

sima Iberorum manu; et les scholiastes d'Homère, *Odyssée*, XXIV, 307. Timée, qui écrivait au troisième siècle avant notre ère traite Philiste d'ignorant et prétend que les Sicanes étaient autochthones: Τίμαιος δὲ τὴν ἄγνοιαν τούτου τοῦ συγγραφέως [Φιλίστου] ἐλέγξας, ἀκριβῶς ἀποφαίνεται αὐτόχθονας εἶναι. Timée, chez Didot-Müller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. I, p. 193, fragment 2. Cf. Diodore, V, 6, § 1; éd. Didot, t. I, p. 257, l. 5-8. Mais nous considérons comme plus vraisemblablement authentiques les traditions conservées par les auteurs les plus anciens, et ce seront elles qui systématiquement serviront de base à nos récits.

1. *Σικάνη, πόλις Ἰβηρίας*, Hécatée, chez Didot-Müller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. I, p. 2, fragment 15.

Adtollit inde se Sicana civitas,
Propinquo ab amni sic vocata Ibericis.

Aviénus, *Ora maritima*, vers 479-480. Cf. Müllenhoff, *Deutsche Altertumskunde*, p. 161.

l'Ebre est la principale rivière. Le périple phénicien de la fin du VIe siècle avant notre ère, qui a fait la base de la compilation écrite par Aviénus environ neuf cents ans plus tard, entend le mot ibère dans le sens restreint : il oppose par exemple les Ibères aux Tartesses qui occupaient le sud-est de l'Espagne [1]. C'est le système d'Ephore, auteur du IVe siècle avant notre ère [2], reproduit par Scymnus de Chio vers l'an 90 avant J.-C [3]. C'est le système d'Hérodote, dans son premier livre écrit peu après l'an 450 avant J.-C [4].

Mais à côté du sens restreint du mot ibère, il y a le sens étendu dans lequel ce mot désigne l'ensemble d'une race dont originairement il ne désignait qu'un des rameaux. Le sens étendu a été adopté par Hérodore d'Héraclée dans son ouvrage sur Héraclès, écrit au Ve siècle avant notre ère, où cet auteur donne comme étant de race ibérique, les Cunètes, habitants des rives du Guadiana, les Tartesses dont le Guadalquivir était le fleuve principal et dont la limite septentrionale était en face

1. ...Tartessius
Ager his adhæret, adluitque cespitem
Tartessus amnis...

Ora Maritima, x. 222-224.

At Iberus inde manat amnis, et locos
Fœcundat unda : plurimi ex ipso ferunt
Dictos Iberos...
Occiduum ad axem Iberiam cognominant,
Pars porro eoa continet Tartessios.

Ibid., v. 248-254.

2. Josèphe, contre Apion, I, 12, ne connaît que la doctrine reçue de son temps, et prend exclusivement le mot Ibère dans le sens étendu. En conséquence il traite d'ignorant Éphore, suivant lequel les Ibères sont une seule cité, *μίαν πόλιν*. *Fragmenta historicorum græcorum*, t. I, p. 244; fragm. 39.

3. *Ταρτήσσιοι κατέχουσιν· εἶτ' Ἴβηρες οἱ*
προσεχεῖς...

Vers 199-200. Didot-Müller, *Geographi græci minores*, t. I, p. 203-204.

4. Hérodote, l. I, c. 163, dit : les Phocéens ont découvert la Tursénie, l'Ibérie et Tartesse. Il a écrit ce livre, au plus tôt en 449, au plus tard en 443. Voyez le mémoire de M. Kirchhoff dans les *Abandlungen der kœniglichen Akademie der Wissenschaften zu Berlin*, 1871, Phil. hist. Klasse, 2e partie.

des Baléares; enfin un peuple qui touchait à la rive droite du Rhône [1]. Scylax, au siècle suivant, adopte le sens étendu quand il nous montre les Ibères établis des colonnes d'Hercule au Rhône [2]. Scymnus de Chio et Aviénus ont adopté le sens étendu, quand, en contradiction avec eux-mêmes, ils ont mis soit au Rhône, soit près du Rhône, la limite orientale des Ibères.

Quand Thucydide et Philiste de Syracuse ont dit que les Sicanes étaient d'origine ibérique, ils entendaient les mots Ibères et Ibérie dans le sens étendu et non dans le sens restreint. L'Ibérie était pour eux un grand pays comprenant l'Espagne entière et une partie de la Gaule. Nous ne considérons donc pas comme démontré le système qui met en Espagne le premier séjour des Sicanes d'Italie et de Sicile. Le plus ancien auteur qui offre formellement ce système, Servius, commentateur de Virgile, écrivait au ve siècle de notre ère [3]. C'est un système relativement moderne et qui date de l'époque où les mots Espagne et Ibérie ont été considérés comme synonymes, c'est-à-dire du temps de la domination romaine.

Nous ne voyons pas pourquoi il semblerait trop hardi de chercher en Gaule le Sicanos, ce fleuve ibérique sur les bords duquel Thucydide et Philiste mettent le plus vieil établissement des Sicanes. Cette hypothèse s'accorde avec ce que nous savons

1. Τὸ δὲ Ἰϐηρικὸν γένος τοῦτο, ὅπερ φημὶ οἰκεῖν τὰ παράλια τοῦ διάπλου, διώρισται ὀνόμασιν ἓν γένος ἐὸν κατὰ φῦλα. Πρῶτον μὲν οἱ ἐπὶ τοῖς ἐσχάτοις οἰκοῦντες τὰ πρὸς δυσμέων Κύνητες ὀνομάζονται, ἀπ' ἐκείνων δὲ ἤδη πρὸς βορέαν ἰόντι Γλῆτες, μετὰ δὲ Ταρτήσιοι, μετὰ δὲ Ἐλϐυσίνιοι, μετὰ δὲ Μαστιηνοί, μετὰ δὲ Καλπιανοί, ἔπειτα δὲ ἤδη ὁ Ῥοδανός. Hérodore d'Héraclée, chez Didot-Müller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. II, p. 34, fragment 20.

2. Scylax, c. 1-3, Didot-Müller, *Geographi græci minores*, t. I, p. 15-17.

3. Sicani autem secundum nonnullos populi sunt Hispaniæ, a fluvio Sicori dicti... hi duce Siculo venerunt ad Italiam et eam tenuerunt exclusis Aboriginibus, mox ipsi pulsi ab illis quos ante pepulerant, insulam vicinam Italiæ occupaverunt et eam Sicaniam a gentis nomine, Siciliam vero a ducis nomine dixerunt. Servius, *In Æneidos* VIII, 328; édition Teubner-Thilo et Hagen, t. II, p. 246-247. Comme on le voit, Servius suppose que le *Sicanos* est la Ségura en Espagne. Cette doctrine se rapproche de celle d'Aviénus, *Ora maritima*, v. 479-480, qui nous montre chez les Ibères, dans le sens restreint du mot, une *Sicana civitas*. Voir plus haut, p. 27, note 1.

du séjour des Sicanes en Italie et des plus anciennes migrations des peuples en Europe. Les Sicanes d'Italie ont dû venir de Gaule, le *Sicanos* serait la Seine [1] appelée *Sêquana* par les Gaulois qui auraient conservé en ce nom un mot antérieur à la période indo-européenne. Les Sicanes seraient donc ceux des Ibères dont le plus ancien établissement en Europe aurait été situé sur les rives de la Seine. Ils auraient pris le nom de ce fleuve ou lui auraient donné le leur, trait commun avec d'autres rameaux de la race ibérique, avec les Tartesses, dont le nom est le nom primitif du Guadalquivir, avec les Ibères (dans le sens restreint du mot) dont le nom ethnique est le nom de l'Ebre, avec les Sordones, établis sur les bords du Sordus.

§ 3. *La Sicile appelée d'abord Thrinakie.*

L'arrivée des Sicanes en Sicile est un des faits historiques les plus anciens dont l'Europe ait conservé le souvenir. Le plus vieux nom de la Sicile paraît avoir été Thrinakie. Il est quatre fois question de l'île de Thrinakie dans l'Odyssée [2]. Plus tard les Grecs, voulant donner à ce nom un sens dans leur langue, le transformèrent en Trinakrie. Strabon a même la naïveté de donner la forme Trinakis, mauvaise leçon

1. Diefenbach, *Origines europeæ*, p. 95.

2. *Θρινακίῃ νήσῳ, προφυγὼν ἰοειδέα πόντον...*
Θρινακίην δ' ἐς νῆσον ἀφίξεαι...
Θρινακίην ἐς νῆσον ἀπῴκισε...
Θρινακίης ἀπὸ νήσου ἰών...

Odyssée, XI, 107; XII, 127, 135; XIX, 275. Grote, *Histoire de la Grèce*, traduction Sadous, t. I, p. 277, me paraît pousser bien loin le scepticisme quand il conteste l'identité de la Sicile et de la Thrinakie. Il y avait encore en Sicile, 439 ans avant notre ère, une capitale du nom de Trinakie. Elle appartenait aux Sicules et les Syracusains la leur prirent : *Συρακόσιοι δὲ πάσας τὰς τῶν Σικελῶν πόλεις ὑπηκόους ποιησάμενοι πλὴν τῆς ὀνομαζομένης Τρινακίης... Ἡ δὲ πόλις αὕτη πολλοὺς καὶ μεγάλους ἄνδρας εἶχεν, ἀεὶ τὸ πρωτεῖον ἐσχηκυῖα τῶν Σικελικῶν πόλεων... Οἱ δὲ Συρακόσιοι... νικήσαντες... τὴν... πόλιν ἐξανδραποδισάμενοι κατέσκαψαν.* Diodore, livre XII, c. 29, § 2, 4; éd. Didot-Müller, t. I, p. 430-431; t. II, p. 598. Cf. Brunet de Presle, *Recherches sur les établissements des Grecs en Sicile*, p. 162-163.

de l'homérique Thrinakie, pour une altération de Trinakrie, île aux trois caps, qui, suivant lui, est le nom primitif, comme si les Grecs, venus si tard en Sicile, l'avaient les premiers habitée et les premiers lui avaient donné un nom [1]. Thrinakie paraît avoir été le nom que la Sicile a reçu au temps où elle avait pour seuls maîtres les habitants des cavernes.

§ 4. *La Sicile appelée ensuite Sicanie.*

A la conquête des Sicanes elle dut le nom nouveau de Sicanie qu'elle perdit pour prendre celui de Sicile, quand les Sicules l'envahirent. Hérodote date le nom de Sicanie de l'époque où régnait Minos [2]. Minos, roi de Crête, qui nous apparait comme une des personnifications de la colonisation phénicienne dans les îles de l'Archipel [3], chassa de Crète Daidalos (Dédale),

1. Ἔστι δ' ἡ Σικελία τρίγωνος τῷ σχήματι, καὶ διὰ τοῦτο Τρινακρία μὲν πρότερον, Θρινακὶς δ' ὕστερον προσηγορεύθη, μετονομασθεῖσα εὐφωνότερον. Strabon, livre VI, c. 2; éd. Didot-Müller et Dübner, p. 220. Strabon suppose un composé de deux termes dont le premier serait τριν- et le second -ακρια dérivé de ἄκρα, « promontoire. » Mais il faudrait τρι-ακρία sans ν si telle était l'étymologie. Comparez τριάδελφος, τριάνωρ, τριαρχία.

2. Λέγεται γὰρ Μίνων κατὰ ζήτησιν Δαιδάλου ἀπικόμενον ἐς Σικανίην, τὴν νῦν Σικελίην καλευμένην, ἀποθανεῖν βιαίῳ θανάτῳ. Hérodote, livre VII, c. 170; éd. Teubner-Dietsch, t. II, p. 195.

3. Minos était fils de Jupiter et de la phénicienne Europe:

Οὐδ' ὅτε Φοίνικος κούρης τηλεκλειτοῖο
ἣ τέκε μοι Μίνω...

Iliade, XIV, 321, 322.

Ταῦρος, ὅ τ' Εὐρώπην διὰ κύματος ἤγ' ἐπὶ Κρήτην.

Batrachomyomachie, vers 79.

Εὐρώπην τὴν Φοίνικος Ζεὺς θεασάμενος... ἠράσθη... Γενομένη δὲ ἔγκυος ἐκείνη τρεῖς παῖδας ἐγέννησε· Μίνωα, Σαρπηδόνα καὶ Ῥαδάμανθυν. Hésiode, édition Didot-Lehrs, p. 63, fragment CXLIX. Minos fut père de Deucalion, et Deucalion, père d'Idoménée qui se trouva au siège de Troie :

Ἰδομενεὺς δ' ἔκπαγλον ἐπεύξατο, μακρὸν ἀΰσας·
...οἷος Ζηνὸς γόνος ἐνθάδ' ἱκάνω·
ὃς πρῶτον Μίνωα τέκε, Κρήτῃ ἐπίουρον·
Μίνως δ' αὖ τέκετ' υἱὸν ἀμύμονα Δευκαλίωνα·
Δευκαλίων δ' ἐμὲ τίκτε...

Iliade, XIII, 445, 449-452.

athénien, c'est-à-dire pélasge; et celui-ci se réfugia près de Cocalos, roi des Sicanes dont la capitale était Camique. Minos ayant poursuivi le fugitif, fonda une colonie phénicienne en Sicile, et périt par trahison [1]. Ces faits doivent se placer à une époque où déjà en Grèce l'invasion hellénique avait commencé, vers le XIV[e] siècle : Minos en effet succéda en Crète à un roi dorien [2]. Daidalos est une des personnifications de la race pélasgique ou tursâne dont le nom local en Sicile est Elumos (Elyme). Les colonies pélasgiques en Sicile furent Erux (Eryx) et Ségeste. Daidalos travailla au temple d'Aphrodite (Vénus) à Erux. L'expédition de Minos contre Daidalos en Sicile paraît être un des épisodes de la guerre des Egypto-Phéniciens contre les Tursha ou Tursânes et les autres peuples du nord mentionnés dans les monuments égyptiens des règnes de Mînephtah I[er] et de Ramsès III, de l'an 1400 à l'an 1300 avant J.-C.

La Sicile est appelée Sicanie par Homère qui la fait désigner sous ce nom par Ulysse [3]. L'auteur de l'*Odyssée* croyait donc qu'au temps de la guerre de Troie les Sicanes étaient

Hérodote, prenant cette généalogie à la lettre en a conclu que la guerre de Troie avait eu lieu pendant la troisième génération après Minos : *τρίτῃ γενεῇ μετὰ Μίνων τελευτήσαντα γενέσθαι τὰ Τρωϊκά* (VII, 171, éd. Teubner-Dietsch, t. II, p. 196). Cette chronologie est celle du marbre de Paros.

1. Diodore de Sicile, livre IV, c. 76-79; éd. Didot-Müller, p. 245-247. L'histoire de Dédale et de Cocalos avait été plus anciennement racontée par Philiste, Ephore et Héraclide de Pont. (*Fragmenta historicorum græcorum*, t. I, p. 185, fragm. 1; p. 261, fragm. 99; t. II, p. 220-221, fragm. 29.) Hérodote (VII, 170), l'avait déjà mentionnée brièvement. Consultez aussi Aristote, *Politique*, livre II, c. 7, § 2; édition Didot, t. I, p. 515; Strabon, livre VI, c. 2, § 6; c. 3, § 2; éd. Didot-Müller et Dübner, p. 226, 231-232. Voyez enfin Pausanias, livre VII, 4, § 6, éd. Didot-Dindorf, p. 322-323, qui confond les Sicanes avec les Sicules, erreur peu étonnante chez un écrivain aussi récent.

2. *Τέκταμος ὁ Δώρου τοῦ Ἕλληνος τοῦ Δευκαλίωνος εἰς Κρήτην πλεύσας μετὰ Αἰολέων καὶ Πελασγῶν ἐβασίλευσε τῆς νήσου· γήμας δὲ τὴν Κρηθέως θυγατέρα ἐγέννησεν Ἀστέριον... Τὴν Εὐρώπην Ἀστέριος ὁ βασιλεὺς τῆς Κρήτης ἔγημεν. ἄπαις δὲ ὤν, τοὺς τοῦ Διὸς παῖδας υἱοποιησάμενος διαδόχους τῆς βασιλείας ἀπέλιπε.* Diodore, livre IV, c. 60; éd. Didot-Müller, t. I, p. 233.

3. *Ἀλλά με δαίμων*
πλάγξ' ἀπὸ Σικανίης δεῦρ' ἐλθέμεν...

Odyssée, XXIV, 306-307.

encore maîtres de cette île. Ce système n'est pas celui d'Hellanique de Lesbos, ni de Philiste de Syracuse, écrivains l'un du v[e] siècle, l'autre du iv[e] avant J.-C., qui font arriver les Sicules en Sicile, l'un trois générations, l'autre quatre-vingts ans avant la guerre de Troie [1]. Mais la chronologie de ces deux historiens n'a pas été adoptée par le célèbre Thucydide, auteur du v[e] siècle, comme Hellanique : suivant Thucydide, l'arrivée des Sicules en Sicile serait antérieure d'environ trois cents ans à l'établissement des colonies grecques dans cette île [2], elle remonterait donc au milieu du xi[e] siècle avant notre ère, ou, pour donner une date approximative d'année à l'an 1035 avant J.-C [3]. Thucydide tire lui-même la conséquence de cette date, en plaçant dans son récit le siège de Troie avant l'arrivée des Sicules en Sicile ; il s'accorde en cela avec le système chronologique de Démocrite et d'Artémon qui datent la chute de Troie de 1144, avec Diodore de Sicile qui fait prendre Troie par les Grecs en 1183, avec le marbre de Paros qui termine le siège de Troie en 1208, avec les auteurs enfin qui font remonter ce siège à une date plus reculée [4]. Denys d'Halicarnasse a signalé déjà le dis-

1. Denys d'Halicarnasse, livre I, c. 22; éd. Teubner-Kiessling, t. I, p. 26-27, s'exprime ainsi : Τὸ μὲν δὴ Σικελικὸν γένος οὕτως ἐξέλιπεν Ἰταλίαν, ὡς μὲν Ἑλλάνικος ὁ Λέσβιός φησι, τρίτῃ γενεᾷ πρότερον τῶν Τρωϊκῶν... ὡς δὲ Φίλιστος ὁ Συρακούσιος ἔγραψε, χρόνος μὲν τῆς διαβάσεως ἦν ἔτος ὀγδοηκοστὸν πρὸ τοῦ Τρωϊκοῦ πολέμου. Éd. Didot, p. 16, l. 15-17, 24-26. Cf. Didot-Müller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. I, p. 52, fragm. 53; p. 185, fragm. 2.

2. Σικελοὶ δ' ἐξ Ἰταλίας (ἐνταῦθα γὰρ ᾤκουν) διέβησαν ἐς Σικελίαν... Καὶ τὰ κράτιστα τῆς γῆς ᾤκησαν ἔχοντες, ἐπεὶ διέβησαν, ἔτη ἐγγὺς τριακόσια πρὶν Ἕλληνας ἐς Σικελίαν ἐλθεῖν. Thucydide, livre VI, c. 2, § 4-5, éd. Didot, p. 244.

3. On met en 735 la fondation de Naxos en Sicile. Duncker, *Geschichte des Alterthums*, 5[e] éd., t. II, p. 483-484. Naxos est la plus ancienne colonie grecque de Sicile. Syracuse fut fondée l'année suivante, comme nous l'apprend Thucydide, l. VI, c. 3, § 1-2.

4. Diodore, éd. Didot-Müller, t. II, p. 592. Marbre de Paros, chez Didot-Müller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. I, p. 546, 571. Didot-Müller, *Ctesiæ... fragmenta*, p. 122-123. François Lenormant, dans son savant mémoire sur la légende de Cadmus (*Les premières civilisations*, t. II, p. 404 et suiv.), a inséré une dissertation pleine d'érudition sur la date de la prise de Troie. La date qu'il adoptait est celle qu'indique Ménandre de Pergame, fragment 3 (Didot-Müller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. IV, p. 447) : Troie aurait été prise à l'époque où Hiram, roi de Tyr,

sentiment qui existait sur ce point de chronologie entre Hellanique et Philiste d'une part, Thucydide de l'autre [1].

La doctrine de Thucydide est bien préférable à celle

donna sa fille en mariage à Salomon. Hiram régna de 1028 à 994, Salomon, de 1019 à 978 (*Manuel d'histoire ancienne*, t. III, p. 65-68, t. I, p. 234-242). La prise de Troie aurait donc eu lieu à la fin du XIe siècle avant notre ère. Mais les raisonnements sur lesquels F. Lenormant appuyait cette thèse sont loin d'être convaincants. Ainsi il prétendait se fonder sur Ctésias, fragm. 18 (Didot-Müller, *Ctesiæ... Fragmenta*, p. 34, cf. Diodore, II, 22, éd. Didot-Müller, t. I, p. 98, l. 14-18). Or, ce que Ctésias dit dans ce passage, c'est qu'à l'époque de la guerre de Troie les Assyriens étaient déjà depuis plus de mille ans maîtres de l'Asie. F. Lenormant, exposant un premier système, disait qu'en 1283 l'empire assyrien n'existait pas encore; la prise de Troie daterait donc de l'an 283 avant J.-C.! Si on met la prise de Troie mille ans après la date où l'on place maintenant la fondation de l'empire assyrien, c'est-à-dire mille ans après l'an 1450 avant notre ère (cette date de 1450 est admise par F. Lenormant, *Revue archéologique*, t. XX, p. 356, et *Manuel*, t. II, p. 57, cf. Maspero, *Hist. anc.*, 4e édition, p. 291), il faudra dater la prise de Troie non du XIe siècle, mais de l'an 450 avant J.-C.!

Le savant auteur veut aussi s'appuyer sur la chronologie des rois d'Argos. Suivant lui, Pélops n'a pu commencer à régner en Grèce qu'au XIIe siècle, ce qui reporte au XIe siècle le règne du roi d'Argos qui a pris Troie, c'est-à-dire d'Agamemnon, troisième successeur de Pélops (*Iliade*, II, 105-107). Pour faire descendre Pélops au XIIe siècle, F. Lenormant se fonde sur ce que, dit-il, la race de Danaus qui précède Pélops n'aurait commencé, d'après les documents égyptiens qu'entre Minephtah et Ramsès III, entre la fin du XVe siècle et la fin du XIVe (1400-1300). Mais il y a là une erreur matérielle. Les Tana ou Danaens sont déjà mentionnés sous le règne de Thoutmos III, 1600-1550; M. de Rougé l'a établi par un document dont la traduction a été publiée dans la *Revue archéologique* (t. IV, p. 199-201, cf. p. 220), et que F. Lenormant à lui même reproduit en partie (*Manuel*, t. I, p. 385-386), repoussant par sa traduction, d'accord avec M. Maspero (*Histoire ancienne*, 4e éd., p. 202), la critique de M. Chabas (*Études sur l'antiquité historique*, 2e éd., p. 180-182). Si donc on fait, avec les chronologistes grecs, commencer la dynastie de Danaus environ 200 ans avant la guerre de Troie (Didot-Müller, *Ctesiæ... fragmenta*, p. 170-171), cette dynastie existant déjà avant 1550, il faudrait placer le siège de Troie avant 1350: et F. Lenormant parle de l'année 1023! Son système s'appuie sur la seule autorité de Ménandre de Pergame ou d'Éphèse, auteur d'une date inconnue, auquel on peut ajouter Laetus sur lequel nous ne sommes pas mieux renseignés (Didot-Müller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. IV, p. 437), et il a contre lui toute l'antiquité.

1. Denys d'Halicarnasse, l. I, c. 22, édition Teubner-Kiessling, t. I, p. 27; éd. Didot, p. 16, l. 15 et suivantes.

d'Hellanique et de Philiste. La forme même sous laquelle se présente la thèse chronologique de ces deux derniers écrivains suffirait pour rendre cette thèse suspecte. La date de l'arrivée des Sicules en Sicile ne peut être connue que par les traditions des Sicules ou par celles des Sicanes. Il n'y avait pas de colonies grecques dans l'île à la date de cette arrivée; or le siège de Troie auquel Hellanique et Philiste rapportent cette date est, s'il a jamais eu lieu, un événement grec, un événement étranger à l'histoire des Sicanes et des Sicules. La chronologie d'Hellanique et de Philiste est donc fondée sur un calcul dont nous ne connaissons pas les bases. Hellanique est le premier qui nous présente le résultat de ce calcul, et nous ne savons si c'est en Sicile qu'il a été en chercher les éléments, car il est étranger à la Sicile avec laquelle nous ignorons s'il a jamais eu une relation quelconque. Philiste semble avoir copié Hellanique, à cette variante près qu'il remplace trois générations par quatre-vingts ans.

La forme employée par Thucydide semble au contraire exprimer la tradition sicule : « Environ trois cents ans avant l'arrivée des Grecs. » Thucydide, athénien, écrit ces mots dans l'introduction qui précède l'histoire de la guerre faite aux habitants de Syracuse par les Athéniens, en Sicile, avec l'alliance des Sicules ennemis héréditaires de Syracuse et opprimés par elle. Il a eu sur les traditions des Sicules, relativement à l'origine de leur race, les mêmes moyens d'information que sur les autres points d'un récit où il a montré une supériorité si universellement reconnue. Le plus sage semble donc de s'en rapporter à lui, et de dater de 1035 environ l'invasion sicule qui refoula à l'orient de la Sicile les Sicanes jusque-là maîtres presque exclusifs de l'île. Les Sicanes habitaient non pas des cavernes comme les Cyclopes, mais des maisons, groupées soit en villages dans les vallées et les plaines, soit en villes sur le sommet des montagnes : ces villes étaient fortifiées et ils s'y défendaient en cas de guerre [1].

1. Οἱ δ' οὖν Σικανοὶ τὸ παλαιὸν κωμηδὸν ᾤκουν, ἐπὶ τῶν ὀχυρωτάτων λόφων

§ 5. *Les Sicanes en Italie.*

C'est d'Italie que les Sicanes passèrent en Sicile [1]. Si les premiers historiens grecs sont muets sur le séjour de ce peuple dans la péninsule, la tradition romaine est unanime pour l'affirmer. Le premier écrivain qui l'atteste est Caton qui, dans ses *Origines,* écrites au second siècle avant notre ère, parle des vieux Sicanes chassés de Tibur, aujourd'hui Tivoli, par les Sicules vainqueurs qui firent de cette petite ville un *oppidum* sicilien [2]. Au siècle suivant, Virgile nomme les Sicanes parmi les adversaires qu'Enée trouva en Italie [3]; Evandre dans l'*Enéide,* racontant l'histoire primitive de l'Italie, cite les Sicanes comme un des anciens peuples de cette contrée [4], Pline, au premier siècle de notre ère, répète qu'il y a eu autrefois des Sicanes dans le Latium [5]. Aulu-Gelle, au siècle suivant, dit aussi connaître la tradition qui place les Sicanes parmi les anciens peuples de l'Italie [6]. Enfin, au ve siècle, Servius, qui dans son commentaire de Virgile, nous a conservé tant de débris des plus anciens auteurs romains, dit que l'emplacement

τὰς πόλεις κατασκευάζοντες διὰ τοὺς λῃστάς. Diodore, livre V, c. 6, § 2, éd. Didot-Müller, t. I, p. 237, l. 9-12.

1. *Σικελίαν δὲ ἔθνη τοσάδε οἰκεῖ, Σικανοί τε καὶ Σικελοὶ καὶ Φρύγες, οἱ μὲν ἐξ Ἰταλίας διαβεβηκότες ἐς αὐτήν, Φρύγες δὲ ἀπὸ τοῦ Σκαμάνδρου ποταμοῦ...* Pausanias, livre V, c. 25, § 6, éd. Didot-Dindorf, p. 268, l. 47-50.

2. Catillus... Amphiarai filius... tres liberos in Italia procreavit, Tiburtum, Coram, Catillum, qui, depulsis ex oppido Siciliæ veteribus Sicanis, a nomine Tiburti fratris natu maximi urbem vocaverunt. Caton, fragment 56, tiré de Solin, 2, 8, par Hermann Peter, *Historicorum romanorum relliquiæ*, t. I, p. 67.

3. Aruncæque manus, Rutuli, veteresque Sicani. *Éneide*, VII, 795.

4. Tum manus Ausonia et gentes venere Sicanæ. *Énéide*, VIII, 328.

5. Cum iis carnem in monte Albano soliti accipere populi... Sicani... Pline, livre III, c. 9, § 16, éd. Littré, t. I, p. 165; livre III, c. 69, éd. Teubner-Ianus, t. I, p. 137.

6. Neque Aruncorum, aut Sicanorum aut Pelasgorum, qui primi coluisse Italiam dicuntur, sed ætatis suæ verbis locuti sunt. Aulu-Gelle, *Nuits attiques*, I, 10, éd. Teubner-Hertz, t. I, p. 51.

même de Rome a été autrefois occupé par les Sicanes [1]. Les Sicanes auraient donc possédé au moins une partie de l'Italie avant d'aller s'établir en Sicile, et de donner à cette île un des deux noms par lesquels Homère l'a désignée. Denys d'Halicarnasse admet implicitement cette doctrine quand il compte, parmi les plus anciens habitants de Rome, les Ibères dont les Sicanes, dit-il ailleurs, sont une race ou une variété [2].

§ 6. *Les Liburni et les Libui.*

Les Liburnes qui, suivant Pline, ont occupé jadis avec les Sicules la plus grande partie de la Gaule cisalpine, semblent identiques aux Libues, anciens maîtres, suivant Tite-Live, de l'emplacement où furent bâties plus tard les villes de Brescia et de Vérone [3]. Le nom latin des Libues, *Libui*, au singulier *Libuo-s*, thème *Libuo-*, pourrait être considéré comme identique, sauf la désinence du thème, au nom grec des Lybiens d'Afrique, *Libues*, au singulier *Libu-s*, thème *Libu-*; la désinence *o-* du thème *Libuo-* serait une addition au nom primitif. Ce nom primitif ne se trouve pas seulement en grec mais chez les Egyptiens qui l'écrivent *Rebu* ou *Libu*. *Liburnus* serait une variante de *Libuo-s*, un autre dérivé de *Libu-*. Il n'y aurait donc pas de raison pour distinguer des Liburnes les *Libui*. Les uns comme les autres semblent être des *Libu* ou *Rebu*. Or, il est vraisemblable que les *Rebu* du temps des premières dynasties

1. *Veteresque Sicani*, bene « veteres : » nam ubi nunc Roma est, ibi fuerunt Sicani, quos postea pepulerunt Aborigines. Servius, *in Æneidos* VII, 795.

2. [Ῥώμη] *ὑποδεξαμένη... Ἰβήρων συχνὰς μυριάδας* : Denys d'Halicarnasse, livre I, c. 89, édition Teubner-Kiessling, t. I, p. 115, l. 7, 9. Cf. *Σικανοὶ, γένος Ἰβηρικόν* : livre I, c. 22; *Ibid.*, p. 26, l. 18, 19.

3. Ab Ancona Gallica ora incipit Togatæ Galliæ cognomine. Siculi et Liburni plurima ejus tractus tenuere. Pline, livre III, c. 19, § 1; éd. Littré, t. I, p. 173; ou livre III, c. 112, édition Teubner-Ianus, t. I, p. 145. — Ubi nunc Brixia ac Verona urbes sunt, locos tenuere Libui. Tite-Live, l. V, c. 35; éd. Teubner-Weissenborn, t. I, p. 291.

égyptiennes [1] sont Ibères comme les Sicanes. Les Liburnes de la Gaule cisalpine, les Libues de Brescia et de Vérone peuvent donc être des Ibères, qui, des régions septentrionales de l'Italie, auraient plus tard gagné, dans la péninsule des Balkans, la région connue sous le nom d'Illyrie après l'invasion indo-européenne. Les Liburnes ou Libues seraient les Sicanes ou une variété des Sicanes, malgré la différence des noms. Iria en Ligurie [2], qui semble porter un nom ibère, pourrait être, comme Iria en Espagne, une ville de fondation ibérique [3].

§ 7. *Les Sicanes et les Ibères en Gaule.*

Ce serait de Gaule que les Sicanes auraient gagné l'Italie. Ce serait en Gaule qu'ils auraient été voisins des Ibères, si nous prenons le mot ibère dans le sens étroit, tandis que dans un sens plus large, les Sicanes sont un rameau des Ibères. Ils auraient, avant les Ligures, occupé l'est et le nord de la Gaule pendant que d'autres Ibères, tels que les *Sordones*, les *Calpiani* habitaient le sud-ouest de cette contrée. Mais quand nous arrivons à l'époque où les développements de la marine grecque donnent une base certaine à la géographie des côtes de la Méditerranée, nous ne trouvons plus de Sicanes ni en Gaule ni en Italie. Le Rhône est présenté comme la limite orientale des Ibères; la rive gauche de ce fleuve et le golfe qui l'avoisine sont, depuis longtemps déjà, en possession d'une race indo-

1. Brugsch, *Geschichte Ægypten's*, 1re édition allemande, p. 11, 64, 188. Maspero, *Histoire ancienne*, 4e édition, p. 50.

2. Voir l'article consacré à cette ville par Fabretti, *Glossarium italicum*, col. 679.

3. Sur le mot *ili* ou *iri* en basque et chez les Ibères, voir Georg Phillips, *Prüfung der iberischen Ursprungs einzelnen Städte und Stämmenamen im südlichen Gallien* dans les *Sitzungsberichte der kaiserlichen Academie der Wissenschaften zu Wien, phil.-hist. Cl.* t. LXVII (1871), p. 22-25. — Sur la question de l'identité des Ibères et de Lybiens, voyez les extraits de Phileas et de Pline cités au § 7, p. 40-41, note 3.

européenne, les Liguses, appelés plus tard par les Romains Ligures, que déjà même le fleuve n'arrête plus, et dont les bataillons vainqueurs ont pénétré jusqu'en Espagne.

C'est vers l'an 600 avant notre ère que Marseille a été fondée. La légende est d'accord avec l'histoire pour nous raconter qu'elle a été bâtie dans le pays des Ligures [1]. Ainsi, dès cette date, les Ibères avaient été dépossédés par les Ligures des régions situées sur la rive gauche du Rhône. Le Rhône, cependant, était encore un fleuve d'Ibérie dans les *Héliades* d'Eschyle qui ont été représentées pour la première fois à Athènes dans la première moitié du v[e] siècle avant notre ère [2]. Festus Aviénus, écrivain du iv[e] siècle après notre ère, mais qui dans une partie au moins de son *Ora maritima* reproduit des documents postérieurs de peu d'années à la fondation de Marseille, dit d'après eux que le Rhône fait limite entre les Ibères et les Ligures [3]. C'est la théorie des historiens et des

1. ...Μασσαλία δ' ἐστ' ἐχομένη
πόλις μεγίστη, Φωκαέων ἀποικία.
Ἐν τῇ Λιγυστικῇ δὲ ταύτην ἔκτισαν.

Scymnus de Chio, vers 209-211; Didot-Müller, *Geographi græci minores*, t. I, p. 204. Scymnus s'appuie sur l'autorité de Timée, écrivain de la première moitié du iii[e] siècle. Cf. Hécatée, chez Didot-Müller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. I, p. 2, fragm. 22: Μασσαλία, πόλις τῆς Λιγυστικῆς... Étienne de Bysance, édition Westermann, p. 193. — Justin (livre XLIII, c. 3, § 4, éd. Teubner-Ieep, p. 211) met sur le sol où fut fondée Marseille les Gaulois comme les Ligures: Phocæensium juventus... navibus profecta Massiliam inter Ligures et feras gentes Gallorum condidit. C'est un anachronisme qu'on ne trouve pas dans les textes les plus anciens. Les Gaulois arrivèrent plus tard. Rapprochez des textes cités le traité apocryphe d'Aristote *De Mirabilibus auscultationibus*, c. 89, éd. Didot, t. IV, 1[re] partie, p. 89, l. 27-28: Ἐν τῇ τῶν Μασσαλιωτῶν χώρᾳ, περὶ τὴν Λιγυστικήν...

2. Æschylus in Iberia, hoc est in Hispania, Eridanum esse dixit, eumdemque appellari Rhodanum. Pline, *Histoire naturelle*, livre XXXVII, c. 2, § 3; édition Littré, t. II, p. 542; éd. Teubner-Ianus, XXXVII, § 32, t. V, p. 148. Teubner-Dindorf, *Poetarum scenicorum græcorum... fabulæ*, 5[e] édition, t. I, p. 105, fragm. 65 b. Cf. Müllenhof, *Deutsche Altertumskunde*, t. I. p. 219.

3. Rhodani propinquam flumini: hujus alveo
Ibera tellus atque Ligyes asperi

géographes grecs les plus anciens. Ils appelaient Ibérie, nous apprend Strabon, tout le pays situé au-delà du Rhône [1]. Aussi voyons-nous, dans Scymnus de Chio, que les Phocéens, après avoir fondé Marseille en Ligurie, comme nous venons de le dire, bâtirent en Ibérie Agathe, aujourd'hui Agde, dans le département de l'Hérault, et Rhodanusie sur les bords du Rhône [2]. La même doctrine apparaît sous une autre forme, chez le géographe grec Philéas, écrivain du ve siècle avant notre ère, qui fait du Rhône la limite occidentale de la Libye [3]. De là le nom

Intersecantur...

Ora Maritima, vers 608-610. Müllenhof, *Deutsche Altertumskunde*, t. I, p. 190 lit *Orani* le premier mot. Il s'agirait suivant lui du Lez, près de Montpellier. La leçon *Rhodani* paraît indiquée par les autres textes cités.

1. Ἰβηρίαν ὑπὸ μὲν τῶν προτέρων καλεῖσθαι πᾶσαν τὴν ἔξω τοῦ Ῥοδανοῦ. Strabon, livre III, c. 4, § 19; éd. Didot-Müller et Dübner, p. 138, l. 4, 5.

2. ...ἐλθόντες εἰς Ἰβηρίαν
οἱ Μασσαλίαν κτίσαντες ἔσχον Φωκαεῖς
Ἀγάθην Ῥοδανουσίαν τε, Ῥοδανὸς ἣν μέγας
ποταμὸς παραῤῥεῖ...

Orbis descriptio, vers 206-209. Didot-Müller, *Geographi græci minores*, t. I, p. 204.

3. ...Multa nos Rhodano super
Narrare longo res subegerunt stylo.
At nunquam in illud animus inclinabitur,
Europam ut isto flumine et Libyam adseram
Disterminari; Phileas hoc quanquam vetus
Putasse dicat incolas...

Aviénus, *Ora maritima*, vers 686-689.

Müllenhof, *Deutsche Altertumskunde*, t. I, p. 178, 198, admet une autre explication de l'observation de Phileas: le nom de Libyque donné aux deux bouches occidentales du Rhône par Pline (III, 33, éd. Teubner-Ianus, t. I, p. 130: « Lybica appellantur duo ejus ora modica, ») tiendrait à l'existence dans cette région d'un peuple ligure qui serait ensuite passé en Italie avec les Gaulois, les *Lebeci*, Gaulois installés en Italie près des sources du Pô, à l'ouest des *Insubres*, c'est-à-dire de Milan, suivant Polybe. Les *Lebeci* identiques aux *Libici* établis à Verceil au temps de Pline, à Verceil et dans la Laumeline au temps de Ptolémée, auraient d'abord été ligures et habité sur la rive droite du Rhône, à son embouchure, ils auraient donné leur nom aux deux bouches occidentales de ce fleuve. Telle est l'hypothèse de Müllenhof, appuyée sur les textes suivants: Τὰ μὲν οὖν πρῶτα καὶ περὶ τὰς ἀνατολὰς τοῦ Πάδου κείμενα Λάοι καὶ Λεβέκιοι, μετὰ δὲ τούτους Ἴσομβρες κατῴκησαν. Polybe, livre II, c. 17, § 4, 2e édition Didot, t. I, p. 80. — Vercellæ Libiciorum. Pline, *Histoire naturelle*, édi-

de Libyque, donné plus tard par Pline aux deux bouches occidentales du Rhône. Les plus anciens Libyens paraissent, avons-nous dit, identiques aux Ibères [1].

Mais, dès le temps d'Hécatée, vers l'an 500, les Ligures arrivant d'Orient avaient passé le Rhône et s'étaient avancés au moins jusqu'à Narbonne. Un de leurs peuples, les Elisyces, possédait cette ville alors appelée Narba. Les Ligures dépassèrent même les Pyrénées; le périple de Scylax, qui, pour la description des côtes de l'Espagne et de la Gaule, paraît contemporain d'Hécatée, nous montre les Ligures mêlés aux Ibères le long de la Méditerranée, du Rhône à Ampurias [2]. Les

tion Littré, livre III, c. 22, § 2, t. I, p. 175; éd. Teubner-Ianus, livre III, c. 124, t. I, p. 148. — *Λιβικῶν, ...ὑπὸ τοὺς Ινσούβρους, Οὐερκέλλαι, Λαύμελλον*. Ptolémée, livre II, c. 1, § 36; éd. Wilberg, p. 187; éd. Nobbe, t. I, p. 146; § 32, éd. Didot-Müller, t. I, p. 342.

Mais rien n'établit que les *Lebeci* ou *Libici* aient été ligures avant d'être Gaulois, et aient habité avant l'Italie les côtes françaises de la Méditerranée. L'identité des *Libici* avec les *Libui* de Tite-Live, V, 35, maîtres de Brixia et de Vérone avant les Cénomans, paraît également inadmissible: la date et la situation géographique des Libici sont en effet autres que celles des *Libui*. Il semble plus naturel de considérer les *Libui* de Tite-Live comme identiques aux *Liburni* qui, suivant Pline, éd. Littré, III, 19, § 1; t. I, p. 173; Teubner-Ianus, III, 112; t. I, p. 145, ont occupé, avant les Ombriens une partie de la Gaule Cisalpine, et que nous retrouvons plus tard en Illyrie. Voici le passage de Pline: Siculi et Liburni plurima ejus tractus tenuere, in primis Palmensem, Prætutianum, Hadrianumque agrum. Umbri eos expulere, hos Etruria, hanc Galli.

1. Voyez plus haut p. 37, § 6.

2. *Ἀπὸ δὲ Ἰβήρων ἔχονται Λίγυες καὶ Ἴβηρες μιγάδες μέχρι ποταμοῦ Ῥοδανοῦ*. Didot-Müller, *Geographi græci minores*, t. I, p. 17. *Ἐλίσυκοι, ἔθνος Λιγύων*. Hécatée, chez Didot-Müller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. I, p. 2, fragment 20; Étienne de Bysance, éd. Westermann, p. 118:

Gens Elesycum prius
Loca hæc tenebat, atque Narbo civitas
Erat ferocis maximum regni caput.
Hic salsum in æquor amnis Attagus ruit.

Aviénus, *Ora maritima*, vers 584-587.

La forme la plus ancienne du nom de Narbonne est *Narba*, puisque, suivant Hécatée de Milet (fr. 19, éd. Didot, p. 2), l'adjectif dérivé de ce nom est *Ναρβαῖος*. Narba doit, ce semble, être rapproché du nom des *Ναρβασοί*, peuple de l'Espagne Tarragonaise, suivant Ptolémée (éd. Wilberg, livre II, c. 5, p. 124; éd. Nobbe, livre II, c. 6, § 49, t. I, p. 89; éd. Di-

Ligures ne s'arrêtèrent pas à Ampurias, ils pénétrèrent jusqu'au centre de l'Espagne où Aviénus nous dit que le fleuve Tartesse, plus tard Bætis, aujourd'hui Guadalquivir, prenait sa source dans le Marais Ligustique [1], c'est-à-dire Ligurien.

dot-Müller, livre II, c. 6, § 48, t. I, p. 164); *Narba* paraît donc ibérique.

Quant au nom des Élisyces, habitants ligures des environs de Narba, il serait un dérivé ou un composé dont la première partie, *Eli*, appartiendrait à la langue des Ibères, et signifierait dans cette langue « ville » ou « pays » (G. Phillips, *Prüfung der iberischen Ursprunges*, etc., dans les *Sitzungsberichte der phil.-histor. Classe. der k. Akad. der Wiss. zu Wien*, t. LXVII (1871), p. 365-367). Élisyce nous offrirait donc un terme géographique, d'origine ibérique, transformé en nom ethnique par les Ligures conquérants qui s'y mêlèrent à l'ancienne population ibérique.

Il y a là, dans l'ordre de la linguistique, un phénomène identique à celui qui s'est produit dans le même pays lors de la conquête romaine, quand les colons romains s'établirent à Narba. Les Gaulois, successeurs des Ligures prononçaient non pas *Narba*, mais, conformément aux lois de leur langue, *Narbu* au nominatif, *Narbonos* au génitif; les Grecs obéissant aux règles de leur grammaire, faisaient de *Narbu*, *Narbôn*. Les colons romains, tirant leur nom ethnique de la forme grecque, se firent appeler *Narbônenses* ou *Narbônêses*. C'est de *Narbonêses* que vient le *Narbôna* d'Ammien Marcellin (XV, II, § 14), prononcé aujourd'hui Narbonne.

Le nom de *Narbu*, Νάρβων chez Polybe était porté à la fois par la ville et par la rivière qui l'arrose, c'est-à-dire par la Robine d'Aude, appelée aussi *Atax* ou *Attagus* comme l'écrit Aviénus (*Ora maritima*, vers 587): Μεταξὺ τοῦ τε Ταναΐδος ποταμοῦ καὶ τοῦ Νάρβωνος. Polybe, livre III, c. 37, § 8; cf. c. 38, § 2; 2[e] édition Didot, t. I, p. 143. — Ἕως τοῦ Νάρβωνος ποταμοῦ. Polybe, livre XXXIV, c. VI, § 1; 2[e] éd. Didot, t. II, p. 115.

Le nom des Élisyces ou Hélisyces, si l'on adopte l'orthographe d'Hérodote (Ἐλισύκων, VII, 165), peut être rapproché de celui du marais *Helice* d'Aviénus (vers 588) :

Heliceque rursus hic palus...

situé entre Narbonne et Béziers, et qui est l'étang de Vendres, suivant d'Anville, *Notice*, p. 365. Peut-être aurait-il existé près de ce marais une ville rivale de Narbonne qui aurait donné son nom aux Élisyces ou Helisyces.

1. Tartessus amnis ex Ligustico lacu
Per aperta fusus...

Ora maritima, vers 284, 285. La discussion de ce passage par K. Müllenhof, *Deutsche Altertumskunde*, t. I, p. 81, nous paraît peu concluante.

§ 8. *Les Sordones ou Shardana en Gaule.*

Cependant, vers la même époque, les Sordes, Sordones ou Sardones, établis au nord des Pyrénées, sur le bord de la mer Méditerranée, dans une région qui paraît correspondre approximativement à notre département des Pyrénées-Orientales, semblent être des Ibères [1]: leur nom était identique à celui d'une rivière qui traversait leur territoire[2]; il paraît aussi le même que celui des *Shardana,* anciens habitants de la Sardaigne, en guerre avec l'Egypte au XIVe siècle avant notre ère [3], comme nous le verrons plus loin; les *Shardana* seraient par conséquent des Ibères [4]. Beaucoup plus tard, c'est-à-dire au temps de César, les Ibères possédaient encore en Gaule la plus grande partie du pays situé entre la Garonne, l'Océan et les Pyrénées; ils s'étaient maintenus dans ce vaste triangle, malgré les conquêtes des Ligures d'abord, et ensuite d'un-

1. At quidquid agri cedit alto a gurgite
Ceretes omne et Acroceretes prius
Habuere duri: nunc pari sub nomine
Gens est Iberum. Sordus inde denique
Populus agebat inter avios locos.

Aviénus, *Ora Maritima*, vers 549-554. Voir aussi vers 555-575. Cf. Pline, *Histoire naturelle* (éd. Littré, livre III, c. 5, § 1, t. I, p. 159; éd. Teubner-Ianus, livre III, § 32; t. I, p. 129): in ora regio Sordonum. Cf. Pomponius Mela, livre II, c. 5, § 84, éd. Teubner-Frick, p. 46: inde est ora Sordonum. Cf. d'Anville, *Notice de l'ancienne Gaule*, p. 579. Aviénus emploie l'adjectif *Sordicenus:*

Hoc Sordicenæ, ut diximus, glebæ solum est.

Ora maritima, vers 568. Cf. Müllenhof, *Deutsche Alterthumskunde*, t. I, p. 177, 184, 185.

2. Stagno hoc ab ipso Sordus omnis effluit.

Aviénus, *Ora maritima*, vers 574.

3. Vte de Rougé, *Revue archéologique*, t. XVI, p. 86-91.

4. Suivant M. Maspero, *Histoire ancienne*, 4e édition, p. 219, les Shardana sont originaires d'Asie-Mineure, c'est un peuple de marins qui finit par émigrer en Sardaigne et qui donna son nom à cette île, *ibid.* p. 270.

ennemi beaucoup plus terrible,nous voulons parler de la race celtique [1].

§ 9. *Les Ibères en Grande-Bretagne.*

Les Iles Britanniques ont été, dit-on, comme la Gaule, du nombre des pays autrefois soumis à la domination ibérique. Les habitants du centre de la Grande-Bretagne qui, au premier siècle avant notre ère ne semaient pas de blé, comme César nous l'apprend, semblent par conséquent, n'avoir pas été d'origine indo-européenne, car tous les Indo-Européens d'Europe, sauf les Scythes (ou même plus exactement une partie des Scythes) cantonnés au nord-est, et arrivés en Europe à une date relativement récente, étaient agriculteurs. Les habitants de l'intérieur de la Grande-Bretagne au temps de César peuvent donc se rattacher à la race ibérique. Tacite, au premier siècle de notre ère, reconnaissait des Ibères dans les Silures de la Grande-Bretagne. Ils ont, nous dit-il, le teint coloré et les cheveux crépus des Ibères [2]. Il les croyait venus d'Espagne où précisément le périple phénicien du VIe siècle en partie reproduit par Aviénus nous montre le mont Silure [3].

Les îles Scilly, à l'extrémité sud-ouest de la Grande-Bretagne, ont été jusqu'à présent généralement considérées

1. Voir le mémoire de G. Phillips intitulé *Prüfung der iberischen Ursprunges*, etc. dans les *Sitzungsberichte der ph.-hist. Cl. der kais. Akademie der Wissenschaften zu Wien*, t. LXVII (1871).

2. Ex his omnibus longe sunt humanissimi qui Cantium incolunt, quæ regio est maritima omnis, neque multum a gallica differunt consuetudine. Interiores plerique frumenta non serunt sed lacte et carne vivunt, pellibusque sunt vestiti... César, *De bello gallico*, livre V, c. 14; éd. Kraner (1879), p. 202-303. Silurum colorati vultus et torti plerumque crines, et posita contra Hispania, Iberos veteres trajecisse easque sedes occupasse fidem faciunt. Tacite, *Agricola*, c. 11; éd. Holtze-Weise, p. 278.

3. Silurus alto mons tumet cacumine

Aviénus, *Ora maritima*, vers 433. Cf. Müllenhof, *Deutsche Altertumskunde*, t. I, p. 147.

comme identiques à ces îles occidentales, « patrie de l'étain, » qu'une tradition recueillie à la fin du Ier siècle après notre ère par Denys le Périégète nous présente comme habitées par la « riche nation des nobles Ibères [1]. » Mais, les îles de l'étain, les Cassitérides, comme les appelaient les Grecs du cinquième siècle avant J-C., ne sont autre chose que les Iles Britanniques telles que nous les nommons suivant un usage romain d'origine gauloise, ou que les îles Prettaniques comme disaient, les Grecs du troisième siècle avant notre ère et des siècles suivants [2]. Cassitérides, du grec κασσίτερος « étain, » est le plus ancien nom de ces îles dans la langue grecque. Au cinquième siècle avant notre ère, il est déjà connu d'Hérodote qui en parle [3] et qui ne sait où sont situées les îles que ce mot désigne. Ce fut de Pythéas qu'à la fin du quatrième siècle la Grèce apprit un des noms portés par ces îles dans une des langues qui s'y parlaient : îles Prettaniques [4]; et, suivant un usage trop fréquent, les érudits

1. Νήσους Ἑσπερίδας, τόθι κασσιτέροιο γενέθλη,
ἀφνειοὶ ναίουσιν ἀγαυῶν παῖδες Ἰβήρων.

Denis le Périégète, vers 563-564, Didot-Müller, *Geographi græci minores*, t. II, p. 140.

2. Πρεττανική, *Prettanice*, est le surnom des deux îles Ἰουερνία, *Ivernia* et Ἀλβίων, *Albion*, dans le périple de Marcien d'Héraclée, l. II, c. 41-46 (Charles Müller, *Geographi græci minores*, t. I, p. CXXXV, 560-562. Cf. Müllenhof, *Deutsche Altertumskunde*, t. I, p. 94, 95, 385, 392, 469, 471). Strabon écrit νῆσοι Πρεττανικαί (livre II, c. 5, § 30; livre III, c. 2, § 9; éd. Didot, p. 106, l. 37-38, p. 122, l. 18). Diodore de Sicile appelle Πρεττανική la Grande-Bretagne, livre V, c. 21, éd. Didot, t. I, 266, l. 31. Strabon se sert de la même expression avec le même sens, livre IV, c. 5; éd. Didot, p. 165-167. La lettre initiale est un Π dans les bons manuscrits, quoi qu'en disent les éditions. Πρεττανική, *Prettanice* semble n'être autre chose que le féminin gaulois de l'irlandais *Cruithnech* = *Quritanicos*, nom irlandais des Pictes, population probablement celtique comme les Irlandais, qui paraît avoir dominé en Grande-Bretagne, avant l'arrivée relativement moderne de conquérants gaulois. Ces derniers conquérants seraient les *Britanni*. Cf. *Revue celtique*, t. VII, p. 383-384.

3. Cf. Οὔτε νήσους οἶδα Κασσιτερίδας ἐούσας, ἐκ τῶν ὁ κασσίτερος ἡμῖν φοιτᾷ. Hérodote, livre III, c. 115; éd. Teubner-Dietsch, t. I, p. 271.

4. Ἵππαρχος... Πυθέᾳ πιστεύων κατὰ τὰ νοτιώτερα τῆς Πρεττανικῆς τὴν οἴκησιν ταύτην τίθησι. Strabon, l. III, c. 1, § 18; éd. Didot, p. 62, l. 36, 50, 51.

grecs des siècles postérieurs, trouvant dans les écrits de leurs prédécesseurs les deux noms de Cassitérides et de Prettaniques, chez les Latins Britanniques, distinguèrent deux groupes d'îles, là où, avec plus d'instruction et des procédés de critique meilleurs, ils auraient dû reconnaître deux manières différentes de désigner le même pays [1].

Ainsi le vieux texte reproduit par Denys le Périégète attribue formellement aux Iles Cassitérides, une population d'origine ibérienne. Ce vieux texte est un périple phénicien, probablement celui qui a servi de base à l'*Ora maritima* d'Aviénus. Les récits phéniciens sur les îles Cassitérides pénétrèrent en Grèce à une date reculée sans que les Grecs se rendissent un compte exact de la position de ces îles.

On trouve un écho de ces récits dans la peinture que l'*Odyssée* nous donne du pays des Lestrygons. « Là, un homme » qui n'aurait pas besoin de sommeil pourrait gagner » double salaire en faisant paître d'abord les bœufs, en- » suite les brebis argentées, car les chemins du jour y sont » près des chemins de la nuit. [2] » Il y avait donc en Grèce, à l'époque où s'est formé l'*Odyssée,* la notion d'un pays où la clarté du jour se prolongeait à peu près toute la nuit, où, en été, on avait les « lumineuses nuits, » *lucidæ noctes,* que Pline [3] signale dans la Grande-Bretagne, « la nuit claire, »

1. Πρόκεινται δὲ νῆσοι τῆς Εὐρώπης, ἅς ἔφαμεν, ἔξω μὲν Στηλῶν Γάδειρά τε καὶ Κασσιτερίδες καὶ Πρεττανικαί. Strabon, l. II, c. 5, § 30; éd. Didot, p. 106, l. 36-38. Müllenhof, *Deutsche Altertumskunde*, t. I, p. 92. Sur l'étain de Grande-Bretagne, voir Diodore de Sicile, V, 22, (éd. Didot, t. I, p. 267) : Τῆς γὰρ Πρεττανικῆς κατὰ τὸ ἀκρωτήριον τὸ καλούμενον Βελέριον οἱ κατοικοῦντες... τὸν καττίτερον κατασκευάζουσι φιλοτέχνως ἐργαζόμενοι τὴν φέρουσαν αὐτὸν γῆν. Cf., Strabon. l. II, c. 2, § 9; éd. Didot, p. 122, l. 14-19.

2. Ἔνθα κ' ἄϋπνος ἀνὴρ δοιοὺς ἐξήρατο μισθοὺς
τὸν μὲν βουκολέων, τὸν δ' ἄργυφα μῆλα νομεύων.
ἐγγὺς γὰρ νυκτός τε καὶ ἤματός εἰσι κέλευθοι.

Odyssée, l. X, vers 84-86.

3. Sic fit ut vario lucis incremento... longissimus dies horas æquinoctiales colligat... in Britannia XVII, ubi æstate lucidæ noctes haut dubitare permittunt. Pline, *Histoire naturelle*, livre II, c. 77, éd. Littré, p. 135-136; livre II, § 186, éd. Teubner-Ianus, t. I, p. 106.

nox clara, qui, suivant Tacite, se remarquait à l'extrémité du même pays : « on y distinguait à peine la fin et le commencement du jour [1]. »

Dans ce pays, suivant la légende phénicienne intercalée dans l'*Odyssée,* on mangeait la chair des étrangers prisonniers. Or une tradition recueillie par Strabon, attribue cet usage aux Irlandais [2]. Les Lestrygons d'Homère habitent une ville, possèdent des bœufs, des moutons et des chars, ce qui est d'accord avec ce que nous savons de la civilisation des Ibères. Ce tableau est d'origine phénicienne comme le vieux texte probablement de la fin du VIe siècle qui, chez Denys le Périégète, attribue aux habitants des îles de l'étain une origine ibérique.

§ 10. *Les Ibères en Espagne.*

L'Espagne est, de tous les pays occupés par la race ibérique, celui où cette race a conservé le plus longtemps la prédominance du nombre et de la langue, sinon l'autonomie. L'histoire n'a pas gardé le souvenir de la population qui y a précédé cette race [3] . Les Ibères y étaient divisés

1. Dierum spatia ultra nostri orbis mensuram et nox clara et extrema Britanniæ parte brevis, ut finem atque initium lucis exiguo discrimine internoscas. Tacite, *Agricola*, c. 12.

2. Ἰέρνη... περὶ ἧς οὐδὲν ἔχομεν λέγειν σαφὲς, πλὴν ὅτι ἀγριώτεροι τῶν Βρεττανῶν ὑπάρχουσιν οἱ κατοικοῦντες αὐτὴν, ἀνθρωποφάγοι δὲ ὄντες καὶ πολυφάγοι, τούς τε πατέρας τελευτήσαντας κατεσθίειν ἐν καλῷ τιθέμενοι... Ταῦτα δ'οὕτω λέγομεν, ὡς οὐκ ἔχοντες ἀξιοπίστους μάρτυρας. Strabon, livre IV, c. 5, § 4, éd. Didot, p. 167, l. 20-28.

3. Je laisse naturellement de côté les récits fabuleux qui se rattachent au mythe solaire d'Héraclès. Diodore de Sicile (livre IV, c. 17, 18, § 2; éd. Didot-Müller, t. I, p. 199-200) fait régner en Ibérie, à l'époque d'Héraclès, Chrysaor, roi très riche. Chrysaor tirait son nom de l'or, χρυσός, qu'il possédait. Il était père de trois fils sur lesquels Héraclès conquit des bœufs. Ces trois fils sont plus anciennement un seul homme à trois corps et trois têtes, Géryon. Diodore de Sicile, avant lui Apollodore (livre II, c. 5, § 10, *Fragm. histor. græc.*, t. I, p. 140), et après lui Pausanias (livre I, c. 35, § 7, 8; livre V, c. 19, § 1, éd. Didot-Dindorf, p. 52, 257), ont cru sérieusement à la personnalité du triple Géryon. Hécatée (fragm. 349, *Fragm. histor. græc.*, t. I, p. 27) n'a pas dédaigné de discuter la question

en plusieurs peuples dont les plus connus, au VI[e] et au V[e] siècle avant J.-C., paraissent avoir été les Tartesses [1] et les

de savoir où habitait ce monstre. Mais, dans le texte qui nous donne la plus ancienne forme de cette fable (Hésiode, *Théogonie*, vers 287-294), le nom d'Ibérie n'est pas prononcé. Voir sur le mythe de Géryon un mémoire de M. Ploix dans les *Mémoires de la société de linguistique de Paris*, t. II, p. 159-161; et M. Bréal, Hercule et Cacus, p. 70.

1. Sur les Tartesses voir Stésichore d'Himère qui écrivait vers l'an 600 et qui est cité par Strabon : *Ἐοίκασι δ' οἱ παλαιοὶ καλεῖν τὸν Βαῖτιν Ταρτησσόν... δυοῖν δὲ οὐσῶν ἐκβολῶν τοῦ ποταμοῦ, πόλιν ἐν τῷ μεταξὺ χώρῳ κατοικεῖσθαι πρότερόν φασιν, ἣν καλεῖσθαι Ταρτησσὸν, ὁμώνυμον τῷ ποταμῷ, καὶ τὴν χώραν Ταρτησσίδα ἣν νῦν Τουρδοῦλοι νέμονται.* (Strabon, livre III, c. 2, § 11; éd. Didot-Müller et Dübner, p. 122-123.) Voir aussi Festus Avienus :

Hic Gaddir urbs est, dicta Tartessus prius
. . . .
Tartessiisque in terminos Œstrymnidum
Negotiandi mos erat . . . .
...Cynetum hic terminus. Tartessius
Ager his adhæret . . . . . .
Pars porro Eoa continet Tartessios
. . . .
Hic ora late sunt sinus Tartessii
. . . .
Gaddir vocabat: ipsa Tartessus prius
Cognominata est, multa et opulens civitas
Ævo vetusto . . . .
Tartessiorum mons dehinc adtollitur
Silvis opacus . . . .
Nec respuendus testis est Dionysius
Libyæ esse finem qui docet Tartessium
Europæ in agro . . . .
. . . . Et divites Tartessii
Qui porriguntur in Calacticum sinum
. . . .
Tartessiorum juris illic insula
Antistat urbem . . . . .

Ora maritima, vers 85, 113-114, 223-224, 254, 265, 269-271, 308-309, 331-333, 423-424, 428-429.

Hécatée : Ἐλιβύργη, πόλις Ταρτησσοῦ. Peut-être faut-il lire Ἐλιθύργη (Chez Tite-Live, Illiturgis). Hécatée, fragm. 4. Ἴβυλλα, πόλις Ταρτησίας, τὸ ἐθνικὸν Ἰβυλλῖνος, παρ' οἷς μέταλλα χρυσοῦ καὶ ἀργύρου. Hécatée (?) fragm. 5. Didot-Müller, *Fragm. histor. græc.*, t. I, p. 1.

Phérécyde: Ἀφικόμενος δὲ [Ἡρακλῆς] εἰς Ταρτησσὸν, πορεύεται εἰς Λιβύην... fragm. 33; Didot-Müller, *Fragm. histor. græc.*, t. I, p. 78.

Cunètes [1], mentionnés les uns par Stésichore, Festus Aviénus,

Théopompe : Μασσία, χώρα ἀποκειμένη τοῖς Ταρτησσίοις. Τὸ ἐθνικὸν, Μασσιανός. Fragm. 224; Didot-Müller, *Fragm. histor. græc.*, t. I, p. 316.

Hérodore : Ἀπ' ἐκείνων δὲ ἤδη πρὸς βορέαν ἰόντι Γλῆτες, μετὰ δὲ Ταρτήσιοι, μετὰ δὲ Ἐλβυσίνιοι, μετὰ δὲ Μαστιηνοὶ, μετὰ δὲ Καλπιανοί, ἔπειτα δὲ ἤδη ὁ Ῥοδανός. Fragment 20; Didot-Müller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. II, p. 34.

Hérodote : Οἱ δὲ Φωκαιέες οὗτοι ναυτιλίῃσι μακρῇσι πρῶτοι Ἑλλήνων ἐχρήσαντο, καὶ τόν τε Ἀδρίην καὶ τὴν Τυρσηνίην καὶ τὴν Ἰβηρίην καὶ τὸν Ταρτησσὸν οὗτοί εἰσι οἱ καταδέξαντες... Ἀπικόμενοι δὲ ἐς τὸν Ταρτησσὸν προσφιλέες ἐγένοντο τῷ βασιλέϊ τῶν Ταρτησσίων, τῷ οὔνομα μὲν ἦν Ἀργανθώνιος, ἐτυράννευσε δὲ Ταρτησσοῦ ὀγδώκοντα ἔτεα, ἐβίωσε δὲ τὰ πάντα εἴκοσι καὶ ἑκατόν... Livre I, c. 163, § 1-2, éd. Didot-Dindorf, p. 54. Οἱ Σάμιοι... Ἡρακλέας στήλας διεκπερήσαντες, ἀπίκοντο ἐς Ταρτησσόν. Livre IV, c. 152, § 3; éd. Didot-Dindorf, p. 225-226. Κατὰ τοὺς νομάδας... εἰσὶ καὶ γαλέαι ἐν τῷ σιλφίῳ γινόμεναι τῇσι Ταρτησσίῃσι ὁμοιόταται. Livre IV, c. 192, § 4; éd. Didot-Dindorf, p. 236-237.

Cf. une dissertation de Movers, *Phönizisches Alterthum*, 2e partie, p. 594-614. L'identité des Tartesses avec le Tharsis de la Genèse est admise sans être démontrée. Voyez Maspero, *Histoire ancienne*, 4e éd., p. 313, 316.

1. Sur les Cunètes, voyez :

Festus Aviénus : ...Inde Cempsis adjacent
Populi Cynetum : tum Cyneticum jugum
Qua sideralis lucis inclinatio est,
Alte tumescens ditis Europæ extimum,
In belluosi vergit Oceani salum.
Ana amnis illic per Cynetas effluit.
. . . .
Hinc dictum ad amnem solis unius via est,
Genti et Cynetum hic terminus. Tartessius
Ager his adhæret . . . .

Ora maritima, vers 200-205, 222-223.

Hérodore : Τὸ δὲ Ἰβηρικὸν γένος... διώρισται ὀνόμασιν ἓν γένος ἐὸν κατὰ φῦλα. Πρῶτον μὲν οἱ ἐπὶ τοῖς εσχάτοις οἰκοῦντες τὰ πρὸς δυσμέων Κύνητες ὀνομάζονται... Κυνητικὸν, Ἰβηρίας τόπος πλησίον ὠκεανοῦ (Frag. 20; Didot-Müller, *Fragm. histor. græc.*, t. II, p. 34). Hérodote : Οἱ δὲ Κελτοί εἰσι ἔξω Ἡρακλέων στηλέων, ὁμουρέουσι δὲ Κυνησίοισι, οἳ ἔσχατοι πρὸς δυσμέων οἰκέουσι τῶν ἐν τῇ Εὐρώπῃ κατοικημένων (Livre II, c. 33, § 3; Didot-Dindorf, p. 83). Ὁ Ἴστρος, ἀρξάμενος ἐκ Κελτῶν, οἳ ἔσχατοι πρὸς ἡλίου δυσμέων μετὰ Κύνητας οἰκέουσι τῶν ἐν τῇ Εὐρώπῃ (Livre IV, c. 49, § 4; Didot-Dindorf, p. 198).

Movers, *Phönizisches Alterthum*, t. II, 2e partie, p. 575, 628, prétend qu'ils étaient Phéniciens. Les raisons étymologiques, sur lesquelles il appuie cette hypothèse, contredite par Hérodore, ne sont pas convaincantes. Elle n'est admise ni par M. Diefenbach, *Origines Europeæ*, p. 125, par K. Müllenhof, *Deutsche Altertumskunde*, t. I, p. 113.

Hécatée, Hérodore, Hérodote, Phérécyde, Théopompe, les autres par Aviénus, Hérodore et Hérodote.

Aviénus donne aux Tartesses l'épithète de riches [1], et leur attribue une marine qui aurait fréquenté les îles Œstrymnides [2]. Ces îles ne sont autre chose que les Cassitérides, que les îles Britanniques [3]. On croit, avons-nous dit, que la plus ancienne population connue de ces îles était ibérique. Suivant Solin, les Tartesses auraient aussi colonisé la Sardaigne [4]. Quand les Phéniciens, environ onze cents ans avant notre ère, vinrent, dans une île, sur les côtes des Tartesses, fonder la ville de Gadeïra, ils y trouvèrent, suivant la tradition carthaginoise, une forteresse entourée de murailles, et ils ne purent détruire cette forteresse sans recourir au bélier, qui fut alors inventé [5]. Les Tartesses habitaient les rives d'un fleuve, de même nom qu'eux, qui s'est appelé plus tard Bætis, aujourd'hui Guadalquivir [6]. Ils possédaient les côtes européennes du détroit de Gibraltar, Calpé, la colonne européenne d'Hercule, et s'étendirent primitivement jusqu'à la rivière appelée par Aviénus *Theodorus*, par Pline *Tader*, par Ptolémée *Taberos*, aujourd'hui la Segura au nord de Carthagène [7].

1. ...Divites Tartessii.

Ora maritima, vers 423. Cf. Denys le Périégète, vers 337 :

Ταρτησὸς χαρίεσσα, ῥυηφενέων πέδον ἀνδρῶν. Didot-Müller, *Geographi græci minores*, t. II, p. 123.

2. Tartessiisque in terminos Œstrymnidum
Negotiandi mos erat.

Ora maritima, vers 113-114.

3. Müllenhof, *Deutsche Altertumskunde*, t. I, p. 92.

4. Nihil ergo attinet dicere ut Sardus ab Hercule, et Norax a Mercurio procreati, cum alter ab Lybia, alter ab usque Tarteso Hispaniæ in hosce fines permeassent, a Sardo terræ, a Norace Noro oppido nomen datum Solin, c. 10; éd. Grasser, p. 45.

5. Vitruve, X, 13 (19), commenté par Movers, *Phönizisches Alterthum*, t. II, 2e partie, p. 626-627.

6. Voyez Strabon, livre III, c. 2, § 11; éd. Didot-Müller et Dübner, p. 122, l. 52-53 : Ἐοίκασι δ'οἱ παλαιοὶ καλεῖν τὸν Βαῖτιν Ταρτησσόν; cf. Stésichore et Ératosthènes cités par Strabon, *ibid.*, p. 123, l. 1-11.

7. Theodorus illic (nec stupori sit tibi
Quod in feroci barbaroque sat loco
Cognomen hujus Græciæ accipis sono),

Mais des colonies phéniciennes s'établirent sur une partie de leur territoire, et, dès le VI[e] siècle, les *Mastiânoï* ou *Mastiênoï*, qui étaient les Tartesses de l'Est, séparés de ceux de l'Ouest par les colons phéniciens, formèrent un peuple distinct. Du temps de Polybe, vers le milieu du second siècle avant notre ère, le nom de Tartesses était tombé en désuétude: il n'apparaît plus dès lors que comme un souvenir littéraire. Le peuple qui avait porté ce nom célèbre était divisé en deux groupes, les Turdétans et les Turdules, deux noms qui paraissent avoir la même racine que celui des Tartesses et ne s'en distinguer que par un suffixe. Un peu plus d'un siècle et demi plus tard Strabon dit que les noms de Turdétans et de Turdules sont synonymes et servent à désigner le même peuple [1]. A la même époque ce peuple avait une littérature versifiée qui aurait, dit-on, remonté à six mille ans ou qui, suivant une autre leçon, aurait consisté en six mille vers [2].

Les *Mastiânoi* ou *Mastiênoi* paraissent avoir été, nous venons

Prorepit amnis: ista Phœnices prius
Loca incolebant; rursus hinc se litoris
Fundunt arenæ, et litus hoc tres insulæ
Cinxere late : hic terminus quondam stetit
Tartessiorum...

Ora maritima, vers 456-463. Tugiensi exoriens saltu, juxta quem Tader fluvius qui Carthaginiensium agrum rigat... Reliqua in ora flumen Tader. Pline, *Histoire naturelle*, éd. Littré, livre III, c. 3, § 4; t. I, p. 155; c. 4, § 2; t. I, p. 157; éd. Teubner-Ianus, livre III, § 9, t. I, p. 124; § 19, t. I, p. 127. Κοντεστανῶν παράλιος·... Σκομβραρία ἄκρα. Τάβερος ποταμοῦ ἐκβολαί. Ἀλωναί. Ptolémée, livre II, c. 6, § 14; éd. Didot-Müller, t. I, p. 150-151. Nobbe, t. I, p. 85. Cf. Didot-Müller, *Geographi græci minores*, t. I, p. 203. Müllenhof, *Deutsche Altertumskunde*, t. I, p. 157.

1. Καλοῦσι δ' ἀπὸ μὲν τοῦ ποταμοῦ Βαιτικήν, ἀπὸ δὲ τῶν ἐνοικούντων Τουρδητανίαν· τοὺς δ' ἐνοικοῦντας Τουρδητανούς τε καὶ Τουρδούλους προσαγορεύουσιν, οἱ μὲν τοὺς αὐτοὺς νομίζοντες· οἱ δ' ἑτέρους, ὧν ἐστι καὶ Πολύβιος, συνοίκους φήσας τοῖς Τουρδητανοῖς πρὸς ἄρκτον τοὺς Τουρδούλους. νυνὶ δ' ἐν αὐτοῖς οὐδεὶς φαίνεται διορισμός. Strabon, livre III, c. 1, § 6; éd. Didot-Müller et Dübner, p. 115, l. 20-27. Cf. livre III, c. 2, § 11 : Τὴν χώραν Ταρτησσίδα, ἣν νῦν Τουρδοῦλοι νέμονται. Éd. Didot, p. 123, l. 8, 9.

2. Σοφώτατοι δ' ἐξετάζονται τῶν Ἰβήρων οὗτοι, καὶ γραμματικῇ χρῶνται, καὶ τῆς παλαίας μνήμης ἔχουσι συγγράμματα καὶ ποιήματα, καὶ νόμους ἐμμέτρους ἑξακισχιλίων ἐτῶν ou ἐπῶν, ὥς φασι. Strabon, livre III, c. 1, § 6; éd. Didot-Müller et Dubner, p. 115, l. 27-30; cf. p. 951.

de le dire, un démembrement des Tartesses. Ils occupaient la portion orientale du territoire assigné aux Tartesses par Aviénus. Ils habitaient entre les colonnes d'Hercule et la Segura : Hécatée les place près des colonnes d'Hercule [1], et Aviénus qui les appelle, par corruption, *Massieni*, met la description de leur pays entre la mention de la ville de Ménaké (aujourd'hui Almunecar à l'est de Malaga), et l'indication de la rivière qu'il appelle Théodorus et qui paraît être, comme nous l'avons dit, la Ségura, au nord de Carthagène [2]. Or, cette rivière était, plus anciennement, la limite septentrionale des Tartesses. Hécatée, vers l'an 500, mentionne trois villes des *Mastiênoi.* [3] Hérodore, un demi-siècle après, met ce peuple dans sa liste des Ibères [4]. *Mastia*, leur pays, figure deux fois dans le traité conclu entre Rome et Carthage, l'an 306 avant J.-C. [5]. Polybe nous apprend qu'Annibal, au moment de passer en Italie, 219 ans avant J.-C., envoya en Afrique des soldats levés en Ibérie parmi les *Mastiânoi* [6]. Puis le nom de ce

1. Μαστιηνοί, ἔθνος πρὸς ταῖς Ἡρακλείαις στήλαις. Ἑκ. Εὐρ. Εἴρηται δὲ ἀπὸ Μαστίας πόλεως. Hécatée, fragm. 6, Didot-Müller, *Fragm. histor. græc.*, t. I, p. 1. Μασσία χώρα, ἀποκειμένη τοῖς Ταρτησσίοις. Τὸ ἐθνικὸν Μάσσιανός. Théopompe, fragm. 224. *Ibid.* p. 316.

2. Se Massienum curvat alto ab æquore
Sinuque in imo surgit altis mœnibus
Urbs Massiena...

Ora maritima, vers 450-452. Cf. vers 422 et plus haut, p. 50. Voir aussi Müllenhof, *Deutsche Altertumskunde*, t. I, p. 148, 151.

3. Μαινόβωρα, πόλις Μαστιηνῶν... Σίξος πόλις Μαστιηνῶν... Μολυβδάνα, πόλις Μαστιηνῶν. Hécatée, fragments 8, 9, 10; Didot-Müller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. I, p. 1.

4. Μετὰ δὲ Ἐλβυσίνιοι, μετὰ δὲ Μαστιηνοί, μετὰ δὲ Καλπιανοί, ἔπειτα δὲ ἤδη ὁ Ῥοδανός. Hérodore, fragm. 20; Didot-Müller, *Fragm. histor. græc.*, t. II, p. 34.

5. Πρόσκειται δὲ καὶ τῷ Καλῷ ἀκρωτηρίῳ Μαστία... Τοῦ Καλοῦ ἀκρωτηρίου Μαστίας, Ταρσηΐου, μὴ ληΐζεσθαι ἐπέκεινα Ῥωμαίους. Polybe, livre III, c. 24, § 2, 4. 2e éd. Didot, t. I, p. 135. Cf. Mommsen, *Rœmische Geschichte*, 6e éd., t. I, p. 415.

6. Ἐκ δ' Ἰβηρίας εἰς Λιβύην διεβίβαζε στρατιώτας... Ἦσαν δ' οἱ διαβάντες εἰς τὴν Λιβύην Θερσῖται, Μαστιανοί... Polybe, livre III, c. 33, § 8 et 9; 2e éd. Didot, t. I, p. 140. Sur ce peuple voir Movers, *Phönizisches Alterthum*, t. II, 2e partie, p. 601-603.

peuple disparaît par suite des bouleversements que subit l'Espagne, et Strabon qui écrivait au commencement du premier siècle après notre ère, semble ne l'avoir pas connu [1].

Les Cunètes, voisins occidentaux des Tartesses, demeuraient sur les bords de l'Anas, aujourd'hui Guadiana, et occupaient à l'ouest des Tartesses les côtes de l'Océan jusqu'au Cap Sacré, aujourd'hui Saint-Vincent, point extrême de l'Espagne au sud-ouest [2]. Une tradition que nous a conservée Justin attribue à Gargoris, le plus ancien roi des Cunètes la première récolte de miel. Son petit-fils Habis aurait enseigné à son peuple comment on attelle des bœufs à une charrue, et comment on fait porter des moissons aux champs labourés [3]. C'étaient probablement les Ligures qui le lui avaient appris.

Au nord des Cunètes habitaient les Kempses qui s'étendaient jusqu'aux Pyrénées dont ils touchaient la portion occidentale dans les environs de la province actuelle de Guipuscoa. Les Kempses, qui avaient anciennement atteint la côte de

1. Voir les notes de M. Müller sur le vers 199 de Scymnus de Chio (*Geographi græci minores*, t. I, p. 203), et sur le vers 338 de Denys le Périégète (*Ibid.*, t. II, p. 123). Dans cette seconde note le savant auteur admet une correction erronée, suivant nous, de M. Meineke au vers 424 de l'*Ora maritima*, où il est dit que les Tartesses s'étendent vers le golfe Calactique :

...Et divites Tartessii
Qui porriguntur in Calacticum sinum.

M. Meineke propose de lire Galactique, nom donné par les anciens au golfe de Lion, ce qui est inadmissible. Toute la description de l'Espagne et de la Gaule méridionale par Aviénus remonte à une date où les conquêtes gauloises n'avaient encore atteint ni l'Espagne, ni les côtes de la Méditerranée. Le golfe Calactique d'Aviénus est celui sur les bords duquel était bâtie la ville de Calathé, située, suivant Hécatée, près des colonnes d'Hercule : Καλάθη, πόλις οὐ πόρρω τῶν Ἡρακλείων στηλῶν. (Hécatée, fragm. 3; Didot-Müller, *Fragm. histor. græc.*, t. I, p. 1.

2. Voir la note 1 de la page 49.

3. Saltus vero Tartesiorum... incoluere Cunetes, quorum rex vetustissimus Gargoris mellis colligendi usum primus invenit... [Habis] barbarum populum legibus vinxit et boves primus aratro domari frumentaque sulco quærere docuit... Justin, livre XLIV, c. 4, éd. Teubner-Ieep, p. 216, 217.

l'Océan entre les Cunètes et les Tartesses [1], avaient par conséquent occupé un territoire très étendu, et plus tard ils paraissent avoir été le peuple ou du moins un des peuples vaincus chez lequel les Gaulois, conquérants de l'Espagne, firent leur principal établissement [2]. Le nom des Kempses disparut, et les débris des Kempses qui subsistèrent apparaissent plus tard

1. Cempsi atque Sæfes arduos colles habent
Ophiusæ in agro...
...inde Cempsis adjacent
Populi Cynetum...
...Cartare post insula est
Eamque pridem, influxa et est satis fides,
Tenuere Cempsi...

Aviénus, *Ora maritima*, vers 195-196, 200-201, 255-257.

Κεμψοί θ' οἳ ναίουσιν ὑπαὶ πόδα Πυρηναῖον.

Denys le Périégète, vers 337; Didot-Müller, *Geographi græci minores*, t. II, p. 123. Cf. Aviénus, *Descriptio orbis terræ*, vers 480-481; *ibid.*, p. 181. Müllenhof, *Deutsche Altertumskunde*, t. I, p. 106-108.

2. Les Gaulois établis au lieu et place des Kempses étaient voisins des Cunètes au temps d'Hérodote : Οἱ δὲ Κελτοί εἰσι ἔξω Ἡρακλέων στηλέων, ὁμουρέουσι δὲ Κυνησίοισι... Ὁ Ἴστρος ἀρξάμενος ἐκ Κελτῶν, οἳ ἔσχατοι πρὸς ἡλίου δυσμέων μετὰ Κύνητας οἰκέουσι τῶν ἐν τῇ Εὐρώπῃ. Hérodote, II, 33; IV, 49; éd. Didot-Dindorf, p. 83, 198. Suivant M. Movers, *Phönizisches Alterthum*, t. II, 2e part., p. 589, les Gaulois auraient fait la conquête de l'Espagne, 700 ans avant notre ère. Cette doctrine ne peut se concilier avec la vieille description de l'Ibérie mise en vers par Aviénus, car cette description est postérieure à la fondation de Marseille, c'est-à-dire à l'an 600 avant J.-C :

Hicque Massiliæ incolæ
Negotiorum sæpe versabant vices.
. . . .
Massilia et ipsa est...

Ora maritima, vers 560-561, 697.

En même temps, cette description est antérieure à l'entrée en Espagne des Celtes, que, dans un passage trop rarement cité, elle nous montre en guerre avec les Ligures hors d'Espagne : Si quis dehinc
Ab insulis Œstrymnicis lembum audeat
Urgere in undas, axe qua Lycaonis
Rigescit æthra, cespitem Ligurum subit
Cassum incolarum : namque Celtarum manu,
Crebrisque dudum prœliis vacuata sunt.

Ora maritima, vers 130-135; cf. 195-198 :

Cempsi atque Sæfes arduos colles habent
Ophiusæ in agro : propter hos pernix Ligus

dans l'histoire sous d'autres noms : Lusitans, Astures, Cantabres, etc.

A l'est des Kempses venaient les Glètes, établis entre les Pyrénées et l'Ebre, suivant Asclépiade de Myrlée, écrivain de la première moitié du second siècle avant notre ère [1], qui, les appelle Iglètes; Hérodore, qui écrivait deux siècles plus tôt donne les Glètes pour voisins aux Cunètes, au nord desquels ils étaient situés [2]. Quant à la contiguité de leur territoire avec celui des Kempses, il semble établi par deux passages corrompus de l'*Ora maritima* de Festus Aviénus : dans l'un Glètes est devenu Sæfes; dans l'autre la variante Iglètes a été défigurée en Ileates [3].

Draganumque proles sub nivoso maxime
Septemtrione collocaverant larem.

M. Movers, p. 657, prétend qu'au temps d'Ézéchiel, vers l'an 600 avant notre ère, la puissance tyrienne avait décliné en Espagne et que cela résulte du verset 12 du chapitre 27 de ce prophète comparé au verset 10 du chapitre 23 d'Isaïe. Vers l'an 600 avant notre ère, Ézéchiel s'adressant à Tyr et lui parlant de son commerce maritime, s'est servi des mots hébreux *Tharschisch sikharthêk*, c'est-à-dire « tes marchands de Tharsis. » Un siècle plus tôt, vers l'an 700, Isaïe avait appelé Tyr *bath-Tharschisch*, c'est-à-dire « fille de Tharsis. » Donc, conclut M. Movers, vers l'an 700, Tartesse était soumis à la domination politique de Tyr, et, en 600, Tartesse n'était plus pour Tyr qu'un comptoir de commerce. Mais l'expression poétique « fille de Tharsis » ne suffirait pas pour établir que Tartesse fût dans la dépendance de Tyr quand cette formule métaphorique était employée; et de ce que, en l'an 600, Tartesse était pour les Tyriens le centre d'un commerce important, d'où l'expression « tes marchands de Tharsis, » il ne se suit pas que Tartesse cessât d'être soumis politiquement à la suprématie des Tyriens.

1. Ὅριον αὐτῆς... τὴν Πυρήνην... ἐντὸς τοῦ Ἴβηρος... οἱ δ' ἔτι πρότερον αὐτοὺς τούτους Ἰγλῆτας, οὐ πολλὴν χώραν νεμομένους, ὥς φησιν Ἀσκληπιάδης ὁ Μυρλεανός. Strabon, livre III, c. 4, § 19; éd. Didot-Müller et Dübner, p. 138, l. 9-11; cf. Didot-Müller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. III, p. 301, fr. 6.

2. Κύνητες... ἀπ' ἐκείνων δὲ ἤδη πρὸς βορέαν ἰόντι Γλῆτες. Hérodore, fragm. 20; Didot-Müller, *Fragm. histor. græc.*, t. II, p. 34.

3. Note de M. Ch. Müller sur le vers 338 de Denys le Périégète, *Geographi græci minores*, t. II, p. 123. Cf. Müllenhof, *Deutsche Altertumskunde*, t. I, p. 120, 129.

Cempsi atque Sæfes arduos colles habent
Ophiusæ in agro...
...Ad Cempsorum sata

Près des Glètes, dans l'intérieur des terres, on trouvait les Vascons sur l'Ebre [1], les Kérètes au pied des Pyrénées [2].

Sur les bords de la Méditerranée, au sud des Pyrénées, habitaient les Indikètes [3].

Dans l'intérieur des terres, entre les Tartesses au midi, les Glètes au nord et les Kempses à l'ouest, habitait le peuple dont le nom est écrit Etmanei dans l'*Ora maritima*, et qui

Ileates agro se feraci porrigunt.

Ora maritima, vers 195-196, 301-302.

1. ...Non ab illo flumine [Ibero]
Quod inquietos Vasconas prælabitur.

Aviénus, *Ora maritima*, vers 250-251. Οὐάσκωνας τοὺς κατὰ Πομπέλωνα καὶ τὴν ἐπ' αὐτῷ τῷ ὠκεανῷ Οἰασῶνα πόλιν... Ὑπέρκειται δὲ τῆς Ἰακκητανίας πρὸς ἄρκτον τὸ τῶν Οὐασκώνων ἔθνος, ἐν ᾧ πόλις Πομπέλων, ὡς ἂν Πομπηιόπολις. Strabon, livre III, c. 4, § 10; éd. Didot-Müller et Dübner, p. 134, l. 15-16, 21-23.

2. At quidquid agri cedit alto a gurgite
Ceretes omne et Acroceretes prius
Habuere duri: nunc pari sub nomine
Gens est Iberum.

Aviénus, *Ora maritima*, vers 549-552. Strabon les appelle: Κερρητανοί: Αὐτῆς Πυρήνης τὸ μὲν Ἰβηρικὸν πλευρὸν εὔδενδρόν ἐστι παντοδαπῆς ὕλης καὶ τῆς ἀειθαλοῦς, τὸ δὲ Κελτικὸν ψιλόν, τὰ δὲ μέσα περιέχει καλῶς οἰκεῖσθαι δυναμένους αὐλῶνας· ἔχουσι δ' αὐτοὺς Κερρητανοὶ τὸ πλέον, τοῦ Ἰβηρικοῦ φυλοῦ: Strabon, livre III, c. 4, § 11; édition Didot-Müller et Dübner, p. 134, l. 24-28. Ils ont donné leur nom à la Cerdagne.

3. Inde Tarraco oppidum
Et Barcinonum amœna sedes ditium;
Nam pandit illic tuta portus brachia
Uvetque semper dulcibus tellus aquis.
Post Indigetes asperi se proferunt.
. . . .
Post quæ recumbit litus Indigeticum
Pyrenæ ad usque prominentis verticem.

Aviénus, *Ora maritima*, vers 519-523, 532-533. Cf. Strabon: Ἐντὸς δὲ τοῦ Ἴβηρος μέχρι Πυρήνης καὶ τῶν Πομπηίου ἀναθημάτων χιλίους καὶ ἑξακοσίους· οἰκεῖν δὲ Ἐδητανῶν τε ὀλίγους καὶ λοιπῶν τοὺς προσαγορευομένους Ἰνδικήτας... (Livre III, c. 4, § 1; éd. Didot-Müller et Dübner, p. 129, l. 45-48). Παλαιὰ πόλις... πρότερον τῶν Ἰνδικητῶν τινας προσοίκους ἔχουσα (Livre III, c. 4, § 8; *Ibid.* p. 132, l. 45-47). Un mémoire sur les Indikètes a été publié par G. Phillips, *Sitzungsberichte der kaiserlichen Akademie der Wissenschaften zu Wien*, t. LXVII (1871), p. 761.

est vraisemblablement identique aux Edetani de Strabon [1]. Plus tard, par suite des révolutions que subit l'Espagne, les Edetani vinrent s'établir sur les bords de la Méditerranée.

Les anciens nous présentent quelques traces d'un système dans lequel les Ibères, ou habitants des bords de l'Ebre, auraient été un peuple distinct des Tartesses, des Cunètes et des Kempses. Les Ibères se seraient étendus sur les bords de la Méditerranée depuis la Ségura jusqu'aux Pyrénées. Parmi les peuples que nous venons d'énumérer, les Glètes, les Kérètes, les Vascons et les Indikètes auraient seuls été compris sous le nom d'Ibères [2]. Mais l'unité de la race ibérique depuis et y compris le territoire des Cunètes sur les bords de l'Océan

1. [Tartessus]... fluctibus stanni gravis
Ramenta volvit, invehitque mœnibus
Dives metallum : qua dehinc ab æquore
Salsi fluenti vasta per medium soli
Regio recedit, gens Etmaneum accolit.

Aviénus, *Ora maritima*, vers 296-300. Cf. Strabon : Οἰκεῖσθαι δὲ τὴν ἠιόνα ταύτην... ὑπὸ Ὠρητανῶν. ἐντεῦθεν δ' ἐπὶ τὸν Ἴβηρα... ταύτην δ' ἔχειν Ἐδητανούς (Livre III, c. 4, § 1; éd. Didot-Müller et Dübner, p. 129, l. 41-45).

2. Hérodote distingue de l'Ibérie Tartesse, royaume d'Arganthonios : οἱ δὲ Φωκαιέες... καὶ τὴν Ἰβηρίην καὶ τὸν Ταρτησσὸν οὗτοί εἰσι οἱ καταδέξαντες (Livre I, c. 163, § 1; éd. Didot-Dindorf, p. 54). Cf. Scymnus de Chio, vers 199-200 :

Ταρτήσσιοι κατέχουσιν· εἶτ' Ἴβηρες οἱ
προσεχεῖς.

Didot-Müller, *Geographi græci minores*, t. I, p. 203-204. Voir aussi Aviénus :

At Iberus inde manat amnis...
Nam quidquid amni gentis hujus adjacet
Occiduum ad axem, Iberiam cognominant.
Pars porro Eoa continet Tartessios
. . . .
Balearium ac late insularum dorsa sunt.
Et contra Iberi in usque Pyrenæ jugum
Jus protulere, propter interius mare
Late locati...
At quidquid agri cedit alto a gurgite
Ceretes omne et Acroceretes prius
Habuere duri : nunc pari sub nomine
Gens est Iberum...
Rhodano propinquam flumini : hujus alveo

jusqu'au Rhône, est, dès le v[e] siècle avant notre ère la doctrine enseignée par Hérodore d'Héraclée [1]. Le nom d'Ibères aura été porté à l'origine par les populations de cette race qui habitaient les bords de l'Ibère ou Ebre, comme le nom de Tartesses par les riverains du Tartesse ou Guadalquivir; comme le nom de *Sordi*, Sordones ou Sardones, par les riverains du Sorde; comme le nom de *Sicani* par les riverains du Sicane qui pourrait être la Seine; et quand le besoin s'est fait sentir d'un terme ethnographique pour désigner l'ensemble de la race, c'est celui d'Ibère qui a été adopté par les savants grecs. Ainsi le nom d'Allemand, d'abord spécial à une petite subdivision de la race germanique, sert aujourd'hui dans notre langue à désigner un groupe bien plus grand.

Le tableau que nous venons de faire des divisions politiques de l'Espagne nous reporte au vi[e] siècle avant notre ère ou aux premières années du v[e]. Les Gaulois n'ont pas encore mis le pied sur le sol de la péninsule. Il n'est pas question d'eux dans la description de l'Espagne compilée par Festus Aviénus et qui a servi de base à notre exposé [2]. Deux peuples étrangers à la race ibérique ont seuls pénétré dans la péninsule: les Phéniciens et les Ligures. Il nous reste à parler de leurs conquêtes.

Ibera tellus atque Ligyes asperi
Intersecantur.

Ora maritima, vers 245, 252-254, 471-474, 549-552, 608-610. Cf. p. 28.

1. Τὸ δὲ 'Ιβηρικὸν γένος... διώρισται ὀνόμασιν ἓν γένος ἐὸν κατὰ φῦλα. Πρῶτον μὲν οἱ ἐπὶ τοῖς ἐσχάτοις οἰκοῦντες τὰ πρὸς δυσμέων Κύνητες ὀνομάζονται, ἀπ' ἐκείνων δὲ ἤδη πρὸς βορέαν ἰόντι Γλῆτες, μετὰ δὲ Ταρτήσιοι, μετὰ δὲ 'Ελβυσίνιοι, μετὰ δὲ Μαστιηνοί, μετὰ δὲ Καλπιανοί, ἔπειτα δὲ ἤδη ὁ 'Ροδανός. Hérodore, fragment 20; Didot-Müller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. II, p. 34. Hérodore appelle Καλπιανοί, et non Ibères, une partie des Ibères propres d'Aviénus, c'est-à-dire les peuples qui habitaient entre la Segura et le Rhône.

2. Suivant Müllenhof, *Deutsche Altertumskunde*, t. I, p. 108, l'invasion celtique en Espagne date du dernier tiers ou du dernier quart du sixième siècle avant notre ère. La rédaction du périple phénicien qui est la base de celui d'Aviénus remonterait au milieu du sixième siècle ou au troisième quart de ce siècle, cette rédaction serait donc antérieure à l'invasion celtique en Espagne. Nous adoptons la doctrine de Müllenhof.

§ 11. *Les Phéniciens en Espagne.*

Les Ibères d'Espagne eurent à lutter contre deux sortes d'ennemis. Les uns arrivèrent dans leur pays par mer et par le sud: ce furent d'abord les Phéniciens de Tyr, puis les Carthaginois, colonie tyrienne d'Afrique qui, environ cinq siècles avant notre ère, supplanta la métropole dans la portion occidentale de la Méditerranée. D'autres conquérants arrivèrent en Espagne par le nord et par terre: d'abord les Ligures, ensuite les Gaulois.

La plus ancienne colonie phénicienne d'Espagne paraît avoir été Gadéïra, appelée plus tard Gadès par les Romains, aujourd'hui Cadix [1]. Si nous adoptons la chronologie de Velléius Paterculus, elle date de l'an 1100 ou environ avant J.-C. Si nous suivons les calculs de l'Espagnol Pomponius Méla, elle remonte à la guerre de Troie [2]. Les Phéniciens trouvèrent

1. Sed qua profundum semet insinuat salum
Oceano ab usque, ut gurges hic nostri maris
Longe explicetur, est Atlanticus sinus.
Hic Gaddir urbs est, dicta Tartessus prius
. . . .
Hic ora late sunt sinus Tartessii.
...Gaddir hic est oppidum:
Nam Punicorum lingua conseptum locum
Gaddir vocabat: ipsa Tartessus prius
Cognominata est...

Aviénus, *Ora maritima*, vers 82-85, 265-270. Ἐρύθεια δὲ ἦν Ὠκεανοῦ πλησίον κειμένη νῆσος ἣ νῦν Γάδειρα καλεῖται. Apollodore, Bibliothèque, livre II, c. 5, § 10, 1; Didot-Müller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. I, p. 140. Voyez l'histoire de la fondation de Gades par les Tyriens chez Strabon, livre III, c. 5, § 5; éd. Didot-Müller et Dübner, p. 141. Sur le nom de Gadeïra voir Movers, *Phönizisches Alterthum*, t. II, 2e partie, p. 346, 549, 622.

2. Movers, *Phönizisches Alterthum*, t. II, 2e part., p. 147 et suiv., p. 588. Le même sujet a été traité par Fréret, *Défense de la chronologie*, 1re édition, p. 279; cf. Velleius Paterculus et Pomponius Mela: Peloponnesii... Megaram... condidere. Ea tempestate Tyria classis, plurimum pollens mari in ultimo Hispaniæ tractu, in extremo nostri orbis termino, insulam cir-

de la résistance; et Macrobe nous a conservé une légende qui s'y réfère.

Théron, roi de l'Espagne septentrionale, serait venu avec une flotte pour s'emparer du temple d'Hercule. — Le nom latin d'Hercule désigne ici le Dieu phénicien Melkarth, auquel les fondateurs de Cadix avaient construit un temple dans la partie orientale de la petite île où cette ville a été bâtie [1]. — Les Phéniciens de Cadix vinrent au-devant de l'ennemi montés sur des vaisseaux longs. Le combat dura quelque temps

cumfusam Oceano, perexiguo a continenti divisam freto, Gadis condidit (Velleius Paterculus, livre VI, c. 2, § 4; éd. Teubner-Haase, p. 2). Gades fretum attingit... Tyrii constituere: ...annorum quis manet numerus ab Iliaca tempestate principia sunt (Pomponius Mela, livre III, c. 6, § 46; éd. Teubner-Frick, p. 66). M. Movers prétend prouver qu'avant l'établissement des Tyriens à Cadix, il y aurait eu déjà au même lieu une colonie phénicienne (*Phönizisches Alterthum*, t. II, 2e partie, p. 625 et suiv.) Cette colonie serait antérieure à l'hégémonie tyrienne en Phénicie qui date du XIIe siècle avant J.-C. (*Ibid.* p. 146, cf. 1re partie, p. 318). Elle remonterait soit à la période sidonienne de l'histoire des Phéniciens, du XVIe au XIIIe siècle (1re partie, p. 257; cf. 2e partie, p. 132, 146), soit à la période antérieure à l'hégémonie sidonienne (1re partie, p. 244, 2e partie, p. 127). La démonstration de M. Movers ne nous paraît pas convaincante. Ce savant ne peut prouver que le Tharsis de la Genèse, fils de Javan, c'est-à-dire grec, frère d'Élisa (Élide), de Dodanim (Dodone), de Chittim (Chypre), et de Rhodanim (Rhodes), soit identique à Tartesse: tandis que le Tharschisch de Jérémie, X, 9, étant producteur d'argent, offre par là un point de ressemblance curieux avec le Tartesse des auteurs profanes. D'ailleurs Jérémie écrivait vers l'an 600 avant notre ère; on peut donc, sans anachronisme, rapprocher son Tharsis du Ταρσήιον qui désigne Tartesse dans le traité conclu entre les Carthaginois et les Romains en 306 (Müllenhof, *Deutsche Altertumskunde*, t. I, p. 154, 155, 180. Mommsen, *Römische Geschichte*, 6e éd, t. I, p. 413), c'est-à-dire près de 250 ans plus tard: Ἐπὶ τοῖς δὲ φιλίαν εἶναι Ῥωμαίοις καὶ τοῖς Ῥωμαίων συμμάχοις καὶ Καρχηδονίων καὶ Τυρίων καὶ Ἰτυκαίων δήμῳ, καὶ τοῖς τούτων συμμάχοις. Τοῦ Καλοῦ ἀκρωτηρίου, Μαστίας, Ταρσηΐου, μὴ ληΐζεσθαι ἐπέκεινα Ῥωμαίους... (Polybe, livre III, c. 24, § 3, 4; 2e éd. Didot, t. I, p. 135). Mais prétendre que le Tharsis de la Genèse est celui de Jérémie, c'est émettre une hypothèse que rien ne justifie.

1. Προελθεῖν ἔξω τοῦ πορθμοῦ... εἰς νῆσον Ἡρακλέους ἱεράν, ...νομίσαντας ἐνταῦθα εἶναι τὰς Στήλας θῦσαι τῷ θεῷ... τῷ δὲ τρίτῳ στόλῳ τοὺς ἀφικομένους Γάδειρα κτίσαι καὶ ἱδρύσασθαι τὸ ἱερὸν ἐπὶ τοῖς ἑῴοις τῆς νήσου... Strabon, livre III, c. 5, § 5, éd. Didot-Müller et Dübner, p. 141, l. 18-25.

sans avantage signalé d'une part ni de l'autre ; puis tout d'un coup une terreur panique s'empara des Ibères qui prirent la fuite, et un incendie que rien ne faisait prévoir réduisit leurs navires en cendres. Il leur avait semblé voir des lions sur les proues des vaisseaux phéniciens, et ces lions avaient lancé des rayons de feu qui avaient brûlé la flotte ibérienne [1].

Cadix était sauvé. Les Tyriens, qui avaient pour auxiliaires dans cette guerre les Carthaginois [2], prirent l'offensive contre les Ibères. Ils ne se contentèrent pas de posséder en Ibérie Cadix : ils multiplièrent leurs établissements dans ce pays, principalement sur la portion méridionale des côtes espagnoles de la Méditerranée où ils fondèrent notamment Abdère aujourd'hui Almeria, et Malaca aujourd'hui Malaga. Suivant Strabon, ils auraient, antérieurement à Homère, c'est-à dire antérieurement à l'an 950 environ avant notre ère, possédé la meilleure partie de l'Espagne [3]. Varron a placé leur nom dans la liste qu'il nous donne des peuples qui ont été maîtres de toute l'Espagne [4] : on sait quelle réputation de science avait ce Romain qui écrivait au milieu du premier siècle avant J.-C. Des colonies ont formé la base de la suprématie des Phéniciens en Espagne. Ces colonies, ce sont surtout les Liby-Phéniciens, mélange d'Africains et de Chananéens, qu'Aviénus nous montre installés dans le pays des Tartesses, près

1. Macrobe, *Saturnales*, livre I, c. 29. Je ne puis admettre avec M. Movers, *Phönizisches Alterthum*, t. II, 2e partie, p. 658, que Théron fut un Gaulois. Le texte ne le dit point.

2. Auxilium consanguineis Carthaginienses misere. Justin, livre XLIV, c. 5, éd. Teubner-Ieep, p. 217. Carthage existait comme colonie sidonienne à cette date, avant d'avoir été fondée pour la seconde fois par les Tyriens en 813 (Movers, *Phönizisches Alterthum*, t. II, 2e partie, p. 137).

3. Τοὺς δὲ Φοίνικας λέγω μηνυτάς· καὶ τῆς Ἰβηρίας καὶ τῆς Λιβύης τὴν ἀρίστην οὗτοι κατέσχον πρὸ τῆς ἡλικίας τῆς Ὁμήρου. Strabon, livre III, c. 2, § 14; éd. Didot-Müller et Dübner, p. 125, l. 1-3. Movers, *Phönizisches Alterthum*, t. II, 2e partie, p. 615 et suiv. Cf. Lenormant, *Manuel d'histoire ancienne*, 2e édition, t. III, p. 60.

4. In universam Hispaniam M. Varro pervenisse Hiberos et Persas et Phœnicas Celtasque et Pœnos tradit. Pline, *Histoire naturelle*, éd. Littré, livre III, c. 3 § 3, t. I, p. 154; édit. Teubner-Ianus, livre III, c. 3, § 8, t. I, p. 124.

du détroit de Gibraltar, sur les côtes de la Méditerranée [1].

Ces Liby-Phéniciens paraissent identiques aux *Elbestioï* qui, d'après Philiste de Syracuse, auteur de la fin du ve siècle avant notre ère, aurait été un peuple de Libye. *El*, première syllabe de ce nom, serait l'article sémitique. En le retranchant il reste *Bestioï* pour le nom du peuple [2]. Les *Bestioï* semblent devoir être reconnus dans les Bastules surnommés Phéniciens qui, sous l'empire romain, habitaient, suivant Ptolémée, sur les bords de la Méditerranée, entre les Turdules et la limite septentrionale de la Bétique [3].

1. Hic Chrysus amnis intrat altum gurgitem,
Ultra citraque quatuor gentes colunt,
Nam sunt feroces hoc Libyphœnices loco.

Avienus, *Ora maritima*, vers 419-421. Cf. Scymnus de Chio, vers 196-198 :

Τῶν πρὸς τὸ Σαρδῷον δὲ πέλαγος κειμένων
οἰκοῦσι Λιβυφοίνικες, ἐκ Καρχηδόνος
ἀποικίαν λαβόντες.

Didot-Müller, *Geographi græci minores*, t. I, p. 203. Movers, *Phönizisches Alterthum*, t. II, 2e partie, p. 427-432, 559-562, 580-584, 630-653.

2. Περὶ δὲ τοὺς Λίβυας ἐκτὸς Εὐρώπης Ἐλβέστιοι καὶ Μαστιηνοί. Philiste, fragment 30, Didot-Müller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. I, p. 188. Cf. Müller, *Geographi græci minores*, t. I, p. 203; Müllenhof, *Deutsche Altertumskunde*, t. I, p. 145. Ce dernier soutient, p. 153, que les Bastules sont identiques aux Mastiènes; cette doctrine nous semble erronée.

3. Βαστούλων τῶν καλουμένων Ποινῶν. Ptolémée, livre II, c. 3, éd. Wilberg, p. 111; éd. Nobbe, livre II, c. 4, § 6, t. I, p. 75. Didot-Müller, t. I, p. 110. Cf. Strabon : ὄρος ἐστὶ τῶν Ἰβήρων τῶν καλουμένων Βαστητανῶν οὓς καὶ Βαστούλους καλοῦσιν, ἡ Κάλπη (Strabon, livre III, c. 1, § 7; éd. Didot-Müller et Dübner, p. 115, l. 42-44). Πρὸς νότον Βαστητανῶν οἱ μεταξὺ τῆς Κάλπης καὶ τῶν Γαδείρων στενὴν νεμόμενοι παραλίαν (C. 2, § 1, *Ibid.* p. 116, l. 44-46). Si les Ἐλβέστιοι de Philiste étaient identiques aux Ελβυσίνιοι d'Hérodore, fragm. 20, Didot-Müller, *Fragmenta historicorum græcorum*, II, p. 34, Hérodore se serait trompé en donnant ces derniers pour Ibères. Mais cette identité est une hypothèse gratuite. *Celbiceni* chez Aviénus, paraît être une corruption d'Ἐλβυσίνιοι chez Hérodore :

Pars porro Eoa continet Tartessios
Et Cilbicenos...
Atque inde rursus usque Cempsorum sata
Ileates agro se feraci porrigunt:
Maritima vero Cilbiceni possident
. . . .
Sunt Massieni; regna Cilbicena sunt

Appuyés sur ce peuple et sur d'autres colonies fondées sur les côtes, les Phéniciens exerçaient sur toute l'Espagne une sorte de suzeraineté qui paraît avoir duré des siècles. Mais ces hardis navigateurs, si puissants dans une contrée lointaine qui semblait alors l'extrémité du monde, ne surent pas se défendre eux-mêmes dans leur propre pays : Naboukoudouroussour, roi de Babylone, mit Tyr sous le joug l'an 574 avant notre ère [1], et les colonies phéniciennes d'Espagne passèrent, comme la Phénicie, sous la domination du grand monarque d'Orient. Mégasthène qui, trois siècles plus tard, écrivit l'histoire de l'Inde, y reproduisait une légende d'après laquelle Naboukoudouroussour, maître de la Phénicie, se serait rendu en personne aux colonnes d'Hercule [2]. Mais Naboukoudouroussour n'avait pas besoin de se déplacer pour conquérir l'Espagne qui, après la conquête de Tyr, tombait comme accessoire sous sa haute suzeraineté.

§ 12. *Les Perses, les Carthaginois, les Ligures, les Gaulois en Espagne.*

Moins de quarante ans après, la Phénicie passait entre les mains de nouveaux dominateurs. Cyrus, en s'emparant de la

Feracis agri et divites Tartessii.

Aviénus, *Ora maritima*, vers 254-255, 301-303, 422-423.

Sur d'autres mauvaises leçons du nom de ce peuple dans Marcien d'Héraclée et Appien, voir Movers, *Phönizisches Alterthum*, t. II, 2e partie, p. 630. Müllenhof (*Deutsche Altertumskunde*, t. I, p. 120, 129, 144, 145), distingue dans Avienus les Cilbicini, vers 255, 303, des Selbyssini, vers 422.

1. Sur la soumission de Tyr à Naboukoudouroussour voyez Maspero, *Histoire ancienne*, 4e édition, p. 553.

2. Ναβοκοδρόσορον δὲ τὸν παρὰ Χαλδαίοις εὐδοκιμήσαντα Ἡρακλέους μᾶλλον, καὶ ἕως Στηλῶν ἐλάσαι. Mégasthène, *Indica*, livre II; fragm. 20, Didot-Müller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. II, p. 416. Cf. Josèphe: Μεγασθένης ἐν τῇ τετάρτῃ τῶν Ἰνδικῶν... καταστρέψασθαι γὰρ αὐτὸν [Ναβουχοδονόσορόν] φησι Λιβύης τὴν πολλὴν καὶ Ἰβηρίαν. *Antiquités judaïques*, livre X, c. 11, § 1; éd. Didot-Dindorf, t. I, p. 391-392. *Fragmenta historicorum græcorum*, t. II, p. 417, fragm. 22.

Phénicie, 537 ans avant notre ère, mit, par voie de conséquence, les colonies phéniciennes sous sa suprématie. Aussi les Perses sont-ils placés par Varron à côté des Phéniciens dans la liste des peuples qui ont tenu l'Espagne sous leur joug[1]. De là aussi l'origine de la légende d'après laquelle Hercule, en d'autres termes, le dieu phénicien Melkarth, dans son voyage mythique d'Espagne, aurait eu des Mèdes et des Perses parmi ses compagnons de route[2], c'est-à-dire qu'au VIe siècle avant notre ère, il y eut des Mèdes et des Perses dans les navires qui conduisaient au temple de Melkarth à Gadeïra (Cadix) les Phéniciens ses adorateurs.

Les Carthaginois profitèrent de l'abaissement des Phéniciens pour se proclamer indépendants, et, sous le règne de Cambyse qui commença vers l'an 525 avant notre ère, ils refusèrent de reconnaître la suprématie des Perses[3]. Hannon, auteur de cette révolution[4], ne paraît pas avoir été assez puissant pour réunir à l'empire naissant de Carthage le vieil empire phénicien d'Espagne qui tomba presque entièrement entre les mains des Gaulois, c'est-à-dire qui passa des Chananéens aux Indo-Européens.

Déjà, nous l'avons vu, un peuple indo-européen avait pénétré dans la Péninsule. Les Ligures, à la date des documents

1. In universam Hispaniam pervenisse Iberos et Persas... Pline, *Histoire naturelle*; éd. Littré, livre III, c. 3, § 3, t. I, p. 154; éd. Teubnerianus, livre III, c. 3, § 8, t. I, p. 124.

2. Postquam in Hispania Hercules, sicuti Afri putant, interiit, exercitus ejus... brevi dilabitur. Ex eo numero Medi, Persæ et Armenii navibus in Africam transvecti. Salluste, *Jugurtha*, c. 18. Avant Cyrus, Tyr avait des Perses à sa solde (Ézéchiel, XXVII, 10, vers l'an 600). Nous ne croyons pas que les populations blanches du nord de l'Afrique descendent de ces Mèdes et de ces Perses. Si elles sont venues d'Espagne, comme il résulte du récit emprunté par Salluste aux traditions carthaginoises, elles sont d'origine ibérienne. L'opinion contraire est soutenue par F. Lenormant, *Manuel d'histoire ancienne*, t. I, p. 427; t. III, p. 155. Nous ne croyons pas être là-dessus en désaccord avec M. Brugsch, *Histoire d'Égypte*, 2e édition, p. 7-8, cf. p. 45, 109.

3. Hérodote, livre III, c. 17, 19; éd. Didot-Dindorf, p. 138.

4. Voir les passages de Justin, livre XIX, c. 1, — d'Hérodote, livre VII, c. 165, — et de saint Jean-Chrysostome cités par M. Müller, *Geographi græci minores*, t. I, Prolégomènes, p. XX et XXI.

mis en œuvre par Aviénus, c'est-à-dire à la fin du VI[e] siècle av.J.-C., possédaient les deux extrémités de la chaîne des Pyrénées, à l'est auprès d'Ampurias, à l'ouest aux environs de Bayonne; ils avaient même atteint les sources du Bétis.

Mais la domination gauloise en Espagne eut bien plus d'importance que celle des Ligures. Les Gaulois, au temps d'Hérodote, c'est-à-dire au milieu du V[e] siècle avant notre ère, étaient établis dans la région nord-ouest de l'Espagne jusqu'au pays des Cunètes[1]; leurs colonies leur fournirent un point d'appui pour dominer le reste de l'Espagne jusqu'à la conquête de ce pays par les Carthaginois, deux siècles plus tard, de l'an 238 à l'an 219 avant J.-C.[2]; et bientôt après ce succès Carthage écrasée laissa tomber l'Espagne comme une proie dans le gouffre du monde romain.

§ 13. *Les Ibères en Sardaigne et en Corse.*

Les Ibères n'ont pas seulement possédé les Iles Britanniques, la Gaule, l'Italie, l'Espagne, la Sicile : les deux grandes îles de la Méditerranée occidentale, la Sardaigne et la Corse leur ont aussi appartenu. Suivant Pausanias, des Ibères, montés sur une flotte que commandait un amiral du nom de Norax, auraient trouvé en Sardaigne des habitants logés épars dans des cavernes et des cabanes. Ils auraient fondé la première ville de Sardaigne et l'auraient appelée Nora, du nom de leur chef,

1. Οἱ Κελτοί εἰσι ἔξω Ἡρακλέων στηλέων, ὁμουρέουσι δὲ Κυνησίοισι, οἳ ἔσχατοι πρὸς δυσμέων οἰκέουσι τῶν ἐν τῇ Εὐρώπῃ κατοικημένων. Hérodote, livre II, c. 33, § 3; éd. Didot-Dindorf, p. 83, l. 2-5. Ῥέει γὰρ δὴ διὰ πάσης τῆς Εὐρώπης ὁ Ἴστρος, ἀρξάμενος ἐκ Κελτῶν, οἳ ἔσχατοι πρὸς ἡλίου δυσμέων μετὰ Κύνητας οἰκέουσι τῶν ἐν τῇ Εὐρώπῃ (Livre IV, c. 49, § 4; éd. Didot-Dindorf, p. 198, l. 8-11).

2. Diodore de Sicile, livre XXV, c. 8-17; éd. Didot-Müller, t. II, p. 457-460, 629. Polybe, livre II, c. 1, 13, 36; livre III, c. 13-17; 2[e] édition Didot, p. 68, 76, 93, 127-130. Sur la domination celtique en Espagne, voyez Éphore (quatrième siècle avant J.-C), cité par Strabon, IV, 4, 6; éd. Didot-Müller et Dübner, p. 165, l. 37-40; et Ératosthène (276-196), chez Strabon, II, 4, 4; *Ibid.*, p. 88, l. 23-29. Comparez Varron cité par Pline, III, § 8; éd. Teubner-Ianus, t. I, p. 124, l. 29.

longtemps avant la guerre de Troie [1]. On trouve plus tard cette tradition dans Solin, qui fait venir de Tartesse cette colonie ibérienne.

Le nom même des Sardes, originaire de Libye suivant Silius Italicus, Pausanias, Solin et Isidore de Séville [2], se trouve sur les côtes de la Méditerranée, au nord des Pyrénées; il est écrit *Sordus* dans la description de ces côtes au VIe siècle av. J.-C., par Aviénus. Cet auteur met les *Sordi* dans le pays qui fut plus tard le Roussillon, aujourd'hui département des Pyrénées-Orientales. Chez Aviénus le nom du peuple, *Sordus*, est identique au nom d'une rivière, le *Sordus*, qui coule dans le territoire de ce peuple, et ce territoire porte un nom dérivé du même mot : *Sordicenus cespes*, *Sordicena gleba* [3]. Le nom des *Sordones* que Pline et Pomponius Méla nous montrent encore

1. Καὶ πόλεις οὔτε οἱ Λίβυες, οὔτε τὸ γένος τὸ ἐγχώριον ἠπίσταντο ποιήσασθαι, σποράδες δὲ ἐν καλύβαις τε καὶ σπηλαίοις, ὡς ἕκαστοι τύχοιεν, ᾤκησαν... Μετὰ δὲ Ἀρισταῖον Ἴβηρες ἐς τὴν Σαρδὼ διαβαίνουσιν ὑπὸ ἡγεμόνι τοῦ στόλου Νώρακι, καὶ ᾠκίσθη Νῶρα πόλις ὑπὸ αὐτῶν. Pausanias, livre X, c. 17, § 2 et 5; éd. Didot-Dindort, p. 512, l. 14-16, 31-33.

2. Nihil ergo attinet dicere ut Sardus ab Hercule, Norax a Mercurio procreati, cum alter a Lybia, alter ab usque Tartesso Hispaniæ in hosce fines permeavissent, a Sardo terræ, a Norace Noro oppido nomen datum. Solin, 4, 1; éd. Mommsen, p. 50, l. 12-16. Cf. Silius Italicus et Isidore :

Mox Libyci, Sardus, generoso sanguine fidens
Herculis, ex sese mutavit nomina terræ.

Silius Italicus, *Punica*, livre XII, vers 359-360.

Sardus, Hercule procreatus, cum magna multitudine a Libya profectus, Sardiniam occupavit et ex suo vocabulo insulæ nomen dedit. Isidore, *Origines*, livre XIV, c. 6, § 39. Σαρδὼ δὲ ἡγεμονία τε ὑπῆρξε τῶν Λιβύων. Pausanias, l. X, c. 17, § 2; éd. Didot-Dindorf, p. 512, l. 9.

3. Sordus inde denique
Populus agebat inter avios locos;
Ac pertinentes usque ad interius mare
Inter ferarum lustra ducebant diem
Qua piniferae stant Pyrene vertices,
Et arva late et gurgitem ponti premunt.
In Sordiceni cespitis confinio.

Ora maritima, vers 552-558; éd. Holder, p. 165.

Hoc Sordicenæ, ut diximus, glebæ solum est.
. . . .
Stagno hoc ab ipso Sordus amnis effluit.

Ibidem, vers 568, 574; éd. Holder, p. 165.

dans la même région, au premier siècle après J.-C. [1] n'est autre chose que le nom des *Sordi* développé à l'aide d'un suffixe. Le nom latin de la Sardaigne, *Sardinia*, est, à son tour, dérivé de celui des *Sordones*.

L'explication la plus naturelle de ces faits est que les *Sordi* ou *Sordones*, venant des côtes de la Gaule, et les Tartesses, venant des côtes méridionales de l'Espagne, ont, conjointement, colonisé la Sardaigne. Les premiers ont donné leur nom à l'île, les seconds y ont fondé une ville : les uns et les autres étaient Ibères. La colonisation phénicienne est postérieure [2]. La tradition qui parle des Libyens ne nous contredit pas, si les Ibères et les Libyens sont le même peuple. Ce sont les *Sordi* ou *Sordones*, tant du continent que de l'île, qui appa-

1. In ora regio Sordonum intusque Consuaranorum, Pline, *Histoire naturelle*, livre III, éd. Littré, c. 5, § 1, t. I, p. 159; éd. Teubner-Ianus, § 32, t. I, p. 129. Ultra est Leucata, litoris nomen et Salsulæ fons... Inde est ora Sordonum et parva flumina Telis et Tichis. Pomponius Mela, livre II, c. 5, § 82, 84; éd. Teubner-Frick. p. 46.

2. Un système différent a été soutenu par Movers, *Phönizisches Alterthum*, t. II, 2e partie, p. 570. Mais le livre de Movers date de 1850. Il n'est plus guère possible aujourd'hui de soutenir, comme l'a fait le savant professeur de Breslau, que le nom de la Sardaigne est d'origine phénicienne. Ce que les monuments égyptiens récemment découverts nous apprennent de l'histoire des *Shardana* au xive siècle ne nous permet guère de les considérer comme Phéniciens, Chabas, *Études sur l'antiquité historique*, 2e édition, p. 186, 187, 189-201, 208, 296-307). Le rapprochement que Movers propose d'accepter entre la légendaire Iolaos qui aurait le premier colonisé la Sardaigne et le dieu carthaginois Iarbal (p. 568), ne peut se concilier avec l'orthographe primitive de Iolaos, qui est *Violavos*, (Fabretti, *Glossarium italicum*, col. 1963; cf. Corssen, *Die Etrusker*, I, 838. L'association de Iolaos avec le Pélasge Daidalos (Pausanias, IV, 30, 1), d'abord sujet du Phénicien Minos, ensuite révolté contre ce tyran, serait plus conciliable avec l'hypothèse qui ferait considérer Iolaos ou Violavos comme Pélasge. Τοῦ θεοῦ χρήσαντος... ἀποικίαν εἰς Σαρδὼ πέμψαι καὶ τοὺς ἐκ τῶν Θεσπιάδων αὐτῷ γενομένους υἱοὺς ἡγεμόνας ποιῆσαι ταύτης, [Ἡρακλῆς] ἔκρινε τὸν ἀδελφιδοῦν Ἰόλαον ἐκπέμψαι... Θέσπιος ἀνὴρ ἦν τὸ γένος ἐπιφανὴς ἐκ τῶν Ἀθηνῶν, υἱὸς Ἐρεχθέως... — Ἰολάος ἐπανιὼν εἰς τὴν Ἑλλάδα. Diodore de Sicile, livre IV, c. 29, § 1, 2; c. 30, § 3; éd. Didot, t. II, p. 208-209. Et en effet Iolaos venait de l'Attique: Ἰολάου καὶ Θεσπιέων τε καὶ ἐκ τῆς Ἀττικῆς στρατιὰ κατῆρεν ἐς Σαρδὼ (Pausanias, livre X, c. 17, § 5; éd. Didot-Dindorf, p. 512, l. 36-38); or l'Attique est souvent considérée comme la terre pélasgique par excellence.

raissent sous le nom de *Shardana*, dans les documents égyptiens du XIVe siècle : on les distingue des Libyens proprement dits : quelques-uns d'entre eux, prisonniers du roi Ramsès II, sont réduits à servir comme auxiliaires dans l'armée égyptienne où l'on trouve encore leurs descendants sous Ramsès III ; d'autres font partie de l'armée envoyée en Égypte par les puissances maritimes de la Méditerranée coalisées en vain contre la marine égypto-phénicienne sous le règne de Mînephtah, successeur de Ramsès II [1]. La colonisation phénicienne en Sardaigne fut la conséquence de ces événements militaires : les Phéniciens arrivèrent en Sardaigne comme alliés des Égyptiens vainqueurs.

En Corse, Sénèque, au premier siècle de notre ère, nous montre des Ibères qui portent encore le costume des Cantabres d'Espagne, et qui parlent leur langue, sauf de nombreuses modifications, que l'auteur latin explique par un long commerce avec les Grecs et les Ligures. Intervertissant les dates, il fait arriver les Ibères dans cette île en troisième lieu, après les Grecs qu'il place les premiers, après les Ligures qu'il met les seconds [2]. L'ordre inverse, moins flatteur pour la vanité des historiens grecs, est certainement celui qu'il faut adopter.

1. De Rougé, dans la *Revue archéologique*, t. XVI, p. 37, suppose que la première lutte des Égyptiens contre les *Shardana* remonte à Séti Ier (XVe siècle). Il pense que les *Shardana* venaient de Libye, mais le rapprochement fait par lui avec les *Sordes* du Roussillon est beaucoup plus favorable à mon opinion qu'à la sienne; cf. *Revue archéologique*, t. XVI, p. 86-91. D'ailleurs on a vu que les Libyens semblent être d'origine ibérique. — *Shardana* ne peut guère désigner les habitants de Sardes en Asie-Mineure, comme le pense M. Maspero. Car le thème du nom de Sardes est *Sardi-* et non *Sarda-* et ses habitants s'appelaient Σαρδιανοί, tandis que le nom de la Sardaigne est Σαρδώ, Σαρδόνος, thème *Sardon-* d'où Sardana, Shardana dérive naturellement. Voyez Étienne de Byzance aux mots Σάρδις et Σαρδώ. Cf. plus haut, p. 43, note 4.

2. Hæc ipsa insula sæpe jam cultores mutavit. Phocide relicta, Graii, qui nunc Massiliam incolunt, prius in hac insula consederunt... Transierunt deinde Ligures in eam, transierunt et Hispani, quod ex similitudine ritus adparet : eadem enim tegmenta capitum idemque genus calciamenti, quod Cantabris est, et verba quædam, nam totus sermo conversatione Græcorum Ligurumque a patrio descivit. Sénèque, *Ad Helviam*, c. 7, § 8, 9; éd. Teubner-Haase, t. I, p. 244.

§ 14. *Les Ibères en Afrique.*

Si l'on admet l'identité des Ibères avec les habitants légendaires de l'Atlantide tant vantés par Platon, il faut croire aussi que les Ibères ont fait la conquête du nord de l'Afrique jusqu'aux frontières de l'Égypte. On devrait donc probablement considérer comme ibères les Amazones de Libye dont Diodore de Sicile nous a conservé l'histoire. Il n'a évidemment jamais existé de nations exclusivement féminines, comme les légendes grecques le supposent ; mais quand des populations nomades faisaient une entreprise guerrière, la famille entière, groupée sur un chariot que le père conduisait, a pu souvent se trouver sur les lieux mêmes où la bataille se livrait ; et, dans des moments critiques, la femme a dû quelquefois, à côté de son époux, prendre avec ardeur part au combat qui devait, s'il se terminait par la victoire, l'enrichir des dépouilles du vaincu, et qui, en cas d'issue fatale, allait faire d'elle la concubine, de ses enfants les esclaves du meurtrier de son mari.

Diodore parle donc d'Amazones établies dans une île dite Hespérie, parce qu'elle était située au couchant, non loin du marais Triton. Suivant Diodore, le marais Triton, situé en Afrique au sud de Carthage d'après le périple de Scylax, se serait étendu, au temps des Amazones, jusqu'auprès de l'Océan [1]. L'île d'Hespérie, très grande, pleine d'arbres dont les habitants mangeaient les fruits, nourrissait aussi des troupeaux de bœufs, de chèvres et de moutons qui fournissaient une partie de l'alimentation des habitants ; mais le blé y était inconnu ; les Indo-européens et les Phéniciens n'y avaient donc pas encore pénétré. Cette île semble être l'Espagne.

Les Amazones parties de cette île auraient soumis les Numides, c'est-à-dire le pays qu'on appelle aujourd'hui l'Algérie,

1. C'est une assertion dont les études modernes n'ont pas démontré l'exactitude.

les habitants de l'île de Cerné sur la côte occidentale de l'Afrique dans l'Océan Atlantique, et, en général, les populations de l'Atlas voisines du même Océan, ce qui suppose la conquête du Maroc. Enfin les Amazones auraient fondé une ville dans une île au milieu du lac Triton, et de là elles auraient poussé jusqu'en Asie leur marche victorieuse[1]. Serons-nous trop téméraires en supposant que la guerre entreprise par les Libyens contre le roi d'Égypte Nékhérophès de la troisième dynastie, près de quarante siècles avant notre ère[2], peut être un des incidents de la grande expédition des Amazones ibériennes dans l'Afrique du nord ? Cette guerre aurait aussi marqué le terme des conquêtes faites dans l'Afrique du nord jusqu'aux frontières de l'Égypte, par les guerriers de l'Atlantide, suivant le récit du même événement chez Platon.

Un souvenir des conquêtes africaines de la race ibérique s'était conservé sur les bords du Rhône au temps du géographe Philéas, c'est-à-dire au cinquième siècle avant J.-C. Philéas rapporte que, suivant les riverains du Rhône, ce fleuve, limite occidentale des anciens Ibères, avait marqué autrefois

1. Diodore de Sicile, livre III, c. 53-55; éd. Didot-Müller, t. I, p. 165-168. Sur la situation de l'île de Cerné, voir Érastosthène, cité par Strabon, et le périple de Scylax : Πεπίστευκε ['Ερατοσθένης] ...περὶ τῶν ἔξω στηλῶν 'Ηρακλείων πολλοῖς μυθώδεσι, Κέρνην τε νῆσον καὶ ἄλλους τόπους ὀνομάζων τοὺς μηδαμοῦ νυνὶ δεικνυμένους (Strabon, l. I, c. 3, § 2, éd. Didot-Müller, p. 40, l. 11-14). 'Από δὲ Σολόεντος ἄκρας ποταμός ἐστιν, ᾧ ὄνομα Ξιῶν. Περὶ τοῦτον τὸν ποταμὸν περιοικοῦσιν Αἰθίοπες ἱεροί. Κατὰ δὲ ταῦτα νῆσός ἐστιν, ᾗ ὄνομα Κέρνη (Scylax, chez Didot-Müller, *Geographi græci minores*, éd. Didot-Müller, t. I, p. 93). Sur le lac Triton voyez le même périple : 'Η Σύρτις ἐστὶ ἡ μικρὰ, Κερκινῖτις καλουμένη, πολὺ τῆς ἄλλης Σύρτιδος χαλεπωτέρα καὶ δυσπλοωτέρα... 'Εν ταύτῃ τῇ Σύρτιδι ἐνέστηκεν ἡ νῆσος Τριτωνὶς καλουμένη καὶ ποταμὸς Τρίτων. (Didot-Müller, *Geographi græci minores* t. I, p. 88).

2. Brugsch, *Histoire d'Égypte*, 2e éd., p. 45. Maspero, *Histoire ancienne*, p. 61. Les populations blanches du nord de l'Afrique étaient déjà en contact avec les Égyptiens plus de 3800 ans avant notre ère, suivant M. Brugsch. Or, c'est probablement beaucoup plus tard, que la race indo-européenne, jusque-là réunie dans l'Asie-Centrale, se divisa en deux groupes, dont l'un, les Européens, se dirigea vers l'Ouest, tandis que l'autre, les Aryens proprement dits, restait aux environs de l'Oxus (?), en Asie.

les bornes de la Libye, *Libuè* [1]. Un temps aurait donc été où les Ibères, maîtres de la Gaule méridionale jusqu'au Rhône, et les Libyens, *Libues*, dominateurs de l'Afrique du nord, formaient une seule nation. L'établissement des *Libui* dans l'Italie du nord, celui des Liburnes dans les régions de l'Italie centrale que la géographie classique désigne sous les noms de Picenum et d'Ombrie [2], la domination des Sicanes dans la campagne romaine et dans l'Italie du sud, remonteraient à une date plus ancienne, où l'empire ibéro-libyen se serait étendu bien au delà du Rhône; et de cet empire, les Liburnes d'Illyrie nous montrent peut-être un tronçon détaché mais encore plein de vie aux temps historiques.

Diodore de Sicile fait remonter les exploits des Amazones de Libye à beaucoup de générations avant la guerre de Troie, à une époque bien antérieure aux combats qui rendirent célèbres les Amazones scythes établies en Asie-Mineure sur les bords du Thermodont. Ils seraient aussi antérieurs au règne de Thoutmos III, roi d'Égypte, 1600-1550, qui aurait, a-t-on dit, étendu sa domination jusqu'en Algérie. Les Amazones libyennes

1. Multa nos Rhodano super
Narrare longo res subegerunt stilo.
At numquam in illud animus inclinabitur
Europam ut isto flumine et Libyam adseram
Disterminari; Phileus hoc quanquam vetus
Putasse dicat incolas.

Aviénus, *Ora maritima*, vers 691-696, éd. Holder, p. 170. Il faut rapprocher le passage où Pline nous apprend que les deux embouchures du Rhône s'appelaient Libyques et l'une d'elles Hispanique, c'est-à-dire Ibère: Libyca appellantur duo ejus ora modica, ex his alterum Hispaniense, alterum Metapinum (*Histoire naturelle*, livre III, § 33; éd. Teubner-Ianus, p. 130). M. Littré (t. I, p. 159 et 181), propose de lire *libica* et de rattacher ce nom à celui d'un peuple gaulois d'Italie. Cette correction ne nous paraît pas suffisamment motivée. Cf. Müllenhoff, *Deutsche Altertumskunde*, t. I, p. 198.

2. Ubi nunc Brixia ac Verona urbes sunt locos tenuere Libui. Tite-Live, livre V, c. 35; éd. Teubner-Weissenborn, t. I, p. 291. Truentum cum amne, quod solum Liburnorum in Italia relicum est... Ab Ancona Gallica ora incipit togatæ Galliæ cognomine. Siculi et Liburni plurima ejus tractus tenuere. Pline, *Histoire naturelle*, livre III, § 110, 112; éd. Teubner-Ianus, t. I, p. 145.

de Diodore, c'est-à-dire les Libyens de race ibérique, seraient peut-être identiques aux Libyens à la peau brune et grisâtre dont M. Brugsch signale déjà la représentation figurée dans des monuments égyptiens de la quatrième dynastie [1].

Vers la fin du règne de Séti Ier, au quinzième siècle avant notre ère, d'autres Lybiens commencèrent à menacer l'Égypte; ils sont mentionnés dans les inscriptions hiéroglyphiques en compagnie des Maschouasch [2] appelés Maxues ou Maxyes par Hérodote [3]; leur histoire paraît appartenir à la période relativement moderne où s'était accomplie d'une façon irrémédiable la décadence de la race ibérique. Alors semble-t-il, s'était établie en Afrique, une colonie des Teucriens, peuple pélasgique qui posséda autrefois le nord-ouest de l'Asie-Mineure et s'étendit en Europe du Danube à l'Archipel et à la mer Adriatique [4]. Les Teucriens seraient les *Takkaro* des inscriptions égyptiennes [5]; ils auraient envoyé des colonies sur les côtes jadis ibériennes de l'Afrique environ 1500 ans avant notre ère, quand l'invasion indo-européenne avait déjà renversé une partie des états fondés dans les régions orientales

1. Brugsch, *Histoire d'Égypte*, 2e édition, p. 8. Ces représentations des Libyens remonteraient à 3 500 ans avant notre ère suivant la chronologie de M. Brugsch, à l'an 3000 environ si la découverte de M. Chabas sur la date de Menkhérès est reconnue comme certaine.

2. F. Lenormant, *Manuel d'histoire ancienne de l'Orient*, t. I, p. 427; t. III, p. 155. Chabas (*Études sur l'antiquité historique*, 2e édition, p. 184), dit qu'on ne les rencontre pas avant le règne de Ramsès II.

3. Τὸ δὲ πρὸς ἑσπέρης τοῦ Τρίτωνος ποταμοῦ Αὐσέων ἔχονται ἀροτῆρες ἤδη Λίβυες καὶ οἰκίας νομίζοντες κεκτῆσθαι, τοῖσι οὔνομα κέεται Μάξυες. Hérodote, l. IV, c. 191, § 1; éd. Didot-Dindorf, p. 236; Teubner-Dietsch, t. I, p. 376.

4. Εἴη δὲ ἡ Παιονίη ἐπὶ τῷ Στρυμόνι ποταμῷ πεπολισμένη, ὁ δὲ Στρυμὼν οὐ πρόσω τοῦ Ἑλλησπόντου, εἴησαν δὲ Τευκρῶν τῶν ἐκ Τροίης ἄποικοι. Hérodote, l. V, c. 13, § 3; éd. Didot-Dindorf, p. 243; Teubner-Dietsch, t. II, p. 5. — Τευκρῶν... πρὸ τῶν Τρωϊκῶν... οἳ διαβάντες ἐς τὴν Εὐρώπην κατὰ Βόσπορον τούς τε Θρήϊκας κατεστρέψαντο πάντας καὶ ἐπὶ τὸν Ἰόνιον πόντον κατέβησαν μέχρι τε Πηνειοῦ ποταμοῦ τὸ πρὸς μεσαμβρίης ἤλασαν. Hérodote, l. VII, c. 20 à la fin; éd. Didot-Dindorf, p. 327; Teubner-Dietsch, t. II, p. 136.

5. F. Lenormant, *Manuel*, t. I, p. 437, 438, 440; Chabas, *Études d'antiquité historique*, 2e édition, p. 250, 254, 259, 262, 284, 286, 288, écrit *Tsekkariou*. Cf. Maspero, *Histoire ancienne*, 4e éd. p. 267.

de l'Europe par la race pélasgique, dans les régions occidentales de l'Europe par les Ibères [1].

Déjà à cette date, la race indo-européenne des Liguses, Ligures ou Sicules avait conquis sur les Ibères une partie de l'Italie, et ses armées victorieuses devaient bientôt menacer jusque sur les bords du Nil les grands rois d'Égypte. Après l'Afrique et l'Italie, les Ibères, peu à peu submergés par le flot toujours montant de l'invasion indo-européenne, allaient perdre successivement leurs possessions d'Europe; en Europe même, après leur autonomie, leur langue a partout disparu, sauf dans le petit pays basque; là, subsistent quelques débris linguistiques d'une race vaincue, mais autrefois puissante, qui paraît avoir dominé jadis dans une grande partie de l'Europe occidentale et même peut-être de l'Afrique.

1. Voyez plus bas, p. 96, 99.

CHAPITRE IV.

LES TURSES OU PÉLASGES-TURSÂNES.

SOMMAIRE. § 1. Sens de ces termes ethnographiques. — § 2. L'empire pélasgique. — § 3. Documents d'où résulte l'identité des Pélasges et des Tursânes. — § 4. Textes qui, à tort, distinguent les Pélasges des Tursânes. — § 5. Les Pélasges-Tursânes ne sont pas Indo-européens. — § 6. Date de leurs premières relations avec les Thraces. — § 7. Leurs premiers établissements en Asie-Mineure et en Europe. — § 8. Les Péoniens et les Teucriens sont des Pélasges comme les Mysiens. — § 9. Les Pélasges-Tursânes du mont Athos. — § 10. Ceux de Thessalie, d'Épire et de Béotie. — § 11. Ceux d'Athènes. — § 12. Ceux d'Étolie et d'Acarnanie. — § 13. Ceux du Péloponnèse. — § 14. Ilos l'Assyrien et Pélops le Pélasge. — § 15. Fusion entre les Pélasges-Tursânes et les Hellènes. — § 16. Les vieilles généalogies grecques distinguent les Pélasges des Hellènes. — § 17. Les Pélasges et les Héthéens. — § 18. Ludos le Sémite. — § 19. Le Déluge pélasgique d'Ogygès, le déluge hellénique de Deucalion, la religion des Pélasges-Tursânes. — § 20. La marine et les arts des Pélasges-Tursânes. — § 21. Fin de l'indépendance pélasgique en Grèce.

§ 1. *Sens des termes ethnographiques Pélasge et Turse ou Tursâne.*

Avant l'invasion indo-européenne, l'Europe méridionale était, semble-t-il, partagée en deux empires : à l'occident, les Ibères venus de la légendaire Atlantide ; à l'orient, un peuple arrivé d'Asie-Mineure et qu'on trouve désigné chez les Grecs par le nom de Pélasges, par celui de Tursânes [1], en dialecte ionien

1. L'orthographe ancienne Τυρσᾶνοι n'a été conservée qu'en dialecte dorien :

Ὄφρα κατ' οἶκον ὁ Φοῖνιξ ὁ Τυρσανῶν τ' ἀλαλατός.

Pindare, *Pythiques*, I, 72; éd. Schneidewin, t. I, p. 88. Pindare chante,

Tursènes (plus tard Tyrrhènes), et par les deux noms réunis de Pélasges-Tursânes. Les habitants de l'Italie les appelèrent Turskes (plus tard Tuskes). Les Égyptiens prononçaient Toursha, et l'on trouve peut-être ce nom sous la forme germanisée *Thurs* dans les traditions teutoniques (voyez p. 78). Dans certains documents du XIVe au Ve siècle avant notre ère, le nom de Toursha, Tursâne ou Tursène désigne seulement un rameau de la race pélasgique établi sur une partie des côtes et des îles de la mer Égée, puis en Italie, par opposition à d'autres rameaux : aux Plishti, c'est-à-dire aux Pélasges de Crète; aux Masa ou *Musoï*, aux Pélasges de Mysie en Asie-Mineure; aux Takkaro ou *Teucroï*, aux Pélasges de Macédoine et de Thrace. Nous prenons Pélasge dans un sens plus général.

Tant que les Ibères d'un côté, les Pélasges de l'autre ne trouvèrent devant eux que les sauvages habitants des cavernes, ils purent se développer sans rencontrer de résistance sérieuse. Mais un jour, paraît-il, le Pélasge et l'Ibère se virent en face l'un de l'autre, et un choc se produisit entre les deux maîtres de l'Europe. Dans le *Timée* de Platon, Socrate nous fait, d'après Solon, un récit pompeux de cette grande lutte où la victoire resta aux Pélasges et qui fixa les limites de l'invasion ibérique. Socrate, en bon Athénien qu'il était, attribue à ses compatriotes l'honneur de ce triomphe : « Nos » livres, » fait-il dire à Solon par les prêtres égyptiens, « nos » livres racontent combien était grande la puissance qui, ve- » nant de la mer Atlantique, portait alors l'insulte dans l'Eu- » rope entière et dans l'Asie. C'est votre ville qui l'a arrêtée... » Alors la puissance de votre ville, ô Solon, brilla aux yeux de » tous les hommes par le courage et par la force. La première » de toutes les villes par la magnanimité et par les arts de la » guerre, elle marcha d'abord à la tête des Grecs (*lisez* Pélas- » ges); puis, abandonnée des autres, elle combattit seule. Ré- » duite au danger le plus extrême, elle triompha des envahis-

dans cette pièce, la victoire navale remportée par Hiéron I[er], roi de Syracuse, contre les flottes combinées des Carthaginois et des Tursânes (Étrusques), sur les côtes d'Italie, près de Cumes, 474 ans avant J.-C.

» seurs, empêcha les peuples encore libres de tomber dans l'es- » clavage et rendit à la liberté tous ceux qui avaient été as- » servis de ce côté-ci des colonnes d'Hercule [1]. »

L'importance de ce succès peut-être exclusivement légendaire est beaucoup exagérée, car s'il donna des limites à l'empire ibère, il n'en amena pas la chute: La gloire de le renverser était réservée aux Indo-Européens. Quant au rôle attribué par Platon à Athènes, il est la conséquence d'une interprétation trop étroite des traditions relatives aux origines pélasgiques de cette ville. Athènes se considérant comme la ville pélasgique par excellence, s'attribue tout l'honneur d'un fait militaire dont la gloire revient à la totalité de cette race. Pour bien comprendre le texte de Platon que nous venons de citer, il faut le rapprocher des passages d'Hérodote qui nous parlent de l'époque où les Athéniens étaient Pélasges [2] et du mur pélasgique d'Athènes [3]. Il faut se reporter à Scymnus de Chio qui nous dit que les plus anciens habitants d'Athènes étaient des Pélasges [4]; enfin et surtout à ce curieux passage où Thucydide, parlant de la presqu'île du mont Athos, dit que la plus grande partie des habitants est pélasgique, de

1. Platon, éd. Stallbaum, t. VII, p. 99, 102. Didot-Schneider, t. II, p. 202, l. 3-6, 25-34

2. *Ἀθηναῖοι δὲ ἐπὶ μὲν Πελασγῶν ἐχόντων τὴν νῦν Ἑλλάδα καλεομένην ἦσαν Πελασγοί, οὐνομαζόμενοι Κραναοί.* Hérodote, livre VIII, c. 44, § 2; éd. Didot-Dindorf, p. 396, l. 15-17; éd. Teubner-Dietsch, t. II, p. 242.

3. *Κλεομένης δὲ ἀπικόμενος ἐς τὸ ἄστυ ἅμα Ἀθηναίων τοῖσι βουλομένοισι εἶναι ἐλευθέροισι ἐπολιόρκεε τοὺς τυράννους ἀπεργμένους ἐν τῷ Πελασγικῷ τείχεϊ.* Hérodote, V, 64, § 3; Didot, p. 258, l. 22-23; Teubner, II, 29. Sur ce mur voir aussi Hécatée, cité par Hérodote, VI, 137, § 1, 2; Didot, p. 316; Teubner, II, 119: *Πελασγοὶ ἐπεί τε ἐκ τῆς Ἀττικῆς ὑπὸ Ἀθηναίων ἐξεβλήθησαν, εἴτε ὦν δὴ δικαίως εἴτε ἀδίκως, τοῦτο γὰρ οὐκ ἔχω φράσαι πλὴν τὰ λεγόμενα ὅτι Ἑκαταῖος μὲν ὁ Ἡγησάνδρου ἔφησε ἐν τοῖσι λόγοισι λέγων ἀδίκως· ἐπεί τε γὰρ ἰδεῖν τοὺς Ἀθηναίους τὴν χώρην, τὴν σφίσι ὑπὸ τὸν Ὑμησσὸν ἐοῦσαν ἔδοσαν οἰκῆσαι, μισθὸν τοῦ τείχεος τοῦ περὶ τὴν ἀκρόπολίν κοτε ἐληλαμένου.* Cf. *Fragmenta historicorum græcorum*, t. I, p. 29, fragment 362.

4. *Ἑξῆς Ἀθῆναι· φασὶ δ' οἰκητὰς λαχεῖν*
ταύτας Πελασγοὺς πρῶτον, οὓς δὴ καὶ λόγος
Κραναοὺς καλεῖσθαι . . . .

Scymnus de Chio, vers 559-561; Didot-Müller, *Geographi græci minores*, t. I, p. 218.

même race que les Tursânes ou, comme il écrit, les Tursênes, qui ont jadis habité Lemnos et Athènes [1].

§ 2. *L'empire pélasgique.*

Mais Athènes n'était qu'une petite partie du vaste empire possédé par la race pélasgique. Cet empire, à l'époque de sa puissance, sans parler de ses colonies en Italie et en Afrique, comprenait une partie de l'Asie-Mineure, la Grèce; il s'étendait au nord de la Grèce sur une portion de la vallée du Danube, où les Indo-Européens paraissent l'avoir trouvé et s'être installés par conquête à son détriment, quand vers l'an 2000 (?) avant J.-C., arrivant d'Asie, et ne formant encore qu'un seul peuple, ils s'établirent au centre de l'Europe. Eschyle, dans ses *Suppliantes* représentées pour la première fois à Athènes entre l'an 500 et l'an 493 avant notre ère, nous donne un tableau assez clair du territoire soumis à la domination pélasgique, lorsque Danaos et ses filles, poursuivis par les Égyptiens, vinrent demander l'hospitalité aux Pélasges d'Argos dans le Péloponnèse, c'est-à-dire à l'époque où quelques-uns des Pasteurs qui avaient dominé l'Égypte allèrent, vaincus et fugitifs, chercher asile sur les côtes du Péloponnèse. C'était vers l'an 1700 avant notre ère. Déjà le premier groupe des Indo-Européens d'Europe, les Thraco-Illyro-Ligures, s'était avancé vers le sud, et cependant l'empire pélasgique comprenait encore, outre la Grèce proprement dite, l'Épire, la Thessalie, la Macédoine et confinait à la Thrace [2].

1. Τὸ δὲ πλεῖστον Πελασγικόν, τῶν καὶ Λημνόν ποτε καὶ Ἀθήνας Τυρσηνῶν οἰκησάντων. Thucydide, livre IV, c. 109, § 4; éd. Didot-Haase, p. 192.

2. Voici comment s'exprime Pélasgos, roi d'Argos:

Τοῦ γηγενοῦς γὰρ εἰμ' ἐγὼ Παλαίχθονος
ἶνις Πελασγὸς, τῆς δὲ γῆς ἀρχηγέτης
ἐμοῦ δ' ἄνακτος εὐλόγως ἐπώνυμον
γένος Πελασγῶν τήνδε καρποῦται χθόνα.
Καὶ πᾶσαν αἶαν, ἧς δί' ἁγνὸς ἔρχεται
Στρυμὼν, τὸ πρὸς δύνοντος ἡλίου κρατῶ.
Ὁρίζομαι δὲ τήν τε Πεῤῥαιβῶν χθόνα

Un des noms sous lesquels les Pélasges nous apparaissent dans l'histoire, Turses, d'où les dérivés Tursânes ou Tursênes et Turskes, semble identique au nom vieux-scandinave *Thurs* qui désigne, dans les vieilles légendes de la race germanique, un peuple de géants prédécesseur des Germains sur le même sol. La fable peut ici avoir un certain fondement historique. Nous ne songeons pas à soutenir que les Pélasges aient occupé avant les Germains le territoire sur lequel la race germanique se trouvait établie au commencement de notre ère. La race germanique a peut-être conservé dans les légendes relatives aux Thurses, un souvenir de l'impression redoutable qu'éprouvèrent les Indo-Européens quand, arrivant d'Asie dans leurs chariots sur les rives du bas Danube, ils se trouvèrent pour la première fois en contact avec l'empire et la civilisation pélasgiques [1]. Mais à cette époque le groupe indo-européen établi en Europe ne formait encore qu'un peuple. Il y aurait là une tradition conservée par la littérature légendaire et qui remonterait à 2000 ans (?) avant notre ère [2].

Πίνδου τε τἀπέκεινα, Παιόνων πέλας
ὄρη τε Δωδωναῖα· συντέμνει δ' ὅρος
ὑγρᾶς θαλάσσης· τῶνδε τἀπὶ τάδε κρατῶ.

Le roi pélasge d'Argos régnait donc sur le bassin du Strymon et sur les pays situés à l'occident de ce fleuve, sur les Perrhèbes en Thessalie et sur les régions qui se trouvent à l'ouest de la Thessalie au delà du Pinde, là où est Dodone. Eschyle, *Suppliantes*, vers 250-259; Dindorf, *Poetarum Scenicorum fabulae*, 5e éd., p. 42.

1. Sur la limite septentrionale des Pélasges, voyez plus bas, p. 94, 97, 98.

2. Sur ce sujet, voyez Grimm, *Deutsche Mythologie*, 3e éd., p. 487-489. M. Fick, *Vergleichendes Wörterbuch*, 3e éd., t. III, p. 132, n'adopte pas la doctrine de Grimm. Suivant lui, le germanique *thorsa* « géant » est un mot d'origine germanique dérivé de la racine indo-européenne TERS « avoir soif, être sec, se crevasser. » Les dérivés germaniques certains de cette racine veulent dire « être sec, faner, soif, etc. » et semblent n'avoir aucun rapport avec l'idée de géant. La doctrine de Grimm reste donc la plus vraisemblable. Cf. Schade, *Altdeutsches Wœrterbuch*, 2e édition, au mot *Duris*.

§ 3. *Documents d'où résulte l'identité des Pélasges et des Tursânes.*

Pour bien comprendre les textes des historiens grecs et romains relatifs à l'histoire des Pélasges ou Turses, Tursânes, Turskes, il y a d'abord un point à établir, c'est la synonymie des deux termes, Pélasges et Turses, du dernier desquels Tursânes et Turskes sont de simples dérivés. Nous avons déjà cité le passage où Thucydide racontant avec l'autorité d'un contemporain les événements de l'an 424 avant J.-C., dit que le plus grand nombre des habitants de la presqu'île du mont Athos est pélasgique, que ce sont ces Tursânes qui ont habité autrefois Lemnos et Athènes[1]. Thucydide, Athénien, parlant de l'histoire de sa ville natale, mérite le respect de la critique; et il devait connaître, presque aussi bien qu'il connaissait Athènes, Lemnos soumise aux Athéniens de son temps, comme il le raconte lui-même dans son ouvrage si justement célèbre.

Ajoutons que Pythagore, qui naquit, comme on le sait, en 608, était fils d'un Tursâne de Lemnos établi pour ses affaires dans l'île ionienne de Samos. C'est la doctrine de Théopompe[2]

1. Τὸ δὲ πλεῖστον Πελασγικὸν τῶν καὶ Λημνόν ποτε καὶ Ἀθήνας Τυρσηνῶν οἰκησάντων. Thucydide, livre IV, c. 109, § 4, éd. Didot-Haase, p. 192. Cf. Hérodote : IV, 145, 2 : Τῶν ἐκ τῆς Ἀργοῦς ἐπιβατέων παίδων παῖδες ἐξελαθέντες ὑπὸ Πελασγῶν τῶν ἐκ Βραυρῶνος ληϊσαμένων τὰς Ἀθηναίων γυναῖκας, ὑπὸ τούτων ἐξελαθέντες ἐκ Λήμνου οἴχοντο πλώοντες ἐς Λακεδαίμονα (éd. Teubner-Dietsch, t. I, p. 356; Didot-Dindorf, p. 223, l. 35-39).

2. Πυθαγόρας μὲν οὖν Μνησάρχου, Σάμιος, ὥς φησιν Ἱππόβοτος· ὡς δ' Ἀριστόξενος ἐν τῷ Πυθαγόρου βίῳ καὶ Ἀρίσταρχος καὶ Θεόπομπος, Τυῤῥηνὸς ἦν. Théopompe, fr. 67; Didot-Müller, *Frag. histor. græc.*, t. I, p. 287-288. Comparez Hermippe cité par Diogène Laërce, VIII, 1 : Πυθαγόρας Μνησάρχου δακτυλιογλύφου, ὥς φησιν Ἕρμιππος, Σάμιος ἦ, ὡς Ἀριστόξενος, Τυῤῥηνὸς ἀπὸ μιᾶς τῶν νήσων ἃς κατέσχον Ἀθηναῖοι Τυῤῥηνοὺς ἐκβαλόντες. (Didot-Müller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. III, p. 41, fr. 22. Hermippe écrivait à la fin du troisième siècle av. J.-C.). Rapprochons Hérodote, VI, 140 : Μιλτιάδης... νηῒ κατανύσας ἐξ Ἐλαιοῦντος τοῦ ἐν Χερσονήσῳ ἐς τὴν Λῆμνον, προηγόρευε ἐξιέναι ἐκ τῆς νήσου τοῖσι Πελασγοῖσι, c'est-à-dire Τυρσηνοῖσι (éd. Teubner, II, 121; Didot, 137). Voir aussi, p. 80, note 2.

et d'Aristoxène[1] tous deux de la fin du quatrième siècle avant notre ère. Néanthe de Cyzique qui écrivait aux environs de l'an 200 avant J.-C. dit aussi que certains auteurs attribuaient cette origine au grand philosophe grec[2]. Or Lemnos, île tursâne d'après cette tradition, est, suivant Hérodote, une île pélasgique[3]. Donc les Pélasges et les Tursânes sont le même peuple, comme le dit Thucydide.

Myrsile, écrivain du troisième siècle avant J.-C., s'accorde avec Thucydide pour considérer les Tursânes comme d'anciens habitants d'Athènes. C'est à eux qu'il attribue la construction de l'enceinte de l'Acropole bâtie, dit Hérodote, par les Pélasges. Myrsile appartient à une époque où l'on expliquait, par les voyages imaginaires d'un petit peuple, les débris épars de l'empire pélasgique détruit; suivant lui, les Tursânes auraient pris le nom de Pélasges parce qu'ils ressemblaient à des oiseaux de passage, à des cigognes, en grec *pelargoï*[4]. Cette étymologie est évidemment absurde[5]; mais elle prouve que Myrsile considérait comme synonymes les

1. Aristoxène, fragments 1, 2, Didot-Müller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. II, p. 272. Voir la note précédente. Comparer la suivante.

2. *Λέγει δὲ ὁ Κλεάνθης ἄλλους εἶναι, οἳ τὸν πατέρα αὐτοῦ Τυῤῥηνὸν ἀποφαίνονται, τῶν τὴν Λῆμνον ἀποικησάντων. Ἐντεῦθεν δὲ κατὰ πρᾶξιν εἰς Σάμον ἐλθόντα καταμεῖναι καὶ ἀστὸν γενέσθαι.* Néanthe, fragm. 30, tiré de Porphyre, *Vie de Pythagore*; Didot-Müller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. III, p. 9-10.

3. Hérodote, VI, 140 (éd. Teubner-Dietsch, t. II, p. 121); IV, 145 (éd. Teubner-Dietsch, t. I, p. 356), passages cités, p. 79, notes 1, 2; et V, 26 : *Λῆμνόν τε καὶ Ἴμβρον, ἀμφοτέρας ἔτι τότε ὑπὸ Πελασγῶν οἰκεομένας* (Teubner-Dietsch, t. II, p. 11; Didot-Dindorf, p. 217). Cf. p. 102, 112.

4. *Μυρσίλος... τοὺς Τυῤῥηνούς φησιν, ἐπειδὴ τὴν ἑαυτῶν ἐξέλιπον, ἐν τῇ πλάνῃ μετονομασθῆναι Πελαργοὺς, τῶν ὀρνέων τοῖς καλουμένοις πελαργοῖς εἰκασθέντας, ὡς κατὰ ἀγέλας ἐφοίτων εἴς τε τὴν Ἑλλάδα καὶ τὴν βάρβαρον· καὶ τοῖς Ἀθηναίοις τὸ τεῖχος τὸ περὶ τὴν ἀκρόπολιν, τὸ Πελασγικὸν καλούμενον, τούτους περιβαλεῖν.* Myrsile, fragm. 3; *Frag. hist. græc.*, t. IV, p. 457. Denys d'Halicarnasse, l. I, c. 28; éd. Teubner, t. I, p. 34; Didot, p. 20, l. 39-46.

5. Elle a été naturellement reproduite par Strabon : *Οἱ τὴν Ἀτθίδα συγγράψαντες ἱστοροῦσι περὶ τῶν Πελασγῶν, ὡς καὶ Ἀθήνησι γενομένων· διὰ δὲ τὸ πλανήτας εἶναι καὶ δίκην ὀρνέων ἐπιφοιτᾶν ἐφ' οὓς ἔτυχε τόπους Πελαργοὺς ὑπὸ τῶν Ἀττικῶν κληθῆναι.* Strabon, livre V, c. 2, § 4; éd. Didot-Müller et Dübner, p. 184, l. 38-42.

deux termes de Pélasges et de Tursânes, et nous ne devons pas négliger une circonstance qui donne à son témoignage une autorité toute particulière : c'est qu'il était né à Méthymne, dans l'île de Lesbos. Il écrivit une histoire de cette île : or, Lesbos est une des îles que les Pélasges ont occupées. Strabon nous dit même que Lesbos a été appelée Pélasgie[1].

Sophocle qui vécut de l'an 495 à l'an 405 avant J.-C. parle des Pélasges du Péloponnèse en des termes analogues à ceux dont se servent Thucydide et Myrsile à propos des Pélasges d'Athènes. Dans son *Inachos* se trouvait une invocation à ce fleuve qui était en même temps, d'après la légende, le premier roi d'Argos : « Inachos aux eaux abondantes, ô toi à qui » le père des sources, l'Océan, a donné naissance, c'est à ta » puissance majestueuse que sont soumis les champs d'Argos, » les collines d'Héra (Junon), et les Pélasges-Tursânes [2]. » Sophocle n'était pas originaire d'Argos dont il parle dans ces vers : mais né dans l'Attique, habitant de la pélasgique Athènes, il était aussi bien placé que Thucydide et Myrsile pour connaître à fond et de première main les traditions ethnographiques relatives aux origines pélasgiques.

L'identité des Tursânes et des Pélasges est encore affirmée par Hellanique de Lesbos, contemporain de Sophocle et de Thucydide, compatriote de Myrsile, et plus ancien que lui d'un siècle environ. Mais Hellanique est en contradiction avec Myrsile sur un point. Suivant Myrsile, des deux noms de Pélasge et de Tursânes, Tursânes est le plus ancien, Pélasge

1. Τὴν Λέσβον Πελασγίαν εἰρήκασι. Strabon, livre V, c. 2, § 4, éd. Didot-Müller et Dübner, p. 184, ligne 19.

2. *Ἴναχε νᾶτορ, παῖ τοῦ κρηνῶν*
πατρὸς Ὠκεανοῦ, μέγα πρεσβεύων
Ἄργους τε γύαις, Ἥρας τε πάγοις
καὶ Τυρσηνοῖσι Πελασγοῖς.

Sophocle, fragment 256, chez Teubner-Dindorf, *Poetarum scenicorum græcorum... fabulæ*, 5e édition, p. 134. Une leçon différente et, je crois, moins bonne, a été donnée dans le Sophocle de Didot-Ahrens, fragment 677, p. 367. On trouve le texte rectifié dans le Denys d'Halicarnasse de Teubner-Kiessling, livre I, c. 25, t. I, p. 30; l'édition Didot, rétablit la leçon *γεννᾶτορ* au lieu de *νᾶτορ*, p. 18, ligne 38.

le plus nouveau. Hellanique prétend qu'on a dit d'abord Pélasges, et que le nom de Tursânes date de l'époque où les Pélasges s'établirent en Italie (xe siècle)[1]. Il est de toute évidence qu'il se trompe, car dès le quatorzième siècle avant notre ère, le nom de Toursha, d'où le grec Tursânes est dérivé, apparaît dans les monuments de l'Égypte[2]. Mais cette erreur n'a aucune importance pour la solution de la question qui nous occupe ici. Hellanique avait lu le nom des Tursânes dans une des hymnes attribuées à Homère et dans la *Théogonie* d'Hésiode[3]; il savait donc que ce nom remontait fort haut. Il émettait sur l'origine et sur le rapport chronologique de ce nom avec le nom de Pélasge une hypothèse hasardée; mais son témoignage sur la synonymie de ces deux termes ethnographiques, usités pour désigner une race dont d'importants tronçons avaient encore de son temps conservé leur langue et leur autonomie, ne perdait, par cette erreur, aucune autorité[4].

1. Ἑλλανίκος ὁ Λέσβιος τοὺς Τυῤῥηνούς φησι, Πελασγούς πρότερον καλουμένους, ἐπειδὴ κατῴκησαν ἐν Ἰταλίᾳ παραλαβεῖν ἣν νῦν ἔχουσι προσηγορίαν. Hellanique, fragm. 1, Didot-Müller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. I, p. 45; Denys d'Halicarnasse, livre I, c. 28; éd. Teubner-Kiessling, t. I, p. 33, l. 29 et suiv.; éd. Didot, p. 20, l. 28-30.

2. Rougé, *Revue archéologique*, t. XVI, p. 39, 43, 92-94; cf. F. Lenormant, *Manuel d'histoire ancienne*, 3e édition, t. I, p. 401, 427, 438; Maspéro, *Histoire ancienne*, 4e édition, p. 219, 256.

3. Ληϊσταὶ προγένοντο θοῶς ἐπὶ οἴνοπα πόντον
Τυρσηνοί. . . . .

In Bacchum, 7, 8; éd. Baumeister, p. 70-71; cf. *Théogonie*, v. 1016.

4. Sur deux étymologies modernes, tout aussi hasardées du mot *Pélasge*, voir Curtius, *Grundzüge der griechischen Etymologie*, 5e édition, p. 34, 454. M. Hehn, *Kurturpflanzen*, 2e édition, p. 54, 472, prétend faire venir Πελασγός de la même racine que πέλος « gris. » Les Pélasges seraient les « gris, » c'est-à-dire les « vieux. » On ne trouve pas ce rapprochement dans Curtius (p. 271). Il n'est pas prouvé que πελασγός soit un mot d'origine grecque et dérive d'une racine indo-européenne PEL : πελασγός paraît être la prononciation grecque d'un nom que les Égyptiens prononçaient *Poulousti* et qui serait identique à celui des Philistins de la Bible. Voir sur ce point Chabas, *Études sur l'antiquité historique*, 2e édition, p. 235, 250, 254, 258-263, 284-292, 447; Maspero, *Histoire ancienne*, 4e édition, p. 267, 270; F. Lenormant, *Manuel*, 3e édition, t. I, p. 438-441; *Les premières civilisations*, t. II, p. 419. Les Philistins de Palestine appelés Kéréthim dans la Bible venaient de Caphtor qui est l'île de Crète. Ho-

§ 4. *Textes qui, à tort, distinguent les Pélasges des Tursânes.*

Nous allons passer aux textes dans lesquels les Pélasges et les Tursânes sont donnés comme deux peuples distincts. Le plus ancien de ces textes appartient à Hérodote.

Sur la question de savoir quels rapports ethnographiques il pouvait y avoir entre les Pélasges et les Tursânes, nous ne pouvons nous attendre à trouver chez Hérodote la même précision que chez les auteurs originaires des pays pélasgiques

mère dans l'Odyssée, XIX, 177, parle des Pélasges de Crête qui, par conséquent, paraissent appartenir au même peuple que les Philistins :

Κρήτη τις γαῖ' ἐστὶ, μέσῳ ἐνὶ οἴνοπι πόντῳ,

. . . .

ἐν δ' Ἐτεόκρητες μεγαλήτορες, ἐν δὲ Κύδωνες,

Δωριέες τε τριχάϊκες, δῖοί τε Πελασγοί.

L'objection de M. Chabas, à savoir que les Philistins étaient d'origine chamitique (Genèse, X, 6-14,) ne prouve rien, puisque rien ne démontre que les Pélasges ne fussent pas d'origine chamitique. Je n'entends pas comme F. Lenormant, le verset 4 du chapitre X de la Genèse. Suivant moi, on ne doit pas conclure de ce verset que les Étrusques fussent de la race de Japhet (*Manuel*, I, 104-105). Ce verset veut dire qu'au temps reculé auquel il se rapporte, la race de Javan occupait déjà la plus grande partie de la Grèce et des îles voisines, c'est-à-dire les quatre localités dont la population est désignée par les noms d'*Élisah*, *Tharsis*, *Ketim* et *Dodanim*. *Élisah* serait l'Élide, partie du Péloponnèse; *Dodanim* paraît dériver du nom de Dodone en Épire, une des plus anciennes résidences connues de la race grecque; *Ketim* serait la Macédoine, suivant le premier livre des Machabées, c. 8, v. 5, qui donne le titre de roi des Ketéens à Alexandre le Grand. Tharsis est donc dans ce texte une région voisine de la Grèce, vraisemblablement les îles de la mer Égée conquises déjà par les Grecs sur les *Tursa* ou *Tursènes*. Je ne crois donc pas que *Tharsis*, dans la Genèse, ait la valeur ethnographique de l'égyptien *Toursha* pas plus que du *Tursâne* des Grecs: c'est un terme géographique. Je ne crois pas davantage qu'il faille, avec Movers, reconnaître dans ce *Tharsis* la colonie phénicienne de Tartesse en Espagne. Les textes que cite Movers, *Phönizisches Alterthum*, t. II, 2e partie, p. 597, n'ont pas le même auteur que les généalogies contenues dans le chapitre X de la Genèse, et prouvent simplement dans ces textes de date évidemment différente que le mot *Tharsis* n'a pas le même sens.

comme Sophocle et Thucydide d'Athènes, Hellanique de Lesbos, Myrsile de Méthymne. Hérodote était né à Halicarnasse, colonie dorienne établie en Carie, et quelque vraisemblable que soit la parenté des Cariens et des Pélasges, la Carie tout entière était en dehors de la partie des côtes de l'Asie-Mineure occupée par les Pélasges avant l'invasion indo-européenne : Mycale, limite des Pélasges au sud [1], était, au nord, limite des Cariens. Quand donc Hérodote parle des Pélasges, ce n'est pas une tradition nationale et pour ainsi dire de famille qu'il reproduit : nous qui l'écoutons, nous entendons un compilateur répéter plus ou moins exactement ce qu'il a appris dans ses voyages ou dans les livres.

L'historien d'Halicarnasse ne se sert ordinairement pas de l'expression de Tursânes. Il appelle Pélasges et non Tursânes (qu'il écrit Tursênes), les anciens habitants d'Athènes[2]. Lemnos, où Thucydide met les Tursânes, était, suivant Hérodote, habitée par des Pélasges [3]. Les Tursânes, pour Hérodote, c'est la fraction de cette race transplantée en Italie, sauf dans un seul passage où il parle des Tursânes établis en Thrace auprès des Pélasges. Il distingue donc les Pélasges de Thrace des Tursânes du même pays ; cependant il ne nous dit pas que les uns et les autres n'appartinssent pas à la même race.

1. Μενεκράτης ὁ Ἐλαΐτης ἐν τοῖς Περὶ κτίσεων φησὶ τὴν παραλίαν τὴν νῦν Ἰωνικὴν πᾶσαν, ἀπὸ Μυκάλης ἀρξαμένην, ὑπὸ Πελασγῶν οἰκεῖσθαι πρότερον καὶ τὰς πλησίον νήσους. Ménécrate, fragm. 1; Didot-Müller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. II, p. 342. Cf. Strabon, livre XIII, c. 3, § 3; éd. Didot-Müller et Dübner, p. 531, lignes 8-13. Ménécrate écrivait vers l'an 300 avant J.-C.

2. Ἀθηναῖοι δὲ ἐπὶ μὲν Πελασγῶν ἐχόντων τὴν νῦν Ἑλλάδα καλεομένην ἦσαν Πελασγοὶ οὐνομαζόμενοι Κραναοί. Hérodote, l. VIII, c. 44, § 2, éd. Didot-Dindorf, p. 396, lignes 15-17; éd. Teubner-Dietsch, t. II, p. 242.

3. Τῶν ἐκ τῆς Ἀργοῦς ἐπιβατέων παίδων παῖδες ἐξελαθέντες ὑπὸ Πελασγῶν... ἐκ Λήμνου οἴχοντο πλώοντες ἐς Λακεδαίμονα. Hérodote, l. IV, c. 14, § 2; éd. Didot-Dindorf, p. 223, l. 35-39; éd. Teubner-Dietsch, t. I, p. 356. Οἱ δὲ Πελασγοὶ οὗτοι Λῆμνον τότε νεμόμενοι... (l. VI, c. 138, § 1; éd. Didot-Dindorf, p. 316, l. 43-44; éd. Teubner-Dietsch, t. II, p. 120). Μιλτιάδης... κατανύσας... ἐς τὴν Λῆμνον προηγόρευε ἐξιέναι ἐκ τῆς νήσου τοῖσι Πελασγοῖσι (l. VI, c. 140, § 1; éd. Didot-Dindorf, p. 317, l. 34-38; éd. Teubner-Dietsch, t. II, p. 121).

Rien n'est fréquent comme l'usage de noms différents pour désigner le même groupe ethnographique. Dans le français littéraire, *germain*, *teutonique* et *allemand* sont souvent synonymes. L'anglais *german* désigne le même peuple que l'allemand *deutsch*. Le second de ces deux noms existe en anglais comme le premier, on l'écrit *dutch* en anglais. Mais en anglais *dutch* et *german* ne sont pas synonymes et servent à distinguer deux peuples de même race que la politique seule a séparés l'un de l'autre, les Allemands et les Hollandais.

Les savants de l'antiquité ont trop souvent cédé à la tendance de distinguer autant de races qu'ils trouvaient de noms. Une doctrine courante dans le monde des lettres est qu'il n'y a pas de synonymes. Mais cette maxime n'a qu'une vérité relative, et, appliquée dans le domaine de l'érudition comme principe absolu, elle mène aux résultats les plus erronés. Ainsi se sont égarés après Hérodote plusieurs compilateurs du premier siècle avant J.-C. et du siècle suivant : Scymnus de Chio[1], Strabon, Denys d'Halicarnasse, Pline l'Ancien quand, écrivant trois et quatre siècles après Sophocle, Thucydide, Hellanique, Myrsile de Méthymne, ils ont prétendu faire des Pélasges et des Tursânes (dont ils écrivent le nom Tyrrhènes), deux races différentes. De l'existence de deux noms, ils concluaient à l'existence de deux races à une époque où la race pélasgique s'étant, en Grèce, fondue avec la race hellénique et où, en Italie, le nom de Pélasge étant inusité partout ailleurs que dans les livres, toute vérification *sur pièce*, s'il m'est permis de m'exprimer ainsi, était devenue impossible. Et des savants modernes ont préféré l'affirmation arbitraire et relativement récente de Scymnus, de Strabon, de Denys d'Halicarnasse et de Pline au témoignage si ancien et si autorisé de Thucydide,

1. Μετὰ τὴν Λιγυστικὴν Πελασγοὶ δ' εἰσὶν
οἱ πρότερον κατοικήσαντες ἐκ τῆς Ἑλλάδος,
κοινὴν δὲ Τυῤῥηνοῖσι χώραν νεμόμενοι.

Scymnus de Chio, vers 217-219 (*Geographi græci minores*, t. I, p. 204). Scylax, plus ancien n'a pas commis la même erreur : § 5. Ἀπὸ δὲ Ἀντίου Τυῤῥηνοὶ ἔθνος μέχρι Ῥώμης (*ibid.*, p. 18).

de Sophocle, d'Hellanique de Lesbos et de Myrsile de Méthymne[1]. Il nous paraît évident que ces savants modernes ont fait fausse route.

§ 5. *Les Pélasges-Tursânes ne sont pas Indo-Européens.*

Les Pélasges étaient étrangers à la race indo-européenne. Un des caractères distinctifs de la race indo-européenne est, comme nous le verrons plus loin, l'industrie de la fabrication des étoffes. Or, la tradition grecque nous présente la fabrication des étoffes comme un art appris par les Pélasges postérieurement à leur établissement dans le Péloponnèse.

L'agriculture a été dans le domaine commun du groupe européen de la race indo-européenne avant l'époque où le peuple unique formé par ce groupe s'est divisé en ses divers rameaux. Or, il fut un temps où les Pélasges établis dans le Péloponnèse ne connaissaient point l'agriculture; ils l'apprirent en même temps que la fabrication des étoffes. Le nom de Triptolème est associé aux récits de l'introduction de l'agriculture dans le Péloponnèse comme dans l'Attique où cette introduction fut le résultat de l'invasion indo-européenne, c'est-à-dire d'une conquête par les Thraces; cela nous montre que dans le Péloponnèse comme dans l'Attique nous nous trouvons en face du même fait: les Pélasges ont appris l'agriculture des Indo-Européens[2].

1. Rapprocher des passages de ces auteurs cités p. 79-82, un passage de Pausanias relatif à la fondation d'un temple à Athènes par le fils de Tursâne; il en sera question au § 11, p. 103.

2. Καλλιστοῦς... *τόν τε ἥμερον καρπὸν ἐσηγάγετο οὗτος παρὰ* Τριπτολέμου *καὶ τὴν ποίησιν ἐδίδαξε τοῦ ἄρτου καὶ ἐσθῆτα ὑφαίνεσθαι καὶ ἄλλα τὰ ἐς ταλασίαν μαθὼν παρ'* Ἀδρίστα. Ἀπὸ *τούτου δὲ βασιλεύσαντος* Ἀρκαδία *τε ἀντὶ* Πελασγίας *ἡ χώρα καὶ ἀντὶ* Πελασγῶν Ἀρκάδες *ἐκλήθησαν οἱ ἄνθρωποι.* Pausanias, l. VIII, c. 4, § 1; éd. Didot-Dindorf, p. 367, lignes 27-33. Ce passage traite spécialement de l'Arcadie. Sur l'introduction de l'agriculture à Argos pendant la domination pélasgique, voyez le même auteur l. I, c. 14, § 2 (éd. Didot-Dindorf, p. 19, lignes 45-46): *Λέγεται οὖν ὡς Δήμητρα ἐς Ἄργος ἐλθοῦσαν Πελασγὸς δέξαιτο οἴκῳ.* Quant aux textes relatifs à la légende de Triptolème en Attique, il en sera question au livre II.

§ 6. *Date des premières relations des Pélages-Tursânes avec les Thraces.*

Nous parlerons avec détails de l'invasion des Thraces en Europe, quand arrivera le moment d'étudier spécialement la plus ancienne histoire de ce peuple. Mais il est nécessaire ici de donner, dès à présent, une indication chronologique.

La tradition athénienne relative aux mystères de Dêmêtêr (Cérès), à Éleusis, associe formellement le nom des Thraces à l'invention de l'agriculture. Ce n'est donc pas des Égyptiens que la Grèce l'a reçue. Les Égyptiens avaient la charrue et le blé dès la douzième dynastie, entre les années 2850 et 2400 avant notre ère[1]. Mais à cette époque la marine égyptienne n'était pas assez hardie pour s'aventurer sur des côtes aussi éloignées que celles de la Grèce. Ce fut seulement vers la fin de la domination des Pasteurs, vers l'an 1700 avant notre ère, que des vaisseaux venus d'Égypte abordèrent en Grèce et y déposèrent des colons.

Danaos qui personnifie cette colonie s'établit à Argos. Il n'était pas Égyptien, nous dit Diodore; il était du nombre des étrangers que les Égyptiens chassèrent parce que ces étrangers avaient une religion différente de la leur[2]. Danaos et ses filles sont des Pasteurs fugitifs; ce sont quelques-uns des anciens maîtres de l'Égypte qui, poursuivis par les maîtres nouveaux du pays, vont s'établir en Grèce. La date que nous donnons à cet événement est confirmée par des documents égyptiens dans lesquels on voit peu après, sous le règne de

1. F. Lenormant, *Manuel d'histoire ancienne*, 3e édition, t. I, p. 354.

2. Κατὰ τὴν Αἴγυπτον... πολλῶν γὰρ καὶ παντοδαπῶν κατοικούντων ξένων καί διηλλαγμένοις ἔθεσι χρωμένων περὶ τὸ ἱερὸν καὶ τὰς θυσίας, καταλελῦσθαι συνέβαινε παρ' αὐτοῖς τὰς πατρίους τῶν θεῶν τιμάς... Εὐθὺς οὖν ξενηλατουμένων τῶν ἀλλοεθνῶν, οἱ μὲν ἐπιφανέστατοι καὶ δραστικώτατοι συστραφέντες ἐξερρίφησαν, ὥς τινές φασιν, εἰς τὴν Ἑλλάδα καί τινας ἑτέρους τόπους, ἔχοντες ἀξιολόγους ἡγεμόνας, ὧν ἡγοῦντο Δαναὸς καὶ Κάδμος τῶν ἄλλων ἐπιφανέστατοι. Diodore de Sicile, l. XL, c. 3, § 1, 2; éd. Didot-Dindorf, t. II, p. 579.

Thoutmos III, la Grèce désignée par le nom d'îles des Tana [1]. Le nom égyptien de Tana est identique au nom grec de Danaos qui, chez Homère, a le même sens que dans les inscriptions égyptiennes. Thoutmos III se vante d'avoir soumis à sa domination les îles des Tana. Or, il régna de 1600 à 1550 environ [2].

Si vers l'an 1700, époque approximative de l'arrivée de Danaos en Grèce, les habitants de la Grèce n'avaient pas connu l'agriculture, ils l'auraient apprise des colons ou des conquérants que l'Égypte leur envoyait. Mais les traditions helléniques n'attribuent pas cette origine à l'agriculture des Grecs. Elles reconnaissent aux Thraces l'honneur d'avoir apporté en Grèce la culture des céréales, cet art qui, en multipliant les produits du sol, exerce une influence si grande sur le développement de la richesse et sur les progrès de la civilisation. Elles n'attribuent à l'agriculture égyptienne qu'une action toute locale, limitée à l'Argolide [3]. Si l'on date de l'an 1700, époque où les Pasteurs furent chassés d'Égypte, l'arrivée de Danaos dans la cité pélasgique d'Argos, il faut faire remonter plus haut la conquête par les Thraces de la ville d'Éleusis en Attique. On peut supposer que les Thraces se seront avancés dans les régions situées au sud du bas Danube et auront envahi la Grèce vers l'an 2000 avant notre ère. C'est la date à laquelle serait né, suivant Hérodote, le dieu thrace Dionusos [4]. L'établissement des Pélasges dans les mêmes régions était plus ancien. Nous aurions donc :

1. E. de Rougé, dans la *Revue archéologique*, t. IV (1861), p. 201, 220.

2. F. Lenormant, *Manuel d'histoire ancienne*, t. I, p. 377.

3. Ἐν τῇ Ἀργείᾳ σπαρέντος τῶν πυρῶν σπέρματος, ἐκ Λιβύης Ἄργου μεταπεμψαμένου. Polémon, fragm. 12 ; Didot-Müller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. III, p. 119. Polémon écrivait au commencement du second siècle avant notre ère.

4. Hérodote a dit (II, 145, 3), que de Dionusos, fils de Sémélé à l'époque où il écrivait, il s'était écoulé seize cents ans (Didot-Müller, *Ctesiæ... fragmenta*, p. 173, note **). Dans le texte donné par M. Dindorf, éd. Didot, p. 120, lignes 1, 2, on lit mille soixante ans. Nous préférons le texte original d'accord avec M. Dietsch (éd. Teubner, t. I, p. 192) : Διονύσῳ μέν

Arrivée	des Pélasges en Grèce,		2500 (?)	avant J.-C.
Id.	des Thraces	id.	2000 (?)	id.
Id.	de Danaos	id.	1700 (?)	id.[1]

Le fragment si curieux de Diodore de Sicile sur les dominateurs de la mer que nous a conservé la chronique d'Eusèbe est d'accord avec cette théorie[2]. Dans ce document, il faut distinguer : 1° la liste des peuples qui ont régné sur la mer (elle s'arrête au commencement du cinquième siècle avant notre ère par conséquent elle paraît dater de cette époque) ; 2° des chiffres indiquant la date présumée de la domination de chacun de ces peuples. Cette seconde partie, résultat des calculs fantastiques des chronographes, est évidemment dépourvue de toute valeur. La première partie nous semble au contraire d'une grande autorité : elle représente la tradition historique. On y voit que la mer appartint d'abord aux Lydiens et aux Pélasges, deux synonymes pour désigner la même race, car c'est de Lydie comme nous l'apprend Hérodote, que les

νυν τῷ ἐκ Σεμέλης τῆς Κάδμου λεγομένῳ γενέσθαι κατὰ ἑξακόσια ἔτεα καὶ χίλια μάλιστά ἐστι ἐς ἐμέ.

1. Castor, auteur du premier siècle avant notre ère, gendre du roi de Galatie Dejotaros et fondateur d'une école de chronologie, qui a fort embrouillé l'histoire des origines grecques, donne à l'avènement de Danaos une date qui correspond à l'an 1396 avant J.-C. (Didot-Müller, *Ctesiæ... fragmenta*, p. 170-171). Nous croyons Danaos plus vieux d'environ trois siècles.

2. Migne, *Patrologia latina*, t. XXVII (Œuvres de saint Jérôme, t. VIII), col. 274, 295-297, 303, 313, 319, 323, 329, 335, 347; Mai, *Eusebii Pamphili chronicorum canonum libri duo*, p. 168-169, 299, 303, 311-315. Cf. Didot-Müller, *Ctesiæ... fragmenta*, p. 180. Les dominateurs de la mer auraient été : 1° Les Lydiens pendant quatre-vingt-douze ans à commencer en 1168 av. J.-C.; 2° les Pélasges, quatre-vingt-cinq ans à partir de l'année 1088; 3° les Thraces, soixante-dix-neuf ans à partir de 1015 (?) 4° les Phrygiens, vingt-trois ans à partir de 916; 5° les Rhodiens, vingt-cinq ans à partir de 903; 6° les Chypriens trente-trois ans à partir de 866 (?); 7° les Phéniciens, quarante-cinq ans à partir de 824; 8° les Égyptiens à partir de 785 (?); 9° les Milésiens à partir de 753, etc. La liste se termine à l'année 480 av. J.-C. Des deux leçons qui placent l'une les Rhodiens au quatrième rang avant les Phrygiens, l'autre les Rhodiens au cinquième rang après les Phrygiens, nous préférons la seconde.

Pélasges-Tursânes arrivèrent en Europe. Ensuite viennent les Thraces et les Phrygiens, encore deux synonymes pour indiquer le même peuple, car les Phrygiens sont des Thraces établis en Asie. Après eux apparaissent les Rhodiens, les Cypriens, les Phéniciens, les Égyptiens, quatre synonymes : les Rhodiens et les Cypriens sont des colonies phéniciennes, et, comme les Phéniciens proprement dits, ils vécurent sous la domination égyptienne du dix-septième au treizième siècle avant notre ère [1].

§ 7. *Premiers établissements des Pélasges-Tursânes en Asie-Mineure et en Europe.*

Le plus ancien établissement connu des Pélasges est sur les côtes occidentales de l'Asie-Mineure. Nous avons déjà vu que Ménécrate d'Élée leur donnait pour limite méridionale le mont Mycale vis-à-vis l'île de Samos. Cet auteur grec leur attribue au nord les mêmes limites qu'à l'Ionie [2]; or les limites de l'Ionie nous sont connues par Hérodote [3] et elles entamaient légèrement la partie méridionale du territoire de la Lydie jusques et y compris Phocée. Mais avant l'établissement des Thraces en Asie-Mineure, dans les provinces connues sous les noms de Mysie, Bithynie et Phrygie, les Pélasges se sont certainement avancés bien au nord de l'Ionie. Le nom pélasgique de *Larissa* porté non seulement par une ville si-

1. F. Lenormant, *Manuel d'histoire ancienne*, t. III, p. 29-33.

2. Μενεκράτης γοῦν ὁ 'Ελαΐτης ἐν τοῖς περὶ κτίσεων φησὶ τὴν παραλίαν τὴν νῦν 'Ιωνικὴν πᾶσαν, ἀπὸ Μυκάλης ἀρξαμένην, ὑπὸ Πελασγῶν οἰκεῖσθαι πρότερον καὶ τὰς πλησίον νήσους. Strabon, l. XIII, c. 3, § 3; éd. Didot-Müller et Dübner, t. I, p. 531, lignes 8-12. Cf. *Fragmenta historicorum græcorum*, t. II, p. 342, fr. 1. Ménécrate, écrivait vers l'année 300 avant J.-C.

3. Μίλητος μὲν ['Ιώνων] πρώτη κέεται πόλις πρὸς μεσαμβρίην, μετὰ δὲ Μυοῦς τε καὶ Πριήνη· αὗται μὲν ἐν τῇ Καρίῃ κατοικέαται... αἵδε δὲ ἐν τῇ Λυδίῃ, Ἔφεσος, Κολοφῶν, Λέβεδος, Τέως, Κλαζομεναὶ, Φώκαια. Hérodote, l. I, c. 142, § 2, édition Didot-Dindorf, p. 48, l. 34-38; éd. Teubner-Dietsch, p. 77.

tuée près d'Éphèse en Ionie[1], mais par deux autres plus au nord l'une auprès de Cumes en Éolie[2], l'autre en Troade[3], établit que la domination pélasgique sur les côtes de l'Asie-Mineure a dû s'étendre de la Carie à la mer de Marmara et vraisemblablement jusqu'au Pont-Euxin. Cette opinion est confirmée par Hérodote : car cet historien nous montre, sur les côtes orientales de la mer de Marmara, deux villes, Plakiê et Skulakê encore habitées de son temps par des Pélasges; ces Pélasges à cette époque, c'est-à-dire au cinquième siècle avant notre ère, avaient conservé leur langue nationale, une langue différente de celle de tous leurs voisins : voilà ce qu'Hérodote nous apprend[4].

Les Pélasges ont dû passer d'Asie-Mineure en Europe par le détroit des Dardanelles, ou par celui de Constantinople. Ils ont dû occuper d'abord la région à laquelle plus tard les Thraces devaient donner leur nom. Puis ils ont étendu leur domination dans toute la péninsule des Balkans. Chez Eschyle l'empire pélasgique, au temps de Danaos vers l'an 1700,

1. Καὶ ἡ Ἐφεσία Λάρισά ἐστι... Strabon, l. IX, c. 5, § 19; éd. Didot-Müller et Dübner, p. 378, l. 29.

2. Ἐν τῇ Ἀσίᾳ ἥ τε [Λάρισα] Φρικωνὶς ἡ περὶ τὴν Κύμην καὶ ἡ κατὰ Ἁμαξιτὸν τῆς Τρωάδος. Strabon (IX, 5, § 19; *ibid.*, p. 378, l. 27-28). Πολλαὶ μὲν οὖν αἱ Λάρισαι, δεῖ δὲ τῶν ἐγγύς τινα δέξασθαι, μάλιστα δ' ἂν τὴν περὶ Κύμην ὑπολάβοι τις ὀρθῶς... Πελασγοὺς κεκακωμένους ὑπὸ τοῦ Τρωικοῦ πολέμου κατέχοντας δ' ὅμως ἔτι τὴν Λάρισαν. Strabon, XIII, 3, § 2 et 3; *ibid.*, p. 530, l. 27-29, 53-54.

3. Ἦν δὲ τῷ Ἀχαιίῳ συνεχὴς ἡ Λάρισα. Strabon, l. XIII, c. 1, § 47; éd. Didot-Müller et Dübner, p. 517, l. 6; cf. la note précédente.

4. Ἥντινα δὲ γλῶσσαν ἵεσαν οἱ Πελασγοὶ οὐκ ἔχω ἀτρεκέως εἶπαι· εἰ δὲ χρεών ἐστι τεκμαιρόμενον λέγειν τοῖσι νῦν ἔτι ἐοῦσι Πελασγῶν τῶν ὑπὲρ Τυρσηνῶν Κρηστῶνα πόλιν οἰκεόντων... καὶ τῶν Πλακίην τε καὶ Σκυλάκην Πελασγῶν οἰκισάντων ἐν Ἑλλησπόντῳ... ἦσαν οἱ Πελασγοὶ βάρβαρον γλῶσσαν ἱέντες... Καὶ γὰρ δὴ οὔτε οἱ Κρηστωνιῆται οὐδαμοῖσι τῶν νῦν σφέας περιοικεόντων εἰσὶ ὁμόγλωσσοι, οὔτε οἱ Πλακιηνοί, σφίσι δὲ ὁμόγλωσσοι. Hérodote, l. I, c. 57, § 1; éd. Didot-Dindorf, p. 17, l. 18-28; éd. Teubner-Dietsch, t. I, p. 26-27. Sur la situation de ces deux villes, voir Pomponius Mela, I, § 98 (éd. Teubner-Frick, p. 23) : trans omnem [Granicum] sedet in cervice pæne insulæ Cyzicum... post Placia et Scylace parvæ Pelasgorum coloniæ, quibus a tergo imminet mons Olympus, ut incolæ vocant Mysius. Flumen Ryndacos in quæ secuntur emittitur... trans Ryndacum est Dascylos.

a pour capitale Argos dans le Péloponnèse et en même temps le bassin du Strymon est sa limite orientale [1]. Ce tableau, quelque vieux qu'il soit, nous reporte dans l'histoire des Pélasges à une date relativement récente où déjà la conquête thrace avait enlevé aux Pélasges les pays situés en Europe à l'Est du bassin du Strymon.

Les anciens avaient conservé une tradition curieuse relative à l'invasion des Pélasges en Europe. On connaît la légende rapportée par Hérodote. Les Tursânes, car c'est de ce nom que se sert, dans ce passage, le grand historien, auraient été chassés de Lydie par une famine aussi terrible que prolongée. Pendant dix-huit ans, dit-on, ils ne mangèrent que de deux jours l'un : le jour de jeûne, pour tromper la faim, ils jouaient. Enfin, fatigués de ce régime frugal, ils se partagèrent en deux bandes : l'une resta dans le pays, l'autre s'embarqua. Le port d'embarquement fut Smyrne, et les émigrants s'appelèrent Tursânes, du nom de leur chef, fils de leur roi [2].

Nous ne considérons comme certain dans ce récit que ce qui concorde avec d'autres documents : 1° l'indication approximative du plus ancien domaine connu des Pélasges, qui aurait été en Asie-Mineure; 2° le fait que les Pélasges possédaient une marine. Hérodote dans ce passage indique seulement d'une manière approximative le plus ancien domaine connu des Pélasges, car il paraît dire que les Pélasges ne s'étendaient pas, en Asie-Mineure, au nord de la Lydie. Or, cette doctrine ne fut vraie qu'à partir de l'invasion thrace en Asie-Mineure. Avant cette invasion l'empire pélasgique en Asie-Mineure atteignait la Propontide et le Pont-Euxin aujourd'hui la mer de Marmara et la mer Noire.

1. Καὶ πᾶσαν αἶαν ἧς δι' ἁγνὸς ἔρχεται
Στρυμὼν, τὸ πρὸς δύνοντος ἡλίου κρατῶ.

Suppliantes, vers 254-255; Teubner-Dindorf, *Poetarum scenicorum græcorum... fabulæ*, 5e édition, p. 42.

2. Hérodote, l. I, c. 94; éd. Didot-Dindorf, p. 32-33; Teubner-Dietsch, t. I, p. 52.

§ 8. *Les Péoniens et les Teucriens sont des Pélasges-Tursânes comme les Mysiens.*

D'Asie cet empire s'étendit en Europe. Les Pélasges qui possédaient Larisse de Troade, au sud et tout près de l'Hellespont, ou détroit des Dardanalles, Plakiè et Skulakê au nord de ce détroit, ont vraisemblablement passé la mer à ce détroit ou plus au nord près de l'emplacement où devait être plus tard bâtie Constantinople, peut-être sur ces deux points. Hérodote parle de deux membres de la famille pélasgique quand il nous raconte qu'avant la guerre de Troie les Mysiens et les Teucriens traversèrent le Bosphore ou détroit de Constantinople, firent la conquête de toute la Thrace (c'est-à-dire de la région qui devait prendre le nom de Thrace sous la domination des Indo-Européens), s'étendirent jusqu'à la mer Adriatique et jusqu'au fleuve Pénée en Thessalie [1].

1. Μυσῶν τε καὶ Τευκρῶν τὸν πρὸ τῶν Τρωϊκῶν γενόμενον [στόλον], οἳ διαβάντες ἐς τὴν Εὐρώπην κατὰ Βόσπορον τούς τε Θρήϊκας κατεστρέψαντο πάντας καὶ ἐπὶ τὸν Ἰόνιον πόντον κατέβησαν μέχρι τε Πηνειοῦ ποταμοῦ τὸ πρὸς μεσαμβρίης ἤλασαν. Hérodote, l. VII, c. 20, § 2; éd. Didot-Dindorf, p. 327, l. 10-15; éd. Teubner-Dietsch, t. II, p. 136. L'identité des Pélasges et des Teucriens est établie non seulement par les textes relatifs aux Péoniens et que nous citerons p. 95-96, mais par ceux qui constatent la tradition de la communauté d'origine des Teucriens et des habitants primitifs de l'Attique et de la Krète. Ἐκ τῆς Κρήτης ἀφιγμένοις Τεύκροις... ἄλλοι δ' ἐκ τῆς Ἀττικῆς ἀφῖχθαί τινα Τεῦκρόν φασιν. Strabon, l. XIII, c. 1, § 48; éd. Didot-Müller et Dübner, p. 517, l. 22-22, 32-33. Κεφάλων φησὶν ὅτι Δάρδανος ἀπὸ Σαμοθράκης ἐλθὼν εἰς τὴν Τρωάδα, τὴν Τεύκρου τοῦ Κρητὸς θυγατέρα γαμεῖ Ἀρίσβην. Ἑλλάνικος δὲ Βάτειαν αὐτήν φησιν. Hellanique, fragm. 130; Didot-Müller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. I, p. 62. Τεῦκρον δὲ ἄλλοι τε πολλοὶ καὶ Φανόδημος, ὁ τὴν Ἀττικὴν γράψας ἀρχαιολογίαν, ἐκ τῆς Ἀττικῆς μετοικῆσαί φασιν εἰς τήν Ἀσίαν. Phanodème, fragm. 8; *ibid.*, t. I, p. 367. On sait que les plus anciens habitants connus de l'Attique sont les Pélasges-Tursânes. Ces Pélasges-Tursânes venaient d'Asie-Mineure. Phanodème renverse l'ordre des termes de la migration. Cet auteur écrivait au quatrième siècle avant J.-C. L'origine orientale des Teucriens d'Asie est confirmée par l'observation d'Hérodote que les Gargithes de Troade descendaient des Teucriens : Ὑμέης... εἷλε Γέργιθας τοὺς ὑπολειφθέντας τῶν ἀρχαίων Τευκρῶν (Hérodote, V, 122; éd. Didot-Dindorf, p. 277, l. 7, 14-15,

Ce texte nous indique quelle a été, à une date inconnue mais antérieure à l'arrivée des Indo-Européens, l'étendue de l'empire pélasgique en Europe, au Nord de la région qui fut plus tard la Grèce. Les Pélasges, Mysiens et Teucriens, atteignaient, à l'ouest, la mer Adriatique, au sud, le Pénée en Thessalie [1]; ils n'étaient donc arrivés ni à Athènes, ni dans le Péloponnèse. Mais en revanche ils possédaient toute la Thrace, non pas la Thrace de nos jours qui est resserrée entre l'Archipel et le mont Balkan, mais la Thrace du temps d'Hérodote, le plus grand pays du monde après l'Inde, la Thrace qui comprend le pays des Gètes et qui s'étend jusqu'au Danube [2], la Thrace où, à la date des conquêtes dont il s'agit, les Thraces n'étaient point encore parvenus, pas plus qu'ils n'étaient alors arrivés en Asie-Mineure : car les Teucriens, ou Pélasges de Troade, ont précédé en Asie-Mineure les Dardaniens ou Thraces de Troade, peuple Indo-Européen [3].

Après la conquête des contrées septentrionales de la péninsule des Balkans par les Thraces et les Illyriens, un groupe de

Teubner-Dietsch, t. II, p. 59); ἐν δεξιῇ δὲ Γέργιθας Τευκρούς (Hérodote, VII, 43, 3; éd. Didot-Dindorf, p. 333, l. 24; Teubner-Dietsch, t. II, p. 145).

1. Hérodote, l. VII, c. 20, § 2; éd. Didot-Dindorf, p. 327, l. 10-15; Teubner-Dietsch, t. II, p. 136. Voyez plus haut, p. 93, note 1.

2. Θρηΐκων δὲ ἔθνος μέγιστόν ἐστι μετά γε Ἰνδοὺς πάντων ἀνθρώπων... νόμοισι δὲ οὗτοι παραπλησίοισι πάντες χρέονται κατὰ πάντα, πλὴν Γετέων καὶ Τραυσῶν. Hérodote, V, 3; éd. Didot-Dindorf, p. 240, l. 33, 34, 36-41; Teubner-Dietsch, t. II, p. 2. Πρὶν δὲ ἀπικέσθαι ἐπὶ τὸν Ἴστρον, πρώτους αἱρέει Γέτας·... οἱ δὲ Γέται... Θρηΐκων ἐόντες ἀνδρηϊώτατοι καὶ δικαιότατοι. Hérodote, IV, 93; éd. Didot-Dindorf, p. 209, l. 53-54; p. 210, l. 4-6; Teubner-Dietsch, t. I, p. 334. Οἱ τοίνυν Ἕλληνες τοὺς Γέτας Θρᾷκας ὑπελάμβανον· ᾤκουν δ' ἐφ' ἑκάτερα τοῦ Ἴστρου. Strabon, l. VII, c. 3, § 2; éd. Didot-Müller et Dübner, p. 245, l. 28, 29. Les Daces aussi étaient Thraces. Ὁμόγλωττοι δ' εἰσὶν οἱ Δακοὶ τοῖς Γέταις. Strabon, l. VII, c. 3, § 13; *ibid.*, p. 253, l. 15-16.

3. Δάρδανος... Σαμοθρᾴκην ἀπολιπὼν εἰς τὴν ἀντίπερα ἤπειρον ἦλθε. Ταύτης δ' ἐβασίλευε Τεῦκρος. Apollodore, *Bibliothèque*, l. III, c. 12, § 1, 3, 4; Didot-Müller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. I, p. 169. Τῆς Τρωάδος χώρας πρῶτος ἐβασίλευσε Τεῦκρος... Τεύκρου δ' ἐγένετο θυγάτηρ Βάτεια· ταύτην δὲ Δάρδανος ὁ Διὸς γήμας καὶ τὴν βασιλείαν διαδεξάμενος, τοὺς λαοὺς ἀφ' ἑαυτοῦ ὠνόμασε Δαρδάνους. Diodore, l. IV, c. 75; éd. Didot-Müller, t. I, p. 244, lignes 37, 38, 40-44. Voyez plus haut, p. 78; cf. plus bas, p. 96.

Pélasges garda son autonomie dans cette région. Ce groupe était désigné par le nom de *Paiones* ou Péoniens. Les Péoniens, comme nous l'apprend Hérodote, n'avaient pas oublié leur origine asiatique et se disaient descendants des Teucriens [1]. Il y avait encore chez eux au cinquième siècle avant notre ère, des habitations lacustres comme celles que les archéologues modernes ont découvertes en Suisse, et on en peut lire la description chez Hérodote [2]. Polybe savait, au IIe siècle av. J.-C., qu'à une date reculée les Péoniens avaient possédé la Macédoine, alors connue sous le nom d'Émathie [3] et au nord de laquelle l'invasion hellénique les avait repoussés dans un petit canton resserré entre les Macédoniens au sud, les Illyriens à l'ouest, les Thraces à l'est et au nord [4]. Justin est d'accord avec Polybe ; suivant lui, le plus ancien nom de la Macédoine est Émathie, dit-il, et ses habitants étaient Pélasges [5]. Les Péoniens furent un des peuples ennemis que les Hellènes trouvèrent en Grèce, à leur arrivée; aussi Homère nous montre-t-il les Péoniens à côté des Pélasges proprement dits dans l'armée de

1. Παίονες... ἔφραζον ὡς... εἴη ἡ Παιονίη ἐπὶ τῷ Στρυμόνι ποταμῷ πεπολισμένη... εἴησαν δὲ Τευκρῶν τῶν ἐκ Τροίης ἄποικοι. Hérodote, V, 13; éd. Didot-Dindorf, p. 242, l. 51, 54, p. 243, l. 1-4; Teubner-Dietsch, t. II, p. 5.

2. Hérodote, l. V, c. 16; éd. Didot-Dindorf, p. 243; Teubner Dietsch, t. II, p. 6.

3. Μεταγαγεῖν εἰς τὴν νῦν μὲν Ἠμαθίαν, τὸ δὲ παλαιὸν Παιονίαν προσαγορευομένην... Polybe, XXIV, 8, § 4; éd. Didot, I, p. 689. Comparez le texte suivant: Ἠμαθία ἐκαλεῖτο πρότερον ἡ νῦν Μακεδονία... Θρᾳκῶν δὲ... Παίονες [ἐνέμοντο] περὶ τὸν Ἀξιὸν ποταμόν. Strabon, VII, fragm. 11; éd. Didot-Müller et Dübner, p. 275, l. 21, 22, 27-29.

4. Κατὰ δὲ τὴν Μακεδονίαν τρεῖς βασιλεῖς συνέστησαν ἐπὶ τὸν Φίλιππον, ὅ τε τῶν Θρᾳκῶν καὶ Παιόνων καὶ Ἰλλυριῶν. 356 avant J.-C. Diodore, XVI, 22, § 3; éd. Didot-Müller, t. II, p. 81, l. 49-51. Ἡ δὲ Παιονία τούτοις μέν ἐστι πρὸς ἕω τοῖς ἔθνεσι, πρὸς δύσιν δὲ τοῖς Θρᾳκίοις ὄρεσι, πρὸς ἄρκτον δ' ὑπέρκειται τοῖς Μακεδόσι. Strabon, VII, fragm. 4; éd. Didot-Müller et Dübner, p. 274, l. 21-23. Nous interprétons ce texte conformément à la carte n° VI, qui est jointe à cette édition de Strabon.

5. Macedonia ante a nomine Emathionis regis... Emathia cognominata est... Populus, Pelasgi, regio, Bottia dicebatur... In regione Pæonia quæ nunc portio est Macedoniæ regnasse fertur Pelegonus. Justin, VII, 1, § 1; éd. Teubner-Ieep, p. 51.

Priam [1], à ce siège de Troie qui est une sorte de poétique résumé des guerres par lesquelles la race hellénique consomma son installation victorieuse sur le sol de la Grèce.

Les Péoniens ou Teucriens, *Teucroï*, ces Pélasges établis sur les côtes de la Macédoine, paraissent identiques aux Takkaro, peuple maritime de la Grèce, qui, sous le règne de Ramsès III, à la fin du quatorzième siècle, attaqua inutilement l'Egypte à deux reprises, l'une du côté de l'occident, l'autre du côté de l'orient [2]. Un souvenir des relations entretenues entre les Teucriens et les ennemis occidentaux de l'Égypte nous a été conservé par Pindare et par Hérodote. Pindare nous parle d'une colonie troyenne à Cyrène en Libye. Suivant Hérodote, les Maxues (Maxyes), ou Libyens nomades, établis à l'est du fleuve Triton dans la régence actuelle de Tripoli, se seraient dits originaires de Troie [3]. Batta, roi des Libyens, qui attaqua l'Égypte sous Ramsès II [4], porte un nom dont dérive celui de Bateia, fille du pélasge Teucros et devenue par droit de conquête femme de l'Indo-Européen Dardanos [5]. Les Pélasges

1. Ἱππόθοος δ' ἄγε φῦλα Πελασγῶν ἐγχεσιμώρων
τῶν οἳ Λάρισσαν ἐριβώλακα ναιετάασκον
. . . .
Αὐτὰρ Πυραίχμης ἄγε Παίονας ἀγκυλοτόξους.
τηλόθεν ἐξ Ἀμυδῶνος, ἀπ' Ἀξιοῦ εὐρυρέοντος.

Iliade, II, 840-841, 848-849.

2. F. Lenormant, *Manuel d'histoire ancienne*, t. I, p. 437-440; cf. Maspero, *Histoire ancienne*, 4e édition, p. 267.

3. Κυράνας ἀγακτιμέναν πόλιν,
ἔχοντι τὰν χαλκοχάρμαι ξένοι
Τρῶες Ἀντανορίδαι.

Pindare, *Pythiques*, V, 82-86; éd. Teubner-Schneidewin, t. I, p. 134. Τὸ δὲ πρὸς ἑσπέρης τοῦ Τρίτωνος ποταμοῦ Αὐσέων ἔχονται ἀροτῆρες ἤδη Λίβυες καὶ οἰκίας νομίζοντες ἐκτῆσθαι, τοῖσι οὔνομα κέεται Μάξυες... Φασὶ δὲ οὗτοι εἶναι τῶν ἐκ Τροίης ἀνδρῶν. Hérodote, IV, 191, § 1, 2; éd. Didot-Dindorf, p. 236, l. 19-24; Teubner-Dietsch, t. I, p. 376. On suppose les Maxues identiques aux Maschouascha des inscriptions hiéroglyphiques. F. Lenormant, *Manuel*, t. I, p. 427. Maspero, *Histoire ancienne*, p. 221, 256.

4. F. Lenormant, *Manuel*, t. I, p. 429.

5. Τεύκρου δ' ἐγένετο θυγάτηρ Βάτεια, ταύτην δὲ Δάρδανος ὁ Διὸς γήμας... Diodore, IV, 75, § 1; éd. Didot-Müller, t. I, p. 244, l. 40, 41. Λαβὼν τὴν ἐκείνου θυγατέρα Βάτειαν. Apollodore, *Bibliothèque*, III, 12, § 1; Didot-Mül-

connus sous le nom de Teucriens, auraient donc fondé, au quinzième siècle avant notre ère, une colonie sur les côtes africaines de la Méditerranée[1]. Ils y étaient arrivés par l'île de Crète qu'ils possédaient aussi. Teucros, roi de Troade, est surnommé Crétois dans les histoires troyennes, dans les *Troïques* d'Hégésianax, et les Teucriens de Crète sont identiques aux Pélasges de Crète mentionnés par Homère, comme aux Pouloushti des monuments égyptiens[2].

Les *Musoï* ou Mysiens associés, dans le récit d'Hérodote, aux Teucriens qui, longtemps avant la guerre de Troie, passèrent d'Asie-Mineure en Thrace, sont, comme les Teucriens et les Péoniens, des Pélasges. Tandis que, suivant Justin, la Macédoine s'est anciennement appelée Péonie et a été alors possédée par les Pélasges, Hellanique nous la montre occupée par les Mysiens qui l'habitent avec les Macédoniens quand les Macédoniens sont venus s'y établir[3]. Ces Mysiens d'Hellanique sont identiques aux Péoniens de Justin.

Les Mysiens de Macédoine disparurent de bonne heure, mais ceux du nord, cantonnés près du Danube[4], au mi-

ler, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. I, p. 169. Comparez *Bottia*, nom pélasgique de la Macédoine suivant Justin, VII, 1. *Supra*, p. 95, n. 5.

1. F. Lenormant, *Manuel*, t. I, p. 427; t. III, p. 155, prend ces Pélasges pour des Indo-Européens.

2. Δάρδανος ἀπὸ Σαμοθρᾴκης ἐλθὼν εἰς τὴν Τρῳάδα τὴν Τεύκρου τοῦ Κρητὸς τὴν θυγατέρα γαμεῖ Ἀρίσβην. Ἑλλάνικος δὲ Βάτειαν αὐτήν φησι. Hégésianax, fragm. 5; Didot-Müller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. III, p. 70; cf. t. I, p. 63 (Hellanique, fragm. 130); p. 238 (Éphore, fragm. 21); où l'on voit que Bateia et Arisbe étaient des noms de lieux de la Troade. Hégésianax d'Alexandrie en Troade écrivait vers l'an 200 avant J.-C. Il est question des Pélasges de Crète dans l'*Odyssée*, XIX, 172, 177, 178. Sur les *Pouloushti*, voir Maspero, *Histoire ancienne*, 4e édition, p. 312-313.

3. Καὶ Μακεδόνος Αἰόλου· ἀφ' οὗ τονῦν Μακεδόνες καλοῦνται, μόνοι μετὰ Μυσῶν τότε οἰκοῦντες. Hellanique, fragm. 46; Didot-Müller, *Fragm. hist. græc.*, t. I, p. 51. Comparez le passage de Justin cité plus haut, p. 95, note 5.

4. [Γέται] ᾤκουν ἐφ' ἑκάτερα τοῦ Ἴστρου καὶ οὗτοι καὶ οἱ Μυσοὶ, Θρᾷκες ὄντες καὶ αὐτοὶ καὶ οὓς νῦν Μοισοὺς καλοῦσιν· ἀφ' ὧν ὡρμήθησαν καὶ οἱ νῦν μεταξὺ Λυδῶν καὶ Φρυγῶν καὶ Τρώων οἰκοῦντες Μυσοί. Strabon, l. VII, c. 3, § 2; éd. Didot-Müller et Dübner, p. 245, l. 29-32. Il y a dans ce passage deux erreurs: confusion des Mysiens avec les Thraces, croyance que les Mysiens d'Asie viennent d'Europe. On trouve la seconde de ces deux erreurs

lieu des tribus thraces, s'y maintinrent assez longtemps pour donner leur nom à la province romaine de Mésie.

Les Mysiens étaient, suivant Strabon, le même peuple que les *Maiones*[1], et les Maiones sont les anciens habitants de la Lydie[2]; ils ont été relégués dans la Maionie en Mysie[3], après la conquête de leur pays par les *Ludoï* ou Lydiens, c'est-à-dire par le peuple sémitique, appelé *Routonou* dans les monuments égyptiens, et que nous connaissons sous le nom d'Assyriens[4]. C'est sur les Mysiens d'Asie que les Thraces, qui étaient des Indo-Européens de la branche européenne, ont conquis la Bithynie[5], comme ils avaient précédemment conquis, sur les Mysiens d'Europe ou *Paiones*, le pays connu depuis sous le nom de Thrace. Les Mysiens habitaient près de l'Olympe, en Troade, comme les Teucriens qui sont de la même famille ; et à l'arrivée des Phrygiens, c'est-à-dire des Thraces, ils se retirèrent vers la source du Caïque près de la Lydie, nous dit Xanthos, le plus ancien historien de ce pays[6].

dans les passage que voici : Μυσία τε ὁμοίως ἥ τε Ὀλυμπηνή, συνεχὴς οὖσα τῇ Βιθυνίᾳ καὶ τῇ Ἐπικτήτῳ, ἥν ἔφη Ἀρτεμίδωρος ἀπὸ τῶν πέραν Ἴστρου Μυσῶν ἀπῳκίσθαι. Strabon, l. XIII, c. 8, § 1; *ibid.*, p. 489, l. 33-36.

1. Βρύγοι καὶ Βρύγες καὶ Φρύγες οἱ αὐτοί, καὶ Μυσοί καὶ Μαίονες καὶ Μήονες. Strabon, XII, 3, § 20; éd. Didot-Müller et Dübner, p. 471, l. 10-12.

2. Ὁ δῆμος λύδιος ἐκλήθη ὁ πᾶς οὗτος πρότερον Μηίων καλεόμενος. Hérodote, I, 7, § 3; éd. Didot-Dindorf, p. 3, l. 15, 16; Teubner-Dietsch, t. I, p. 4. Οἱ δὲ Λυδοὶ Μηίονες ἐκαλεῦντο τὸ πάλαι. Hérodote, VII, 74, § 1; éd. Didot-Dindorf, p. 340, l. 21; Teubner-Dietsch, t. II, p. 156. Aristote met en Lydie un roi du nom de Μαίων : τῷ βασιλεῖ τῶν Λυδῶν τοὔνομα Μαίονι. Fragment 274 ; Didot-Müller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. II, p. 186.

3. Τῆς Κατακεκαυμένης ἣν οἱ μὲν Μυσίαν, οἱ δὲ Μαιονίαν φασίν. Strabon, XII, 8, § 12; éd. Didot-Müller et Dübner, p. 493, l. 48-49.

4. Cette doctrine est contestée par M. Maspero, *Histoire ancienne*, 4e édition, p. 240, 669. Suivant lui, il n'est pas prouvé que les Lydiens fussent sémites, ni qu'ils fussent identiques au Routonou. Le premier point me semble démontré plus bas, p. 108, note 1.

5. Οἱ μὲν οὖν Βιθυνοί διότι πρότερον Μυσοὶ ὄντες μετωνομάσθησαν οὕτως ἀπὸ τῶν Θρᾳκῶν τῶν ἐποικησάντων. Strabon, XII, 3, § 3; éd. Didot-Müller et Dübner, p. 464, l. 12-14.

6. Ξάνθος ὁ Λυδὸς γράφει... Μυσούς... οἰκεῖν... περὶ τὸν Ὄλυμπον, τῶν δὲ Φρυγῶν ἐκ τῆς Θράκης περαιωθέντων, [ἀν]ελόντων τε τῆς Τροίας ἄρχοντα καὶ τῆς πλησίον γῆς, ἐκείνους μὲν ἐνταῦθα οἰκῆσαι, τοὺς δὲ Μυσοὺς ὑπὲρ τὰς τοῦ

La forme égyptienne du nom des *Musoï* ou Mysiens est Masa. Après l'établissement des Dardaniens, autrement dits Thraces ou Phrygiens, en Troade, les Masa furent, avec les Dardaniens, alliés des Syriens contre Ramsès II, roi d'Égypte [1] vers 1400. Les Maxues d'Hérodote, qui apparaissent dans les monuments égyptiens sous le nom de Maschouascha, qui habitaient en Afrique à l'ouest de l'Égypte et qui furent battus par Mînephtah, roi d'Égypte, au quatorzième siècle avant notre ère, paraissent tirer leur nom de celui des Masa ou Mysiens : ils se disaient originaires de Troie [2]. Nous les avons déjà rapprochés des Takkaro ou *Teucroï* dont le nom tantôt est un synonyme de celui des Mysiens, tantôt désigne une variété de ce peuple, toujours une des branches de la famille pélasgique.

§ 9. *Les Pélasges-Tursânes du mont Athos.*

Mais revenons à la Grèce. Avant de nous occuper des Teucriens, des Péoniens et des Mysiens, nous avons déjà parlé d'un autre débris de l'empire pélasgique au nord du Pénée. Ce sont ces Pélasges-Tursânes qui habitaient, vers la fin du ve siècle, la presqu'île du mont Athos [3]. Les Perrhaïbes étaient un autre reste des Pélasges dans la même région. Ils occupaient un pays montagneux près de l'Olympe et du Tempé,

Καΐκου πηγὰς πλησίον Λυδῶν. Strabon, XII, 8, § 3; éd. Didot-Müller et Dübner, p. 490, l. 4, 9, 11-15. Il resta cependant encore des Mysiens plus au nord, par exemple à Kios, sur la mer de Marmara : Ὑμέης... τραπόμενος ἐς τήν Προποντίδα εἷλε Κίον τὴν Μυσίην. Hérodote, V, 122, § 1; éd. Didot-Dindorf, p. 277, l. 7-9; éd. Teubner-Dietsch, t. II, p. 59.

1. De Rougé, dans la *Revue archéologique*, t. XVI (1867), p. 96; cf. Lenormant, *Manuel*, 3e édition, t. I, p. 410, 421; Brugsch, *Histoire d'Égypte*, 2e édition, p. 130. Maspero, *Histoire ancienne*, 4e édition, p. 220.

2. Φασὶ δὲ οὗτοι [Μάξυες] εἶναι τῶν ἐκ Τροίης ἀνδρῶν. Hérodote, IV, 191, § 2; éd. Didot-Dindorf, p. 236, l. 23-24; éd. Teubner-Dietsch, t. I, p. 376.

3. Τὸ πλεῖστον Πελασγικὸν τῶν καὶ Λῆμνόν ποτε καὶ Ἀθήνας Τυρσηνῶν οἰκησάντων. Thucydide, IV, 109, § 4 (av. J.-C., 424); éd. Didot-Haase, p. 192. cité par Denys d'Halicarnasse, I, 25; éd. Didot, p. 18, l. 32-35. Ὤκησαν δὲ τὴν χεῤῥόνησον ταύτην τῶν ἐκ Λήμνου Πελασγῶν τινες. Strabon, VII, fragm. 35; éd. Didot-Müller et Dübner, p. 280, l. 30-31.

au nord du Pénée, et paraissent aussi s'être étendus un peu au sud de ce fleuve. Le poète Simonide, qui vivait en l'an 500 avant notre ère, les appelle Pélasgiotes [1].

§ 10. *Les Pélasges-Tursânes de Thessalie, d'Épire et de Béotie.*

La conquête pélasgique ne s'arrêta pas au Pénée. Hérodote nous apprend que les Pélasges ont occupé autrefois toute la Grèce [2] ; qu'elle s'est même appelée Pélasgie avant de s'appeler Hellade [3]. Euripide, plus précis qu'Hérodote, dit que les habitants de la Grèce se sont nommés Pélasgiotes avant de s'appeler *Danaoï* [4] ; Danaos désigne à proprement parler la période égypto-phénicienne de l'histoire grecque et cette période est postérieure à la période pélasgique. Longtemps après la période égypto-phénicienne, le nom de Danaos est encore employé par Homère comme terme générique pour désigner la race grecque, soit que le nom d'Hellen n'eût pas encore, au temps d'Homère, acquis la valeur ethnographique qu'on lui

1. *Σιμωνίδης Περραιβοὺς καὶ Λαπίθας καλεῖ τοὺς Πελασγιώτας ἅπαντας τοὺς τὰ ἑῷα κατέχοντας τὰ περὶ Γυρτῶνα καὶ τὰς ἐκβολὰς τοῦ Πηνειοῦ καὶ Ὄσσαν καὶ Πήλιον*... Strabon, IX, c. 5, § 20; éd. Didot-Müller et Dübner, p. 379, l. 14-17. Il n'y a pas à tenir compte de l'assertion d'Appien qui place les Perrhaïbes parmi les peuples illyriens, *De rebus Illyricis*, c. 2; éd. Didot, p. 271. Il confond les Pannoniens et les Péoniens et voilà pourquoi il considère ces derniers comme Illyriens.

2. *Ἀθηναῖοι δὲ ἐπὶ Πελασγῶν ἐχόντων τὴν νῦν Ἑλλάδα καλευμένην ἦσαν Πελασγοί*. Hérodote, VIII, 44, § 2; éd. Didot-Dindorf, p. 396, l. 15-16; éd. Teubner-Dietsch, t. II, p. 242.

3. *Τῆς νῦν Ἑλλάδος πρότερον δὲ Πελασγίης καλευμένης τῆς αὐτῆς ταύτης*. Hérodote, II, 56, § 1; éd. Didot-Dindorf, p. 90, l. 49-50; éd. Teubner-Dietsch, t. I, p. 145.

4. *Δαναὸς ὁ πεντήκοντα θυγατέρων πάτηρ*
Νείλου λιπὼν κάλλιστον ἐκ γαίας ὕδωρ
. . . .
Πελασγιώτας δ'ὠνομασμένους τὸ πρὶν
Δαναοὺς καλεῖσθαι νόμον ἔθηκ' ἀν' Ἑλλάδα.

Euripide, *Archelaos*, fragm. 230; Dindorf, *Poetarum scenicorum græcorum... fabulæ*, p. 306. Cf. Strabon, V, 2, § 4; VIII, 6, § 9; éd. Didot-Müller et Dübner, p. 184, l. 34-35; p. 319, l. 28-29.

attribua plus tard [1], soit que les traditions phéniciennes tinssent dans la légende chantée par Homère, une place plus grande que les traditions helléniques. Mais avant de s'appeler *Danaoï*, usage qui persistait à l'époque homérique, les habitants de la Grèce se sont appelés Pélasges, comme nous l'apprend Euripide. Les Pélasges ont donc précédé en Grèce la race de Danaos.

Ainsi les Pélasges occupèrent la Thessalie; les fils de Deucalion, c'est-à-dire les Hellènes, devaient plus tard les en chasser [2]; cependant un quart de la Thessalie portait encore le nom de Pélasgiotide au cinquième siècle avant notre ère, suivant le témoignage d'Hellanique de Lesbos, concordant avec celui d'Hécatée; elle conserva ce nom même après la conquête romaine, si nous en croyons Ptolémée[3]. C'est là que se trouvait le Pélasgicon-Argos d'Homère [4].

En Épire, les Pélasges fondèrent, dit Éphore, l'oracle de Dodone, qualifié de pélasgique par Homère et par un texte hésiodique[5], plusieurs siècles avant Éphore. En effet, suivant Stra-

1. Voir sur cette question, Strabon, VIII, 6, § 6; Didot-Muller et Dübner, p. 318, l. 4-20.

2. Τριόπαν... εἰς τὴν Θετταλίαν πλεῦσαι ἐπὶ συμμαχίαν τοῖς Δευκαλίωνος παισί, καὶ συνεκβαλεῖν ἐκ τῆς Θετταλίας τοὺς Πελασγούς. Diodore, V, 61, § 1; éd. Didot-Müller, t. I, p. 292, l. 39-45.

3. Τῆς Θετταλίας... ὄνομα ἔ φησιν εἶναι ταῖς τετράσι Θετταλιῶτιν, Φθιῶτιν, Πελασγιῶτιν, Ἑστιαιῶτιν. Hellanique, fragm. 28; Didot-Müller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. I, p. 49. Κράνων πόλις τῆς Θεσσαλίας τῆς Πελασγιώτιδος. Hécatée, fragm. 112; *ibid.*, p. 8. Πελασγιωτῶν, Ptolémée, éd. Nobbe, III, 12, § 16, t. I, p. 195; éd. Wilberg, III, 12, p. 221; éd. Didot, III, 12, 14, t. I, p. 501.

4. Νῦν αὖ τοὺς ὅσσοι τὸ Πελασγικὸν Ἄργος ἔναιον.

Iliade, II, 381; cité par Strabon, VIII, 6, § 5; éd. Didot-Müller et Dübner, p. 317, l. 44.

5. Ζεῦ ἄνα Δωδωναῖε, Πελασγικὲ, τηλόθι ναίων,
Δωδώνης μεδέων...

Iliade, XVI, 233.

Δωδώνην φηγόν τε, Πελασγῶν ἕδρανον, ἦεν.

Hésiode, fragm. CXXXIV (Périple); éd. Didot, p. 62; cf. Strabon, VII, 7, § 10; édition Didot-Müller et Dübner, p. 272, l. 30. Ἔστι δὲ ὥς φησιν Ἔφορος [τὸ μαντεῖον τὸ ἐν Δωδώνῃ] Πελασγῶν ἵδρυμα. Éphore, fragm. 54; Didot-Müller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. I, p. 247-248.

bon, beaucoup d'auteurs avaient appelé pélasgiques les peuples de l'Épire, parce que les Pélasges avaient étendu leur domination jusqu'à cette province de la Grèce [1].

Le nom des Pélasges n'est pas étranger à l'histoire de la Béotie où, avec l'aide des Thraces, ils luttèrent contre les colons phéniciens amenés par Cadmos [2].

§ 11. *Les Pélasges-Tursânes d'Athènes.*

Nous avons signalé, p. 76-77, 79-81, le rôle important des Pélasges dans les plus anciennes traditions de l'Attique. Suivant Hérodote, les Pélasges d'Athènes venaient de Samothrace [3]. L'île de Samothrace, comme les îles voisines Imbros et Lemnos, est située dans le nord de l'Archipel, et près de la Troade; ces trois îles sont vraisemblablement du nombre des premiers pays qu'ont dû occuper les marins pélasges quand, partant d'Asie, ils ont commencé à s'aventurer sur les côtes de l'Europe. Lemnos et Imbros appartenaient encore aux Pélasges, à la fin du VIe siècle, au temps du roi Darius, fils d'Hystaspe; Hérodote nous l'apprend; Anticlide, un peu plus d'un siècle après lui, le confirme [4].

1. Πολλοὶ δὲ καὶ τὰ Ἠπειρωτικὰ ἔθνη Πελασγικὰ εἰρήκασιν, ὡς καὶ μέχρι δεῦρο ἐπαρξάντων. Strabon, V, 2, § 4; éd. Didot-Müller et Dübner, p. 184, l. 15-16.

2. Φοίνικες... τὰς Θήβας ἐπανῆλθον πάλιν... ὑπὸ Θρᾳκῶν καὶ Πελασγῶν ἐκπεσόντες ἐν Θετταλίᾳ συνεστήσαντο. Strabon, IX, 2, § 3; éd. Didot, p. 344, l. 40, 47-49. Εἴρηται δ' ὅτι τὴν Βοιωτίαν ἐπῴκησάν ποτε Θρᾷκες, βιασάμενοι τοὺς Βοιωτοὺς καὶ Πελασγοὶ καὶ ἄλλοι βάρβαροι. Strabon, IX, 2, § 25; *ibid.*, p. 352, l. 23-25.

3. Τὴν Σαμοθρηΐκην οἴκεον πρότερον Πελασγοὶ οὗτοι οἵπερ Ἀθηναίοισι σύνοικοι ἐγένοντο. Hérodote, II, 51, § 3; Didot, p. 89, l. 35-37; Teubner, I, 143.

4. Ὁ Ὀτάνης... εἷλε Λῆμνόν τε καὶ Ἴμβρον, ἀμφοτέρας ἔτι τότε ὑπὸ Πελασγῶν οἰκεομένας. En 512. Hérodote, V, 26, Didot-Dindorf, p. 246-247; Teubner-Dietsch, t. II, p. 11. Μιλτιάδης... ἑλὼν Λῆμνόν τε καὶ τισάμενος τοὺς Πελασγοὺς παρέδωκε Ἀθηναίοισι. Vers 497. Hérodote, VI, 136, § 2, Didot-Dindorf, p. 316, l. 2, 6-8; Teubner-Dietsch, II, 119. Κατανύσας... ἐς τὴν Λῆμνον προηγόρευε ἐξιέναι ἐκ τῆς νήσου τοῖσι Πελασγοῖσι. Hérodote, VI, 140, § 1; Didot-Dindorf, p. 317, l. 34-37; Teubner-Dietsch, II, 121. Ἀντικλείδης δὲ πρώτους φησὶν αὐτοὺς [Πελασγοὺς] τὰ περὶ Λῆμνον καὶ Ἴμβρον

Nous ne devons pas séparer ces textes du passage où Pausanias nous parle d'un temple fondé à Athènes par le fils de Tursâne, en ajoutant que Tursâne était né de l'union d'Hercule avec la femme lydienne[1]. Cette femme lydienne, c'est Omphale, fille de Iardanos, reine de Lydie, à qui Tmolos son époux avait laissé le trône[2]. Hercule a eu de la même femme, qu'Hérodote appelle une esclave de Iardanos, un fils de qui est descendue la seconde race, la race assyrienne, des rois de Lydie[3]. Le récit de Pausanias, écrit six siècles après Hérodote, est d'accord avec le récit du grand historien sur le fait de la migration des Tursânes à l'occident. Il en diffère en faisant passer les Tursânes par Athènes. Mais cette indication géographique que Pausanias nous donne est d'accord avec les autres

κτίσαι καὶ δὴ τουτῶν τινας μετὰ Τυῤῥηνου τοῦ Ἄτυος εἰς τὴν Ἰταλίαν συνᾶραι. Strabon, V, 2, § 4; éd. Didot, p. 184, l. 36-38. Cf. *infra*, p. 112.

1. *Ἀθηνᾶς δὲ ἱδρύσασθαι Σάλπιγγος ἱερόν φασιν Ἡγέλεων. Τυρσηνοῦ δὲ τοῦτον τὸν Ἡγέλεων, τὸν δὲ Ἡρακλέους εἶναι καὶ γυναικὸς λέγουσι τῆς Λυδῆς.* Pausanias, II, 21, § 3; éd. Didot-Dindorf, p. 97, l. 37-40. Cette tradition donnerait aux Tursânes c'est-à-dire à la plus ancienne population de la Lydie et à la seconde race des rois de Lydie, c'est-à-dire à celle des Héraclides ou Lydiens proprement dits, la même origine divine : voir Hérodote, I, 7, 94; VII, 74; éd. Teubner-Dietsch, t. I, p. 4, 51-52; t. II, p. 156. Strabon (V, 2, § 2; éd. Didot, p. 182, l. 39-34), prétend concilier les deux systèmes en faisant fils d'Hercule et d'Omphale Atys, chef de la première race des rois de Lydie; or, Atys est père de Tursâne suivant Hérodote. Le dieu oriental du soleil pouvait tout aussi bien avoir donné naissance à la première race, c'est-à-dire aux Tursânes, qu'à la seconde, c'est-à-dire aux Lydiens. Mais la doctrine la plus ancienne est celle d'Hérodote qui oppose aux Héraclides ou Lydiens la première race ou race Tursâne des rois de Lydie.

2. *Ἡρακλέα... ὠνεῖται Ὀμφάλη Ἰαρδάνου βασιλεύουσα Λυδῶν, ᾗ τὴν ἡγεμονίαν τελευτῶν ὁ γήμας Τμῶλος κατέλιπε.* Apollodore, II, 6, § 3; Didot-Müller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. I, p. 143. *Ἔφορος ἐν τῇ ά φησὶν αὐτὸν [Ἡρακλέα] ἑκουσίως ἀπολελεῖφθαι πρὸς Ὀμφάλην τὴν Λυδῶν βασιλεύουσαν.* Éphore, fragm. 9; *ibid.*, p. 235. *Ἔλεξαν γὰρ δή τινες Ἡρακλέους υἱὸν εἶναι τὸν Τυῤῥηνὸν ἐξ Ὀμφάλης τῆς Λυδῆς γενόμενον.* Denys d'Halicarnasse, I, 28; éd. Didot, p. 20, l. 6-8.

3. *Ἡρακλεῖδαι... ἔσχον τὴν ἀρχὴν ἐκ θεοπροπίου, ἐκ δούλης τε τῆς Ἰαρδάνου γεγονότες καὶ Ἡρακλέος.* Hérodote, I, 7, § 4; éd. Didot-Dindorf, p. 3, l. 16-18; éd. Teubner-Dietsch, t. I, p. 4. *Ἐξ Ὀμφάλης Ἀγέλαος· ὅθεν καὶ τὸ Κροίσου γένος.* Apollodore, l. II, c. 7, § 8, 10; Didot-Müller, *Fragm. hist. græc.*, t. I, p. 148.

textes que nous avons réunis[1]. Enfin les auteurs qui attestent l'origine commune des Teucriens ou anciens habitants de la Troade, et des anciens habitants de l'Attique, ont été inspirés par les mêmes traditions; c'est clair pour nous, bien que l'orgueil grec ait défiguré ces traditions en intervertissant l'ordre des temps et des lieux, en donnant à l'émigration l'Attique pour point de départ et la Troade pour point d'arrivée, en faisant un Athénien de Teucros[2], fils du Scamandre[3].

§ 12. *Les Pélasges Tursânes d'Étolie et d'Acarnanie.*

A l'ouest des Pélasges de l'Attique et de la Béotie, nous trouvons les Courètes (Curètes), établis en Étolie et en Acarnanie[4]. Leur origine est la même que celle des Pélasges. Suivant un texte hésiodique, les Courètes descendent des cinq filles que Hécataios eut de la fille de Phoroneus[5]. Or c'est aussi de Pho-

1. Voyez plus haut, § 1, 3, p. 76, 79-81.

2. Τεῦκρον δὲ ἄλλοι τε πολλοὶ καὶ Φανόδημος, ὁ τὴν 'Αττικῆς γράψας ἀρχαιολογίαν, ἐκ τῆς 'Αττικῆς μετοικῆσαί φασιν εἰς τὴν 'Ασίαν. Phanodème, fragm. 8, Didot-Müller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. I, p. 367. Cet auteur vivait au quatrième siècle av. J.-C. et paraît avoir été Athénien. En tout cas, c'est un admirateur systématique d'Athènes, *ibid.*, p. LXXXIII. Ἄλλοι δ' ἐκ τῆς 'Αττικῆς ἀφῖχθαί τινα Τεῦκρόν φασιν ἐκ δήμου Τρώων. Strabon, XIII, 1, § 48; éd. Didot-Müller et Dübner, p. 517, l. 32-33.

3. Σαμοθράκην ἀπολιπὼν εἰς τὴν ἀντίπερα ἤπειρον ἦλθε. Ταύτης δὲ ἐβασίλευε Τεῦκρος ποταμοῦ Σκαμάνδρου καὶ νύμφης 'Ιδαίας. Apollodore, III, 12, § 1, 3, 4; Didot-Müller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. I, p. 169.

4. Κουρῆτές τ' ἐμάχοντο καὶ Αἰτωλοὶ μενεχάρμαι
ἀμφὶ πόλιν Καλυδῶνα καὶ ἀλλήλους ἐνάριζον·
Αἰτωλοὶ μὲν ἀμυνόμενοι Καλυδῶνος ἐραννῆς,
Κουρῆτες δὲ διαπραθέειν μεμαῶτες Ἄρηϊ

Iliade, IX, 529-533. Τοὺς δὲ Κουρῆτας τῶν μὲν 'Ακαρνᾶσι, τῶν δ' Αἰτωλοῖς προσνεμόντων... Strabon, X, 3, § 1; éd. Didot-Müller et Dübner, p. 397, l. 33-34; cf. § 2, p. 398, l. 4, 8-12, où l'on voit que suivant Éphore, les Courètes d'abord maîtres de l'Étolie furent plus tard réduits à la possession de l'Acarnanie.

5. 'Ησίοδος μὲν γὰρ 'Εκαταίου καὶ τῆς Φορωνέως θυγατρὸς πέντε γενέσθαι θυγατέρας φησιν·

ἐξ ὧν οὔρειαι Νύμφαι θεαὶ ἐξεγένοντο
καὶ γένος οὐτιδανῶν Σατύρων καί ἀμηχανοεργῶν

roneus que descendent les Pélasges. Phoroneus est père de Niobé, mère de Pélasgos[1], ou d'Argos, autre personnification de la race pélasgique, parce que cette race avait fondé la ville d'Argos[2]. D'ailleurs, les Courètes sont identiques aux Dactyles idéens[3], lesquels étaient d'autre race que les Corybantes[4], c'est-à-dire n'étaient point Thraces, et venaient du mont Ida, en Phrygie, d'où ils gagnèrent la Samothrace[5], puis le continent européen.

§ 13. *Les Pélasges-Tursânes du Péloponnèse.*

Si, passant l'isthme, nous arrivons à la presqu'île qu'on appelle aujourd'hui Morée, autrefois Péloponnèse, ce sont encore des Pélasges que nous trouvons. Le Péloponnèse tout entier, suivant Acusilas et Éphore, s'est appelé Pélasgie[6].

Κουρῆτές τε θεοὶ, φιλοπαίγμονες, ὀρχηστῆρες.
Hésiode, *Catalogues;* éd. Didot, fragm. xci, p. 57.

1. Φορωνέως μὲν γὰρ Νιόβη γίνεται· ταύτης δὲ υἱὸς καὶ Διὸς, ὡς λέγεται, Πελασγός. Denys d'Halicarnasse, I, 11; éd. Didot, p. 8, l. 29-31.

2. Τάφος ἐστὶν Ἄργου Διὸς εἶναι δοκοῦντος καὶ τῆς Φορωνέως Νιόβης. Pausanias, II, 22, § 5. Ἄργον τὸν Νιόβης θυγατριδοῦν ὄντα Φορωνέως, Pausanias, II, 34, § 4; éd. Didot-Dindorf, p. 99, l. 46-47; p. 118, l. 38-39. Cf. Maury, *Histoire des religions de la Grèce*, t. I, p. 29.

3. Ὡς δ' αὔτως Κουρῆτας καὶ Ἰδαίους Δακτύλους. Strabon, VII, fragm. 50; éd. Didot-Müller et Dübner, p. 283, l. 11-12. Τοῖς Ἰδαίοις Δακτύλοις καλουμένοις δὲ τοῖς αὐτοῖς τούτοις καὶ Κούρησιν. Pausanias, V, 7, § 6; Didot-Dindorf, p. 237, l. 27-28. Μετὰ δὲ τοὺς Ἰδαίους Δακτύλους ἱστοροῦσι γενέσθαι Κούρητας ἐννέα. Τούτους δ' οἱ μὲν μυθολογοῦσι γεγονέναι γηγενεῖς, οἱ δ' ἀπογόνους τῶν Ἰδαίων Δακτύλων. Diodore, V, 65, § 1; éd. Didot-Müller, t. I, p. 294-295.

4. Κορύβαντας... γένος δὲ οἶδε ἀλλοῖον καὶ οὐ Κούρητες. Pausanias, VIII, 37, § 6; éd. Didot-Dindorf, p. 413, l. 34-35.

5. Ἔνιοι δ' ἱστοροῦσιν, ὧν ἐστι καὶ Ἔφορος, τοὺς Ἰδαίους Δακτύλους γενέσθαι μὲν κατὰ τὴν Ἴδην τὴν ἐν Φρυγίᾳ, διαβῆναι δὲ μετὰ Μίνωος (ou Μυγδόνος), εἰς τὴν Εὐρώπην. Éphore, fragm. 65; Didot-Müller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. I, p. 253. Cf. Diodore de Sicile, V, 64, § 4; éd. Didot-Müller, t. I, p. 294, l. 26-29.

6. Κατὰ δὲ Ἀκουσίλαον Πελασγὸς... ἀφ' οὗ ἡ Πελοποννήσου χώρα, ἡ καὶ Ἀπία λεγομένη μέχρι Φαρσαλίας καὶ Λαρίσσης, Πελασγία ἐκλήθη. Acusilas, fragm. 11; Didot-Müller, *Fragm. histor. græc.*, t. I, p. 101. Καὶ τὴν Πε-

Dans les *Suppliantes* d'Eschyle, Danaos arrivant à Argos avec ses 50 filles, y est reçu par Pélasgos : le même poète, dans son *Prométhée enchaîné*, appelle Pélasgie la terre d'Argos [1]. Hérodote associe l'épithète de Pélasges au nom des Arcades, habitants de la partie centrale du Péloponnèse [2], et Lycaon, que la tradition grecque fait premier roi d'Arcadie, était fils de Pélasgos, suivant les *Catalogues*, attribués à Hésiode qui ont été écrits vers l'an 600 avant J.-C.[3]. C'est ce que nous répète Pausanias dans l'ouvrage si précieux, où, au deuxième siècle de notre ère, il a recueilli les traditions antiques sur l'histoire locale de la Grèce [4].

Nous croyons devoir reconnaître pour Pélasges les Caucons établis dans la partie occidentale du Péloponnèse [5]. Les Caucons passaient pour être de même race que les Arcadiens, c'est-à-dire que les Pélasges installés au centre du Péloponnèse [6]. C'est ce qu'on a exprimé en d'autres termes en disant

λοπόννησον δὲ Πελασγίαν φησὶν Ἔφορος κληθῆναι. Éphore, fragm. 54; *ibid.*, t. I, p. 248. Cf. Strabon, V, 2, § 4; éd. Didot-Müller et Dübner, p. 184, l. 29-30.

1. Πελασγία δὲ δέξεται. Eschyle, *Prométhée enchaîné*, vers 860; Teubner-Dindorf, *Poetarum scenicorum græcorum... fabulæ*, 5e édition, p. 9.

2. Ἀρκάδες Πελασγοί. Hérodote, I, 146, § 1; éd. Didot-Dindorf, p. 49, l. 45; éd. Teubner-Dietsch, t. I, p. 79.

3. Υἱεῖς ἐξ ἐγένοντο Λυκάονος ἀντιθέοιο
ὅν ποτε τίκτε Πελασγός.

Hésiode, fr. XCVIII; éd. Didot, p. 57; voir aussi, fr. XCIX, CXCVIII; p. 57, 67. Cf. Strabon, l. V, c. 2, § 4; éd. Didot-Müller et Dübner, p. 184, l. 26-27. Τοὺς Πελασγους... νομίζειν δέ φησιν Ἔφορος τὸ ἀνέκαθεν Ἀρκάδας ὄντας... Τῷ γ' Ἐφόρῳ τοῦ ἐξ Ἀρκαδίας εἶναι τὸ φῦλον τοῦτο ἦρξεν Ἡσίοδος. Éphore, fragm. 54; Didot-Müller, *Fragm. histor. græc.*, t. I, p. 247-248. Cf. Strabon, l. V, c. 2, § 4; éd. Didot-Müller et Dübner, p. 183-184.

4. Pausanias, l. VIII, c. 1-4; éd. Didot-Dindorf, p. 364-367.

5. Καυκώνων καὶ Πελασγῶν καὶ... κατανειμαμένων τὰ ἐντὸς Ἰσθμοῦ καὶ τὰ ἐκτὸς δέ. Strabon, livre VII, chap. 7, § 1; édition Didot-Müller et Dübner, p. 266, l. 47-49. Voir aussi, livre VIII, c. 3, § 3, p. 289, l. 42; § 11, p. 294, l. 1-31; § 16, p. 296, l. 34-39; cf. Alfred Maury, *Histoire des religions de la Grèce*, t. I, p. 30.

6. Πλείους δ' εἰσὶ λόγοι περὶ τῶν Καυκώνων· καὶ γὰρ Ἀρκαδικὸν ἔθνος φασί καθάπερ τὸ Πελασγικόν, καὶ πλανητικὸν ἄλλως ὥσπερ ἐκεῖνο. Strabon, l. VIII, c. 3, § 17; éd. Didot-Müller et Dübner, p. 296, l. 40-42.

que Caucon était fils de Lycaon, fils lui-même de Pélasgos [1]. Homère qui, dans l'*Odyssée*, paraît donner les Caucons pour un peuple du Péloponnèse [2], les met dans l'*Iliade*, parmi les auxiliaires des Troyens [3], et semble par là les placer en Asie. En effet, Caucon passait pour fils de Kélaïnos [4]; et Kélaïnos, fils de Poséïdôn (Neptune), avait, disait-on, fondé près des sources du Méandre, en Phrygie, la ville de Kélaïnaï [5], plus tard supplantée par Apamée [6]. Encore une tradition qui se rapporte à l'origine asiatique des populations pélasgiques.

§ 14. *Ilos l'Assyrien et Pélops le Pélasge.*

Une preuve de l'unité de l'empire pélasgique ou au moins des relations d'intimité qui existaient entre les Pélasges des côtes de l'Asie-Mineure et ceux du Péloponnèse, est la partie historique de la légende de Pélops. Tantale, son père, régnait sur les Pélasges d'Asie-Mineure quand l'invasion des Assyriens le fit tomber du trône. En effet, suivant Diodore de Sicile, la Paphlagonie fut enlevée à Tantale par Ilos, petit-fils

1. Πελασγὸς ἦν παῖς Διὸς καὶ Νιόβης· ᾧ παῖς ἦν Λυκάων... Οὗτος... πολλοὺς παῖδας προσέλαβεν ὧν Μαίναλος... σὺν... Καύκονι... Hécatée, fragm. 375; Didot-Müller, *Fragm. histor. græc.*, t. I, p. 31. Πελασγόν... Τούτου... παῖς Λυκάων ἐγένετο, ὃς πεντήκοντα παῖδας ἐγέννησε· Μαίναλον... Καύκωνα. Apollodore, III, 8, § 1; *ibid.*, p. 163.

2. ...ἀτὰρ ἠῶθεν μετὰ Καύκωνας μεγαθύμους
εἶμ'...

dit Athênê dans la ville de Pylos. *Odyssée*, III, 366.

3. Καὶ Λέλεγες καὶ Καύκωνες δῖοί τε Πελασγοί.

Iliade, X, 429.

4. Καύκων... ὁ Κελαίνου τοῦ Φλύου. Pausanias, IV, 1, § 5; éd. Didot-Dindorf, p. 172, l. 32-33.

5. Ἀπὸ Κελαινοῦ τοῦ Ποσειδῶνος ἐκ Κελαινοῦς μιᾶς τῶν Δαναΐδων γενομένου κεκλῆσθαι τὴν πόλιν ἐπώνυμον. Strabon, XII, 8, § 18; éd. Didot-Müller et Dübner, p. 496, l. 11-13.

6. Ἀπαμεία... ἄρχεται ἀπὸ Κελαινῶν. Strabon, XII, 8, § 15; éd. Didot-Müller et Dübner, p. 494, l. 33-50. Μαίανδρον γὰρ κατιόντα ἐκ Κελαινῶν... Pausanias, II, 5, § 3; cf. X, 30, § 9; éd. Didot-Dindorf, p. 74, l. 20; p. 535, l. 13.

de Dardanos [1]; et Ilos ou Ilu, dieu suprême des Assyriens, est la personnification de la domination assyrienne succédant en Troade et dans les contrées voisines à la domination des Thraces ou Phrygiens que personnifie Dardanos. Les états de Tantale étaient voisins des états de Dardanos : Tantale avait, nous dit Eschyle, élevé sur le mont Ida, un temple à Jupiter [2]. D'autre part, le mont Sipyle, qui tient dans sa légende une si grande place, était situé en Lydie près de Magnésie [3]. Pélops aurait tiré des mines du Sipyle les richesses qu'il apporta d'Asie dans le Péloponnèse, ainsi nommé à cause de lui [4]. De là,

1. Ὁ Τάνταλος μισηθείς ὑπὸ τῶν θεῶν ἐξέπεσεν ἐκ τῆς Παφλαγονίας ὑπὸ Ἴλου τοῦ Τρωός. Diodore, IV, 74, § 4; éd. Didot-Müller, t. I, p. 244, l. 34-35. Sur les descendants de Dardanos, voir Homère, *Iliade*, XX, 219-237 :

Δάρδανος αὖ τέκεθ' υἱὸν Ἐριχθόνιον βασιλῆα.
. . . .
Τρῶα δ' Ἐριχθόνιος τέκετο Τρώεσσιν ἄνακτα·
Τρωὸς δ' αὖ τρεῖς παῖδες ἀμύμονες ἐξεγένοντο
Ἶλος τ' Ἀσσάρακός τε καὶ ἀντίθεος Γανυμήδης.
. . . .
Ἶλος δ' αὖ τέκεθ' υἱὸν ἀμύμονα Λαομέδοντα·
Λαομέδων δ' ἄρα Τιθωνὸν τέκετο Πρίαμόν τε.
. . . .

C'est moins une généalogie qu'une liste de rois, où Ilos et Assaracos, personnifient la conquête assyrienne.

2. Αἰσχύλος δὲ συγχεῖ ἐν τῇ Νιόβῃ· φησὶ γὰρ ἐκείνη μνησθήσεσθαι τῶν περὶ Τάνταλον

οἷς ἐν Ἰδαίῳ πάγῳ
Διὸς πατρῴου βωμός ἐστι.

Eschyle, fragment 155; Teubner-Dindorf, *Poetarum scenicorum græcorum... fabulæ*, 5e éd., p. 111. Strabon, livre XII, c. 8, § 21; éd. Didot Müller et Dübner, p. 496, l. 50-53.

3. Τὴν περὶ τὴν Σίπυλον Φρυγίαν οἱ παλαιοὶ καλοῦσιν... ἢ καὶ τὸν Τάνταλον Φρύγα καὶ τὸν Πέλοπα καὶ τὴν Νιόβην. Strabon, XIII, 8, § 2; éd. Didot-Müller et Dübner, p. 489, l. 40-43. Cf. Pindare, *Olympiacæ*, I, 36-38; éd. Teubner-Schneidewin, p. 6-7 :

Υἱὲ Ταντάλου, σὲ δ' ἀντία προτέρων φθέγξομαι,
ὁπότ' ἐκάλεσε πατὴρ τὸν εὐνομώτατον
ἐς ἔρανον φίλαντε Σίπυλον.

4. Λέγουσι δὲ καὶ οἱ τὰ σαφέστατα Πελοποννησίων μνήμῃ παρὰ τῶν πρότερον δεδεγμένοι Πέλοπα πρῶτον πλήθει χρημάτων ἃ ἦλθεν ἐκ τῆς Ἀσίας ἔχων... τὴν ἐπωνυμίαν τῆς χώρας ἐπηλύτην ὄντα ὅμως σχεῖν. Thucydide, I, 9, § 2; éd. Didot-Haase, p. 4. Ὁ μὲν Ταντάλου πλοῦτος καὶ τῶν Πελοπιδῶν ἀπὸ τῶν περὶ

l'épithète géographique de lydien juxtaposée au nom de Pélops par certains auteurs [1], tandis qu'ailleurs il est qualifié de Paphlagonien [2]. Ce furent, dit Pausanias, les armées victorieuses du phrygien Ilos qui forcèrent Pélops à s'enfuir d'Asie [3]. Le phrygien Ilos est le même qu'Ilos, petit-fils de Dardanos et conquérant de la Paphlagonie, le même qu'Ilos vainqueur de Tantale dont nous avons parlé, d'après Diodore de Sicile, à la page 107; il n'était ni Phrygien ni descendant de Dardanos; il était le dieu national des Assyriens conquérants de la Phrygie, et devenus par la victoire maîtres du trône de Dardanos. Pélops vaincu et fugitif arriva d'Asie en Grèce par mer, de là vient la légende qui fait de lui un favori de Poseïdôn (Neptune), dieu des mers [4]; elle s'accorde avec les indications données, p. 89, sur l'importance de la marine pélasgique qui alors dominait dans la mer Égée.

§ 15. *Fusion entre les Hellènes et les Pélasges.*

Après l'établissement des Hellènes en Grèce, il se fit une sorte de fusion bizarre entre les traditions des Pélasges vaincus et celles des conquérants. Hermès (Mercure), un des dieux

Φρυγίαν καὶ Σίπυλον μετάλλων ἐγένετο. Strabon, XIV, 5, 28; éd. Didot-Müller et Dübner, p. 580, l. 19-21.

1. Πέλοπος τοῦ Λυδοῦ ἐκ τῆς Ἀσίας. Pausanias, V, 1, § 6; éd. Didot-Dindorf, p. 228, l. 33. Cette doctrine remonte à Pindare : Λυδοῦ Πέλοπος ἀποικίᾳ. Pindare, *Olympiacæ*, I, vers 24; éd. Teubner-Schneidewin, p. 6. Λυδὸς ἥρως Πέλοψ. *Ibid.*, IX, 9; p. 54.

2. Πίνδαρος τὸν Πέλοπα Λυδόν φησιν εἶναι, Ἴστρος δὲ Παφλαγόνα. Istros, fragm. 59, Didot-Müller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. I, p. 426.

3. Πρὸς δὲ οὐδὲ ἀνάγκη συνέπεσεν ἐκ τῆς Σιπύλου φυγεῖν αὐτόν [Ταντάλον] ὡς Πέλοπα... ἐλαύνοντος Ἴλου τοῦ Φρυγὸς ἐπ' αὐτὸν στρατιᾷ. Pausanias, II, 22, § 3; éd. Didot-Dindorf, p. 99, l. 32-35. L'épithète de Phrygien jointe au nom de Pélops par Hérodote (VII, c. 8, § 7; et c. 11, § 5; éd. Didot-Dindorf, p. 320, l. 54; p. 324, l. 13), a une valeur géographique et non ethnographique, veut dire originaire du pays appelé aujourd'hui Phrygie et ne signifie pas de race phrygienne.

4. Τοῦ μεγασθενὴς ἐράσσατο γαιάοχος
Ποσειδᾶν...

Pindare, *Olympiacæ*, I, vers 25-26; éd. Teubner-Schneidewin, p. 6.

helléniques, personnification du Crépuscule, précurseur du Jour, vainqueur de la Nuit étoilée, c'est-à-dire en grec d'Argos, devint le premier roi de la ville d'Argos; il aurait fait présent d'Argos à Pélops, et Pélops, à son tour, l'aurait donnée à Atreus, père d'Agamemnon et de Ménélas[1]. Telle est la version d'Homère. Elle repose sur la croyance à l'identité de deux mots différents qui ont le même son : Argos, nom grec de la nuit sereine et blanche; Argos, terme géographique, nom de ville dans la langue des Pélasges. Toutefois Homère ne pousse pas la confusion aussi loin qu'on l'a fait plus tard. Il appelle souvent Atrides, c'est-à-dire descendants d'Atreus, Agamemnon et Ménélas, les deux grands princes Hellènes; nulle part il ne les qualifie de Pélopides. C'est plus tard qu'on a imaginé de les faire descendre du pélasge Pélops, de Pélops vaincu et détrôné par leurs ancêtres quand la race victorieuse des Hellènes parvint à dominer seule sur le sol de la Grèce[2].

En effet, les Pélasges et les Hellènes sont d'origine différente : les uns sont une des races qui a précédé les Indo-européens en Europe, les autres sont Indo-européens.

On pourrait cependant réunir un certain nombre de textes grecs dans lesquels ces deux races semblent se confondre en une. Ainsi dans les *Suppliantes* d'Eschyle, Danaos trouve, auprès d'Argos, sous le règne de Pélasgos, l'Hermès des Hellènes[3]. Pélasgos dit aux Danaïdes qu'elles sont étrangè-

1. Ἥφαιστος μὲν δῶκε Διὶ Κρονίωνι ἄνακτι·
αὐτὰρ ἄρα Ζεὺς δῶκε διακτόρῳ Ἀργειφόντῃ·
Ἑρμείας δὲ ἄναξ δῶκεν Πέλοπι πληξίππῳ·
αὐτὰρ ὁ αὖτε Πέλοψ δῶκ' Ἀτρέϊ, ποιμένι λαῶν·
Ἀτρεὺς δὲ θνήσκων ἔλιπεν πολύαρνι Θυέστῃ.

Iliade, II, 102-107.

2. Τοὺς Πέλοπος παῖδας Ἀτρέα καί Θυέστην. Apollodore, II, c. 4, § 6, 5; Didot-Müller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. I, p. 133. L'expression de Pélopide apparaît pour la première fois chez Eschyle, *Agamemnon*, 1600; *Choéphores*, 503.

3. Ἑρμῆς ὅδ' ἄλλος τοῖσιν Ἑλλήνων νόμοις.

Eschyle, *Suppliantes*, vers 220; Teubner-Dindorf, *Poetarum scenicorum græcorum... fabulæ*, p. 42.

res à l'Hellade[1]; suivant lui ses sujets sont en même temps Hellènes et Pélasges[2]. Hérodote traite à la fois les Athéniens de Pélasges et d'Ioniens[3], or les Ioniens sont un des rameaux de la race hellénique. Mais quand des conquérants s'établissent dans un pays déjà habité par un peuple dont la civilisation atteint un niveau rapproché du niveau de la leur, il est rare qu'ils exterminent ce peuple. Il se produit alors entre les vainqueurs et les vaincus une fusion plus ou moins complète; et il peut arriver que les vaincus, tout en perdant, avec leur langue, le signe de leur persistance, continuent à former l'élément le plus nombreux, sinon le principal de la population.

Une partie des Pélasges vaincus périt dans les guerres d'où résulta l'établissement de la domination hellénique en Grèce, sur les côtes occidentales de l'Asie-Mineure et dans les îles de l'Archipel. Un groupe de Pélasges émigra : il alla fonder en Italie, au dixième siècle avant J.-C., plus de deux siècles avant l'arrivée des premiers colons grecs[4], un empire qui, après avoir tenu sous le joug Rome naissante, perdit l'unité monarchique et la suprématie vers la fin du cinquième siècle avant J.-C.; alors cet empire fut renversé par les efforts réunis des Samnites, des Romains et des Gaulois. D'autres Pélasges, probablement les plus nombreux, restèrent en Grèce, en Asie-Mineure, dans les îles de l'Archipel, soit comme esclaves, soit comme hommes libres de caste inférieure, soit enfin

1. οὐ γὰρ Ἀργολὶς
ἐσθὴς γυναικῶν, οὐδ' ἀφ' Ἑλλάδος τόπων.

Eschyle, *Suppliantes*, vers 237; Teubner-Dindorf, p. 42.

2. Ἀνδρῶν Πελασγῶν τὴν δ' ἀτιμάζεις χθόνα.
Κάρβανος ὢν δ' Ἕλλησιν ἐγχλίεις ἄγαν.

Eschyle, *Suppliantes*, vers 912-914; Teubner-Dindorf, p. 50.

3. Λακεδαιμονίους καὶ Ἀθηναίους... τοὺς μὲν τοῦ Δωρικοῦ γένεος, τοὺς δὲ τοῦ Ἰωνικοῦ. Ταῦτα γὰρ ἦν τὰ προκεκριμένα, ἐόντα τὸ ἀρχαῖον τὸ μὲν Πελασγικὸν τὸ δὲ Ἑλληνικὸν ἔθνος· καὶ τὸ μὲν οὐδαμῇ κω ἐξεχώρησε, τὸ δὲ πολυπλάνητον κάρτα. Hérodote, I, 56, § 2, 3; éd. Didot-Dindorf, p. 17, l. 4-9; Teubner-Dietsch, t. I, p. 26. Ἀθηναῖοι... μοῦνοι δὲ ἐόντες οὐ μετανάσται Ἑλλήνων. Hérodote, VII, 161, § 4; éd. Didot-Dindorf, p. 363, l. 42-44; Teubner-Dietsch, t. II, p. 192.

4. Sur la date de la fondation de Cumes en Italie, vers 725, voyez Duncker, *Geschichte des Alterthums*, t. V (1881), p. 485.

en petits groupes autonomes comme les Pélasges de l'Arcadie dans les montagnes du Péloponnèse [1].

Aussi à l'époque d'Hérodote, c'est-à-dire au milieu du cinquième siècle av. J. C., la langue des Pélasges n'avait-elle pas disparu du monde grec. Non loin des Athéniens qui, en se soumettant à la domination hellénique, avaient abandonné leur langue pour accepter celle des conquérants, il y avait, près des côtes de l'Archipel, en Thrace, une ville habitée par des Pélasges qui avaient conservé leur langue primitive : c'étaient les habitants de Crestone, près du golfe de Thessalonique. Leur langue, la langue pélasgique, était complètement différente de la langue grecque ; elle était barbare, c'est-à-dire étrangère, car tel est le sens du terme consacré par les usages grecs [2]. Cette langue c'était l'étrusque dont on a trouvé tant de monuments en Italie : elle reste encore en grande partie inintelligible pour nous ; on l'a cependant reconnue dans une inscription récemment découverte à Lemnos [3] : cette inscription confirme la doctrine des auteurs grecs qui nous apprennent (p. 102), que Lemnos fut une île Tursâne avant sa

1. Οἰκέει δὲ τὴν Πελοπόννησον ἔθνεα ἑπτά· τούτων δὲ τὰ μὲν δύο αὐτόχθονα ἐόντα, κατὰ χώρην ἵδρυται νῦν τῇ καὶ τὸ πάλαι οἴκεον, Ἀρκάδες τε καὶ Κυνούριοι. Hérodote, VIII, 73, § 1 ; éd. Didot-Dindorf, p. 403, l. 33-36 ; Teubner-Dietsch, t. II, p. 253. Cf. Hésiode, *Catalogues* (av. J.-C., 600) :

Υἱεῖς ἐξ ἐγένοντο Λυκάονος ἀντιθέοιο
ὅν ποτε τίκτε Πελασγός.

Fr. XCVIII ; éd. Didot, p. 57 ; cf. fr. XCIX, p. 58. Παλλάντιον πόλις Ἀρκαδίας ; ἀπὸ Πάλλαντος, ἑνὸς τῶν Λυκάονος παίδων, ὡς Ἡσίοδος. Hésiode, fr. CXCVIII ; *ibid.*, p. 67. Cf. Strabon, V, 2, § 4 ; éd. Didot-Müller et Dübner, p. 183-184 ; Pausanias, VIII, 1-2 ; éd. Didot-Dindorf, p. 364-365.

2. Εἰ δὲ χρεών ἐστι τεκμαιρόμενον λέγειν τοῖσι νῦν ἔτι ἐοῦσι Πελασγῶν τῶν ὑπὲρ Τυρσηνῶν Κρηστῶνα πόλιν οἰκεόντων... καὶ τῶν Πλακίην τε καὶ Σκυλάκην Πελασγῶν οἰκισάντων ἐν Ἑλλησπόντῳ... ἦσαν οἱ Πελασγοὶ βάρβαρον γλῶσσαν ἱέντες... Καὶ γὰρ δὴ οὔτε οἱ Κρηστωνιῆται οὐδαμοῖσι τῶν νῦν σφέας περιοικεόντων εἰσὶ ὁμόγλωσσοι οὔτε οἱ Πλακιηνοί, σφίσι δὲ ὁμόγλωσσοι. Hérodote, I, 57 ; éd. Didot-Dindorf, p. 17, l. 19-33 ; Teubner-Dietsch, t. I, p. 27. Cf. Strabon, VII, 41 ; éd. Didot-Müller, p. 281, l. 37-45. Suivant Strabon, la Crestonie aurait appartenu aux Péoniens, assertion qui s'accorde avec ce que nous avons dit de l'identité des Péoniens et des Pélasges.

3. Comptes-rendus de l'Académie des Inscriptions, année 1886, p. 135. Il a depuis paru, sur ce document, un savant mémoire de M. S. Bugge.

colonisation par les Athéniens un peu avant l'âge d'Hérodote au commencement du cinquième siècle avant J.-C. [1].

La plupart des noms des dieux grecs étant d'origine indo-européenne, ou d'origine plus spécialement hellénique, n'appartenaient pas à la langue des Pélasges. Hérodote a donc raison de dire que les Pélasges primitifs ne connaissaient pas les noms des dieux; mais il exagère beaucoup s'il ne se trompe complètement, quand il prétend que ces noms sont venus d'Égypte aux Pélasges puis des Pélasges aux Hellènes [2]. Ce sont les Hellènes qui, avec leur langue ont imposé aux Pélasges leur mythologie. Cette règle n'a qu'un petit nombre d'exceptions. Quelques noms de divinités helléniques, que les langues indo-européennes ne peuvent expliquer, peuvent remonter à une origine pélasgique. Tel est celui d'Athênê, la déesse de la grande cité pélasgique dont les Hellènes, ont fait la capitale du monde artistique et littéraire.

§ 16. *Les vieilles généalogies grecques distinguent les Pélasges des Hellènes.*

Les vieilles généalogies qui sont les monuments les plus anciens de l'histoire grecque, s'accordent avec les observations précédentes : elles donnent aux quatre personnages, qui représentent les différents rameaux de la race grecque, un auteur commun; elles ne montrent entre eux et Pélasgos aucune parenté. Dans la littérature hésiodique, Hellen est père

1. Voir plus haut, p. 79-80, 102-103. Lemnos conquise par les Perses en 512, tomba au pouvoir des Athéniens entre les années 499 496; ceux-ci expulsèrent les anciens habitants et colonisèrent l'île. Voyez Duncker, *Geschichte des Alterthums*, t. VII (1882), p. 64-65, cf. Busolt, *Griechische Geschichte*, t. II (1888), p. 19-20, et ici même, p. 126.

2. *Οἱ Πελασγοὶ θεοῖσι ...ἐπωνυμίην δὲ οὐδ' οὔνομα ἐποιεῦντο οὐδενί αὐτῶν, ..."Επειτεν δὲ ...ἐπύθοντο ἐκ τῆς Αἰγύπτου... τὰ οὐνόματα τῶν θεῶν... Παρὰ δὲ Πελασγῶν "Ελληνες.* Hérodote, II, 52, § 1, 3, 4; éd. Didot-Dindorf, p. 89, 90; Teubner-Dietsch, t. I, p. 143.

de Dôros, de Xouthos et d'Aïolos [1]. Xouthos, à son tour, est père d'Iôn [2] et d'Achaïos [3]. Dôros, Aïolos, Iôn et Achaïos sont les chefs des quatre familles entre lesquelles la race grecque se divise. Si l'on veut remonter plus haut qu'Hellen, père des deux premiers, aïeul des deux autres, on trouve Promâtheus qui eut de Purrha Hellen, et de Pandôre Deucalion, père de Graïcos. Graïcos est, on le sait, un synonyme d'Hellen [4]: aussi Deucalion, père de Graïcos, est-il ailleurs père d'Hellen [5]. Promâtheus, aïeul ou père d'Hellen, est fils d'Iapétos [6],

1. Ἕλληνος δ' ἐγένοντο θεμιστοπόλοι βασιλῆες
Δωρός τε Ξοῦθος τε καὶ Αἴολος ἱππιοχάρμης.

Hésiode, *Catalogues*, fragm. XXIII, éd. Didot, p. 49. Un des fils d'Aïolos fut Macédôn, d'où les Macédoniens. Καὶ Μακεδόνος Αἰόλου· οὗ τονῦν Μακεδόνες καλοῦνται, μόνοι μετὰ Μυσῶν τότε οἰκοῦντες. Hellanique, fragm. 46; Didot-Müller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. I, p. 51.

2. Ἴωνες... ἐκαλέοντο... ἐπὶ Ἴωνος τοῦ Ξούθου Ἴωνες. Hérodote, VII, 94; édition Didot-Dindorf, p. 346, l. 47-51; éd. Teubner-Dietsch, t. II, p. 161. Ἴωνος δὲ τοῦ Ξούθου στρατάρχεω γενομένου Ἀθηναίοισι, ἐκλήθησαν ἀπὸ τούτου Ἴωνες. VIII, 44, § 2, édition Didot-Dindorf, p. 396, l. 19-21; Teubner-Dietsch, t. II, p. 242.

3. Ξοῦθος μὲν λαβὼν τὴν Πελοπόννησον, ἐκ Κρεούσης τῆς Ἐρεχθέως Ἀχαιὸν ἐγέννησε καὶ Ἴωνα, ἀφ' ὧν Ἀχαιοὶ καὶ Ἴωνες καλοῦνται. Apollodore, I, 7, § 3; Didot-Müller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. I, p. 111. Ξοῦθος δὲ τὴν Ἐρεχθέως θυγατέρα γήμας ᾤκισε τὴν Τετράπολιν τῆς Ἀττικῆς... Τῶν δὲ τούτου παίδων Ἀχαιός... Strabon, VIII, 7, § 1; éd. Didot-Müller et Dübner, p. 329, l. 11 et suiv. Cf. Pausanias, VII, 1; éd. Didot-Dindorf, p. 316-317.

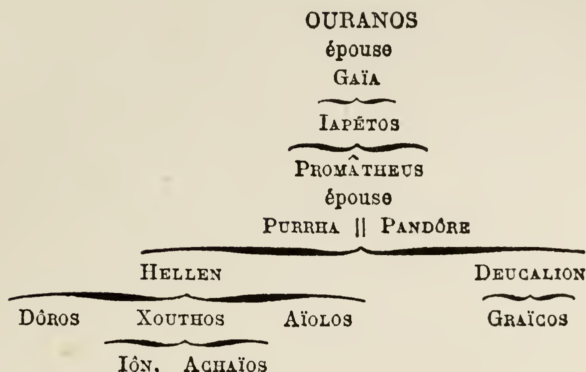
4. Κούρη δ' ἐν μεγάροισιν ἀγαυοῦ Δευκαλίωνος
Πανδώρη Διὶ πατρὶ, θεῶν σημάντορι πάντων,
μιχθεῖσ' ἐν φιλότητι τέκε Γραῖκον μενεχάρμην.

Ὅτι Προμηθέως καὶ Πανδώρας υἱὸς Δευκαλίων Ἡσίοδος πρώτῳ Καταλόγων φησὶ, καὶ ὅτι Προμηθέως καὶ Πύῤῥας Ἕλλην. Hésiode, *Catalogues*, fragm. XX, XXI; éd. Didot, p. 49. Sur la synonymie de Graïcos et d'Hellen, voyez Aristote, *Meteorologica*, I, 14, § 22, édition Didot, t. III, p. 572, l. 47-48 : Οἱ καλούμενοι τότε μὲν Γραικοὶ νῦν δὲ Ἕλληνες; et les autres textes cités par M. Müller, *Fragm. hist. græc.*, t. I, p. 559, col. 1; cf. Marbre de Paros, § 11, *ibid.*, p. 542.

5. Γίνονται δὲ ἐκ Πύῤῥας Δευκαλίωνι παῖδες· Ἕλλην... Apollodore, I, 7, § 2; Didot-Müller, *Fragm. hist. græc.*, t. I, p. 111.

6. Κούρην δ' Ἰαπετὸς καλλίσφυρον Ὠκεανίνην
ἠγάγετο Κλυμένην καὶ ὁμὸν λέχος εἰσανέβαινεν.

né de l'union du Ciel et de la Terre, d'Ouranos et de Gaïa [1].



Pélasgos est étranger à cette généalogie. Il est né de la Terre même, il est autochthone, pour nous servir de l'expression consacrée par la littérature hésiodique [2]. Il est fils de la vieille Terre, en grec de Palaichthôn, suivant Eschyle [3]. « Le Pé- » lasge semblable aux dieux a été, sur les montagnes à la » haute chevelure, mis au monde par la terre noire, afin qu'il » y eût une race de mortels. » Telles sont les paroles d'Asios de Samos qui écrivait environ 700 ans avant notre ère [4]. Plus tard, on a fait à Pélasgos une généalogie plus compliquée : de l'Océan et de Téthus (Téthys), personnification féminine de la mer, naquit Inachos, rivière d'Argolide; d'Inachos et de Mélia, fille de l'Océan, naquit Phorôneus, c'est-à-dire la fertilité.

. . . .
τίκτε δ' ὑπερκύδαντα Μενοίτιον ἠδὲ Προμηθέα.

Hésiode, *Théogonie*, 507-508, 510 ; éd. Didot, p. 10.

1. Γαῖα . . . .
Οὐρανῷ εὐνηθεῖσα τέκ' Ὠκεανὸν βαθυδίνην
Κοῖόν τε Κρῖόν θ' Ὑπερίονά τ' Ἰαπετόν τε.

Hésiode, *Théogonie*, 126, 133-134; éd. Didot, p. 3.

2. Ἡσίοδος δὲ τὸν Πελασγὸν αὐτόχθονά φησι. Hésiode, *Catalogues*, fragment XCVII; éd. Didot, p. 57.

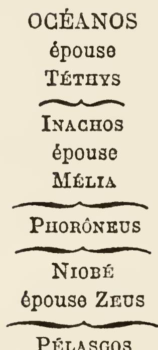
3. Τοῦ γηγενοῦς γάρ εἰμ' ἐγὼ Παλαίχθονος.

Eschyle, *Suppliantes*, vers 250; 5e éd. Teubner-Dindorf, p. 42.

4. Ἀντίθεον δὲ Πελασγὸν ἐν ὑψικόμοισιν ὄρεσσι
Γαῖα μέλαιν' ἀνέδωκεν, ἵνα θνητῶν γένος εἴη.

Didot-Dübner, *Asii fragmenta*, 2, p. 1.

Phorôneus devint père de Niobé, et, fécondée par Zeus, Niobé fut mère de Pélasgos[1].



Tel est le récit d'Apollodore suivi par Denys d'Halicarnasse[2]. Phorôneus est déjà connu de la littérature hésiodique qui fait de lui l'aïeul maternel des Courètes [3], et les Courètes sont un rameau de la race pélasgique; ailleurs Phorôneus est père de Car, auteur de la race carienne[4] qui, comme les Pélas-

1. Apollodore, II, 1, § 1; Didot-Müller, *Fragmenta historicorum græcorum,* t. I, p. 125. Dans ces quatre dernières citations (cf. p. 115), je me rencontre avec Duncker, *Geschichte des Alterthums*, t. V (3e, 4e et 5e édition, 1881), p. 12. Mais de ces textes, je ne puis conclure comme Duncker que, suivant la tradition grecque, la race des Hellènes et celle des Pélasges sont identiques, et que si le sens de ces deux mots diffère, c'est seulement en ce qu'ils désignent deux âges successifs, Pélasge le premier âge, Hellène le troisième; *Achaïoï* serait le nom de l'âge intermédiaire, p. 15. La tradition grecque distingue de la généalogie des Hellènes et des *Achaïoï* la généalogie des Pélasges. Cf. Busolt, *Griechische Geschichte*, t. I, p. 27 et suiv.

2. Denys d'Halicarnasse, I, c. 11 et 17; éd. Teubner-Kiessling, p. 13, 21; éd. Didot, p. 8, 12-13. Sur Niobé, fille de Phorôneus, voir aussi Diodore de Sicile, livre IV, 14; éd. Didot-Müller, t. I, p. 198.

3. *Ἡσίοδος μὲν γὰρ Ἑκαταίου καὶ τῆς Φορωνέως θυγατρὸς πέντε γενέσθαι θυγατέρας φησίν·*

ἐξ ὧν οὔρειαι Νύμφαι θεαὶ ἐξεγένοντο
καὶ γένος οὐτιδανῶν Σατύρων καὶ ἀμηχανοεργῶν,
Κουρῆτές τε θεοὶ φιλοπαίγμονες ὀρχηστῆρες.

Hésiode, *Catalogues*, fragment XCI; éd. Didot, p. 57.

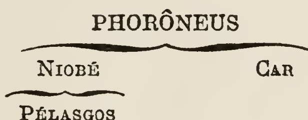
4. *Κληθῆναι τὴν πόλιν φασὶν ἐπὶ Καρὸς τοῦ Φορωνέως ἐν τῇ γῇ ταύτῃ βασιλεύοντος· ...οὕτω μὲν αὐτοὶ περὶ σφῶν Μεγαρεῖς λέγουσι.* Pausanias, I, 39, § 5; éd. Didot-Dindorf, p. 58.

ges, venait d'Asie-Mineure quand elle est arrivée en Grèce. Une autre généalogie fait Pélasgos fils de Triopas[1] ou Triopès, né lui-même de l'union du Soleil avec Rhodos, c'est-à-dire avec l'île de Rhodes[2], située comme on sait à l'orient de la Grèce, sur les côtes de l'Asie-Mineure, qui a vraisemblablement fourni à cette île ses premiers habitants.

Ces généalogies, malgré leurs contradictions, sont d'accord pour exclure tout lien de parenté entre Hellen et Pélasgos.

§ 17. *Les Pélasges et les Héthéens.*

De ces généalogies, une des plus curieuses est celle qui fait descendre Pélasgos de Phorôneus, père de Car, suivant la tradition mégarienne[3].



On sait que Mégare était une colonie carienne. Hérodote a recueilli en Carie même la tradition des Cariens; or, suivant cette tradition, *Car*, ancêtre des Cariens, et *Musos*, ancêtre des Mysiens, sont frères de *Ludos* (lisez *Maiôn*), ancêtre des Lydiens[4] (lisez *Maiones*); comme en outre Ludos (Maiôn) et *Tur-*

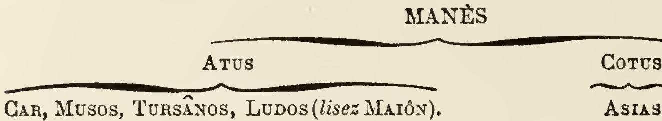
1. Ἴασος καὶ Πελασγὸς, Τριόπα παῖδες, τελευτήσαντος αὐτοῖς τοῦ πατρὸς, διείλοντο τὴν βασιλείαν. Hellanique, fragm. 37; Didot-Müller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. I, p. 49-50. — Πελασγοῦ τοῦ Τριόπα. Pausanias, II, 22, § 1; éd. Didot-Dindorf, p. 99, l. 19.

2. Ἡλίου καὶ Ῥόδου ἑπτὰ παῖδες γίνονται... Τριόπης... Hellanique, fragm. 107; Didot-Müller, *Fragm. hist. græc.*, p. 59. — Τριόπας δὲ πλεύσας εἰς τὴν Καρίαν κατέσχεν ἀκρωτήριον τὸ ἀπ' ἐκείνου Τριόπιον κληθέν. Οἱ δὲ λοιποὶ τοῦ Ἡλίου παῖδες... κατέμειναν ἐν τῇ Ῥόδῳ. Zénon de Rhodes, fragm. 2; *ibid.*, t. III, p. 176, l. 23 et suiv., cité d'après Diodore, V, 57; éd. Didot-Müller, t. I, p. 290, l. 29-33.

3. Voir la note 4 de la page précédente.

4. Τὸν Λυδὸν καὶ τὸν Μυσὸν λέγουσι εἶναι Καρὸς ἀδελφεούς. Hérodote, I, 171, § 7; édition Didot-Dindorf, p. 56; éd. Teubner-Dietsch, t. I, p. 90.

sânos sont tous deux fils d'*Atus* ou *Atys*[1], il semble résulter de là que Car et Musos, Ludos (Maiôn) et Tursânos sont quatre frères issus d'un même père qui est Atus ou Atys[2]. Ce dernier a pour père *Manès*, et Manès a un autre fils nommé *Cotus* ou *Cotys* et père d'*Asias*[3].



Il y a une grande ressemblance entre le nom d'*Atus* et celui de *Cotus*, et les deux paraissent fort proches parents du nom des Khéta si fréquent dans les hiéroglyphes d'Égypte, de celui des Khatti vaincus par Téglath-Phalasar, roi d'Assyrie, vers l'an 1100 avant J.-C., de celui des Héthéens bibliques ou, si l'on aime mieux, du nom de Heth, fils de Chanaan et petit-fils de Cham[4]. Les Khéta, les Khatti, les Héthéens sont le même peuple.

Cf. Strabon, XIV, 2, § 3; éd. Didot-Müller et Dübner, p. 562. Voir aussi plus bas, p. 120, note 4, et p. 121, note 2.

1. Οὕτω δὴ τὸν βασιλέα αὐτῶν Ἄτυν τὸν Μάνεω δύο μοίρας διελόντα Λυδῶν πάντων κληρῶσαι τὴν μὲν ἐπὶ μονῇ, τὴν δὲ ἐπ' ἐξόδῳ ἐκ τῆς χώρης, καὶ ἐπὶ μὲν τῇ μένειν αὐτοῦ λαγχανούσῃ τῶν μοιρέων ἑωυτὸν τὸν βασιλέα προστάσσειν, ἐπὶ δὲ τῇ ἀπαλλασσομένῃ τὸν ἑωυτοῦ παῖδα τῷ οὔνομα εἶναι Τυρσηνόν. Hérodote, I, 94, § 5; édition Didot-Dindorf, p. 33; éd. Teubner-Dietsch, t. I, p. 52. Λυδοῦ τοῦ Ἄτυος. Hérodote, I, 7, § 3; VII, 74, § 1; édition Didot-Dindorf, p. 3, 340; éd. Teubner-Dietsch, p. 4, 156. — Ἄτυος δὲ παῖδας γενέσθαι λέγει Λυδὸν καὶ Τόῤῥηβον. Xanthos, fragm. 1; Didot-Müller, *Fragm. hist. græc.*, t. I, p. 36.

2. Κάριος δὲ Διὸς παῖς καὶ Τοῤῥηβίας. Xanthos, fragm. 2; Didot-Müller, *Fragm. hist. græc.*, t. I, p. 36. D'après ce passage et le dernier des textes cités dans la note précédente, 1° Atys est père de Torrhèbe, 2° Car est fils de Torrhébie vraisemblablement fille de Torrhèbe.

3. Ἄτυος τοῦ Μάνεω. Hérodote, I, 94, § 2; édition Didot-Dindorf, p. 32; éd. Teubner-Dietsch, t. I, p. 52. Λυδοὶ φάμενοι ἐπὶ Ἀσίεω τοῦ Κότυος τοῦ Μάνεω κεκλῆσθαι τὴν Ἀσίην. Hérodote, IV, 45, § 3; édition Didot-Dindorf, p. 196; éd. Teubner-Dietsch, t. I, p. 313-314.

4. *Genèse*, c. X, v. 15; c. XXIII, v. 3. F. Lenormant, *Manuel*, t. III, p. 12. Cf. t. I, p. 361, 374, 396, 397, 400, 410, 422, 438, 439, 441; t. II, p. 30, 62. Cet Atys ne doit pas être confondu avec le dieu phrygien du même nom, qui porte un nom indo-européen, Maury, *Histoire des reli-*

Les Héthéens ont occupé au temps d'Abraham vers l'an 2000 av. J.-C. une partie de la Palestine; ils ont possédé un empire belliqueux entre la Méditerranée, l'Euphrate et le Taurus, du seizième au douzième siècle. Le groupe de peuplades dont ils étaient chefs pourrait avoir envahi la Syrie, l'Asie-Mineure, l'Europe orientale vers l'an 2500 av. J.-C., c'est-à-dire vers l'époque où il paraît avoir fait la conquête de l'Égypte, en d'autres termes, quand l'Égypte tomba sous la domination des Pasteurs. Ces deux migrations simultanées, l'une au nord-ouest, l'autre au sud-ouest, auraient été la conséquence de l'établissement des Iraniens dans la région de l'Asie centrale située au sud de la mer Caspienne. Les Iraniens auraient à la fois chassé les Phéniciens des bords du golfe Persique [1], et pris Babylone [2]; une partie des vaincus fuyant vers l'ouest, seraient devenus les Pasteurs en Égypte, les Pélasges-Tursânes en Asie-Mineure et dans la péninsule des Balkans.

Le nom de Manès, premier ancêtre des Pélasges-Tursânes, ne devrait donc pas être rapproché de l'allemand *Mann*

gions de la Grèce, t. III, p. 90. Les Pélasges et les Philistins semblent être le même peuple. Voir plus haut, p. 83, note 4. Les Philistins d'après la Genèse descendent de Mesraïm, frère de Chanaan (X, 6, 13, 14), et par conséquent ils sont dans la généalogie biblique les cousins germains des Héthéens. Sur la guerre de Tougoulti-Palesharra (Téglath Phalasar), contre les Héthéens, XIII[e] ou XII[e] siècle av. J.-C, voyez Maspero, *Histoire ancienne*, 4[e] édition, p. 297 et suiv.; cf. Duncker, *Geschichte des Alterthums*, t. II, 5[e] édition, p. 35. Sur les luttes des Héthéens avec les Égyptiens, voyez Maspero, p. 191, 199-200, 215-217, 220. Sur leur origine, voyez *ibid.*, p. 179-181; cf. Duncker, *Geschichte des Alterthums*, t. I, 5[e] édition, p. 315.

1. *Φοίνικας... ἀπὸ τῆς Ἐρυθρῆς καλευμένης θαλάσσης ἀπικομένους*. Hérodote, I, 1, § 1; édition Didot-Dindorf, p. 1; éd. Teubner-Dietsch, t. I, p. 1. *Οὗτοι δὲ οἱ Φοίνικες τὸ παλαιὸν οἴκεον, ὡς αὐτοὶ λέγουσι, ἐπὶ τῇ Ἐρυθρῇ θαλάσσῃ*. Hérodote, VII, 89, § 2; édition Didot-Dindorf, p. 343; éd. Teubner-Dietsch, t. II, p. 160. F. Lenormant, *Manuel*, t. III, p. 314, Maspero, *Histoire ancienne*, 4[e] édition, p. 138; Movers, *Phœnizisches Alterthum*, première partie, p. 38. Creuzer-Guigniaut, *Religions de l'antiquité*, t. II, p. 820-821.

2. Medos collectis copiis Babylonem cepisse ait. Bérose, fragment 11; Didot-Müller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. II, p. 503-504. F. Lenormant, *Manuel*, t. II, p. 22, 307, 327-330.

« homme, » ni du sanscrit *Manu*[1]. Le nom de Manès, père d'Atys, n'est pas indo-européen. Il n'est pas non plus sémitique. Ce ne sont pas les Sémites qui ont les premiers envoyé des colonies dans l'Asie-Mineure; et les plus anciennes populations civilisées de cette presqu'île seraient d'une autre race. Les Sémites arrivèrent plus tard.

§ 18. *Ludos le Sémite.*

Lud, fils de Sem, personnifie, dans la Bible, l'invasion sémite en Lydie[2]. Cette invasion se fit quand Ninus, roi d'Assyrie suivant Ctésias, personnification de la royauté sémite de Ninive suivant les modernes, conquit l'Asie-Mineure[3]. La substitution de la dynastie des Héraclides à celle des Atyades correspond en Lydie à cette conquête[4]. Les Héraclides sont des Sémites. La conquête sémitique est indiquée par les noms d'Ilos et d'Assarakos placés par Homère dans la généalogie royale de Troie[5]. Elle est confirmée par la tradition suivant laquelle Teutame, roi d'Assyrie, aurait envoyé

1. Fick, *Vergleichendes Wörterbuch der Indogermanischen Sprachen*, 3e édition, p. 166.

2. *Genèse*, c. X, v. 22; cf. Maury, *Histoire des religions de la Grèce*, t. III, p. 75.

3. [Νίνος] *αὐτὸς ἐπῄει τὰ κατὰ τὴν Ἀσίαν ἔθνη καταστρεφόμενος, καὶ χρόνον ἑπτακαιδεκαετῆ καταναλώσας, πλὴν Ἰνδῶν καὶ Βακτριανῶν, τῶν ἄλλων ἁπάντων κύριος ἐγένετο... τὰ δ' ἐπισημότατα τῶν ἐθνῶν ἀκολούθως Κτησίᾳ τῷ Κνιδίῳ πειρασόμεθα συντόμως ἐπιδραμεῖν.* Ctésias, fragm. 2, § 1, 2, d'après Diodore, II, 2; Didot-Müller, *Ctesiae... fragmenta*, p. 14. Cf. Diodore, édition Didot-Müller, t. I, p. 82, l. 1-8.

4. *Ἄγρων μὲν γὰρ ὁ Νίνου τοῦ Βήλου τοῦ Ἀλκαίου πρῶτος Ἡρακλειδέων βασιλεὺς ἐγένετο Σαρδίων... Οἱ δὲ πρότερον Ἄγρωνος βασιλεύσαντες ταύτης τῆς χώρης ἦσαν ἀπόγονοι Λυδοῦ τοῦ Ἄτυος ἀπ' ὅτευ ὁ δῆμος Λύδιος ἐκλήθη ὁ πᾶς οὗτος, πρότερον Μηίων καλεόμενος. Παρὰ τούτων Ἡρακλεῖδαι ἐπιτραφθέντες ἔσχον τὴν ἀρχὴν ἐκ θεοπροπίου.* Hérodote, I, 7, § 3, 4; édition Didot-Dindorf, p. 3; éd. Teubner-Dietsch, t. I, p. 4.

5. *Ἶλος δ' αὖ τέκεθ' υἱὸν ἀμύμονα Λαομέδοντα...*
Ἀσσάρακος δὲ Κάπυν·
Iliade, XX, 236, 239.

une armée au secours de Priam, roi de Troie, en guerre avec les Grecs [1]. La conquête de l'Asie-Mineure par les Sémites d'Assyrie eut lieu après la chute de l'empire chaldéen de Babylone, renversé par Thoutmos III, roi d'Égypte, au seizième siècle avant J.-C.; elle se fit après l'établissement du royaume indépendant d'Assyrie qui fut la conséquence de la ruine de l'empire chaldéen, et qui date du quinzième siècle. Cette époque est voisine de celle où les Hellènes venant s'établir dans la péninsule des Balkans y consommèrent la ruine de l'empire pélasgique déjà fort ébranlé par les conquêtes des Thraces.

§ 19. *Le déluge pélasgique d'Ogygès et le déluge hellénique de Deucalion; la religion des Pélasges.*

Environ mille ans avant la migration hellénique et avant la conquête de l'Asie-Mineure par les Sémites d'Assyrie, les peuples désignés par le nom de Pélasges-Tursânes dans la tradition grecque, ont envahi l'Asie-Mineure et l'Europe occidentale, et, bien qu'ils ne sussent pas encore l'art de cultiver les céréales, ils ont apporté aux habitants des cavernes de la Grèce une civilisation inconnue jusque-là dans ce pays [2]. Ils y ont aussi apporté diverses traditions que l'on peut encore aujourd'hui distinguer des traditions implantées sur le sol grec à une date postérieure par les Thraces ou les Hellènes.

1. Priami exemplar quoque literarum ad Teutamum circumfertur... Hinc... missum esse a Teutamo auxilium... Hæc omnia Cephalion. Cephalion, fragment 1; Didot-Müller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. III, p. 626-627. Dans *Iliade*, II, 843, Teutamos est le père du pélasge Lêthos allié des Troyens.

2. Peut-on qualifier de chamite cette population? L'origine Chamite des Cariens est admise par Creuzer-Guigniaut, *Religions de l'antiquité*, t. II, p. 830 et par M. Maury, *Histoire des religions de la Grèce*, t. I, p. 28. De là à admettre l'origine chamite des Pélasges, il n'y a qu'un pas.

Preller, *Griechische Mythologie*, 1re édition, t. II, p. 36, fait observer que le roi des Pélasges à Argos lors de l'arrivée de Danaos [et des colons d'Égypte] s'appelait Gélanor. [Δαναὸς] *ἐντεῦθεν... ἧκεν εἰς Ἄργος καὶ τὴν βασιλείαν αὐτῷ παραδίδωσι... Γελάνωρ ὁ τότε βασιλεύων.* Apollodore, II,

On peut donner comme exemple le déluge dit d'Ogygès qui aurait eu lieu en Attique quand Phorôneus, père de Pélasgos, régnait à Argos, juste 1796 ans avant notre ère[1]. Voilà, sauf la date, un souvenir conservé par la race pélasgique et qui remonte à l'époque où cette race habitait encore l'Asie. De là en Grèce, ce que nous appellerons, si on nous le permet, la première édition du déluge biblique de Noë. Elle est placée au début de l'histoire des Pélasges d'Athènes.

La seconde édition, celle-ci due aux Hellènes, est le déluge dit de Deucalion : c'est le même événement, mais le souvenir en a été apporté d'Asie par une autre route et par d'autres mémoires humaines. Ce souvenir a pris racine sur le sol grec avec le rameau hellénique de la race indo-européenne; et comme l'histoire hellénique commence en Grèce après l'histoire pélasgique, le déluge dit de Deucalion est placé dans les récits des écrivains, à une date postérieure à celle du déluge dit d'Ogygès[2]. On a été jusqu'à prétendre déterminer d'une

1, § 4; Didot-Müller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. I, p. 126. *Δαναὸς παραγενόμενος ἐς τὸ Ἄργος ἠμφισβήτει πρὸς Γελάνορα τὸν Σθενέλα περὶ τῆς ἀρχῆς.* Pausanias, II, 19, § 3; éd. Didot-Dindorf, p. 94. Preller ajoute que Gélanor paraît dérivé de *Gelan* et que *Gelan* est d'après Étienne de Bysance, un mot carien signifiant roi. Cette observation grammaticale s'accorde, remarquons-le bien, avec les textes qui donnent à Car et à Pélasgos, roi d'Argos, le même auteur : Phorôneus, père de Car (Pausanias, I, 39, § 5 et 6), était père ou grand-père de Pélasgos. *Φησὶ δὲ Ἑλλάνικος παῖδας τρεῖς Φορωνέως γενέσθαι, οἳ τοῦ πατρὸς θανόντος διενείμαντο τὴν Ἀργείαν. Καὶ ἡ μὲν πρὸς Ἐρασίνῳ τῷ ποταμῷ Πελασγῷ ἔλαχε.* Hellanique, fragm. 57; Didot-Müller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. I, p. 50. — *Φορωνεὺς... ἐκ Τηλοδίκης νύμφης γεννᾷ Ἄπιν καὶ Νιόβην. — Νιόβης καὶ Διὸς παῖς Ἄργος ἐγένετο· ὡς δὲ Ακουσίλαός φησι, καὶ Πελασγός.* Acusilas, fragments 11, 12; *ibid.*, p. 101. Cf. Apollodore, II, 1, § 1. Enfin il faut tenir compte de ce que le terme géographique Ludos (lisez Maiôn), frère de Tursânos est en même temps frère de Car suivant Hérodote. Voyez plus haut, p. 118.

1. *Απὸ Ὠγύγου τοῦ παρ' ἐκείνοις αὐτόχθονος πιστευθέντος ἐφ' οὗ γέγονεν ὁ μέγας καὶ πρῶτος ἐν τῇ Ἀττικῇ κατάκλυσμὸς Φορωνέως Ἀργείων βασιλεύοντος, ὡς Ἀκουσίλαος ἱστορεῖ, μέχρι πρώτης Ὀλυμπιάδος... ἔτη συνάγεται χίλια εἴκοσιν.* Acusilas, fragm. 14; Didot-Müller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. I, p. 102. Cf. Castor, fragm. 15; Didot-Müller, *Ctesiae... fragmenta*, p. 176.

2. Apollodore, III, 8; Didot-Müller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. I, p. 164.

manière précise l'intervalle qui séparait le déluge de Deucalion de celui d'Ogygès. Eusèbe, qui, dans sa chronique, résume les travaux des chronographes grecs, met juste 250 ans entre ces deux événements. Saint Jérôme corrige ce chiffre et le remplace par 236 [1]. Ces dates précises, quand il s'agit d'événements mythologiques, démontrent mieux que tout raisonnement l'inanité de la plupart des calculs qu'on a prétendu fonder sur les chiffres fournis par les chronographes grecs, quand ils parlent des temps antérieurs à l'établissement de la race hellénique dans la péninsule des Balkans. La date du déluge de Deucalion — 1527 av. J.-C., suivant les calculs que saint Jérôme a reproduits — ne mérite pas le même dédain : elle peut être considérée comme fort proche de l'époque où commence l'histoire des Hellènes ou *Graïcoï* dans le pays qui porte encore leur nom.

Il est difficile de déterminer en quoi consistait la religion des Pélasges, puisque la plupart des noms de leurs dieux ont été remplacés par des noms grecs lors de la conquête hellénique. Ainsi, l'oracle pélasgique de Dodone fut consacré à Zeus (Jupiter), sous la domination des Hellènes et voilà comment Homère donne à Zeus les surnoms de Pélasgique et de Dodonéen [2]. Les Hellènes prétendirent reconnaître leur Hermès dans un autre dieu pélasgique [3]. Ils appelèrent Zeus (Jupiter), le dieu en l'honneur duquel les fils du pélasge Lycaon immolèrent un jeune garçon [4]; ils nommèrent Kronos (Saturne), le

1. Mai, *Eusebii chronicon*, l. I, cap. 16, p. 50. Suivant la chronique de saint Jérôme, le déluge d'Ogygès a eu lieu 1763 ans, et celui de Deucalion, 1527 ans av. J.-C. L'intervalle est de 236 ans. Migne, *Patrologia latina*, t. 27, col. 142, 175.

2. *Ζεῦ ἄνα, Δωδωναῖε, Πελασγικὲ, τηλόθι ναίων.*
Iliade, XVI, 233.

3. *Τἀγάλματα τοῦ Ἑρμέω Ἀθηναῖοι πρῶτοι Ἑλλήνων μαθόντες παρὰ Πελασγῶν ἐποιήσαντο.* Hérodote, II, 51, § 3; édition Didot-Dindorf, p. 89; éd. Teubner-Dietsch, t. I, p. 143.

4. *Ζεὺς δὲ αὐτῶν βουλόμενος τὴν ἀσέβειαν πειράσαι, εἰκασθεὶς ἀνδρὶ χερνήτῃ παραγίνεται. Οἱ δὲ αὐτὸν ἐπὶ ξενίᾳ καλέσαντες, σφάξαντες ἕνα τῶν ἐπιχωρίων παῖδα, τοῖς ἱεροῖς τὰ τούτου σπλάγχνα συναναμίξαντες, παρέθεσαν.* Apollodore, II, 8, § 1; Didot-Müller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. I, p. 163.

dieu auquel les Courètes sacrifiaient des enfants[1] : il est possible que ce soit le *Kronos* de la mythologie grecque qui nous présente surtout les traits du dieu principal des Pélasges.

Un texte a l'air d'opposer la religion des Grecs à celle d'une des races vaincue par eux.

Jupiter ou Zeus, dieu suprême des Indo-Européens, accorde à Deucalion, père d'Hellen, l'empire sur les Lélèges : voilà comment Hésiode raconte le triomphe de la race hellénique sur les Phéniciens dominateurs de la Grèce, de l'Archipel, et des côtes de l'Asie-Mineure[2]. Les Hellènes associent le souvenir de leur victoire à leurs croyances religieuses traditionnelles. Cela ne les a pas empêchés peut-être d'adopter quelques-unes des divinités du peuple vaincu, par exemple Athênê, la déesse topique d'Athènes.

§ 20. *La marine et les arts des Pélasges-Tursânes.*

L'importance de la marine des Pélasges est, de tous les caractères de leur civilisation, celui qui paraît s'être gravé le plus profondément dans la mémoire populaire. Dans la liste des dominateurs de la mer conservée par Diodore, ils apparaissent en tête avec les Lydiens ou mieux *Maiones*, nom synonyme de Pélasge ou de Tursâne[3]. Les conquêtes des Thraces vers le vingtième siècle avant notre ère et la destruction définitive de l'empire des Pélasges dans la péninsule des Balkans par les Hellènes, cinq siècles environ plus tard, ne ruinèrent pas la marine pélasgique; elles lui enlevèrent seulement la suprématie.

1. Ἴστρος ἐν τῇ Συναγωγῇ τῶν Κρητικῶν Θυσιῶν φησὶ τοὺς Κούρητας τὸ πάλαιὸν τῷ Κρόνῳ θύειν παῖδας. Istros, fragment 47; Didot-Müller, *Fragm. hist. græc.*, t. I, p. 424.

2. Ἤτοι γὰρ Λοκρὸς Λελέγων ἡγήσατο λαῶν,
τοὺς ῥά ποτε Κρονίδης Ζεὺς ἄφθιτα μήδεα εἰδὼς
λεκτοὺς ἐκ γαίης ἀλέους πόρε Δευκαλίωνι.

Hésiode, *Catalogues*, fragment xxv; éd. Didot, p. 49.

3. Diodore de Sicile, VII, fragm. 13; éd. Didot-Müller, t. I, p. 316. Cf. Didot-Müller, *Ctesiæ... fragmenta*, p. 180. Ce sujet a déjà été traité plus haut, p. 89.

Un hymne homérique nous a conservé une vieille légende grecque probablement d'origine thrace où se trouve peinte, sous une forme mythologique, la lutte de la religion et de la marine triomphantes des Thraces contre la marine et la religion des Pélasges, ou, en d'autres termes, des Tursânes. Dans cette légende, la civilisation victorieuse des Thraces est personnifiée par *Dionusos* qu'on a prétendu plus tard identifier avec le *Liber* des Romains, mais qui appartient au panthéon thrace, bien que son mythe en Grèce soit le résultat de la fusion d'un mythe thrace, avec un mythe phénicien. Dionusos est enlevé par des pirates tursânes, mais pendant la traversée il prend la forme d'un lion et change les forbans en dauphins[1].

Chez Apollodore le caractère thrace de cette légende est très nettement dessiné. C'est de Thrace que part le dieu thrace Dionusos; de là il gagne Thèbes, puis Argos; enfin c'est en se rendant d'Icarie dans l'île thrace de Naxos, que des pirates tursânes, dont il avait loué le navire, cherchent en vain à s'emparer de lui pour le vendre comme esclave[2]. Ainsi l'hymne où nous lisons ce récit légendaire, chante la suprématie des Thraces sur les Pélasges-Tursânes.

Quand, vers l'année 1600, les marines combinées de la Phénicie et de l'Égypte succédèrent à celle de la Thrace dans la domination des mers, la marine vaincue des Pélasges ne fut pas détruite pour cela. Nous en trouvons la preuve dans le nom des Toursha que nous montre, au quatorzième siècle, l'inscription de Karnak; les Toursha ou Pélasges sont du nombre des puissances maritimes coalisées contre l'Égypte et vaincues par Ramsès III[3].

1. *Hymne homérique à Dionusos*, Homère, éd. Didot, p. 566; Teubner-Baumeister, p. 70-72.

2. [Διόνυσος] *βουλόμενος ἀπὸ τῆς Ἰκαρίας εἰς Νάξον διακομισθῆναι, Τυῤῥηνῶν λῃστρικὴν ἐμισθώσατο τριήρη. Οἱ δὲ, αὐτὸν ἐνθέμενοι, Νάξον μὲν παρέπλεον, ἠπείγοντο δὲ εἰς Ἀσίαν ἀπεμπολήσοντες.* Apollodore, III, 5, § 2; Didot-Müller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. I, p. 155. Sur l'établissement des Thraces à Naxos, voyez Diodore, V, c. 50; éd. Didot-Müller, t. I, p. 286.

3. Vte de Rougé, Extraits d'un mémoire sur les attaques dirigées contre l'Égypte par les peuples de la Méditerranée, vers le quatorzième siècle avant notre ère, *Revue archéologique*, t. XVI (1867), p. 35, 81, et spé-

Les Pélasges conservèrent des établissements dans un grand nombre des îles de l'Archipel à une époque bien postérieure à l'invasion hellénique. Ainsi Homère nous les montre en Crète juxtaposés aux Hellènes et aux successeurs de Minos, postérieurement à la guerre de Troie[1]. Hérodote nous dit qu'ils ont autrefois habité la Samothrace[2] et toutes les îles de l'Archipel occupées de son temps par les Ioniens, c'est-à-dire par un des rameaux de la race hellénique[3]. La conquête de Lemnos par les Athéniens sur les Pélasges-Tursânes n'eut lieu que vers l'an 497 avant notre ère[4]; et quand, peu de temps aupara-

cialement, p. 39, 43, 92, 93, 94, 96. Cf. Maspero, *Histoire ancienne*, 4e édition, p. 219, 256, 257; Duncker, *Geschichte der Alterthums*, t. I, 5e édition, p. 143 et 144, où se trouve une note sceptique.

1. Κρήτη τις γαῖ' ἐστὶ, μέσῳ ἐνὶ οἴνοπι πόντῳ
. . . . ἐν μὲν Ἀχαιοὶ
ἐν δ' Ἐτεόκρητες μεγαλήτορες, ἐν δὲ Κύδωνες,
Δωριέες τε τριχάϊκες δῖοί τε Πελασγοί.

Odyssée, XIX, 172, 175-177. Ὅτι μὲν οὖν πρῶτοι κατῴκησαν τὴν νῆσον οἱ προσαγορευθέντες μὲν Ἐτεόκρητες, δοκοῦντες δ' ὑπάρχειν αὐτόχθονες, προειρήκαμεν. Μετὰ δὲ τούτους πολλαῖς γενεαῖς ὕστερον Πελασγοὶ πλανώμενοι, διὰ τὰς συνεχεῖς στρατείας καὶ μεταναστάσεις καταντήσαντες εἰς τὴν Κρήτην, τῆς νήσου μέρος κατῴκησαν. Diodore, V, 80, § 1; éd. Didot-Müller, t. I, p. 305. Ces Pélasges de Crète paraissent identiques aux Poulousti, qui, sous Ramsès III, roi d'Égypte, vers la fin du XIVe siècle, prirent part à une coalition des peuples du nord contre ce prince (Chabas, *Études d'antiquité historique*, 2e éd., p. 235, 250, 254, 258, 259, 261-263, 284, 286-289). M. Chabas reconnaît l'identité des Pélasges avec les Poulousti mentionnés dans le document égyptien qu'il traduit; mais il ne veut pas admettre que les Poulousti soient en même temps identiques aux Philistins que la Bible fait originaires de Crète. Sa raison principale est que les Philistins étaient chamites. La valeur de cette objection disparaîtrait si l'on admettait que les Pélasges soient d'origine chamite.

2. Τὴν Σαμοθρηίκην οἴκεον πρότερον Πελασγοὶ οὗτοι, οἵπερ Ἀθηναίοισι σύνοικοι ἐγένοντο. Hérodote, II, 51, § 3; édition Didot-Dindorf, p. 89; éd. Teubner-Dietsch, t. I, p. 143.

3. Νησιῶται δὲ ἑπτακαίδεκα παρείχοντο νέας ὡπλισμένοι ὡς Ἕλληνες, καὶ τοῦτο Πελασγικὸν ἔθνος, ὕστερον δὲ Ἰωνικὸν ἐκλήθη κατὰ τὸν αὐτὸν λόγον καὶ οἱ δυωδεκαπόλιες Ἴωνες οἱ ἀπ' Ἀθηνέων. Hérodote, VII, 95, § 1; édition Didot-Dindorf, p. 343-344; éd. Teubner-Dietsch, t. II, p. 161; cf. *Supra*, p. 116 note 1.

4. Hérodote, VI, 137-140; éd. Teubner-Dietsch, t. II, p. 120-121. Cf. *supra*, p. 102, note 4. — Ὅτι οἱ Τυῤῥηνοί, διὰ τὸν τῶν Περσῶν φόβον ἐκλιπόντες τὴν Λῆμνον, ἔφασκον ὡς διά τινας χρησμοὺς τοῦτο ποιεῖν, καὶ ταύτην τῷ Μιλ-

vant, les Perses s'emparèrent d'Imbros, cette île était encore pélasgique comme Lemnos[1]. En 470, les Pélasges étaient encore maîtres de Skuros, aujourd'hui Skiro, qu'à cette date les Athéniens leur enlevèrent[2]. Les Pélasges ont aussi possédé Lesbos[3], Chios[4], Samos[5] et Délos[6]. Mais ils n'ont pas gardé ces quatre îles aussi tard que Lemnos, Imbros et Skuros. Au cinquième siècle avant notre ère la marine pélasgique semble avoir disparu de l'Archipel; pour la retrouver alors, il fallait aller la chercher dans la nouvelle patrie qu'elle s'était conquise sur les côtes de l'Italie.

Et cependant, si, sans nous laisser dominer par les apparences, si sans nous borner à contempler le décor politique, nous allions au fond des choses et nous pénétrions jusqu'aux réalités de la vie, nous pourrions dire que c'était la marine pélasgique qui sous le nom de marine grecque dominait encore

τιάδη παρέδωκαν. Diodore, X, 19, 6; éd. Didot-Müller, t. I, p. 347; t. II, p. 595. Cf. Thucydide, l. IV, c. 109, édition Didot-Hase, p. 192.

1. Ὁ Ὀτάνης... εἷλε Λῆμνόν τε καὶ Ἴμβρον ἀμφοτέρας ἔτι τότε ὑπὸ Πελασγῶν οἰκεομένας. Hérodote, V, 26; édition Didot-Dindorf, p. 247; éd. Teubner-Dietsch, t. II, p. 11. Ἀντικλείδης δὲ πρώτους φησὶν αὐτοὺς [Πελασγοὺς] τὰ περὶ Λῆμνον καὶ Ἴμβρον κτίσαι. Strabon, V, 2, § 4; éd. Didot-Müller et Dübner, p. 184, l. 36-37. Une inscription tursâne ou, comme on dit vulgairement, étrusque, a été découverte dernièrement à Lemnos par MM. Cousin et Durrbach, *Bulletin de correspondance hellénique*, t. X (1886), p. 1. M. Bugge a publié sur cette inscription un savant mémoire intitulé *Der Ursprung der Etrusker;* nous n'en adoptons pas toutes les doctrines.

2. [Κίμων] Σκῦρον Πελασγῶν ἐνοικούντων καὶ Δολόπων ἐξεπολιόρκησε. Diodore, XI, 60, § 2; éd. Didot-Müller, t. I, p. 393; cf. t. II, p. 596. Σκύρον δὲ τὸ μὲν παλαιὸν ᾤκουν Πελασγοί τε καὶ Κᾶρες. Nicolas de Damas, fragm. 47, Didot-Müller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. III, p. 379.

3. Μέταον, πόλις Λέσβου, ἣν Μέτας Τυρρηνὸς ᾤκισεν, ὡς Ἑλλάνικος. Hellanique, fragm. 121; Didot-Müller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. I, p. 61. Ἐρήμου οὔσης αὐτῆς [Λέσβου] πρώτους Πελασγοὺς κατασχεῖν αὐτήν. Diodore, V, 81, § 1; éd. Didot-Müller, t. I, p. 305. Τὴν Λέσβον Πελασγίαν εἰρήκασι. Strabon, V, 2, § 4; éd. Didot-Müller et Dübner, p. 184, l. 19.

4. Χῖοι οἰκιστὰς ἑαυτῶν Πελασγούς φασι τοὺς ἐκ τῆς Θετταλίας. Strabon, XIII, 3, § 3; éd. Didot-Müller et Dübner, p. 531, l. 15-16.

5. Καὶ Σάμος ἱμερόεσσα Πελασγίδος ἕδρανον Ἥρης.
Denys le Périegète, vers 534; Didot-Müller, *Geographi græci minores*, t. II, p. 137.

6. Ἱερὸν γὰρ Δῆλος τοῦ Ἀπόλλωνος... ἐκαλεῖτο Πελασγία. Étienne de Byzance au mot Δῆλος, éd. Westermann, p. 101, l. 16-19.

au cinquième siècle avant J.-C. dans la mer Égée. Quand les Hellènes conquérants étaient arrivés dans la péninsule des Balkans environ mille ans plus tôt, c'était par terre; les premiers d'entre eux qui s'étaient aventurés sur les côtes de la mer Égée étaient montés sur des navires de construction pélasgique et manœuvrés par des Pélasges vaincus, dont les premiers marins grecs furent les élèves. La marine si vantée des Grecs ne fut qu'une continuation de la marine des Pélasges condamnée par la défaite à l'oubli.

On peut en dire autant de l'architecture, de la sculpture, et de la poterie. Les Hellènes conquérants commencèrent par habiter les maisons construites et décorées par les maçons et les sculpteurs pélasges[1] pour l'aristocratie pélasgique vaincue, et quand il fallut d'autres maisons à ces vainqueurs, ce furent des ouvriers pélasges qui les leur bâtirent. Les Pélasges de condition inférieure, qui avaient fabriqué la poterie à l'usage de la classe pélasgique dominante, continuèrent la même fabrication pour les maîtres nouveaux que leur donnait le triomphe de la race hellénique. Ainsi, en Gaule, sous la domination franque, ainsi dans les régions méridionales et orientales de l'empire romain sous la domination musulmane, l'art dit franc ou musulman ne devait être plus tard qu'une prolongation de l'art des Romains. Dans la péninsule des Balkans, les Hellènes, avec leurs armes et leur langue, ont apporté la faculté de s'assimiler les connaissances artistiques que les Pélasges devaient au contact des grandes civilisations de l'Asie et de l'Égypte; quant à ce génie merveilleux qui a fait plus tard l'originalité de l'art grec et sa supériorité, nous ne pouvons savoir à quel élément il est dû dans une race hybride comme est aux temps historiques la race grecque; car, dans cette race le sang qui domine est probablement sorti des veines des peuples obscurs qui ont précédé les glorieux Hellènes dans la péninsule des Balkans.

1. *Τἀγάλματα τοῦ Ἑρμέω Ἀθηναῖοι πρῶτοι Ἑλλήνων μαθόντες παρὰ Πελασγῶν ἐποιήσαντο.* Hérodote, II, 51, § 3; édition Didot-Dindorf, p. 89; éd. Teubner-Dietsch, t. I, p. 143.

CHAPITRE V.

LES ÉTRUSQUES OU PÉLASGES-TURSÂNES D'ITALIE[1].

Sommaire. § 1. Première migration des Pélasges en Italie, plus de deux mille ans avant notre ère; les *Oïnotroï*, les *Peucetioï*, les *Daunioï*. — § 2. Seconde migration des Pélasges en Italie, les Étrusques, dixième siècle avant J.-C. — § 3. C'était après leur guerre contre les Égyptiens, après la date où la chronologie grecque place la guerre légendaire de Troie. — § 4. Ils venaient d'Asie-Mineure en passant par la mer Égée et par la région continentale qui fut plus tard la Grèce. — § 5. Ces derniers Pélasges ne doivent pas être distingués des Tursânes, Tursênes, Tyrrhènes ou Étrusques. — § 6. Notre doctrine n'est pas celle de Denys d'Halicarnasse. — § 7. Réfutation de Denys d'Halicarnasse. — § 8. Centre de l'empire Étrusque. — § 9. Date où il commence. — § 10. Développement de l'empire Étrusque. — § 11. Les Étrusques en Campanie, 524(?)-424 av. J.-C. — § 12. Dans le Latium, 800(?)-426(?) av. J.-C. — § 13. Les Étrusques dominent au nord du Pô du milieu du ve siècle au commencement du ive; ils sont maîtres des côtes italiennes de l'Adriatique. — § 14. Marine Étrusque, x^e^-ve siècles. — — § 15. Décadence des Étrusques. Les Gaulois, 396 av. J. C.

§ 1. *La première migration des Pélasges en Italie, plus de deux mille ans avant notre ère; les Oïnotroï, les Peucetioï, les Daunioï.*

Les Pélasges se sont établis en Italie à deux époques qu'un long intervalle sépare; l'une est antérieure aux premières invasions de la race indo-européenne dans l'Europe méridionale, l'autre postérieure à ces premières invasions.

1. Le sujet traité dans ce chapitre est celui dont s'est occupé K. O. Müller dans l'introduction du livre intitulé : *Die Etrusker*, qui a paru à Breslau en 1828 et dont M. Wilhelm Deecke a donné récemment une nouvelle édition, Stuttgart, 1877, 2 vol. in-8°.

La plus ancienne colonisation pélasgique en Italie est attribuée par les Grecs à *Oïnotros* et à *Peucétios*, tous deux fils de *Lucaôn* et petit-fils de *Pélasgos* [1]. Leurs noms paraissent appartenir aux traditions des Arcadiens, habitants pélasgiques du Péloponnèse central. Ils sont antérieurs à l'introduction de l'agriculture dans cette contrée [2], c'est-à-dire à l'an 2000 ou environ avant notre ère. Arrivant du Péloponnèse, les Peucétiens, dont les Dauniens paraissent une variété, s'établirent en Italie dans la région qu'on appela plus tard Apulie et Messapie, c'est-à-dire dans la Pouille et la terre d'Otrante des temps modernes [3]; les *Oïnotroï* ou Œnotriens colonisèrent le pays qui devint ensuite la Lucanie et le Bruttium, c'est-à-dire la Calabre et la Basilicate des modernes [4].

Les Œnotriens eurent seuls un peu d'importance, et ils res-

1. Πελασγοῦ καὶ Δηϊανείρης γίνεται Λυκάων. Οὗτος γαμεῖ Κυλλήνην... Ἔπειτα τοὺς ἐκ τούτων γεννηθέντας διεξιὼν [Φερεκύδης]... Οἰνώτρου καὶ Πευκετίου μιμνήσκεται. Καὶ Οἴνωτρος, ἀφ' οὗ Οἴνωτροι καλέονται οἱ ἐν Ἰταλίῃ οἰκέοντες· καὶ Πευκέτιος ἀφ' οὗ Πευκέτιοι καλέονται οἱ ἐν τῷ Ἰονίῳ κόλπῳ. Phérécyde, fragment 85; Didot-Müller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. I, p. 92. Cf. Apollodore, III, 8, § 1; *Ibid.*, p. 163. — Πευκέτιοι... ἀποίκους δ' Ἀρκάδας δέξασθαι δοκεῖ. Strabon, l. VI, c. 3, § 8; éd. Didot-Müller et Dübner p. 235, l. 24, 26-27. Festus fait descendre les Dauniens d'un certain Daunus, originaire d'Illyrie. *Illyrica gens*, dans ce texte, est vraisemblablement un terme géographique et veut dire venu de la côte orientale de la mer Ionienne.

2. Pausanias, VIII, 3, § 5; c. 4, § 1; éd. Didot-Dindorf, p. 367, l. 3-7, et 26-30, raconte qu'Oïnotros le plus jeune des fils de Lycaon alla s'établir en Italie, que son frère aîné Nyctimos resta en Arcadie, et que sous le règne de Callistus, successeur de Nyctimos, Triptolème apporta en Arcadie le froment et l'art de faire le pain.

3. Ἀνάγκη δὲ Πευκετίων καὶ Δαυνίων μηδ' ὅλως λεγομένων ὑπὸ τῶν ἐπιχωρίων πλὴν εἰ τὸ παλαιόν, ἁπάσης δὲ ταύτης τῆς χώρας Ἀπουλίας λεγομένης νυνί, μηδὲ τοὺς ὅρους ἐπ' ἀκριβὲς λέγεσθαι τῶν ἐθνῶν τούτων. Strabon, VI, 3, § 8; éd. Didot-Müller et Dübner, p. 235, l. 30-34; cf. l. VI, 3, § 1, p. 230, l. 42-47 où il est question des Peucétiens et des Dauniens en Messapie.

4. Τὴν δ' ἑξῆς παραλίαν Βρέττιοι μέχρι τοῦ Σικελικοῦ κατέχουσι πορθμοῦ, σταδίων πεντήκοντα καὶ τριακοσίων ἐπὶ τοῖς χιλίοις. Φησὶ δ' Ἀντίοχος ἐν τῷ περὶ τῆς Ἰταλίας συγγράμματι, ταύτην Ἰταλίαν κληθῆναι, ...πρότερον δ' Οἰνωτρίαν προσαγορεύεσθαι. Strabon, VI, 1, § 4; éd. Didot-Müller et Dübner, p. 211, l. 47-52; cf. Antiochos de Syracuse cité par Denys d'Halicarnasse, I, 12; éd. Didot, p. 9, l. 34-36: Τὴν γῆν ταύτην ἥτις νῦν Ἰταλία καλεῖται τὸ παλαιὸν εἶχον Οἴνωτροι.

tèrent indépendants jusqu'à la conquête de leur pays par les Sicules ou Ligures qui lui donnèrent le nom d'Italie. Mais bien que sous le joug, ils subsistèrent distincts de leurs vainqueurs, et ce fut plus tard en s'appuyant sur eux que les Ombriens du sud ou Opiques expulsèrent d'Italie les Sicules. Deux historiens du cinquième siècle nous l'affirment. Les Sicules, rameau des Ligures, furent chassés d'Italie par les Oïnotres et les Opiques si nous en croyons Antiochus de Syracuse[1], par les Ombriens et les Pélasges si ce sont les expressions de Philiste de Syracuse[2] que nous reproduisons. Tous deux, en termes différents, expriment la même idée : Opique chez Antiochus est un nom des Ombriens; Pélasge, chez Philiste, est un terme générique qui désigne les Œnotriens.

§ 2. *Seconde migration des Pélasges en Italie, les Étrusques, dixième siècle avant J.-C.*

L'arrivée en Italie du rameau pélasgique connu sous le nom d'Etrusques est postérieure à ces événements, et les Etrusques ont joué dans l'histoire un bien plus grand rôle que les Œnotriens, les Peucétiens et les Dauniens. Chassés de Grèce par la conquête indo-européenne, la plupart de ceux des Pélasges-Tursânes qui, après avoir échappé à la mort, refusèrent d'accepter le joug hellénique, allèrent fonder un empire nouveau à l'occident de la Grèce dans une contrée déjà occupée par les Indo-Européens. L'Italie en effet, à la date de l'invasion étrusque, avait déjà vu se superposer deux couches de la race

1. Σικελοὺς τοὺς μεταναστάντας ἀποφαίνει, βιασθέντας ὑπό τε Οἰνωτρῶν καὶ Ὀπικῶν στρατῶν ἡγεμόνα τῆς ἀποικίας ποιησαμένους. Antiochus, fragm. 1; Didot-Müller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. I, p. 181 ; Denys d'Halicarnasse, I, 22; éd. Teubner-Kiessling, t. I, p. 27; éd. Didot, p. 16, l. 33-36.

2. Ἔθνος τὸ διακομισθὲν ἐξ Ἰταλίας οὔτε Σικελῶν, οὔτε Αὐσόνων, οὔτ' Ἐλύμων, ἀλλὰ Λιγύων, ἄγοντος αὐτοὺς Σικελοῦ... Ἐξαναστῆναι δὲ ἐκ τῆς ἑαυτῶν τοὺς Λίγυας ὑπό τε Ὀμβρικῶν καὶ Πελασγῶν. Philiste, fragm. 2; Didot-Müller, *Fragm. hist. græc.*, t. I, p. 185. Denys d'Halicarnasse, I, 22; éd. Teubner-Kiessling, t. I, p. 27; éd. Didot, p. 16, l. 27-29, 31-32.

indo-européenne. Les Sicules ou Ligures, le premier peuple indo-européen qui ait atteint l'Europe occidentale, avaient conquis l'Italie sur les Ibéro-Sicanes et sur les Pélasges-Œnotriens; puis le peuple indo-européen qu'on appelle italique, c'est-à-dire les Ombro-Latins, avait chassé d'Italie une grande partie des Sicules, lorsque un peu après l'an mil arrivèrent les Pélasges-Tursânes ou Étrusques [1].

§ 3. *C'était après leur guerre contre les Égyptiens, après la date où la chronologie grecque place la guerre légendaire de Troie.*

Les Pélasges-Tursânes n'avaient pas encore gagné l'Italie, quand au quatorzième siècle, ils attaquèrent les Égyptiens, d'abord sous Mînéphtah, ensuite sous Ramsès III. Ils furent chaque fois vaincus. Ces défaites sont rappelées par deux inscriptions égyptiennes. Dans la première de ces inscriptions, il s'agit d'une guerre entreprise contre les Egyptiens, sous le règne de Mînéphtah, par une coalition des peuples de l'occident et du nord. Un de ces peuples est les Tursânes, *Toursha*, suivant l'orthographe égyptienne ; un autre est les *Achaïvoï*, rameau de la race hellénique. Les *Achaïvoï* apparaissent dans ce texte au singulier, *Achaïvos,* ou, pour reproduire plus exactement l'orthographe égyptienne, *Aqaiousha*. Des termes du texte égyptien il résulte que les *Achaïvoï*, à cette date, n'occupaient point encore les îles de l'Archipel, mais un continent montagneux situé près de la mer [2]. Dans la seconde inscription qui se rap-

1. Ab Ancona Gallica ora incipit Togatæ Galliæ cognomine. Siculi et Liburni plurima ejus tractus tenuere, in primis Palmensem, Prætutianum Hadrianumque agrum. Umbri eos expulere, hos Etruria, hanc Galli. Umbrorum gens antiquissima Italiæ existimatur... Trecenta eorum oppida Tusci debellasse reperiuntur. Pline, III, 112, 113.

2. Vte de Rougé. Extrait d'un mémoire sur les attaques dirigées contre l'Égypte par les peuples de la Méditerranée, vers le quatorzième siècle avant notre ère, dans la *Revue archéologique*, t. XVI (1867), p. 94-96. Chabas, *Études sur l'antiquité historique*, 2e éd., p. 189, 191, 199, 208, 209. Maspero, *Histoire ancienne*, 4e éd., p. 256-257.

porte au règne de Ramsès III, les Tursânes sont ligués avec les Takkaro ou Teucriens alors établis dans le pays qui, après l'invasion grecque, devint la Macédoine ; ils sont ligués avec les *Daanau* ou Danaens d'Argos, avec les *Poulousti* ou Pélasges de Crète, avec les *Shardana* ou habitants de la Sardaigne et du Roussillon, enfin avec les Sicules [1].

La première des deux inscriptions, nous montrant les Pélasges momentanément alliés aux Hellènes, nous prouve qu'il y eut des interruptions dans la longue lutte qui eut pour résultat la domination exclusive de la race hellénique en Grèce. Un des derniers épisodes de cette lutte où les Pélasges auraient eu pour alliés les Thraces, d'abord leurs ennemis, serait la guerre légendaire de Troie. La liste des peuples qui forment l'armée de Priam et celle d'Agamemnon, au deuxième chant de l'Iliade, est un des monuments ethnographiques les plus anciens et les plus curieux que nous possédions. Déjà à la date où cette liste a été composée (x[e] siècle av. J.-C. ?), les Pélasges de l'Attique, ceux de l'Arcadie, dans le Péloponnèse, ceux de Thessalie vivent sous le joug hellénique [2]; les Phéniciens de Crète sont devenus Grecs, ils combattent dans l'armée grecque contre les Troyens [3]. Mais dans l'armée troyenne nous trouvons réunis aux ennemis de la race grecque des Pélasges

1. Chabas, *Études sur l'antiquité historique*, 2[e] éd., p. 290, 292, 296-307; cf. de Rougé, dans la *Revue archéologique*, t. II, p. 220; F. Lenormant, *Les premières civilisations*, t. II, p. 419; *Manuel d'histoire ancienne*, 3[e] éd., t. I, p. 440. Maspero, *Histoire ancienne*, 4[e] éd., p. 267.

2. Οἳ δ' ἄρ' Ἀθήνας εἶχον ἐϋκτιμένον πτολίεθρον
. . . .
Οἳ δ' ἔχον Ἀρκαδίην ὑπὸ Κυλλήνης ὄρος αἰπύ
. . . .
Ἑξήκοντα νεῶν. πολέες δ' ἐν νηΐ ἑκάστῃ
Ἀρκάδες ἄνδρες ἔβαινον, ἐπιστάμενοι πολεμίζειν.
Αὐτὸς γάρ σφιν δῶκεν ἄναξ ἀνδρῶν Ἀγαμέμνων
νῆας ἐϋσσέλμους, περάαν ἐπὶ οἴνοπα πόντον,
Ἀτρείδης· ἐπεὶ οὔ σφι θαλάσσια ἔργα μεμήλει.
. . . .
Νῦν αὖ τοὺς, ὅσσοι τὸ Πελασγικὸν Ἄργος ἔναιον.
Iliade, II, 546, 603, 610-614, 681.

3. Κρητῶν δ' Ἰδομενεὺς δουρικλυτὸς ἡγεμόνευεν. *Iliade*, II, 645.

restés libres sans perdre leur nom générique dans une région indéterminée d'Europe ou d'Asie [1] : des Péoniens, *Paiones*, c'est-à-dire des Pélasges qui n'ont pu garder leur indépendance qu'en se cantonnant dans un petit espace au nord de la Macédoine, entre les Thraces à l'est et les Illyriens à l'ouest [2]; nous y trouvons aussi les prédécesseurs indo-européens des Hellènes dans la péninsule des Balkans, en d'autres termes les Thraces [3]; les Phrygiens [4], c'est-à-dire encore des Thraces; les Dardaniens [5], second synonyme du nom de Thraces. A l'époque de la guerre de Troie, les Hellènes, maîtres de la Grèce continentale, se préparent à continuer, sur les côtes de l'Asie-Mineure, la conquête des pays dont les Pélasges et les Thraces leurs devanciers se sont précédemment disputé l'empire.

C'est postérieurement à cette guerre qu'on doit placer l'établissement en Italie de ceux des Pélasges de Grèce qui échappèrent par la fuite à la domination hellénique.

§ 4. *Ils venaient d'Asie-Mineure en passant par la mer Égée et par la région continentale qui fut plus tard la Grèce.*

Les Tursânes de Lydie qu'on voit chez Hérodote [6] quitter leur pays désolé par la famine, et gagner le pays des Ombriens, c'est-à-dire l'Italie, n'ont pas fait ce voyage directement. Ils sont passés par les îles de la mer Égée et par la Grèce, y ont fait un

1. Ἱππόθοος δ᾽ ἄγε φῦλα Πελασγῶν ἐγχεσιμώρων
τῶν οἳ Λάρισσαν ἐριβώλακα ναιετάασκον.
Iliade, II, 840-841.

2. Αὐτὰρ Πυραίχμης ἄγε Παίονας ἀγκυλοτόξους.
Iliade, II, 848.

3. Αὐτὰρ Θρήϊκας ἦγ᾽ Ἀκάμας καὶ Πείροος ἥρως
ὅσσους Ἑλλήσποντος ἀγάῤῥοος ἐντὸς ἐέργει.
Iliade, II, 844-845.

4. Φόρκυς αὖ Φρύγας ἦγε καὶ Ἀσκάνιος θεοειδής.
Iliade, II, 862.

5. Δαρδανίων αὖτ᾽ ἦρχεν ἐῢς παῖς Ἀγχίσαο.
Iliade, II, 819.

6. Hérodote, I, 94; éd. Teubner-Dietsch, t. I, p. 51-52; Didot-Dindorf, p. 32-33. Cf. ici même, p. 92.

séjour de plusieurs siècles, y ont appris des Thraces la culture des céréales et de la vigne, peut-être même des Phéniciens l'écriture, soit directement soit par l'entremise des Grecs; et, possesseurs de ces deux éléments de civilisation, ils ont été s'établir au centre de l'Italie qui possédait déjà les céréales et la vigne, mais qui n'avait pas encore l'écriture, et qui devait l'apprendre d'eux [1].

Anticlide d'Athènes, auteur du troisième siècle avant notre ère, disait que les Pélasges avaient colonisé les îles d'Imbros et de Lemnos et qu'ensuite quelques-uns d'entre eux étaient partis de ces deux îles sous la conduite de Tursânos et avaient par mer gagné l'Italie [2].

Les traditions les plus anciennes de l'Italie sont d'accord pour faire arriver du Péloponnèse en Italie des Pélasges-Arcadiens. Ce sont ces Pélasges-Arcadiens qu'Hérodote nous montre en Ionie sur les côtes occidentales de l'Asie-Mineure [3]. Evandre, le plus ancien fondateur de Rome, est un Pélasge-Arcadien suivant Fabius Pictor, le plus vieil historien de Rome, qui écrivait vers l'an 200 avant notre ère [4], suivant Caton qui écrivait dans la première moitié du second siècle avant J.-C. [5];

1. Il est reçu que de l'alphabet grec dérive celui des Étrusques, que les Étrusques ne savaient pas encore écrire quand ils sont arrivés en Italie, et qu'ils ont eu pour maîtres d'écriture les Grecs de Cumes en Italie à la fin du huitième siècle au plus tôt. Est-il bien certain que ce dogme ne puisse en quelques points être révisé?

2. Ἀντικλείδης δὲ πρώτους φησὶν αὐτοὺς [τοὺς Πελασγούς] τὰ περὶ Λῆμνον καὶ Ἴμβρον κτίσαι· καὶ δὴ τούτων τινὰς καὶ μετὰ Τυῤῥηνοῦ τοῦ Ἄτυος εἰς Ἰταλίαν συνᾶραι. Anticlide, fragm. 21; Didot-Müller, *Scriptores rerum Alexandri magni*, p. 151. Cf. Strabon, V, 2, § 4; éd. Didot-Müller et Dübner, p. 184, l. 36-38.

3. Ἀρκάδες Πελασγοί. Hérodote, I, 146, § 1; éd. Teubner-Dietsch, t. I, p. 79; éd. Didot-Dindorf, p. 49, l. 45.

4. Ἦν δὲ τὸ χωρίον τῶν σὺν Εὐάνδρῳ ποτὲ οἰκισάντων αὐτὸ Ἀρκάδων ἱερόν, ὡς λέγεται. Fragment 5; Hermann Peter, *Veterum historicorum romanorum relliquiæ*, p. 10, l. 20-21.

5. Εὐάνδρου καὶ τῶν ἄλλων Ἀρκάδων εἰς Ἰταλίαν ἐλθόντων ποτὲ καὶ τὴν Αἰολίδα τοῖς βαρβάροις ἐνσπειράντων φωνήν. Caton, fragm. 19; H. Peter, *Veterum historicorum romanorum relliquiæ*, p. 57. — Tibur, sicut Cato facit testimonium, a Catillo Arcade, præfecto classis Euandri. Fr. 56, *ibid.*, p. 67. Caton se trompe dans le premier de ces deux fragments, quand,

et les habitants de l'Italie doivent à Evandre, nous dit Fabius Pictor, la connaissance des lettres qui ont formé leur alphabet primitif [1]. Est-il utile de citer ici les textes des auteurs classiques postérieurs où se trouve reproduite cette vieille tradition latine sur l'origine d'une partie des habitants du Latium [2]? Les Arcadiens d'Évandre sont identiques aux Pélasges qui suivant Denys le Périégète, partant de Cyllène allèrent par mer à l'occident et s'établirent avec les Tursânes [3]. Cyllène

pour expliquer les quelques rapports qui existent entre le latin et le dialecte éolien, il suppose que les Arcadiens ont apporté du Péloponnèse en Italie ce dialecte de la langue grecque. Les Arcadiens, du temps d'Évandre, qui fuyaient devant l'invasion grecque n'ont pas apporté du Péloponnèse en Italie ce dialecte de la langue de leurs ennemis. Mais les Arcadiens qui restèrent dans le Péloponnèse finirent par abandonner leur langue nationale pour adopter le dialecte éolien. Ὅσοι μὲν οὖν ἧττον τοῖς Δωριεῦσιν ἐπεπλέκοντο (καθάπερ συνέβη τοῖς τε Ἀρκάσι καὶ τοῖς Ἠλείοις, τοῖς μὲν ὀρεινοῖς τελέως οὖσι, ...τοῖς δ' ἱεροῖς νομισθεῖσι τοῦ Ὀλυμπίου Διός...), οὗτοι Αἰολιστὶ διελέχθησαν, οἱ δ' ἄλλοι μικτῇ τινι ἐχρήσαντο ἐξ ἀμφοῖν, οἱ μὲν μᾶλλον, οἱ δ' ἧττον αἰολίζοντες. Strabon, VIII, 1, § 2; éd. Didot, p. 286, l. 35-39, 42-44. Cf. *infra*, p. 140, note 1.

1. Repertores litterarum Cadmus ex Phœnice in Græciam et Euander ad nos transtulerunt a b c d e i k l m n o p q r s t litteras, numero XVI. Fabius Pictor, fragm. 1; Hermann Peter, *Veterum historicorum romanorum relliquiæ*, p. 5. Ce sont les lettres dont l'invention est attribuée à Palamède. Κάδμος, Πανδίονος, Μιλήσιος, ἱστορικός, ὃς πρῶτος κατά τινας συγγραφὴν ἔγραψε καταλογάδην, μικρῷ νεώτερος Ὀρφέως — Κάδμός ὁ Μιλήσιος, εὑρετὴς γραμμάτων. Suidas. Παλαμήδης δ' ὕστερον ἐλθὼν ἀρξάμενος ἀπὸ τοῦ ἄλφα δέκα ἓξ μόνα τοῖς Ἕλλησιν εὗρε στοιχεῖα... Προσέθηκε δὲ αὐτοῖς Κάδμος ὁ Μιλήσιος γράμματα τρία θ, φ, χ. Villoison, *An. Græca*, II, 187. Didot-Müller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. II, p. 2, 3. Ce sont probablement les lettres appelées pélasgiques par Diodore, et dont Linus se serait servi pour écrire ses poèmes sur Dionusos. Τὸν δ' οὖν Λίνον φασὶ τοῖς Πελασγικοῖς γράμμασι συνταξάμενον τὰς τοῦ πρώτου Διονύσου πράξεις. Diodore, III, 67, § 4; éd. Didot-Müller, t. I, p. 179.

2. Voir cependant Tite-Live, I, 7, § 8 : Evander tum ea, profugus ex Peloponneso, auctoritate magis quam imperio regebat loca, venerabilis vir miraculo litterarum.

3. Τυρσηνοὶ μὲν πρῶτ' ἐπὶ δέ σφισι φῦλα Πελασγῶν
οἵ ποτε Κυλλήνηθεν ἐφ' ἑσπερίην ἅλα βάντες,
αὐτόθι ναιήσαντο σὺν ἀνδράσι Τυρσηνοῖσιν.

Denys le Périégète, vers 347-349; Didot-Müller, *Geographi græci minores*, t. II, p. 124.

est un port du Péloponnèse en Élide [1]; c'est en même temps une montagne d'Arcadie [2]. C'est donc du Péloponnèse que, d'accord avec les auteurs latins, le géographe grec fait venir les Pélasges dont il parle ici. Toutefois dans le passage que nous citons, Denys le Périégète copiant inexactement, vers la fin du premier siècle de notre ère, un écrivain plus ancien, a introduit la doctrine erronée des auteurs relativement récents qui, de deux noms concluant à deux races, font des Pélasges et des Tursânes deux peuples différents (voyez p. 85).

Une autre tradition donne la Thessalie pour point de départ aux Pélasges d'Italie. Elle a dû probablement une partie de son crédit au nom de Pélasgiotide porté, à l'époque classique, par une subdivision de la Thessalie. Les Pélasges se seraient réfugiés en Italie après avoir été chassés de Thessalie par les Lapithes. Ils seraient par conséquent identiques aux Centaures. La légende de la lutte des Lapithes contre les Centaures appartient à la plus ancienne poésie de la Grèce, à celle d'Homère et d'Hésiode [3]. Les Centaures vaincus par les Lapithes auraient donc été des Pélasges suivant l'auteur dont nous reproduisons le système, suivant Jérôme de Cardie qui écrivait peu après l'an 300 avant notre ère [4]. Ainsi la lutte des Centaures et des La-

1. *Πουλυδάμας δ' Ὦτον Κυλλήνιον ἐξενάριξεν,*
Φυλείδεω ἕταρον, μεγαθύμων ἀρχὸν Ἐπειῶν.

Iliade, XV, 518, 519. *Ἐστὶν ἐπὶ τὴν ἑσπέραν προϊοῦσι τὸ τῶν Ἠλείων ἐπίνειον ἡ Κυλλήνη.* Strabon, VIII, 3, § 4; éd. Didot-Müller et Dübner, p. 290, l. 14-15. Cf. Ptolémée; éd. Nobbe, III, 16, § 6; t. I, p. 211; éd. Wilberg, p. 236; éd. Didot-Müller, l. III, c. 14, § 30, p. 548, l. 7.

2. *Ἀρκαδία δ' ἐστὶ ἐν μέσῳ τῆς Πελοποννήσου... μέγιστον δ' ὄρος ἐν αὐτῇ Κυλλήνη.* Strabon, VIII, 8, § 1; éd. Didot-Müller et Dübner, p. 333.

3. Homère, *Odyssée*, XXI, 295-304. —
Ἐν δ' ἦν ὑσμίνη Λαπιθάων αἰχμητάων.

Hésiode, *Bouclier d'Hercule*, vers 178. Ce dernier texte est le plus ancien où apparaisse le nom des Lapithes.

4. *Ἱερώνυμος δὲ τῆς πεδιάδος Θετταλίας καὶ Μαγνήτιδος τὸν κύκλον τρισχιλίων σταδίων ἀποφαίνεται· ᾠκῆσθαι δ' ὑπὸ τῶν Πελασγῶν· ἐξελασθῆναι δὲ τούτους εἰς Αἰτωλίαν ὑπὸ τῶν Λαπιθῶν· εἶναι δὲ τὸ νῦν καλούμενον Πελασγικὸν πεδίον.* Jérôme de Cardie, fragment 11; Didot-Müller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. II, p. 455; cf. Strabon, IX, 5, § 22; éd. Didot-Müller et Dübner, p. 380-381. Il faut rapprocher de ce passage celui où Strabon dit que Ravenne a été fondée par des Thessaliens, c'est-à-dire par des Pé-

pithes serait un des épisodes de la guerre par laquelle les Hellènes, arrivant du nord, auraient imposé leur domination à la Grèce pélasgique.

Andron d'Halicarnasse, contemporain de Jérôme de Cardie, est d'accord avec lui pour mettre en Thessalie le domicile primitif des Pélasges : d'après lui Tectaphos, fils de Dôros et petit-fils d'Hellen, partit de Thessalie et envahit l'île de Crète avec une armée composée de Doriens, d'Achéens et de Pélasges; et ces Pélasges, ajoute-t-il, étaient ceux qui n'étaient point partis pour la Tyrrhénie, c'est-à-dire pour l'Italie [1].

A une date plus récente, quand prévalut la doctrine qui faisait des Pélasges et des Tursânes deux peuples différents, on imagina de raconter que les Pélasges de Thessalie arrivés en Italie, y avaient fondé, au nord du Tibre, la ville d'Agylla qui, plus tard conquise par les Etrusques, aurait changé de nom et serait devenue *Caïréa*, aujourd'hui Cervétri [2]. On imagina même, pour expliquer la co-existence du nom des Pélasges en Étrurie et à Athènes, une expédition pélasgique d'Étrurie en Attique. Maléos, roi pélasge de Régisvilla, en Étrurie, un peu au nord d'Agylla, serait allé s'établir à Athènes : c'est le récit de Strabon [3]. C'est le contre-pied de la vérité, et voilà com-

lasges de Thessalie. Ἡ Ῥαούεννα Θετταλῶν εἴρηται κτίσμα. Strabon, V, 1, § 7; éd. Didot-Müller et Dübner, p. 178, l. 22-23. Cf. *infra*, p. 141, n. 3.

1. Ἱστορεῖ Ἄνδρων, Κρητὸς ἐν τῇ νήσῳ βασιλεύοντος, Τέκταφον τὸν Δώρου τοῦ Ἕλληνος, ὁρμήσαντα ἐκ τῆς ἐν Θετταλίᾳ τότε μὲν Δωρίδος, νῦν δὲ Ἱστιαιώτιδος καλουμένης, ἀφικέσθαι εἰς Κρήτην μετὰ Δωριέων τε καὶ Ἀχαιῶν καὶ Πελασγῶν, τῶν οὐκ ἀπαράντων εἰς Τυῤῥηνίαν. Andron d'Halicarnasse, fragm. 3; Didot-Müller, *Fragm. hist. græc.*, t. II, p. 349.

2. Ἄγυλλα γὰρ ὠνομάζετο τὸ πρότερον ἡ νῦν Καιρέα, καὶ λέγεται Πελασγῶν κτίσμα τῶν ἐκ Θετταλίας ἀφιγμένων. Strabon, V, 2, § 3; éd. Didot-Müller et Dübner, p. 183, l. 37-39; cf. Énéide, VIII, vers 597-604.

Est ingens gelidum lucus prope Cæritis amnem
. . . .
Silvano fama est veteres sacrasse Pelasgos
Qui primi fines aliquando habuere Latinos.
Haud procul hinc Tarcho et Tyrrheni tuta tenebant
Castra locis . . . .

3. Ῥηγισούιλλα· ἱστόρηται δὲ γενέσθαι τοῦτο βασίλειον Μάλεω, τοῦ Πελασγοῦ ὅν φασι δυναστεύσαντα ἐν τοῖς τόποις μετὰ τῶν συνοίκων Πελασγῶν ἀπελθεῖν ἐνθένδε εἰς Ἀθήνας. Strabon, V, 2, § 8; éd. Didot-Müller et Dübner, p. 188, l. 5-8.

ment la fausse critique des compilateurs, aux siècles classiques de la littérature romaine, a défiguré les souvenirs historiques conservés par les plus anciens écrivains de la Grèce.

Les Pélasges de Grèce ne venaient point d'Italie, comme Strabon le suppose dans ce passage dicté par quelque vanité locale et accepté sans hésitation par l'orgueil de ces Italiens qui venaient de conquérir le monde; les Pélasges d'Italie, les Étrusques, venaient de Grèce, ils ne l'avaient pas oublié et peut-être même avaient-ils conservé le souvenir de l'époque plus éloignée où les Indo-Européens de la famille thrace, du groupe que Dardanos a personnifié, n'avaient pas encore pénétré en Asie-Mineure; les Étrusques pouvaient se rappeler que jadis ils avaient dominé dans le pays où régna ensuite la dynastie thrace dont Priam serait le dernier roi. Ces traditions, grâce à la fortune prodigieuse et si bien méritée des poëmes homériques, ont pu contribuer à donner à la naissance et crédit à la légende d'Énée. Dès le deuxième siècle avant notre ère, les historiens de Rome admettaient qu'Énée, fuyant Troie prise par les Grecs, était venu s'établir dans le Latium [1]. Il faut rayer de ce récit les noms propres que, pour donner du corps à une tradition vague, les historiens et les poètes ont empruntés aux vers du plus fameux des poètes grecs. Il restera qu'un certain nombre de Pélasges chassés de leurs premières demeures tant asiatiques qu'européennes, d'abord par l'invasion thrace, puis par l'invasion grecque, se sont réfugiés en Italie.

§ 5. *Ces Pélasges ne doivent pas être distingués des Tursânes, Tursênes, Tyrrhènes ou Étrusques.*

Plusieurs historiens de l'antiquité, comme on l'a vu, ont prétendu faire des Pélasges et des Tursânes d'Italie deux groupes ethnographiques distincts. L'orgueil romain était inté-

1. Fabius Pictor, fragm. 3. Caton, *Origines*, fragm. 4, 5, 6, 8, 9, 10, 11; Lucius Cassius Hemina, *Annales*, fragm. 5, 7; Hermann Peter, *Historicorum romanorum relliquiæ*, t. I, p. 5, 52-54, 96-97.

ressé à cette doctrine. Ne pouvant contester que Rome, à son origine, n'eût été soumise à la domination pélasgique, les conquérants du monde trouvaient plaisir à penser que le latin était la langue d'Évandre et des Pélasges [1]; qu'ils étaient eux-mêmes les descendants de ce peuple antique, et qu'ils n'avaient jamais été asservis par les Tursânes ou, comme on disait en latin, par les Etrusques dont les débris survivants étaient depuis longtemps réduits à l'humble état de race sujette, et dont la langue vaincue devait peu à peu faire place au latin.

Le plus ancien auteur qui fasse des Pélasges, et des Tursânes ou Étrusques d'Italie, deux peuples différents, paraît être Scymnus de Chio qui écrivait vers l'an 90 avant J.-C. Dans la partie de son périple consacrée à l'Italie, il met : « après la Li-
» gustique ou Ligurie, les Pélasges, anciens habitants de l'Hel-
» lade, qui aujourd'hui possèdent le pays en commun avec les
» Tyrrhènes. La Tyrrhénie a été fondée par le Lydien Tyr-
» rhênos fils d'Atys, venu autrefois dans le pays des Om-
» briens. » Là même le périple de Scylax, plus ancien de deux siècles, ne mettait que des Tursânes ou avec une orthographe plus moderne des Tyrrhènes [2].

On rencontre plus tard le système de Scymnus de Chio chez

1. C'est ce que veulent dire Caton et Varron, le premier quand il affirme que Romulus parlait le grec éolique, l'autre, qu'Évandre avait apporté en Italie le dialecte éolien. Οὐ δὲ γὰρ ἀγνοήσας ὁ Ῥωμύλος ἢ οἱ κατ' αὐτὸν δείκνυται κατ' ἐκεῖνο καιροῦ τὴν Ἑλλάδα φωνήν, τὴν Αἰολίδα λέγω, ὥς φασιν ὅ τε Κάτων ἐν τῷ περὶ Ῥωμαϊκῆς ἀρχαιότητος, Βάῤῥων τε ὁ πολυμαθέστατος ἐν προοιμίοις τῶν πρὸς Πομπήϊον αὐτῷ γεγραμμένων, Εὐάνδρου καὶ τῶν ἄλλων Ἀρκάδων εἰς Ἰταλίαν ἐλθόντων ποτὲ καὶ τὴν Αἰολίδα τοῖς βαρβάροις ἐνσπειράντων φωνήν. Caton, *Origines*, fragm. 19; Hermann Peter, *Historicorum romanorum relliquiæ*, t. I, p. 57. Le dialecte éolien ayant conservé le digamma se rapprochait plus du latin que les autres dialectes grecs.

2. Μετὰ τὴν Λιγυστικὴν Πελασγοὶ δ' εἰσὶν οἱ
πρότερον κατοικήσαντες ἐκ τῆς Ἑλλάδος,
κοινὴν δὲ Τυῤῥηνοῖσι χώραν νεμόμενοι.
Τυῤῥηνίαν δ' ὁ Λυδὸς Ἄτυος ἔκτισεν
Τυῤῥηνὸς ἐπὶ τοὺς Ὀμβρικοὺς ἐλθὼν ποτε.

Scymnus de Chio, vers 217-221; Didot-Müller, *Geographi græci minores*, t. I, p. 204. Ἀπὸ δὲ Ἀντίου Τυῤῥηνοὶ ἔθνος μέχρι Ῥώμης πόλεως. Scylax, 5, *ibid.*, p. 18.

Virgile [1] et chez Pline [2]; il a trouvé une de ses formes les plus accentuées dans le passage de Strabon relatif aux origines de Ravenne. Cette ville aurait été fondée par des Thessaliens (c'est-à-dire par des Pélasges venus de Thessalie) qui, ne pouvant supporter les insultes des Tyrrhéniens ou Etrusques, auraient ouvert leurs portes aux Ombriens, c'est-à-dire aux adversaires les plus redoutables des Etrusques. Ravenne serait de la sorte devenue une ville ombrienne, et quant à ses fondateurs, ils seraient retournés en Thessalie : moyen commode d'expliquer pourquoi Ravenne ne leur appartenait plus [3].

§ 6. *Notre doctrine n'est pas celle de l'historien Denys d'Halicarnasse.*

Le système qui fait des Pélasges d'Italie et des Etrusques deux races distinctes, a été soutenu *ex professo* par un érudit grec qu'a rendu célèbre une compilation fort importante sur l'histoire de Rome. Nous voulons parler de l'auteur des *Antiquités romaines,* Denys d'Halicarnasse. Sur la question de savoir quelle était l'origine des Pélasges d'Italie, il adopte le système de Jérôme de Cardie. C'est de Thessalie qu'il les fait venir, et pour concilier ce point de départ avec les *Suppliantes* d'Eschyle [4], qui nous montre les Pélasges établis à Argos dans le Péloponnèse, il imagine que les Pélasges de Thessalie venaient d'Argos. De Thessalie ils auraient gagné la mer Ionienne en passant par Dodone, célèbre par son oracle pélasgique, et auraient été débarquer à Spina, près de l'embou-

1. Virgile, *Énéide*, VIII, 597-604. Voir plus haut, p. 138, note 2.

2. Etruria... Umbros inde exegere antiquitus Pelasgi, hos Lydi a quorum rege Tyrrheni, mox a sacrifico ritu lingua Græcorum Thusci sunt cognominati. Pline, *Histoire naturelle*, III, 8, § 1; éd. Teubner-Ianus, III, § 50; t. I, p. 133; cf. III, 9, § 4; éd. Teubner-Ianus § 56; t. 1, p. 134.

3. *Ἡ Ῥαούεννα δὲ Θετταλῶν εἴρηται κτίσμα· οὐ φέροντες δὲ τὰς τῶν Τυῤῥηνῶν ὕβρεις ἐδέξαντο ἑκόντες τῶν Ὀμβρικῶν τινας, οἳ καὶ νῦν ἔχουσι τὴν πόλιν, αὐτοὶ δ' ἀπεχώρησαν ἐπ' οἴκου.* Strabon, V, 1, § 7; éd. Didot-Müller et Dübner, p. 178, l. 22-26. Cf. ici-même, p. 145, note 3.

4. Voir plus haut, p. 77, 106.

chure du Pô. Les uns se seraient établis dans cette ville, les autres auraient gagné l'intérieur des terres et se seraient installés, partie au sud du Tibre, dans le Latium, partie au nord du Tibre, dans la portion du pays des Ombriens qu'on appela plus tard Etrurie, et où leur premier établissement fut à Crotone [1], aujourd'hui Cortona, en Toscane.

Cortona, qui a conservé jusqu'à nos jours ses vieilles fortifications pélasgiques, est bien au centre de l'empire fondé en Italie par ces antiques Tursânes ou Tursênes qu'on a appelés plus tard Tyrrhéniens ou Etrusques. Denys d'Halicarnasse prétend cependant qu'on ne peut, sans se tromper, soutenir l'identité des Pélasges et des Tyrrhéniens [2]. Il prétend que si les Pélasges étaient étrangers, les Tyrrhéniens ou Etrusques sont d'origine italique [3] ; « ils ne peuvent venir de Lydie, quoi qu'en dise Hérodote, car Xanthos, historien de la Lydie, ne parle pas d'eux, et les Tyrrhéniens diffèrent des Lydiens à la fois par la langue, la religion, les lois et les usages [4]. »

1. Denys d'Halicarnasse, I, 17-20; éd. Teubner-Kiessling, t. I, p. 20-25; éd. Didot, p. 12-15.

2. Ἐμοὶ μέντοι δοκοῦσιν ἅπαντες ἁμαρτάνειν οἱ πεισθέντες ἓν καὶ τὸ αὐτὸ ἔθνος εἶναι τὸ Τυῤῥηνικὸν καὶ τὸ Πελασγικόν. Denys d'Halicarnasse, I, 29; éd. Teubner-Kiessling, t. I, p. 34; éd. Didot, p. 20, l. 47-49.

3. Κινδυνεύουσι γὰρ τοῖς ἀληθέσι μᾶλλον ἐοικότα λέγειν ἀφιγμένον, ἀλλ' ἐπιχώριον τὸ ἔθνος ἀποφαίνοντες, ἐπειδὴ ἀρχαῖόν τε πάνυ καὶ οὐδενὶ ἄλλῳ γένει οὔτε ὁμόγλωσσον οὔτε ὁμοδίαιτον εὑρίσκεται. Denys d'Halicarnasse, I, 30; éd. Teubner-Kiessling, t. I, p. 36; éd. Didot, p. 21, l. 42-46.

4. Ξάνθος δὲ ὁ Λυδὸς ἱστορίας παλαιᾶς εἰ καί τις ἄλλος ἔμπειρος ὤν, τῆς δὲ πατρίου καὶ βεβαιωτὴς ἂν οὐδενὸς ὑποδεέστερος νομισθείς, οὔτε Τυῤῥηνόν ὠνόμασεν οὐδαμοῦ τῆς γραφῆς δυνάστην Λυδῶν, οὔτ' ἀποικίαν Μηόνων εἰς Ἰταλίαν κατασχοῦσαν ἐπίσταται, Τυῤῥηνίας δὲ μνήμην ὡς Λυδῶν ἀποκτίσεως ταπεινοτέρων ἄλλων μεμνημένος οὐδεμίαν πεποίηται. Denys d'Halicarnasse, I, 28; éd. Teubner-Kiessling, t. I, p. 33; éd. Didot, p. 20, l. 13-20. Οὐ μὲν δὴ οὐδὲ Λυδῶν τοὺς Τυῤῥηνοὺς ἀποίκους οἴομαι γενέσθαι· οὐδὲ γὰρ ἐκείνοις ὁμόγλωσσοί εἰσιν, οὐδ' ἔστιν εἰπεῖν ὡς φωνῇ μὲν οὐκέτι χρῶνται παραπλησίᾳ, ἄλλα δέ τινα διασώζουσι τῆς μητροπόλεως γῆς μηνύματα. Οὔτε γὰρ θεοὺς Λυδοῖς τοὺς αὐτοὺς νομίζουσιν, οὔτε νόμοις οὔτ' ἐπιτηδεύμασι κέχρηνται παραπλησίοις. Denys d'Halicarnasse, I, 30; éd. Teubner-Kiessling, t. I, p. 35; éd. Didot, p. 21, l. 35-41.

§ 7. *Réfutation de Denys d'Halicarnasse.*

Mais ces arguments ne sont nullement concluants. De ce que les Pélasges-Tursânes établis en Italie au temps où écrivait Denys d'Halicarnasse, avaient, quinze siècles auparavant, habité les côtes lydiennes de l'Archipel, il ne se suit pas qu'ils dussent avoir la même langue, la même religion, les mêmes lois, les mêmes usages que les peuples établis sur ces côtés de l'Archipel, à l'époque où écrivait Denys d'Halicarnasse. Il n'est nullement démontré que les Lydiens, dont Xanthos a écrit l'histoire au cinquième siècle avant notre ère, fussent de même race que les Pélasges-Tursânes logés neuf ou dix siècles auparavant dans leur pays. Et même le contraire paraît évident. Les Lydiens de Xanthos étaient des Assyriens, c'est-à-dire des Sémites, et les Pélasges-Tursânes étaient les prédécesseurs de ces Lydiens en Asie-Mineure. Par conséquent le silence gardé par Xanthos au sujet des Pélasges-Tursânes est tout naturel.

Mais il ne faut pas demander aux érudits et aux compilateurs grecs des raisonnements justes en fait d'ethnographie et de linguistique. Le même Denys d'Halicarnasse nous donne pour des Hellènes Evandre et ses Arcadiens venant de Pallantion [1]. Il paraît ignorer qu'il s'agit là de Pélasges. Pallantion, ville d'Arcadie, dont on a plus tard rapproché le nom de celui du Palatium romain, tire son nom, dans la littérature hésiodique, de Pallas, fils de Lycaon [2] ; Lycaon était fils de Pélasgos [3], et

1. Στόλος ἄλλος Ἑλληνικὸς εἰς ταῦτα τὰ χωρία τῆς Ἰταλίας κατάγεται, ...ἐκ Παλλαντίου πόλεως Ἀρκαδικῆς ἀναστάς. Ἡγεῖτο δὲ τῆς ἀποικίας Εὔανδρος. Denys d'Halicarnasse, I, 31; éd. Teubner-Kiessling, t. I, p. 36; éd. Didot, p. 22, l. 16-17, 19-20

2. Παλλάντιον· πόλις Ἀρκαδίας, ἀπὸ Πάλλαντος, ἑνὸς τῶν Λυκάονος παίδων, ὡς Ἡσίοδος. Hésiode, fragm. CXCVIII; éd. Didot, p. 67.

3. Υἱεῖς ἐξ ἐγένοντο Λυκάονος ἀντιθέοιο
ὅν ποτε τίκτε Πελασγός.

Hésiode, *Catalogues*, fragm. XCVIII; éd. Didot, p. 57.

régna en Arcadie [1]. Quand l'origine pélasgique des Arcadiens s'appuie sur la littérature hésiodique, c'est-à-dire sur des documents qui remontent à 600 ans au moins avant J. C., il est inutile de citer Ephore [2] et Nicolas de Damas [3], qui, l'un au quatrième siècle avant notre ère, l'autre au premier, énoncent la même doctrine. Et les Pélasges n'étaient point Hellènes, on l'a démontré plus haut.

Cet exemple suffit pour prouver l'incapacité de Denys d'Halicarnasse. Son ouvrage n'a de prix que lorsqu'il copie des auteurs plus anciens. Il a lui-même reproduit, sur la question de l'origine des Etrusques, un passage précieux d'Hellanique de Lesbos, historien du cinquième siècle avant notre ère, un de ceux que nous avons cités pour démontrer l'identité des Pélasges et des Tursânes [4]. C'est dans ce passage que nous trouvons le récit le plus ancien de l'émigration des Etrusques.

Hellanique avait écrit un livre intitulé *Phorônide*, du nom de Phorôneus, ancêtre mythique des Pélasges. Il y donnait pour femme à Pélasgos Ménippe, fille de Pénéïos, qui est à la fois une rivière de Thessalie et une rivière d'Élide dans le Péloponnèse [5]. De cette union naquit, dit-il, Phrastor, père d'Amyntor, de celui-ci Teutamidès, et de ce dernier Nanas qui régnèrent successivement tous les quatre. Sous le règne du dernier, les Pélasges chassés par les Hellènes s'embarquèrent. Ils prirent terre à l'embouchure du fleuve Spinêtis dans la mer Ionienne (le fleuve Spinêtis est le bras méridional du Pô qui tombait dans la mer Adriatique à Spina). De Spina, les Pélas-

1. Hesiodus ait esse Callisto nomine Lycaonis filiam, ejus qui in Arcadia regnavit. Hésiode, fragm. XCIX; éd. Didot, p. 57-58.

2. Éphore, fragm. 54; Didot-Müller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. I, p. 248; cf. Strabon, V, 2, § 4; éd. Didot-Müller et Dübner, p. 183-184.

3. Nicolas de Damas, fragm. 42; Didot-Müller, *Fragm. histor. græc.*, t. III, p. 378.

4. Voir plus haut, p. 82, n. 1.

5. *Ῥεῖ δ' ὁ Πηνεῖος ἐκ τοῦ Πίνδου ὄρους διὰ μέσης τῆς Θετταλίας πρὸς ἕω.* — *Ῥεῖ δὲ διὰ τῆς πόλεως* [*Ἤλιδος*] *ὁ Πηνειὸς ποταμὸς παρὰ τὸ γυμνάσιον αὐτῆς.* Strabon, VII, 7, § 9; fragm. 14; VIII, 3, § 2; éd. Didot-Müller et Dübner, p. 276, l. 5-6; p. 289, l. 36-38.

ges gagnèrent Crotone, aujourd'hui Cortona en Toscane, et tels furent les commencements de l'empire tyrrhénien d'Italie. Les amplifications et les raisonnements ajoutés par Denys d'Halicarnasse à ce récit antique ne méritent aucune confiance[1].

On peut ajouter cependant qu'avant de passer l'Apennin pour gagner Cortona, les Étrusques paraissent avoir occupé, sur l'Adriatique, outre Spina, Adria[2] et Ravenne[3], et s'être emparés, dans l'intérieur des terres, de la bande de territoire située entre le Pô et l'Apennin : on y trouvait les villes de Bologne[4],

1. Ἑλλάνικος ὁ Λέσβιος... ἐν Φορωνίδι. Τοῦ Πελασγοῦ, τοῦ βασιλέως αὐτῶν [Πελασγῶν] καὶ Μενίππης τῆς Πηνειοῦ ἐγένετο Φράστωρ· τοῦ δὲ Ἀμύντωρ· τοῦ δὲ Τευταμίδης· τοῦ δέ, Νάνας. Ἐπὶ τούτου βασιλεύοντος, οἱ Πελασγοὶ ὑφ' Ἑλλήνων ἀνέστησαν καὶ ἐπὶ Σπινῆτι ποταμῷ ἐν τῷ Ἰονίῳ κόλπῳ τὰς νῆας καταλιπόντες, Κρότωνα πόλιν ἐν μεσογείῳ εἷλον· καὶ ἐντεῦθεν ὁρμώμενοι τὴν νῦν καλουμένην Τυῤῥηνίαν ἔκτισαν. Hellanique, fragm. 1 ; Didot-Müller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. I, p. 45; Denys d'Halicarnasse, I, 28; éd. Teubner-Kiessling, t. I, p. 33-34; éd. Didot, p. 20. Cf. *supra*, p. 82, n. 1.

2. Tuscorum ante Romanum imperium late terra marique opes patuere. Mari supero inferoque quibus Italia insulæ modo cingitur, quantum potuerint nomina sunt argumento, quod alterum Tuscum, communi vocabulo gentis, alterum Atriaticum mare ab Atria Tuscorum colonia vocavere Italicæ gentes. Tite-Live, V, 33, § 7; éd. Teubner-Weissenborn, t. I, p. 290. Nobili portu oppidi Tuscorum Atriæ a quo Atriaticum mare ante appellabatur quod nunc Hadriaticum. Pline, III, 20, § 6; éd. Teubner-Ianus, l. III, § 120, t. I, p. 147.

3. Ravenne leur fut enlevé par les Ombriens. Ἡ Ῥαούεννα δὲ Θετταλῶν εἴρηται κτίσμα. Οὐ φέροντες δὲ τὰς τῶν Τυῤῥηνῶν ὕβρεις ἐδέξαντο ἑκόντες τῶν Ὀμβρικῶν τινας, οἳ καὶ νῦν ἔχουσι τὴν πόλιν, αὐτοὶ δ' ἀπεχώρησαν ἐπ' οἴκου. Strabon, V, 1, § 7; éd. Didot-Müller et Dübner, p. 178. Cela veut dire, ce semble, que Ravenne fondé par les Pélasges-Tursânes à leur arrivée de Grèce, contenait outre une aristocratie appartenant à cette race conquérante, une plèbe formée d'éléments ombriens qui un jour se révolta. Il y avait hors de Ravenne des Ombriens restés indépendants. Un corps de troupes ombriennes pénétra dans Ravenne et assura le succès de la révolte.

4. Bologne s'est appelé Felsina avant la conquête des Gaulois : Bononia, Felsina vocitatum cum princeps Etruriæ esset. Pline, III, § 115; éd. Teubner-Ianus, t. I, p. 146. Cf. Tite-Live, XXXIII, 37; XXXVII, 57; éd. Teubner-Weissenborn, t. IV, p. 114, 314. Dans le premier de ces deux passages de Tite-Live, Bologne est appelé *Felsina*, dans le second *Bononia*. Pline, III, 115, veut dire que *Felsina* était la capitale de la fédération étrusque du nord

10

Modène et Parme[1] qui leur ont appartenu jusqu'à l'invasion celtique.

On a dit que l'origine étrangère des Tursânes ou Tyrrhéniens était démontrée par l'étymologie de leur nom latin : Etrusque, mot d'origine ombrienne, dérivé d'un thème *etro-* « autre » signifie, semble-t-il, étranger[2]. Quoi qu'il en soit, la thèse soutenue par Denys d'Halicarnasse, malgré l'érudition de son auteur, est restée sans écho dans l'antiquité. Dans l'*Énéïde*, ce poétique résumé des traditions historiques de l'Italie, Lydien est synonyme d'Étrusque[3]. Strabon et Velléius Paterculus, qui écrivaient quelques années après Denys d'Halicarnasse, ont mis l'un dans sa géographie, l'autre dans son histoire romaine le résumé du récit d'Hérodote[4]. Silius Italicus adopte la même

de l'Apennin. Après la chute de la royauté, au cinquième siècle, le territoire étrusque se divisa en trois fédérations : 1° au nord de l'Apennin; 2° entre l'Apennin et le Tibre; 3° en Campanie.

1. Mutina et Parma coloniæ Romanorum civium sunt deductæ bina milia hominum in agro qui proxime Boiorum, ante Tuscorum fuerat; octona jugera Parmæ, quina Mutinæ acceperunt. Tite-Live, XXXIX, 55; éd. Teubner-Weissenborn, t. V, p. 51.

2. Corssen, *Ueber Aussprache, Vokalismus und Betonung der Lateinischen Sprache*, 2e éd., t. I, p. 246, t. II, p. 537; comparez Bréal, *Les Tables Eugubines*, table VI *a*, lignes 35, 38, 43, p. XXXVI, XXXVIII, 94, où l'ablatif *etru* du thème masculin-neutre, *etro-* est rendu par *altero*. On trouve aussi le thème féminin *etra*. Suivant Corssen, Etruscus est dérivé du thème *etro-* à l'aide de deux suffixes : *us-* (suffixe du comparatif), et *co-*. M. Deecke n'admet pas la doctrine de Corssen, *Die Etrusker*, I, 66, n. 3.

3. Et terram Hesperiam venies, ubi Lydius arva
Inter opima virum leni fluit agmine Thybris
. . . .
Urbis Agyllinæ sedes ubi Lydia quondam
Gens bello præclara jugis insedit Etruscis.

Énéide, II, 781-782; VIII, 479-480. Voir aussi, IX, 11; X, 155.

4. Οἱ Τυῤῥηνοὶ τοίνυν παρὰ τοῖς Ῥωμαίοις Ἐτρούσκοι καὶ Τοῦσκοι προσαγορεύονται. Οἱ δ' Ἕλληνες οὕτως ὀνόμασαν αὐτοὺς ἀπὸ τοῦ Τυῤῥηνοῦ τοῦ Ἄτυος, ὥς φασι, τοῦ στείλαντος ἐκ Λυδίας ἐποίκους δεῦρο. Strabon, V, 2, § 2; éd. Didot-Müller et Dübner, p. 182, l. 37-40. Per hæc tempora Lydus et Tyrrhenus fratres cum regnarent in Lydia, sterilitate frugum compulsi sortiti sunt uter cum parte multitudinis patria decederet. Sors Tyrrhenum contigit; pervectus in Italiam et loco et incolis et mari nobile ac perpetuum a se nomen dedit. Velleius Paterculus, *Histoire romaine*, I, 1, § 4; éd. Teubner-Haase, p. 1-2.

doctrine[1]. Comme le nom de Lydien ne paraît pas dans Homère, et que le célèbre poète plaçait les Maïones dans le pays qu'habitèrent plus tard les Lydiens, on supposait que les Étrusques étaient les descendants des Maïones. Ce système avait été connu par Denys d'Halicarnasse qui le rejette[2]. C'est celui d'Ovide et de Virgile[3]. On a déjà vu, p. 98, que les Maïones semblent être une tribu pélasgique de même race que les Tursânes-Etrusques [4].

Il y a une quinzaine d'années un linguiste de premier ordre, M. Corssen, a composé un très savant ouvrage pour démontrer que la langue des Etrusques serait italique, très prochainement apparentée au latin, à l'ombrien, à l'osque. Sa thèse très séduisante sera-t-elle définitivement admise par la science? Le contraire paraît probable. Mais peu importe : de ce qu'un peuple s'établit en maître dans une région déjà civilisée, comme l'était l'Italie depuis la conquête indo-européenne, il ne se suit pas qu'il y implante sa langue. Les Francs, les Burgundes et les Normands étaient Germains, cependant le français et ses dialectes bourguignon et normand appartiennent à la famille

1. Silius Italicus, V, 7-23.

2. Ἡροδότῳ δ' εἴρηνται Ἄτυος τοῦ Μάνεω παῖδες οἱ περὶ Τυῤῥηνὸν, καὶ ἡ μετανάστασις τῶν Μηόνων εἰς Ἰταλίαν οὐχ ἑκούσιος. Denys d'Halicarnasse, I, 27; éd. Teubner-Kiessling, t. I, p. 32; éd. Didot, p. 19, l. 39-40. Cf. *Iliade*, II, 864-866; III, 401; X, 431; XVIII, 291.

3. Et tradunt manibus post terga ligatis
Sacra dei quondam Tyrrhena gente secutum.
. . . .
Ille metu vacuus : Nomen mihi dixit Acœtes
Patria Mæonia est.

Ovide, *Métamorphoses*, III, 575-576, 582-583.

...O Mæoniæ delecta juventus.

Énéide, VIII, 499.

4. Nous devons avertir qu'un système tout différent est soutenu par M. Mommsen qui se range du côté de Denys d'Halicarnasse, *Römische Geschichte*, 6e éd., t. I, p. 120-121. Il fait venir les Étrusques du nord ou de l'ouest de l'Italie. M. Helbig, *Die Italiker in der Poebene*, Leipzig, 1879, p. 100, affirme qu'à l'exception de quelques érudits qui ne veulent accepter ni la méthode ni les résultats des recherches modernes tout le monde est d'accord pour reconnaître que les Étrusques sont arrivés du nord dans la péninsule de l'Apennin.

néo-latine. Après moins de deux siècles de séjour en France les Normands ont conquis l'Angleterre ; ce n'est pas une langue germanique, c'est un dialecte du français qu'ils y ont porté, et au bout de quelques siècles ils l'ont oublié pour adopter la langue des vaincus. Les Etrusques pourraient donc avoir parlé une langue italique sans être pour cela d'origine italiote[1].

§ 8. *Centre de l'empire étrusque.*

Le centre de l'empire étrusque était la région située entre le Tibre à l'est, la mer Méditerranée au sud-ouest, et l'Apennin au nord. Les Etrusques s'emparèrent de ce pays sur les Ombriens[2]. Un passage très curieux des *Origines* de Caton se rapportait à cette conquête : Pise aurait été fondée par Tarchon, descendant de Tyrrhénus, et avant cette fondation la région aurait été occupée par certains Teutanes qui parlaient grec[3].

1. Un des travaux les plus récents sur ce sujet est celui de M. Deecke chez Gröber, *Grundriss der romanischen Philologie*, p. 336, 345-347. Le même M. Deecke a publié *Etruskische Forschungen*, I-VII, 1875-1884. Cf. Pauli, *Etruskische Studien*, I-V; 1879-1880.

2. [Λυδοὺς...] *ἀπικέσθαι ἐς 'Ομϐρικοὺς, ἔνθα σφέας ἐνιδρύσασθαι πόλις καὶ οἰκέειν τὸ μέχρι τοῦδε. 'Αντὶ δὲ Λυδῶν μετουνομασθῆναι αὐτοὺς ἐπὶ τοῦ βασιλέος τοῦ παιδὸς, ὅς σφεας ἀνήγαγε. 'Επὶ τούτου τὴν ἐπωνυμίην ποιευμένους οὐνομασθῆναι Τυρσηνούς.* Hérodote, I, 94, § 6-7; éd. Teubner, t. I, p. 52; Didot-Dindorf, p. 33, l. 15-20. — Umbros inde (ex Etruria), exegere antiquitus Pelasgi, hos Lydi, a quorum rege Tyrrheni, mox a sacrifico ritu lingua Græcorum Thusci sunt cognominati. Pline, III, § 50; éd. Teubner-Ianus, t. I, p. 133. — Suivant M. Mommsen, *Römische geschichte*, 6e éd., t. I, p. 122, les Étrusques n'auraient conquis que dans le second siècle de Rome, c'est-à-dire vers l'an 600 avant notre ère, la partie la plus méridionale de cette contrée, savoir les villes de Sutrium, Nepete, Falerii, Veii, Cære.

3. Cato originum, qui Pisas tenuerint ante aduentum Etruscorum negat sibi compertum, sed inueniri Tarchonem Tyrrheno oriundum postquam eurundem (?) sermonum ceperit, Pisas condidisse, cum ante regionem eandem Teutanes quidam Græce loquentes possederint. Caton, *Origines*, fragm. 45, extrait de Servius sur l'*Énéide*, X, 179; Hermann Peter, *Veterum historicorum romanorum relliquiæ*, t. I, p. 64. Müller, *Die Etrusker*, éd. Deecke, t. I, p. 88, n. 55, prétend que le *Teutanes græce loquentes* de

Il faut observer que Tarchon est un nom royal des Étrusques, que le nom de Pise a été aussi porté, à une époque fort ancienne, par une ville située dans le Péloponnèse en Elide, et dont les origines se rattachent à la légende pélasgique de Pélops[1]. Quant au nom du peuple qui habitait les environs de la Pise italienne avant sa fondation, s'il n'est pas grec, quoi qu'en dise Caton, il semble fort proche parent de cette langue : il paraît être un dérivé de l'européen *teuta* « peuple », mot étranger à la langue grecque, mais qui est à la fois osque, sabin, prussien, lituanien, lettique, gothique, vieil irlandais[2]. Teutanes est probablement ombrien, et peut signifier « citoyens. »

Quand dans le courant du cinquième siècle avant notre ère, après le triomphe de Porsenna sur les Romains, l'empire étrusque perdit avec son unité sa puissance militaire et commença à être dépouillé de ses conquêtes, la région entre l'Apennin et le Tibre formait une des trois confédérations entre lesquelles il se divisait ; comme chacune des deux autres confédérations, celle-là se composait de douze petits États ou cités[3]. L'assemblée générale des députés de ces douze cités se tenait au temple de Voltumna.

C'est en 434 av. J.-C. que nous voyons pour la première fois réunis dans ce temple les députés des États de la confédération étrusque du centre[4]. L'unité étrusque n'existait plus

Caton est une mauvaise traduction de Τεύταμος Πελασγός, quoique la leçon de Caton soit confirmée par Pline, III, 50 : Teutanis græca gente.

1. *Διωνομάσθη δὲ ἡ Πισᾶτις τὸ μὲν πρῶτον διὰ τοὺς ἡγεμόνας δυνηθέντας πλεῖστον Οἰνόμαόν τε καὶ Πέλοπα.* Strabon, VIII, 3, § 31 ; éd. Didot-Müller et Dübner, p. 305, l. 44-46. Sur Pélops voir ici même, p. 107-109.

2. Fick, *Vergleichendes Wörterbuch*, 3e éd., t. I, p. 602. Le grec a la racine de ce mot, mais non ce mot. Curtius, *Griechische Etymologie*, 5e éd., p. 226.

3. C'est de la région entre l'Apennin, le Tibre et la mer que parle Denys d'Halicarnasse, VI, 75 : *Τυῤῥηνίαν ἅπασαν εἰς δώδεκα νενεμημένην ἡγεμονίας* ; éd. Didot, p. 1. [Etrusci] incoluere urbibus duodenis terras prius cis Apenninum ad inferum mare, Tite-Live, V, 33. Voir une étude approfondie chez Müller-Deecke, *Die Etrusker*, t. II, p. 319 et suivantes.

4. Ut ad Voltumnæ fanum indiceretur omni Etruriæ concilium. Tite-Live, IV, 23, § 5 ; cf. IV, 61, § 2 ; VI, 2, § 2, etc.

alors. Nous trouvons déjà quarante-sept ans plus tôt, c'est-à-dire en 481, la mention d'une assemblée des Étrusques, mais nous ignorons où elle s'est tenue et la preuve manque que ce ne fut pas une assemblée de toute la nation encore unie sous le sceptre d'un roi [1].

§ 9. *Date à laquelle commence l'empire étrusque.*

Le commencement de l'empire des Etrusques en Italie était daté, par leurs annales, des environs de l'an mil; mais c'est après l'an mil et non avant l'an mil que ces annales paraissent l'avoir placé. Plutarque et Dion Cassius nous apprennent que le huitième siècle de l'histoire étrusque finissait en l'an 88 avant J.-C. [2]. Le siècle, suivant Varron, c'est la durée la plus longue de la vie humaine [3]. Les quatre premiers siècles de l'histoire étrusque avaient, d'après les historiens de ce peuple, duré chacun cent ans, le cinquième cent vingt-trois, le sixième et le septième chacun cent dix-neuf [4]. Si nous attribuons au hui-

1. Voyez Denys d'Halicarnasse, livre IX, c. 1; éd. Didot, p. 520, l. 19-20.

2. *Τυῤῥηνῶν οἱ λόγιοι μεταβολὴν ἑτέρου γένους ἀπεφαίνοντο καὶ μετακόσμησιν ἀποσημαίνειν τὸ τέρας. Εἶναι γὰρ ὀκτὼ τὰ σύμπαντα γένη διαφέροντα τοῖς βίοις καὶ τοῖς ἤθεσιν ἀλλήλων, ἑκάστῳ δὲ ἀφωρίσθαι χρόνων ἀριθμὸν ὑπὸ τοῦ θεοῦ συμπεραινόμενον ἐνιαυτοῦ μεγάλου περιόδῳ. Καὶ ὅταν αὐτὴ σχῇ τέλος, ἑτέρας ἐνισταμένης κινεῖσθαί τι σημεῖον ἐκ γῆς ἢ οὐρανοῦ θαυμάσιον.* Plutarque, *Sylla*, 7, § 7; éd. Didot, t. I, p. 544, raconte cela à propos d'un prodige qui serait arrivé à Rome, l'an 88 avant J.-C. Cf. Dion, fragm. 162; éd. Bekker, t. I, p. 91.

3. Seclum spatium annorum centum vocarunt, dictum a sene, quod longissimum spatium senescendorum hominum id putabant, Varron, *De lingua latina*, VI, 11.

4. In tuscis historiis quæ octavo eorum sæculo scriptæ sunt, ut Varro testatur, scriptum est quattuor prima sæcula annorum fuisse centenum, quintum centum viginti trium, sextum undeviginti et centum, septimum totidem, octavum tum demum agi. Censorin, *De die natali*, 17; éd. Teubner-Hultsch, p. 32. Ce texte a été compris autrement par O. Müller, *Die Etrusker*; éd. Deecke, t. II, p. 309-312; cf. t. I, p. 69. Le passage de Censorin est tiré de Varron comme on vient de le voir. Varron, dans ce passage, procède de la même source que le passage de Plutarque reproduit plus haut, n. 2.

tième cent vingt-trois ans, durée maximum des précédents, nous trouvons pour les huit siècles un total de 884 ans qui, joints à 88, date de la fin du dernier siècle, donnent 972 ans av. J.-C. Si l'on réduit le huitième siècle à cent ans, durée minimum des siècles précédents, le commencement de l'empire étrusque est rapproché de vingt-trois ans, et doit être fixé à l'an 949 avant notre ère. On serait donc probablement dans la vérité en disant que les Étrusques sont arrivés, en 972 au plus tôt, en 949 au plus tard, à Cortona où a été leur plus ancien établissement dans la contrée située entre le Tibre et l'Apennin; alors Cortona devint la capitale du roi légendaire Tarchon, qui régna en outre sur onze autres villes étrusques entre l'Apennin, la mer et le Tibre. La ville de *Tarquinii* tira son nom de celui de Tarchon; on peut supposer que Tarquinii supplanta plus tard Cortona [1].

L'avènement de Tarchon est postérieur d'au moins soixante ans à l'émigration des Sicules dans la Sicanie, dite depuis Sicile, puisque cette émigration, conséquence forcée de la conquête de l'Italie, par les Ombro-Latins, aurait eu lieu l'an 1034 av. J.-C., suivant la chronologie de Thucydide, ou plus anciennement d'après Hellanique et Philiste. Les Étrusques seraient arrivés en Italie après la fondation de Cumes par les Grecs, si l'on admet avec Velléius Paterculus et Eusèbe les prétentions

1. [Τυῤῥηνὸς] ἐλθὼν τήν χώραν ἀφ' ἑαυτοῦ Τυῤῥηνίαν ἐκάλεσε, καὶ δώδεκα πόλεις ἔκτισεν, οἰκιστὴν ἐπίστησας Τάρκωνα ἀφ' οὗ Ταρκυνία ἡ πόλις. Strabon, l. V, c. 2, § 2; éd. Didot-Müller et Dübner, p. 182, l. 44-47.

...Cortona superbi
Tarcontis domus. . . . .

Silius Italicus, VIII, 472-473.

Tarchon dans l'*Énéide* est le chef des Étrusques. Voyez VIII, 506, 603-604; X, 153-154, 290, 299, 302; XI, 184, 727, 729, 746, 757.

L'auteur le plus ancien où nous trouvions le nom de Tarchon est Lycophron, vers 1248 (IIIe siècle av. J.-C): Τάρχων τε καὶ Τυρσηνὸς αἴθωνες λύκοι. On prétend aujourd'hui que la suprématie de Cortona sur les autres villes de l'Étrurie est imaginaire, qu'elle est le résultat d'une erreur d'Hellanique de Lesbos (fr. 1, cité plus haut, p. 145, n. 1), qui aurait mal compris le passage d'Hérodote, I, 57, où il est question de Crestone en Thrace (Voyez *supra*, p. 91, note 4). Cette doctrine ne prouve que la fécondité de l'imagination de ceux qui l'ont inventée.

de cette ville qui aurait été bâtie vers le milieu du xie siècle[1]. Mais ceux qui nous ont transmis cette date ont certainement exagéré l'antiquité de Cumes. Des Grecs d'Asie-Mineure avaient concouru à la fondation de Cumes. Si Cumes avait existé au temps d'Homère, ce poète aurait parlé de l'Italie plus clairement qu'il ne le fait. Cumes a donc été fondée par les Grecs après l'année 950, date approximative de la composition de l'Odyssée. Et même, suivant toute probabilité, Cumes est plus récente que les plus anciennes colonies grecques de Sicile. Cumes date, au plus tôt, de la fin du huitième siècle, d'une époque où les Étrusques étaient déjà depuis environ 150 ans établis en Italie[2].

§ 10. *Developpement de l'empire étrusque.*

Les Étrusques, à l'apogée de leur puissance vers 450, étaient maîtres de presque toute l'Italie du centre et du nord : ils occupaient à l'ouest les rivages de la mer appelée à cause d'eux Mer Tyrrhénienne ; ils dominaient à l'est, sur les côtes de l'Adriatique, depuis Adria en Vénétie jusqu'à un autre Adria, aujourd'hui dans l'Abbruze, précédemment possédé comme le premier par les Ombriens[3]. Ils étendaient leur empire au nord-

1. Athenienses in Eubœa Chalcida et Eretriam colonis occupavere, Lacedæmonii in Asia Magnesiam. Nec multo post Chalcidenses, orti, ut prædiximus, Atticis, Hippocle et Megasthene ducibus Cumas in Italia condiderunt. Subsequenti tempore... Iones duce Ione profecti Athenis... Velleius Paterculus, I, 4, § 1, 3; éd. Teubner-Haase, p. 3. Cf. Eusèbe (éd. Mai, p. 304-305), qui met la fondation de Cumes en 1051, et l'émigration ionienne en 1035. Suivant saint Jérôme, dans Migne, *Patrologia latina*, t. 27, col. 297, Cumes en Italie aurait été fondée en 1052.

2. Voir Mommsen, *Römische Geschichte*, 6e éd., t. I, p. 129-131. Sur la date d'Homère, consulter Ch. Müller, *Ctesiæ... fragmenta*, col. 121 b, 122 b, 123 b, 126 ab, 127 ab, 198 ab.

3. Ab Ancona Gallica ora incipit Togatæ Galliæ cognomine. Siculi et Liburni plurima ejus tractus tenuere, in primis Palmensem, Prætutianum Hadrianumque agrum. Umbri eos expulere, hos Etruria, hanc Galli. Pline, *Histoire naturelle*, III, 112; éd. Teubner-Ianus, t. I, p. 145. Cf. O. Müller, *Die Etrusker*, éd. Deecke, t. I, p. 135-139.

ouest jusqu'aux Alpes, c'est-à-dire bien au delà de Spina, d'Adria et de Felsina (Bologne), leurs premières possessions avant leur établissement entre l'Apennin, la mer Tyrrhénienne et le Tibre. Au sud ils dépassaient de beaucoup le Tibre.

Au sud, ils avaient imposé au Latium leur suzeraineté, ils avaient occupé la Campanie. Latinus, roi primitif du Latium dans la légende romaine, est un roi des Tursânes chez Hésiode [1], qui écrivait aux environs de l'an 800 avant notre ère. Nous ne serons donc pas surpris si les Rutules, peuples du Latium, auxquels Virgile attribue une si grande place dans l'histoire d'Enée, sont donnés pour Tyrrhéniens par Appien [2]. Les Volsques, dont la capitale était Terracine, à 80 kilomètres au sud de Rome, ont été, d'après Caton, sous la domination des Etrusques [3]. La littérature hésiodique met sur les côtes de la Tyrrhénie l'île d'Œa, située au pied du promontoire Circœi dans le Latium, aujourd'hui Monte-Circello [4]. Cumes, colonie hel-

1. Ἄγριον ἠδὲ Λατῖνον ἀμύμονά τε κρατερόν τε
Τηλέγονόν τε ἔτικτε διὰ χρυσέην Ἀφροδίτην.
Οἳ δ' ἤτοι μάλα τῆλε μυχῷ νήσων ἱεράων
πᾶσιν Τυρσηνοῖσιν ἀγακλειτοῖσι ἄνασσον.

Hésiode, *Théogonie*, vers 1013-1016; éd. Didot, p. 20.

2. Ὑπὸ Ῥουτούλων τῶν Τυῤῥηνῶν, ...ἀναιρεῖται πολέμου νόμῳ ὁ Αἰνείας. Appien, *Romanarum historiarum*, I, 1, § 1; éd. Didot, p. 7. L'Étrusque Mezentius, roi de *Cære*, suivant Tite-Live (I, 2), est simplement à l'égard des Rutules et des Latins un dominateur étranger dans le récit de Caton reproduit par Macrobe, *Saturnales*, III, 5, § 10 : Mezentium Rutulis imperasse ut sibi offerrent quas diis primitias offerebant et Latinos omnes simili imperii metu... Édition Teubner-Eyssenhardt, p. 178, l. 21-23. Le plus vraisemblable est donc que les Rutules étaient Latins.

3. Licet [Metabus] Priuernas esset, tamen, quia in Tuscorum iure pæne omnis Italia fuerat, generaliter in Metabum omnium odia ferebantur. Nam pulsus fuerat a gente Volscorum quæ etiam ipsa Etruscorum potestate regebatur. Caton, *Origines*, frag. 62, tiré de Servius, *Ad Æneidem*, XI, 567; Hermann Peter, *Veterum historicorum romanorum relliquiæ*, p. 69.

4. Φησὶ δὲ Ἀπολλώνιος, Ἡσιόδῳ ἑπόμενος, ἐπὶ τοῦ ἅρματος τοῦ Ἡλίου εἰς τὴν κατὰ Τυῤῥηνίαν κειμένην νῆσον τὴν Κίρκην ἐλθεῖν. Hésiode, fragm. CCII; éd. Didot, p. 67; cf. Théogonie, vers 1011. M. Mommsen, *Römische Geschichte*, 6e éd., t. I, p. 123, montre évidemment beaucoup trop de scepticisme, quand il conteste que jamais les Étrusques se soient établis dans le Latium.

lénique de Campanie, faillit tomber entre les mains des Étrusques qui firent sur les Cuméens la conquête de la Campanie précédemment conquise sur les Osques par les Cuméens [1] : ainsi Herculanum et Pompéïes, villes osques, c'est-à-dire indo-européennes du rameau européen, passèrent sous la domination étrusque ou pélasgique [2]. Plus au sud, sur les côtes de la baie de Salerne, les Etrusques possédèrent le pays des Picentins, et fondèrent la ville de Marcina [3].

§ 11. *Les Étrusques en Campanie,* 524(?)-424, *avant notre ère.*

La date de l'établissement des Etrusques en Campanie paraît beaucoup postérieure à leur installation au nord du Tibre. Tandis que leur première colonie au nord du Tibre serait de peu de chose postérieure à l'an mil avant notre ère, l'établissement des Étrusques à Capoue, leur capitale en Campanie, daterait seulement de l'année 471 suivant Caton [4]. Nole serait plus récent. Velléius Paterculus reproche à Caton d'exagérer la

1. Πολύϐιος... Ὀπικούς φησι καὶ Αὔσονας οἰκεῖν τὴν χώραν ταύτην περὶ τὸν Κρατῆρα. Ἄλλοι δὲ λέγουσιν, οἰκούντων Ὀπικῶν πρότερον καὶ Αὐσόνων μετ' ἐκείνους, κατασχεῖν ὕστερον Ὄσκων τι ἔθνος, τούτους δ' ὑπὸ Κυμαίων, ἐκείνους δ' ὑπὸ Τυῤῥηνῶν ἐκπεσεῖν. Strabon, V, 4, § 3; éd. Didot-Müller et Dübner, p. 202, l. 15-20.

2. Ἡράκλειον... Ὄσκοι δ' εἶχον... καὶ τὴν ἐφεξῆς Πομπηίαν ἣν παραῤῥεῖ ὁ Σάρνος ποταμός, εἶτα Τυῤῥηνοὶ καὶ Πελασγοί. Strabon, V, 4, § 8; éd. Didot-Müller et Dübner, p. 205, l. 37, 40-42.

3. Μαρκῖνα, Τυῤῥηνῶν κτίσμα, οἰκούμενον ὑπὸ Σαυνιτῶν. Strabon, V, 4, § 13; éd. Didot-Müller et Dübner, p. 209, l. 18-19. A Surrentino ad Silerum amnem triginta milia passuum ager Picentinus fuit Tuscorum. Pline, III, § 70; éd. Teubner-Ianus, t. I, p. 137.

4. Quidam hujus [Hesiodi] temporis tractu aiunt a Tuscis Capuam Nolamque conditam ante annos fere octingentos triginta; quibus equidem adsenserim. Sed M. Cato quantum differt! qui dicat Capuam ab eisdem Tuscis conditam ac subinde Nolam; stetisse autem Capuam antequam a Romanis caperetur, annis circiter ducentis sexaginta. Quod si ita est, cum sint a Capua capta anni ducenti quadraginta, ut condita est anni sunt fere quingenti. Ego, pace diligentiæ Catonis dixerim, vix crediderim tam mature tantam urbem crevisse, floruisse, concidisse, resurrexisse. Velleius Paterculus, I, 7; Caton, fragm. 69; Hermann Peter, *Veterum historicorum romanorum relliquiæ*, p. 70-71.

nouveauté des établissements étrusques en Campanie et de leur attribuer trop peu de durée. Mais Caton, antérieur de deux siècles à Velléius Paterculus, a beaucoup plus de droit que Velléius Paterculus à notre confiance. Caton reproduit des renseignements précis, empruntés probablement soit aux annales de Cumes soit aux annales même de Capoue et de Nole. A ces indications fournies par des sources historiques, Velléius oppose des raisonnements arbitraires et sans base : à une grande ville comme Capoue, dit-il, il a fallu beaucoup de temps pour croître, fleurir, tomber et se relever, les cinq cents ans que lui donnent les chiffres de Caton sont insuffisants, il faut huit cents ans pour expliquer ces changements. Cette doctrine est sans valeur.

La chronologie de Caton s'accorde avec celle de Denys d'Halicarnasse, de Tite-Live et de Diodore de Sicile. Les Étrusques, nous dit Denys d'Halicarnasse, entreprirent la conquête de la Campanie dans la soixante-quatrième olympiade, 524-521 av. J.-C.[1]

La guerre dura environ cinquante ans. Tite-Live et Denys d'Halicarnasse en mêlent le récit à l'histoire des premiers temps de la république romaine, après l'expulsion des Tarquins (509)[2]. Les Étrusques auraient voulu s'emparer de Cumes. Mais cette ville résista vaillamment. En 474, les Étrusques, malgré l'appui des Carthaginois, furent repoussés de Cumes par une flotte qu'envoya de Sicile Hiéron, roi de Syracuse. Diodore nous l'apprend d'accord avec Pindare, et une intéressante découverte archéologique est venue confirmer leur récit[3]. Les

1. Ἐπὶ τῆς ἑξηκοστῆς καὶ τετάρτης ὀλυμπιάδος, ἄρχοντος Ἀθήνησι Μιλτιάδου, Κύμην τὴν ἐν Ὀπικοῖς Ἑλληνίδα πόλιν, ἣν Ἐρετριεῖς τε καὶ Χαλκιδεῖς ἔκτισαν, Τυῤῥηνῶν οἱ περὶ τὸν Ἰόνιον κόλπον κατοικοῦντες, ἐκεῖθέν θ' ὑπὸ τῶν Κελτῶν ἐξελαθέντες σὺν χρόνῳ, καὶ σὺν αὐτοῖς Ὀμβρικοί τε καὶ Δαύνιοι καὶ συχνοὶ τῶν ἄλλων βαρβάρων ἐπεχείρησαν ἀνελεῖν. Denys d'Halicarnasse, VII, 3 ; éd. Teubner-Kiessling, t. III, p. 4; éd. Didot, p. 388-389.

2. Tite-Live, II, 14; éd. Teubner-Weissenborn, t. I, p. 77; Denys d'Halicarnasse, V, 36; éd. Teubner-Kiessling, t. II, p. 154; éd. Didot, p. 275.

3. Ἐπ' ἄρχοντος δ' Ἀθήνησιν Ἀκεστορίδου ἐν Ῥώμῃ τὴν ὕπατον ἀρχὴν διεδέξαντο Καίσων Φάβιος καὶ Τίτος Οὐεργίνιος... Ἱέρων μὲν ὁ βασιλεὺς τῶν Συρακοσίων, παραγενομένων πρὸς αὐτὸν πρέσβεων ἐκ Κύμης τῆς Ἰταλίας καὶ δεομένων βοηθῆσαι, πολεμουμένοις ὑπὸ Τυῤῥηνῶν θαλαττοκρατούντων, ἐξέπεμψεν αὐτοῖς συμμαχίαν τριήρεις ἱκανάς... Μεγάλῃ ναυμαχίᾳ νικήσαντες, τοὺς μὲν Τυῤῥηνοὺς

Étrusques durent renoncer à mettre sous le joug l'ancienne dominatrice de la Campanie[1].

De ces dates, il semble résulter que Caton a raison quand il met vers 471 la fondation de la colonie étrusque de Capoue. Cela ne veut pas dire que la ville de Capoue n'existait pas antérieurement à la date où les Étrusques vinrent s'y établir. Sans doute nous ne devons pas croire Cælius Antipater qui attribue la fondation de Capoue à Capys, cousin d'Énée[2]. Cette étymologie est sans valeur ; le nom de Capoue, *Capua* a la même origine que le nom de *Campanie ;* c'est un dérivé du nom commun *kâpos,* en grec commun κῆπος, dont une variante nasalisée a été conservée par le latin *campus,* d'où *Campania.* Capoue existait dès le temps d'Hécatée, vers 500[3], mais Capoue à cette

ἐταπείνωσαν τοὺς δὲ Κυμαίους ἠλευθέρωσαν τῶν φόβων. Diodore, XI, 51 ; éd. Didot-Müller, t. I, p. 388 ; cf. t. II, p. 596. La victoire d'Hiéron a été chantée par Pindare qui nous apprend que les Étrusques avaient eu dans cette circonstance le concours des Carthaginois (*Pythica*, I, 71-75 ; éd. Teubner-Schneidewin, t. I, p. 88-89, t. II, p. 190). On a découvert à Olympie un casque offert par Hiéron à Zeus, en mémoire de la victoire de Cumes (Brunet de Presle, *Recherches sur les établissements des Grecs en Sicile*, p. 145 ; Busolt, *Griechische Geschichte*, II, 275, n. 3). On trouvera une reproduction de ce casque chez V. Duruy, *Histoire des Grecs*, t. II (1887), p. 519.

1. [Τὴν Καμπανίαν] οἰκούντων Ὀπικῶν πρότερον καὶ Αὐσόνων μετ' ἐκείνους κατασχεῖν ὕστερον Ὄσκων τι ἔθνος, τούτους δ' ὑπὸ Κυμαίων, ἐκείνους δ' ὑπὸ Τυῤῥηνῶν ἐκπεσεῖν... [Αὐτοὺς] δὲ... ταύτης παραχωρῆσαι Σαυνίταις τούτους δ' ὑπὸ Ῥωμαίων ἐκπεσεῖν. Strabon, V, 4, § 3 ; éd. Didot-Müller et Dübner, p. 202, l. 17-20, 25-26. Felix illa Campania... tenuere Osci, Græci, Umbri, Tusci, Campani. Pline, III, § 60 ; éd. Teubner-Ianus, t. I, p. 135. Ἦν γὰρ Κύμη περιβόητος ἀνὰ τὴν Ἰταλίαν ὅλην πλούτου τε καὶ δυνάμεως καὶ τῶν ἄλλων ἀγαθῶν ἕνεκα, γῆν τε κατέχουσα τῆς Καμπανῶν πεδιάδος τὴν πολυκαρποτάτην. Denys d'Halicarnasse, VII, 3 ; éd. Teubner-Kiessling, t. III, p. 4 ; éd. Didot, p. 389, l. 5-9.

2. Cœlius Trojanum Capyn condidisse Capuam tradidit eumque Æneæ fuisse sobrinum. Cœlius Antipater, fragm. 52, tiré de Servius, *Ad Æneidem*, X, 145 ; Hermann Peter, *Veter. histor. roman. relliquiæ*, p. 162 ; cf. Thilo et Hagen, *Servii grammatici qui feruntur in Vergilii carmina commentarii*, t. II, p. 403.

3. Κάπυα πόλις Ἰταλίας· Ἑκαταῖος Εὐρώπῃ, ἀπὸ Κάπυος τοῦ Τρωϊκοῦ. Hécatée, fragm. 27 ; Didot-Müller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. I, p. 2. Ce texte est tiré d'Étienne de Bysance qui doit à Hécatée les renseignements fournis par les trois premiers mots et qui est responsable du reste.

date était une ville ombrienne, ou, si l'on veut, opique. Colonisée par les Étrusques trente ans plus tard, elle reçut d'eux le nom de Vulturnum et, comme nous l'apprend Tite-Live, elle quitta ce nom pour reprendre l'ancien quand en 424 elle fut conquise par les Samnites [1].

Entre la date où les Étrusques commencèrent la conquête de la Campanie et la date où ils perdirent cette province, il s'est écoulé un siècle. Mais quarante et quelques années seulement séparent de la date où la conquête fut achevée la date où ce pays passa entre les mains d'autres dominateurs. Établis vers 471 à Capoue, leur capitale dans cette province où ils eurent onze autres colonies, les Étrusques perdirent Capoue en 424, et la Campanie entière tomba entre les mains des Samnites qui, plus heureux que les Étrusques, s'emparèrent de la ville grecque de Cumes en 420 [2].

§ 12. *Les Étrusques dans le Latium,* 800(?)-426(?) *av. J.-C.*

Les légendes relatives aux origines de Rome nous montrent d'accord avec Hésiode (cité plus haut, p. 153), les Étrusques dans le Latium plus anciennement que dans la Campanie. Mais cependant elles n'attribuent pas aux Étrusques une domination exclusive ni absolue. Ainsi, au temps de Romulus, une partie de l'armée qui bat Tatius, est composée d'Étrusques commandés par Lucumon. Lucumon est le nom d'une magistrature étrusque; les soldats conduits par le personnage investi de ce

1. Vulturnum Etruscorum urbem, quæ nunc Capua est, ab Samnitibus captam, Capuamque ab duce eorum Capye, vel, quod propius vero est, a campestri agro appellatam. Tite-Live, IV, 37; éd. Teubner-Weissenborn, t. I, p. 231. Cf. Mommsen, *Römische Geschichte*, 6e éd., t. I, p. 323.

2. A Campanis Cumæ, quam Græci tum urbem tenebant, capiuntur. Tite-Live, IV, 44; éd. Teubner-Weissenborn, t. I, p. 239. *Κατὰ τὴν Ἰταλίαν Καμπανοὶ μεγάλῃ δυνάμει στρατεύσαντες ἐπὶ Κύμην, ἐνίκησαν μάχῃ τοὺς Κυμαίους... καὶ τοὺς καταληφθέντας ἐξανδραποδισάμενοι, τοὺς ἱκανοὺς οἰκήτορας ἐξ αὐτῶν ἀπέδειξαν.* Diodore, XII, 76, § 5; éd. Didot-Müller, I, 459; t. II, p. 599. Cf. Mommsen, *Römische Geschichte*, 6e éd., t. I, p. 323-324.

titre viennent de Solonium, subdivision du territoire de Lanuvium, dans le Latium, aujourd'hui Civita-Lavinia. Mais Romulus paraît conserver une certaine indépendance[1].

Il semble évident que cette indépendance relative avait disparu sous la domination des Tarquins, de l'an 614 à l'an 509 avant notre ère. Le nom de Tarquin porté par deux rois, l'un dit l'Ancien, l'autre le Superbe, est évidemment étrusque; et un discours de l'empereur Claude constate l'origine étrusque du prince qui se place entre eux, Servius Tullius, dont le vrai nom est Mastarna[2]. L'expulsion de Tarquin le Superbe, à la fin du sixième siècle, en 509, ne mit pas fin à la domination étrusque à Rome. Rome assiégée par Porsenna, dut capituler[3], s'engager à ne se servir de fer que pour l'agriculture; on ne put alors dans la future capitale du monde se servir du poinçon à écrire sans violer le traité et par conséquent sans exposer sa vie, tant était lourde la domination du vainqueur[4], et Rome resta probablement sous le joug des Étrusques jusqu'à une date qui précéda de peu la chute de leur domination en Campanie, vers l'an 424. C'est de l'année 426 que date la première conquête des Romains sur les Étrusques, la prise de Fidènes,

1. Ἧκε δὲ αὐτῷ Τυῤῥηνῶν ἐπικουρίαν ἱκανὴν ἄγων ἐκ Σολωνίου πόλεως ἀνὴρ δραστήριος καὶ τὰ πολέμια διαφανὴς, Λοκόμων ὄνομα. Denys d'Halicarnasse, II, 37; éd. Kiessling, t. I, p. 159; éd. Didot, p. 95, l. 37-39.

Tempore quo sociis venit Lucumonius armis
Atque Sabina feri contudit arma Tati.

Properce, livre IV, chant II, vers 51-52. Sur la situation de Solonium, voir Cicéron, *De divinatione*, I, 36, II, 31; *Epistolæ ad Atticum*, II, 9; Fabretti, *Glossarium italicum*, col. 1683. — Hésiode, *supra*, p. 153, n. 1.

2. Boissieu, *Inscriptions antiques de Lyon*, p. 136. Desjardins, *Géographie historique et administrative de la Gaule romaine*, t. III, pl. xiv, p. 284-285. M. Mommsen, *Römische Geschichte*, 6e éd., t. I, p. 123, révoque en doute l'exactitude de cette assertion. Nous ne comprenons pas pourquoi.

3. Sedem Iovis Optimi Maximi... quam non Porsenna dedita urbe, neque Galli capta temerare potuissent. Tacite, *Histoires*, III, 72; éd. Teubner-Halm, t. II, p. 142.

4. In fœdere quod expulsis regibus populo Romano dedit Porsina, nominatim comprehensum invenimus ne ferro nisi in agri cultu uteretur, et tum stilo scribere intutum vetustissimi auctores prodiderunt. Pline, *Histoire naturelle*, XXXIV, § 139; éd. Teubner-Ianus, t. V, p. 59.

que ceux-ci leur auraient enlevée douze ans plus tôt [1]. On comprend donc que Sophocle, écrivant vers l'année 469 n'ait rien dit de Rome, et qu'en parlant des côtes occidentales de l'Italie, il n'ait vu à y distinguer que l'Oïnotrie, le golfe Tursénique et la Ligustique ou Ligurie [2].

Mais au commencement du quatrième siècle, date de la description de l'Italie contenue dans le périple de Scylax, le Tibre était la limite méridionale de l'Étrurie [3], et plusieurs nations indépendantes bordaient la côte entre Rome et la Lucanie, anciennement connue sous le nom d'Oïnotrie ou Œnotrie.

§ 13. *Les Étrusques dominent au nord du Pô depuis le milieu du cinquième jusqu'au commencement du quatrième siècle. Ils sont maîtres des côtes italiennes de l'Adriatique.*

Les Étrusques s'emparèrent de presque toute la contrée située entre le Pô au sud et les Alpes au nord, mais au temps auquel remontent les matériaux mis en œuvre par Hérodote ils n'étaient pas encore maîtres de ce vaste territoire, car Hérodote fait partir des régions élevées qui dominent le pays des Ombriens, deux fleuves qui coulent vers le nord et se jettent dans le Danube [4]. Ces régions élevées sont les Alpes; par conséquent, à la date à laquelle remontent les documents dont Héro-

1. Tite-Live, l. IV, c. 17, 22; Teubner-Weissenbern, t. I, p. 213, 217.

2. Τὰ δ' ἐξόπισθε, χειρὸς εἰς τὰ δεξιὰ,
Οἰνωτρία τε πᾶσα καὶ Τυῤῥηνικὸς
κόλπος Λιγυστική τε γῆ σε δέξεται.

Denys d'Halicarnasse, I, 12; éd. Kiessling, t. I, p. 15; éd. Didot, p. 9, l. 25-27; *Poetarum scenicorum græcorum... fabulæ;* éd. Teubner-Dindorf, Sophocle, fragm. 527, p. 152-153. Le *Triptolème*, dont ces vers sont un fragment, paraît avoir été joué pour la première fois la quatrième année de la soixante-dix-septième olympiade.

3. Ἀπὸ δὲ Αντίου Τυῤῥηνοὶ ἔθνος μέχρι Ῥώμης πόλεως. Scylax, § 5; Didot-Müller, *Geographi græci minores*, t. I, p. 18. Cf. § 8, p. 19.

4. Ἐκ τῆς κατύπερθε χώρης Ὀμβρίκων Κάρπις ποταμὸς καὶ ἄλλος Ἄλπις πρὸς βορέην ἄνεμον καὶ οὗτοι ῥέοντες ἐκδιδοῦσι ἐς αὐτὸν [τὸν Ἴστρον]. Hérodote, IV, 49; éd. Teubner-Dietsch, t. I, p. 315-316; éd. Didot, p. 198, l. 6-8.

dote, s'est servi, les Alpes formaient la limite septentrionale du pays des Ombriens. Les Étrusques paraissent donc n'avoir pas conquis la portion septentrionale de la vallée du Pô, avant le second quart du cinquième siècle.

Antérieurement à cette date approximative, ils n'occupaient de cette région qu'un petit coin à l'est sur les côtes de la mer Adriatique. Leurs premières possessions en Italie paraissent avoir été les villes de Spina et d'Adria, l'une à l'embouchure du Pô, l'autre au nord de ce fleuve.

A une époque difficile à déterminer, ils se sont étendus aux dépens des Ombriens, sur les côtes de la mer Adriatique, en allant du nord au sud, d'Adria en Vénétie, jusqu'à un autre Adria, dans le Picenum, aujourd'hui Atri dans l'Abbruze[1]. Ils possédaient encore une portion des côtes de la mer Adriatique, au nord d'Ancône, et la ville de Spina à l'embouchure du Pô, quand au commencement du quatrième siècle, fut écrite la description des côtes de l'Italie contenue dans le périple de Scylax; et cependant alors les Gaulois, qui devaient abattre la puissance étrusque dans l'Italie septentrionale, avaient déjà pénétré jusqu'à la ville d'Adria, au nord de Spina sur les côtes de la mer Adriatique[2].

1. Ab Ancona Gallica ora incipit Togatæ Galliæ cognomine. Siculi et Liburni plurima ejus tractus tenuere, in primis Palmensem, Prætutianum Hadrianumque agrum. Umbri eos expulere, hos Etruria, hanc Galli. Pline, III, § 112; éd. Teubner-Ianus, t. I, p. 145. Tuscorum ante romanum imperium late terra marique opes patuere. Mari supero inferoque, quibus Italia insulæ modo cingitur, quantum potuerint nomina sunt argumento, quod alterum Tuscum, communi vocabulo gentis, alterum Atriaticum mare ab Atria Tuscorum colonia vocavere Italicæ gentes; Græci eadem Tyrrhenum atque Adriaticum vocant. Et in utrumque mare vergentes incoluere urbibus duodenis terras, prius cis Appenninum ad inferum mare, postea trans Appenninum totidem, quot capita originis erant, coloniis missis quæ trans Padum omnia loca excepto Venetorum angulo, qui sinum circumcolunt maris, usque ad Alpes tenuere. Tite-Live, V, 33; éd. Teubner-Weissenborn, t. I, p. 290.

2. Μετὰ δὲ τὸ Ὀμβρικὸν Τυῤῥηνοί. Διήκουσι δὲ καὶ οὗτοι ἀπὸ τοῦ Τυῤῥηνικοῦ πελάγους ἔξωθεν εἰς τὸν Ἀδρίαν... Μετὰ δὲ Τυῤῥηνούς εἰσι Κελτοὶ ἔθνος, ἀπολειφθέντες τῆς στρατείας, ἐπὶ στενῶν μέχρι Ἀδρίου. Scylax, *Périple*, 17, 18; Didot-Müller, *Geographi græci minores*, t. I, p. 25.

La géographie des régions situées entre les Alpes et le Pô, pendant la grande puissance des Étrusques, présente des points incertains; mais on peut indiquer approximativement les limites des possessions étrusques au cinquième siècle avant notre ère, dans cette portion septentrionale du pays nommé plus tard Gaule Cisalpine. Suivant Tite-Live, ces possessions auraient compris toute la partie de l'Italie qui est située au nord du Pô jusqu'aux Alpes [1], à l'exception d'un petit coin conservé par les Vénètes sur les côtes de la mer Adriatique[2]. Les Étrusques avaient fondé dans le bassin du Pô douze villes [3], dont l'une était Mantoue [4], dont la capitale semble avoir été *Felsina* appelée depuis *Bononia* par les Gaulois; après la conquête celtique, au commencement du quatrième siècle, quelques débris des populations étrusques vaincues paraissent s'être maintenus dans les vallées méridionales des Alpes; leur langue y subsistait encore au temps de Tite-Live, et les savants modernes y ont recueilli quelques inscriptions étrusques [5].

1. [Tusci] quæ trans Padum omnia loca, excepto Venetorum angulo qui sinum circumcolunt maris, usque ad Alpes tenuere. Tite-Live, V, 33; éd. Teubner-Weissenborn, t. I, p. 290. Tite-Live emprunte cette doctrine à Polybe: Παρὰ ταύτην [τὴν τῶν Ἄλπεων παρώρειαν] ἀπὸ μεσημβρίας ὑπόκειται πεδία τῆς συμπάσης Ἰταλίας τελευταῖα πρὸς τὰς ἄρκτους ὑπὲρ ὧν ὁ νῦν δὴ λόγος... Ταῦτά γε τὰ πεδία τὸ παλαιὸν ἐνέμοντο Τυῤῥηνοί. Polybe, livre II, c. 14, § 7; c. 17, § 1; 2e éd. Didot, t. I, p. 77, 80. La même doctrine est reproduite chez Plutarque. [Γαλάται] δ' ἐμβαλόντες εὐθὺς ἐκράτουν τῆς χώρας ὅσην τὸ παλαιὸν οἱ Τυῤῥηνοὶ κατεῖχον ἀπὸ τῶν Ἄλπεων ἐπ' ἀμφοτέρας καθήκουσαν τὰς θαλάσσας. Plutarque, *Camille*, c. 16; éd. Didot, *Vies*, t. I, p. 162, l. 35-37.

2. Μετὰ δὲ τοὺς Κελτοὺς Ἐνετοί εἰσιν ἔθνος, καὶ ποταμὸς Ἠριδανὸς ἐν αὐτοῖς. Scylax, § 19; *Geographi græci minores*, t. I, p. 26.

3. Tite-Live, V, 33; éd. Teubner-Weissenborn, t. I, p. 290. Cf. ici même, p. 160, note 1, et p. 145, note 4.

4. Mantua dives avis, sed non genus omnibus unum
Gens illi triplex, populi sub gente quaterni,
Ipsa caput populis, Tusco de sanguine vires.

Virgile, *Énéide*, X, 201-203.

5. Alpinis quoque ea gentibus haud dubie origo est, maxime Rætiis; quos loca ipsa efferarunt, ne quid ex antiquo præter sonum linguæ, nec eum incorruptum retinerent. Tite-Live, V, 33; éd. Teubner-Weissenborn, t. I, p. 290. Cf. Corssen, *Ueber die Sprache der Etrusker*, t. I, p. 919-950. Mantoue, patrie de Virgile, paraît être la seule ville étrusque qui eût

Ces vallées furent assignées à la Rétie, sous la domination romaine, et on en tira la conclusion que les Rètes étaient des Étrusques : doctrine exacte pour un petit nombre seulement des populations réunies sous ce nom par les Romains. On expliqua même, suivant l'usage, le nom de la Rétie, *Rætia*, et des Rètes, *Ræti*, par celui d'un chef étrusque, Raetus, inventé pour la circonstance, et qui se serait mis à la tête des Étrusques forcés, par les Gaulois vainqueurs, à chercher un refuge dans les défilés des Alpes[1]. Mais cette thèse est inexacte. Parmi les noms de lieux de la Rétie au nord des Alpes, ceux qui peuvent s'expliquer autrement que par le latin sont celtiques et non étrusques, et, même sur le versant méridional des Alpes, il y a peu de traces des Étrusques après la conquête romaine[2].

Strabon affirme que tous les peuples qui habitent les Alpes sont Celtes ou Ligures[3]. Il se suit de là que les peuplades rétiennes (?) qu'il nous montre établies sur les pentes des Alpes du côté de l'Italie, les *Lepontii*, les *Camuni*[4], ne sont pas Étrusques comme on l'a supposé de nos jours. Les noms de ces deux peuples appartiennent encore à la géographie moderne, ce sont ceux de la val Leventina et de la val Camonica. Or l'origine gauloise d'une des petites nations qui les portaient est attestée d'accord avec Strabon que nous venons de citer, par

échappé à la domination gauloise au nord du Pô. Virgile, X, 201-203; voyez la note précédente. — Mantua Tuscorum trans Padum sola reliqua. Pline, *Histoire naturelle*, III, § 130; éd. Teubner-Ianus, t. I, p. 149.

1. Rætos Tuscorum prolem arbitrantur a Gallis pulsos duce Ræto. Pline, III, 133; éd. Teubner-Ianus, t. I, p. 150. Tusci quoque duce Rhæto avitis sedibus amissis Alpes occupavere et ex nomine ducis gentes Rhætorum condiderunt. Justin, l. XX, c. V, § 9; éd. Teubner-Ieep, p. 126.

2. Ces traces consistent en inscriptions dont le recueil le plus complet se trouve dans le mémoire que M. Karl Pauli a intitulé : *Die Inschriften nordetruskischen Alphabets*, p. 15-19, 96-111.

3. *Ἔθνη δὲ κατέχει πολλὰ τὸ ὄρος τοῦτο Κελτικὰ πλὴν τῶν Λιγύων.* Strabon, II, 5, § 28; éd. Didot-Müller et Dübner, p. 106, l. 11-12.

4. *Ἑξῆς δὲ τὰ πρὸς ἕω μέρη τῶν ὀρῶν καὶ τὰ ἐπιστρέφοντα πρὸς νότον Ῥαιτοὶ καὶ Οὐινδολικοὶ κατέχουσι... Οἱ μὲν Ῥαιτοὶ μέχρι τῆς Ἰταλίας καθήκουσι τῆς ὑπὲρ Οὐήρωνος καὶ Κώμου... Τούτου δ' εἰσὶ τοῦ φύλου [Ῥαιτικοῦ] καὶ Ληπόντιοι καὶ Καμοῦνοι.* Strabon, IV, c. 6, § 8; éd. Didot-Müller et Dübner, p. 171, l. 34-38, 42-43. Zeus, *Die Deutschen*, p. 229, 231.

Caton qui, dans un passage de ses *Origines*, analysé par Pline, nous donne les *Lepontii* pour des Taurisques [1]. Taurisques est le nom d'un groupe important de populations celtiques. L'autre de ces deux peuples, les *Camuni*, est vraisemblablement aussi celtique, sinon il est ligure. C'est la conséquence forcée du passage précité de Strabon [2].

Ainsi ce qui était resté d'Étrusques dans les vallées méridionales des Alpes en Rétie, se réduisait-il à fort peu de chose, et on ne peut admettre, avec J. Grimm, l'identité du nom des *Ræti* avec celui de Rasenna dont les Étrusques se servaient dans leur langue pour se désigner eux-mêmes suivant Denys d'Halicarnasse [3]. La conclusion tirée du rapprochement de ces deux noms, c'est-à-dire l'hypothèse qui amène les Étrusques du nord des Alpes, et qui en fait une colonie des Germains, cette prétention étrange qu'ont émise des savants allemands d'une haute autorité, mais égarés par de patriotiques illusions, est dénuée de fondement; en même temps elle

1. Lepontios et Salassos Tauriscæ gentis idem Cato arbitratur. Pline, *Histoire naturelle*, III, § 134; Hermann Peter, *Veterum historicorum romanorum relliquiæ*, p. 62, fragm. 37.

2. *Supra*, p. 162, n. 3. Il y avait dans l'Italie du nord à l'époque romaine ce que Pline le naturaliste appelle les *Ræti et Euganei*. Il leur attribue en commun Vérone (III, 130), qui fut plus tard conquise par les Gaulois comme nous l'apprennent Tite-Live (V, 35), Justin (XX, 5, § 8), et Ptolémée, (III, 1, 31). Suivant Pline, la capitale des *Euganei* est *Stœnos* (III, 134); des *Euganei* dont Caton énumère trente-trois forteresses, *oppida*, font partie les *Trumplini* et les *Camunni* (III, 134; cf. *C. I. L.* t. V, p. 519). Sont *Ræti* les *Vennonenses* et les *Sarunetes* qui habitent à la source du fleuve *Rhenus* (III, 135). Sont aussi *Ræti* les *Fertini*, les *Tridentini* et les *Beruenses* (III, 130). Une inscription romaine (*C. I. L.* V, 3927), atteste le maintien d'un culte rétique dans cette région sous l'empire romain : elle conserve le nom d'un *pontifex sacrorum ræticorum*. Suivant Tite-Live (I, 1), les *Euganei* ont, dans l'Italie du nord-est, précédé les Venètes, c'est-à-dire les Illyriens. Nous pencherions à croire qu'il faut rattacher les *Euganei* et probablement les *Ræti* au groupe ligure. Cf. Pauli, *Die Inschriften nordetruskischen Alphabets*, p. 119, 120.

3. Αὐτοὶ μέντοι σφᾶς αὐτοὺς ἐπὶ τῶν ἡγεμόνων τινὸς Ῥασέννα τὸν αὐτὸν ἐκείνῳ τρόπον ὀνομάζουσι. Denys d'Halicarnasse, I, 30; éd. Teubner-Kiessling, t. I, p. 36; éd. Didot, p. 22, l. 2-4.

est contredite par tous les écrivains qui, dans l'antiquité, se sont occupés de l'origine des Étrusques [1].

§ 14. *La marine étrusque*, xe-ve *siècle av. J.-C.*

Les côtés artistiques de la civilisation étrusque n'entrent pas dans notre sujet; mais nous insisterons sur l'importance de leur marine qui acquit, en face de la marine carthaginoise, dans la portion occidentale de la Méditerranée, une situation analogue à celle qu'elle avait eue en regard des marines thrace et phénicienne dans la portion orientale de cette mer (p. 124). Grâce à cette marine les Étrusques, arrivés par mer en Italie au xe siècle (p. 144, 151), devinrent maîtres de la Corse [2] au vie et s'établirent en Sardaigne à une date contemporaine [3]. Les navires étrusques étaient un grand sujet d'effroi pour les matelots grecs qui fréquentaient les côtes de l'Italie. Vers l'an 540 avant notre ère, les Phocéens chassés des côtes de l'Asie-Mineure par la conquête perse, et réfugiés en Corse perdirent quarante vaisseaux sur soixante dans une bataille que leur livrèrent les flottes combinées des Étrusques et des Carthaginois [4]; et les colons grecs des îles Lipari, ceux de Syracuse qui se vantaient de victoires sur les Étrusques [5], étaient probable-

1. Jacob Grimm, *Geschichte der deutschen Sprache*, 3e éd., p. 115; Mommsen, *Römische Geschichte*, 6e éd., t. I, p. 120. Helbig, *Die Italiker in der Po-ebene*, p. 100. Cf. Diefenbach, *Origines Europeæ*, p. 106-107.

2. Νῆσος... *ὀνομάζεται ὑπὸ τῶν... Ῥωμαίων καὶ τῶν ἐγχωρίων Κόρσικα... Ὑπάρχουσι δ' ἐν αὐτῇ καὶ πόλεις ἀξιόλογοι δύο, καὶ τούτων ἡ μὲν Κάλαρις, ἡ δὲ Νίκαια προσαγορεύεται. Τούτων δὲ τὴν μὲν Κάλαριν Φωκαεῖς ἔκτισαν, καὶ χρόνον τινὰ κατοικήσαντες ὑπὸ Τυῤῥηνῶν ἐξεβλήθησαν ἐκ τῆς νήσου. Τὴν δὲ Νίκαιαν ἔκτισαν Τυῤῥηνοὶ θαλαττοκρατοῦντες καὶ τὰς κατὰ τὴν Τυῤῥηνίαν κειμένας νήσους ἰδιοποιούμενοι.* Diodore, V, 13, § 4; éd. Didot-Müller, t. I, p. 261-262.

3. *Λέγεται γὰρ Ἰόλαυς ἄγων τῶν παίδων τινὰς τοῦ Ἡρακλέους ἐλθεῖν δεῦρο καὶ συνοικῆσαι τοῖς τὴν νῆσον [Σαρδόνα] ἔχουσι βαρβάροις· Τυῤῥηνοὶ δ' ἦσαν.* Strabon, V, 2, § 7; éd. Didot-Müller et Dübner, p. 187, l. 22-25.

4. Hérodote. I, c. 166; éd. Teubner-Dietsch, t. I, p. 87; éd. Didot-Dindorf, p. 55; cf. Diodore de Sicile, V, 13, § 4; éd. Didot-Müller, t. I, p. 261-262.

5. Diodore de Sicile, V, 9, § 4, 5, s'exprime ainsi en parlant des co-

ment battus plus souvent par eux. Voilà pourquoi Scylla, monstre marin chez Homère[1], reçoit d'Euripide la qualification de Tursénide[2].

La *Médée* où nous trouvons cette expression caractéristique, a été jouée pour la première fois en 432. C'est l'époque de la grande puissance des Étrusques ou Tursânes d'Italie. Arrivés de Grèce, à l'embouchure du Pô, et de là, peu après l'an mil avant J.-C., dans la région que délimitent le Tibre et l'Apennin, ils étaient maîtres du Latium au temps d'Hésiode, c'est-à-dire vers l'an 800. Vers l'année 524 ils avaient commencé la conquête de la Campanie, alors sous la domination de Cumes, colonie grecque ; et la colonisation de Capoue, en l'an 471, avait semblé consolider pour des siècles cet agrandissement de leur empire. A peu près à la date de leur établissement à Capoue, ils s'étaient emparés de la vallée du Pô jusqu'aux Alpes. Quand en 432, Euripide à Athènes, fit, pour la première fois, jouer sa *Médée* [3], la domination étrusque s'étendait des Alpes à la baie de Salerne, touchant les deux mers, la mer dite Tyrrhénienne et le golfe Adriatique. La marine étrusque était sur ces deux mers la terreur des navires grecs.

lons grecs de Lipari : Τῶν Τυῤῥηνῶν λῃστευόντων τὰ κατὰ θάλατταν πολεμούμενοι... Πολλαῖς ναυμαχίαις ἐνίκησαν τοὺς Τυῤῥηνούς. Cf. XI, 51 ; éd. Didot-Müller, t. I, p. 259, 388.

1. Homère, *Odyssée*, XII, 85-100.

2. Λέαιναν, οὐ γυναῖκα, τῆς Τυρσηνίδος
Σκύλλης ἔχουσαν ἀγριωτέραν φύσιν.
. . . .
Καὶ Σκύλλαν ἣ Τυρσηνὸν ᾤκησεν πέδον.

Euripide, *Médée*, vers 1342-1343, 1359. Teubner-Dindorf, *Poetarum scenicorum græcorum... fabulæ*, 5e éd., p. 41. Sur la marine étrusque, voyez aussi Tite-Live, V, 33 ; éd. Teubner-Weissenborn, t. I, p. 290, et ici même, p. 160, n. 1.

3. *Vita Euripidis*, chez Teubner-Dindorf, *Poetarum scenicorum græcorum... fabulæ*, 5e éd., p. 22.

§ 15. *Décadence des Étrusques. Les Gaulois*, 396.

Mais aussitôt après la première représentation de la *Médée* on vit commencer la décadence des Étrusques. Vers l'an 424, les Samnites leur enlevèrent la Campanie[1]. Déjà en 428 Rome révoltée s'était emparée de Fidènes[2]; le Latium échappait à la domination étrusque; de sujets, les Latins devenaient agresseurs, et Véies, cité étrusque au nord du Tibre, tomba entre leurs mains en 396[3]. Au même moment les Gaulois faisaient sur les Étrusques la conquête de l'Italie du nord. Le plus ancien fait de cette conquête qui soit daté par les auteurs anciens est la prise de Melpum. Les Gaulois auraient enlevé Melpum aux Étrusques de la vallée du Pô le jour même où, malgré les efforts réunis des Étrusques de l'Italie centrale, les Romains vainqueurs entraient à Véies[4]. Après avoir ainsi perdu leurs

1. Tite-Live, livre IV, chapitre 37, § 1, 2; édition Teubner-Weissenborn, t. I, p. 231.

2. Tite-Live, IV, 33-34; éd. Teubner-Weissenborn, t. I, p. 228-229. Mommsen, *Römische Geschichte*, 6e éd., t. I, p. 328.

3. Tite-Live, V, 21; éd. Teubner-Weissenborn, t. I, p. 277-278. Mommsen, *Römische Geschichte*, 6e éd., t. I, p. 329.

4. Melpum opulentia præcipuum, quod ab Insubribus et Boiis et Senonibus deletum esse eo die quo Camillus Veios ceperit Nepos Cornelius tradidit. Pline, III, § 125; édition Teubner-Ianus, t. I, p. 148. — Denys d'Halicarnasse, VII, 3, doit être compris en ce sens que les conquêtes des Gaulois sur les Étrusques dans l'Italie du Nord sont postérieures à la soixante-quatrième olympiade, 524-521 : Ἐπὶ τῆς ἑξηκοστῆς καὶ τετάρτης ὀλυμπιάδος... Τυῤῥηνῶν οἱ περὶ τὸν Ἰόνιον κόλπον κατοικοῦντες ἐκεῖθεν δ' ὑπὸ τῶν Κελτῶν ἐξελαθέντες σὺν χρόνῳ... Édition Teubner-Kiessling, t. III, p. 4; édition Didot, p. 388-389. — Diodore de Sicile dit que les Gaulois ont chassé les Étrusques de l'Italie du Nord pendant le siège de Rhégium par le tyran Denys, 389. Καθ' ὃν δὲ καιρὸν μάλιστα Ῥήγιον ἐπολιόρκει Διονύσιος, οἱ κατοικοῦντες τὰ πέραν τῶν Ἄλπεων Κελτοὶ τὰ στενὰ διελθόντες μεγάλαις δυνάμεσι κατελάβοντο τὴν μεταξὺ χώραν τοῦ τε Ἀπεννίνου καὶ τῶν Ἄλπεων ὀρῶν, ἐκβαλόντες τοὺς κατοικοῦντας Τυῤῥηνούς. Diodore, XIV, 113, § 1; éd. Didot-Müller, t. I, p. 621. — Voici un texte aussi précis : Ὅτι ὀλυμπάιδων τοῖς Ἕλλησιν ἑπτὰ καὶ ἐνενήκοντα γεγενημένων, τῆς γῆς τῶν Κελτῶν οὐκ ἀρκούσης αὐτοῖς διὰ τὸ πλῆθος, ἀνίσταται μοῖρα Κελτῶν τῶν ἀμφὶ τὸν Ῥῆνον

possessions du sud et celles du nord, les unes avant la fin du cinquième siècle, les autres au commencement du quatrième, les Étrusques du centre, ceux du pays qui a depuis conservé les noms d'Étrurie et de Toscane, tombèrent sous le joug des Romains au troisième siècle avant notre ère.

La cause de ce changement de fortune paraît avoir été interne au moins autant qu'extérieure. Si les Étrusques succombèrent, ils le durent moins à la puissance croissante de leurs voisins qu'à des discordes intestines. A l'époque où ils tenaient sous leur domination la plus grande partie de l'Italie, ils devaient à la monarchie l'unité militaire. Quand la victoire abandonna leurs armées, ils avaient remplacé leur monarchie unique par trois fédérations indépendantes l'une de l'autre. La fédération du centre abandonna celle du Sud et celle du Nord qui succombèrent successivement l'une sous les coups des Samnites, l'autre sous les coups des Gaulois. Puis la fédération du centre périt à son tour vaincue par les Romains : elle unissait les cités par un lien trop faible; l'égoïsme de chaque cité laissait souvent à peu près sans défense celles d'entre elles qui étaient en butte aux attaques de l'étranger[1].

Plus tard, les Gaulois, vaincus à leur tour, devaient rattacher au nom du roi Ambigatos les souvenirs d'un empire glorieux. Un nom de roi apparaît aussi au centre des légendes glorieuses qui ont consolé l'Étrurie dans sa ruine. C'est le nom de Tarchôn d'où celui de Tarquinius, l'un dans les vers de Virgile, l'autre dans la prose des historiens romains. Tarchôn ou Tarquinius n'est pas un nom d'homme : c'est le nom d'une dynastie royale. Chose étrange, et qui montre à quel point, malgré la différence des races et les haines politiques, les deux civilisations tursâne et grecque s'étaient fondues entre elles,

ἱκανὴ κατὰ ζήτησιν ἑτέρας γῆς· οἳ τότε Ἄλπιον ὄρος ὑπερέβησαν καὶ Κλουσινοῖς, εὐδαίμονα γῆν ἔχουσι Τυῤῥηνῶν ἐπολέμουν. Appien, *De rebus Gallicis*, 2; éd. Didot, p. 25-26.

1. Τότε μὲν οὖν ὑφ' ἑνὶ ἡγεμόνι ταττομενοι μεγα ἴσχυον, χρόνοις δ' ὕστερον διαλυθῆναι τὸ σύστημα εἰκὸς καὶ κατὰ πόλεις διασπασθῆναι βίᾳ τῶν πλησιοχώρων εἴξαντας. Strabon, livre V, c. 2, § 2; éd. Didot-Müller et Dübner, p. 182, l. 48-51.

une tradition que rien ne nous autorise à rejeter, attribue à deux des Tarquins une origine grecque et les fait descendre du Corinthien Démarate[1] : Démarate était venu de Grèce en Italie dans le courant du septième siècle avant J.-C. A la fin du même siècle naissait Pythagore : il était fils d'un Tursâne de Samos[2]. Ainsi au même temps, les Tursânes donnaient aux Grecs un grand philosophe, et les Grecs aux Tursânes des rois qui ont tenu Rome sous le joug.

1. Tite-Live, I, 34. Sur Tarchôn, d'où vient Tarquinius, voyez plus haut, p. 151.
2. Voir plus haut, p. 79-80.

CHAPITRE VI.

LES ÉGYPTIENS ET LES PHÉNICIENS.

SOMMAIRE. § 1. Les Phéniciens, en Espagne, 1100(?)-500(?). — § 2. En Grèce. — § 3. Les Lélèges sont des Égypto-Phéniciens, les Lélèges en Grèce. — § 4. Danaos, Cadmos, tous deux contemporains, XVII[e] siècle (?), Minôs qui est postérieur, XIV[e] siècle (?), personnifient cette colonisation. — § 5. Rhadamantus, frère de Minôs, XIV[e] siècle (?), et les colonies phéniciennes de Gaule. — § 6. Les Lélèges ou Égypto-Phéniciens, dans la Grèce continentale. — § 7. Dans les îles de la mer Égée. — § 8. Lutte des Lélèges contre l'invasion Hellénique. — § 9. Le commerce phénicien, XVII[e](?)-VI[e] siècle.

§ 1. *Les Phéniciens en Espagne,* 1100(?)-500(?)

On a déjà parlé, p. 59-63, des établissements phéniciens en Espagne. Les Phéniciens occupèrent une portion des côtes méridionales de cette péninsule qui, pendant plusieurs siècles et jusque vers l'an 500 avant notre ère, où les Gaulois y apparurent, semble avoir été en grande partie soumise à la suprématie phénicienne. Bien plus tard, au second siècle de notre ère, le géographe Ptolémée énumère onze villes que de son temps les descendants des colons phéniciens, sous le nom de Bastules, habitaient encore en Espagne sur les côtes de l'Océan et de la Méditerranée[1]. Près de là les Phéniciens s'étaient établis

1. Ptolémée, éd. Nobbe, II, 4, § 6; t. I, p. 75; éd. Wilberg, II, 3; p. 111; éd. Didot, l. II, c. 4, § 6, p. 110-112.

dans les îles Baléares [1]. Tout le monde a entendu parler de leurs colonies africaines [2]. C'est en Espagne et sur les côtes de l'Afrique que la population introduite par la colonisation phénicienne s'est maintenue le plus longtemps distincte des populations voisines.

§ 2. *Les Phéniciens en Grèce.*

C'est surtout en Grèce que le rôle des Phéniciens a été considérable, car ils y ont introduit l'écriture alphabétique et cette importation phénicienne a été le point de départ, en Europe, de ce puissant élément de la civilisation [3]. Il y a des siècles que les villes de la Phénicie sont désertes, que leur langue ne se parle plus, que leurs navires de guerre et de commerce ont cessé de sillonner les mers : et cependant, à l'abri de leurs murailles aujourd'hui renversées, il a été découvert, pour fixer et conserver le son de la parole humaine, un procédé si merveilleux, que, par cet art magique, la Phénicie règne encore sur tous les peuples civilisés, et que rien ne fait encore prévoir où s'arrêtera dans le monde moderne le terme de ses conquêtes.

L'écriture alphabétique des Phéniciens est un perfectionnement de l'écriture égyptienne, à laquelle il faut remonter pour trouver l'origine de l'art d'écrire.

Dans les traditions grecques il est souvent difficile de distinguer l'Égypte de la Phénicie. Les Phéniciens ont occupé l'Égypte en maîtres pendant la période de la domination des

1. [Οἱ Βαλιαρικοὶ] *σφενδονῆται ἄριστοι λέγονται· καὶ τοῦτ' ἤσκησαν, ὥς φασι, διαφερόντως ἐξ ὅτου Φοίνικες κατέσχον τὰς νήσους.* Strabon, III, 5, § 1; éd. Didot-Müller et Dübner, p. 139, l. 28-30.

2. Movers, *Phönizisches Alterthum*, 2e partie, p. 412-554.

3. L'écriture ibérique paraît provenir directement des Phéniciens. Voir l'étude de M. George Phillips sur l'alphabet ibérique dans les *Sitzungsberichte der kaiserlichen Akademie der Wissenschaften zu Wien, Phil. historische Classe*, t. LXV (1870), p. 165. Mais l'écriture ibérique tombée de bonne heure en désuétude n'a pas laissé de postérité.

Pasteurs, 2500(?)-1700(?)[1]. Ils ont été ensuite sous le joug égyptien jusqu'à la conquête de leur pays par les Babyloniens au sixième siècle avant notre ère; et ils paraissent avoir fourni le plus grand nombre des colons venus d'Égypte ou de Syrie en Grèce à l'époque si ancienne de leur domination dans la mer Egée, XVIIe-XIIIe siècle [2].

§ 3. *Les Lélèges sont des Égypto-Pheniciens, les Lélèges en Grèce.*

Le nom par lequel sont désignés le plus fréquemment ces colons, soit en Grèce, soit sur les côtes occidentales de l'Asie-

1. Maspero, *Histoire ancienne*, 4e éd., p. 161 et suiv. Brugsch, *Histoire d'Égypte*, 2e éd., p. 147 et suivantes. F. Lenormant, *Manuel*, t. I, p. 361; t. III, p. 23. Movers, *Phönizisches Alterthum*, 2e partie, p. 127. Voyez les deux textes l'un de Syncelle, l'autre d'Eusèbe réunis par M. Müller dans ses fragments de Manéthon. Πεντεκαιδεκάτη δυναστεία ποιμένων. Ἦσαν δὲ Φοίνικες ξένοι βασιλεῖς ϛ' οἳ καὶ Μέμφιν εἷλον, οἳ καὶ ἐν τῷ Σεθροΐτῃ νομῷ πόλιν ἔκτισαν, ἀφ' ἧς ὁρμώμενοι Αἰγυπτίους ἐχειρώσαντο. Didot-Müller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. II, p. 567, fragm. 43. Ἑπτακαιδεκάτη δυναστεία ποιμένες ἦσαν ἀδελφοὶ Φοίνικες ξένοι βασιλεῖς, οἳ καὶ Μέμφιν εἷλον. *Ibid.*, p. 570, fragm. 48. Suivant ces textes, les rois d'Égypte de la 15e et de la 17e dynastie ont été Phéniciens.

2. Maspero, *Histoire ancienne*, 4e éd., p. 192, 234. F. Lenormant, *Manuel*, t. I, p. 385. Movers, après avoir établi que Byblos eut l'hégémonie en Phénicie jusque vers 1400, que Sidon succéda à Byblos et fut supplanté par Tyr vers 1100, en conclut que les colonies de Byblos sont antérieures à 1400, que celles de Sidon ont été fondées entre 1400 et 1100, celles de Tyr à partir de 1100. Mais ce système est inconciliable avec un renseignement chronologique important qu'Hérodote nous fournit. Il s'agit de la date à laquelle fut fondé le temple du dieu tyrien Melkarth à Thasos, île de l'Archipel, près des côtes de Thrace. Suivant Movers (et le système de ce savant l'exige), ce temple fut fondé au plus tôt en 1100. Mais Hérodote place la fondation de ce temple cinq générations ou environ cent cinquante ans avant la naissance de l'Hêraclès thébain (Hérodote, II, 44), et l'Hêraclès thébain était né neuf cents ans avant Hérodote qui écrivait près de 450 ans avant J.-C. Ces chiffres nous donnent un total de 1500 ans et nous font remonter 300 ans au-delà de la date de 1100 proposée par Movers (*Phönizisches Alterthum*, 2e partie, p. 276; cf. p. 109, 146). Nous n'avons donc pas tenu compte du système chronologique de Movers.

Mineure, est celui de Lélèges. Suivant Asios de Samos, poète qui florissait vers l'an 700 avant J.-C., et qui était originaire d'une île où les Lélèges avaient possédé un établissement, les Lélèges avaient pour roi *Ancaïos* fils de Poséidôn (Neptune) et d'*Astupalaïa* « vieille ville », celle-ci fille de *Phoïnix,* c'est-à-dire qu'Ancaïos, roi des Lélèges, appartenait à une nation maritime et que la « vieille ville » qui lui avait donné le jour, était une colonie phénicienne [1].

Les traditions mégariennes s'accordent avec celles de Samos. Lélex, auteur des Lélèges, est suivant elles originaire d'Égypte où il serait né de l'union de Poséidôn avec Libuê (la Libye). Il serait arrivé à Mégare douze générations après Car, fils de Phorôneus et par conséquent frère de Pélasgos [2]. Ici donc les Lélèges, d'origine phénicienne ou égyptienne, sont distingués des Cariens qui viennent d'Asie-Mineure. On trouve, suivant l'observation de Strabon, la même distinction chez Homère [3]. On la trouve chez Phérécyde qui écrivait au cinquième siècle avant notre ère : Phérécyde met sur les côtes occidentales de l'Asie-Mineure les Cariens au sud, à

1. Ἄσιος δὲ ὁ Ἀμφιπτολέμου Σάμιος ἐποίησεν ἐν τοῖς ἔπεσιν ὡς Φοίνικι ἐκ Περιμήδης τῆς Οἰνέως γένοιτο Ἀστυπάλαια καὶ Εὐρώπη, Ποσειδῶνος δὲ καὶ Ἀστυπαλαίας εἶναι παῖδα Ἀγκαῖον, βασιλεύειν δὲ αὐτὸν τῶν καλουμένων Λελέγων. Asios, fragm. 6; Didot-Dübner, *Asii... fragmenta*, p. 2. Suivant Ménodote de Samos, il y avait à Samos un temple d'Hêra, construit par les Léléges. Ἀδμήτην γάρ φησι τὴν Εὐρυσθέως ἐξ Ἄργους φυγοῦσαν ἐλθεῖν εἰς Σάμον, θεασαμένην δὲ τὴν τῆς Ἥρας ἐπιφάνειαν καὶ τῆς οἴκοθεν σωτηρίας χαριστήριον βουλομένην ἀποδοῦναι, ἐπιμεληθῆναι τοῦ ἱεροῦ τοῦ καὶ νῦν ὑπάρχοντος, πρότερον δὲ ὑπὸ Λελέγων καὶ Νυμφῶν καθιδρυμένου. Didot-Müller, *Fragm. histor. græc.*, t. III, p. 103, fragm. 1.

2. Καταβᾶσι δὲ ἐκ τῆς ἀκροπόλεως μνῆμά ἐστι πρὸς θαλάσσῃ Λέλεγος, ὃν ἀφικόμενον βασιλεῦσαι λέγουσιν ἐξ Αἰγύπτου, παῖδα δὲ εἶναι Ποσειδῶνος καὶ Λιβύης τῆς Ἐπάφου. Pausanias, I, 44, § 3; éd. Didot-Dindorf, p. 65, l. 25-28. Δωδεκάτῃ δὲ ὕστερον μετὰ Κᾶρα τὸν Φορωνέως γενεᾷ λέγουσιν οἱ Μεγαρεῖς Λέλεγα ἀφικόμενον ἐξ Αἰγύπτου βασιλεῦσαι καὶ τοὺς ἀνθρώπους κληθῆναι Λέλεγας ἐπὶ τῆς ἀρχῆς αὐτοῦ. Pausanias, I, 39, § 6 ; *ibid.*, p. 58.

3. Πρὸς μὲν ἁλὸς Κᾶρες καὶ Παίονες ἀγκυλότοξοι,
καὶ Λέλεγες καὶ Καύκωνες δῖοί τε Πελασγοί.

Iliade, X, 428-429. Λελέγων, οὓς τινες μὲν Κᾶρας ἀποφαίνουσιν Ὅμηρος δὲ χωρίζει. Strabon XIII, 1, 58; éd. Didot-Müller et Dübner, p. 522, l. 26-27.

Milet, Myunt, Mycale, Éphèse, et les Lélèges au nord jusqu'à Phocée [1].

Dans d'autres textes, les Lélèges et les Cariens paraissent confondus. Il est reçu, nous dit Strabon, dont Hérodote paraît ici la principale autorité, il est reçu que lorsque les Cariens étaient sujets de Minôs (c'est-à-dire subissaient la domination phénicienne), on les appelait Lélèges, et ils habitaient les îles [2]. Éphore nous donne, comme bâtie sur le territoire des Lélèges, Milet qui, suivant Phérécyde, était, on vient de le voir à l'instant, une ville des Cariens [3]. Phérécyde, au v[e] siècle avant notre ère, et Ménodote de Samos, au III[e] siècle, sont d'accord avec le poète Asios pour dire que l'île de Samos appartenait aux Lélèges [4]: ailleurs, Samos est indiquée comme une possession carienne [5]. Tandis que, suivant Phérécyde, les pos-

1. Ταύτης [τῆς Ἰωνικῆς παραλίας] φησὶ Φερεκύδης Μίλητον μὲν καὶ Μυοῦντα καὶ τὰ περὶ Μυκάλην καὶ Ἔφεσον Κᾶρας ἔχειν πρότερον, τὴν δ' ἑξῆς παραλίαν μέχρι Φωκαίας καὶ Χίου, καὶ Σάμου, ἧς Ἀγκαῖος ἦρχε, Λέλεγας. Phérécyde, fragm. 111; Didot-Müller, *Fragm. histor. græc.*, t. I, p. 98. Cf. Strabon, XIV, 1, § 3; éd. Didot-Müller et Dübner, p. 540, l. 18-21.

2. Οἱ Κᾶρες ὑπὸ Μίνω ἐτάττοντο, τότε Λέλεγες καλούμενοι, καὶ τὰς νήσους ᾤκουν. Strabon, XIV, 2, § 27; éd. Didot-Müller et Dübner, p. 564, l. 19-21. Τὸ γὰρ παλαιὸν ἐόντες Μίνω τε κατήκοοι καὶ καλεόμενοι Λέλεγες εἶχον τὰς νήσους. Hérodote, I, 171; éd. Teubner-Dietsch, t. I, p. 90; éd. Didot-Dindorf, p. 56, l. 28-29.

3. Suivant Éphore, les premiers fondateurs de Milet en Asie-Mineure, vinrent de Milet en Crète sous la conduite de Sarpédon frère du phénico-égyptien, Minos roi de Crète. Σαρπηδόνος ἐκ Μιλήτου τῆς Κρητικῆς ἀγαγόντος οἰκήτορας καὶ θεμένου τοὔνομα τῇ πόλει τῆς ἐκεῖ πόλεως ἐπώνυμον, κατεχόντων πρότερον τὸν τόπον Λελέγων. Éphore, fragm. 32; Didot-Müller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. I, p. 242.

4. Ἀγκαῖον βασιλεύειν... τῶν καλουμένων Λελέγων. Ἀγκαίῳ δὲ τὴν θυγατέρα τοῦ ποταμοῦ λαβόντι τοῦ Μαιάνδρου Σαμίαν γενέσθαι Περίλαον καὶ Ἔνουδον, καὶ Σάμον... Asios, fragm, 6; éd. Didot-Dübner, p. 2. Φησὶ Φερεκύδης... ἔχειν... τὴν ἑξῆς παραλίαν μέχρι Φωκαίας, καὶ Χίου, καὶ Σάμου, ἧς Ἀγκαῖος ἦρχε, Λέλεγας. Phérécyde, fragm. 111; Didot-Müller, *Fragm. histor. græc.*, t. I, p. 98. Cf. Ménodote de Samos, fragm. 1, *Ibid.*, t. III, p. 103. Voir plus haut ici même, p. 172, n. 1.

5. [Σάμος] ἐκαλεῖτο Παρθενία πρότερον, οἰκούντων Καρῶν. Strabon, XIV, 1, § 15; éd. Didot-Müller et Dübner, p. 544, l. 29-30. Πατροκλῆς καὶ Τεμβρίων ἀποικίαν στείλαντες εἰς Σάμον πρὸς τοὺς ἐνοικοῦντας Κᾶρας κοινωνίαν θέμενοι... Thémistagoras d'Éphèse, fragm. 1; Didot-Müller, *Fragm. histor. græc.*, t. IV, p. 512.

sessions des Lélèges sur les côtes occidentales de l'Asie-Mineure ne commencent qu'au nord d'Éphèse, dernière ville des Cariens, Pausanias fait appel à d'autres traditions d'après lesquelles les colons grecs arrivant à Éphèse y auraient trouvé les Lélèges habitant la ville haute et les auraient chassés [1]. Bien plus, suivant Strabon, les possessions continentales des Lélèges auraient compris une bonne partie de la Carie et même de la Pisidie, c'est-à-dire se seraient étendues incomparablement plus au sud que ne le dit Phérécyde [2].

Ces contradictions ne sont qu'apparentes; les possessions des Lélèges n'ont pas toujours eu la même étendue. Les Cariens, de même race que les Pélasges, après avoir été indépendants, ont été soumis à la domination des Lélèges; les Lélèges étaient des Phéniciens alors soumis et mélangés aux Égyptiens; plus tard leur puissance a fait place à celle des Hellènes.

La conquête de la Carie et des contrées voisines par les Lélèges est un fait historique. Les Lélèges étaient sujets du prince phénico-égyptien Minôs [3], roi de Crête [4]. dont la capitale était Cnôse [5] ou Cnosse, et à qui appartenait l'empire de la mer [6]. Or Minôs avait un frère, nommé Sarpédon, qui

1. Ἄνδροκλος ὁ Κόδρου, οὗτος γὰρ δὴ ἀπεδέδεικτο Ἰώνων τῶν ἐς Ἔφεσον πλευσάντων βασιλεύς, Λέλεγας μὲν καὶ Λυδοὺς τὴν ἄνω πόλιν ἔχοντας ἐξέβαλεν ἐκ τῆς χώρας. Pausanias, VII, 2, § 8; éd. Didot-Dindorf, p. 349, l. 38-42.

2. Φασὶ δὲ... καὶ ὀκτὼ πόλεις ᾠκίσθαι ὑπὸ τῶν Λελέγων πρότερον εὐανδρησάντων, ὥστε καὶ τῆς Καρίας κατασχεῖν τῆς μέχρι Μύνδου καὶ Βαργυλίων καὶ τῆς Πισιδίας ἀποτεμέσθαι πολλήν. Strabon, XIII, 1, § 59; éd. Didot-Müller et Dübner, p. 522, l. 32-35.

3. Τὸ γὰρ παλαιὸν ἐόντες Μίνω τε κατήκοοι καὶ καλεόμενοι Λέλεγες, εἶχον τὰς νήσους. Hérodote, I, 171; éd. Teubner-Dietsch, t. I, p. 90. Οἱ Κᾶρες ὑπὸ Μίνω ἐτάττοντο, τότε Λέλεγες καλούμενοι. Strabon, XIV, 2, § 27; éd. Didot-Müller et Dübner, p. 564.

4. Ὃς πρῶτον Μίνωα τέκε Κρήτῃ ἐπίουρον.
Iliade., XIII, 450.

5. Κρῆτες ἀπὸ Κνωσοῦ Μινωΐου...
Hymne homérique à Apollon, vers 393, dans l'édition Didot, vers 396, dans celle de Teubner-Baumeister, p. 17.

6. Πολυκράτης ἐστὶ πρῶτος τῶν ἡμεῖς ἴδμεν Ἑλλήνων, ὃς θαλασσοκρατέειν ἐπενώθη, πάρεξ Μίνω τε τοῦ Κνωσσίου καὶ εἰ δή τις ἄλλος πρότερος τούτου ἦρξε τῆς θαλάσσης. Hérodote, III, 122, § 3; éd. Teubner-Dietsch, t. I, p. 275; éd. Didot-Dindorf, p. 172.

s'empara de la Lycie, suivant Hérodote[1], qui fonda Milet en Carie, suivant Éphore[2]. Le souvenir de l'origine phénico-égyptienne de Sarpédon était consacré, au temps de Pausanias, par une peinture du temple de Delphes ; le dieu égyptien Memnon, caractérisé par un enfant éthiopien, c'est-à-dire nègre, placé près de lui, était représenté assis, la main sur l'épaule de Sarpédon[3].

La conquête de la Carie et des contrées voisines par les Lélèges amena un certain mélange de races et fit que l'on employa souvent l'un pour l'autre les noms de Cariens et de Lélèges. A Mégare, le nom de Carie, donné à la citadelle[4], paraît rappeler une émigration carienne contemporaine de l'établissement des Pélasges en Grèce et antérieure, dit-on, de douze générations aux premières colonies phénico-égyptiennes ; cependant le même nom de Carie, dans les traditions relatives

1. *Διενειχθέντων δὲ ἐν Κρήτῃ περὶ τῆς βασιληίης τῶν Εὐρώπης παίδων, Σαρπηδόνος τε καὶ Μίνω... Μίνως ἐξήλασε αὐτόν τε Σαρπηδόνα καὶ τοὺς στασιώτας αὐτοῦ, οἱ δὲ ἀπωσθέντες ἀπίκοντο τῆς Ἀσίης ἐς γῆν τὴν Μιλυάδα· τὴν γὰρ νῦν Λύκιοι νέμονται.* Hérodote, I, 173, § 1; éd. Teubner-Dietsch, t. I, p. 91; éd. Didot-Dindorf, p. 57. *Σαρπηδὼν δὲ συμμαχήσας Κίλικι, πρὸς Λυκίους ἔχοντι πόλεμον, ἐπὶ μέρει τῆς χώρας Λυκίας ἐβασίλευσε.* Apollodore, III, 1, § 2; Didot-Müller, *Fragm. histor. græc.*, t. I, p. 151. Homère (*Iliade*, VI, 199), met en Lycie un roi du nom de Sarpédon, mais ce Sarpédon se trouvant à la guerre de Troie ne peut être confondu avec le frère de Minos. Cependant Sarpédon, frère de Minos, figure déjà dans la littérature hésiodique. [Εὐρώπη] *τρεῖς παῖδας ἐγέννησε, Μίνωα, Σαρπεδόνα καὶ Ῥαδάμανθυν.* Ἡ *ἱστορία παρ'* Ἡ*σιόδῳ καὶ Βακχυλίδῃ.* Hésiode, fragm. CXLIX; éd. Didot, p. 63.

2. *Σαρπηδόνος ἐκ Μιλήτου τῆς Κρητικῆς ἀγαγόντος οἰκήτορας καὶ θεμένου τοὔνομα τῇ πόλει τῆς ἐκεῖ πόλεως ἐπώνυμον.* Il s'agit de Milet en Asie-Mineure; cette ville était située en Carie, comme nous l'apprend Phérécyde cité plus haut, p. 173, n. 1. Éphore, fragm. 32; Didot-Müller, *Fragm. histor. græc.*, t. I, p. 242. — *Οἱ Κᾶρες... προσλαβόντων Κρητῶν, οἳ καὶ τὴν Μίλητον ἔκτισαν, ἐκ τῆς Κρητικῆς Μιλήτου Σαρπηδόνα λαβόντες κτίστην.* Strabon, XII, 8, § 5; éd. Didot-Müller et Dübner, p. 490, l. 41-44.

3. *Ἐπικέκλιται δὲ τὸ πρόσωπον ἐπὶ τὰς χεῖρας ἀμφοτέρας ὁ Σαρπήδων· ἡ δὲ ἑτέρα τῶν χειρῶν τοῦ Μέμνονος ἐπὶ τῷ ὤμῳ τοῦ Σαρπηδόνος κεῖται... Παρὰ δὲ τῷ Μέμνονι καὶ παῖς Αἰθίοψ πεποίηται.* Pausanias, X, 31, § 5, 7; éd. Didot-Dindorf, p. 536.

4. *Τὴν ἀκρόπολιν... καλουμένην ἀπὸ Καρὸς τοῦ Φορωνέως καὶ ἐς ἡμᾶς ἔτι Καρίαν.* Pausanias, I, 40, § 6; éd. Didot-Dindorf, p. 59.

aux événements contemporains de la domination phénico-égyptienne en Carie, a pu désigner quelquefois les colons et les navigateurs phénico-égyptiens ou, en d'autres termes, les Lélèges avec lesquels, suivant Aristote, les Cariens ont beaucoup voyagé [1].

§. 4. *Danaos et Cadmos*, XVIIe *siècle (?)*, *Minos*, XIVe *siècle (?)*.

Trois noms d'hommes personnifient en Grèce la colonisation phénico-égyptienne. Deux se rapportent à la période antérieure à la conquête hellénique ; ce sont Danaos et Cadmos. Un est postérieur, à la conquête hellénique c'est Minôs, que probablement un intervalle de deux siècles au moins sépare de Danaos et de Cadmos. Leur généalogie dans la *Bibliothèque* d'Apollodore n'a pas de valeur chronologique, mais c'est un monument ethnographique d'une importance fondamentale [2] ; le voici :

1. Ὅτι δὲ πλάνητες [οἱ Λέλεγες] καὶ μετ' ἐκείνων [τῶν Καρῶν] καὶ χωρὶς, καὶ ἐκ παλαιοῦ, καὶ αἱ Ἀριστοτέλους Πολιτεῖαι δηλοῦσι. Aristote, fragm. 127; Didot-Müller, *Fragm. histor. græc.*, t. II, p. 146. Strabon, VII, 7, § 2; éd. Didot-Müller et Dübner, p. 267, l. 26-28.

2. Λιβύης δὲ καὶ Ποσειδῶνος γίνονται παῖδες δίδυμοι Ἀγήνωρ καὶ Βῆλος... Βῆλος δὲ ὑπομείνας ἐν Αἰγύπτῳ... γαμεῖ Ἀγχινόην τὴν Νείλου θυγατέρα καὶ αὐτῷ γίνονται παῖδες δίδυμοι Αἴγυπτος καὶ Δαναός... Γίνονται δὲ ἐκ πολλῶν γυναικῶν Αἰγύπτῳ μὲν παῖδες πεντήκοντα· θυγατέρες δὲ Δαναῷ πεντήκοντα. Apollodore, II, 1, § 4; Didot-Müller, *Fragm. histor. græc.*, t. I, p. 126. Ἀγήνωρ δὲ παραγενόμενος εἰς τὴν Εὐρώπην γαμεῖ Τηλέφασσαν καὶ τεκνοῖ θυγατέρα μὲν Εὐρώπην, παῖδας δὲ Κάδμον καὶ Φοίνικα καὶ Κίλικα... Ἡ δὲ [Εὐρώπη] συνευνασθέντος αὐτῇ Διὸς, ἐγέννησε Μίνωα, Σαρπηδόνα, Ῥαδάμανθυν. Apollodore, III, 1, § 1; *ibid.*, p. 150. Ἡ δὲ Λιβύη γαμηθεῖσα Ποσειδῶνί τινι ἔτεκεν ἐξ αὐτοῦ παῖδας γ' Ἀγήνορα, Βῆλον καὶ Ἐνυάλιον. Ὁ Βῆλος γαμήσας Σίδην ἔσχε δύο υἱοὺς, Αἴγυπτον καὶ Δαναόν... ὁ δὲ Ἀγήνωρ ἤγαγε τὴν Τυρώ... καὶ ἔσχεν υἱοὺς δ' καὶ θυγατέρα μίαν, Κάδμον, Φοίνικα, Σύρον καὶ Κίλικα καὶ Εὐρώπην... Τὴν Εὐρώπην δὲ ἁρπάσας ταῦρος, βασιλεὺς Κρήτης, ἔτεκε Μίνωα. Jean d'Antioche, fragm. 6, § 15, *ibid.*, t. IV, p. 544.

POSÉIDÔN (NEPTUNE),
épouse
LIBUÈ (LIBYE).

AGÉNOR règne en PHÉNICIE, vient en EUROPE, épouse TÉLÉPHASSA [1].	BÊLOS règne en ÉGYPTE, épouse ANCHINOE, fille du NIL.

EUROPE épouse ZEUS.	CADMOS règne à THÈBES [2].	PHOÏNIX règne en PHÉNICIE.	CILIX règne en CILICIE.	AÏGUPTOS (ÉGYPTE).	DANAOS règne à ARGOS.
MINOS [3], roi de CRÈTE. SARPÉDON, roi de LYCIE. RHADAMANTHUS, roi d'ÉLUSION.				cinquante fils, dont LUNCAIOS, roi d'ARGOS, successeur de DANAOS.	cinquante filles [4].

1. Agénor, fils de Poséïdôn est déjà mentionné par Phérécyde, écrivain du cinquième siècle avant notre ère. Ἀγήνωρ δὲ ὁ Ποσειδῶνος γαμεῖ Δαμνὼ τὴν Βήλου. Phérécyde, fragm. 40; Didot-Müller, *Fragm. histor. græc.*, t. I, p. 83. Phoïnix, fils d'Agénor est déjà connu de la littérature hésiodique. Ὡς δὲ Ἡσίοδός φησιν Φοίνικος τοῦ Ἀγήνορος καὶ Κασσιεπείας. Hésiode, *Catalogues*, fragm. LVIII; éd. Didot, p. 53.

2. Cadmos qui figure déjà dans l'*Odyssée* (V, 333), et dans la *Théogonie* d'Hésiode (937, 975), est déjà fils d'Agénor chez Hérodote (IV, 147, § 4; éd. Teubner-Dietsch, t. I, p. 357; Didot-Dindorf, p. 224), et chez Phérécyde. Ἔπειτεν ἴσχει Ἀγήνωρ Ἀργιόπην τὴν Νείλου τοῦ ποταμοῦ. Τοῦ δὲ γίνεται Κάδμος. Didot-Müller, *Fragm. histor. græc.*, t. I, p. 83; fr. 40.

3. Minôs, roi de Crète, est dans l'*Iliade* (XIV, 321-322), fils de la fille de Phoïnix, c'est-à-dire d'une Phénicienne:

οὐδ᾽ ὅτε Φοίνικος κούρης τηλεκλειτοῖο
ἣ τέκε μοι Μίνω τε καὶ ἀντίθεον Ῥαδάμανθυν.

Le nom d'Europe se trouve au vers 79 de la *Batrachomyomachie:*

ταῦρος· ὅτ᾽ Εὐρώπην διὰ κύματος ἦγ᾽ ἐπὶ Κρήτην.

Dans l'*Iliade*, Minôs n'a qu'un frère, Rhadamanthus. La littérature hésiodique (fr. CXLIX; éd. Didot, p. 63), intercale, entre Minôs et Rhadamanthus, Sarpédon qui, dans l'*Iliade*, est bien postérieur à ces deux personnages. Europe est la déesse phénicienne Astarté que les monnaies de Sidon représentent assise sur un taureau (Creuzer-Guigniaut, *Religions de l'antiquité*, t. II, p. 833). Ἔνι δὲ καὶ ἄλλο ἱρὸν ἐν Φοινίκῃ μέγα, τὸ Σιδώνιοι ἔχουσι, ὡς μὲν αὐτοὶ λέγουσι Ἀστάρτης ἐστί. Ἀστάρτην δ᾽ ἐγὼ δοκέω Σεληναίην ἔμμεναι· ὡς δέ μοί τις τῶν ἱρέων ἀπηγέετο, Εὐρώπης ἐστὶ τῆς Κάδμου ἀδελφεῆς. Lucien, *De Syria dea*, 4; éd. Didot, p. 733. De là vient la fable grecque où Europe est enlevée par Jupiter transformé en taureau (Decharme, *Mythologie de la Grèce antique*, 2e édition, p. 665).

4. Danaos, suivant Hérodote, est originaire de Chemmis en Égypte.

Bêlos porte un nom phénicien. *Bel* ou *Baal*, en phénicien, signifie roi, et sert à désigner le dieu suprême, le dieu soleil. *Bêlos* règne en Égypte où il personnifie les trois dynasties des pasteurs de Tanis, les xve, xvie et xviie dynasties, toutes d'origine héthéenne ou phénicienne (2400-1700 avant notre ère)[1]. *Aïguptos* et ses cinquante fils, c'est l'Égypte sous la xviiie dynastie (1700-1460); cette dynastie est nationale, elle délivre du joug phénicien les habitants de la vallée du Nil, et, sous le règne de Thoutmos III (1600-1550), poursuivant jusqu'en Grèce Danaos et ses filles, c'est-à-dire les Phéniciens exilés, elle s'empare des îles et des côtes de l'Archipel où ces fugitifs ont trouvé asile. Voilà l'explication historique de la légende de Danaos. Le mot *Danaos*, en égyptien *Tana*, désigne les habitants de la Grèce sous Thoutmos III (1600-1550), et sous Ramsès III, fin du quatorzième siècle[2]; c'est un usage conservé dans l'*Iliade* d'Homère où le mot de *Danaos*=*Tana*, rappelant le souvenir d'une époque antérieure à la conquête hellénique[3], se rapportant dans la rigueur des termes à la période de la domination phénicienne en Grèce, désigne l'ensemble des habitants de la Grèce.

La suprématie de l'élément égyptien sur l'élément phénicien est représentée par le règne de *Luncaïos*, fils d'*Aïguptos* qui épouse une fille de *Danaos* et lui succède à Argos. Mais ce n'est pas sans peine que les Égyptiens obtiennent ce succès, puisque quarante-neuf des cinquante fils d'*Aïguptos* ont péri

Δαναὸν καὶ τὸν Λυγκέα ἐόντας χεμμίτας ἐκπλῶσαι ἐς τὴν Ἑλλάδα. Hérodote, II, 91, § 5; éd. Teubner-Dietsch, t. I, p. 159; éd. Didot, p. 99. Voir sur lui et sur les fils d'Aïguptos, les *Suppliantes* d'Eschyle. Cf. Hécatée, fragment 357; Didot-Müller, *Fragm. histor. græc.*, t. I, p. 28; t. IV, p. 627, col. 1 : Ὁ δὲ Αἴγυπτος αὐτὸς μὲν οὐκ ἦλθεν εἰς Ἄργος. Παῖδας μὲν, ὡς μὲν Ἡσίοδος ἐποίησε πεντήκοντα, ὡς λέγω δὲ οὐδὲ εἰσίν.

1. Sur le culte de Baal et d'Astarté en Égypte, voyez Brugsch, *Histoire d'Égypte*, 2e éd., p. 143; cf. Movers, *Phönizisches Alterthum*, 2e partie, p. 63 et suivantes.

2. De Rougé, *Revue archéologique*, t. IV, p. 201-220; F. Lenormant, *Manuel*, 3e éd., t. I, p. 386, 440; Maspero, *Histoire ancienne*, 4e éd., p. 202, 267.

3. Voir la dissertation de K. Müllenhof sur l'Iliade, *Deutsche Altertumskunde*, t. I, p. 11 et suivantes.

par les mains mêmes de celles des filles de Danaos sur lesquelles ils avaient fixé leur choix.

Cadmos, autre chef phénicien[1], qui s'établit en Béotie, sem-

1. Il y a eu vraisemblablement deux *Cadmos*, l'un phénicien, l'autre thrace.

Le Cadmos phénicien était originaire de Sidon suivant les uns, de Tyr suivant les autres.

Τὸ μὲν τοῦ Σιδωνίου μυθολόγημα ῥάδιον ἐγένετο πείθειν. Platon, *Lois*, II; éd. Didot-Schneider, t. II, p. 290, l. 17. Le mythe sidonien dont parle ici Platon est celui de Cadmos.

...Κάδμον ἐκκάλει δόμων
Ἀγήνορος παῖδ᾽ ὃς πόλιν Σιδωνίαν
λιπὼν ἐπύργωσ᾽ ἄστυ Θηβαίων τόδε.

Euripide, *Bacchantes*, vers 170-172; Teubner-Dindorf, 5[e] édition, p. 235, Πυθέσθαι δέ μοι δοκέει μάλιστα Μελάμπους τὰ περὶ τὸν Διόνυσον παρὰ Κάδμου τε τοῦ Τυρίου καὶ τῶν σύν αὐτῷ ἐκ Φοινίκης ἀπικομένων ἐς τὴν νῦν Βοιωτίην καλεομένην χώρην. Hérodote, II, 49, § 5; éd. Teubner-Dietsch, t. I, p. 49; éd. Didot-Dindorf, p. 89.

Κάδμος ἔμολε τάνδε γᾶν
Τύριος . . . . . .

Euripide, *Phéniciennes*, vers 638-639, Teubner-Dindorf, 5[e] éd., p. 127. Son nom vient de la racine sémitique KADAM, « il a précédé, il a été le premier. » Il est arrivé en Grèce, suivant le marbre de Paros 1519 ans avant notre ère. Didot-Müller, *Fragm. histor. græc.*, t. I, p. 542, § 12, p. 560.

Un autre Cadmos, arrivé en Grèce plus anciennement que celui de Phénicie était indo-européen, du rameau thrace; par sa fille Sémélé il est l'aïeul de Dionusos, dieu-soleil chez les Thraces, dieu de la vigne chez les Grecs : il vivait plus de vingt siècles avant notre ère suivant un passage d'Hérodote arbitrairement altéré par M. Dindorf dans l'édition donnée par Didot, p. 120, l. 1-4; son petit-fils Dionusos serait né 2050 ans avant J.-C : Διονύσῳ μέν νυν τῷ ἐκ Σεμέλης τῆς Κάδμου λεγομένῳ γενέσθαι κατὰ ἑξακόσια ἔτεα καὶ χίλια μάλιστά ἐστι ἐς ἐμέ. Hérodote, II, 145; éd. Teubner-Dietsch, t. I, p. 192.

Le nom du Cadmos thrace s'explique par la racine indo-européenne KAD, « briller, se distinguer, vaincre », d'où le participe grec κεκαδμένος (Curtius, *Grundzüge*, 5[e] édit. p. 158. Cf. Fick, *Vergleichendes Wörterbuch*, 3[e] éd., t. I, p. 56, 545); il peut être rendu en français par « vainqueur ». Sémélé, nom de sa fille, paraît la forme thrace de l'adjectif grec ὁμαλός, « semblable », qui a perdu son *s* initial. Cadmos eut une fille semblable à lui et de l'union de cette fille avec le dieu céleste Zeus naquit Dionusos c'est-à-dire le soleil.

On a attribué au poète Pisandre, qui vivait au septième siècle avant J.-C., une variante de cette formule. Il aurait dit que Cadmos avait appris à Zeus comment il fallait s'y prendre pour triompher de Typhon.

ble quelquefois se confondre avec Danaos qui est son cousin germain dans la généalogie conservée par Apollodore. Chacun d'eux, suivant Diodore de Sicile, fonde un temple à Rhodes[1]; mais nous ne savons pas si à Rhodes leur nom désigne un personnage ou seulement un groupe de colons; il n'y a qu'une chose certaine: les Phéniciens se sont établis à Rhodes, comme l'a écrit dans son histoire de cette île le rhodien Ergias[2].

Suivant Hérodote, l'écriture a été apportée en Grèce par les compagnons de Cadmos[3]. D'autres historiens, parmi lesquels est peut-être Hécatée de Milet, plus ancien qu'Hérodote, attribuent à Danaos l'honneur de cette importation[4]. Dosiades, au-

Δηλοῖ καὶ ὁ Πείσανδρος θεολογῶν τὰ κατὰ Κάδμον ἐν τῷ μύθῳ ἐν ᾧ φησὶ τὸν Κάδμον ὑποτίθεσθαι τῷ Διὶ, πῶς ἂν καταγωνίσαιτο τὸν Τυφῶνα. *Asii, Pisandri... fragmenta,* p. 11, fr. 21. Zeus est le dieu de la lumière; Typhon, ce sont les vapeurs qui s'élevant de la terre obscurcissent le ciel.

Homère (*Odyssée*, V, 333), et Hésiode (*Théogonie*, 937, 975), qui ont connu le Cadmos thrace, importé à Thèbes par la conquête thrace, ne le font pas phénicien.

1. Δαναὸς ἔφυγεν ἐξ Αἰγύπτου μετὰ τῶν θυγατέρων· καταπλεύσας δὲ τῆς Ῥοδίας εἰς Λίνδον καὶ προσδεχθεὶς ὑπὸ τῶν ἐγχωρίων ἱδρύσατο τῆς Ἀθηνᾶς ἱερὸν καὶ τὸ ἄγαλμα τῆς θεοῦ καθιέρωσε... Μικρὸν δ' ὕστερον τούτων τῶν χρόνων Κάδμος ὁ Ἀγήνορος ἀπεσταλμένος ὑπὸ τοῦ βασιλέως κατὰ ζήτησιν τῆς Εὐρώπης, κατέπλευσεν εἰς τὴν Ῥοδίαν· κεχειμασμένος δ' ἰσχυρῶς κατὰ τὸν πλοῦν καὶ πεποιημένος εὐχὰς ἱδρύσασθαι Ποσειδῶνος ἱερόν, διασωθεὶς ἱδρύσατο κατὰ τὴν νῆσον τοῦ θεοῦ τούτου τέμενος. Diodore, V, 58, § 1, 2; éd. Didot-Müller, t. I, p. 290. Ce passage paraît emprunté à Zénon de Rhodes, écrivain du deuxième siècle avant notre ère. Didot-Müller, *Fragm. histor. græc.*, t. III, p. 177.

2. Ἐργίας οὖν ὁ Ῥόδιος ἐν τοῖς Περὶ τῆς πατρίδος προειπών τινα περὶ τῶν κατοικησάντων τὴν νῆσον Φοινίκων... Didot-Müller, *Fragm. histor. græc.*, t. IV, p. 405.

3. Οἱ δὲ Φοίνικες οὗτοι οἱ σὺν Κάδμῳ ἀπικόμενοι ...ἐσήγαγον διδασκάλια ἐς τοὺς Ἕλληνας καὶ δὴ καὶ γράμματα οὐκ ἐόντα πρὶν Ἕλλησι. Hérodote, V, 58, § 1; éd. Teubner-Dietsch, t. II, p. 26-27; Didot-Dindorf, p. 256. Κάδμος ὁ Φοῖνιξ ἦν ὁ τῶν γραμμάτων Ἕλλησιν εὑρέτης ὥς φησιν Ἔφορος. Éphore, fragm. 128; Didot-Müller, *Fragm. histor. græc.*, t. I, p. 270. Ἡρόδοτος ἐν ταῖς ἱστορίαις καὶ Ἀριστοτέλης... φασὶ... ὅτι Φοίνικες μὲν εὗρον τὰ στοιχεῖα, Κάδμος δὲ ἤγαγεν αὐτὰ εἰς τὴν Ἑλλάδα. Aristote, fragm. 256; *ibid.*, t. II, p. 181.

4. Πυθόδωρος ἐν τῷ Περὶ στοιχείων καὶ Φίλλις ὁ Δήλιος ἐν τῷ Περὶ χορῶν πρὸ Κάδμου Δαναὸν μετακομίσαι αὐτά φασιν. Ἐπιμαρτυροῦσι τούτοις καὶ οἱ Μιλησιακοὶ συγγραφεῖς, Ἀναξίμανδρος καὶ Διονύσιος καὶ Ἑκαταῖος, οὓς καὶ Ἀπολλόδωρος ἐν Νεῶν καταλόγῳ παρατίθεται. Didot-Müller, *Fragm. histor. græc.*,

teur d'une histoire de Crète, citée par Diodore de Sicile, prétend même que l'écriture a été inventée en Crète [1], et semble par conséquent attribuer à la colonie que Minôs personnifie l'honneur d'avoir la première enseigné l'art d'écrire aux habitants de la Grèce. Enfin par une sorte de transaction entre les partisans de Danaos et ceux de Minôs, une généalogie donne pour petit-fils à Danaos, Nauplios qui, de *Cluménê* ou Clymène, petite-fille de Minôs, eut Palamèdes [2], et Palamèdes aurait inventé les seize premières lettres [3] de l'alphabet. Palamèdes dérivé de παλάμη « main » veut dire « qui se sert de sa main; » à l'origine c'est une épithète, ce n'est pas un nom d'homme. Le sens vrai de cette légende est que l'introduction de l'écriture en Grèce est due aux efforts combinés de la race de Danaos et de celle de Minôs [4]. Or Danaos et Minôs ne sont que

t. II, p. 5, 67. Il y a contradiction entre ce texte et celui qui est reproduit au t. I, p. 29, n° 361 : Τῶν στοιχείων εὑρέτην ἄλλοι τε καὶ Ἔφορος Κάδμον λέγουσι. Ἐπιμαρτυροῦσι τούτοις καὶ οἱ Μιλησιακοὶ συγγραφεῖς Ἀναξίμανδρος καὶ Διονύσιος καὶ Ἑκαταῖος οὓς καὶ Ἀπολλόδωρος ἐν Νεῶν καταλόγῳ παρατίθεται.

1. Δοσιάδης δὲ ἐν Κρήτῃ φησὶν εὑρεθῆναι αὐτὰ [τὰ γράμματα]. Dosiades, fragm. 4; Didot-Müller, *Fragm. histor. græc.*, t. IV, p. 400.

2. Ἀμυμώνην, Ἀγαύην... αὗται δὲ ἐκ βασιλίδος ἐγένοντο Δαναῷ. — Ἀμυμώνη δὲ ἐκ Ποσειδῶνος ἐγέννησε Ναύπλιον. Οὗτος... ἐγέννησε Παλαμήδην... — Κλυμένην δὲ γαμεῖ Ναύπλιος καὶ τέκνων πατὴρ γίνεται Οἴακος καὶ Παλαμήδους. Apollodore, II, 1, § 5, n°s 3, 13, 14; III, 2, § 2; Didot-Müller, *Fragm. histor. græc.*, t. I, p. 127, 128, 152.

3. Οὐ γράμματα εἶχον οἱ Ἕλληνες, ἀλλὰ διὰ Φοινικείων γραμμάτων ἔγραφον τὰ αὐτῶν Ἑλληνικὰ γράμματα... Παλαμήδης δ' ὕστερον ἐλθών, ἀρξάμενος ἀπὸ τοῦ ἄλφα δέκα ἓξ μόνα τοῖς Ἕλλησιν εὗρε στοιχεῖα. Didot-Müller, *Fragm. histor. græc.*, t. II, p. 3. Στησίχορος ἐν δευτέρῳ Ὀρεστείας τὸν Παλαμήδην φησὶν εὑρηκέναι [τὰ γράμματα]. *Ibid.*, t. III, p. 156, n° 44. On place les écrits de Stésichore entre 600 et 580. Ainsi la légende de Palamèdes existait déjà au commencement du sixième siècle av. J.-C.

4. Suivant d'autres auteurs on ne devrait à Palamèdes que quelques lettres supplémentaires. In Græciam intulisse e Phœnice Cadmum sedecim numero, quibus Trojano bello Palameden adjecisse quattuor hac figura ΗΥΦΧ. Pline, *Histoire naturelle*, VII, 192; éd. Teubner-Ianus, t. II, p. 37. — Παλαμήδης εὗρε τὸ ζ καὶ π καὶ φ καὶ χ στοιχεῖα. Hésychius de Milet, fragm. 51; Didot-Müller, *Fragm. histor. græc.*, t. IV, p. 172. Hésychius écrivait au sixième siècle de notre ère.

deux personnifications du même groupe politique, deux personnifications de l'empire égypto-phénicien.

Il règne donc entre Danaos, Cadmos et Minôs une certaine confusion. Cependant il semble y avoir entre eux une distance chronologique : Danaos est reçu par les Pélasges ; Cadmos s'établit au milieu des Thraces, peuple indo-européen qui succéda aux Pélasges dans la domination maritime ; Minôs vient demeurer en Crète où déjà une population hellénique s'était installée : or, les Hellènes sont en Grèce les successeurs des Thraces. Quoi qu'il en soit, Danaos et Cadmos paraissent à peu près contemporains ; Minôs doit être venu plus de deux siècles après eux.

Il est certain que Minôs est bien postérieur à Danaos et à Cadmos. Idoméneus, petit-fils de Minôs, combat, suivant Homère, dans les rangs des Grecs à la guerre de Troie [1]. Or, les rois d'Argos et de Mycènes de la dynastie de Danaos constituent après Danaos sept générations : 1° Lunkeus, gendre de Danaos ; 2° Abant, fils de Lunkeus ; 3° Acrisios, fils d'Abant ; 4° Danaé, fille d'Acrisios [2] ; 5° Perseus, fils de Danaé ; 6° Sthénélos, fils de Perseus ; 7° Eurystheus, fils de Sthénélos [3]. Sans compter Danaos, on trouve sept générations pour cette dynastie qui, suivant les calculs plus ou moins sûrs du chronographe Castor, aurait duré cent soixante-deux ans [4]. Vien-

1. *Iliade*, XIII, 424, 451-452.

2. Δαναὸς δ' ὕστερον Ὑπερμνήστραν Λυγκεῖ συνῴκισε. Apollodore, II, 1, § 5; Didot-Müller, *Fragm. histor. græc.*, t. I, p. 128. Λυγκεὺς δὲ μετὰ Δαναὸν Ἄργους δυναστεύων ἐξ Ὑπερμνήστρας τεκνοῖ παῖδα Ἄβαντα. Τούτου δὲ καὶ Ὠκαλείας τῆς Μαντινέως δίδυμοι παῖδες ἐγένοντο Ἀκρίσιος καὶ Προῖτος... καὶ γίνεται Ἀκρισίῳ ἐξ Εὐρυδίκης τῆς Λακεδαίμονος Δανάη. Apollodore, II, 2, § 1; *ibid.*

3. Αἰσθόμενος δὲ Ἀκρίσιος ὕστερον ἐξ αὐτῆς [Δανάης] γεγεννημένον Περσέα. Apollodore, II, 4, § 1; p. 130. Ἐγένοντο δὲ ἐξ Ἀνδρομέδας παῖδες αὐτῷ [Περσεῖ]... Ἀλκαῖος καὶ Σθένελος... Σθενέλου δὲ καὶ Νικίππης τῆς Πέλοπος... Εὐρυσθεὺς ἐγένετο ὃς καὶ Μυκηνῶν ἐβασίλευσεν. Apollodore, II, 4, § 4, 5; p. 131-132.

4. Danaus Argum ipse obtinuit, ejusque posteri usque ad Eurystheum Stheneli qui Perseo natus erat. Exin Pelopidæ regno potiti sunt. Ceterum tempora Danaidarum annos CLXII conficiunt. Didot-Müller, *Ctesiæ... Castoris fragmenta*, fragm. 9, p. 170. La dynastie pélasgique qui a précédé aurait régné trois cent quatre-vingt-deux ans.

nent ensuite : Pélops qui enlève le pouvoir aux Phénico-Égyptiens pour le rendre aux Pélasges, puis la dynastie hellénique des Atrides[1] dont Agamennôn et Ménélaos forment la seconde génération. Agamennôn et Ménélaos, séparés de Pélops par une génération, se trouvent à la guerre de Troie avec Idoméneus, petit-fils de Minôs, ou qu'une génération sépare de Minôs. Minôs semble donc être contemporain de Pélops et postérieur de sept générations à Danaos.

DANAOS, vers 1700 (?)

1° HUPERMNESTRA,
épouse LUNCEUS, vers 1600 (?)

2° ABANT.

3° ACRISIOS.

4° DANAE.

5° PERSEUS.

6° STHÉNÉLOS.

7° EURUSTHEUS.

PÉLOPS.	MINÔS.
ATREUS.	DEUCALIÔN.
AGAMEMNÔN.	IDOMENEUS.

Si la dynastie de Danaos jusques et y compris Eurustheus a duré cent soixante-deux ans, comme le veut Castor, il a dû s'écouler environ le même temps de Danaos à Minôs. Si on donne aux sept générations de Danaos à Eurustheus trente ans de durée moyenne, l'intervalle entre Danaos et Minôs est de plus de deux siècles, et se rapproche de la distance qui

1. Hérodote et Castor disent Pélopides; mais Homère n'affirme nullement qu'Atreus soit *fils* de Pélops. Ὁ Πελοπίδης Ἀγαμέμνων. Hérodote, VII, 159; Castor, voyez la note précédente : p. 182, n. 4. Mais :

Αὐτὰρ ὁ αὖτε Πέλοψ δῶκ' Ἀτρέϊ ποιμένι λαῶν.

Iliade, II, 105. Cela veut dire seulement que Pélops eut pour *successeur* Atreus. Sur Pélops voyez plus haut, p. 107-109.

sépare du règne de Thoutmos III, roi d'Égypte, xvie siècle, le règne de Mînéphtah, fils de Ramsès II, xive siècle. Minôs est donc bien postérieur à Danaos et un intervalle qu'on peut évaluer à plus de deux siècles les sépare.

Mais on ne peut prouver que Cadmos soit venu de Phénicie en Grèce longtemps après Danaos. Cadmos qui arrive peu après Danaos suivant Diodore de Sicile[1], qui lui est postérieur, suivant Pythodore et Phillis de Délos [2], lui est antérieur de huit ans, suivant le Marbre de Paros [3]. Il pourrait sembler moins ancien que Danaos, car en Béotie il eut à lutter non seulement contre les Pélasges, premiers habitants civilisés de ce pays, mais contre un peuple indo-européen arrivé plus récemment, les Thraces [4] : Danaos trouva seulement dans Argos des Pélasges, ces prédécesseurs des Indo-Européens.

Mais les Thraces pouvaient occuper une partie de la Béotie où vint Cadmos sans être en même temps maîtres de l'Argolide où dominaient les Pélasges et où vint Danaos. Ce n'est pas Danaos qui a introduit en Grèce la culture des céréales si connue cependant en Égypte. La tradition qui attribue aux Thraces l'importation de l'agriculture dans l'Attique, d'où elle se répandit dans le reste de la Grèce, semble prouver que les Thraces ont précédé même Danaos en Grèce. Les Thraces ont dû at-

1. *Δαναὸς ἔφυγεν ἐξ Αἰγύπτου... Μικρὸν δ' ὕστερον τούτων τῶν χρόνων Κάδμος ὁ Ἀγήνορος... κατέπλευσεν εἰς τὴν Ῥοδίαν.* Diodore, V, 58; éd. Didot-Müller, t. I, p. 290.

2. *Φασὶ γὰρ ὅτι Φοίνικες μὲν εὗρον τὰ στοιχεῖα, Κάδμος δὲ ἤγαγεν αὐτὰ εἰς τὴν Ἑλλάδα. Πυθόδωρος ἐν τῷ Περὶ στοιχείων, καὶ Φίλλις ὁ Δήλιος ἐν τῷ Περὶ χορῶν πρὸ Κάδμου Δαναὸν μετακομίσαι αὐτά φασιν.* Didot-Müller. *Fragm. histor. græc.*, t. II, p. 5 : fragment 1 de Denys Milet; — t. IV, p. 476 : Phillis de Délos, fragment 1.

3. § 12, 14; Didot-Müller, *Fragm. histor. græc.*, t. I, p. 542.

4. Cadmos, suivant Apollodore quitta Thèbes pour aller s'établir en Illyrie. *Ὁ δὲ Κάδμος μετὰ Ἁρμονίας Θήβας ἐκλιπὼν πρὸς Ἐγχέλεας παραγίνεται... καὶ βασιλεύει Κάδμος Ἰλλυριῶν.* Apollodore, III, 5, § 4; Didot-Müller, *Fragm. histor. græc.*, t. I, p. 156. Son départ est expliqué par Strabon. Strabon dit que les Phéniciens furent chassés de Thèbes par les Thraces et les Pélasges : *Φοίνικες ὑπὸ Θρᾳκῶν καὶ Πελασγῶν ἐκπεσόντες ἐν Θετταλίᾳ συνεστήσαντο τὴν ἀρχὴν μετὰ Ἀρναίων ἐπὶ πολὺν χρόνον.* Strabon, IX, 2, § 3; éd. Didot-Müller et Dübner, p. 344, l. 41, 48-50.

teindre l'Attique et y introduire l'agriculture antérieurement à l'arrivée de Danaos à Argos (1700?) Il n'y a donc pas de raison pour supposer que le phénicien Cadmos, qui trouva des Thraces, c'est-à-dire des Indo-Européens en Béotie, soit postérieur à Danaos qui ne trouva que des Pélasges à Argos (Voir plus haut, p. 87-90).

Ainsi, nous avons deux époques à distinguer dans l'histoire des colonies égypto-phéniciennes. L'une nous reporte à la chute de la xviie dynastie des Égyptiens qui eut lieu vers l'an 1700 avant notre ère : l'époque de Danaos et de Cadmos paraît de peu de chose postérieure à cette date. Une inscription égyptienne du règne de Thoutmos III, roi de la xviiie dynastie (1600-1550), parle d'une victoire remportée par ce prince sur les habitants des îles des Tana ou Dana[1]; elle prouve par conséquent que l'établissement de Danaos en Grèce était, dans la première moitié du seizième siècle, un fait accompli.

La seconde époque à distinguer dans l'histoire des colonies égypto-phéniciennes est celle de Minôs, roi de Crète, et de ses frères Sarpédon, roi de Lycie, Rhadamanthus, roi d'*Élusion*. L'établissement de Minôs en Europe et en Asie paraît dater du xive siècle, être le dernier acte d'une guerre entre Mînéphtah (xixe dynastie), fils de Ramsès II, et plusieurs populations de l'Europe méridionale, d'Asie-Mineure et de l'Afrique du nord.

Ces populations étaient d'abord quatre nations étrangères à la race indo-européenne : 1° les *Rebu* ou Libyens, établis en Afrique; 2° les *Shardana*, de race ibérique, maîtres de la Sardaigne et d'une partie des côtes de la Méditerranée au nord

1. *Revue archéologique*, t. IV (1861), p. 220. Cf. F. Lenormant, *Manuel*, 3e éd., t. I, p. 386; Maspero, *Histoire ancienne*, 4e éd., p. 202. La chronologie d'Eusèbe met Danaos un siècle plus tard, à l'an 544 d'Abraham, 1471 avant J.-C. (éd. Mai, p. 285; cf. p. 129). M. Müller (*Ctesiæ... fragm.* p. 171), prétend rapprocher plus encore de nous l'époque de Danaos et le mettre en 1396. Mais le *Marbre de Paros*, qui date Cadmos de l'an 1519 avant notre ère, et Danaos de l'an 1511, s'éloigne fort peu des résultats que donne la comparaison de l'histoire grecque avec la chronologie égyptienne (Didot-Müller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. I, p. 542).

des Pyrénées; 3° les *Leka* ou Lyciens [1] habitant la province d'Asie-Mineure qui a longtemps porté le nom de Lycie; 4° les *Tursha* ou Pélasges-Tursânes, encore en possession d'une par-

1. Suivant Hérodote, le nom de Lyciens, Λύκιοι, aurait été apporté d'Attique en Asie-Mineure par les colons Athéniens qu'y aurait amenés *Lucos*, fils du roi Pandion II : Ὡς δὲ ἐξ Ἀθηνέων Λύκος ὁ Πανδίονος ἐξελαθεὶς ὑπὸ τοῦ ἀδελφεοῦ Αἰγέος ἀπίκετο ἐς τοὺς Τερμίλας παρὰ Σαρπηδόνα, οὕτω δὴ κατὰ τοῦ Λύκου τὴν ἐπωνυμίην Λύκιοι ἀνὰ χρόνον ἐκλήθησαν. Hérodote, I, 173; éd. Didot-Dindorf, p. 57, l. 28-32; éd. Teubner-Dietsch, t. I, p. 91. Cette opinion ne paraît guère admissible. Elle provient de ce que le nom de Lycien a survécu aux conquêtes successives et a servi à désigner les colons de races différentes établis dans cette région de l'Asie-Mineure. Voilà pourquoi Apollodore (II, 1, § 5, 3), fait figurer Lucos parmi les fils d'Aïguptos; *Fragmenta historicorum græcorum*, t. I, p. 127. Pausanias donne les Lyciens pour originaires de Crète et pour descendants des compagnons de Sarpédon. Οἱ Λύκιοι τὸ ἀρχαῖόν εἰσιν ἐκ Κρήτης οἳ Σαρπηδόνι ὁμοῦ ἔφυγον. Pausanias, VII, 3, § 7; éd. Didot-Dindorf, p. 321.

Il y a un autre *Lucos*, fils de Poseidôn et de Kelainô fille d'Atlas. Φησὶ δὲ καὶ Ἑλλάνικος ἐν τῷ πρώτῳ τῶν Ἀτλαντιδῶν τὰς μὲν ἐξ θεοῖς συνελθεῖν..: Κελαινὼ Ποσειδῶνι καὶ αὐτὴν συγγενέσθαι, ὧν Λυκος. Hellanique, fragm. 56; Didot-Müller, *Fragm. histor. græc.*, t. I, p. 52. Ce nom de Kelainô semble avoir été fabriqué d'après celui de la ville de *Kelainai*, en Phrygie à la source du Méandre : Ἀπὸ Κελαινοῦ τοῦ Ποσειδῶνος ἐκ Κελαινοῦς, μιᾶς τῶν Δαναΐδων, γενομένου, κεκλῆσθαι τὴν πόλιν ἐπώνυμον. Strabon, XII, 8, § 18; éd. Didot-Müller, p. 496, l. 11-13. *Lucos* chez Apollodore est roi de Mysie, c'est-à-dire d'une nation pélasgique. [Ἡρακλῆς] ἧκεν εἰς Μυσίαν πρὸς Λύκον τὸν Δασκύλου. Apollodore, II, 5, § 9, n° 5; *Fragm. histor. græc.*, t. I, p. 139. Lucos, dans Diodore de Sicile est un Telchine, c'est-à-dire un Pélasge de Rhodes qui sort de cette île pour aller en Lycie avant le déluge, c'est-à-dire avant l'introduction des plus anciennes traditions helléniques. Προαισθομένους τοὺς Τελχῖνας τὸν μέλλοντα γίνεσθαι κατακλυσμὸν, ἐκλιπεῖν τὴν νῆσον καὶ διασπαρῆναι. Λύκον δ' ἐκ τούτων παραγενόμενον εἰς τὴν Λυκίαν, Ἀπόλλωνος Λυκίου ἱερὸν ἱδρύσασθαι παρὰ τὸν Ξάνθον ποταμόν.

De tout cela nous conclurons que *Lucos* est vraisemblablement la forme hellénisée d'un nom propre pélasgique apporté par les Pélasges avant les Phéniciens en Asie-Mineure et en Grèce. Lucaon, nom d'un fils de Pélasgos en est dérivé. *Lucos*, fils de Pandion II, roi d'Athènes est encore un Pélasge, et son voyage en Lycie, un siècle après le règne de Minos en Crète, est une hypothèse pour expliquer l'origine du nom de Lycie (Cf. le *Marbre de Paros*, dans Didot-Müller, *Fragm. histor. græc.*, t. I, p. 544, et Diodore de Sicile, IV, 55, § 4; éd. Didot-Müller, t. I, p. 229). Du reste, M. de Rougé a établi qu'il y avait déjà des Leca ou Lyciens en Asie-Mineure du temps du roi d'Égypte Ramsès II, vers 1400 (*Revue archéologique*, t. XVI (1867), p. 36, 96).

tie de l'île de Crète et d'autres îles de l'Archipel. Venaient enfin deux nations indo-européennes : 1° les *Saikala* ou Sicules, maîtres de l'Italie; 2° les *Aqaïousha* ou *Achaïvoï*[1], rameau de la race hellénique établi dans le Péloponnèse, et qui avait fourni des colons à l'île de Crète lors de l'invasion hellénique [2]. Tous ces peuples coalisés envoyèrent en Égypte une armée qui fut vaincue par le roi Mînéphtah, et une inscription commémorative fut gravée sur une muraille du temple à Karnak. Cette inscription a été commentée par M. de Rougé [3].

Dans la liste des vaincus on ne trouve pas le nom des Sicanes, maîtres de la Sicile, et chez qui Minôs, personnification de la puissance maritime phénico-égyptienne, trouva la mort dans son expédition contre Cocalos [4]. Les peuples vaincus par Mînéphtah sont ceux chez lesquels les Égypto-Phéniciens s'établirent à l'époque de Minôs. Minôs mit sous le joug les Pélasges-Tursânes de Crète et d'Attique, les *Achaïvoï* de Crète; son frère Sarpédon assujettit les Lyciens. Quant à la défaite des *Shardana* ou Sardes, des *Rebu* ou Libyens et des *Saikala* ou Sicules, elle eut pour conséquence les conquêtes de Rhadaman-

1. G. Curtius, *Griechische Etymologie*, 4e éd., p. 707, note, prétend qu'il n'y a pas de digamma dans le grec Ἀχαιοί. Cette opinion n'est pas conciliable avec l'orthographe égyptienne *Aqaïousha* et G. Curtius paraît l'avoir abandonnée dans sa cinquième édition (p. 359).

2. Τρίτον δὲ γένος φασὶ τῶν Δωριέων παραβαλεῖν εἰς τὴν νῆσον, ἡγουμένου Τεκτάμου τοῦ Δώρου. Τούτου δὲ τοῦ λαοῦ μέρος μὲν πλεῖον ἀθροισθῆναι λέγουσιν ἐκ τῶν περὶ τὸν Ὄλυμπον τόπων, τὸ δέ τι μέρος ἐκ τῶν κατὰ τὴν Λακωνικὴν Ἀχαιῶν διὰ τὸ τὴν ἀφορμὴν τὸν Δῶρον ἐκ τῶν περὶ Μαλέαν τόπων ποιῆσαι. Diodore, V, 80, § 2; éd. Didot-Müller, t. I, p. 305. Cf. *Odyssée*, XIX, 175.

3. *Revue archéologique*, t. XVI (1867), p. 35, 81. Maspero, *Histoire ancienne*, 4e éd., p. 255-257.

4. Les colonies phéniciennes de Sicile dont parle Thucydide sont vraisemblablement postérieures à cet événement. Ὤκουν δὲ καὶ Φοίνικες περὶ πᾶσαν μὲν τὴν Σικελίαν ἄκρας τε ἐπὶ τῇ θαλάσσῃ ἀπολαβόντες καὶ τὰ ἐπικείμενα νησίδια ἐμπορίας ἕνεκεν τῆς πρὸς τοὺς Σικελούς. Thucydide, VI, 2, § 6; éd. Didot-Haase, p. 244-245. Il n'est pas prouvé que ces colonies remontent au delà du VIIIe siècle avant notre ère. Movers, *Phönizisches Alterthum*, 2e partie, p. 314; cf. Brunet de Presle, *Recherches sur les établissements des Grecs en Sicile*, p. 110.

thus, frère de Minôs et dominateur de la portion occidentale de la Méditerranée.

§ 5. *Rhadamanthus, frère de Minôs,* XIV[e] *siècle (?), et les colonies phéniciennes de la Gaule.*

Rhadamanthus, en sa qualité de phénicien, était un des adorateurs de Melkarth, l'Hercule tyrien; aussi une légende grecque associe-t-elle son nom à celui d'Hêraclès qu'elle fait son élève [1]. Rhadamanthus régna dans une plaine dite *Êlusion*, située aux extrémités de la terre, et où il n'y a ni neige ni pluies, où l'hiver est court, où les brises de l'Océan ne cessent de rafraîchir les hommes [2]. Quand Hêraclès fait à l'occident ce voyage dans lequel le souvenir des temples élevés à Melkarth par les Phéniciens, se mêle à la doctrine mythique du voyage journalier du soleil [3], il fonde, suivant Diodore, Alêsia prise plus tard par César dans la guerre des Gaules [4]. Il y a ici, ce semble, chez l'historien grec une confusion provenant d'un rapport de consonnance entre le nom de la ville célèbre conquise alors tout récemment par César, et le nom du royaume depuis longtemps détruit de Rhadamanthus.

A l'époque de la domination ligure sur les côtes aujourd'hui françaises de la Méditerranée, VI[e]-IV[e] siècle, on retrouve le nom

1. Ἀριστοτέλης φησὶν ὑπὸ Ῥαδαμάνθυος παιδευθῆναι τὸν Ἡρακλέα. Aristote, fragm. 286; Didot-Müller, *Fragm. histor. græc.*, t. II, p. 190.

2. Ἀλλά σ' ἐς Ἠλύσιον πεδίον καὶ πείρατα γαίης
ἀθάνατοι πέμψουσιν, ὅθι ξανθὸς Ῥαδάμανθυς·
τῇπερ ῥηΐστη βιοτὴ πέλει ἀνθρώποισιν·
οὐ νιφετὸς, οὔτ' ἄρ χειμὼν πολὺς οὔτε ποτ' ὄμβρος,
ἀλλ' αἰεὶ Ζεφύροιο λιγυπνείοντας ἀήτας
Ὠκεανὸς ἀνίησιν ἀναψύχειν ἀνθρώπους.

Odyssée, IV, 563-568.

3. Creuzer-Guigniaut, *Religions de l'antiquité*, t. II, p. 237.

4. Ἡρακλῆς... ἀναλαβὼν τὴν δύναμιν καὶ καταντήσας εἰς τὴν Κελτικὴν καὶ πᾶσαν ἐπελθὼν... ἔκτισε πόλιν εὐμεγέθη τὴν ὀνομαζομένην ἀπὸ τῆς κατὰ τὴν στρατείαν ἄλης Ἀλησίαν. Diodore, IV, 19, § 1; éd. Didot-Müller, t. I, p. 201. Cf. V, 24, § 2; t. I, p. 268.

légèrement altéré du royaume de Rhadamanthus dans le nom du peuple qui occupait les environs de Narbonne : ce sont les *Elesyces* suivant Aviénus [1]; Hécatée les appelle *Elisucoï* et nous dit qu'ils étaient Ligures [2]; Hérodote, qui les nomme *Helisucoï*, les met dans la liste des auxiliaires menés en Sicile par Hamilcar, fils d'Hannon, 480 av. J.-C. [3]. Avant les Phéniciens et bien avant les Ligures, les Sordes ou Shardana, peuple ibère, auraient occupé tout ou partie des côtes de la Méditerranée, entre les Pyrénées et le Rhône, plus l'île de Sardaigne à laquelle ils auraient donné leur nom. Ce serait sur le territoire des Sordes que Rhadamanthus aurait fondé son royaume d'Elusion. Ce serait sur eux que les Phéniciens auraient conquis la Sardaigne [4]. Mais ces établissements occidentaux eurent moins d'importance que les établissements orientaux des Phéniciens en Grèce.

1. Gens Elesycum prius
Loca hæc tenebat, atque Narbo civitas
Erat ferocis maximum regni caput.

Aviénus, *Ora maritima*, édition d'Alfred Holder, 1887, vers 586-588.

2. Ἐλίσυκοι, ἔθνος Λιγύων. Hécatée, fragm. 20; Didot-Müller, *Fragm. histor græc.*, t. I, p. 2.

3. Hérodote, VII, 165; éd. Teubner-Dietsch, t. II, p. 193; éd. Didot-Dindorf, p. 364, l. 43. Cf. Diodore de Sicile, XI, 20-23; éd. Didot-Müller, t. I, p. 367-370.

4. Πρῶτοι δὲ διαβῆναι λέγονται ναυσὶν ἐς τὴν νῆσον [Σαρδώ] Λίβυες· ἡγεμὼν δὲ τοῖς Λίβυσιν ἦν Σάρδος. Pausanias, X, 17, § 2; éd. Didot-Dindorf, p. 512. Pausanias, Solin (éd. Mommsen, p. 50, l. 13-14), et Silius Italicus (XII, 359-360, cf. Isidore de Séville, *Origines*, XIV, 6, § 39), font arriver en Sardaigne les Lybiens avant tout autre peuple. Pausanias et Solin mettent après eux les Ibères. Mais la Libye paraît avoir été très anciennement conquise par les Ibères; en sorte que l'expédition libyenne ne doit pas être distinguée de la colonisation postérieure des Ibères. Du reste un souvenir de la conquête phénicienne doit s'être mêlé à ces traditions. Voilà pourquoi Solin et Silius Italicus disent que Sardus était fils d'Hercule. Cf. de Rougé, *Revue archéologique*, t. XVI (1867, p. 89).

Le texte fondamental sur la colonisation phénicienne en Sardaigne est un passage de Diodore, l. V, c. 35, § 5 : Οἱ Φοίνικες... ἀποικίας πολλὰς ἀπέστειλαν τὰς μὲν εἰς Σικελίαν καὶ τὰς σύνεγγυς ταύτῃ νήσους, τὰς δὲ εἰς τὴν Λιβύην καί Σαρδόνα καὶ Ἰβηρίαν. Éd. Didot, p. 276.

§ 6. *Les Lélèges ou Égypto-Phéniciens dans la Grèce continentale*, XVII[e]-XIV[e] *siècles*.

Les Phéniciens eurent de nombreuses possessions dans la Grèce continentale. En effet, il y eut, suivant Aristote, des Lélèges établis en Acarnanie [1]. Ce grand philosophe est d'accord avec la littérature hésiodique pour dire qu'en Locride le nom des Lélèges a précédé celui des Locriens [2]. Un Cadmos de Béotie est déjà connu d'Homère qui appelle les Thébains *Cadmeïoï* [3] et *Cadmeïones* [4]. Hérodote parle des Phéniciens amenés en Béotie par ce personnage mythique [5]. Ces Phéniciens paraissent identiques aux Lélèges qui, d'après Aristote, ont possédé la Béotie [6]; aussi Pausanias a-t-il dit que vraisemblablement le Temple d'Hêraclès à Thespies en Béotie, était consacré à l'Hêraclès tyrien [7].

La domination des Phéniciens de Crète à Athènes est établie

1. Ἐν μὲν τῇ Ἀκαρνάνων φησί, τὸ μὲν ἔχειν αὐτῆς Κουρῆτας, τὸ δὲ προσεσπέριον Λέλεγας. Aristote, fragm. 127; Didot-Müller, *Fragm. histor. græc.*, t. II, p. 146; d'après Strabon, VII, 7, § 2; éd. Didot-Müller et Dübner, p. 267, l. 28-30.

2. Ἤτοι γὰρ Λοκρὸς Λελέγων ἡγήσατο λαῶν.
Hésiode, *Catalogues*, fragm. XXV; éd. Didot, p. 49. [Ἀριστοτέλης] τοὺς νῦν Λοκροὺς Λέλεγας καλεῖ. Aristote, fragm. 119; Didot-Müller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. II, p. 145; cf. Strabon, VII, 7, § 2; éd. Didot-Müller et Dübner, p. 267, l. 30-31.

3. *Iliade*, IV, 388, 391, etc.

4. *Iliade*, IV, 385, etc.

5. Κάδμου τε τοῦ Τυρίου καὶ τῶν σὺν αὐτῷ ἐκ Φοινίκης ἀπικομένων ἐς τὴν νῦν Βοιωτίην καλεομένην χώρην. Hérodote, II, 49; éd. Teubner-Dietsch, t. I, p. 142; Didot-Dindorf, p. 89, l. 7-9.

6. Ἐν δὲ τῇ τῶν Αἰτωλῶν, τοὺς νῦν Λοκροὺς Λέλεγας καλεῖ· κατασχεῖν δὲ κα τὴν Βοιωτίαν αὐτούς φησιν. Aristote, fragm. 127; Didot-Müller, *Fragm. hist. græc.*, t. II, p. 146.

7. Ἡρακλέους Θεσπιεῦσίν ἐστιν ἱερόν... ἐφαίνετό μοι τὸ ἱερὸν τοῦτο ἀρχαιότερον ἢ κατὰ Ἡρακλέα εἶναι τὸν Ἀμφιτρύωνος, καὶ Ἡρακλέους τοῦ καλουμένου τῶν Ἰδαίων Δακτύλων οὗ δὴ καὶ Ἐρυθραίους τοὺς ἐς Ἰωνίαν καὶ Τυρίους ἱερὰ ἔχοντας εὕρισκον. Pausanias, IX, 27, § 6, 8; éd. Didot-Dindorf, p. 467.

par la légende du Minotaure et de Thésée [1]. Le Minotaure est la statue élevée au dieu phénicien Baal ou Moloch dans son temple de l'île de Crète. Cette statue avait, suivant l'usage, une tête de taureau sur un corps d'homme [2], et on lui sacrifiait des victimes humaines; une des charges que la défaite avait imposée aux Athéniens était de fournir annuellement un certain nombre de ces victimes: Thésée affranchit Athènes de ce tribut douloureux. Eusèbe donne au règne de Thésée trente ans de durée, et place son avénement 1233 ans avant notre ère, c'est-à-dire cinquante-trois ans avant la prise de Troie qui aurait eu lieu en 1181 [3]. Si l'on doit avec Hérodote mettre la guerre de Troie au XIIIe siècle avant notre ère, on doit rapprocher de l'année 1300 avant notre ère l'époque où Athènes fut délivrée par Thésée de la tyrannique domination des Phéniciens. On ne peut attribuer une exactitude rigoureuse aux calculs chronologiques qui se rapportent à la période légendaire de l'histoire grecque.

Au temps d'Hérodote, il y avait encore à Athènes une famille qui passait pour être d'origine phénicienne, les Géphyréens, *Géphuraïoi*, c'est-à-dire « les constructeurs de ponts; » cette famille avait précédemment habité Eréthrie dans l'île d'Eubée, plus anciennement la Béotie, et ses ancêtres passaient pour avoir été du nombre des compagnons de Cadmos [4].

Près de l'isthme, Aristote met les Lélèges à Mégare [5]. Les

1. Hellanique, fragm. 73; Phérécyde, fragm. 106; Apollodore, III, 15-16; Clitodème, fragm. 5; Philochòre, fragm. 39-40; Didot-Müller, *Fragm. histor. græc.*, t. I, p. 54, 97, 178-179, 359-360, 390-391. Plutarque, *Thésée*, 15-23, éd. Didot-Dœhner, t. I, p. 7-12.

2. Creuzer-Guigniaut, *Religions de l'antiquité*, t. II, p. 225, 833. Decharme, *Mythologie de la Grèce antique*, 2e éd., p. 669.

3. Migne, *Patrologia latina*, t. XXVII, p. 251; Didot-Müller, *Ctesiæ... fragmenta*, p. 141.

4. Οἱ δὲ Γεφυραῖοι... ἐγεγόνεσαν ἐξ Ἐρετρίης τὴν ἀρχὴν, ὡς δὲ ἐγὼ ἀναπυνθανόμενος εὑρίσκω, ἦσαν Φοίνικες τῶν σὺν Κάδμῳ ἀπικομένων Φοινίκων ἐς γῆν τὴν νῦν Βοιωτίην καλεομένην. Hérodote, V, 57; éd. Teubner-Dietsch, t. II, p. 26; Didot-Dindorf, p. 256, l. 17-21.

5. Κατασχεῖν δὲ καὶ τὴν Βοιωτίαν [Λέλεγάς] φησιν· ὁμοίως δὲ καὶ ἐν τῇ Ὀπουντίων καὶ Μεγαρέων· ἐν δὲ τῇ Λευκαδίων καὶ αὐτόχθονά τινα Λέλεγα ὀνομά-

traditions mégariennes associaient le nom de ces Lélèges à celui de Minôs, et les faisaient arriver dans ce pays douze générations après Car, fils de Phorôneus[1].

Dans le Péloponnèse, les Lélèges ont occupé la Laconie. Pausanias raconte que Lélex aurait été le premier roi de cette province[2]. C'est la forme prosaïque de cette poétique tradition qui fait sortir tout armés les Spartiates des dents du dragon tué par le Cadmos phénicien[3]. Les Lélèges possédèrent aussi un certain temps la Messénie[4].

§ 7. *Les Lélèges ou Égypto-Phéniciens dans les îles de la mer Égée.*

Outre l'île de Crète où régna Minôs, les Phéniciens occupèrent dans l'Archipel beaucoup d'autres îles. Une des plus importantes pour leur commerce fut l'île de Thasos où ils exploitaient des mines d'or[5] : ils y fondèrent un temple en l'honneur de Melkarth, l'Hêraclès des Grecs, l'Hercule des Romains. Cette

ζει. Aristote, fragm. 127; Didot-Müller, *Fragm. histor. græc.*, t. II, p. 246. [Πύλον] ᾤκισε Πύλος ὁ Κλήσωνος ἀγαγὼν ἐκ τῆς Μεγαρίδος τοὺς ἔχοντας τότε αὐτὴν Λέλεγας. Pausanias, IV, 36, § 1; éd. Didot-Dindorf, p. 226.

1. *Δωδεκάτῃ δὲ ὕστερον μετὰ Κᾶρα τὸν Φορωνέως γενεᾷ λέγουσιν οἱ Μεγαρεῖς Λέλεγα ἀφικόμενον ἐξ Αἰγύπτου βασιλεῦσαι.* Pausanias, I, 39, § 6; éd. Didot-Dindorf, p. 58. Sur la prise de Mégare par Minôs voyez Apollodore, III, 15, § 8; Didot-Müller, *Fragm. histor. græc.*, t. I, p. 178.

2. *Ὡς δὲ αὐτοὶ Λακεδαιμόνιοι λέγουσι, Λέλεξ αὐτόχθων ὢν ἐβασίλευσε πρῶτος ἐν τῇ γῇ ταύτῃ, καὶ ἀπὸ τούτου Λέλεγες ὧν ἦρχεν ὠνομάσθησαν.* Pausanias, III, § 1; éd. Didot-Dindorf, p. 125. Cf. IV, 1, § 1; *ibid.*, p. 171.

3. Apollodore, III, 4, § 1; Didot-Müller, *Fragm. histor. græc*, t. I, p. 153. Un peu plus loin *Sparta*, femme de *Lakedaimon*, est petite-fille de *Lelex* : *Λακεδαίμονος δὲ καὶ Σπάρτης τῆς Εὐρώτα ὃς ἦν ἀπὸ Λέλεγος αὐτόχθονος.* III, 10, § 3; p. 166.

4. *Πρῶτοι δ' οὖν βασιλεύουσιν ἐν τῇ χώρᾳ ταύτῃ [τῇ Μεσσήνῃ] Πολυκάων τε ὁ Λέλεγος καὶ Μεσσήνη γυνὴ τοῦ Πολυκάονος.* Pausanias, IV, 1, § 5; éd. Didot-Dindorf, p. 172.

5. *Εἶδον δὲ καὶ αὐτὸς τὰ μέταλλα ταῦτα καὶ μακρῷ ἦν αὐτῶν θαυμασιώτατα τὰ οἱ Φοίνικες ἀνεῦρον... οἱ μετὰ Θάσου κτίσαντες τὴν νῆσον ταύτην, ἥτις νῦν ἐπὶ τοῦ Θάσου τούτου τοῦ Φοίνικος τὸ οὔνομα ἔσχε.* Hérodote, VI, 47; éd. Teubner-Dietsch, t. II, p. 79; Didot-Dindorf, p. 290.

fondation se fit, nous dit Hérodote, cinq générations, c'est-à-dire cent cinquante ans avant que naquît en Grèce *Hêraclès*, fils d'*Amphitruôn*[1]. Or, Hêraclès, fils d'*Amphitruôn*, remonterait, suivant Hérodote, à environ 900 ans avant l'époque où son livre fut écrit[2], c'est-à-dire à l'année 1350 avant notre ère ou à peu près; et par conséquent la fondation du temple de Melkarth à Thasos daterait de l'année 1500 ou environ avant J.-C. Cette date nous éloigne peu de celle où la colonisation égypto-phénicienne d'Argos est constatée par un monument égyptien (1600-1550). Apollodore ajoute un détail : Hêraclès (Melkarth), arrivé à Thasos, subjugua les Thraces qui habitaient cette île. Ce fut donc vers l'an 1500 av. J.-C. que les Phéniciens conquirent Thasos sur les Thraces, leurs prédécesseurs dans l'empire de la mer[3] comme on l'a vu, p. 90.

On a déjà parlé[4], d'après Asios de Samos, du phénicien Ancaïos qui régna sur les Lélèges à Samos[5]. Théra fut colonisée par le phénicien Membliare, parent et compagnon de Cadmos[6].

1. Ἀπικόμην δὲ καὶ ἐς Θάσον ἐν τῇ εὗρον ἱρὸν Ἡρακλέος ὑπὸ Φοινίκων ἱδρυμένον, οἳ κατ' Εὐρώπης ζήτησιν ἐκπλώσαντες Θάσον ἔκτισαν· καὶ ταῦτα καὶ πέντε γενεῇσι ἀνδρῶν πρότερά ἐστι ἢ τὸν Ἀμφιτρύωνος Ἡρακλέα ἐν τῇ Ἑλλάδι γενέσθαι. Hérodote, II, 44, § 5; éd. Teubner-Dietsch, t. I, p. 139; Didot-Dindorf, p. 87. Cf. Maury, *Histoire des religions de la Grèce*, t. III, p. 239.

2. Hérodote, II, c. 145.

3. [Ἡρακλῆς] παραγενόμενος εἰς Θάσον, καὶ χειρωσάμενος τοὺς ἐνοικοῦντας Θρᾷκας, ἔδωκε τοῖς Ἀνδρόγεω παισὶ κατοικεῖν. Apollodore, II, 5, 9, nº 13; Didot-Müller, *Fragm. hist. græc.*, t. I, p. 139-140. Ainsi la colonie phénicienne de Thasos paraît plus ancienne que ne le prétend Movers, *Phönizisches Alterthum*, 2ᵉ partie, p. 276; cf. p. 129. Dans la chronique de saint Jérôme, la colonie phénicienne de Thasos date de l'an 1428 avant J.-C. Migne, *Patrologia latina*, t. XXVII, col. 208.

4. P. 172.

5. Ἄσιος ὁ Ἀμφιπτολέμου Σάμιος ἐποίησεν ἐν τοῖς ἔπεσι... Ποσειδῶνος καὶ Ἀστυπαλαίας εἶναι παῖδα Ἀγκαῖον, βασιλεύειν δὲ αὐτὸν τῶν καλουμένων Λελέγων. Didot-Dübner, *Asii... fragmenta*, fragm. 6, p. 2. Pausanias, VII, 4, § 1; éd. Didot-Dindorf, p. 322.

6. Κάδμος ὁ Ἀγήνορος Εὐρώπην διζήμενος προσέσχε ἐς τὴν νῦν Θήρην καλεομένην... καταλείπει [δὲ] ἐν τῇ νήσῳ ταύτῃ ἄλλους τε τῶν Φοινίκων καὶ δὴ καὶ τῶν ἑωυτοῦ συγγενέων Μεμβλίαρον. Hérodote, IV, 147, § 4; éd. Teubner-Dietsch, t. I, p. 357; Didot-Dindorf, p. 224. Sur la colonie phénicienne de Théra, contemporaine de celle de Thasos suivant la chronique de S. Jérome, voyez Movers, *Phönizisches Alterthum*, 2ᵉ partie, p. 266.

On a vu que, d'après Diodore de Sicile, Cadmos et Danaos fondèrent chacun un temple à Rhodes [1]. Les Cariens qui, suivant Hellanique, ont fait donner à Côs le surnom de Caris [2], étaient probablement des sujets de Minôs. Phérécyde met Chios parmi les possessions des Lélèges [3]. Hérodote parle du culte d'Aphrodite apporté à Cythère par les Phéniciens [4], et c'est vraisemblablement de cette île que les Lélèges gagnèrent les côtes de Laconie.

§ 8. *Lutte des Lélèges contre l'invasion hellénique.*

Les Lélèges ou Égypto-Phéniciens furent au nombre des ennemis les plus redoutables contre lesquels les Hellènes eurent à lutter, pour conquérir la Grèce. On ne s'étonnera donc pas de voir les Lélèges figurer avec le reste des adversaires de la race hellénique dans l'armée qui défendit Troie contre les efforts des soldats d'Agamennon [5]. Aphrodite (Vénus), déesse

1. Diodore de Sicile, V, 58; éd. Didot-Müller, p. 290. Apollodore, II, 1, § 4; Didot-Müller, *Fragm. histor. græc.*, t. I, p. 126. Sur la colonie phénicienne de Rhodes, voir Movers, *Phönizisches Alterthum*, 2e partie, page 246. Cf. ici même, p. 180, n. 1.

2. Καρὶς δὲ ἐλέγετο ἡ Κῶς, ὡς Ἑλλάνικος. Hellanique, fragm. 103; Didot-Müller, *Fragm. histor. græc.*, t. I, p. 59.

3. Τὴν δ' ἑξῆς παραλίαν μέχρι Φωκαίας καὶ Χίου καὶ Σάμου ἧς Ἀγκαῖος ἦρχε Λέλεγας [ἔχειν]. Phérécyde, fragm. 111; Didot-Müller, *Fragm. histor. græc.*, t. I, p. 98; cf. Strabon, XIV, 1, § 3; éd. Didot-Müller et Dübner, p. 540, l. 20-21.

4. Τὸ ἐν Κύπρῳ ἱρὸν [Ἀφροδίτης] ἐνθεῦτεν ἐγένετο, ὡς αὐτοὶ λέγουσι Κύπριοι, καὶ τὸ ἐν Κυθήροισι Φοίνικές εἰσι οἱ ἱδρυσάμενοι ἐκ ταύτης τῆς Συρίης ἐόντες. Hérodote, I, 105, § 2; éd. Teubner-Dietsch, t. I, p. 57; Didot-Dindorf, p. 36. Sur la colonie phénicienne de Cythère, voyez Movers, *Phönizisches Alterthum*, 2e partie, p. 270.

5. Πρὸς μὲν ἁλὸς Κᾶρες καὶ Παίονες ἀγκυλότοξοι
Καὶ Λέλεγες καὶ Καύκωνες δῖοί τε Πελασγοί...

Iliade, X, 428-429; cf. XX, 96; XXI, 86. Priam avait épousé la fille de leur roi. On leur a attribué la ville de Gargarus en Troade. Γάργαρος, πόλις τῆς Ἴδης ἐν ὑψηλῷ τόπῳ κειμένη, ἣν κατῴκουν Λέλεγες. Nymphide d'Héraclée, fragm. 10; Didot-Müller, *Fragm. histor. græc.*, t. III, p. 14; cf. Strabon, XIII, 1, § 56; éd. Didot-Müller et Dübner, p. 521, l. 43, 47-49.

d'origine phénicienne[1], prend aussi parti contre les Grecs. Pendant ce temps le petit-fils de Minôs s'était hellénisé et combattait dans les rangs de l'armée assiégeante[2]. D'autres Lélèges furent réduits en esclavage ou[3] exterminés[4], et ainsi finit en Grèce la domination phénico-égyptienne, après avoir duré environ quatre siècles, du XVII[e] au XIV[e].

Mais en donnant aux habitants de ce pays l'écriture alphabétique qui, de là, se répandit dans le reste de l'Europe, les Phénico-Egyptiens avaient élevé à leur propre gloire un monument plus durable que les plus puissants empires. D'ailleurs la Grèce, en échappant à leur suprématie politique, resta longtemps soumise à leur suzeraineté commerciale.

§ 9. *Le commerce phénicien*, XVII[e]-VI[e] *siècles.*

Au temps d'Homère, le bronze, le principal des métaux, est fourni aux Grecs par les Phéniciens, par « Sidon, la riche en bronze, » comme on lit dans l'*Odyssée*[5]. L'étain qui est nécessaire à la fabrication du bronze, venait des Iles Britanniques,

1. Aphrodite est l'Astarté phénicienne; Maury, *Histoire des religions de la Grèce*, t. III, p. 194-206; Decharme, *Mythologie de la Grèce antique*, 2[e] édition, p. 195.

2. *Iliade*, XIII, 445-454; *Odyssée*, XIX, 178-183.

3. Φίλιππος ὁ Θεαγγελεὺς ἐν τῷ περὶ Καρῶν καὶ Λελέγων συγγράμματι... Κᾶράς φησι τοῖς Λέλεξιν ὡς οἰκέταις χρήσασθαι πάλαι τε καὶ νῦν. Philippe de Théangèle, fragm. 1; Didot-Müller, *Fragm. histor. græc.*, t. IV, p. 475.

4. Ἥ τε Ἰωνία νῦν λεγομένη πᾶσα ὑπὸ Καρῶν ᾠκεῖτο καὶ Λελέγων, ἐκβαλόντες δὲ τούτους οἱ Ἴωνες αὐτοὶ τὴν χώραν κατέσχον, ἔτι δὲ πρότερον οἱ τὴν Τροίαν ἑλόντες ἐξήλασαν τοὺς Λέλεγας ἐκ τῶν περὶ τὴν Ἴδην τόπων τῶν κατὰ Πήδασον καὶ τὸν Σατνιόεντα ποταμόν. Strabon, VII, 7, § 2; éd. Didot-Müller et Dübner, p. 267, l. 19-24. [Λέλεγες] ἅμα τοῖς Καρσὶ στρατευόμενοι κατεμερίσθησαν εἰς ὅλην τὴν Ἑλλάδα καὶ ἠφανίσθη τὸ γένος. Strabon, XIII, 1, § 59; *ibid.*, p. 522, l. 42-44.

5. Ἐκ μὲν Σιδῶνος πολυχάλκου εὔχομαι εἶναι.
Odyssée, XV, 425; cf. Movers, *Phönizisches Alterthum*, 2[e] partie, p. 66.

les Cassitérides des anciens, où, seuls parmi les peuples du bassin de la Méditerranée, les Phéniciens pénétraient alors, et où ils étaient arrivés les premiers : Midacrite, nous dit Pline, apporta le premier le plomb de l'île Cassitéride[1], ce qui doit être traduit ainsi : Melkarth (personnification de la race phénicienne) alla le premier chercher l'étain aux Iles Britanniques[2] pour le revendre en Grèce, soit pur[3], soit mélangé avec du cuivre et sous forme de bronze. Les habitants des Iles Britanniques ne savaient pas encore fabriquer le bronze au temps de César, et celui dont ils se servaient alors était importé chez eux par le commerce[4]. Les Phéniciens de l'époque homérique faisaient mélanger en juste dose le cuivre de Palestine, de Chypre et d'Espagne avec l'étain des Iles Britanniques[5]; et du bronze ainsi fabriqué, ils fournissaient le monde entier.

Ils ne vendaient pas seulement du bronze. Le nom grec de l'or paraît d'origine phénicienne[6], bien qu'il ait reçu l'empreinte des habitudes phonétiques de la race grecque et puisse par conséquent s'expliquer par une racine indo-européenne[7]. Le nom latin du fer, le grec χιτών et son équivalent latin *tunica*, ont été empruntés par les Romains et les Grecs à la langue des Phéniciens[8] : le premier et le dernier de ces mots, conservés dans

1. Plumbum ex Cassiteride insula primus adportavit Midacritus. Pline, *Histoire naturelle*, VII, § 197; éd. Teubner-Ianus, t. II, p. 38; cf. Movers, *Phönizisches Alterthum*, 2[e] partie, p. 63.

2. Müllenhof, *Deutsche Altertumskunde*, t. I, p. 211; cf. p. 5.

3. Δώδεκα δὲ χρυσοῖο καὶ εἴκοσι κασσιτέροιο.

Iliade, XI, 25; voyez aussi, XI, 34; XVIII, 565, 574; XX, 271; XXIII, 503, 561.

4. Aere utuntur importato. César, *De bello gallico*, V, 12. Cf. Hehn, *Kulturpflanzen*, 2[e] éd., p. 489.

5. Movers, *Phönizisches Alterthum*, 3[e] partie, p. 66. Le bronze de Tartesse est mentionné par Pausanias : Εἰ δὲ καὶ Ταρτήσσιος χαλκὸς λόγῳ τῷ Ἠλείων ἐστὶν οὐκ οἶδα. Pausanias, VI, 19, 2; éd. Didot-Dindorf, p. 302, l. 20-21. Ainsi dans les environs de Cadix on fabriquait du bronze.

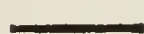
6. MM. Renan et Max Müller, cités par Hehn, *Kulturpflanzen*, 2[e] édition, p. 487.

7. Curtius, *Griechische Etymologie*, 5[e] éd., p. 204.

8. Renan, *Histoire des langues sémitiques*; Hehn, *Kulturpflanzen*, 2[e] édition, p. 60; Movers, *Phönizisches Alterthum*, 3[e] partie, p. 97.

notre langue, y sont comme des monuments élevés par nous-mêmes, à notre insu et par l'effet d'une sorte de reconnaissance instinctive, à ce génie commercial de Tyr et de Sidon qui, malgré les dangers d'une navigation si longue, a, par l'échange des marchandises les plus variées, créé les premières relations entre nos ancêtres barbares et le monde non seulement civilisé, mais civilisateur de l'Orient.

LIVRE II



LES INDO-EUROPÉENS

CHAPITRE I[er].

ORIGINES INDO-EUROPÉENNES.

SOMMAIRE. § 1. Le peuple indo-européen, 2500(?) av. J.-C. — § 2. Les Ariens ou Indo-Européens d'Asie. — § 3. Le peuple européen ou les Indo-Européens d'Europe, 2500-2000 (?) av. J.-C.

§ 1. *Le peuple indo-européen*, 2500 (?) *av. J.-C.*

Le plus ancien établissement de la race indo-européenne paraît avoir été au nord de la Perse et de l'Afghanistan modernes dans le bassin de l'Iaxarte et celui de l'Oxus où sont aujourd'hui les villes de Buchara et de Samarkand, entre la chaîne de l'Hindu-Kush qui séparait du bassin de l'Indus les premiers Indo-Européens, le Bolor qui leur servait de limite du côté de l'Asie centrale, et l'Oural au-delà duquel les Finnois occupaient le nord de l'Europe[1]. On a supposé récemment que l'Europe pourrait avoir été le berceau de la race indo-européenne[2], mais la supériorité qui caractérisa la civilisation indo-européenne dès son apparition dans l'histoire, et qui assura sa domination sur les autres civilisations d'Europe, ne s'explique pas sans un contact préalable avec ces empires de

1. Fick, *Vergleichendes Wörterbuch der indogermanischen Sprachen*, 2e éd., p. 1045. Cf. Reclus, *Nouvelle géographie*, t. VI, p. 305 et suiv.
2. Brugmann, *Grundriss der vergleichenden Grammatik*, t. I, p. 2.

la haute Asie qui ont été si grands par les arts de la paix et de la guerre[1].

En comparant les vocabulaires des différentes branches de la famille indo-européenne, on a reconnu un certain nombre de mots communs à ces branches diverses. On a pu ainsi publier le dictionnaire de la langue indo-européenne, et esquisser les principaux caractères de la civilisation dans laquelle vivaient les Indo-Européens à cette époque reculée.

Ainsi un des noms du mari est *poti-s,* « maître[2] », et un des noms de l'épouse *potnî,* « maîtresse[3] ».

La femme libre est associée par le mariage à l'autorité que le père exerce sur tous les membres tant libres qu'esclaves de la famille; bien que soumise à cette autorité, la femme libre en exerce une partie. Toutefois la puissance paternelle est la première base de la société indo-européenne. Dans la société indo-européenne la parenté par les femmes n'a jamais exercé qu'un rôle secondaire, tandis que cette parenté prédomine chez les esclaves et chez les races que leur organisation sociale prédestine à l'esclavage. *Patêr,* « père », probablement de la racine PÂ, voudrait dire « celui qui protège et qui nourrit[4]. » Mais le père n'est pas seulement un protecteur c'est un maître. Les noms du père et de la mère du mari, dans leurs

1. Cf. Max Duncker, *Geschichte des Alterthums,* 5e édition, t. III, p. 1 et suivantes; t. V, p. 8 et suiv.

2. En grec πόσις, « mari »; en sanscrit *páti-s,* « maître, mari ». En latin *potis,* « puissant ». Le gothique *fath-s,* thème *fathi-,* veut dire « maître ». Ces deux dernières langues ont perdu le sens d'époux. G. Curtius, E. Windisch, *Grundzüge der griechischen Etymologie,* 5e éd., p. 282. Schade, *Altdeutsches Wörterbuch,* 2e éd., p. 171. Leo Meyer, *Vergleichende Grammatik,* 2e éd., t. I, p. 603. Brugmann, *Grundriss der vergleichenden Grammatik,* t. I, p. 68.

3. En grec πότνια, « celle qu'on honore »; en sanscrit *pát-nî,* « maîtresse, épouse ». Curtius, *Grundzüge,* p. 282. Brugmann, *Grundriss,* t. I, p. 68.

4. La voyelle de la première syllabe est la brève de valeur indéterminée que M. Brugmann représente par *e* renversé, et qui est une forme réduite des voyelles longues *á, é, ó. Grundriss der vergleichenden Grammatik,* t. I, p. 101, 256-258. Cf. Leo Meyer, *Vergleichende Grammatik,* t. I, p. 603.

rapports avec la femme de leur fils, *_svecuro-s_, « beau-père », et *_svecrû-s_, « belle-mère », paraissent exprimer la déférence due à l'autorité paternelle et signifier « maître propre ou apparenté », « maîtresse apparentée [1] ». La famille était donc constituée, elle était assise sur ses bases légitimes; elle était fondée sur le devoir et le respect.

Quand le mariage était rompu par la mort de l'époux, la femme survivante s'appelait _vidhevâ_, « veuve », c'est-à-dire séparée. Il n'y avait pas, semble-t-il, d'expression spéciale pour désigner le mari qui survivait à sa femme [2]. La perte qu'il avait subie paraissait probablement avoir des conséquences moins graves.

Les Indo-Européens, habitaient non la tente des nomades, mais la maison des peuples sédentaires. C'était par une porte, _dhvor_, _dhvora_ ou _dhvorom_ qu'on pénétrait dans cette maison [3]. La maison s'appelait _veicos_ ou _vic_, de VEIC, VIC, « entrer [4] ». On la nommait aussi _domo-s_ ou _demo-s_, de DEM, « bâtir [5] ». Elle était

1. Beau-père se dit en grec ἑκυρός, en sanscrit _çvá-çura-s_, en latin _socer_ (pour *_soceros_), en gothique _svaíhra_. Il y a vraisemblablement dans ce mot deux éléments : 1° le pronom personnel de la troisième personne employé avec le sens possessif; 2° le substantif _curo-s_ « maître ». La belle-mère s'appelle en grec ἑκυρά, en sanscrit _çva-çrû-s_, en latin _socrus_. C'est le féminin du mot précédent. Notons que le _ç_ initial sanscrit tient lieu d'un _s_ initial. Curtius, _Grundzüge_, n° 136, p. 136. Brugmann, _Grundriss der vergleichenden Grammatik_, t. I, p. 381, § 290.

2. Le latin _viduus_, « veuf », paraît une expression relativement moderne. C'est le masculin de _vidua_. Quant au grec ἠ-ϝίθ-εϝος, « jeune homme non encore marié », c'est une formation nouvelle dérivée de la racine VIDH qui veut dire non-seulement « être séparé de », mais « manquer de ». Leo Meyer, _Vergleichende Grammatik_, p. 1092; Brugmann, _Grundriss der vergleichenden Grammatik_, t. I, § 35, p. 36.

3. 1° En sanscrit _dvâr_=*_dvor_; 2° en grec θύρα = *_dhvóra_; 3° en sanscrit _dvâram_, en gothique _daúr_=*_dhvorom_. Curtius, _Grundzüge_, n° 319, p. 258; cf. Kluge, _Etymologisches Woerterbuch der deutschen Sprache_, 3e édition, p. 343.

4. Maison s'appelle 1° en sanscrit _viç_, 2° en sanscrit _vêçá-s_, en grec οἶκος = ϝοῖκος. Le latin _vîcus_ a pris un sens un peu différent. Curtius, _Grundzüge_, n° 95, p. 163. Leo Meyer, _Vergleichende Grammatik_, t. I, p. 861. Brugmann, _Grundriss der Vergleichenden Grammatik_, t. I, p. 291, § 381.

5. En sanscrit _damá-s_ = *_dem-ós_; en grec δόμος, Curtius, _Grundzüge_, n° 265, p. 234. Leo Meyer, _Vergleichende Grammatik_, t. I, p. 767.

construite en bois, *doru*[1], par un ouvrier appelé en grec τέκτων en sanscrit *tákhsâ*[2].

Les Indo-Européens connaissaient la royauté; le roi s'appelait *rêk-s* (du thème *rêg*), « celui qui gouverne et qui brille[3] ».

La propriété existait chez eux. *Apno-s* voulait dire « acquisition, propriété[4]. » On en disposait par la vente : « j'achète », se disait *qrînâ-mi*[5]; et on en était quelquefois privé par le vol[6]. Le principal objet de la propriété était le bétail, *pecu*, de PEC, « prendre[7] ».

Chez eux on avait apprivoisé déjà la plupart des animaux domestiques qui peuplent les dépendances de nos maisons de ferme. On les faisait paître, PÔ[8] PÂ[9], dans des pâturages, qu'on

1. En grec δόρυ, en sanscrit *dâru*. Curtius, *Grundzüge*, n° 275, p. 238.

2. Curtius, *Grundzüge*, n° 235, p. 219; Brugmann, *Grundriss der vergleichenden Grammatik*, t. I, p. 251. Le latin *tignum*, « poutre », se rattache à la même racine. Leo Meyer, *Vergleichende Grammatik*, t. I, p. 468.

3. En sanscrit *râj*, en latin *rêx*, en gaulois *rix*, en gothique *reik-s*. Leo Meyer, *Vergleichende Grammatik*, t. I, p. 898, 899. Schade, *Altdeutsches Wörterbuch*, p. 708. Kluge, *Etymologisches Wörterbuch der deutschen Sprache*, 3e éd., p. 268. Brugmann, *Grundriss*, t. I, p. 64, 65, § 73, 74.

4. En grec ἄφν-ος, « richesse »; en sanscrit *ápn-as*, « revenu, possession », deux thèmes sigmatiques. On a supposé que le latin *op-s* offrait la même racine sans suffixe. Curtius, *Grundzüge*, n° 653, p. 510; Leo Meyer, *Vergleichende Grammatik*, t. I, p. 943.

5. La voyelle de la première syllabe est douteuse : sanscrit *krînâ-mi*, irlandais *crithid*, « celui qui achète »; mais en irlandais *crenim*, « j'achète », en breton *prenann*. Cf. Brugmann, *Grundriss*, p. 40, § 42.

6. Il y a un thème européen *tati-*, « voleur », qui se reconnaît à la fois dans le vieux slave *tati*, et dans le vieil irlandais *taid*. Ce thème provient de la même racine que le sanscrit *tāyú-s*, qui veut dire aussi « voleur », et que le grec dorien τατάομαι, « je suis dépouillé de ». Brugmann, *Grundriss*, t. I, p. 99-100.

7. En sanscrit *paçú*, en gothique *faihu*, en latin *pecu-* dans le dérivé *pecu-nia*. Leo Meyer, *Vergleichende Grammatik*, t. I, p. 822. Schade, *Altdeutsches Wörterbuch*, p. 193, 194. Kluge, *Etymologisches Wörterbuch*, p. 358. Brugmann, *Grundriss*, t. I, p. 52, § 65.

8. En grec πῶϋ, « troupeau », = *pôju*. C'est le neutre du védique *pāyú-s* qui veut dire « gardien ». Le grec ποιμήν, « berger », nous offre la forme réduite de la racine. Curtius, *Grundzüge*, n° 372, p. 281.

9. La variante PÂ de cette racine se trouve dans le latin *pā-bulum*, *pascere*, *pastor*. Leo Meyer, *Vergleichende Grammatik*, p. 603.

appelait au nominatif singulier *agro-s* [1]. On nommait le cheval *ecvo-s* [2]. Sous le joug, *yugo-s, yugo-m* [3], cet animal traînait la voiture, en sanscrit *rátha-s;* et sous la voiture tournait déjà la roue, en latin *rota* [4], mot presque identique au nom sanscrit de la voiture; la roue était percée d'un moyeu dans lequel pénétrait l'essieu, *aksi-s, aksa-s* [5]. Le cheval n'était pas monté. La langue indo-européenne n'avait pas de mot pour exprimer l'idée de l'équitation ; aucun des héros d'Homère ne pratiquait encore autrement que par exception cet art resté inconnu aux dieux les plus anciens de la mythologie grecque, et bien plus tard l'usage homérique du combat en char persiste dans la plus ancienne épopée de l'Irlande.

Dans les troupeaux, la vache tenait le premier rang. Elle s'appelait *guôu-s* [6], « celle qui mugit » ; le taureau *uksâ,* au génitif *uksnos*, « celui qui féconde [7] » ; et le terme générique pour l'espèce était *stauro-s, steuro-s* [8], « robuste », de STU, « se

1. Curtius, *Grundzüge*, n° 119, p. 171. Kluge, *Etymologisches Wœrterbuch,* p. 3. Cf. Brugmann, *Grundriss*, t. I, p. 87.

2. En sanscrit *áçva-s*, en latin *equus* (dont le *q* n'est pas primitif). La gutturale est devenue vélaire en latin; la déformation est plus grande en grec ou en gaulois où elle s'est labialisée : ἵππος, *epo-*. Curtius, *Grundzüge*, n° 624, p. 462. Brugmann, *Grundriss*, t. I, p. 148, § 166; p. 315, § 426.

3. En grec ζυγό-ς masculin, et ζυγό-ν neutre. On trouve le neutre seulement en sanscrit *yugá-m*, en latin *jugum* et en gothique *juk*. Curtius, *Grundzüge*, n° 144, p. 182; Schade, *Altdeutsches Wörterbuch*, p. 465. Brugmann, *Grundriss*, t. I, p. 41 et 453, § 45 et 598.

4. Curtius, *Grundzüge*, n° 492, p. 343. Brugmann, *Grundriss*, § 272, p. 221. Leo Meyer, *Vergleichende Grammatik*, p. 1025.

5. En latin *axi-s*, en lithuanien *aszi-s*, en sanscrit *akshas* pour * *aksa-s;* le vieil allemand *ahsa* est le féminin d' **aksa-s*. Le grec ἄξων a la même racine avec un suffixe différent. Curtius, *Grundzüge*, n° 582, p. 383. Cf. Brugmann, *Grundriss*, t. I, p. 88, 410.

6. En sanscrit *gâu-s*, en grec βοῦ-ς, en vieil irlandais *bou*, en vieux haut-allemand *chuo*. Curtius, *Grundzüge*, n° 644, p. 478. Brugmann, *Grundriss*, t. I, p. 84, 317.

7. En sanscrit *ukshá*, thème *ukshán-*, en gothique *aúhsa*, thème *aúhsan-*, au pluriel en breton *ouc'hen*. Curtius, *Grundzüge*, n° 158, p. 187.

8. L'*s* initial est conservé dans le sanscrit *sthūrá-s*, dans le gothique *stiur* = * *steura-s*, dans l'allemand *Stier;* il est tombé dans la plupart des

tenir debout [1] ». On appelait le veau *vetesó-s* [2], « âgé d'un an », de *vetos*, « année [3] ». Ces quatre noms pour la même espèce montrent qu'elle avait une grande importance. Pour le cochon, moins apprécié, paraît-il, il n'y avait qu'un seul nom, *sû-s* [4] qui désigne en même temps les deux sexes, et qui vient de SEU, SU, « engendrer », à cause de la fécondité de cette espèce [5]. On appelait la brebis *ovi-s* [6], le bélier et l'agneau, *vren* [7]; leur laine, *vlnâ* [8]; la chèvre, *agi-s*, *agâ*, « agile [9] », et

langues de l'Europe, grec ταῦρο-ς, latin *taurus*, gaulois *tarvos*. Curtius, *Grundzüge*, n° 232, p. 218; Schade, *Altdeutsches Wörterbuch*, p. 873, au mot *stior*. Kluge, *Etymologisches Wörterbuch*, p. 331.

1. Curtius, *Grundzüge*, n° 228, p. 216.

2. Le sanscrit *vatsá-s*, « veau », a probablement perdu un *e* entre le *t* et l'*s*. De **vetesó-s* dérivent le latin *veterinæ*, « bêtes de somme et de trait », d'où *veterinarius*, « vétérinaire ». Leo Meyer, *Vergleichende Grammatik*, t. I, p. 1027.

3. Le grec ἔτος, « année », a perdu un digamma initial. Il a la même racine que le sanscrit *vatsá-s*, même sens. *Vatsá-s* = **vetesó-s* et paraît un dérivé de *vetos*. Le sanscrit *vatsá-s*, « année », est le même mot que le sanscrit *vatsá-s*, « veau ». Curtius, *Grundzüge*, n° 210, 211, p. 208, 209.

4. En grec ὗ-ς, en zend *hu*, en latin *su-s*, en vieux haut-allemand *sû*. Curtius, *Grundzüge*, n° 579, p. 381, 382. Kluge, *Etymologisches Wörterbuch*, p. 282.

5. Curtius, *Grundzüge*, n° 605, p. 395.

6. En grec ὄϊ-ς, οἶ-ς; en sanscrit *ávi-s*, en latin *ovis*, en irlandais *oi*. Curtius, *Grundzüge*, n° 595, p. 390, 391. Le même mot a dû exister en gothique où la bergerie s'appelle *avistr*. Schade, *Altdeutsches Wörterbuch*, p. 34.

7. En sanscrit *úrana-s* = *vureno-s*, « bélier », en grec nominatif pluriel ἄρνες = *vrn-es*, « agneaux », dérivé ἄρνειος, bélier; composé πολύ-ρρηνν, « riche en moutons ». Brugmann, *Grundriss*, t. I, p. 215, 234 et 245; § 263, 290 et 306; Curtius, *Grundzüge*, n° 496, p. 344.

8. Avec une liquide résonnante longue. En latin le *v* initial est tombé et la liquide longue résonnante s'est prononcée *lā*, d'où le substantif féminin *lāna*. En sanscrit le *v* initial et la liquide longue résonnante ont donné *ūr*, d'où le substantif féminin *ūrnā*. Brugmann, *Grundriss*, § 151, 157, 168, 308; p. 138, 142, 150, 245.

9. Le grec αἴξ tient lieu vraisemblablement d'un plus ancien *agi-s*, *aigi-s*, conservé dans le composé αἰγίβοτος; en sanscrit, au lieu d'un thème en *i*, on a un thème féminin en *â*, *ajâ*. Le masculin **agá-s* est devenu en sanscrit *ajá-s* et en irlandais *ag* dans la formule consacrée *ag allaid*, « cerf », littéralement « bouc sauvage ». Curtius, *Grundzüge*, n° 120, p. 171, 172.

le bouc, *bhugo-s* [1] qui semble venir de BHUG (en latin *fungi*). Chien se disait *cvô*, au génitif *cunós*, « le fort » ou « l'utile », de CU « être fort, être utile[2] ». Enfin les Indo-Européens avaient une volaille, l'oie, *ghans* [3], de GHA, « bâiller ».

Ils connaissaient le miel dont le nom, *medhu*, commença bientôt dès la période indo-européenne, à désigner l'hydromel, liqueur fermentée dont le miel est la base [4]. Ils savaient traire, semble-t-il, la vache, la chèvre, et probablement la brebis, et le pis de ces animaux s'appelait *ûdr*, *ûdher* [5]. Le lait *dadhi-*, *dhadha-* [6], de DHÊ [7], « sucer », était un de leurs principaux aliments. Ils mangeaient aussi la chair des ani-

1. En zend *bûza* = *bhûga-s;* en vieux haut-allemand *bocch*. Kluge, *Etymologisches Wörterbuch*, p. 33.

2. En sanscrit *çvá*, génitif *çún-as* pour *çun-as;* en grec κύων (le ν final est hellénique), au génitif κυν-ός avec maintien de l'accent indo-européen; en vieil irlandais *cú*, génitif *con*. Le gothique *hund-s* a été développé à l'aide d'un suffixe. Le même phénomène a eu lieu dans le latin *canis* = **cvan-i-s* qui nous offre la forme forte de la racine. Curtius, *Grundzüge*, n° 84, p. 159. Cf. Brugmann, *Grundriss*, t. I, § 45, p. 41.

3. En sanscrit *hamsá-s* = **ghamsa-s*, en grec χήν = **gham-s*, en latin *anser* = **ghams-er*, en vieil allemand *gans* = **ghansi-s*. Curtius, *Grundzüge*, n° 190, p. 200; Schade, *Altdeutsches Wörterbuch*, p. 261.

4. « Miel » paraît être le sens unique du zend *madhu* et du lithuanien *midu-s*. Les deux sens de « miel » et de « boisson » sont associés dans le sanscrit *mádhu* et dans le vieux slave *medu* (masc.). Le sens de « boisson » prévaut exclusivement dans le vieux saxon *medo*, dans le vieux haut allemand *metu* et dans le vieil irlandais *med*. Dans ces trois langues, la boisson dont il s'agit est l'hydromel, quoique le sens de miel soit tombé en désuétude. En grec μέθυ veut dire « vin », en sorte que l'origine du mot est entièrement oubliée. Curtius, *Grundzüge*, n° 322, p. 259-260. Cf. Brugmann, *Grundriss*, t. I, p. 55, § 66.

5. Le sanscrit védique *ûdhar*, le latin *ūber* et l'anglo-saxon *uder*, supposent un primitif *udher*. M. Brugmann, *Grundriss*, § 284, p. 228, considère avec raison, ce nous semble, la finale αρ du grec οὖθαρ comme la notation d'un *r* résonnant: οὖθαρ = *ûdhr*. Ce n'est pas la doctrine de M. de Saussure, *Mémoire sur le système primitif des voyelles*, p. 18.

6. En sanscrit *dádhi* a pris le sens spécial de « petit lait », mais le vieux prussien possède le thème *dada-*, « lait ». Curtius, *Grundzüge*, n° 307, p. 252. Cf. Fick, *Vergleichendes Wörterbuch*, 3e éd., t. I, p. 630.

7. F. de Saussure, *Mémoire sur le système primitif des voyelles*, p. 141. Cf. Brugmann, *Grundriss*, § 73, p. 64; § 109, p. 102.

maux; crue, elle s'appelait *krevo-*[1]; mais ils la faisaient cuire, PEQ [2], sur le feu, *ngni-s* [3], ou rôtir, BHERG [4], sur du charbon, *angâra-* [5]. Ils savaient même préparer certains bouillons, potages ou sauces, qu'ils appelaient *yûs*[6] et qu'on faisait bouillir, YES[7].

Les produits de la chasse tenaient alors, semble-t-il, une petite place dans l'alimentation. Le lièvre, *caso-s*, paraît être le seul gibier qui ait un nom indo-européen [8]. Nous ne compterons point dans le gibier le loup, *vrkó-s*, ou *vlkó-s*, c'est-à-dire le « ravisseur »[9] ni l'ours, *rktó-s*[10] », que les Indo-Européens tuaient, non pour se nourrir, mais pour défendre contre eux leurs personnes et leurs bestiaux.

1. *Krevo-* est le thème du gothique *hraiv* et du vieil allemand *hrêo*, « cadavre ». En dérivent : le sanscrit *kravya-m*, « chair crue », au moyen du suffixe *ya-*; le grec κρέας, « chair », thème κρεϝατ-, au moyen du suffixe *at*. Curtius, *Grundzüge*, n° 74, p. 155.

2. En sanscrit *pátchāmi*, en grec πέπ-τω, en latin *coquo*. Curtius, *Grundzüge*, n° 630, p. 465. Leo Meyer, *Vergleichende Grammatik*, t. I, p. 823. Brugmann, *Grundriss*, § 427, p. 315.

3. La nasale résonnante initiale de ce mot est devenue *a* dans le sanscrit *agni-s*, *i*[*n*] dans le latin *igni-s*. Havet, *Mémoires de la Société de linguistique de Paris*, t. VI, p. 34-35.

4. « Je fais rôtir » se dit en sanscrit *bhrjámi*, en latin *frigo*, en grec φρύγω. Curtius, *Grundzüge*, n° 162, p. 188.

5. En sanscrit *angāra-s* masculin, *angāra-m* neutre; en lithuanien *angli-s* féminin. Fick, *Vergleichendes Wörterbuch*, 3e éd., t. I, p. 9.

6. En sanscrit *yû-s*, en latin *jūs*, génitif *jūr-is*, a la même racine avec un suffixe *s* qui se retrouve un peu plus développé dans le sanscrit *yusha-s*. Curtius, *Grundzüge*, p. 626. Leo Meyer, *Vergleichende Grammatik*, t. I, p. 804. Brugmann, *Grundriss*, § 598, p. 454.

7. En sanscrit YAS, « bouillir »; en grec ZEΣ dans ζέω pour *ζεσω, ζέσ-μα, « décoction »; en vieil allemand *jesan*, *gesan*, aujourd'hui *gähren*, veut dire « fermenter ». Curtius, *Grundzüge*, n° 567, p. 377.

8. « Lièvre » se dit en sanscrit *çaça-s* pour **casa-s*. Le thème masculin faible vieux-haut-allemand *haso* en est dérivé. Kluge, *Etymologisches Wörterbuch*, p. 125, au mot *Hase*.

9. En sanscrit *vrka-s*, en grec λύκο-ς pour *vlko-s*, en gothique *vulfs* = *vlpo-s*, d'une racine VELQ qui se trouve dans le grec ἕλκω = *velkô*, « je tire ». Curtius, *Grundzüge*, n° 89, p. 161; cf. F. de Saussure, *Mémoire sur le système primitif des voyelles*, p. 99; Kluge, *Etymologisches Wœrterbuch*, 3e édition, p. 378; cf. Brugmann, *Grundriss*, § 285, p. 230.

10. En sanscrit *rksha-s*, en grec ἄρκτος, en latin *ursus*. Brugmann, *Grundriss*, t. I, p. 236, § 292.

La culture n'existait alors que d'une façon tout à fait rudimentaire. Les termes qui s'y rapportent, sont peu nombreux : le mot *yevo-s*, désigne l'ensemble des produits artificiels des champs [1]. Il y avait un instrument de culture appelé *vrko-s*, *vrkâ* [2], de VERK, « déchirer [3] », mais nous ne savons point en quoi il consistait et si la charrue était dès lors inventée. On savait écraser, PIS [4], certains fruits durs, probablement des grains de blé, qu'on mangeait sous forme de gâteaux.

Les Indo-Européens n'allaient pas nus, *nogvno-s* ou *noqto-s* [5]. Leur usage était de se vêtir, VES [6], de laine, *vlnâ*, qu'ils transformaient en fil [7], et qu'il savaient tisser *vebh* [8].

1. En sanscrit *yava-s*, « céréales, orge », grec ζειά, « épeautre » = **yev-ia*. Brugmann, *Grundriss*, § 598, p. 454. Curtius, *Grundzüge*, p. 577.

2. En sanscrit védique *vrka-s*, en grec le thème correspondant est féminin, c'est le laconien ε-ὑλάκα pour **e-vlaca* avec un *e* prosthétique. Fick, *Vergleichendes Wörterbuch*, 3e éd., p. 214. Curtius, *Grundzüge*, p. 542. F. de Saussure, *Mémoire sur le système primitif des voyelles*, p. 17.

3. En sanscrit *vrçtshâmi*. Cf. Fick, *Vergleichendes Wörterbuch*, p. 213.

4. La racine en sanscrit est PISH conservée dans le verbe *pi-ná-shmi* (septième classe), « je broie, je réduis en poussière », en latin *pinso;* de là 1° un nom dérivé d'agent, en sanscrit *pēshtâ*, thème *pēsh-tar* « celui qui broie », en latin *pistor*, « meunier, boulanger »; 2° un substantif abstrait, **pistro-* (en zend *pistra*) « l'action de broyer », d'où paraît dériver le latin *pistrina* « boulangerie ». Le grec πτίσ-σω qui a le même sens contient un *t* parasite qui est le résultat d'une affection spéciale à la langue grecque. Cf. Fick, *Vergleichendes Wörterbuch*, t. I, p. 146; Leo Meyer, *Vergleichende Grammatik*, t. I, p. 782-783.

5. En sanscrit *nag-ná-s* avec le suffixe *nó-* du participe passé; en irlandais *nocht* et en breton *noaz* qui supposent un primitif **noq-tó-s* avec le suffixe *tó* qui sert également à former des participes passés. C'est le gothique *naqath-s* qui nous apprend que la gutturale est vélaire. Le latin *nudus* est probablement pour **noguidus*. Leo Meyer, *Vergleichende Grammatik*, t. I, p. 893. Fick, *Vergleichendes Wörterbuch*, t. I, p. 124. Schade, *Altdeutsches Wörterbuch*, p. 638.

6. En sanscrit *vás-ē* (moyen), « je me vêtis », en grec ἕν-νυ-μι pour Ϝεσ-νυ-μι, « j'habille ». Curtius, *Grundzüge*, n° 565, p. 396. M. de Saussure, *Mémoire sur le système primitif des voyelles*, p. 72, établit que la forme pleine de la racine avait un ê long.

7. « Fil » se dit en sanscrit *tāna-s* = **tono-s*, c'est le même mot que le grec τόνο-ς; mais τόνο-ς signifie « toute chose tendue », « une corde » par exemple; on ne le trouve pas avec le sens spécial de fil. Curtius, *Grundzüge*, n° 230, p. 217.

8. Les verbes grecs dérivés ὑφάω, ὑφαίνω, nous offrent la forme réduite

De cette étoffe ils se faisaient des habits, *vesano-* [1], *vestro-m*, *vestrâ* [2], *vesmn* [3]; ils portaient le collier, *mani-s* [4] et la ceinture : mettre une ceinture se disait *yôs* [5].

Ils connaissaient les métaux en général et appelaient le métal *ayos* [6]. Ils nommaient la hache *pelecu-s* [7] et la faisaient vraisemblablement tantôt en pierre; tantôt en bronze. Mais nous ne trouvons dans leur langue aucun terme spécial qui s'applique à la fabrication d'instruments de pierre, cette fabrication semble avoir été déjà reléguée au second plan dès l'époque où se forma la langue indo-européenne.

Ce n'était pas seulement par terre qu'alors on transportait les hommes et les marchandises. On voyageait sur l'eau dans la barque, *nau-s* [8], que l'on dirigeait à l'aide de la rame, *ere-*

de la racine, dont l'allemand *weben* nous donne la première forme pleine et dont on trouve la seconde forme pleine dans le second terme du sanscrit *ūrna-vâbhis* « araignée », littéralement « celle qui tisse de la laine ». Curtius, *Grundzüge*, n° 406 b, p. 295. Cf. Kluge, *Etymologisches Wörterbuch*, p. 365.

1. En sanscrit *vásana-m* neutre; en grec ἑανό-ς = *vesano-s*. Le mot grec a changé en esprit rude le *v* initial de la racine *ves* et il a perdu l'*s* qui la termine. Curtius, *Grundzüge*, n° 565, p. 376. Fick, *Vergleichendes Wörterbuch*, t. I, p. 216.

2. En sanscrit *váçtra-m*. Le dorien γέστρα a remplacé par un γ le digamma initial. Curtius, *ibid.*, Fick, *ibid.*

3. En sanscrit *vásma*, « couverture », neutre, thème *vásmn-;* en grec εἷμα, « vêtement », thème **vésmnt-*. Curtius, *ibid.* Fick, *ibid.*, p. 217.

4. En sanscrit *máni-s*, masc. fém. Du thème *moni- mani-* dérivent le latin *monile*, le gaulois μανιάκη (Polybe, l. II, c. 29, § 8; c. 31, § 5, éd. Didot, p. 89, 90), le grec dorien μόννος, μάννος, le thème germanique *manja*, en vieil allemand *menni*. Schade, *Altdeutsches Wœrterbuch*, 2e édition, p. 602. Cf. Fick, *ibid.*, p. 171.

5. Le thème du grec ζωστό-ς pour *yōs-tós*, « qui a une ceinture », se reconnaît dans le thème zend *yâç-ta-*, dont le sens est le même. Brugmann, *Grundriss*, t. I, p. 83, 453, § 85, 598; Curtius, *Grundzüge*, p. 627.

6. En sanscrit *ayas*, en latin *aes*, en gothique *aiz* = **aisa-m*. Schade, *Altdeutsches Wœrterbuch*, 2e édition, p. 141 au mot *ér*. Fick, *Vergleichendes Wœrterbuch*, 3e édition, t. I, p. 28.

7. En grec πέλεκυ-ς, en sanscrit *paraçú-s*. Curtius, *Grundzüge*, n° 98, p. 164.

8. En grec ναῦ-ς en sanscrit *nāu-s*, en latin *nāv-i-s*. Curtius, *Grundzüge*, n° 430, p. 313; Brugmann, *Grundriss*, t. I, p. 97, § 101.

tro-m [1], mais qui paraît n'avoir eu ni mâts, ni voiles, ni gouvernails. « Je navigue » se disait *plevô* [2].

On fabriquait des pots, *kumbho-s, kumba* [3]; et des bassins, *pêlevî, pêlui-s* [4]; et l'identité du nom grec du pot avec le nom du crâne de l'homme remonte à la plus haute antiquité [5]. Alors on buvait l'hydromel dans le crâne de l'ennemi vaincu. En effet, les Indo-Européens faisaient la guerre. On les voyait se battre [6] avec l'épée, *nsi-s* [7], la flèche, *isu-s, isvo-s* [8], l'arc, *gvio-s* [9], tendu à l'aide d'une corde qu'ils appelaient *snâvos* ou *senavos* [10]. Ce dernier nom signifiant en même temps nerf ou tendon, prouve que les cordes d'arc se fabriquaient avec des nerfs d'animaux. On connaissait déjà la ville fortifiée qu'on appelait *pri-s* [11].

1. En sanscrit *ari-tra-m*, nom d'instrument dérivé d'une racine dissyllabique *ere* qui a donné au grec le nom d'agent ἐρέ-της, rameur. Le nom d'instrument *ἔρετρον a aussi existé en grec comme le prouve le nom de la ville d'Eretrie: Ἐρετρία, « l'endroit où il y a des rames ». Fick, *Vergleichendes Wœrterbuch*, t. I, p. 21; Brugmann, *Grundriss*, p. 105, n° 110.

2. En grec πλέω, actif; en sanscrit *plávē*, moyen. Brugmann, *Grundriss*, I, p. 51, § 64.

3. En grec κύμβο-ς, κύμβη, en sanscrit *kumbhá-s*, Curtius, *Grundzüge*, n° 80, p. 158. Cf. p. 528.

4. Le sanscrit *pālavī*, « espèce de vaisselle », est presque identique au latin archaïque *pēlui-s*. Curtius, *Grundzüge*, n° 353 b, p. 271.

5. En grec κύμβη signifie à la fois « pot » et « crâne humain ». Fick, *Vergleichendes Wœrterbuch*, t. I, p. 51.

6. A la racine sanscrite YUDH se rattache le thème grec ὑσμῖν. On retrouve la même racine dans les langues néoceltiques. Curtius, *Grundzüge* n° 608, p. 397.

7. En sanscrit *asi-s*, en latin *ensi-s*. Brugmann, *Grundriss*, t. I, p. 201, § 238.

8. En sanscrit *ishu-s*, en grec ἰό-ς pour **isvó-s*. Curtius, *Grundzüge*, p. 402, n° 616.

9. En grec βιό-ς = **gvio-s* désigne l'arc. Le mot correspondant en sanscrit et en zend est féminin : il veut dire non pas « arc », comme le mot masculin grec, mais « corde d'arc »; en sanscrit il se prononce *jyā*. Curtius, *Grundzüge*, p. 477, n° 641.

10. En sanscrit *snāva-s*, en vieux haut-allemand *sĕnawa*. Kluge, *Etymologisches Wörterbuch*, p. 313.

11. Le grec πόλι-ς et le sanscrit *purí-s* (Curtius, *Grundzüge*, p. 281, n° 374), supposent entre la labiale initiale et la voyelle de la dernière

Nous n'avons encore rien dit des idées religieuses et morales des Indo-Européens. On trouve chez eux la conception d'un être immortel, *n-mrtó-s* [1]. Ils croient à un Dieu du ciel et de la lumière auquel ils donnent le nom de père, *Diêus Patêr* [2]. Ils l'appellent aussi *bhaga-s*, « distributeur [3] ». L'idée de plusieurs dieux subordonnés appartient probablement à cette époque reculée. Le nom qui leur est commun *deivo-s* est dérivé de *div*, ciel, lumière, mot dont *diêu-s*, titre du Dieu suprême, est une forme renforcée. *Deivo-s* paraît signifier qui appartient à la lumière, race de *Diêu-s* [4]. C'est là une des explications du surnom de père donné à ce dernier : *Diêus Pater*, en sanscrit *dyaush-pitâ*, en latin Jupiter. Nos ancêtres croyaient aussi à des esprits mauvais, au singulier *dhruk-s, drugho-s* [5].

Enfin les Indo-Européens avaient un mot pour la gloire, *clev-os* [6]. Ils appelaient la réparation du crime ou du délit *quenâ* [7]. Cette réparation était la sanction du droit de propriété.

syllabe une liquide résonnante longue. F. de Saussure, *Mémoire sur le système primitif des voyelles* p. 264.

1. En grec ἄμϐροτο-ς, en sanscrit *amrtá-s*. Curtius, *Grundzüge*, p. 331, n° 468. Brugmann, *Grundriss*, t. I, p. 232, n° 288. Cf. F. de Saussure. *Mémoire sur le système primitif des voyelles*, p. 277, n° 10.

2. En sanscrit, *dyāu-s*, en grec ζεύ-ς avec un ε qui tient lieu d'un η plus ancien. Brugmann, *Grundriss*, p. 63, n° 69.

3. En sanscrit *bhága-s*, nom d'une divinité védique, en vieux slave *bogu*, « dieu. » On verra plus loin que les Phrygiens avaient un ζεὺς βαγαῖος. Fick, *Vergleichendes Wörterbuch*, t. I, p. 154.

4. En sanscrit *dēva-s*, « dieu »; en latin *dīvu-s*, « dieu »; en grec δῖος, « céleste »; en vieux scandinave *tivar*, « les dieux »; en zend *daēva*, « démon ». Curtius, *Grundzüge*, p. 236, n° 269. Fick, *Vergleichendes Wörterbuch*, t. I, p. 108, 109.

5. En sanscrit *druh-*, nom. *dhruk*, masculin et féminin, « esprit malfaisant », en vieux scandinave *draug-r*, « fantôme »; en vieux haut-allemand *gi-trog*, « fascination diabolique ». Schade, *Altdeutsches Wörterbuch*, p. 274. Cf. Kluge, *Etymologisches Wörterbuch*, p. 350, au mot *trug*. Fick, *Vergleichendes Wörterbuch*, t. I, p. 348.

6. En grec κλέος, en sanscrit *çrávas*. Brugmann, *Grundriss*, t. I, p. 50, § 62. Curtius, *Grundzüge*, p. 151, n° 62. Leo Meyer, *Vergleichende Grammatik*, t. I, p. 652. Kluge, *Etymologisches Wörterbuch*, p. 196.

7. En zend *kaēna*, en grec ποινή. Brugmann, *Grundriss*, p. 68, § 77;

Exigée par la famille des morts, elle était la sauvegarde de la vie de chacun. Elle formait avec l'autorité du roi la base de l'organisation sociale.

Quant aux mathématiques et à la connaissance des lois de la nature, nous pouvons dire que leur système de numération était décimal, qu'il allait jusqu'aux centaines; qu'on partageait alors l'année, *vetos*[1], *yôro-s* ou *yèro-m*[2] en trois saisons : le printemps, *vesar*[3], l'été, *samos*[4], l'hiver, *geimo-s*[5], et en mois dont la durée était égale à celle de la révolution lunaire : le même mot, *mêns*, signifiait à la fois lune et mois[6].

§ 2. *Les Ariens ou Indo-Européens d'Asie.*

Tel est le tableau que nous pouvons esquisser de ce qu'était la civilisation indo-européenne[7] quand, établis au nord de la

p. 166, § 194. Curtius, *Grundzüge*, p. 472. Cf. p. 489, n° 649. La racine est QEI, QI, qui se retrouve dans le vieil irlandais *cin*, génitif *cinad*.

1. En grec ἔτος = *vetos*, thème *vetes*-, en sanscrit *vatsa-s*, thème **vatesó*-. Curtius, *Grundzüge*, p. 208, n° 210.

2. En grec ὧρος = *yôro-s*; en gothique *jēr* = **jēro-m*, en zend *yarē*. Curtius, *Grundzüge*, p. 355, n° 522. Kluge, *Etymologisches Wörterbuch*, p. 146. Schade, *Altdeutsches Wörterbuch*, p. 462.

3. En grec ἔαρ pour **vesar*; en latin *vēr* forme contracte comme le vieux scandinave *var*; le sanscrit *vasantá-s* est un dérivé de la même racine. Curtius, *Grundzüge*, p. 388, n° 589.

4. En zend *hama*, masculin; cf. vieux gallois *ham*. Le sanscrit a préféré le féminin *sámā*. Fick, *Vergleichendes Wörterbuch*, t. I, p. 227. Kluge, *Etymologisches Wörterbuch*, p. 320.

5. En grec χειμών. Le sanscrit *hēman-ta-s* est un dérivé du thème χειμον dont χειμών est le nominatif. Le vieux gallois *gaem* suppose aussi la forme pleine de la racine. Curtius, *Grundzüge*, p. 201, n° 194. Leo Meyer, *Vergleichende Grammatik*, t. I, p. 644.

6. En sanscrit *mās*, en grec μήν, en latin *mensis*, en irlandais *mî*, génitif *mîs*. Brugmann, *Grundriss*, p. 63, § 72; p. 175, § 206. Curtius, *Grundzüge*, p. 333, n° 471. Kluge, *Etymologisches Wörterbuch*, p. 228.

7. Dans les pages qui précèdent nous avons résumé sauf quelques modifications de détail le tableau de la civilisation indo-européenne donné par M. Fick dans son ouvrage intitulé : *Die ehemalige Spracheinheit der Indogermanen Europas*, p. 226-285. Cet ouvrage a paru à Göttingen en 1873.

Perse et de l'Afghanistan qu'alors habitaient les descendants de Cham, les Indo-Européens s'étendaient entre les montagnes qui forment la limite nord-ouest de l'Inde, la limite ouest de la Chine, et la limite est de la Russie d'Europe. Ils ne formaient qu'un peuple. Un jour ce peuple se sépara en deux.

Les steppes du Turkestan, occupées déjà peut-être par les Touraniens, marquèrent entre les deux peuples nouveaux une ligne de démarcation. L'un des deux peuples habita les pentes de l'Oural ; nous lui donnerons désormais le nom d Européens : il allait commencer la conquête de l'Europe. L'autre eut pour première demeure les pentes septentrionales de l'Hindu-Kush ; puis sans cesser d'occuper son primitif berceau, il descendit au midi de l'Hindu-Kush aux environs de Caboul, et s'étendit sur la même latitude jusqu'aux côtes méridionales de la mer Caspienne. Il se donnait le nom d'Arien, *Arya-*, c'est-à-dire fidèle, dévoué.

Les Ariens se divisèrent un jour eux-mêmes en deux peuples : l'un, se dirigeant vers le sud-est, pénétra dans le bassin de l'Indus, et, s'avançant peu à peu dans le bassin du Gange puis dans la presqu'île située au sud de ce grand fleuve, il fit la conquête de l'Inde. Pendant ce temps, l'autre partant du bassin de l'Oxus et de l'Iaxarte au nord de l'Hindu-Kush, et achevant la conquête de l'Iran, se substituait aux Phéniciens sur les bords du golfe Persique, et envahissait même momentanément la Mésopotamie. Ces grands événements peuvent avoir eu lieu vers l'an 2500 avant notre ère [1].

§ 3. *Le peuple européen ou les Indo-Européens d'Europe.*

Les Européens étaient séparés des Ariens. Ils se mirent en marche dans la direction de l'ouest. Il serait difficile de déterminer la durée de leur voyage. Ils traversèrent l'Oural, le Volga, et vinrent s'établir au centre de l'Europe. Ils y séjournèrent quelque temps, peut-être des siècles, entre la mer Bal-

1. Voir plus haut, p. 89, 171.

tique au nord, le Rhin à l'ouest, le Danube au sud, le Niémen et le Dniéper à l'est. A l'ouest, le Rhin peut avoir été la limite qui les séparait des Ibères. A l'est, leur limite approximative devait être celle de la culture du hêtre, c'est-à-dire une ligne tirée de Kœnigsberg à la Crimée et qui se rapproche du cours du Niémen et du Dniéper. En effet, le peuple européen primitif connaissait le hêtre, et l'appelait *bhâgo-s* [1]. Ce nom avec ce sens appartient à la fois au peuple européen du nord, c'est-à-dire aux Slavo-Germains, comme le prouve le germanique *bôka*, « hêtre », et au peuple européen du sud, c'est-à-dire aux Gréco-Italo-Celtes, comme le prouve le latin *fagus*. Les Hellènes arrivés dans les régions méridionales de la Grèce où le hêtre ne croît pas, y trouvèrent un chêne dont le gland servait de nourriture à la population pélasgique, et ils donnèrent à cet arbre le nom de φᾶγος, forme hellénique de l'européen *bhâgo-s*, dont le sens primitif est « ce qu'on mange » : comparez φάγειν [2].

Le caractère principal par lequel la civilisation du peuple européen primitif se distingue de la civilisation du peuple indo-européen, consiste dans le grand développement donné à l'agriculture par le peuple européen.

On a vu, p. 209, combien chez le peuple indo-européen le vocabulaire agricole était restreint. *Agro-s* qui, chez les Indo-Européens, signifiait « pâturage », prend chez les Européens le sens de terre labourée [3], et dans le même ordre d'idées, les mots nouveaux paraissent chez eux en foule : *aroyo-* ou *araya-*, « labourer »; *arotêr* ou *aratôr*, « laboureur »; *arotro-m, aratro-m*, « charrue »; *arvo-m*, « terre en culture [4] »;

1. Brugmann, *Grundriss*, t. I, p. 99, n° 105. Curtius, *Grundzüge*, n° 160, p. 188. Leo Meyer, *Vergleichende Grammatik*, 2e éd., t. I, p. 880.

2. Fick, *Vergleichendes Wörterbuch der indogermanischen Sprachen*, 2e éd., t. II, p. 1046-1048. Rappelons que les citations précédentes sont empruntées à la 3e édition. Cf. Kluge, *Etymologisches Wörterbuch*, p. 42.

3. Voyez par exemple Kluge, *Etymologisches Wörterbuch*, p. 3, au mot *Acker*.

4. Curtius, *Grundzüge*, 5e éd., n° 490, p. 341. Leo Meyer, *Vergleichende Grammatik*, 2e éd., t. I, p. 674, 675. Schade, *Altdeutsches Wörterbuch*, 2e éd., p. 27, au mot *arjan*. Brugmann, *Grundriss*. t. I, p. 95.

léisa[1] et *prca*[2], « sillon » ; SÊ, « semer » ; primitivement « jeter[3] » ; *okka, okia*, « herse[4] ». Ils appellent le grain, *grno-m*[5] ; le blé, *pûro-s*[6] ; le pois, *erevo-s, orovo-s*[7] ; la

1. Le latin *līra* pour **līsa* signifie « sillon ». Le vieux haut-allemand *leisa*, aujourd'hui *Geleise, Gleise*, veut dire « ornière ». Mais les formes correspondantes en vieux-prussien, en vieux-slave et en lituanien ont conservé le sens agricole que l'allemand a perdu. Le vieux-prussien *lyso*, le vieux slave *lĕcha* désignent une subdivision d'un champ; et le lituanien *lyse* veut dire « carreau de jardin ». Ainsi, le mot français « sillon » désigne à la fois la raie tracée par la charrue et l'ensemble formé par les rejets adossés de plusieurs raies de charrue. Leo Meyer, *Vergleichende Grammatik*, p. 802. Schade, *Altdeutsches Wörterbuch*, p. 543. Kluge, *Etymologisches Wörterbuch*, p. 110, au mot *Gleise;* p. 199, au mot *lehren*. Fick, *Vergleichendes Wörterbuch*, t. I, p. 755.

2. Le latin *porca* signifie littéralement l'intervalle entre deux sillons. C'est le même mot que l'allemand *Furche* et que le gallois *rhych*. Brugmann, *Grundriss*, t. I, p. 237, § 295.

3. La racine SÊ se trouve avec le sens de « semer » en latin, dans les langues germaniques, dans les langues celtiques, en lituanien et en vieux slave. Elle offre sa forme pleine dans le latin *sēmen*, dans le vieil irlandais *sīl* « semence », dans le gothique *mana-sēths* « humanité, » littéralement « semence d'homme ». On trouve la forme réduite dans le latin *satus* et dans le breton *had*, « semence ». Brugmann, *Grundriss*, t. I, p. 63, § 72 ; p. 256, 257, § 315. Fick, *Vergleichendes Wörterbuch*, 3e éd., t. I, p. 789, 790. Kluge, *Etymologisches Wörterbuch*, p. 279, aux mots *Saat* et *säen;* p. 281, au mot *Same*.

4. Le latin *occa*, « herse », paraît très proche parent de l'allemand *Egge* qui peut s'expliquer par une forme primitive *okja*. Schade, *Altdeutsches Wörterbuch*, p. 124. Cf. Kluge, *Etymologisches Wörterbuch*, p. 60.

5. Le mot latin *grānum* et le mot allemand *Korn* sont le genre neutre du participe passé de la racine GER, conservée en sanscrit sous la forme réduite JÎR avec une liquide résonnante longue. Cette racine veut dire « broyer », « réduire en poussière ». Son participe passé sanscrit *jīr-na-s* veut dire « réduit en poussière ». Brugmann, *Grundriss*, t. I, p. 244. F. de Saussure, *Mémoire sur le système primitif des voyelles*, p. 263.

6. En grec πυρός est le froment. On reconnaît le même mot dans le vieux slave *piro*, qui traduit le grec ὄλυρα, « espèce particulière de blé ». Le lettique *pûrji* et le lituanien *purai* désignent le froment. Curtius, *Grundzüge*, p. 287, n° 386.

7. La première forme paraît justifiée par le dérivé grec ἐρέβινθος et par le latin *ervum;* la seconde par le grec ὄροβος et par le vieil allemand *araweiz* d'où l'allemand moderne *Erbse*. Curtius, *Grundzüge*, p. 343, 494. Schade, *Altdeutsches Wörterbuch*, p. 24. Kluge, *Etymologisches Wörterbuch*, p. 67.

fève ou la lentille, *bhâbhà*[1]; le pavot, *mâkô*[2]; le navet, *râpà, rôpà*[3], en français rave. Le nom de l'orge en latin et celui de la même plante dans les langues germaniques paraissent avoir une origine commune[4].

Les animaux domestiques n'avaient plus la même importance relative que dans l'âge précédent, où l'on vivait surtout des produits du pâturage, p. 205-208. Cependant le développement continu de la partie du vocabulaire qui se rapporte à eux, montre que les Européens ne les négligèrent pas. Un nouvel oiseau de basse-cour apparaît : le canard, *nti-s*[5]. Le nom d'*apro-s*[6] est donné au sanglier pour le distinguer des animaux apprivoisés de la même espèce que l'on désigne non seulement par le vieux terme indo-européen *sû-s*, mais par une expression spécialement européenne, *porko-s*[7]. Aux an-

1. En latin *fāba;* en vieux slave *bobŭ* « lentille ». Kluge, *Etymologisches Wörterbuch*, p. 33, au mot *Bohne*.

2. En grec dorien μάκων, en vieil allemand *mâgo*, aujourd'hui *Mohn*. Curtius, *Grundzüge*, p. 162, n° 91. Kluge, *Etymologisches Wörterbuch*, p. 228. Schade, *Altdeutsches Wörterbuch*, p. 583.

3. En latin *rāpa*, en vieil allemand *ruoba*=*rôpa* avec la variante *ô*=*a* dans la racine. Le grec ῥάπυ-ς nous offre un thème différent. Curtius, *Grundzüge*, p. 350, n° 511. Schade, *Altdeutsches Wörterbuch*, p. 730; cf. p. 696. Kluge, *Etymologisches Wörterbuch*, p. 276, au mot *Rübe*.

4. Le latin *hordeum* = **ghorsdeo-m*, le vieil-allemand *gërsta*, thème *gërs-tan-* pour *ghers-dan-*. Leo Meyer, *Vergleichende Grammatik*, t. I, p. 791, 1079, 1080. Kluge, *Etymologisches Wörterbuch*, p. 105.

5. Le mot existait déjà dans la période indo-européenne, car on le trouve en sanscrit sous la forme *āti-s* qui désigne on ne sait quel oiseau d'eau. *Ati-s* représente par un *ā* la résonnance de la voyelle longue *n* de la langue indo-européenne primitive. Cette voyelle est représentée par *nē* dans le grec νῆσσα = *nētia* qui est un dérivé du thème *nti-*. Le latin *anas, anat-is*, le vieil allemand *anut* ont déformé ce mot d'après des lois qui ne sont point encore expliquées. Brugmann, *Grundriss*, t. I, p. 209, § 253. Curtius, *Grundzüge*, p. 317, n° 458. Schade, *Altdeutsches Wörterbuch*, p. 23. Kluge, *Etymologisches Wörterbuch*, p. 66.

6. En latin *aper*=**apro-s*, en vieux haut-allemand *ëbur*. Leo Meyer, *Vergleichende Grammatik*, t. I, p. 184. Kluge, *Etymologisches Wörterbuch*, p. 60.

7. En grec πόρκος, en latin *porcus*, en vieux haut-allemand *farah*. Brugmann, *Grundriss*, t. I, p. 74, 221, § 81, 272. Leo Meyer, *Vergleichende Grammatik*, t. I, p. 825. Curtius, *Grundzüge*, n° 104, p. 166. Kluge, *Etymologisches Wörterbuch*, p. 77, au mot *Ferkel*. Fick, *Vergleichendes Wörterbuch*, 3e éd., t. I, p. 669.

ciens noms du bouc et de la chèvre *bhugo-s* et *agi-s* ou *agà*, se joignent deux noms nouveaux, *capro-s* [1] et *ghaido-s* [2]. Pour l'espèce ovine, encore un nom nouveau, *agno-s* [3]. A la liste des animaux sauvages qu'il chassait s'ajoute le cerf, *elen-*, *elno-s* [4].

Le peuple européen connaissait la mer, *mari* ou *mori* [5]. Il y prenait le homard, *kmmaro-s* [6], et le phoque, *selago-s* et *selaghos* [7]. Il y recueillait du sel, *sal*, dont il assaisonnait ses aliments [8].

Il avait apporté en Europe les métaux, il connaissait déjà probablement en Asie avant d'être séparé des Ariens l'or, l'argent et le bronze. Il inventa un nom nouveau pour l'or, *auso-m* [9], mais ne découvrit point de métal nouveau. Le fer en Europe est postérieur à la séparation des races européennes

1. En latin *caper* = *capro-s*, en vieux scandinave *hafr*, en anglo-saxon *häfar*. Curtius, *Grundzüge*, p. 142, n° 37. Schade, *Altdeutsches Wörterbuch*, p. 362. Kluge, *Etymologisches Wörterbuch*, p. 117, au mot *Haber*. Brugmann, *Grundriss*, t. I. p. 91, § 97. Le grec κάπρο-ς a pris un sens différent de celui qui paraît primitif: il signifie « sanglier ».

2. En latin *hædus*, « chevreau », en gothique *gait-s*, qui est l'allemand moderne *Geiss*, « chèvre ». Leo Meyer, *Vergleichende Grammatik*, t. I, p. 1047. Kluge, *Etymologisches Wörterbuch*, p 102. Schade, *Altdeutsches Wörterbuch*, p. 250. Fick, *Vergleichendes Wörterbuch*, 3e éd., t. I, p. 584.

3. En latin *agnus;* le vieux slave *jagnĭcĭ* paraît dérivé du thème *agno-*. Fick, *Vergleichendes Wörterbuch*, 3e éd., t. I, p. 479. Curtius, *Grundzüge*, p. 591, n. *.

4. 1° En arménien *eln*, en grec ἔλαφος = **eln-bhos;* en gallois *elain*, « biche »; en grec ἔλλος, « petit de cerf » = *elno-s*. Brugmann, *Grundriss*, t. I, p. 50, 51, n° 63; p. 172, n° 204; p. 216, n° 263.

5. En latin *mare*, thème *mari-*; en gothique *marei*, thème *mariān-;* en gaulois *mori-*. Kluge, *Etymologisches Wörterbuch*, p. 220. Schade, *Altdeutsches Wörterbuch*, p. 591, 592. Fick, *Vergleichendes Wörterbuch*, 3e éd., p. 717.

6. En grec κάμαρος ou κάμμαρος. En allemand *Hummer*. Kluge, *Etymologisches Wörterbuch*, p. 141, 142.

7. En vieux haut-allemand *sëlach*, en grec σέλαχος, σελάχιον. Schade, *Altdeutsches Wörterbuch*, p. 752. Fick, *Vergleichendes Wörterbuch*, 3e éd., t. I, p. 796.

8. En grec ἅλ-ς, qui a remplacé par l'esprit rude un *s* initial conservé dans le latin *sal*, gothique *salt*, vieil-irlandais *salan*. Brugmann, *Grundriss*, p. 94, n° 99. Curtius, p. 548, n° 657. Kluge, *Etymologisches Wörterbuch*, p. 281.

9. En latin *aurum* = **auso-m;* comparez l'accusatif singulier vieux-prussien *ausi-n*, même sens. Fick, *Vergleichendes Wörterbuch*, t. I, p. 512.

qui, à l'époque si ancienne dont nous nous occupons, ne formaient encore qu'un seul peuple. Aussi l'usage des instruments de pierre n'avait-il pas encore disparu. Les Européens ont créé le mot *saxo-m* [1], qui signifiait à la fois pierre et couteau et qui plus tard conserva le premier sens seulement en latin, le second dans les langues germaniques. Nous pouvons signaler deux nouveaux noms d'outils, *aqvesi-* [2], « la hache », *skalmâ* [3], « le couteau ». Le substantif *krti-s* [4] « claie », atteste que l'art du vannier était au moins à ses débuts.

L'organisation politique se complique d'un élément nouveau. A côté du roi, *rêk-s*, mot déjà connu, p. 204, « celui qui gouverne et qui brille, » la cité, *teutâ* [5], dérivé nouveau de TU, « pouvoir » et signifiant « celle qui a le pouvoir » : ainsi, en regard de l'autorité monarchique, la première notion des droits du citoyen. A l'idée de cité s'oppose l'idée d'étranger, *ghosti-s* [6]; « à la fois hôte et ennemi ». Le sens propre de ce mot paraît être « celui qui mange chez autrui ». Le mot *va-*

1. En latin *saxum*, « pierre », en vieux haut-allemand *sahs*, en vieux scandinave *sax*, « couteau. » Schade, *Altdeutsches Wörterbuch*, p. 735, 736. Fick, *Vergleichendes Wörterbuch*, p. 3e éd., t. I, 791.

2. En gothique *aqizi;* thème **aqesiā*, en grec ἀξίνη pour *aqesinā*. Schade, *Altdeutsches Wörterbuch*, p. 9, au mot *acus*. Kluge, *Etymologisches Wörterbuch*, p. 19, au mot *Axt*. Fick, *Vergleichendes Wörterbuch*, 3e éd., t. I, p. 480.

3. En grec σκάλμη et en vieux-scandinave *scālm*, féminin. Curtius, *Grundzüge*, no 664, p. 552. Fick, *Vergleichendes Wörterbuch*, 3e éd., t. I, p. 814.

4. En latin *crātes*, en vieux haut-allemand *hurt*, thème *hurti-*. Schade, *Altdeutsches Wörterbuch*, p. 434. Leo Meyer, *Vergleichende Grammatik*, t. I, p. 1014. Kluge, *Etymologisches Wörterbuch*, p. 143. Fick, *Vergleichendes Wörterbuch*, 3e éd., t. I, p. 525.

5. Gothique *thiuda*, vieux-prussien *tauta*, sabin *touta*, ombrien *tūta*, *tōta*. Schade, *Altdeutsches Wörterbuch*, p. 104, au mot *diot*. Kluge, *Etymologisches Wörterbuch*, p. 49, au mot *deutsch*. Fick, *Vergleichendes Wörterbuch*, 3e éd. t. I, p. 602.

6. En gothique *gast-s*, thème *gasti-*, « hôte, » en latin *hosti-s*, « étranger », et par extension « ennemi ». Kluge, *Etymologisches Wörterbuch*, p. 97, 98. Schade, *Altdeutsches Wörterbuch*, p. 271. Brugmann, *Grundriss*, t. I, p. 78, § 83. Fick, *Vergleichendes Wörterbuch*, 3e éd., t. I, p. 583.

dhi-, « gage [1] », constate l'usage de contrats nouveaux (cf. p. 204) [2].

De tous ces caractères, spéciaux à la civilisation du peuple européen, ceux auxquels on doit attacher le plus d'importance, parce qu'ils sont surtout nettement caractéristiques, ce sont : 1° le développement considérable de l'agriculture et la connaissance des céréales; 2° l'usage des métaux. Ce sont les Européens qui ont introduit en Europe la culture des céréales, inconnue aux Pélasges et aux Ibères primitifs et que les Phéniciens n'avaient point encore apportée à ces deux peuples. Quant aux métaux connus des Européens, ils l'étaient probablement aussi des Pélasges et des Ibères.

Il pouvait donc y avoir une certaine analogie entre la civilisation des Européens conquérants, environ vingt siècles avant notre ère, et celle des Pélasges ou des Ibères vaincus par eux.

Mais ce que l'on ne peut admettre, c'est que l'on confonde avec les Européens de cette date, ces populations des cavernes de la Gaule, de la Germanie et de la Scandinavie qui ne possédaient pas plus les métaux que l'agriculture. Les Européens ont pu, à une époque plus reculée, mener le même genre de vie que les habitants des cavernes et n'avoir comme eux ni agriculture ni métaux, mais alors ils n'avaient pas quitté l'Asie; ce serait donc en Asie et non en Europe qu'on devrait trouver les débris des haches et des couteaux de pierre dont ils se seraient servis avant de connaître les métaux. Parmi les haches et les couteaux de pierre qui tous les jours sont recueillis sur notre sol en si grand nombre par les collectionneurs, il en est sans doute qui peuvent, qui doivent

1. En latin *vadi-monium*. Le gothique *vadi* suppose un thème *vadia-*. Le grec ἄεθλον = *a-vedhlo-m* paraît se rattacher à une racine VEDH variante de la racine VADH d'où *vadi-*. F. de Saussure, *Mémoire sur le système primitif des voyelles*, p. 283. Curtius, *Grundzüge*, p. 249, n° 301. Leo Meyer, *Vergleichende Grammatik*, t. I, p. 1091. Schade, *Altdeutsches Wörterbuch*, p. 1071-1072. Kluge, *Etymologisches Wörterbuch*, p. 372, au mot *Wett*.

2. Fick, *Die ehemalige Spracheinheit der Indogermanen Europas*, p. 286-292.

même avoir été employés par les Européens aux mêmes usages que les instruments métalliques analogues; mais ces instruments de pierre existaient concurremment avec des instruments métalliques qui ont été depuis détruits pour la plupart, soit par la rouille, soit par le fondeur.

Le témoignage des langues fait remonter l'usage de ces instruments métalliques chez les Indo-Européens bien plus haut que l'époque déjà si vieille où l'Europe vit arriver les maîtres dont le nom est dérivé du sien. Vêtus d'étoffes de laine, le cou orné de colliers d'or et de bronze, la main armée d'épées de bronze et de couteaux de pierre, ils étaient assis dans leurs chars, que traînaient des bœufs et des chevaux sous le joug, et des troupeaux de vaches, de moutons, de chèvres, de cochons et d'oies les accompagnaient. Ils dressèrent leurs maisons de bois dans la vallée du Danube, dans les régions qui devaient être un jour l'empire d'Autriche et l'Allemagne, et au grand étonnement des sauvages indigènes de ces contrées, tracèrent dans ce sol encore vierge les premiers sillons de la charrue. La charrue et le blé ont été pour eux une des bases d'une puissance infiniment supérieure à celle des races qui les avaient précédés dans la même partie du monde. En augmentant dans une énorme proportion la production de la terre, ils purent accroître parmi eux en une proportion analogue la densité de la population; et dans le nombre de leurs guerriers, autant que dans la supériorité de leur intelligence, formée au contact des grands empires asiatiques du bassin de l'Euphrate, ils ont trouvé le principe de la victoire et la cause des conquêtes que nous allons bientôt raconter.

Vers l'an deux mille avant notre ère ou environ, le peuple européen se divisa en trois groupes. Un de ces groupes se composait des populations qui furent dans l'antiquité connues sous les noms de Thraces, d'Illyriens et de Ligures. Ce fut ce groupe qui le premier, s'avançant vers le sud, pénétra victorieux dans la péninsule des Balkans, en Italie, dans la région plus tard appelée Gaule, dans la péninsule hispanique.

Un autre groupe fut constitué : 1° par les ancêtres des Grecs

ou Hellènes ; 2° par les ancêtres des peuples qu'on est convenu d'appeler Italiotes et qui se divisèrent plus tard en Ombriens, Osques et Latins ; 3° par les ancêtres des Celtes. Ce groupe paraît être resté tout entier dans la vallée du haut et du moyen Danube jusqu'au XVe ou au XIVe siècle (?) où les Grecs envahirent la péninsule des Balkans et où les Italiotes vinrent s'établir dans la région à laquelle ils durent leur nom. Les Celtes continuèrent d'habiter la partie occidentale de la vallée du Danube. Leurs conquêtes dans l'ouest de l'Europe paraissent n'avoir pas commencé longtemps avant le sixième siècle. Leurs conquêtes orientales sont beaucoup postérieures.

Les Slavo-Germains, leurs voisins du nord-est, n'ont eu d'histoire que bien plus tardivement. Ils forment le troisième groupe des Européens.

CHAPITRE II.

LES SCYTHES.

Sommaire. § 1. La langue des Scythes est iranienne, par conséquent asiatique. — § 2. Les Scythes sont nomades. — § 3. Leur limite occidentale. — § 4. Les monts Rhipées, les Hyperboréens et les Celtes. — § 5. Les Scythes arrivent en Europe, 1500 ans environ avant J.-C. — § 6. Les Amazones. — § 7. Les Sarmates. — § 8. Les Chalybes et le fer, v^e^-iiie siècle. — § 9. Le fer au xe siècle. — § 10. Les Cimmériens, x^e^-viie siècles. — § 11. Les Cimbres, fin du iie siècle avant J.-C. — § 12. Les Cymry au moyen âge. — § 13. Les Cimmériens sont probablement Thraces. — § 14. Chronologie scythique. — § 15. Migration celtique à l'ouest du Rhin vers la fin du viie siècle (?). — § 16. Le fer et la culotte des Scythes chez les Celtes.

§ 1. *La langue des Scythes est iranienne, par conséquent asiatique.*

On a désigné sous le nom d'Européens dans le chapitre précédent, trois groupes : 1° Les Thraces, les Illyriens, les Ligures ; 2° Les Gréco-Italo-Celtes ; 3° Les Slavo-Germains ; mais outre ces trois groupes on reconnaît en Europe dès l'aube de l'histoire une race indo-européenne, étrangère à la famille européenne : malgré son domaine géographique elle appartient à la famille asiatique ou arienne ; dans cette famille elle se rattache à la branche iranienne ou médo-perse ; c'est la race scythique. Il ne faut pas confondre les Scythes avec les Touraniens. Les Turcs, les Hongrois nouveaux venus en Europe, les Fin-

nois, qui habitent l'Europe depuis une époque préhistorique, sont des Touraniens : la race à laquelle ils appartiennent, la langue qu'ils parlent sont toutes deux étrangères à la race indo-européenne, à la langue indo-européenne, tandis que, si les Scythes malgré leur domaine géographique ne sont pas européens, leur place dans la famille indo-européenne a été déterminée avec une certitude qui paraît échapper à toute contestation [1].

Ainsi le nom des Rhôxolans, peuplade scythe établie entre le Tanaïs (Don) et le Borysthène (Dniéper [2]), ne diffère que par le suffixe de nom de Rhoxane, femme perse qu'épousa Alexandre le Grand. Ce nom est en zend *raokshna*, et veut dire « brillante » ; or le zend ou langue de l'Avesta est un des dialectes les plus anciens de la langue des Iraniens aujourd'hui Persans [3]. La racine du mot scythe *Rhoxolanos* comme du mot zend *raokshna*, est REUKS, RUKS, « briller », qui a changé son *r* en *l* dans les langues européennes, par exemple dans le latin *il-lustris*, = *in-luks-tri-s* dans l'anglo-saxon *lioxan* « briller », et dans le vieux prussien *laux-no-s*, « étoiles [4] ».

1. Le travail fondamental sur cette matière est un mémoire de K. Müllenhoff dans *Monatsbericht der koeniglichen Akademie der Wissenschaften zu Berlin*, août 1866, p. 549 et suiv. Il est sur ce point la base des travaux de M. Fick auxquels nous renvoyons cependant parce qu'ils sont plus accessibles à la plupart des lecteurs. La doctrine de K. Müllenhoff a été adoptée par Duncker, *Geschichte des Alterthums*, 5e édition, t. II, 1878, p. 442-444 et par Ernst Bonnell, *Beitraege zur Alterthumskunde Russlands*, Saint-Pétersbourg, 1882, t. I, p. 477-490. Je ne crois pas qu'il y ait à tenir compte de la réfutation essayée par Kuno, *Forschungen im Gebiete der alten Völkerkunde*. Erster Theil. *Die Skythen*, 1871.

2. Ῥωξολανοὶ δ' ἀρκτικώτατοι τὰ μεταξὺ τοῦ Τανάιδος καὶ τοῦ Βορυσθένους νεμόμενοι πεδία. Strabon, VII, 3, § 17; éd. Didot-Müller et Dübner, p. 254, l. 34-35. Rhoxolani, Sarmatica gens... magna spe Moesiam irruperant. Tacite, *Histoires*, I, 79; éd. Teubner-Halm, t. II, p. 42. Cf. Forbiger, *Handbuch der alten Geographie*, t. III, p. 1121.

3. Brugmann, *Grundriss*, t. I, p. 5. Le vieux persan des inscriptions remonte plus haut, 520-350 avant J.-C.

4. Fick, *Vergleichendes Wörterbuch der indogermanischen Sprachen*, 3e éd., t. I, p. 199. Curtius, *Grundzüge der griechischen Etymologie*, 5e édition, p. 161.

Un autre mot caractéristique qui se trouve comme premier ou second terme dans plusieurs composés scythes est le substantif *aspo-*, « cheval ». La forme de ce mot dans le vieux perse des inscriptions et en zend est *aspa-*. Les autres langues indo-européennes n'ont pas de *p* dans ce mot qui est en sanscrit *açvas*, en latin *equus*, ou si elles y ont un *p*, comme dans le grec ἵππος, et dans le gaulois *epo-*, « cheval », elles ne placent pas de sifflante devant ce *p* [1]. Les mots scythes dans lesquels *aspo-*, «cheval», entre comme élément de composition, sont : Ἀριμ-ασποί, « ceux qui ont des chevaux fidèles [2] », Ἄσπ-ουργος, « celui qui a une troupe de chevaux [3], » Βαιόρ-ασπος, « celui qui a dix mille chevaux [4], » Βανάδ-ασπος, « celui qui triomphe par son cheval [5] », Βορ-ασπώ-καβος, « celui qui connaît les meilleurs chevaux [6] ».

Le préfixe zend *hu*, en sanscrit *su*, « bien [7] », se reconnaît dans la première syllabe χο de plusieurs noms scythes, Χό-δαι-

1. Fick, *Vergleichendes Wörterbuch der indogermanischen Sprachen*, 3e éd., t. I, p. 5. Curtius, *Grundzüge*, 5e édition, p. 462. Brugmann, *Grundriss*, § 161, p. 146. Hübschmann dans la *Zeitschrift* de Kuhn, t. XXIV, p. 380.

2. Le premier terme serait en zend *airyaman*, « obéissant ». Fick, *Vergleichendes Wörterbuch*, 3e éd., t. I, p. 274. Il est question des Arimaspes, dans Hérodote, III, 116; IV, 13, 27; éd. Didot-Dindorf, p. 170, 188, 192; Teubner-Dietsch, t. I, p. 271, 300, 306. Dans ce dernier passage Hérodote dit que leur nom est scythe, mais il en a donné une traduction inadmissible :

Οὐνομάζομεν αὐτοὺς Σκυθιστὶ Ἀριμασπούς· ἄριμα γὰρ ἓν καλέουσι Σκύθαι, σποῦ δὲ τὸν ὀφθαλμόν.

3. On aurait dit en zend *aspa-ûra-ka; ûra* veut dire « troupeau » et *ka* est un suffixe de dérivation. Fick, *Die ehemalige Spracheinheit der Indogermanen Europas*, p. 406.

4. Le premier terme est le zend *bâevara*. Fick, *ibid.*

5. Le premier terme est le zend *vanañt* « triomphant », *Banad-aspos* était roi des Iazyges. Πρότερον μὲν γὰρ τὸν Βανάδασπον τὸν δεύτερόν σφων βασιλέα [οἱ Ἰάζυγες] ἔδησαν ὅτι διεκηρυκεύσατο αὐτῷ. Dion Cassius, LXXI, § 16; éd. Bekker, t. II, p. 342. Fick, *ibid.* Sur les Iazyges, voir plus bas, p. 226, n. 5.

6. Le premier terme s'explique par le zend *vara* « le meilleur », et le troisième par le zend *kavan* « celui qui connaît ». Fick, *ibid.*

7. Brugmann, *Grundriss*, p. 415; Curtius, *Grundzüge*, p. 244. Dans le vieux perse des inscriptions l'*h* initial de *hu* n'est pas noté.

νος, « celui qui a une bonne loi [1] », Χο-ρόαθος, « celui qui est d'une belle croissance [2] », Χό-φραζμος, « celui qui se rend fort utile [3] ». Le nom des Sarmates, Σαυρο-μάται, un des peuples les plus importants de la race scythique, s'explique par le zend *çaora*, « lame », et par un suffixe [4]. Celui des Iazyges, en grec Ἰάζυγες [5], est dérivé du zend *yazu*, « grand [6] ».

Les Scythes donc, — au moins les Scythes d'Europe, ceux qu'Hérodote appelle Scolotes, et les Sarmates, — sont un rameau de la race iranienne : restés d'abord à l'ouest de la mer Caspienne, dans les contrées qui furent le berceau de cette race comme de tous les Indo-Européens, ils paraissent s'être séparés politiquement des autres Iraniens, 1500 ans avant notre ère. C'est du moins la date que d'après les traditions des Scythes eux-mêmes, Hérodote donne à la naissance de leur nation [7]. Alors s'étant engagés sur la route suivie par les Européens dans leur migration d'Asie en Europe, ils s'établirent à l'Est des Européens, sur le sol laissé vide à l'orient du Dniéper et du Niémen, dans la portion méridionale de l'empire actuel de Russie. Plus tard, comme nous le verrons, l'empire scythe dépassa le Dniéper, atteignit le Danube au sud et s'étendit à l'ouest jusqu'à la mer du Nord, jusque dans les contrées situées au nord-est de la mer Adriatique auprès des Alpes orientales. En effet, on trouve les Scythes dans ces régions au v[e] et au iv[e] siècle avant notre ère.

1. Le second terme est le zend *daêna* « loi ». Fick, *ibid.*, p. 407.
2. Le second terme est le zend *raodha* « croissance ». Fick, *ibid.*
3. Le second terme est le zend *frâshmi* « celui qui se rend utile ». Fick, *ibid.*
4. Fick, *ibid.* Sarmatæ, Græcis Sauromatæ. Pline, *Histoire naturelle*, IV, 80; éd. Teubner-Ianus, t. I, p. 173.
5. Οἱ Ἰάζυγες Σαρμάται. Strabon, VII, 3, § 17; éd. Didot-Müller et Dübner, p. 254, l. 25. Iazyges Sarmatae. Pline, *Histoire naturelle*, IV, § 80; éd. Teubner-Ianus, t. I, p. 173. Les Iazyges habitaient au nord de la mer d'Azof. Voir sur eux Forbiger, *Handbuch der alten Geographie*, III, 1121.
6. Fick, *ibid.*
7. Γεγονέναι μέν νυν σφέας ὧδε λέγουσι οἱ Σκύθαι, ἔτεα δέ σφι, ἐπείτε γεγόνασι, τὰ σύμπαντα λέγουσι εἶναι ἀπὸ τοῦ πρώτου βασιλέος Ταργιτάου ἐς τὴν Δαρείου διάβασιν τὴν ἐπὶ σφέας χιλίων οὐ πλέω, ἀλλὰ τοσαῦτα. Hérodote, IV, 7, § 1; éd. Teubner-Dietsch, t. I, p. 297; Didot-Dindorf, p. 186.

§ 2. *Les Scythes sont nomades.*

Les Scythes pour la plupart étaient restés pasteurs et nomades : par ce caractère ils se distinguent nettement du groupe européen, chez qui l'agriculture tenait une si grande place, et dont la vie était ordinairement sédentaire. Hippocrate, au ve siècle avant notre ère, nous a fait un tableau du genre d'existence que menaient les Scythes de son temps. « Ils sont appelés » nomades », dit-il, « parce qu'ils n'ont pas d'habitation fixe, et » qu'ils demeurent dans des chariots. Les plus petits de ces » chariots ont quatre roues, les autres en ont six ; ils sont » fermés avec du feutre et construits comme des maisons ; les » uns n'ont qu'une chambre, les autres en ont trois ; ils sont » impénétrables à la pluie, à la neige et au vent ; ils sont traî» nés les uns par deux, les autres par trois paires de bœufs » sans cornes ; c'est le froid qui en prive ces animaux. Les » femmes demeurent dans ces chariots ; les hommes les ac» compagnent à cheval, suivis de leurs moutons, de leurs » vaches et de leurs chevaux. Ils demeurent dans le même » lieu tant que le fourrage y suffit à la nourriture de leurs » bestiaux ; quand tout est consommé, ils se transportent » ailleurs. Ils mangent des viandes cuites et boivent du lait » de jument, ils font aussi avec ce lait du fromage »[1]. Hippocrate ajoute que les Scythes portent des pantalons et il trouve à ce vêtement, au point de vue de l'hygiène, des inconvénients aussi graves qu'étranges.

Les traits caractéristiques de ce tableau se retrouvent dans beaucoup d'autres auteurs, dont quelques-uns plus anciens. On a cru, dès l'antiquité, devoir reconnaître les Scythes dans le passage de l'*Iliade* où Jupiter, perdant de vue les Grecs et les Troyens, tourne ses regards vers la terre des Thraces, et voit près d'eux d'abord les Mysiens (c'est-à-dire les habitants de la Mésie, au

1. Hippocrate, *Des airs, des eaux et des lieux*, § 18 ; éd. Littré, t. II, p. 68-69.

sud du Danube), ensuite les peuples qui traient les juments pour se nourrir de leur lait[1]. Ces peuples innommés sont distingués des précédents par un usage qu'Hippocrate au ve siècle nous donne pour celui des Scythes, mais que la littérature hésiodique avait constaté environ deux siècles avant lui. C'est dans cette littérature que pour la première fois le nom des Scythes se rencontre. Or, elle ajoute à ce nom cette indication curieuse que les Scythes traient les juments[2]. Le soi-disant Hésiode paraît encore parler des Scythes sans les nommer dans le passage où, racontant le voyage de Phineus poursuivi par les Harpyes, il le fait aller dans la terre des peuples qui se nourrissent de lait et qui ont leurs maisons sur des chariots[3]; ces deux observations lui sont communes avec Hippocrate. On trouve la seconde chez Eschyle[4].

Hérodote, contemporain d'Hippocrate, complète ces descriptions par un trait nouveau. Il ne conteste pas que la plus grande partie des Scythes ne fût nomade ; mais il raconte qu'il y avait à l'orient du Borysthène (c'est-à-dire du Dniéper), des Scythes agriculteurs qui semaient du froment ; toutefois, ajoute-t-il, c'était pour le vendre et non pour le manger[5].

1. Νόσφιν ἐφ' ἱπποπόλων Θρῃκῶν καθορώμενος αἶαν,
Μυσῶν τ' ἀγχεμάχων καὶ ἀγαυῶν Ἱππημολγῶν
Γλακτοφάγων Ἀβίων τε, δικαιοτάτων ἀνθρώπων.

Iliade, XIII, 4-6.

2. Πῶς οὖν ἠγνόει τοὺς Σκύθας ὁ ποιητὴς, Ἱππημολγοὺς καὶ Γαλακτοφάγους τινὰς προσαγορεύων; Ὅτι γὰρ οἱ τότε τούτους Ἱππημολγοὺς ἐκάλουν, καὶ Ἡσίοδος μάρτυς ἐν τοῖς ὑπ' Ἐρατοσθένους παρατεθεῖσιν ἔπεσιν·

Αἰθίοπας Λίγυάς τε ἰδὲ Σκύθας ἱππημόλγους.

Hésiode, fragm. cxxxii; éd. Didot, p. 61-62; cf. Strabon, VII, 3, 57; éd. Didot-Müller et Dübner, p. 249, l. 39-44.

3. Ἡσίοδον δὲ ἐν τῇ καλουμένῃ Γῆς περιόδῳ τὸν Φινέα ὑπὸ τῶν Ἁρπυιῶν ἄγεσθαι

Γλακτοφάγων εἰς αἶαν, ἀπήναις οἰκί' ἐχόντων.

Hésiode, fragm. cxxxi; éd. Didot, p. 61; cf. Strabon, VII, 3, 59; éd. Didot-Müller et Dübner, p. 251, l. 21-24.

4. Σκύθας δ' ἀφίξει νομάδας, οἳ πλεκτὰς στέγας — πεδάρσιοι ναίουσ' ἐπ' εὐκύκλοις ὄχοις. Eschyle, *Prométhée*, vers 709-710. Guill.-Dindorf, *Poetarum scenicorum græcorum... fabulae*, 5e édition, p. 8.

5. Sur les Scythes agriculteurs, voir Hérodote, IV, 17 et 18; sur les Scythes nomades, voir le même livre, c. 11, 17, 19, 20 et 22; éd. Teub-

Ephore, au quatrième siècle avant J.-C., connaît, comme Hérodote, des Scythes cultivateurs ; mais il fait observer que le plus grand nombre des Scythes est nomade, que ces derniers emportent leurs maisons dans leurs voyages et se nourrissent du lait de leurs juments [1]. Au temps de Tacite, un siècle après notre ère, il y avait encore des Scythes qui menaient l'existence vagabonde de leurs ancêtres contemporains d'Homère, x[e] siècle, et de la littérature hésiodique, IX[e]-VII[e] siècle, et qui passaient leur vie dans des chars ou sur des chevaux, c'étaient les Sarmates, comme les appelaient les Romains [2]. Les Grecs disaient Sauromates, ce qui paraît être une prononciation plus conforme à l'étymologie.

Hérodote nous donne une liste de tribus perses, au nombre, de dix : six cultivent la terre, quatre sont nomades [3]. Il y a donc entre les mœurs des Scythes et celles des Perses une ressemblance analogue à celle qui existe entre les langues de ces deux peuples. On ne s'étonnera par conséquent pas si Pline nous dit que les Sarmates, une tribu scythique, sont les descendants des Mèdes [4], peuple de race iranienne comme les Perses, et si Ammien Marcellin avance que les Perses ont été originairement des Scythes [5]. Un passage curieux d'Ephore,

ner-Dietsch, t. I, p. 302, 303; 299, 302, 303, 304; Didot-Dindorf, p. 187, 189, 190.

1. *Οἰκοφόρα δ' ὡς εἴρηκε, καὶ σιτούμενα*
γάλακτι, ταῖς Σκυθικαῖσι θ' ἱππομολγίαις.

Éphore, fragm. 78, extrait de Scymnus de Chio; Didot-Müller, *Fragm. histor. græc.*, t. I, p. 257.

2. Omnia diversa Sarmatis sunt in plaustro equoque viventibus. Tacite, *Germanie*, 46; éd. Teubner-Halm, t. II, p. 244.

3. *Ἔστι δὲ τάδε, ἐκ τῶν ὧλλοι πάντες ἠρτέαται Πέρσαι· Πασαργάδαι, Μαράφιοι, Μάσπιοι·... ἄλλοι δὲ Πέρσαι εἰσὶ οἵδε· Πανθιαλαῖοι, Δηρουσιαῖοι, Γερμάνιοι· οὗτοι μὲν πάντες ἀροτῆρές εἰσι, οἱ δὲ ἄλλοι νομάδες, Δάοι, Μάρδοι, Δροπικοὶ, Σαγάρτιοι.* Hérodote, I, 125, § 3, 4; éd. Teubner-Dietsch, t. I, p. 69; Didot-Dindorf, p. 43. *Εἰσὶ δέ τινες νομάδες ἄνθρωποι Σαγάρτιοι καλεόμενοι ἔθνος μὲν Περσικὸν καὶ φωνῇ.* Hérodote, VII, 85, § 1; Teubner, t. II, p. 158; Didot, p. 342.

4. Tanain amnem gemino ore influentem incolunt Sarmatae, Medorum ut ferunt suboles. Pline, VI, § 19; éd. Teubner-Ianus, t. I, p. 220.

5. Persae, qui sunt originitus Scythae, pugnandi sunt peritissimi. Ammien Marcellin, XXXI, 2, § 20 ; éd. Teubner-Gardthausen, t. II, p. 236.

combiné avec un passage fort intéressant d'Hérodote, confirme cette doctrine : on le verra au paragraphe suivant.

§ 3. *Limite occidentale des Scythes.*

Suivant Ephore, les Celtes s'étendent au nord jusqu'au couchant d'été ; les Indiens s'avancent au nord jusqu'au levant d'été ; toutes les régions septentrionales comprises entre ces deux peuples sont occupées par les Scythes [1], qui par conséquent sont limitrophes des Celtes. Or, Hérodote place au nord du Danube un peuple qu'il appelle Sigynnes. Les Sigynnes occupent aussi des pays au sud du Danube, car ils s'étendent jusqu'auprès des Hénètes ou Vénètes établis sur les bords de l'Adriatique, aux environs de la ville actuelle de Venise [2]. Voisins des Hénètes, les Sigynnes demeurent par conséquent aussi dans le voisinage des Celtes, habitants de la vallée du Haut-Danube et des montagnes qui bordent cette vallée. Les Sigynnes mentionnés par Apollonius parmi les riverains du Danube [3], paraissent avoir fourni la première partie du nom antique de la ville de *Sigindunum* ou *Singidunum* [4], aujourd'hui Belgrade, dont le second terme est gaulois et date des conquêtes celtiques en Illyrie et en Thrace, c'est-à-dire problablement des environs de l'année 300 avant notre ère. Etant donnée cette situation géo-

1. Τὸν μὲν γὰρ ἀπηλιώτην καὶ τὸν ἐγγὺς ἀνατολῶν τόπον Ἰνδοὶ κατοικοῦσι· τὸν δὲ πρὸς νότον καὶ μεσημβρίαν Αἰθίοπες νέμονται· τὸν δὲ ἀπὸ Ζεφύρου καὶ δυσμῶν Κελτοὶ κατέχουσι· τὸν δὲ κατὰ βοῤῥᾶν καὶ τοὺς ἄρκτους Σκύθαι κατοικοῦσιν... Οἱ μὲν γὰρ Ἰνδοὶ εἰσὶ μεταξὺ θερινῶν καὶ χειμερινῶν ἀνατολῶν. Κελτοὶ δὲ τὴν ὑπὸ θερινῶν μέχρι χειμερινῶν δυσμῶν χώραν κατέχουσι... Ἡ δὲ τῶν Σκυθῶν κατοίκησις τοῦ ἡλίου τῆς περιφορᾶς τὸν διαλείποντα κατέχει τόπον. Éphore, fragm. 38; Didot-Müller, *Fragm. histor. græc.*, t. I, p. 243.

2. Μούνους δὲ δύναμαι πυθέσθαι οἰκέοντας πέρην τοῦ Ἴστρου ἀνθρώπους τοῖσι οὔνομα εἶναι Σιγύννας ἐσθῆτι χρεομένους Μηδικῇ... Κατήκειν δὲ τούτων τοὺς οὔρους ἀγχοῦ Ἐνετῶν τῶν ἐν τῷ Ἀδρίῃ. Εἶναι δὲ Μήδων σφέας ἀποίκους λέγουσι. Hérodote, V, 9; éd. Teubner-Dietsch, t. II, p. 3; Didot-Dindorf, p. 241.

3. Οὔτ' οὖν Θρήϊξιν μιγάδες Σκύθαι, οὔτε Σίγυννοι.
Apollonius, *Argonautiques*, IV, 320; éd. Didot-Lehrs, p. 84. Ce vers appartient au récit du voyage des Argonautes sur le Danube ou Istros.

4. Cette observation est de M. Diefenbach, *Celtica*, t. II, p. 31.

graphique, les Sigynnes sont évidemment compris parmi les Scythes d'Ephore; aussi le scholiaste d'Apollonius les qualifie-t-il de Scythes [1]. Or, ils portent le costume médique, nous rapporte Hérodote, et ils disent qu'ils sont issus des Mèdes [2].

Le costume médique en usage chez les Sigynnes mérite notre attention : une de ses pièces principales était le pantalon ; ce vêtement porté par les Scythes, suivant une observation d'Hippocrate déjà mentionnée, p. 227, est suivant Hérodote lui-même une des parties caractéristiques du costume des Perses par opposition au costume des Grecs [3]. Les Sigynnes portaient, comme le reste des Scythes, le pantalon des Mèdes et des Perses, et ils en avaient comme eux apporté l'usage des pays qui ont été le berceau commun de la race iranienne, le berceau des Scythes comme des Mèdes et des Perses.

L'émigration des Scythes d'Europe ou Scolotes, leur départ d'Asie avait été, nous dit Hérodote, occasionnée par une guerre avec les Massagètes [4], autre tribu scythique [5]. Le premier établissement des Scythes d'Europe en Asie paraît avoir été sur les

1. Apollonius, *Argonautiques*, IV, 320. *Καὶ Σίγυνοι δὲ ἔθνος Σκυθικόν.* Ce passage du scholiaste est cité par M. Diefenbach, *ibid.*

2. *Σιγύννας, ἐσθῆτι δὲ χρεομένους Μηδικῇ... εἶναι δὲ Μήδων σφέας ἀποίκους λέγουσι.* Hérodote, V, 9; éd. Teubner-Dietsch, t. II, p. 3; Didot-Dindorf, p. 34.

3. *Ἀναξυρίδας δὲ ἔχοντες ἔρχονται ἐς τὰς μάχας καὶ κυρβασίας ἐπὶ τῇσι κεφαλῇσι.* Hérodote, V, 49, § 4; éd. Teubner-Dietsch, t. II, p. 22; éd. Didot-Dindorf, p. 253. Ces paroles font partie du discours qu'aurait prononcé à Sparte, Aristagoras, tyran de Milet, venu en Grèce pour solliciter du secours contre les Perses vers l'an 500 av. J.-C. Cf. Hérodote, VII, 64; éd. Teubner-Dietsch, t. II, p. 153; Didot-Dindorf, p. 338. Sur l'usage de la culotte chez les Mèdes et les Perses, voir le *Thesaurus linguæ græcæ;* éd. Didot, t. I, 2e partie, col. 479, au mot *Ἀναξυρίς*.

4. *Σκύθας τοὺς νομάδας οἰκέοντας ἐν τῇ Ἀσίῃ πολέμῳ πιεσθέντας ὑπὸ Μασσαγετέων οἴχεσθαι διαβάντας ποταμὸν Ἀράξεα ἐπὶ γῆν τὴν Κιμμερίην.* Hérodote, IV, 11, § 1; éd. Teubner-Dietsch, t. I, p. 299; Didot-Dindorf, p. 187.

5. *Ηὐξήθη γὰρ ἐπὶ πολὺ τοῦτο τὸ ἔθνος [οἱ Σκύθαι] καὶ βασιλεῖς ἔσχεν ἀξιολόγους, ἀφ' ὧν τοὺς μὲν Σάκας προσαγορευθῆναι, τοὺς δὲ Μασσαγέτας...* Diodore, II, 43, § 5; éd. Didot-Müller, t. I, p. 114; cf. Hérodote, I, 201; éd. Teubner-Dietsch, t. I, p. 107; Didot-Dindorf, p. 67 : *Εἰσὶ δὲ οἵτινες καὶ Σκυθικὸν λέγουσι τοῦτο τὸ ἔθνος [τοὺς Μασσαγέτας] εἶναι.*

bords de l'Araxe ou Oxus [1], sur lesquels a été le plus ancien domicile connu de la race indo-européenne. Les Massagètes, leurs frères, habitaient sur la rive droite de ce fleuve au temps de Cyrus, VIe siècle [2]. Il y avait encore des Scythes dans ces régions au temps de Xerxès, c'est-à-dire au commencement du cinquième siècle avant notre ère, car nous voyons par le dénombrement de l'armée de ce célèbre roi des Perses que les Saces, nom perse des Scythes, et les Bactriens étaient réunis sous l'autorité du même gouverneur [3].

On voit, par tous ces textes, quelle était au cinquième siècle, l'étendue des pays occupés par les Scythes. Ils paraissent avoir possédé le même territoire au siècle suivant, puisqu'Ephore leur donne pour limite orientale l'Inde, et pour limite occidentale le pays des Celtes, comme nous l'avons vu, p. 230. Leur limite orientale en Asie a pour nous beaucoup moins d'intérêt que leur limite occidentale en Europe. Celle-ci correspond, suivant Ephore, au couchant d'été; suivant Hérodote, à un point assez vaguement déterminé au nord de la mer Adriatique.

§ 4. *Les monts Rhipées, les Hyperboréens et les Celtes.*

Un auteur contemporain d'Hérodote donne sur la limite

1. Hérodote, IV, c. 11, déjà cité, p. 231, n. 4. — Τὸ μὲν οὖν πρῶτον παρὰ τὸν Ἀράξην ποταμὸν ὀλίγοι [οἱ Σκύθαι] κατῴκουν. Diodore de Sicile, II, 43, § 2; éd. Didot-Müller, t. I, p. 113.

2. Τὸ δὲ ἔθνος τοῦτο [οἱ Μασσαγέται] καὶ μέγα λέγεται εἶναι καὶ ἄλκιμον, οἰκημένον δὲ πρὸς ἠῶ τε καὶ ἡλίου ἀνατολάς, πέρην τοῦ Ἀράξεω ποταμοῦ, ἀντίον δὲ Ἰσσηδόνων ἀνδρῶν. Hérodote, I, 201; cf. 204-205; éd. Teubner-Dietsch, t. I, p. 107, 108-109; Didot-Dindorf, p. 67, 68.

3. Οἱ Πέρσαι πάντας τοὺς Σκύθας καλέουσι Σάκας. Βακτρίων δὲ καὶ Σακέων ἦρχε Ὑστάσπης ὁ Δαρείου τε καὶ Ἀτόσσης τῆς Κύρου. Hérodote, VII, 64, § 2, 3; éd. Teubner-Dietsch, t. II, p. 154; Didot-Dindorf, p. 338. D'accord avec Hérodote, Choïrilos de Samos dans sa *Perséide*, Ve siècle, citée par Éphore, dit que les Saces étaient Scythes d'origine et habitaient l'Asie :

Μηλονόμοι τε Σάκαι, γενεᾷ Σκύθαι· αὐτὰρ ἔναιον
Ἀσίδα πυροφόρον· Νομάδων γε μὲν ἦσαν ἄποικοι
ἀνθρώπων νομίμων.

Strabon, VII, 3, § 9; éd. Didot-Müller et Dübner, p. 251, l. 32-34.

des Scythes à l'ouest une autre indication : la Scythie, nous dit-il, est placée sous les monts Rhipées d'où souffle le vent du nord : voilà ce que rapporte Hippocrate[1]. Damaste, autre auteur du cinquième siècle, dit l'équivalent : « Au-dessus des Scythes on trouve les Issédons, au-dessus des Issédons les Arimaspes, au-dessus des Arimaspes les monts Rhipées d'où souffle le vent du nord et qui sont toujours couverts de neige »[2]. Comparez les Alpes. Les Issédons, distingués ici des Scythes, sont une race scythique, dit Hécatée de Milet[3]. Les Arimaspes, distingués aussi des Scythes, portent un nom scythique suivant Hérodote[4], et ils sont Scythes suivant Diodore de Sicile[5].

Quand donc, au cinquième siècle avant notre ère, Damaste dit que les Arimaspes atteignent les monts Rhipées, Hippocrate que la Scythie est située sous les monts Rhipées, ils expriment sous des formes différentes exactement la même idée. Cinq cents ans plus tard, Trogue-Pompée, écrivant probablement d'après un auteur du cinquième siècle avant J.-C., répète que la Scythie s'étend jusqu'aux monts Rhipées ; voilà du moins ce que nous lisons dans son abréviateur Justin[6]. Les monts Rhipées étaient, dans la géographie grecque du cinquième siècle, l'ensemble des montagnes du centre de l'Europe. Ainsi un contemporain de Damaste, Eschyle, antérieur d'une génération à Hippocrate, Eschyle, mort en 456, tandis qu'Hippocrate,

1. Κεῖται γὰρ [ἡ χώρη] ὑπ' αὐταῖς ταῖς ἄρκτοις καὶ τοῖς ὄρεσι τοῖς Ῥιπαίοισι ὅθεν ὁ Βορέης πνέει. *Des airs, des eaux et des lieux*, § 19 ; éd. Littré, t. II, p. 70-71.

2. Ἄνω Σκυθῶν Ἰσσηδόνας οἰκεῖν, τούτων δ' ἀνωτέρω Ἀριμάσπους, ἄνω δ' Ἀριμασπῶν τὰ Ῥίπαια ὄρη, ἐξ ὧν τὸν βορέαν πνεῖν, χιόνα δ' αὐτὰ μή ποτε ἐλλείπειν· ὑπὲρ δὲ τὰ ὄρη ταῦτα Ὑπερβορέους καθήκειν εἰς τὴν ἑτέραν θάλασσαν. Damaste, fragm. 1 ; Didot-Müller, *Fragm. histor. græc.*, t. II, p. 65.

3. Ἰσσηδόνες, ἔθνος Σκυθικόν. Hécatée, fragm. 168 ; éd. Didot-Müller, *Fragm. histor. græc.*, t. I, p. 11.

4. Voir plus haut, p. 225, n. 2.

5. Σκυθῶν... προσαγορευθῆναί... τινας Ἀριμασπούς. Diodore, II, 43, § 5 ; éd. Didot-Müller, t. I, p. 114.

6. Scythia autem in orientem porrecta includitur ab uno latere Ponto, ab altero montibus Riphaeis, a tergo Asia et Phasi flumine. Justin, II, 2, § 1 ; éd. Teubner-Ieep, p. 14.

est né en 468, disait que le Danube prenait sa source dans les monts Rhipées, et trois siècles plus tard Apollonius reproduisant la doctrine géographique du cinquième siècle, le répétait [1]. Or, le Danube prend sa source dans la Forêt Noire qui était par conséquent comprise dans les monts Rhipées.

Plus tard, Athénée, qui écrivait vers l'an 200 après J.-C., mais qui suivait Poséidônios ou Posidonius, auteur du premier siècle av. J.-C., a dit que les monts Rhipées devaient être les Alpes [2]. On comprenait vaguement sous le nom de Rhipées, outre les Alpes, les montagnes qui forment la ligne de partage des eaux entre le bassin de l'Océan et celui de la Méditerranée au centre de l'Allemagne moderne, ce vaste groupe de hauteurs que les Gaulois suivant les Grecs nommaient Arcunie ou Ercynie [3].

Les monts Rhipées étaient dans le pays des Hyperboréens. Les Hyperboréens ont été d'abord une conception mythologique. Puis le mot Hyperboréen est devenu un terme géographique par lequel les Grecs du sixième et du cinquième siècle, sauf Hécatée de Milet et sauf Hérodote, désignent les Celtes et les Germains, c'est-à-dire l'ensemble des peuples du nord-ouest

1. Τὸν Ἴστρον φασὶν ἐκ τῶν Ὑπερβορέων καταφέρεσθαι καὶ τῶν Ῥιπαίων ὀρῶν. Eschyle, *Prométhée délivré*, fragm. 197. Teubner-Dindorf, *Poetarum scenicorum græcorum... fabulæ*, 5e éd., p. 115.

Ἴστρον μιν καλέοντες ἑκὰς διετεκμήραντο
ὅς δή τοι τείως μὲν ἀπείρονα τέμνετ' ἄρουραν
εἷς οἶος· πηγαὶ γὰρ ὑπὲρ πνοιῆς Βορέαο
Ῥιπαίοις ἐν ὄρεσσιν ἀπόπροθι μορμύρουσιν.

Apollonius, *Argonautiques*, IV, 284-287; éd. Didot-Lehrs, p. 83.

2. Καὶ τά τε πάλαι μὲν Ῥιπαῖα καλούμενα ὄρη, εἶθ' ὕστερον Ὄλβια προσαγορευθέντα, νῦν δὲ Ἄλπια, ἔστι δὲ τῆς Γαλατίας, αὐτομάτως ὕλης ἐμπρησθείσης ἀργύρῳ διεῤῥύη. Athénée, VI, p. 233 D, cité par Didot-Müller, *Fragm. histor. græc.*, t. III, p. 273, comme appendice au fragment 48 de Poseidônios. Voyez l'Athénée de Teubner-Meineke, t. I, p. 414, l. 2-5. Les neiges perpétuelles des monts Rhipées chez Damaste, p. 233, n. 2, s'expliquent par celles des Alpes.

3. Denys d'Halicarnasse juxtapose les deux noms de forêt Ercynie et de monts Rhipées : ces deux obstacles naturels limitent la Germanie. Καλεῖται δ' ἡ μὲν ἐπὶ τάδε τοῦ Ῥήνου Σκύθαις καὶ Θρᾳξὶν ὁμοροῦσα Γερμανία, μέχρι δρυμοῦ Ἑρκυνίου καὶ τῶν Ῥιπαίων ὀρῶν καθήκουσα. XIV, 1, § 2; éd. Teubner-Kiessling, t. IV, p. 198; éd. Didot, p. 701, l. 5-8.

appelés ensuite collectivement Celtes, Gaulois et Galates, jusqu'au moment où les guerres des Gaulois et de César contre Arioviste et contre les Germains ont appris à distinguer les Celtes ou Gaulois des Germains[1].

Il est déjà question des Hyperboréens dans la littérature homérique[2] et dans la littérature hésiodique [3]. Mais nous n'avons aucune preuve que dans les monuments de cette date reculée, antérieure à la fin du septième siècle et à la fondation de Marseille, ce terme exprime autre chose qu'une conception mythologique et présente un sens géographique précis. Pour trouver ce sens il faut arriver à une date moins éloignée.

Suivant Aristée de Proconnèse, poète du VI[e] siècle cité par Hérodote, les Hyperboréens séparés des Arimaspes par des mines d'or, s'étendent jusqu'à la mer[4]. Le pays des Arimaspes, ce sont les possessions les plus occidentales des Scythes. Les mines d'or situées au delà sont celles que Polybe, au second siècle avant notre ère, nous signale chez les Taurisques-Noriques aux environs d'Aquilée ; celles que Strabon, un siècle plus tard, nous montre daus le Norique aux environs de Noréia ; ce sont des mines d'or situées en Styrie et dans le Frioul, sur les pentes méridionales des Alpes Carniques [5]. Enfin la mer qui d'après Aristée termine le pays des Hyperboréens, c'est la mer extérieure, c'est ce que Da-

1. Suivant Müllenhoff, *Deutsche Altertumskunde*, t. II, p. 155, 161, on a déjà employé le mot de Germain à Rome avec le sens ethnographique moderne la première année de la guerre servile, 73 av. J.-C.

2. Ἢ ἐς Ὑπερβορέους ἢ ἑκαστέρω...
Hymne homérique à Dionusos, vers 29; édition Baumeister, p. 71.

3. Ἀλλ' Ἡσιόδῳ μέν ἐστι περὶ Ὑπερβορέων εἰρημένα. Hésiode, fragment CXXXIX; éd. Didot, p. 62.

4. Ἰσσηδόνων δὲ ὑπεροικέειν Ἀριμασποὺς ἄνδρας μουνοφθάλμους, ὑπὲρ δὲ τούτων τοὺς χρυσοφύλακας γρῦπας, τούτων δὲ τοὺς Ὑπερβορέους κατήκοντας ἐπὶ θάλασσαν. Hérodote, IV, 13, § 1; éd. Teubner-Dietsch, t. I, p. 300; Didot-Dindorf, p. 188. Cf. Strabon, I, 2, § 10; éd. Didot-Müller et Dübner, p. 17, l. 42-45.

5. Ἔτι φησὶ Πολύβιος ἐφ' ἑαυτοῦ κατ' Ἀκυληίαν μάλιστα ἐν τοῖς Ταυρίσκοις τοῖς Νωρικοῖς εὑρεθῆναι χρυσεῖον... Strabon, IV, 6, § 2; éd. Didot-Müller et Dübner, p. 173, l. 34-35. Cf. V, 1, § 8; *ibid.*, p. 178. Polybe, XXXIV, c. VI, § 10; 2[e] éd. Didot, t. II, p. 116.

maste, contemporain d'Hérodote, appelle l'autre mer par opposition à la Méditerranée, c'est la partie septentrionale de l'Océan Atlantique, y compris la Manche et la mer du Nord.

Eschyle qui, au commencement du ve siècle, mettait la source de l'*Istros* (Danube) aux monts Rhipées, la plaçait aussi dans le même passage au pays des Hyperboréens [1]. Pindare, son contemporain, parle d'un voyage d'Hercule sur les bords de l'*Istros* chez les Hyperboréens [2]. Hellanique, qui écrivait aussi dans le ve siècle mais plus tard que Pindare et Eschyle, met les Hyperboréens au delà des monts Rhipées. Damaste, au même siècle, dit la même chose, en ajoutant que les Hyperboréens vont jusqu'à l'autre mer, c'est-à-dire jusqu'à l'Océan Atlantique, la Manche, la mer du Nord [3].

On peut supposer que dans la carte du monde dressée vers le milieu du sixième siècle par Anaximandre, élève de Thalès de Milet [4], — ou dans certains exemplaires, plus ou moins remaniés au siècle suivant, de cette carte dont une copie fut apportée en Grèce, vers l'année 500 av. J.-C. [5], par Aristagoras

1. Τὸν Ἴστρον φασὶν ἐκ τῶν Ὑπερϐορέων καταφέρεσθαι καὶ τῶν Ῥιπαίων ὀρῶν. Eschyle, *Prométhée délivré*, fragm. 197; Teubner-Dindorf, *Poetarum scenicorum græcorum... fabulæ*, 5e éd., p. 115. C'est encore au troisième siècle avant notre ère la doctrine de Callimaque: Ῥιπαίου πέμπουσιν ἀπ' οὔρεος. Fragment 215. C'est de l'Istros qu'il est question dans ce passage. Édition d'Otto Schneider, t. II, p. 460. Cf. Apollonius, *Argonautiques*, IV, 284-287 :

Ἴστρον μιν καλέοντες . . . .
. . . . πηγαὶ γὰρ ὑπὲρ πνοιῆς Βορέαο
Ῥιπαίοις ἐν ὄρεσσιν ἀπόπροθι μορμύρουσιν.

Voyez aussi Denys le Périégète, vers 315; Didot-Müller, *Geographi græci minores*, t. II, p. 120.

2. Ἴστρου ἀπὸ σκιαρᾶν παγᾶν ἔνεικεν Ἀμφιτρυωνιάδας,
μνᾶμα τῶν Οὐλυμπίᾳ κάλλιστον ἄθλων,
δᾶμον Ὑπερϐορέων πείσαις Ἀπόλλωνος θεράποντα λόγῳ.

Pindare, *Olympiques*, III, 14-16; éd. Teubner-Schneidewin, t. I, p. 21.

3. Τοὺς δὲ Ὑπερϐορέους Ἑλλάνικος ὑπὲρ τὰ Ῥίπαια ὄρη οἰκεῖν ἱστορεῖ. Hellanique, fragm. 96; Didot-Müller, *Fragm. histor. græc.*, t. I, p. 58. Ὑπὲρ δὲ τὰ ὄρη ταῦτα [τὰ Ῥίπαια ὄρη] Ὑπερϐορέους καθήκειν εἰς τὴν ἑτέραν θάλασσαν. Damaste, fragment 1; Didot-Müller, *Fragm. histor. græc.*, t. II, p. 65.

4. Agathemère, § 1; Didot-Müller, *Geographi græci minores*, t. II, p. 471. Cf. Müllenhoff, *Deutsche Altertumskunde*, p. 287.

5. Hérodote, V, 49, § 1; éd. Didot-Dindorf, p. 253. Nicolaï, *Griechische*

de Milet, — l'Istros ou Danube était figuré prenant sa source dans les monts Rhipées chez les Hyperboréens, et qu'au delà, à l'ouest, apparaissait « l'autre mer ».

Au premier siècle avant notre ère, Poséidônios, qui considérait les monts Rhipées comme identiques aux Alpes, et les Hyperboréens comme identiques aux Celtes, donne les Alpes pour résidence aux Hyperboréens [1]. L'opinion qui faisait des Celtes le même peuple que les Hyperboréens n'était pas nouvelle alors: c'est celle d'Héraclide de Pont, fin du quatrième siècle avant J.-C. : rapportant la prise de Rome par les Gaulois, il dit que cette ville est tombée entre les mains des Hyperboréens [2]. L'identité des Celtes et des Hyperboréens est aussi au quatrième siècle la doctrine d'Hécatée d'Abdère. Cet écrivain, non seulement met les monts Rhipées dans le pays des Hyperboréens, mais place en face de la Celtique et près de l'Océan une île non moins grande que la Sicile, c'est-à-dire une île non moins grande que la plus vaste des îles connues des Grecs. Or, suivant lui, cette île, située près de l'Océan et qui ne peut être que la Grande-Bretagne alors occupée par une race celtique, est habitée par les Hyperboréens [3].

Literatur Geschichte, t. I, p. 321, prétend sans preuves que la carte d'Aristagoras devait différer de celle d'Anaximandre.

1. Ποσειδώνιος δ' εἶναί φησι τοὺς Ὑπερβορείους, κατοικεῖν δὲ περὶ τὰς Ἄλπεις τῆς Ἰταλίας. Poseidônios, fragm. 90; Didot-Müller, *Fragm. histor. græc.*, t. III, p. 299. C'est aussi l'opinion de Prôtarchos: Πρώταρχος τὰς Ἄλπεις Ῥιπαῖα ὄρη οὕτω προσηγορεῦσθαι, καὶ τοὺς ὑπὲρ τὰ Ἄλπεια ὄρη κατοικοῦντας πάντας Ὑπερβορέους ὀνομάζεσθαι. Didot-Müller, *Fragm. histor. græc.*, t. IV, p. 485.

2. Ἡρακλείδης ὁ Ποντικὸς... ἐν τῷ περὶ ψυχῆς συγγράμματί φησιν ἀπὸ τῆς ἑσπέρας λόγον κατασχεῖν, ὡς στρατὸς ἐξ Ὑπερβορέων ἐλθὼν ἔξωθεν ἠρήκοι πόλιν Ἑλληνίδα Ῥώμην ἐκεῖ που κατῳκημένην περὶ τὴν μεγάλην θάλασσαν. Plutarque, *Camille*, XXII, 2; éd. Didot-Döhner, t. I, p. 167. Cf. Didot-Müller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. II, p. 499, col. 1 note 1.

3. Ἑκαταῖος καί τινες ἕτεροί φασιν ἐν τοῖς ἀντιπέραν τῆς Κελτικῆς τόποις κατὰ τὸν Ὠκεανὸν εἶναι νῆσον οὐκ ἐλάττω τῆς Σικελίας· ταύτην ὑπάρχειν μὲν κατὰ τὰς ἄρκτους, κατοικεῖσθαι δὲ ὑπὸ τῶν ὀνομαζομένων Ὑπερβορέων ἀπὸ τοῦ πὁῤῥωτέρω κεῖσθαι τῆς βορείου πνοῆς. Hécatée d'Abdère, fragm. 2; Didot-Müller, *Fragm. histor. græc.*, t. II, p. 386. Ἐκ τῶν Ῥιπαίων οὕτω καλουμένων παρ' αὐτοῖς [Ὑπερβορέοις] ὄρων. Hécatée d'Abdère, fragm. 4; *ibid.*,

Hécatée d'Abdère insiste beaucoup sur l'importance du culte d'Apollon chez les Hyperboréens. Il est curieux de comparer ce qu'il en dit avec les détails donnés sur le même sujet par Pindare, qui vivait dans le siècle précédent. Pindare, qui ne parle pas, comme Hécatée, de l'île des Hyperboréens [1], mentionne les Hyperboréens établis sur les bords du Danube et le culte qu'ils rendaient à Apollon [2]. Ce culte est encore chanté par Callimaque, au troisième siècle avant notre ère [3]. Or, l'importance du culte d'Apollon-Bélénus chez les Gaulois du Norique et d'Aquilée est un fait établi par les auteurs et les inscriptions contemporaines de la domination romaine dans ces contrées [4].

Strabon voulant faire de la géographie scientifique, a cherché à connaître les termes géographiques usités dans les pays dont il parlait; il n'a découvert aucun peuple qui se donnât à lui-même le nom d'Hyperboréens, aucune chaîne de montagnes appelée Rhipée par les habitants de ses pentes et des vallées voisines. Sur les bords du Haut-Danube, il a trouvé, au lieu des Hyperboréens, les Celtes ; il a constaté que ce fleuve coulait non pas au pied des monts Rhipées, mais au nord des Alpes et au sud de la forêt Ercynienne. Il en a conclu que les Hyperboréens étaient un peuple imaginaire [5], que les monts Rhipées n'avaient jamais existé. Autant vaudrait nier

p. 387. Cf. Diodore de Sicile, II, 47; éd. Didot-Müller, t. I, p. 116; Elien, *De natura animalium*, l. XI, c. 1; éd. Didot-Hercher, p. 187, l. 13.

1. Ναυσὶ δ' οὔτε πεζὸς ἰὼν ἂν εὕροις
ἐς Ὑπερβορέων ἀγῶνα θαυματὰν ὁδόν.

Pindare, *Pythiques* X, 29-30; cf. 31-48; éd. Teubner-Schneidewin, t. I, p. 159-160.

2. Ἴστρου ἀπὸ σκιαρᾶν παγᾶν ἔνεικεν Ἀμφιτρυωνιάδας,
μνᾶμα τῶν Οὐλυμπίᾳ κάλλιστον ἄθλων,
δᾶμον Ὑπερβορέων πείσαις Ἀπόλλωνος θεράποντα λόγῳ.

Pindare, *Olympiques*, III, 14-16; éd. Teubner-Schneidewin, t. I, p. 21.

3. Φοῖβος Ὑπερβορέοισιν ὄνων ἐπιτέλλεται ἱροῖς.
Τέρπουσιν λιπαραὶ Φοῖβον ὀνοσφαγίαι.

Callimaque, fragments 187, 188; édition d'Otto Schneider, t. II, p. 412.

4. Voyez les observations faites et les textes recueillis par Th. Mommsen, *Corpus inscriptionum latinarum*, t. V, p. 84, nº 732.

5. Διὰ δὲ τὴν ἄγνοιαν τῶν τόπων τούτων οἱ τὰ Ῥιπαῖα ὄρη καὶ τοὺς Ὑπερβο-

l'existence des Germains en se fondant sur ce qu'il n'y a pas en Europe de peuple qui se donne le nom de Germains dans sa langue nationale. Le nom de Germains est d'origine celtique, il a été donné par les Gaulois d'abord, par les Romains ensuite, à un peuple qui se désignait lui-même par un nom tout différent. Par le mot Atlas, emprunté à la mythologie grecque nous désignons des montagnes d'Afrique qui n'ont jamais porté ce nom dans la langue du pays. De même les noms de Rhipées et d'Hyperboréens, qui sont de fabrication grecque, qui ont été d'abord une conception mythologique [1], ont été employés par les Grecs du vi^e au ive siècle avant J.-C., pour indiquer des montagnes dont le nom local, des peuples dont le nom national n'avait aucun rapport avec ceux-là. En conclure qu'il faut nier l'existence de ces montagnes et de ces peuples, c'est tirer une conséquence que rien ne justifie.

Le système suivi par Strabon avait été avant Strabon celui d'Hérodote. Hérodote est un sceptique. Il nie l'existence non

ρείους μυθοποιοῦντες λόγου ἠξίωνται. Strabon, VII, 3, § 1 ; éd. Didot-Müller et Dübner, p. 245, l. 14-16.

1. La conception des monts Rhipées tire son origine de deux passages de l'Iliade.

Ὡς δ'ὅτ ἂν ἐκ νεφέων πτῆται νιφὰς ἠὲ χάλαξα
Ψυχρὴ ὑπὸ ῥιπῆς αἰθρηγενέος Βορέαο.

Iliade, XV, 170-171.

Ὡς δ'ὅτε ταρφειαὶ νιφάδες Διὸς ἐκποτέονται,
Ψυχραὶ ὑπὸ ῥιπῆς αἰθρηγενέος Βορέαο.

Iliade, XIX, 357-358,

Les mots *ὑπὸ ῥιπῆς αἰθρηγενέος Βορέαο*, veulent dire « par l'impétuosité de Borée fils de l'air ». *Ῥιπή*, impétuosité, est devenu une montagne chez Alcman, poète du septième siècle avant J.-C., influencé probablement par la parenté étymologique de *ὄρος* = *Ϝορος*, montagne, avec Borée = *Ϝορεας*

Ῥίπας, ὄρος ἀνθέον ὕλᾳ,
νυκτὸς μελαίνας στέρνον.

Bergk, *Anthologia lyrica*, 2e édition, p. 355.

« Les Rhipes, montagne aux forêts fleuries, poitrine de la nuit noire ». Là commençait l'*ᾅδης*. Cette doctrine semble celle de Sophocle, *Œdipe à Colonne*, vers 1248, qui pour « venir du nord » dit « venir des Rhipes nocturnes », *νυχιᾶν ἀπὸ Ῥιπᾶν* (*Œdipe à Colonne*, vers 1248, Guil.-Dindorf, *Poetarum scenicorum græcorum fabulæ*, 5e édition, p. 65. Dans cette doctrine les Hyperboréens étaient les habitants du pays des morts.

seulement des Hyperboréens[1], mais de la mer qui, suivant Damaste, terminait le pays des Hyperboréens (Océan Atlantique, Manche, mer du Nord) : en effet il n'a vu personne qui ait visité cette mer[2]; de même il passe dédaigneusement sous silence les monts Rhipées. Quelle est la conséquence de la suppression des monts Rhipées ? C'est que le Danube chez Hérodote, et *proh pudor!* chez Aristote, au lieu de prendre sa source dans les monts Rhipées au centre de l'Europe, part des Pyrénées[3]! Combien de professeurs et d'écoliers cette assertion n'a-t-elle pas fait sourire depuis qu'elle a été écrite! Elle est pourtant savante et logique; mais il y a quelquefois danger à vouloir être à la fois trop logique et trop savant.

La plupart des auteurs grecs du sixième au quatrième siècle avant J.-C. donnent pour limite occidentale aux Scythes ou aux Arimaspes qui sont des Scythes, les monts Rhipées et le pays des Hyperboréens : par là ils veulent dire que l'empire scythique s'étendait jusqu'aux Alpes Carniques, ou même en général jusqu'au vaste ensemble des montagnes de l'Allemagne méridionale et de l'Autriche; il faut les entendre en ce sens que l'empire des Scythes était à l'ouest limitrophe du pays des Celtes : en effet alors les Celtes étaient maîtres de ces montagnes impénétrables aux lourds chariots dans les-

1. Εἰ δέ εἰσί τινες Ὑπερβόρεοι ἄνθρωποι, εἰσὶ καὶ Ὑπερνότιοι ἄλλοι. Hérodote, IV, 36, § 1; éd. Teubner-Dietsch, t. I, p. 309; Didot-Dindorf, p. 194.

2. Τοῦτο δὲ οὐδενὸς αὐτόπτεω γενομένου δύναμαι ἀκοῦσαι, τοῦτο μελετέων, ὅκως θάλασσά ἐστι τὰ ἐπέκεινα τῆς Εὐρώπης. Hérodote, III, 115; éd. Teubner-Dietsch, t. I, p. 271, Didot-Dindorf, p. 169.

3. Ἐκ τῆς Πυρήνης (τοῦτο δ' ἐστὶν ὄρος πρὸς δυσμὴν ἰσημερινὴν ἐν τῇ Κελτικῇ), ῥέουσιν ὅ τ' Ἴστρος καὶ ὁ Ταρτησσός. Aristote, *Meteorologica*, I, 13, § 19; éd. Didot, t. III, p. 569. Ἴστρος τε γὰρ ποταμὸς ἀρξάμενος ἐκ Κελτῶν καὶ Πυρήνης πόλιος ῥέει μέσην σχίζων τὴν Εὐρώπην. Hérodote, II, 33 § 2; édition Teubner-Dietsch, t. I, p. 132; Didot-Dindorf, p. 82-83.

Hérodote dit donc que l'Ister vient de la ville de Pyrênê; or cette ville était à l'extrémité orientale des Pyrénées.

In Sordiceni cespitis confinio
Quondam Pyrene, [latera juxta et insulam
Alte tumentem] civitas ditis laris...

Aviénus, *Ora Maritima*, vers 558-559. Édition Holder, p. 565.

quels les Scythes logeaient les inséparables compagnons de leurs expéditions guerrières, leurs enfants et leurs femmes [1].

1. Il faut répondre à une objection : Aristée et après lui Damaste, dans les textes cités plus haut, donnent pour voisins aux Arimaspes les Issédons : or les Issédons habitaient à l'est de la mer Caspienne. Πέρην τοῦ Ἀράξεω ποταμοῦ, ἀντίον δὲ Ἰσσηδόνων ἀνδρῶν. Hérodote, I, 201; éd. Teubner-Dietsch, t. I, p. 107; Didot-Dindorf, p. 67; cf. Ptolémée, VI, 16, § 5; éd. Nobbe, t. II, p. 130. Il semblerait donc résulter de là qu'on devrait mettre les Arimaspes et les monts Rhipées en Asie. La vérité est qu'il y avait beaucoup de vague dans les idées d'Aristée et de Damaste sur la situation relative des différents peuples scythes et cela s'explique parce que ces peuples nomades ont souvent changé de place. Les Arimaspes ont, comme tous les Scythes, habité originairement l'Asie, mais ils l'avaient quittée à l'époque où ils sont devenus voisins des monts Rhipées. C'est problablement d'après des textes du ve siècle av. J.-C. que Denys le Périégète, dans sa compilation où tant de débris anciens sont réunis, met les Arimaspes sur les bords de la mer du Nord.

Ἤτοι ὁ μὲν Λοκροῖο παρ' ἐσχατιὴν ζεφύροιο
Ἄτλας ἑσπέριος κικλήσκεται, αὐτὰρ ὕπερθεν
πρὸς βορέην, ἵνα παῖδες ἀρειμανέων Ἀριμασπῶν
πόντον μιν καλέουσι πεπηγότα τε Κρόνιόν τε.

Denys le Périégète, vers 29-32; Didot-Müller, *Geographi græci minores*, t. II, p. 106. Je dis la mer du Nord. Le texte parle de la mer Cronienne. Or ce nom ne peut désigner la partie de l'Océan septentrional située au nord de l'Asie, car elle n'a jamais été fréquentée par les anciens. Les Phéniciens qui allaient aux Iles Britanniques ont dû par la Manche gagner la mer du Nord pour y chercher l'ambre :

Septentrionalis Oceanus : Amalchium eum Hecataeus appellat, a Paropamiso amne qua Scythiam alluit, quod nomen ejus gentis lingua significat congelatum. Philemon Morimarusam a Cimbris vocari, hoc est mortuum mare, usque ad promontorium Rubeas : ultra deinde Cronium. Pline, IV, 94, édition Teubner-Janus, t. I. p. 176.

Philemon [dixit succinum] fossile esse, et in Scythia erui duobus locis, candidum atque cerei coloris, quod vocaretur electrum; in alio fulvom, quod appellaretur sualiternicum. Pline, XXXVII, 33; éd. Teubner-Ianus, t. V, p. 148. — Cf. Müllenhoff, *Deutshe Altertumskunde*, p. 410 et suiv.

Les Phéniciens ont trouvé à l'embouchure de l'Elbe les Arimaspes qui de là s'étendaient aux monts Rhipées, c'est-à-dire aux Alpes Carniques et aux montagnes de la Bohême ou aux Carpathes. Strabon est d'accord avec Denys le Périégète cité plus haut pour mettre les Arimaspes non pas en Asie, mais près des Sauromates, dans la région située au nord de la mer Noire, du Danube, et de la mer Adriatique. Οἱ δ' ἔτι πρότερον διελόντες τοὺς μὲν ὑπὲρ τοῦ Εὐξείνου καὶ Ἴστρου καὶ τοῦ Ἀδρίου κατοικοῦντας Ὑπερβορέους ἔλεγον καὶ Σαυρομάτας καὶ Ἀριμασπούς. Strabon, XV, 6, § 2; éd. Didot-Müller et Dübner, p. 435, l. 18-21.

16

§ 5. *Les Scythes arrivent en Europe* 1500 *ans environ av. J.-C.*

A quelle date remontent les conquêtes des Scythes en Europe ?

Il est impossible de répondre à cette question par une date précise. Les Scythes étaient arrivés en Europe et même dans le voisinage du Danube, au dixième siècle avant notre ère. Homère, vers cette époque, composait l'*Iliade*, et dans cet ouvrage il place dans le voisinage des Thraces et des Mysiens, c'est-à-dire non loin du Danube, « les hommes illustres « qui traient les juments et qui se nourrissent de lait [1] ». D'après les traditions des Scythes eux-mêmes rapportées par Hérodote, nous ne devons pas faire remonter l'établissement des Scythes sur les bords du Borysthène au delà de l'an 1500 avant notre ère : Targitaos leur premier roi aurait été fils de Jupiter et de la fille de Borysthène et, de l'avénement de Targitaos à l'expédition de Darius contre les Scythes, en l'an 508 avant notre ère, il se serait écoulé mille ans [2]. Les Scythes en concluaient eux-mêmes qu'ils étaient la plus jeune de toutes les nations.

Les Arimaspes sont les Scythes que Pythéas trouva sur les bords de la mer au delà du Rhin : *Καὶ τὰ πέραν τοῦ Ῥήνου τὰ μέχρι Σκυθῶν πάντα κατέψευσται τῶν τόπων*, dit Strabon (livre I, chapitre IV, § 3; éd. Didot-Müller et Dübner, p. 53, l. 1, 2), dans son acte d'accusation si injuste contre Pythéas. Sur les Scythes dans cette région, voir les textes réunis par Müllenhoff, *Deutsche Alterthumskunde*, t. I, p. 476.

1. *Μυσῶν τ' ἀγχεμάχων καὶ ἀγαυῶν Ἱππημολγῶν*
Γλακτοφάγων ἀβίων τε δικαιοτάτων ἀνθρώπων.

Iliade, XIII, vers 5 et 6. Cf. ici même, p. 228 note 1.

2. *Τοῦ δὲ Ταργιτάου τοὺς τοκέας λέγουσι εἶναι... Δία τε καὶ Βορυσθένεος τοῦ ποταμοῦ θυγατέρα.* Hérodote, IV, 5, § 1; Didot-Dindorf, p. 185; éd. Teubner-Dietsch, t. I, p. 296. *Γεγονέναι μέν νῦν σφέας ὧδε λέγουσι οἱ Σκύθαι, ἔτεα δέ σφι, ἐπείτε γεγόνασι, τὰ σύμπαντα λέγουσι εἶναι ἀπὸ τοῦ πρώτου βασιλέος Ταργιτάου ἐς τὴν Δαρείου διάβασιν τὴν ἐπὶ σφέας χιλίων οὐ πλέω, ἀλλὰ τοσαῦτα.* Hérodote, IV, 7, § 1; éd. Teubner-Dietsch, t. I, p. 297; Didot-Dindorf, p. 186.

Ils se seraient en effet établis sur les bords du Borysthène vers l'époque où commença en Egypte la dix-neuvième dynastie (1462).

Si la colonisation égyptienne en Colchide, sur les bords orientaux de la Mer Noire [1], remonte au règne de Thoutmos III (1600-1550) [2], elle est antérieure à l'invasion scythique en Europe, et quand cette invasion commença, les rois d'Egypte avaient établi déjà depuis environ cinquante ans, sur les royaumes déjà vieux de Babylone et de Ninive, leur suprématie qui dura de 1559 à 1314 [3]. L'Asie et l'Égypte ont une histoire bien antérieurement à ces dates; on en peut dire autant de l'Europe, lorsque les Scythes s'installèrent sur les bords du Borysthène, il y avait déjà au moins deux siècles que les Thraces, pénétrant au cœur de la Grèce, y avaient apporté l'agriculture (voyez plus haut, p. 88), et avaient fondé à Eleusis, au centre de l'empire pélasgique, le premier temple de Dêmêtêr (Cérès). L'établissement des Européens dans la vallée du Danube est encore plus ancien (p. 215, 221).

§ 6. *Les Amazones.*

Les récits fabuleux relatifs à la guerre des Amazones en Asie-Mineure semblent se rattacher à l'invasion scythique en Europe. Les Scythes, pour arriver en Europe, avaient suivi, par le nord, les côtes de la mer Caspienne. Une fois le Caucase atteint, ils se partagèrent en deux bandes. Les uns continuèrent leur route vers l'ouest, et contournant la mer d'Azof, gagnèrent le Borysthène. Les autres, se dirigeant vers le sud envahirent l'Asie-Mineure où ils s'établirent sur les bords du Thermodont, en Cappadoce, près des côtes méridionales de la

1. Φαίνονται μὲν γὰρ ἐόντες οἱ Κόλχοι Αἰγύπτιοι· νοήσας δὲ πρότερον αὐτὸς ἢ ἀκούσας ἄλλων λέγω... καὶ μᾶλλον οἱ Κόλχοι ἐμεμνέατο τῶν Αἰγυπτίων ἢ οἱ Αἰγύπτιοι τῶν Κόλχων. Hérodote, II, 104, § 1; éd. Teubner-Dietsch, t. I, p. 165; Didot-Dindorf, p. 103.

2. F. Lenormant, *Manuel d'histoire ancienne*, 3e éd., t. I, p. 387.

3. F. Lenormant, *Manuel*, 3e éd., t. II, p. 39.

mer Noire. De là ils firent des courses dans le reste de la péninsule.

L'expédition des Amazones, en Phrygie, pendant le règne du roi de Troie Priam [1], leur défaite par Bellérophon, à la tête des Lyciens [2], paraissent être deux incidents de l'invasion des Scythes en Asie-Mineure. En effet, les Grecs font descendre les Amazones des Sauromates. Les Sauromates sont une nation scythique établie au cinquième siècle avant J.-C., entre le Tanaïs ou Don, et la mer Caspienne. Plus tard, passant le Tanaïs elle détruisit ou subjugua le reste des Scythes d'Europe [3], et étendit sa domination jusqu'à la mer Baltique, jusqu'à la Vistule et jusqu'aux monts Carpathes [4].

§ 7. *Les Sarmates.*

Suivant Hérodote, les Amazones étaient une nation de femmes guerrières. Chacune d'elles épousa un jeune Scythe. Avec leurs maris elles s'installèrent dans un lieu situé à trois jours de marche à l'est du Tanaïs, à trois jours de marche au nord du lac Maiétide, aujourd'hui mer d'Azof; et telle fut l'origine de la nation des Sauromates, où les femmes montent à cheval, vont à la chasse et à la guerre comme leurs maris,

1. Καὶ γὰρ ἐγὼν ἐπίκουρος ἐὼν μετὰ τοῖσιν ἐλέχθην
ἤματι τῷ, ὅτε τ' ἦλθον Ἀμαζόνες ἀντιάνειραι·
ἀλλ' οὐδ' οἱ τόσοι ἦσαν ὅσοι ἑλίκωπες Ἀχαιοί.

Iliade, III, 188-190.

2. Τὸ τρίτον αὖ κατέπεφνεν Ἀμαζόνας ἀντιανείρας.
πάντας γὰρ κατέπεφνεν ἀμύμων Βελλεροφόντης.

Iliade, VI, 186, 190.

3. Δυὸ μέγιστας ἀποικίας γενέσθαι, τὴν μὲν ἐκ τῶν Ἀσσυρίων μετασταθεῖσαν εἰς τὴν μεταξὺ χώραν τῆς τε Παφλαγονίας καὶ τοῦ Πόντου, τὴν δὲ ἐκ τῆς Μηδίας παρὰ τὸν Τάναϊν καθιδρυθεῖσαν, ἧς τοὺς λαοὺς Σαυρομάτας ὀνομασθῆναι. Τούτους δ' ὕστερον πολλοῖς ἔτεσιν αὐξηθέντας πορθῆσαι πολλὴν τῆς Σκυθίας, καὶ τοὺς καταπολεμηθέντας ἄρδην ἀναιροῦντας ἔρημον ποιῆσαι τὸ πλεῖστον μέρος τῆς χώρας. Diodore, II, 43, § 6-7; éd. Didot-Müller, t. I, p. 114.

4. Ptolémée, III, 5, § 1; éd. Nobbe, t. I, p. 167; Didot-Müller, p. 411-413.

avec eux ou sans eux [1]. Suivant Hippocrate, les femmes Sauromates ne prenaient ordinairement part aux combats que jusqu'à leur mariage; elles ne trouvaient pas de mari avant d'avoir tué trois ennemis. Mais une fois mariées, elles n'allaient plus à cheval, et pour les y faire remonter, il fallait qu'une guerre nationale forçât tous les Sauromates à prendre les armes. Le grand médecin de Cos ajoute que pour faciliter à leurs filles le maniement de l'arc, les mères leur détruisaient la mamelle droite [2]. Tels sont les récits grecs du cinquième siècle avant notre ère. Les Sauromates sont soumis à l'empire des femmes, nous dit Ephore, qui vivait au siècle suivant [3].

Au cinquième siècle, les Sauromates, ces descendants des fabuleuses Amazones[1], étaient établis au nord du Caucase entre le Tanaïs et la mer Caspienne. Mais ils avaient laissé bien au sud en Asie-Mineure une colonie. Elle se trouvait précisément sur les bords du Thermodont où la légende grecque place le royaume des Amazones et une bataille perdue par elles en combattant Hercule [4]. C'étaient les *Chalubes* ou Chalybes [5].

1. Hérodote, IV, 110-117; éd. Teubner-Dietsch, t. I, p. 339-344; Didot-Dindorf; p. 214-215.

2. Hippocrate, *Des airs, des eaux et des lieux*, § 17; éd. Littré, t. II, p. 66-68. Suivant Ctésias, les femmes des Saces ou Scythes d'Asie vont aussi à la guerre à cheval :

Αἱ τῶν Σακῶν γυναῖκες δὲ μάχονται δὴ ἀφ' ἵππων.

Didot-Müller, *Ctesiæ... fragmenta*, fr. 28, p. 45.

3. Τούτοις ἐπιμεμίχθαι δὲ τὰς Ἀμαζόνας
τοῖς Σαυρομάταις λέγουσιν, ἐλθούσας ποτὲ
ἀπὸ τῆς περὶ Θερμώδοντα γενομένης μάχης·
ἐφ' οἷς ἐπεκλήθησαν Γυναικοκρατούμενοι
οἱ Σαυρομάται...

Éphore, fragm. 78, tiré de Scymnus de Chio; Didot-Müller, *Fragm. histor. græc.*, t. I, p. 258.

4. Ἱππολύθη... ἐβασίλευεν Ἀμαζόνων αἳ κατῴκουν περὶ τὸν Θερμώδοντα ποταμόν. Apollodore, II, 5, § 9; Didot-Müller, *Fragm. histor. græc.*, t. I, p. 138. Cf. Éphore, fragm. 78. Voir la note précédente.

5. Ἀπὸ δὲ Πολεμωνίου ἕως πλησίον τοῦ Θερμώδοντος ποταμοῦ πρῶτον Χάλυβες ἔθνος ᾤκουν. *Periplus Ponti Euxini*, § 31; Didot-Müller, *Geographi græci minores*, t. I, p. 409. Scylax de Caryanda, § 88; *ibid.*, p. 65; au quatrième siècle avant notre ère, mentionne les Chalybes sur la côte méri-

§ 8. *Les Chalybes et le fer,* v^e^-iiie *siècles.*

Les Chalybes sont bien des Scythes : Eschyle l'affirme, et en même temps nous fait connaître le rôle important joué par ce peuple dans l'histoire de la métallurgie. Dans les *Sept devant Thèbes*, que le grand tragique fit jouer pour la première fois 468 ans avant J.-C., ce poète illustre appelle hôte chalybe émigré de Scythie, le fer, c'est-à-dire l'épée qui tranche la vie d'Etéocle et de Polynice [1]. Quelques vers plus loin il parle du fer scythe [2], et plus bas encore il fait du fer un étranger venu par mer [3]. Dans le *Prométhée enchaîné*, qui date à peu près de la même époque, Eschyle appelle chalybe le fer des anneaux qui fixent l'infortuné Promêtheus au rocher sur lequel il est relégué par la haine implacable de Zeus [4]. Sophocle et Euripide ont employé la même expression [5] pour désigner l'acier,

dionale du pont Euxin. Eudoxe, contemporain de Scylax, les met sur les bords du Thermodont : Χάλυβες περὶ τὸν Πόντον ἔθνος ἐπὶ τῷ Θερμώδοντι, περὶ ὧν Εὔδοξος ἐν πρώτῳ. Étienne de Byzance; éd. Westermann, p. 306, l. 28-29.

1. Ξένος δὲ κλήρους ἐπινωμᾷ Χάλυβος Σκυθᾶν ἄποικος
κτέανων χρηματοδαίτας πικρὸς, ὠμόφρων σίδαρος.

Eschyle, *Sept contre Thèbes*, vers 727-728; Teubner-Dindorf, *Poetarum scenicorum græcorum... fabulæ*, 5e éd., p. 21.

2. Σκύθῃ σιδήρῳ κτημάτων παμπησίαν.

Eschyle, *Sept contre Thèbes*, vers 817 ; Teubner-Dindorf, *Poet. sc. græc. fab.*, p. 22.

3. Ὁ πόντιος ξεῖνος ἐκ πυρὸς συθείς
θηκτὸς σίδαρος.

Eschyle, *Sept contre Thèbes*, vers 942-943; Teubner-Dindorf, *Poet. sc. græc. fab.*, p. 23.

4. Κτύπου γὰρ ἀχὼ χάλυβος διῇξεν ἄντρων μυχόν.

Eschyle, *Prométhée enchaîné*, vers 133; *Poet. sc. græc. fab.*, p. 3.

5. Ἄγε νῦν, πρὶν τὴν δ' ἀνακινῆσαι
νόσον, ὦ ψυχὴ σκληρὰ, χάλυβος
λιθοκόλλητον στόμιον παρέχουσ'.

Sophocle, *Trachiniennes*, vers 1259-1261; *Poet. sc. græc. fab.*, p. 102.

στεγανοὺς παρέχει χαλύβῳ πελέκει.

Euripide, *Crêtes*, fragm. 475 a; *Poet. sc. græc. fab.*, p. 324.

qui, dans un autre passage d'Euripide, est du fer dompté par la force chez les Chalybes [1].

A la fin de ce siècle, en 401, les Grecs de l'expédition des Dix mille rencontrèrent les Chalybes dans le voisinage de l'Arménie et dans le Pont, sur les côtes méridionales de la mer Noire. La fabrication du fer occupait encore ce peuple [2], que dans la seconde moitié du quatrième siècle, le Périple de Scylax continue à nous montrer sur les mêmes rivages [3]. Au troisième siècle avant notre ère, Daïmachos de Platée distingue quatre aciers : ce sont d'abord celui des Chalybes qu'il appelle chalybdique; celui de Sinope qui paraît en être une variante comme celui d'Amise mentionné par un traité apocryphe d'Aristote [4], car, suivant Pomponius Méla, Sinope et Amise appartenaient aux Chalybes [5]. Après ces deux aciers, Daïmachos met ceux de la Lydie et de la Laconie [6], dont le dernier paraît avoir été une importation de Samos [7].

1. καὶ τὸν ἐν Χαλύβοις δαμάζεις σύ βίᾳ σίδαρον.
Euripide, *Alceste*, vers 980; *Poet. sc. graec. fab.*, p. 23.

2. Ὁ δ' ἔλεγεν ὅτι Ἀρμενία... Τὴν δὲ πλησίον χώραν ἔφη εἶναι Χάλυβας. Xénophon, *Anabase*, IV, 5, § 34; éd. Didot, p. 254. Ἐπὶ δὲ τῇ εἰς τὸ πεδίον ὑπερβολῇ ἀπήντησαν αὐτοῖς Χάλυβες καὶ Ταόχοι καὶ Φασιανοί. *Anabase*, IV, 6, § 5; *ibid.*, p. 255. [Χάλυβες] ὀλίγοι ἦσαν καὶ ὑπήκοοι τῶν Μοσσυνοίκων, καὶ ὁ βίος ἦν τοῖς πλείστοις αὐτῶν ἀπὸ σιδηρείας. *Anabase*, V, 5, § 1; *ibid.*, p. 270-271. Hécatée avait déjà dit que les Chalybes étaient voisins de l'Arménie. Χαλύβοισι πρὸς νότον Ἀρμένιοι ὁμουρέουσι. Hécatée, fragm. 195; Didot-Müller, *Fragm. histor. græc.*, t. 1, p. 13.

3. Μετὰ δὲ Τιβαρηνοὺς Χάλυβές εἰσιν ἔθνος. Scylax, § 88; Didot-Müller, *Geographi græci minores*, t. I, p. 65.

4. Λέγεται δ' ἰδιαιτάτην εἶναι γένεσιν σιδήρου τοῦ Χαλυβικοῦ καὶ τοῦ Ἀμισηνοῦ. Aristote, *De mirabilibus auscultationibus*, 48; éd. Didot, t. IV, 1re partie, p. 82.

5. Chalybes proximi clarissimas habent Amisen et Sinopen, ...amnium Halyn et Thermodonta. Pomponius Méla, I, § 105; éd. Teubner-Frick, p. 24.

6. Ἔστι καὶ... τὸ Λακωνικὸν σιδήριον· στομωμάτων γὰρ τὸ μὲν Χαλυβδικόν, τὸ δὲ Σινωπικόν, τὸ δὲ Λύδιον, τὸ δὲ Λακωνικόν. Daimachos, fragm. 9; Didot-Müller, *Fragm. histor. græc.*, t. II, p. 442.

7. Ταύτην τὴν Σκιάδα Θεοδώρου τοῦ Σαμίου φασὶν εἶναι ποίημα, ὃς πρῶτος διαχέαι σίδηρον εὗρε καὶ ἀγάλματα ἀπ' αὐτοῦ πλάσαι. Ce passage appartient à la description de Sparte, Pausanias, III, 12, § 10; éd. Didot-Dindorf, p. 146.

§ 9. *Le fer au dixième siècle av. J.-C.*

Au premier siècle avant notre ère, le nom des Chalybes avait disparu de la géographie. Les efforts de Strabon pour retrouver la position topographique de ce peuple, l'établissent péremptoirement [1]. Mais le souvenir des Chalybes subsistait; et au deuxième siècle de notre ère, Arrien de Nicomédie prétendait que les Chalybes avaient été les plus anciens forgerons du monde [2], assertion plus que hasardée, si l'on sort des régions si peu étendues qui sont le domaine ordinaire de l'histoire grecque. Mais il peut bien se faire que tout le fer des premiers Grecs vînt des Chalybes. La littérature hésiodique antérieure à Eschyle d'environ deux siècles, parle de la trempe de l'acier pratiquée en Crète par les Dactyles Idéens [3], mais on n'y voit pas que le métal trempé par eux eût été par eux extrait du minerai.

Les armes de fer se montrent très rarement dans les interminables combats racontés par Homère. Dans l'*Iliade,* le mot *sidêros,* « fer », apparaît trois fois avec le sens d'instrument tranchant [4], une fois avec celui de pointe de flèche [5]; dans

1. Οὐ γὰρ νῦν μὲν δυνατὸν γέγονεν ἐκ Χαλύβων Χαλδαίους λεχθῆναι, πρότερον δ' οὐκ ἐνῆν ἀντὶ Ἀλύβων Χάλυβας. Strabon, XII, 3, § 20; éd. Didot-Müller et Dübner, p. 470, l. 52, p. 471, l. 1; cf. § 19, p. 470, et § 21, p. 471.

2. Χάλυβες πρῶτοι ἀνθρώπων αἰτίαν ἔχουσι χαλκεύσασθαι. Arrien de Nicomédie, fragm. 51; Didot-Müller, *Fragm. histor. græc.*, t. III, p. 596.

3. Ferrum Hesiodus in Creta eos [temperasse dicit] qui vocati sunt Dactyli Idaei. Hésiode, fragm. CLV; éd. Didot, p. 64.

4. Τὴν μέν θ' ἁρματοπηγὸς ἀνὴρ αἴθωνι σιδήρῳ
ἐξέταμε . . . .

Iliade, IV, 485-486.

Δείδιε γὰρ μὴ λαιμὸν ἀποτμήξειε σιδήρῳ.

Iliade, XVIII, 34.

Πολλοὶ μὲν βόες ἀργοὶ ὀρέχθεον ἀμφὶ σιδήρῳ
σφαζόμενοι . . . .

Iliade, XXIII, 30-31.

5. Αὐτὰρ ὁ τοξευτῆσι τίθει ἰόεντα σίδηρον.

Iliade, XXIII, 850.

l'*Odyssée*, ce mot a deux fois la signification d'arme en général[1] et il est une fois appliqué à une hache de fer trempé[2]; on trouve aussi dans ces poèmes l'adjectif *sidêréos* ou *sidêréios*, « de fer », servant à qualifier un essieu[3], une massue[4], des portes[5], des chaînes[6]. Mais le bronze est le métal ordinaire. Le forgeron qui trempe le fer s'appelle *chalkeus*, c'est-à-dire ouvrier en bronze[7]. Les outils de l'orfèvre, son enclume, son marteau, ses tenailles sont de bronze[8]. On fait de bronze la cognée[9], les armes offensives[10], les armes défen-

1. Αὐτὸς γὰρ ἐφέλκεται ἄνδρα σίδηρος.
Odyssée, XVI, 294; XIX, 13.
2. Ὡς δ' ὅτ' ἀνὴρ χαλκεὺς πέλεκυν μέγαν ἠὲ σκέπαρνον
εἰν ὕδατι ψυχρῷ βάπτῃ μεγάλα ἰάχοντα,
φαρμάσσων· τὸ γὰρ αὖτε σιδήρου γε κράτος ἐστίν.
Odyssée, IX, 391-393.
3. Χάλκεα, ὀκτάκνημα, σιδηρέῳ ἄξονι ἀμφίς.
Iliade, V, 723.
4. Ἀλλὰ σιδηρείῃ κορύνῃ ῥήγνυσκε φάλαγγας.
Iliade, VII, 141.
5. Ἔνθα σιδήρειαί τε πύλαι καὶ χάλκεος οὐδός.
Iliade, VIII, 15.
6. Ἔσσεται, οὐδ' εἴπερ τε σιδήρεα δέσματ' ἔχῃσιν.
Odyssée, I, 204.
7. Ὡς δ' ὅτ' ἀνὴρ χαλκεὺς πέλεκυν μέγαν ἠὲ σκέπαρνον.
Odyssée, IX, 391.
8. ...ἦλθε δὲ χαλκεὺς
ὅπλ' ἐν χερσὶν ἔχων χαλκήϊα, πείρατα τέχνης
ἄκμονά τε σφῦράν τ' εὐποίητόν τε πυράγρην.
Odyssée, III, 432-434.
9. ...περὶ γάρ ῥά ἑ χαλκὸς ἔλεψεν
φύλλα τε καὶ φλοιόν.
Iliade, I, 236-237.
10. Ἀμφὶ δ' ἄρ' ὤμοισιν βάλετο ξίφος ἀργυρόηλον
χάλκεον . . . .
Iliade, III, 334-335.
Ἔγχεϊ χαλκείῳ . . . .
Iliade, III, 380.
Αἰχμὴ χαλκείη . . . .
Iliade, IV, 461.
Χαλκὸν ἀνασχέσθαι ταμεσίχροα βαλλομένοισιν.
Iliade, IV, 511.
...πάροιθε δὲ λάμπετο δουρὸς

sives [1]. La rareté du fer semble indiquer une substance exotique, et, malgré le silence d'Homère sur l'origine de cette substance, il est vraisemblable que du temps de ce grand poète épique, comme plus tard au temps d'Eschyle, c'étaient les Scythes, ces barbares, qui fournissaient de fer les Grecs si fiers de leur civilisation. Les Chalybes tiennent donc une place importante dans l'histoire de la métallurgie. Il ne faut pas oublier leur nom quand on veut écrire les annales primitives de l'Europe occidentale.

Une partie du fer sorti de leurs fourneaux gagnait par mer la Grèce; mais une autre partie était nécessairement réservée par eux pour leurs compatriotes du nord de la mer Noire chez lesquels elle arrivait par terre; de là, porté sur ces chariots scythes dont parlent si souvent les auteurs grecs, ce fer devait gagner au nord-ouest le pays des Celtes et celui

Αἰχμὴ χαλκείη . . . .
Iliade, IV, 319-320.
Μυῖαι, καδδῦσαι κατὰ χαλκοτύπους ὠτειλάς.
Iliade, XIX, 25.
Στῆ δ' ἄρ' ἐπὶ μελίης χαλκογλώχινος ἐρεισθείς.
Iliade, XXII, 225.
1. Σὺν τῷ ἔβη κατὰ νῆας 'Αχαιῶν χαλκοχιτώνων.
Iliade, II, 47.
Σὺν ῥ' ἔβαλον ῥινοὺς, σὺν δ' ἔγχεα καὶ μένε 'ἀνδρῶν
χαλκεοθωρήκων . . . .
Iliade, IV, 447-448; VIII, 62.
Αἴας δ' ἐγγύθεν ἦλθε, φέρων σάκος ἠΰτε πύργον
χάλκεον, ἑπταβόειον . . . .
Iliade, VII, 219-220.
Αὐτίκα δ' ἀσπίδα μὲν πρόσθ' ἔσχετο πάντοσ' εἴσην
καλήν, χαλκείην.
Iliade, XII, 294-295. Sur l'importance du bronze dans l'antiquité grecque, voir aussi Pindare : L'ancre des Argonautes est d'airain (*Pythica*, IV, 24); le javelot d'Oïnomaos est d'airain, (*Olympiaca*, I, 75); les premiers Opuntiens portent des boucliers d'airain (*Olympiaca*, IX, 54); l'époux d'Aphrodite a un char d'airain (*Pythica*, IV, 87); Jason parle d'épées d'airain (*Pythica*, IV, 147). L'airain s'aiguise sur la pierre (*Isthmiaca*, V, 73); c'est lui qui fait les blessures au temps de Chiron (*Pythica*, III, 48); etc. Cependant c'est alors avec des outils de fer que le charpentier construit les navires (*Pythica*, IV, 245). Le fer est employé avec le sens général d'armes (*Olympiaca*, XI, 37).

des Slavo-Germains, au sud-ouest le pays des Ligures chez lesquels, au cinquième siècle avant notre ère, les habitudes commerciales des Sigynnes, tribu scythique, faisaient employer le nom de cette tribu avec le sens de marchand [1].

§ 10. *Les Cimmériens*, xe-viie *siècles.*

Pour atteindre ces peuples, les caravanes venues du pays des Chalybes, passaient par la Scythie proprement dite, entre le Tanaïs et le Danube sur les côtes nord-ouest de la mer Noire. Nous n'avons encore rien dit des luttes soutenues par les Scythes pour s'établir dans ces contrées. Les Scythes, arrivant sur les bords du Dniéper, alors Borysthène, trouvèrent en face d'eux une nation probablement européenne et de la famille thrace, les Cimmériens : ils rejetèrent les Cimmériens, les uns dans la presqu'île connue aujourd'hui sous le nom de Crimée [2], les autres au sud du Danube, et ils occupèrent, sauf cette presqu'île, les côtes nord-ouest de la mer Noire à partir du Tanaïs et jusqu'au Danube, près des rives duquel Homère, au xe siècle, nous les montre déjà : puis vers le commencement du viie siècle avant notre ère, — époque de la grande puissance de l'empire scythique qui mit sous le joug la Médie et avec elle toute l'Asie du sud-ouest [3], excepté l'Arabie, — la Crimée tomba entre les mains des Scythes.

1. Σιγύννας δ' ὦν καλέουσι Λίγυες οἱ ἄνω ὑπὲρ Μασσαλίης οἰκέοντες τοὺς καπήλους, Κύπριοι δὲ τὰ δόρατα. Hérodote, V, 9, § 3 ; éd. Teubner-Dietsch, t. II, p. 4; Didot-Dindorf, p. 242. Le fer n'avait pas toutefois chez les Scythes supplanté entièrement le bronze. Ἑξακοσίους ἀμφορέας εὐπετέως χωρέει τὸ ἐν Σκύθησι χαλκήιον, πάχος δὲ τὸ Σκυθικὸν τοῦτο χαλκήιόν ἐστι δακτύλων ἕξ. Hérodote, IV, 81, § 3 ; éd. Teubner-Dietsch, t. I, p. 330 ; Didot-Dindorf, p. 207.

2. Σκύθας τοὺς νομάδας οἰκέοντας ἐν τῇ Ἀσίῃ, πολέμῳ πιεσθέντας ὑπὸ Μασσαγετέων, οἴχεσθαι διαβάντας ποταμὸν Ἀραξέα ἐπὶ γῆν τὴν Κιμμερίην... Hérodote, IV, 11-12; éd. Teubner-Dietsch, t. I, p. 299-300 ; Didot-Dindorf, p. 187-188.

3. [Οἱ Σκύθαι] ἐσέβαλον μὲν ἐς τὴν Ἀσίην Κιμμερίους ἐκβαλόντες ἐκ τῆς Εὐρώπης, τούτοισι δὲ ἐπισπόμενοι φεύγουσι οὕτω ἐς τὴν Μηδικὴν χώρην ἀπίκοντο. Hérodote, I, 103, § 3 ; éd. Teubner-Dietsch, t. I, p. 56 ; Didot-Dindorf,

Nous avons peu d'indications sur l'histoire des Cimmériens pendant les deux siècles qui précèdent cet événement capital. Homère est l'auteur le plus ancien qui nous parle d'eux. Il nous dépeint, au bord de l'Océan, le peuple et la ville des Cimmériens enveloppés de nuages et de brouillards : « jamais » le soleil brillant ne les regarde de ses rayons, ni quand » il dirige sa course vers le ciel étoilé, ni quand du ciel il re- » tourne vers la terre; mais une nuit pernicieuse s'étend sur » ces mortels malheureux [1]. »

Quand vers 950 Homère chantait, les Scythes venant du nord-est, c'est-à-dire du nord de la mer Caspienne, avaient étendu leur domination jusqu'auprès du Danube [2]; les Cimmériens avaient alors perdu la partie septentrionale de leurs États, et probablement la Crimée était la seule de leurs anciennes possessions qu'ils conservassent; mais le souvenir ne s'était pas encore effacé d'un temps où leur empire s'étendait beaucoup plus au nord, et atteignait, croyait-on, l'extrémité septentrionale du continent [3]. Plus tard, les commentateurs faisant travailler leurs esprits sur ce texte d'Homère en ont tiré des conclusions singulières. Ephore, au IVe siècle avant notre

35. L'Asie du sud-ouest aurait été soumise aux Scythes, de 625 à 606. Κιμμερίους γάρ ἐπιδιώκοντες [Σκύθαι] ἐσέβαλον ἐς τὴν Ἀσίην καταπαύσαντες τῆς ἀρχῆς Μήδους. Hérodote, IV, 1, § 2; éd. Teubner-Dietsch, t. I, p. 94; Didot-Dindorf, p. 184 : F. Lenormant, *Manuel d'histoire ancienne*, 3e éd., t. II, p. 350.

1. Ἔνθα δὲ Κιμμερίων ἀνδρῶν δῆμός τε πόλις τε
ἠέρι καὶ νεφέλῃ κεκαλυμμένοι· οὐδέ ποτ' αὐτοὺς
Ἠέλιος φαέθων καταδέρκεται ἀκτίνεσσιν,
οὔθ' ὁπότ' ἂν στείχῃσι πρὸς οὐρανὸν ἀστερόεντα,
οὔθ' ὅτ' ἂν ἄψ ἐπὶ γαῖαν ἀπ' οὐρανόθεν προτράπηται·
ἀλλ' ἐπὶ νὺξ ὀλοὴ τέταται δειλοῖσι βροτοῖσιν.

Odyssée, XI, 14-19.

2. Voir plus haut, p. 228, note 1, et p. 242.

3. Hérodote, l. IV, c. 11, § 1, dit que la Scythie européenne de son temps est l'ancienne Cimmérie ou le pays qu'autrefois possédaient les Cimmériens. Plus loin même livre, c. 111, il donne la dimension de la Scythie qui forme suivant lui un carré dont le côté est de 4000 stades, soit un peu plus de 700 kilomètres, qui atteignent au nord à peu près la latitude des côtes méridionales de la mer Baltique. Cf. p. 260, n. 4.

ère, cherchant à comprendre comment des peuples établis en Crimée ne voyaient jamais le soleil, a cru faire merveille en imaginant qu'ils étaient mineurs, et consacraient, sous terre, leur vie à la métallurgie [1]. Pour Plutarque, les Cimmériens sont un peuple qui ne croit pas même à l'existence du soleil; personne ne les a jamais accusés d'impiété : donc on peut être athée sans être impie [2]. Mais si ce raisonnement de Plutarque appartient à l'histoire, c'est à l'histoire des aberrations de l'esprit humain et non à l'histoire des Cimmériens. Au contraire, le récit d'Homère paraît conserver le souvenir d'une époque historique, où, les Scythes n'étant pas encore maîtres des régions situées au nord de la mer Noire, la tribu thrace des Cimmériens étendait sa domination jusqu'à ces rivages brumeux de l'Océan septentrional, sur lesquels les nuages et les brouillards voilent le plus souvent la face du soleil, et dont les habitants ne connaissent pas le ciel pur et splendide de la Grèce.

Suivant le récit d'Hérodote, les Cimmériens n'auraient pas fait de résistance aux Scythes; ils leur auraient abandonné sans combat la Crimée comme le reste de leurs possessions au nord et à l'ouest, et auraient, par terre, gagné l'Asie-Mineure [3], en contournant la mer Noire à l'est et en passant par le Caucase, c'est-à-dire en traversant des régions occupées

1. Ἔφορος δὲ τοῖς Κιμμερίοις προσοικειῶν τὸν τόπον φησὶν αὐτοὺς ἐν καταγείοις οἰκίαις οἰκεῖν, ἃς καλοῦσιν ἀργίλλας, καὶ διά τινων ὀρυγμάτων παρ' ἀλλήλους τε φοιτᾶν... ζῆν δ' ἀπὸ μεταλλείας. Éphore, fragm. 45; Didot-Müller, *Fragm. histor. græc.*, t. I, p. 245.

2. Κιμμερίους δὲ οὐδεὶς εἶπεν ἀσεβεῖς, ὅτι τὸν ἥλιον οὐδ' εἶναι τοπαράπαν νομίζουσι. Plutarque, *De la Superstition*, c. 10; Didot-Dübner, *Plutarchi scripta moralia*, p. 201.

3. Φαίνονται δὲ οἱ Κιμμέριοι φεύγοντες ἐς τὴν Ἀσίην τοὺς Σκύθας καὶ τὴν Χερσόνησον κτίσαντες ἐν τῇ νῦν Σινώπη πόλις Ἑλλὰς οἴκισται·... οἱ μὲν Κιμμέριοι αἰεὶ τὴν παρὰ θάλασσαν ἔφευγον, οἱ δὲ Σκύθαι ἐν δεξιῇ τὸν Καύκασον ἔχοντες ἐδίωκον. Hérodote, IV, 12; éd. Teubner-Dietsch, t. I, p. 300; éd. Didot-Dindorf, p. 188. Cet auteur suppose que si les Scythes ont fait la conquête de la Médie, c'est qu'ils s'y sont égarés en poursuivant les Cimmériens dans le Caucase; mais il y a à cela une difficulté chronologique. Les Scythes ont conquis la Médie en 625 et les Cimmériens sont arrivés en Asie-Mineure 75 ans plus tôt; cf. F. Lenormant, *Manuel d'histoire ancienne*, 3e éd., t. II, p. 110, 350.

par des peuples étrangers à leur race et par les Scythes leurs ennemis. Cet itinéraire invraisemblable est une hypothèse d'Hérodote ; les Cimmériens ont dû gagner l'Asie-Mineure en passant soit le Bosphore de Thrace, soit l'Hellespont.

Arrivés en Asie-Mineure, les Cimmériens s'emparèrent d'abord d'une partie de la Troade [1], notamment de la ville d'Antandre [2]. De là, ils s'étendirent à l'est d'abord jusqu'à Héraclée en Bithynie [3], ensuite jusqu'à Sinope en Paphlagonie [4]; au sud, Sardes en Lydie tomba entre leurs mains deux fois, l'une en 663, l'autre trente ans plus tard [5], Magnésie sur le Méandre, fut prise par eux vers 633 ou 632 [6]. Ils atteignirent même la Cilicie. Ils ravagèrent l'Asie-Mineure pendant environ un siècle ; c'est du moins la durée qu'Aristote attribue à leur domination dans la ville d'Antandre. Arrivés vers l'an 700, ils disparurent vers l'an 600, vaincus par *Aluattês* (Alyattes), roi de Lydie ; de 614 à 558 [7], et par *Maduês* roi des Scythes, qui de 625 à 606 fut maître d'une grande partie de l'Asie occidentale. Le dernier événement connu de

1. Strabon, XIII, c. 1, § 8 ; éd. Didot-Müller et Dübner, p. 501, l. 48 ; cf. I, 5, § 18 ; *ibid*, p. 49, l. 39. C'est des Trères qu'il est question dans ces textes. Mais les Trères sont des Cimmériens. Οἱ Κιμμέριοι οὓς καὶ Τρῆρας ὀνομάζουσι. Strabon, I, 3, § 21 ; *ibid*, p. 51, l. 21-22.

2. Ἄντανδρος πόλις ὑπὸ τὴν Ἴδην πρὸς τῇ Μυσίᾳ τῆς Αἰολίδος... Ἀριστοτέλης φησὶ ταύτην ὠνομάσθαι... Κιμμερίδα, Κιμμερίων ἐνοικούντων ἑκατὸν ἔτη. Aristote, fragm. 190 ; Didot-Müller, *Fragm. histor. græc.*, t. II, p. 162.

3. Ἐπέκεινα Σαγγαρίου ὅμοροι Παφλαγόνων Μαριανδυνοί, ἔνθα πόλις Ἡράκλεια πεπόλισται, ὅπου Κιμμέριοι πόαν φαγόντες ἀκόνιτον ἐδυστύχησαν. Arrien de Nicomédie, fragm. 47 ; Didot-Müller, *Fragm. histor. græc.*, t. III, p. 595.

4. Hérodote, IV, 12 ; cité plus haut, p. 253, note 3.

5. Κιμμέριοι ἐξ ἠθέων ὑπὸ Σκυθέων τῶν νομάδων ἐξαναστάντες ἀπικέατο ἐς τὴν Ἀσίην καὶ Σάρδις πλὴν ἀκροπόλιος εἷλον. Hérodote, I, 15 ; éd. Teubner-Dietsch, t. I, p. 8 ; Didot-Dindorf, p. 5 ; cf. F. Lenormant, *Manuel*, t. II, p. 389.

6. Καὶ τὸ παλαιὸν δὲ συνέβη τοῖς Μάγνησιν ὑπὸ Τρηρῶν ἄρδην ἀναιρεθῆναι, Κιμμερικοῦ ἔθνους. Strabon, XIV, 1, § 40 ; éd. Didot-Müller et Dübner, p. 553, l. 11-12. Voir aussi dans les *Fragmenta historicorum græcorum*, t. III, p. 396, la note 7 qui traite de l'histoire de Magnésie à cette époque.

7. Ἀλυάττης... Κιμμερίους ἐκ τῆς Ἀσίης ἐξήλασε. Hérodote, I, 16 ; éd. Teubner-Dietsch, t. I, p. 8 ; éd. Didot-Dindorf, p. 5. Cf. F. Lenormant, *Manuel*, t. II, p. 389.

leur histoire est une bataille livrée en Cilicie et dans laquelle périt *Lugdamis*, leur roi [1].

Cette période de l'histoire des Cimmériens est connue non seulement par les historiens grecs, mais par les inscriptions cunéiformes. Ainsi Assarahaddon, roi d'Assyrie, qui régna de 681 à 667, battit en Asie-Mineure, près des côtes de la mer Noire, dans les premières années de son règne, les Gimirraï qui sont évidemment les Cimmériens [2]. Les Gimirraï furent encore vaincus en 665 par les armées combinées de Gygès, roi des Lydiens, et d'Assourbanipal, roi d'Assyrie [3]. Puis en 663, quand ils prennent Sardes pour la première fois, ils sont alliés du grand roi d'Assyrie [4].

§ 11. *Les Cimbres*, IIe *siècle.*

Lorsque vers l'an 600, les Cimmériens disparaissent, écrasés sous le poids de leurs défaites, après avoir beaucoup détruit et sans avoir rien fondé, il est probable qu'étrangers à l'Asie-Mineure, où ils n'avaient que des ennemis, ils ont la plupart été successivement tués ou pris et réduits en esclavage [5]. Il y avait

1. Λύγδαμις δὲ τοὺς αὑτοῦ ἄγων μεχρὶ Λυδίας καὶ Ἰωνίας ἤλασε, καὶ Σάρδεις εἷλεν, ἐν Κιλικίᾳ δὲ διεφθάρη... Τοὺς δὲ Τρῆρας... ὑπὸ Μάδυος τὸ τελευταῖον ἐξελαθῆναί φασι τοῦ τῶν [Σκυθῶν] βασιλέως. Strabon, I, 3, § 21; éd. Didot-Müller et Dübner, p. 51, l. 26, 28, 30-31.— Ἄλλοι φασὶ Κιμμερίων τὸ μὲν πρῶτον ὑφ' Ἑλλήνων τῶν πάλαι γνωσθέντων οὐ μέγα γενέσθαι τοῦ παντὸς μόριον, ἀλλὰ φυγὴν ἢ στάσιν τινὰ βιασθεῖσαν ὑπὸ Σκυθῶν εἰς Ἀσίαν ἀπὸ τῆς Μαιώτιδος διαπερᾶσαι Λυγδάμιος ἡγουμένου... Plutarque, *Marius*, 11, § 8; *Plutarchi Vitae;* éd. Didot-Doehner, t. I, p. 490.

2. F. Lenormant, *Manuel*, t. II, p. 110.

3. F. Lenormant, *Manuel*, t. II, p. 115.

4. F. Lenormant, *Manuel*, t. II, p. 117, 388.

5. On trouve une étude historique sur les Cimmériens chez Duncker, *Geschichte des Alterthums*, t. I, 5e édition, p. 463-469. Cet auteur croit que parmi les Cappadociens du temps de l'empire romain il y avait des descendants des Cimmériens; en effet, Syncelle appelle Gamer l'ancêtre de la race cappadocienne, et les Arméniens modernes appellent les Cappadociens Gamir. Le Gamer de Syncelle et le Gamir moderne n'offrent qu'une légère différence de prononciation avec le Gomer d'Ezéchiel, première

cinq siècles qu'il n'était plus question d'eux autrement qu'à titre de souvenir, quand l'historien Poséïdônios émit, à leur sujet, une opinion qui a fait fortune. Poséïdônios d'Apamée, né 135 ans avant J.-C., fut contemporain de la célèbre invasion des Cimbres et des Teutons qui, après avoir terrifié le monde celtique et le monde romain, fut arrêtée glorieusement par Marius. Il visita une partie de la Gaule méridionale et il écrivit des livres aujourd'hui en grande partie perdus, mais dont les débris nous conservent quelques précieux souvenirs de ses impressions de voyage. Les Cimbres, par lesquels a été dévasté le pays des Celtes, pourraient bien, suppose-t-il, appartenir à la même nation que les Cimmériens, célèbres par leurs brigandages en Asie-Mineure [1]. Strabon, Diodore de Sicile et Plutarque ont copié Poséïdônios [2]. Tous trois d'accord avec lui présentent cette doctrine comme une hypothèse. Les Cimbres de Germanie et les Cimmériens seraient deux fractions du même peuple coupé en deux par l'invasion scythe : c'est là, dit Plutarque, une conjecture mais non de l'histoire, la certitude manque. L'historien juif Josèphe et les modernes ont été plus hardis [3]. Ils ont affirmé l'identité des Cimbres et des Cimmériens. Or, les Cimbres

moitié du sixième siècle, et le Gomer d'Ezéchiel désigne le même peuple que le *Gimirraï* des inscriptions cunéiformes.

1. Ποσειδώνιος ...οὐ κακῶς εἰκάζει ὅτι λῃστρικοὶ ὄντες καὶ πλάνητες οἱ Κίμβροι καὶ μέχρι τῶν περὶ τὴν Μαιῶτιν ποιήσαιντο στρατείαν· ἀπ' ἐκείνων δὲ καὶ ὁ Κιμμέριος κληθείη βόσπορος, οἷον Κιμβρικὸς Κιμμερίους τοὺς Κίμβρους ὀνομασάντων τῶν Ἑλλήνων. Poseidônios, fragm. 75, tiré de Strabon; Didot-Müller, *Fragm. histor. græc.*, t. III, p. 285.

2. Ποσειδώνιος οὐ κακῶς εἰκάζει... Strabon, VII, 2, § 2; éd. Didot-Müller et Dübner, p. 244, l. 2.

Φασί τινες ἐν τοῖς παλαίοις χρόνοις τοὺς τὴν Ἀσίαν ἅπασαν καταδραμόντας, ὀνομαζομένους δὲ Κιμμερίους, τούτους εἶναι βραχὺ τοῦ χρόνου τὴν λῆξιν φθείραντος ἐν τῇ τῶν καλουμένων Κίμβρων προσηγορίᾳ. Diodore, l. V, c. 32, § 4; éd. Didot-Müller, t. I, p. 273.

Κιμμερίων μὲν ἐξ ἀρχῆς τότε δὲ Κίμβρων, οὐκ ἀπὸ τρόπου προσαγορευομένων. Ἀλλὰ ταῦτα μὲν εἰκασμῷ μᾶλλον ἢ κατὰ βέβαιον ἱστορίαν λέγεται. Plutarque, *Marius*, c. 11, § 9; Didot-Dœhner, *Plutarchi vitæ*, t. I, p. 491.

3. Τοὺς μὲν γὰρ νῦν ὑφ' Ἑλλήνων Γαλάτας καλουμένους Γομαρεῖς δὲ λεγομένους Γομάρης ἔκτισε. *Antiquités judaïques*, livre I, c. 6, § 1; édition Didot, p. 14, l. 35-36.

sont des Germains. Nous l'apprenons par le testament d'Auguste [1]; cette assertion officielle nous est confirmée par Strabon [2], par Tacite [3], et par Pline l'Ancien [4]. Les Cimmériens que Strabon a considérés comme Thraces seraient-ils donc des Germains? Cette conclusion est inadmissible.

§ 12. *Les Cymry au moyen âge et depuis.*

Elle ne suffisait pas. Les historiens de notre temps greffant une confusion sur une autre, mêlant avec les Germains les Celtes qui appartiennent à un rameau tout différent de la race européenne, ont prétendu reconnaître et les descendants des Cimmériens et les descendants des Cimbres dans les Cymry, dans ce peuple celtique d'origine et de langue qui, depuis le moyen âge, habite une partie de la Grande-Bretagne, à l'ouest des Anglo-Saxons. Mais le néo-celtique *Cymry*, pluriel du néo-celtique *Cymro* « compatriote », aurait été forcément au temps des Gaulois et des Romains *Combrox* ou *Combrogis* au singulier, *Combrogês* ou *Combrogîs* au pluriel [5]. Entre ce nom et celui des Cimbres, il n'y a aucune analogie [6]. Pour l'établir on

1. Cimbrique et Charydes et Semnones et ejusdem tractus alii Germanorum popu[li] per legatos amicitiam meam et populi romani petierunt. *Corpus inscriptionum latinarum*, t. III, p. 782, l. 16-18.

2. Ἄλλα δ' ἐνδεέστερά ἐστιν ἔθνη Γερμανικὰ Χεροῦσκοί τε καὶ Χάττοι... πρὸς δὲ τῷ ὠκεανῷ Σούγαμβροί τε καὶ Χαῦβοι... καὶ Κίμβροι. Strabon, VII, 1, § 3; éd. Didot-Müller et Dübner, p. 241, l. 47-50. Τῶν δὲ Γερμανῶν, ὡς εἶπον, οἱ μὲν προσάρκτιοι παρήκουσι τῷ ὠκεανῷ... τούτων δ' εἰσὶ γνωριμώτατοι Σούγαμβροί τε καὶ Κίμβροι. Strabon, V, 2, § 4; *ibid.*, p. 244.

3. Eumdem Germaniæ sinum proximi Oceano Cimbri tenent, parva nunc civitas, sed gloria ingens... Sexcentesimum et quadragesimum annum urbs agebat cum primum Cimbrorum audita sunt arma...; tamdiu Germania vincitur. *Germania*, 37, éd. Schweizer-Sidler, p. 66-68.

4. Germanorum genera quinque... alterum genus Ingyaeones quorum pars Cimbri, Teutoni ac Chaucorum gentes. Pline, *Histoire naturelle*, III, § 99; éd. Teubner-Ianus, t. I, p. 177.

5. **Combroges* aurait été l'opposé d'*Allobroges*, « ceux qui habitent un pays étranger ». Zeuss, *Grammatica celtica*, 2e éd., p. 207.

6. Grimm, *Geschichte der deutschen Sprache*, 3e éd., p. 442-443.

peut se borner à une seule observation. Quand un mot commençant par la gutturale sourde, c'est-à-dire par le *C* dans les langues celtiques, se trouve en même temps dans les langues germaniques, il doit, dans ces langues, commencer par *H* : c'est un des éléments de la règle connue sous le nom de loi de Grimm, c'est un des principes fondamentaux de la phonétique germanique. Le nom des Cimbres qui est germanique et celui des Cymry qui est celtique, commençant chacun par *C*, n'ont donc l'un avec l'autre aucune relation.

§ 13. *Les Cimmériens sont probablement Thraces.*

Quant aux Cimmériens ils n'étaient ni Celtes, ni Germains. Ils étaient Thraces : Strabon nous l'apprend. Ici il ne se sert pas des termes dubitatifs que nous avons signalés plus haut, dans les passages où les anciens nous parlent de la conjecture de Poséïdonios. Les « Cimmériens, » nous dit Strabon, « qu'on appelle aussi Trêres [1] », « les Trêres, nation cimmérienne [2]; » et ailleurs : les « Trêres qui sont Thraces [3]. » Les passages, dans lesquels on voit les Trêres et les Cimmériens distingués les uns des autres, ne peuvent pas être opposés à cette assertion; ils établissent seulement que dans la famille thrace, désignée tantôt sous le nom de Trêres, tantôt sous celui de Cimmériens, il y avait deux groupes à chacun desquels un de ces deux noms convenait plus spécialement qu'à l'autre [4].

1. Οἵ τε Κιμμέριοι οὓς καὶ Τρῆρας ὀνομάζουσιν. Strabon, I, 3, § 21; éd. Didot-Müller et Dübner, p. 51 l. 21-22.

2. Καὶ τὸ παλαιὸν δὲ συνέβη τοῖς Μάγνησιν ὑπὸ Τρηρῶν ἄρδην ἀναιρεθῆναι, Κιμμερικοῦ ἔθνους. Strabon, XIV, 1, § 40; éd. Didot-Müller et Dübner, p. 553 l. 10-12.

3. Τρῆρες καὶ οὗτοι Θρᾷκες. Strabon, XIII, 1, § 8; éd. Didot-Müller et Dübner, p. 501, l. 48-49.

4. Πολλάκις δὲ καὶ οἱ Κιμμέριοι καὶ οἱ Τρῆρες ἐποίησαντο τὰς τοιαύτας ἐφόδους· τοὺς δὲ Τρῆρας καὶ Κῶβον ὑπὸ Μάδυος τὸ τελευταῖον ἐξελαθῆναί φασι τοῦ τῶν Σκυθῶν βασιλέως. Strabon, I, 3, § 21; éd. Didot-Müller et Dübner,

D'ailleurs, si l'on compare aux passages d'Hérodote relatifs aux expéditions des Cimmériens en Asie-Mineure, le passage de Plutarque relatif aux dévastations exercées, avant Alexandre le Grand, par les Trêres en Asie, on reconnaîtra qu'il s'agit des mêmes événements [1]. Strabon n'est pas le seul auteur qui parle des Trêres. Thucydide racontant une guerre entreprise contre les Macédoniens, 429 ans avant J.-C., par Sitalkès, roi d'une partie des Thraces, dit que du côté des Triballes, peuple établi entre le Danube et le mont Hémus, les États de Sitalkès avaient pour limite le pays des Trêres et des *Tilataïoï*, situé au nord du mont Scomios où sont les sources du Strymon [2]. Les Trêres habitaient donc dans le bassin du Bas-Danube, non loin de la rive méridionale de ce fleuve. Certains auteurs cités par Strabon leur attribuaient aussi un établissement en Troade [3].

Hérodote a supposé que les Cimmériens, fuyant l'invasion scythique, avaient contourné la mer Noire à l'orient, traversant les défilés du Caucase et des contrées déjà occupées par des races étrangères ou même ennemies, comme les Sarmates et les Chalybes. Il est plus rationnel d'admettre que les Scy-

p. 51, l. 28-32. Φησὶ δὲ Καλλισθένης ἁλῶναι τὰς Σάρδεις ὑπὸ Κιμμερίων πρῶτον, εἶθ' ὑπὸ Τρηρῶν καὶ Λυκίων. Strabon, XIII, 4, § 8; *ibid.*, p. 536, l. 26-27.

1. Οὐ γὰρ λῃστρικῶς τὴν Ἀσίαν καταδραμὼν, οὐδὲ ὥσπερ ἅρπαγμα καὶ λάφυρον εὐτυχίας ἀνελπίστου, σπαράξαι καὶ ἀνασύρασθαι διανοηθεὶς, καθάπερ ὕστερον μὲν Ἀννίβας Ἰταλίαν, πρότερον Τρῆρες Ἰωνίαν καὶ Σκύθαι Μηδίαν ἐπῆλθον. Plutarque, *De Alexandri virtute*, § 8; Didot-Dübner, *Plutarchi scripta moralia*, t. I, p. 405. — Τὸ γὰρ Κιμμερίων στράτευμα τὸ ἐπὶ τὴν Ἰωνίην ἀπικόμενον ...οὐ καταστροφὴ ἐγένετο τῶν πολίων, ἀλλ' ἐξ ἐπιδρομῆς ἁρπαγή. Hérodote, I, 6, § 3; éd. Teubner-Dietsch, t. I, p. 4; Didot-Dindorf, p. 3; voir aussi I, 15, 16; IV, 12; Teubner p. 8, 300; Didot, p. 5, 188.

2. Τὰ δὲ πρὸς Τριβάλλους καὶ τούτους αὐτονόμους Τρῆρες ὥριζον καὶ Τιλαταῖοι· οἰκοῦσι δ' οὗτοι πρὸς βορέαν τοῦ Σκομίου ὄρους καὶ παρήκουσι πρὸς ἡλίου δύσιν μέχρι τοῦ Ὀσκίου ποταμοῦ. Thucydide, II, 96, § 4; éd. Didot-Haase, p. 98. Cf. Pline, *Histoire naturelle*, IV, § 35; éd. Teubner-Ianus, t. I, p. 162.

3. Ὑπὸ τῆς Βιστονίδος δὲ καὶ τῆς νῦν Ἀφνίτιδος λίμνης ἐοίκασι κατακεκλύσθαι πόλεις τινὲς Θρᾳκῶν· οἱ δὲ καὶ Τρηρῶν, ὡς συνοίκων τοῖς Θρᾳξὶν ὄντων. Strabon, I, 3, § 18; éd. Didot-Müller et Dübner, p. 49, l. 38-40. Cf. XIII, 1, § 9; *ibid.*, p. 502.

thes arrivant du nord-est ont chassé devant eux les Cimmériens ou Trêres dans la direction du sud-ouest. Les Trêres établis du temps de Thucydide, entre le Danube et le mont Scomios, sont un débris de ces fugitifs; d'autres, non contents de l'espace si restreint où ils étaient resserrés en Europe, se seront rejetés, vers l'an 700, sur l'Asie-Mineure que, sous le nom de Trêres et de Cimmériens, ils ont dévastée pendant un siècle. La cause de cette émigration, ce sont les conquêtes des Scythes au sud du Danube : près de l'embouchure les Scythes possédaient les deux rives de ce fleuve au temps d'Hérodote[1].

Les Cimmériens, réfugiés au sud du Danube et qui de là gagnèrent l'Asie-Mineure, semblent être ceux qui habitaient le long des côtes entre la Crimée et le Danube, ou ceux qui demeuraient plus avant dans l'intérieur des terres. Quant à ceux de Crimée, ils paraissent s'être conduits plus bravement qu'Hérodote ne le suppose. La forteresse cimmérienne que cet historien lui-même mentionne[2], avait été établie, suivant Strabon, pour fermer l'isthme qui mène du continent à la péninsule[3]. C'était vraisemblablement contre les Scythes que ces fortifications avaient été créées, à une époque où les Cimmériens, — précédemment maîtres de toute la Scythie d'Hérodote proprement dite, c'est-à-dire de la région située entre le Tanaïs et le Danube, sur une profondeur de vingt journées de marche, soit 4000 stades ou 700 kilomètres[4], — étaient, dans ces régions,

1. Hérodote, IV, 47; éd. Teubner-Dietsch, t. I, p. 314-315; Didot-Dindorf, p. 197. Cf. Strabon, VII, 3, § 13; 4, § 5; éd. Didot-Müller et Dübner, p. 253, 258.

2. Καὶ νῦν ἔστι μὲν ἐν τῇ Σκυθικῇ Κιμμέρια τείχεα... φαίνονται δὲ οἱ Κιμμέριοι φεύγοντες ἐς τὴν Ἀσίην τοὺς Σκύθας καὶ τὴν χερσόνησον κτίσαντες, ἐν τῇ νῦν Σινώπη πόλις Ἑλλὰς οἴκισται. Hérodote, IV, 12; éd. Teubner-Dietsch, t. I, p. 300; Didot-Didorf, p. 188.

3. Τὸ δὲ Κιμμερικὸν πόλις ἦν πρότερον ἐπὶ χεῤῥονήσου ἱδρυμένη, τὸν ἰσθμὸν τάφρῳ καὶ χώματι κλείουσα. Strabon, XI, 2, § 5; éd. Didot-Müller et Dübner, p. 423, l. 49-50.

4. Ἔστι ὦν τῆς Σκυθικῆς ὡς ἐούσης τετραγώνου, τῶν δύο μερέων κατηκόντων ἐς θάλασσαν. Ἀπὸ γὰρ Ἴστρου ἐπὶ Βορυσθένεα δέκα ἡμερέων ὁδός, ἀπὸ Βορυσθένεος τ' ἐπὶ τὴν λίμνην τὴν Μαιῆτιν ἑτερέων δέκα. Καὶ ἀπὸ θαλάσσης ἐς μεσόγαιαν ἐς τοὺς Μελαγχλαίνους τοὺς κατύπερθε Σκυθέων οἰκημένους εἴκοσι ἡμερέων ὁδός.

réduits à la Crimée. Peut-être les Taures de Crimée opposés aux Scythes par Hérodote [1] sont-ils un débris des Cimmériens.

§ 14. *Chronologie scythique.*

Nous pouvons poser les jalons chronologiques suivants :

Les Scythes arrivent sur les rives du Borysthène ou Dniéper, 1500 ans avant J.-C., d'après leurs traditions nationales.

Ils atteignent le Danube avant Homère, c'est-à-dire avant l'an 950(?) ou environ. A cette époque, ils n'avaient pas pénétré dans la Crimée, encore possédée tout entière par les Cimmériens, peuple thrace.

Les Scythes passent le Danube vers l'an 700 ; et un certain nombre de Cimmériens ou de Trêres, chassés des régions où ils s'étaient réfugiés au sud de ce fleuve, envahissent l'Asie-Mineure [2]. C'est peut-être à la même époque que les Scythes ont fait la conquête de la Crimée sauf la région conservée par les Taures.

Les Scythes s'emparent de la Médie et des régions voisines, en 625, et la gardent jusque vers l'an 606 [3].

Le septième siècle avant notre ère est l'époque de la grande puissance des Scythes. Maîtres des contrées qui forment aujourd'hui toute la partie méridionale de la Russie d'Europe, ils s'étendent probablement alors au nord-ouest jusqu'à la mer Baltique ; au sud-ouest, ils dominent dans les plaines de la Hongrie, de l'Autriche et de la Styrie modernes ; à l'est, ils tiennent momentanément sous le joug une grande partie des pays dé-

Ἡδὲ ὁδὸς ἡμερησίη ἀνὰ διηκόσια στάδια συμβέβληταί μοι. Οὕτω ἂν εἴη τῆς Σκυθικῆς τὰ ἐπικάρσια τετρακισχιλίων σταδίων, καὶ τὰ ὄρθια τὰ ἐς τὴν μεσόγαιαν φέροντα ἑτέρων τοσούτων σταδίων (Cf. p. 252, note 3). Hérodote, IV, 101 ; éd. Teubner-Dietsch, t. I, p. 338. Didot-Dindorf, p. 212.

1. Hérodote, IV, 99-100, *ibid.*

2. Suivant Strabon (I, 2, § 9 ; III, 2, § 12 ; éd. Didot-Müller et Dübner, p. 17, 123), les Cimmériens auraient fait dès le temps d'Homère leurs incursions en Asie-Mineure. C'est une erreur chronologique évidente.

3. On trouvera une notice sur les Scythes chez Duncker, *Geschichte der Alterthums*, t. II, 5e édition, p. 430-444.

signés de nos jours par les noms de Perse et de Turquie d'Asie. Leurs guerres dans ces dernières régions ont été mentionnées par les anciens; mais nous sommes sans aucune indication sur les opérations militaires par lesquelles repoussant les Celtes vers l'ouest, intercalant leur empire asiatique entre les Celtes et la Grèce, ils ont produit dans le domaine de la race gréco-italo-celte, une vaste solution de continuité.

§ 15. *Migration celtique à l'ouest du Rhin vers la fin du* VII[e] *siècle (?)* [1]

Les pasteurs scythes, grâce à la supériorité de leurs armes de fer, contraignirent les agriculteurs celtes à quitter les plaines fertiles du moyen Danube que leurs charrues fécondaient depuis plus de mille ans et que les vainqueurs transformèrent en pâturages. C'est alors peut-être qu'eut lieu une émigration racontée par un écrivain grec dont nous ne savons pas le nom ni la date, et dont Plutarque a reproduit le récit. Ne trouvant plus moyen de vivre dans les étroites et sauvages régions du haut Danube où la conquête scythique les avait entassés, les Celtes résolurent d'aller chercher une nouvelle patrie.

Ils étaient, dit le vieil auteur, plusieurs fois dix mille hommes jeunes et généreux, menant avec eux beaucoup d'enfants et de femmes. Ils se partagèrent en deux bandes : les uns traversant les monts Rhipées, c'est-à-dire la chaîne de collines qui forment au centre de l'Allemagne la ligne de partage des eaux, se dirigèrent vers l'Océan septentrional, et occupèrent les extrémités de la terre, soit, en d'autres termes, les vastes plaines de l'Allemagne du Nord, la Grande-Bretagne et l'Irlande; les autres, passant le Rhin, s'établirent entre les Pyrénées et les Alpes[2]. D'autres Indo-Européens, les Ligures, avaient pré-

1. On ne peut établir d'une façon absolument certaine la présence des Celtes en Gaule avant l'époque où Hérodote écrivit le chap. 33 de son livre II, 445-443 av. J.-C. Kirchoff, *Abandlungen der kœniglichen Akademie des Wissenschaften zu Berlin*, 1871, *Phil. hist. Klasse*, 2[e] partie, p. 56.

2. Οἱ δὲ Γαλάται τοῦ Κελτικοῦ γένους ὄντες ὑπὸ πλήθους λέγονται τὴν αὐτῶν

cédé les Celtes dans cette contrée. Au cinquième siècle de notre ère, Festus Aviénus reproduisant un document du VI[e] siècle avant J.-C., nous montre les Ligures rejetés dans les Pyrénées, près de l'Océan, au milieu des neiges où les ont chassés les Celtes après avoir dévasté leur pays par de nombreux combats[1].

§ 16. *Le fer et la culotte des Scythes chez les Celtes.*

Cette émigration ne fut pas le seul résultat des conquêtes scythiques. Vaincus par le fer que ces ennemis nouveaux avaient apporté d'Asie, les Celtes apprécièrent la valeur de ce métal inconnu. Les marchands scythes, les Sigynnes, comme les appelle Hérodote, leur en vendirent. Les Scythes appelaient le fer, dans leur langue, *ayasa*, ou, en remplaçant l'*s* par une articulation gutturale propre aux iraniens, *ayanha*. Les Celtes adoptèrent ce mot, en l'allongeant toutefois à l'aide d'un suf-

ἀπολιπόντες οὐκ οὖσαν αὐτάρκη τρέφειν ἅπαντας ἐπὶ ζήτησιν ἑτέρας ὁρμῆσαι· μυριάδες δὲ πολλαὶ γενόμενοι νέων ἀνδρῶν καὶ μαχίμων, ἔτι δὲ πλείους παίδων καὶ γυναικῶν ἄγοντες, οἱ μὲν ἐπὶ τὸν βόρειον Ὠκεανὸν ὑπερβαλόντες τὰ Ῥιπαῖα ὄρη ῥυῆναι καὶ τὰ ἔσχατα τῆς Εὐρώπης κατασχεῖν, οἱ δὲ μεταξὺ Πυῤῥήνης ὄρους καὶ τῶν Ἄλπεων ἱδρυθέντες ἐγγὺς Σεννώνων καὶ Κελτορίων κατοικεῖν χρόνον πολύν. Plutarque, *Camille*, 15; Didot-Dœhner, *Plutarchi vitæ*, t. I, p. 162. Dans ce texte, deux migrations sont confondues en une : 1° celle dont nous parlons ici ; 2° celle des Belges, qui, probablement au troisième siècle, furent chassés des contrées situées à l'est du Rhin par les Germains et vinrent s'établir à l'ouest de ce fleuve dans la Gaule Transalpine des Romains déjà occupée par des Celtes et notamment par les Senons.

1. . . . . Axe qua Lycaonis
Rigescit aethra cæspitem Ligurum subit
Cassum incolarum : namque Celtarum manu
Crebrisque dudum præliis vacuata sunt :
Liguresque pulsi, ut sæpe fors aliquos agit,
Venere in ista quæ per horrentes tenent
Plerumque dumos.

Festus Aviénus, *Ora maritima*, vers 131-136; éd. Holder, p. 149.

Cempsi atque Sæfes arduos collis habent
Ophiussæ in agro ; propter hos pernix Ligus...

Festus Aviénus, *ibid.*, vers 195-196; Holder, p. 151. Aviénus met les Ligures près d'Ophiussa. M. Müller, *Geographi græci minores*, t. II, p. 123, a établi qu'Ophiussa est Oyarzun au fond du golfe de Biscaye.

fixe, pour éviter de le confondre avec *ayas* ou *aïs*, « cuivre » ou « bronze » ; de là le mot celtique **ayasarnos*, ou, par contraction, **aisarnos*, **êsarnos*, « fer », mot que les Germains reçurent tout formé des Celtes, tandis que les Latins et les Grecs recevant le fer par une voie différente, créaient, d'une manière indépendante, d'autres mots pour le désigner, *ferrum* et *sidêros*.

C'est probablement aussi des Scythes qu'une des deux branches de la famille celtique, les Gaulois, reçut l'usage du pantalon auquel elle donna le nom de *brâca*. Ce nom est étranger à l'irlandais qui désigne le même vêtement par un terme d'origine anglaise ; il semble résulter de là que ce vêtement resta inconnu à la première colonie celtique des Iles Britanniques ; que, par conséquent, le pantalon des Scythes a été, dans le monde celtique, moins bien accueilli que le fer dont le nom irlandais et le nom breton sont identiques. Les Germains ont été moins difficiles que les Celtes d'Irlande : ils ont adopté le pantalon des Scythes et des Gaulois comme ils avaient adopté leur fer.

Aussi M. Jules Quicherat, dans son *Histoire du Costume*, a-t-il pu facilement commettre l'hérésie de présenter, comme un échantillon du costume celtique, un pantalon recueilli dans une tourbière du Jutland[1]. Le Jutland est la patrie des Cimbres. Si l'on se permet une promenade dans le champ des hypothèses, on peut supposer que ce pantalon a été porté par un des guerriers de l'armée que Marius extermina un siècle avant notre ère. Les Cimbres étaient Germains et non Celtes ; mais il y avait entre les costumes des deux races une grande analogie, et c'est une des causes qui expliquent pourquoi, malgré la différence des langues et des mœurs, les Grecs et les Romains ont si longtemps confondu ces deux races, les désignant collectivement par le nom d'une seule, croyant que les Germains n'étaient qu'une variété des Celtes.

1. Quicherat, *Histoire du costume en France*, Paris, 1875, p. 11.

CHAPITRE III.

LES THRACES.

SOMMAIRE. § 1. Les Thraces, les Illyriens, les Ligures. — § 2. L'unité monarchique chez les Thraces, le roi légendaire Midas. — § 3. Les Phrygiens et les Bithyniens sont une colonie thrace venue d'Europe en Asie vers l'an 1500 av. J.-C. — § 4. Guerre des Phrygiens ou Dardani contre les Egyptiens vers l'an 1400. — § 5. La conquête assyrienne en Asie-Mineure, xve-xiiie siècle. — § 6. La langue des Thraces et des Phrygiens. Un de leurs dogmes religieux. — § 7. Domaine des Thraces dans la péninsule des Balkans; dans les îles de la mer Égée; leur marine. — § 8. Ils apportent en Grèce la culture des céréales, vers l'an 2000 av. J.-C. — § 9. Celle de la vigne vers la même date. — § 10. Les chevaux des Thraces. — § 11. Les poètes et les musiciens thraces. — § 12. Les conquêtes des Thraces au nord du bas Danube vers l'an 340 av. J-C. — § 13. L'invasion celtique dans la région du bas Danube vers l'an 300 av. J.-C.

§ 1. *Les Thraces, les Illyriens et les Ligures.*

La race européenne se divise en trois groupes : 1° les Thraces, les Illyriens, les Ligures; 2° les Gréco-Italo-Celtes; 3° les Slavo-Germains. Les Thraces, les Illyriens et les Ligures ont précédé tous les autres peuples européens dans l'arène de l'histoire. Leurs débuts sont mêlés aux fables dont l'obscurité enveloppe chez les poètes et les historiens le récit des plus anciens événements qui se soient accomplis suivant eux en Grèce et en Asie-Mineure, en Italie, en Gaule et en Espagne. La grande puissance des Gréco-Italo-Celtes est contemporaine

des siècles les plus brillants de la littérature et des arts dans l'antiquité. La période germanique a commencé au cinquième siècle de notre ère. Quant aux Slaves, nous ignorons quelle fortune leur réserve l'avenir.

Il n'est pas sûr qu'il y eût entre les Thraces, les Illyriens et les Ligures des lignes précises de démarcation. Ces trois peuples n'auraient-ils pas été le même peuple à l'origine? Les Dardaniens d'Europe sont donnés pour Illyriens par Strabon, au commencement du premier siècle avant notre ère[1], et ils semblent identiques aux Thraces qui, environ 1500 ans plus tôt, faisant sur les Pélasges la conquête d'une partie de l'Asie-Mineure, ont transplanté en Troade le nom de Dardanie[2]. Les Istriens qui habitaient les bords de l'Adriatique, qui étaient Illyriens suivant Strabon, et qui, dès cette époque, étaient compris dans la circonscription romaine de l'Italie[3], sont des Thraces chez Scymnus de Chio[4]. Ceux des Ligures qui habitaient l'Italie du sud, du centre et de l'est, portaient le nom de Sikèles ou Sicules, et plus tard, conquise par eux, l'île de Sicanie leur dut le nom de Sicile : or un des chefs qui commandaient les Thraces, quand, à l'aube des temps historiques,

1. *Οἱ πλεῖστον δυνάμενοι πρότερον τελέως ἐταπεινώθησαν καὶ ἐξέλιπον, Γαλατῶν μὲν Βόιοι καὶ Σκορδισται, Ἰλλυριῶν δὲ Αὐταριάται καὶ Ἀρδιαῖοι καὶ Δαρδάνιοι.* Strabon, VII, 5, § 6; cf. § 7; éd. Didot-Müller et Dübner, p. 262.

2. *Ὁ Δάρδανος ἀπάρας ἐκ Σαμοθρᾴκης ἐλθὼν ᾤκησεν ἐν τῇ ὑπωρείᾳ τῆς Ἴδης τὴν πόλιν Δαρδανίαν καλέσας.* Strabon, VII, fragm. 49; éd. Didot-Müller et Dübner, p. 283, l. 3-5. Cf. Strabon, XIII, 1, § 25; *ibid.*, p. 507, et *Iliade*, XX, 215-216; plus bas, p. 272, n. 2.

Les Thraces soumis par Sésostris sont identiques aux Dardaniens battus par Ramsès II. [Σέσωστρις] *ταῦτα ποιέων διεξήϊε τὴν ἤπειρον, ἐς ὃ ἐκ τῆς Ἀσίης ἐς τὴν Εὐρώπην διαβὰς τούς τε Σκύθας κατεστρέψατο καὶ τοὺς Θρήϊκας.* Hérodote, II, 103, § 1 ; éd. Teubner-Dietsch, t. I, p. 165; Didot-Dindorf, p. 103. F. Lenormant, *Manuel d'histoire ancienne*, t. I, p. 410-421. Maspero, *Histoire ancienne*, 4e éd., p. 225-226.

3. *Ἔφαμεν δ' ἐν τῇ περιοδείᾳ τῆς Ἰταλίας Ἴστρους εἶναι πρώτους τῆς Ἰλλυρικῆς παραλίας.* Strabon, VII, 5, § 3; éd. Didot-Müller et Dübner, p. 261, l. 18-19. Cf. V, 1, 9; *ibid.*, p. 179, l. 37.

4. Ἐνετῶν ἔχονται Θρᾶκες Ἴστροι λεγόμενοι.

Scymnus de Chio, vers 391 ; Didot-Müller : *Geographi græci minores*, t. I, p. 212.

ils s'emparèrent de Naxos, s'appelait Sikélos [1]; de là le nom de Sicile donné à Naxos dans les temps archaïques [2]

§ 2. *L'unité monarchique chez les Thraces; le roi légendaire Midas.*

Les Thraces, ou mieux Thraîkes, Thrêikes comme les appelle Hérodote en dialecte ionien, sont, après les Indiens, dit cet historien, la plus grande de toutes les nations du monde. S'ils n'avaient eu qu'un chef, croyait ce vieil écrivain, ou s'ils avaient su s'entendre entre eux, ils auraient été invincibles et le plus puissant de tous les peuples [3]. Cette unité dont Hérodote constate l'absence chez les Thraces de son temps aurait existé plus anciennement chez eux si l'on en croit leur légende nationale. Midas avait, disait-on, régné sur eux dans les temps archaïques, et la mythologie associait son nom à celui de Silène et aux origines de la viticulture ; or il passait pour avoir possédé des jardins en Macédoine, au pied du mont Bermios [4], dont les mines lui fournissaient de l'or [5]; et il était en même

1. Οἱ ἐπιφανέστατοι τῶν ἡγεμόνων Σικελὸς καὶ Ἑκήτορος ὑπὲρ τῆς Παγκράτιδος ἐρίσαντες ἀλλήλους ἀνεῖλον. Diodore, V, 50, § 7; éd. Didot-Müller, t. I, p. 286-287. Le chapitre 50 du livre V de Diodore est consacré à l'histoire la plus ancienne de Naxos.

2. Naxus... cum oppido quam Strongylen, deinde Dian, mox Dionysiada a vinearum fertilitate, alii Siciliam minorem aut Callipolim appellarunt. Pline, IV, § 67, éd. Teubner-Ianus, t. I, p. 169.

3. Θρηΐκων δὲ ἔθνος μέγιστόν ἐστι μετά γε Ἰνδοὺς πάντων ἀνθρώπων. Εἰ δὲ ὑπ' ἑνὸς ἄρχοιτο ἢ φρονέοι κατὰ τὠυτὸ, ἄμαχόν τ' ἂν εἴη καὶ πολλῷ κράτιστον πάντων ἐθνέων κατὰ γνώμην τὴν ἐμήν. Hérodote, V, 3, § 1; éd. Teubner-Dietsch, t. II, p. 2; Didot-Dindorf, p. 240.

4. Οἱ δὲ ἀπικόμενοι ἐς ἄλλην γῆν τῆς Μακεδονίης οἴκησαν πέλας τῶν κήπων τῶν λεγομένων εἶναι Μίδεω τοῦ Γορδίεω·... ἐν τούτοισι καὶ ὁ Σιληνὸς τοῖσι κήποισι ἥλω... Ὑπὲρ δὲ τῶν κήπων οὖρος κέεται, Βέρμιον οὔνομα, ἄβατον ὑπὸ χειμῶνος. Hérodote, VIII, 138, § 3, 4; éd. Teubner-Dietsch, t. II, p. 283; Didot-Dindorf, p. 422-423. Cf. Bion de Proconnèse, fragm. 2; Didot-Müller, *Fragm. histor. græc.*, t. II, p. 19.

5. Ὁ δὲ Μίδου [πλοῦτος] ἐκ τῶν περὶ τὸ Βέρμιον ὄρος [μετάλλων]. Strabon, XIV, 5, § 28; éd. Didot-Müller et Dübner, p. 580, l. 25-26. Sur la situation de ce mont, voyez *ibid.*, VII, fragm. 25, p. 278, l. 31-33.

temps roi de Phrygie[1]. Sa capitale était située sur les bords du Sangarios, dans la partie de l'Asie-Mineure qui, après les expéditions des Gaulois à l'est du Bosphore de Thrace, prit le nom de Galatie. Là se trouvait la ville de Gordion fondée par Gordias, son père[2]. Là était Pessinount, célèbre par un sanctuaire de la déesse phrygienne Cubélê ou Cybèle, et ce temple avait été érigé avec le concours du roi Midas[3]. Suivant Strabon, Midas serait mort empoisonné lors de l'invasion cimmérienne, c'est-à-dire vers l'an 700 avant notre ère[4]. On ne sait ce que vaut cette indication chronologique; il serait maladroit de la contester sous prétexte de la tradition qui attribue à Homère une épigramme pour le tombeau de Midas[5]. Mais on peut douter de son exactitude.

La légende de Midas s'offre à nous en Macédoine; les Thraces l'y ont apportée avant la conquête de ce pays par ces Macédoniens qui dans l'antiquité ont eu l'art de se faire passer pour Grecs; on la trouve aussi en Asie-Mineure où les Thraces la transplantèrent; cela s'accorde avec la doctrine des historiens qui disent que les Phrygiens d'Asie-Mineure sont une colonie des Thraces d'Europe. Le nom de Phrygiens, affirme Strabon, est la forme asiatique du nom des Briges, peuple thrace établi en Macédoine sur le mont Bermios,

1. *Μίδην τὸν Γορδίεω, Φρυγίης βασιλέα.* Hérodote, I, 14, § 3; éd. Teubner-Dietsch, t. I, p. 8; Didot-Dindorf, p. 5.

2. *Πλησίον δὲ ὁ Σαγγάριος ποταμὸς ποιεῖται τὴν ῥύσιν· ἐπὶ δὲ τούτῳ τὰ παλαιὰ τῶν Φρυγῶν οἰκητήρια Μίδου καὶ ἔτι πρότερον Γορδίου καὶ ἄλλων τινῶν, οὐδ' ἴχνη σώζοντα πόλεων, ἀλλὰ κῶμαι μικρῷ μείζους τῶν ἄλλων οἷόν ἐστι τὸ Γόρδιον καὶ Γορβεοῦς τὸ τοῦ Κάστωρος βασίλειον τοῦ Σαοκονδαρίου.* Strabon, XII, 5, § 3; éd. Didot-Müller et Dübner, p. 486, l. 22-27.

3. *Τῆς δὲ Κυβέλης... ἐν Πεσινοῦντι τῆς Φρυγίας κατασκευάσαι νεὼν πολυτελῆ καὶ τιμὰς καὶ θυσίας καταδεῖξαι μεγαλοπρεπεστάτας, Μίδου τοῦ βασιλέως εἰς ταῦτα συμφυλοκαλήσαντος.* Diodore, III, 59, § 8; éd. Didot-Müller, t. I, p. 172.

4. *Οἱ Κιμμέριοι... ἐπέδραμον τὰ δεξιὰ μέρη τοῦ Πόντου καὶ τὰ συνεχῆ αὐτοῖς, τοτὲ μὲν ἐπὶ Παφλαγόνας, τοτὲ δὲ καὶ Φρύγας ἐμβαλόντες, ἡνίκα Μίδαν αἷμα ταύρου πιόντα φασὶν ἀπελθεῖν εἰς τὸ χρεών.* Strabon, I, 3, § 21; éd. Didot-Müller et Dübner, p. 51, l. 21-26.

5. Homère, épigramme 3; éd. Didot, p. 577.

et dont une partie se rendit en Asie[1]. On se rappelle que Midas tirait son or du mont Bermios[2].

§ 3. *Les Phrygiens et les Bithyniens sont une colonie thrace venue d'Europe en Asie vers l'an* 1500 *av. J.-C.*

Les Phrygiens arrivant en Troade, y trouvèrent établie la race pélasgique des Mysiens, *Musoï* (les Masa des monuments égyptiens); ils tuèrent le roi des Mysiens qui avait Troie pour capitale, s'établirent à sa place, et repoussèrent les Mysiens au sud, près des sources du Caïque[3]. Sous le nom de Bithyniens, *Bithunoï*, et de Thyniens, *Thunoï*, de Mariandyniens, ils occupèrent la région nord-ouest de l'Asie-Mineure près du Bosphore et du Pont-Euxin. On appela depuis cette province Bithynie; et à ce sujet, Strabon fait observer qu'il y avait encore, de son temps, en Thrace, des Thyniens et des Bithyniens[4]. Strabon n'a pas le premier parlé de l'origine européenne des Bithyniens d'Asie. Déjà Hérodote nous apprend que les Bithyniens sont des Thraces venus des bords du Stry-

1. *Καὶ αὐτοὶ δ' οἱ Φρύγες Βρίγες εἰσί, Θρᾴκιόν τι ἔθνος.* Strabon, VII, 3, § 2; éd. Didot-Müller et Dübner, p. 245, l. 33. *Ὅτι αὐτοῦ που καὶ τὸ Βέρμιον ὄρος ὃ πρότερον κατεῖχον Βρίγες, Θρᾳκῶν ἔθνος, ὧν τινες διαβάντες εἰς τὴν Ἀσίαν Φρύγες μετωνομάσθησαν.* Strabon, VII, fragm. 25; *ibid.*, p. 278, l. 31-33. *Phruges* ou plus exactement *Bhruges* est une forme archaïque dont *Briges* est issu par une altération relativement moderne des sons primitifs.

2. Voyez page 207, note 5.

3. *Τῶν δὲ Φρυγῶν ἐκ τῆς Θρᾴκης περαιωθέντων, ἀνελόντων τε τῆς Τροίας ἄρχοντα καὶ τῆς πλησίον γῆς, ἐκείνους μὲν ἐνταῦθα οἰκῆσαι, τοὺς δὲ Μυσοὺς ὑπὲρ τὰς τοῦ Καΐκου πηγὰς πλησίον Λυδῶν.* Strabon, XII, 8, § 3, édition Didot-Müller et Dübner, p. 490, l. 12-15. Strabon, dans ce passage, parle d'après Xanthos, historien de la Lydie, qui écrivait plus anciennement qu'Hérodote. Didot-Müller, *Fragm. histor. græc.*, t. I, p. 37, fr. 8.

4. *Οἱ μὲν οὖν Βιθυνοὶ διότι πρότερον Μυσοὶ ὄντες μετωνομάσθησαν οὕτως ἀπὸ τῶν Θρᾳκῶν τῶν ἐποικησάντων, Βιθυνῶν τε καὶ Θυνῶν, ὁμολογεῖται παρὰ τῶν πλείστων καὶ σημεῖα τίθενται τοῦ μὲν τῶν Βιθυνῶν ἔθνους τὸ μέχρι νῦν ἐν τῇ Θρᾴκῃ λέγεσθαί τινας Βιθυνούς, τοῦ δὲ τῶν Θυνῶν τὴν Θυνιάδα ἀκτὴν τὴν πρὸς Ἀπολλωνίᾳ καὶ Σαλμυδησσῷ.* Strabon, XIII, 3, § 3; éd. Didot-Müller et Dübner, p. 464, l. 12-18. Cf. VII, 3, § 2; p. 245, l. 35, où Strabon parle des *Μαριανδυνοί*.

mon[1], or, on sait que le Strymon est une rivière de Macédoine. Il dit aussi que les Phrygiens ont habité la Macédoine où ils portaient le nom de Briges[2]. Au même siècle, Thucydide qualifie de Thraces les Bithyniens[3]. Xénophon et Scylax, au siècle suivant, s'expriment dans les mêmes termes[4].

Il y a eu deux émigrations thraces en Asie-Mineure. La seconde date de l'an 700 environ avant J.-C. C'est celle des Trêres ou Cimmériens, obligés de fuir devant l'invasion scythique. C'est à elle que faisait allusion, vers l'an 500 avant notre ère, le vieil historien Xanthos quand il parlait de Phrygiens venus d'Europe en Asie, postérieurement à la guerre de Troie[5].

La première a dû arriver environ huit cents ans plus tôt. Il est impossible de placer postérieurement à la guerre de Troie la première émigration des Thraces en Asie-Mineure, puisque l'*Iliade* compte parmi les auxiliaires de Priam des Phrygiens commandés par Ascagne, *Ascanios*, qui est une rivière d'Asie-Mineure, dans le voisinage de Troie[6].

Suivant nous, la première émigration des Thraces, en Asie-Mineure, eut lieu quand Dardanos, fils de Zeus[7] et d'Elec-

1. Θρηΐκες δὲ... διαβάντες μὲν ἐς τὴν Ἀσίην ἐκλήθησαν Βιθυνοί, τὸ δὲ πρότερον ἐκαλέοντο, ὡς αὐτοὶ λέγουσι, Στρυμονιοι, οἰκέοντες ἐπὶ Στρυμόνι. Hérodote, VII, 75, § 2; éd. Teubner-Dietsch, t. II, p. 156; Didot-Dindorf, p. 340.

2. Οἱ δὲ Φρύγες, ὡς Μακεδόνες λέγουσι, ἐκαλέοντο Βρίγες χρόνον ὅσον Εὐρωπήϊοι ἐόντες σύνοικοι ἦσαν Μακεδόσι. Hérodote, VII, 73, § 1; éd. Teubner-Dietsch, t. II, p. 156; Didot-Dindorf, p. 340.

3. Διὰ Βιθυνῶν Θρᾳκῶν οἳ εἰσι πέραν ἐν τῇ Ἀσίᾳ. Thucydide, IV, 75, § 2; éd. Didot-Haase, p. 178.

4. Θρᾷκες Βιθυνοί. Xénophon, *Anabase*, VI, 4, § 2; éd. Didot, p. 289. — Μετὰ δὲ Μαριανδύνους εἰσὶ Θρᾷκες Βιθυνοὶ ἔθνος. Scylax, § 92; Didot-Müller, *Geographi græci minores*, t. I, p. 67. — Dans ces deux textes, il s'agit de peuples d'Asie-Mineure.

5. Ὁ μὲν γὰρ Ξάνθος ὁ Λυδὸς, μετὰ Τρωϊκὰ φησὶν ἐλθεῖν τούς Φρύγας ἐκ τῆς Εὐρώπης καὶ τῶν ἀριστερῶν τοῦ Πόντου. Xanthos, fragm. 5; Didot-Müller, *Fragm. histor. græc.*, t. I, p. 37.

6. Φόρκυς αὖ Φρύγας ἦγε καὶ Ἀσκάνιος θεοειδής.
Iliade, II, 862. — Λέγεσθαί φησι καὶ τῆς Μυσίας κώμην Ἀσκανίαν περὶ λίμνην ὁμώνυμον ἐξ ἧς καὶ τὸν Ἀσκάνιον ποταμὸν ῥεῖν. Strabon, XIV, 5, § 29; éd. Didot-Müller et Dübner, p. 581.

7. Δάρδανον αὖ πρῶτον τέκετο νεφεληγερέτα Ζεύς,
Iliade, XX, 215.

tra[1], sortit de Samothrace[2]; quand, le premier sur un vaisseau, Dardanos, dit Diodore, passa d'Europe en Asie[3], quand il vint épouser Batéia, fille du pélasge Teucros, roi de Troie, auquel il succéda[4].

Dans les vieilles généalogies qui sont les monuments les plus antiques de l'histoire, les guerres prennent souvent une forme sous laquelle elles sont peu reconnaissables, c'est par des mariages qu'elles sont figurées. Après avoir tué le roi vaincu, le vainqueur prenait dans sa part de butin les débris de la famille de ce prince infortuné : encore couvert du sang du père, il se saisissait de la fille éperdue. Le dernier de ces actes, le mariage apparaît seul dans la généalogie des rois de Troie, à la date de l'invasion thrace, personnifiée dans le nom

1. Φησὶ δὲ καὶ Ἑλλάνικος ἐν τῷ πρώτῳ τῶν Ἀτλαντιδῶν, τὰς μὲν ἓξ θεοῖς συνελθεῖν... Ἠλέκτραν Διὶ ὧν Δάρδανος. Hellanique, fragm. 56; Didot-Müller, *Fragm. histor. græc.*, t. I, p. 52.

2. Ἠλέκτρας δὲ τῆς Ἄτλαντος καὶ Διὸς Ἰασίων καὶ Δάρδανος ἐγένοντο. Ἰασίων μὲν οὖν, ἐρασθεὶς Δήμητρος καὶ θέλων καταισχῦναι τὴν θεὸν, κεραυνοῦται. Δάρδανος δὲ ἐπὶ τῷ θανάτῳ τοῦ ἀδελφοῦ λυπούμενος, Σαμοθράκην ἀπολιπὼν, εἰς τὴν ἀντίπερα ἤπειρον ἦλθε. Apollodore, III, 12, § 1; Didot-Müller, *Fragm. histor. græc.*, t. I, p. 169. — Ὁ Δάρδανος ἀπάρας ἐκ Σαμοθράκης, ἐλθὼν ᾤκησεν ἐν τῇ ὑπωρείᾳ τῆς Ἴδης, τὴν πόλιν Δαρδανίαν καλέσας. Strabon, VII, 49; éd. Didot-Müller et Dübner, p. 283, l. 3-5. Sur la colonisation de la Samothrace par les Thraces, voyez Diodore, V, 47; éd. Didot-Müller, t. I, p. 284.

3. Τὸν Δάρδανον μεγαλεπίβολον γενόμενον, καὶ πρῶτον εἰς τὴν Ἀσίαν ἐπὶ σχεδίας διαπεραιωθέντα... Diodore, V, 48, § 3; éd. Didot-Müller, t. I, p. 285.

4. Τεύκρου δ' ἐγένετο θυγάτηρ Βάτεια· ταύτην δὲ Δάρδανος ὁ Διὸς γήμας... Diodore, IV, 75, § 1; éd. Didot-Müller, t. I, p. 244. — Κεφάλων φησὶν, ὅτι Δάρδανος ἀπὸ Σαμοθράκης ἐλθὼν εἰς τὴν Τρωάδα, τὴν Τεύκρου τοῦ Κρητὸς θυγατέρα γαμεῖ Ἀρίσβην. Ἑλλάνικος δὲ [B]άτειαν αὐτήν φησιν. Hellanique, fragment 130; Didot-Müller, *Fragm. histor. græc.*, t. I, p. 63. — Ὑποδεχθεὶς δὲ ὑπὸ τοῦ βασιλέως καὶ λαβὼν μέρος τῆς γῆς καὶ τὴν ἐκείνου θυγατέρα Βάτειαν, Δάρδανον ἔκτισε πόλιν... Apollodore, III, 12, § 1; *ibid.*, p. 169. — Ἱστορεῖ δὲ ὁ γεωγράφος καὶ ὅτι Βάτεια ἀπὸ Βατείας προσηγόρευται, τῆς Δαρδάνου γυναικὸς, ἧς καὶ Ἀῤῥιανὸς μεμνημένος φησὶν, ὅτι Δάρδανος ἐκ Σάμου τῆς Θρᾳκίας ἐλθὼν τὰς τοῦ Τεύκρου βασιλέως θυγατέρας ἔγημε Νησὼ καὶ Βάτειαν. Arrien de Nicomédie, fragm. 64; *ibid.*, t. III, p. 598. — Ὁ Κάδμος ἀποστέλλει τὸν Δάρδανον εἰς τὴν Ἀσίαν μετὰ τῶν ἑταίρων πρὸς Τεῦκρον τὸν Τρῶα· ὁ δὲ Τρὼς ἀναγνωρίσας τὸν Δάρδανον δίδωσιν αὐτῷ τὴν θυγατέρα Βατείαν, καὶ ἀποθνήσκων τὴν βασιλείαν. Mnaseas de Patras, fragm. 28; *ibid.*, p. 154.

de Dardanos. Mais la mesure préalable qu'indiquaient les cruels usages de cette époque barbare n'avait pas été négligée. Une tradition, rapportée par Strabon, atteste que les Phrygiens venant de Thrace avaient mis à mort le prince de Troie [1].

Toutefois ces violences furent accompagnées d'un bienfait. Les Phrygiens apportèrent l'agriculture en Troade. L'introduction de l'agriculture dans ce pays est, comme Platon le constate, un événement contemporain de la fondation de Dardanie à laquelle il est intimement lié. Dardanie est bâtie en plaine par une population agricole à laquelle ne pouvaient convenir les hautes citadelles de la population précédente qui était pastorale [2].

§ 4. *Guerre des Phrygiens ou Dardani contre les Égyptiens vers l'an* 1400 *av. J.-C.*

Les Phrygiens ne furent pas longtemps indépendants. Bientôt après leur établissement en Troade, on vit commencer la conquête de l'Asie-Mineure par les Assyriens. Les Phrygiens étaient vraisemblablement déjà vassaux des rois de Ninive quand, vers l'année 1400, ils soutinrent, avec les Khéta, ou peuple de la vallée de l'Oronte, avec les Masa ou Mysiens, alors en possession du pays qui fut plus tard la Lydie, et avec les Léka ou Lyciens, une guerre contre le célèbre roi d'Egypte Ramsès II. Ils furent vaincus dans une bataille livrée aux environs de l'emplacement où devait être un jour bâtie la ville

1. Τῶν Φρυγῶν ἐκ τῆς Θρᾴκης περαιωθέντων, ἀνελόντων τε τῆς Τροίας ἄρχοντα καὶ τῆς πλησίον γῆς... Strabon, XII, 8, § 3; éd. Didot-Müller et Dübner, p. 490, l. 12-14.

2. Εἰς τὸ κοίνον μείζους ποιοῦντες πόλεις πλείους συνέρχονται καὶ ἐπὶ γεωργίας τὰς ἐν ταῖς ὑπωρείαις τρέπονται. Platon, *Lois*, III; éd. Didot-Schneider, t. II, p. 301, l. 45 et suiv.

Κτίσσε δὲ Δαρδανίην, ἐπεὶ οὔπω Ἴλιος ἱρὴ
ἐν πεδίῳ πεπόλιστο, πόλις μερόπων ἀνθρώπων,
ἀλλ' ἔθ' ὑπωρείας ᾤκουν πολυπιδάκου Ἴδης.

Homère, *Iliade*, XX, 215-217, cité par Platon, *Lois*, III; *ibid.*, p. 302, l. 27-30

d'Antioche [1]. Vers la même époque ou sous quelque successeur de Ramsès II, Hêraclès, l'Hêraclès phénicien, c'est-à-dire une flotte phénicienne au service d'Egypte, partait d'Argos, alors entre les mains des *Tana* ou descendants de l'égypto-phénicien Danaos et allait faire le siège d'Ilion qu'elle prit et dévasta[2].

De ces deux faits, — victoire de Ramsès II et prise d'Ilion, — vient la légende d'après laquelle Sésostris aurait assujetti les Thraces [3]. Sésostris est le nom grec de Ramsès II. Quant aux Phrygiens vaincus par lui et qu'Hérodote appelle Thraces, les monuments grecs les appellent *Dardani* ou *Dardaina* [4]. *Dardani*, *Dardaina*, en effet est l'homérique *Dardanos*.

Ilios ou Ilion, capitale des Dardaniens chez les auteurs grecs, est nommé *Iliuna* par les Egyptiens, et a un prince distinct de celui des *Dardani* si l'on adopte une lecture de M. de Rougé. Quoi qu'il en soit, tandis que Dardanos est un nom thrace, *Ilios* est d'origine assyrienne.

1. F. Lenormant, *Manuel*, t. I, p. 410, 421 ; cf. de Rougé, *Revue archéologique*, t. XVI (1867), p. 37; *Recueil de travaux relatifs à la philologie et à l'archéologie égyptienne et assyrienne*, t. I, p. 3; Chabas, *Études sur l'antiquité historique*, p. 185, 287; Maspero, *Histoire ancienne*, 4e éd., p. 220.

2. Ἀλλ' οἷόν τινά φασι βίην Ἡρακληείην
εἶναι, ἐμὸν πατέρα θρασυμέμνονα, θυμολέοντα·
ὅς ποτε δεῦρ' ἐλθὼν ἕνεχ' ἵππων Λαομέδοντος,
ἕξ οἴῃς σὺν νηυσὶ καὶ ἀνδράσι παυροτέροισιν,
Ἰλίου ἐξαλάπαξε πόλιν, χήρωσε δ' ἀγυιάς.

Iliade, V, 638-642.

Ἤματι τῷ ὅτε κεῖνος ὑπέρθυμος Διὸς υἱὸς
ἔπλεεν Ἰλιόθεν, Τρώων πόλιν ἐξαλαπάξας.

Ibid., XIV, 250-251. Cf. XV, 25-30. Les Tana ou Danaens étaient déjà en possession d'Argos sous le règne de Thoutmos III, 1600-1550. Le siège d'Ilion par l'Héraclès phénicien eut lieu sous Laomédont, père de Priam.

3. [Σέσωστρις] διεξήϊε τὴν ἤπειρον, ἐς ὃ ἐκ τῆς Ἀσίης ἐς τὴν Εὐρώπην διαβὰς τούς τε Σκύθας κατεστρέψατο καὶ τοὺς Θρήικας. Hérodote, II, 103, § 1; éd. Teubner-Dietsch, t. I, p. 165; Didot-Dindorf, p. 103.

4. Les Dardaniens furent vaincus mais non conquis. Il n'est question ni d'eux, ni des Thraces dans l'énumération faite à Germanicus par les prêtres égyptiens, des peuples subjugués par Ramsès. Tacite, *Annales*, II, 60; éd. Teubner-Halm, t. I, p. 73.

§ 5. *La conquête assyrienne en Asie-Mineure,* XVe-XIIIe *siècle.*

La conquête assyrienne en Phrygie ne paraît pas avoir eu pour effet, comme plus tard en Lydie, la substitution du peuple victorieux au peuple qui avait été jusque-là en possession du sol. En Lydie une dynastie nouvelle commença, celle des Héraclides ou adorateurs du dieu assyrien Adar qui succédèrent à la dynastie des Atyades ou Héthéens [1]; mais la dynastie des descendants de Dardanos en Troade, telle que nous la rapporte Homère, ne semble pas subir d'interruption; seulement, le second successeur de Dardanos a deux fils qui portent les noms du dieu suprême des Assyriens : l'un s'appelle Ilos et a un fils qui bâtit la ville d'*Ilios* ou Ilion, l'autre s'appelle Assaracos [2]. Or, le dieu par excellence des Assyriens était Ilu, autrement dit Assur [3]. Le culte du grand dieu des Assyriens fut donc imposé par la conquête aux Phrygiens de la Troade qui

1. Voyez plus haut, p. 118-121.

2. Τρωὸς δ' αὖ τρεῖς παῖδες ἀμύμονες ἐξεγένοντο,
Ἶλός τ' Ἀσσάρακός τε καὶ ἀντίθεος Γανυμήδης.

Iliade, XX, 231-232. Il faudrait suppléer un digamma entre l'*l* et l'*o* d'*Ilos* et lire *Ilvos*. Le nom d'Ilion, *Ilvion, *Iliuna* dans les documents égyptiens, s'expliquerait de même. Dardanos avait bâti Dardania sur la montagne; Laomedont, fils d'Ilos ou *Ilvos, bâtit Ilion en plaine.

Δάρδανον αὖ πρῶτον τέκετο νεφεληγερέτα Ζεύς,
κτίσσε δὲ Δαρδανίην· ἐπεὶ οὔπω Ἴλιος ἱρὴ
ἐν πεδίῳ πεπόλιστο, πόλις μερόπων ἀνθρώπων.

Iliade, XX, 215-217. Cf. XXI, 442-447. Dans le poème de Pentaour, le prince des Dardani et celui d'Iliuna sont distingués l'un de l'autre suivant M. de Rougé. Ainsi, à la date de ce document, 1400, un Etat fondé par les Assyriens en Troade existe distinct de celui qu'avaient fondé les Thraces. — M. Chabas, *Etudes sur l'antiquité historique*, p. 287 (cf. F. Lenormant, *Les antiquités de la Troade*, p. 36), conteste la lecture du mot qui, suivant M. de Rougé, devait se prononcer Iliuna. Ajoutons que l'*n* d'*Iliuna* ne s'accorde pas avec la fortune ordinaire du nom d'Ilion qui est *Ilios* (Voyez Pierron, l'*Iliade d'Homère*, t. II, p. 90, note sur le vers 71 du livre XV). Mais M. Maspero maintient la doctrine de M. de Rougé.

3. F. Lenormant, *Manuel*, t. II, p. 182. Robiou, dans la *Revue des questions historiques*, t. XI, p. 315.

durent accueillir au milieu d'eux une colonie assyrienne et dont les souverains paraissent être devenus vassaux des rois de Ninive.

Le dieu national de l'Assyrie ne se contenta pas de ce succès. En effet, nous le voyons, toujours sous le nom d'Ilos, chasser le pélasge Tantale de Paphlagonie[1]; et peu après, le fils de Tantale, Pélops, fugitif, est obligé de chercher un asile dans le Péloponnèse; c'est-à-dire que les Assyriens, après avoir soumis les Phrygiens à leur suzeraineté, expulsèrent les Pélasges[2]; voilà comment Adar ou Bel, l'Héraclès assyrien, devint le fondateur de la dynastie sémite qui régna sur un peuple nouveau, sur les Lydiens[3], dans la portion méridionale des régions d'Asie-Mineure, occupées par la tribu pélasgique des Mysiens, c'est-à-dire par les Mëïones d'Homère, par les Masa des monuments égyptiens. Les Mysiens ne se maintinrent en Asie que dans la portion septentrionale de leur ancien territoire dans laquelle ils restèrent dominants, malgré la présence des Phrygiens, leurs vainqueurs d'autrefois, et à laquelle, dans la géographie des temps classiques, après tant de révolutions, resta le vieux nom de Mysie[4].

Les conquêtes assyriennes en Asie-Mineure paraissent avoir commencé au XVe siècle. Le XVe siècle est la date probable de la fondation d'Ilion si cette ville est bien mentionnée sous le nom d'*Iliuna*, dans les monuments égyptiens du règne de Ramsès II, vers l'an 1400 avant notre ère. Les conquêtes assyriennes se continuèrent au XIIIe siècle. C'est au XIIIe siècle que, d'après Hérodote, commence en Lydie la dynastie assyrienne des Héraclides dont il n'est pas question dans le poème de

1. Ὁ Τάνταλος *μισηθεὶς ὑπὸ τῶν θεῶν ἐξέπεσεν ἐκ τῆς* Παφλαγονίας *ὑπὸ* Ἴλου *τοῦ* Τρωός. Didore, IV, 74, § 4; éd. Didot-Müller, t. I, p. 244.

2. Voir plus haut, p. 107-109.

3. Le nom de Lydiens, *Λυδοί* en grec, *Lud* dans la Bible, paraît identique à celui de Routennou, par lequel les monuments égyptiens désignent les Assyriens. Sur les conquêtes des Assyriens en Lydie, voir F. Lenormant, *Les antiquités de la Troade*, p. 68.

4. Voyez plus haut, p. 93.

Pentaour, sur les guerres de Ramsès II contre les populations de l'Asie-Mineure, vers l'an 1400 avant J.-C.

A l'époque de la guerre de Troie, vers l'an 1200, la suprématie assyrienne était encore reconnue des Phrygiens, c'est par là que s'explique la tradition qui, de l'homérique Memnon, fils de l'Aurore, un des guerriers combattant contre les Grecs sous les murs de Troie [1], fait le chef d'une armée envoyée au secours de Priam par le roi d'Assyrie [2].

Nous proposons donc les dates suivantes : arrivée de Dardanos en Asie et fondation de Dardania vers 1500 ; conquête de la Troade par les Assyriens et fondation d'Ilion vers 1450 [3]

1. Memnon est une fois mentionné dans l'*Odyssée* comme une merveille de beauté.

Κεῖνον δὴ κάλλιστον ἴδον μετὰ Μέμνονα δῖον.

Odyssée, XI, 522. Un fragment de poète cyclique le donne comme identique au fils de l'Aurore qui, d'après l'*Odyssée* aurait tué Antilochos, fils de Nestor : Μέμνων δὲ ὁ 'Ηοῦς υἱὸς ἔχων ἡφαιστότευκτον πανοπλίαν παραγίνεται τοῖς Τρωσὶ βοηθήσων. *Cycli fragmenta* , éd. Didot, p. 583, col. 1.

Μνήσατο γὰρ κατὰ θυμὸν ἀμύμονος 'Αντιλόχοιο
τόν ῥ' 'Ηοῦς ἔκτεινε φαεινῆς ἀγλαὸς υἱός.

Odyssée, IV, 187-188. Comme l'Aurore était épouse de Tithon et que Tithon était fils de Laomédont, on a prétendu par là rattacher Memnon à la généalogie royale de Troie :

'Ηὼς δ' ἐκ λεχέων παρ' ἀγαυοῦ Τιθωνοῖο.

Iliade XI, 1.

Λαομέδων δ' ἄρα Τιθωνὸν τέκετο Πρίαμόν τε.

Iliade, XX, 237. A ces vers comparez les deux textes suivants : Τιθωνοῦ τοῦ Λαομέδοντος, Πριάμου δὲ ἀδελφοῦ ἠράσθη ἡ 'Ημέρα. Hellanique, fragment 142; Didot-Müller, *Fragm. histor. græc.*, t. I, p. 64. — Τιθωνὸν μὲν οὖν 'Ηὼς ἁρπάσασα δι' ἔρωτα εἰς Αἰθιοπίαν κομίζει. Apollodore, III, 12, § 4; cf. § 3; *ibid.*, p. 170. Mais Homère ne raconte nulle part que Memnon fût fils de Tithon.

2. Τὸν μὲν Πρίαμον βαρυνόμενον τῷ πολέμῳ καὶ βασιλεύοντα τῆς Τρῳάδος, ὑπήκοον δ' ὄντα τῷ βασιλεῖ τῶν 'Ασσυρίων, πέμψαι πρὸς αὐτὸν πρεσβευτὰς περὶ βοηθείας. Τὸν δὲ Τεύταμον μυρίους μὲν Αἰθίοπας, ἄλλους δὲ τοσούτους Σουσιανοὺς σὺν ἅρμασι διακοσίοις ἐξαποστεῖλαι, στρατηγὸν ἐπικαταστήσαντα Μέμνονα τὸν Τιθωνοῦ. Ctésias, fragm. 18; Didot-Müller, *Ctesiæ... fragmenta*, p. 34-35. — Μόνη γὰρ τέτευχεν ἀναγραφῆς ἡ πεμφθεῖσα συμμαχία τοῖς Τρωσὶν ὑπ' 'Ασσυρίων, ἧς ἐστρατήγει Μέμνων ὁ Τιθωνοῦ. Diodore, II, 22, § 1; éd. Didot-Müller, t. I, p. 98.

3. F. Lenormant, *Antiquités de la Troade*, p. 64-66, ne parle pas de conquête des Assyriens en Asie Mineure avant 1270, mais il n'indique

guerre contre l'Egypte sous Ramsès II, vers 1400. Quoi qu'il en soit de ces dates qui ne sont qu'approximatives, il est certain que les Phrygiens sont des Thraces venus d'Europe s'établir en Asie, que les Phrygiens et les Thraces d'Europe ont parlé la même langue; que cette langue était indo-européenne et du groupe européen. Les Thraces d'Europe comme les Phrygiens étaient de la race qui a importé d'Asie l'agriculture en Europe, et c'est aux Thraces que la Grèce doit cet important élément de civilisation.

§ 6. *La langue des Thraces et des Phrygiens.*

C'est à M. Fick que revient l'honneur d'avoir établi que la langue des Thraces et des Phrygiens était européenne [1].

Roue, en phrygien, se disait *kiklê* avec un *k* initial comme dans le grec *kuklo-s*. Ce *k* s'est affaibli en *tch* dans les deux langues ariennes : en sanscrit où l'on dit *tchakrá-s,* et en zend où l'on prononce *tchakhra.*

Le nom du chien, en phrygien, était à peu près le même qu'en grec où il s'écrit *kuôn.* Platon, à qui nous devons cette observation [2], ne l'aurait pas faite si ce nom en phrygien avait eu un *ç* initial comme dans le sanscrit *çvâ.* Une danse phrygienne s'appelait *brikismata,* dérivé d'une racine BRIK, « danser », à laquelle on ne trouve d'autre équivalent dans les langues indo-européennes d'Asie que le sanscrit BHRAÇ, « tomber », et le zend BARAÇ, « chanceler ». Le phrygien ne faisait donc point cette permutation du *k* en sifflante qui est un des caractères distinctifs des langues asiatiques de la famille indo-européenne comme du slave.

aucun fait ni aucun texte qui puisse fournir une objection à notre système.

1. *Beiträge zur vergleichenden Sprachforschung*, t. VII, p. 358-384; *Die ehemalige Spracheinheit der Indogermanen Europas*, p. 408-423.

2. Φανεροί τ' εἰσὶν οὕτως αὐτὸ καλοῦντες Φρύγες σμικρόν τι παρακλίνοντες· καὶ τό γ' ὕδωρ καὶ τὰς κύνας καὶ ἄλλα πολλά. Platon, *Cratyle*, c. 25; éd. Didot, t. I, p. 302, l. 24.

Les Phrygiens appelaient leurs souliers, *sukkhoï*, mot qui peut paraître identique au latin *soccus*, sorte de chaussure; en zend le mot correspondant est *hakha*, semelle, avec un *h* initial tenant lieu d'un *s* primitif. Il est évident que le mot phrygien qui a conservé cet *s* ne vient pas du zend auquel nous avons vu qu'on doit rattacher le scythe. Il est invraisemblable qu'il vienne du sanscrit, c'est-à-dire de l'Inde. Le phrygien est donc une langue européenne.

Sa parenté intime avec le thrace est prouvée en dehors des considérations historiques par les observations suivantes. Le phrygien avait perdu de bonne heure les aspirées primitives; exemples : *glouros*, « or », de la racine GHEL, « être jaune »; *daos*, « loup », le même mot que le grec *thôs*, « chacal »; *bagaios*, nom du dieu suprême, en sanscrit *bhaga-s*. Quand on dit que les Phrygiens avaient perdu leurs aspirées de bonne heure, il ne faut pas entendre qu'ils ne les possédassent point encore lorsqu'ils sont arrivés de Thrace en Asie, c'est-à-dire vers l'an 1500 avant notre ère. Le nom même de Phrygiens, *Phruges*, comparé aux formes plus modernes *Bruges* et *Briges*, prouve qu'il s'est produit là une révolution postérieure à la date où les Phrygiens et les Thraces se sont séparés des autres rameaux de la race européenne. La présence originaire d'une aspirée initiale dans le terme ethnographique dont il s'agit, ne peut être contestée : *Phruges* en grec tient lieu d'un primitif *Bhruges*. Peut-être pourrait-on comparer au nom de peuple *Phruges* le latin *homo frugi*. Mais quelle qu'ait été leur prononciation préhistorique, les Phrygiens des époques historiques remplaçaient les aspirées primitives par les moyennes correspondantes. Or les Thraces avaient fait subir aux aspirées la même altération : *Briges* était la forme thrace du nom des Phrygiens.

Un autre caractère commun du thrace et du phrygien était de remplacer souvent par le *z* le *g* primitif aspiré ou non aspiré. Exemples, en phrygien, *zelkia*, « légume », de la racine GHEL, « pousser »; *zemelen*, à l'accusatif, « esclave », de la racine GEM, « prendre »; *zetna*, « porte », de la racine GHED, « pren-

dre » ; *zeuma*, « source », de la racine GHEU, GHU, « verser » ; *mazeus*, nom du dieu suprême, de la racine MAGH, « pouvoir ». De ces noms phrygiens, nous rapprocherons des noms thraces : *Zalmolxis*, nom du dieu des Gètes, peuple thrace; veut dire, « celui qui porte un manteau » ; c'est un composé : le premier terme, *zalmo*, est presque identique au grec *chlamys* = **ghlamu-s*. Le thrace *zetraia*, « pot », paraît dériver de la même racine que le sanscrit *ghata*, même sens. *Zelas*, nom thrace du vin, est, sauf la voyelle finale du thème, à peu près le grec *chalis* = **ghali-s*, « vin pur ». Le second terme, *dizus*, des noms de lieu composés thraces, *Tarpo-dizus, Ostu-dizus, Burtu-dizus*, paraît dériver de la racine DHEIGH, DHIGH, « construire », d'où le grec *teichos*, « mur ». Ainsi le peu que nous savons des langues parlées en Thrace et en Phrygie, semble suffire à prouver l'unité du peuple qui se servait de ces langues pour exprimer sa pensée.

On a vu plus haut, p. 221, que les Thraces, tant d'Europe que d'Asie, n'appartenaient pas au rameau asiatique de la race indo-européenne; ils se distinguent par là de leurs voisins du nord et de l'est, les Scythes, qui sont d'origine iranienne. Ils se séparent aussi des Hellènes, leurs voisins du sud, par leur manière de traiter la gutturale, soit sonore, soit aspirée : en effet, tandis que les Hellènes conservent toujours la gutturale sonore *g*, et font de la sonore aspirée *gh* une sourde aspirée *kh*, les Thraces d'Europe et d'Asie changent souvent la première et la seconde en *z*. Ils ont cela de commun avec les Letto-Slaves; mais ils gardent le *k* dans les mots où ceux-ci le changent en sifflante. Eux dont les consonnes n'ont aucun rapport avec les consonnes germaniques renforcent la racine SRU, « couler », d'un *t* qui ne se trouve que dans les langues germaniques. Le nom du fleuve Strymon se lit déjà chez Hésiode[1] ; c'est l'allemand, *strom*, « torrent », qui l'explique; jamais les Germains n'ont habité les bords du Strymon, et à l'époque où les Thraces possédaient la Macédoine, le Strymon était une

1. Hésiode, *Théogonie*, vers 339.

rivière de Thrace. Les Thraces sont donc apparentés aux principales familles de la race européenne; mais leur langue se distingue des langues de chacune de ces familles par certains caractères phonétiques qui lui donnent une place à part [1].

Les Thraces avaient apporté d'Asie un principe moral originairement commun à tous les Indo-Européens, mais dont l'énergie était bien affaiblie chez les Grecs et les Romains de l'époque classique : ils croyaient que l'âme survivait au corps. Les Gètes, nous dit Hérodote, qui sont les plus nobles et les plus justes des Thraces, envoient tous les cinq ans un messager à Zalmoxis, leur dieu. Voici comment ils s'y prennent : plusieurs d'entre eux se mettent en rang, les lances à la main; d'autres saisissent le messager par les pieds et par les mains, et le lancent en l'air. Si le messager, retombant sur les lances, est tué, sa mort est considérée comme un indice que le dieu accueille la demande qu'on lui adresse. Si le messager ne meurt pas, on en conclut que c'est un méchant homme et que Zalmoxis n'a pas voulu l'agréer, et on prend un autre mandataire. En effet, les Gètes croyaient que tous les morts allaient trouver Zalmoxis [2]. Les Romains de l'époque classique s'étonnèrent beaucoup de la puissante influence qu'exerçait chez les Gaulois la croyance à l'immortalité de l'âme; mais les Gaulois ne sont pas les seuls

1. Les anciens croyaient que les Arméniens étaient une colonie phrygienne et par conséquent thrace : Ἀρμένιοι... ἐόντες Φρυγῶν ἄποικοι. Hérodote, VII, 73; édition Teubner-Dietsch, p. 156; Didot-Dindorf, p. 340. — Ἀρμένιοι τὸ γένος ἐκ Φρυγίας, καὶ τῇ φωνῇ πολλὰ φρυγίζουσι. Eudoxe de Knide cité par Eustathe, *Geographi græci minores*, t. II, p. 341, l. 42-43. Cet auteur écrivait vers le milieu du troisième siècle avant J.-C. Cf. Maspero, *Histoire ancienne*, 4e édition, p. 667. Les conclusions des savants mémoires de M. Hübschmann, *Ueber die Stellung der Armenischen*, et *Armeniaca*, dans la *Zeitschrift* de Kuhn, t. XXIII, p. 48-49, 400-407, ne nous autorisent pas à rejeter cette doctrine des anciens; elle date d'une époque où le phrygien existait encore et où l'arménien était bien moins altéré que dans les documents accessibles aujourd'hui : les plus vieux de ces documents ne remontent qu'au cinquième siècle de notre ère. Cf. *Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft*, XXIII, 30.

2. Hérodote, IV, 94-95; éd. Teubner-Dietsch, t. I, p. 334-335; Didot-Dindorf, p. 210.

Indo-Européens qui aient eu ce dogme; les Gètes croyaient comme les Gaulois que l'âme est immortelle.

§ 7. *Domaine des Thraces dans la péninsule des Balkans, au nord de cette péninsule et dans les îles de la mer Égée. Leur marine.*

Les Gètes, au cinquième siècle avant notre ère, habitaient entre l'Hémus et le Danube [1]. Plus tard ils passèrent le Danube, et avec les Daces, une de leurs tribus, ils s'établirent au nord de ce fleuve [2]. Au sud du Danube, à l'ouest des Gètes, dans la vallée de la Morava, les Triballes étaient aussi des Thraces [3]. Les Thraces s'étendaient à l'ouest jusqu'aux Illyriens, rameau de la même famille qui atteignait l'Adriatique [4]. Mais au milieu des possessions thraco-illyriennes, on voyait des populations pélasgiques, les Mysiens, en grec *Musoï,* en égyptien *Masa,* et les Teucriens, en grec *Teucroï,* en égyptien *Takkaro,* plus tard appelés Péoniens, qui s'étaient maintenus indépendants. Ce fut même, suivant Hérodote, une guerre contre les

1. Τοὺς ὑπερβάντι Αἷμον Γέτας, καὶ ὅσα ἄλλα μέρη ἐντὸς τοῦ Ἴστρου ποταμοῦ πρὸς θάλασσαν μᾶλλον τὴν τοῦ Εὐξείνου πόντου κατῴκητο. Thucydide, II, 96, § 1; éd. Didot-Haase, p. 98.

2. Τοῦ ποταμοῦ τὰ μὲν ἄνω καὶ πρὸς ταῖς πηγαῖς μέρη μέχρι τῶν καταρακτῶν Δανούιον προσηγόρευον, ἃ μάλιστα διὰ τῶν Δακῶν φέρεται, τὰ δὲ κάτω μέχρι τοῦ Πόντου τὰ παρὰ τοὺς Γέτας καλοῦσιν Ἴστρον· ὁμόγλωττοι δ' εἰσὶν οἱ Δακοὶ τοῖς Γέταις. Παρὰ μὲν οὖν τοῖς Ἕλλησιν οἱ Γέται γνωρίζονται μᾶλλον διὰ τὸ συνεχεῖς τὰς μεταναστάσεις ἐφ' ἑκάτερα τοῦ Ἴστρου ποιεῖσθαι. Strabon, VII, 3, § 13; éd. Didot-Müller et Dübner, p. 253, l. 11. — Daci quoque suboles Getarum sunt. Justin XXXII, 3; éd. Teubner-Ieep, p. 172.

3. Ἐξ Ἰλλυριῶν δὲ ῥέων πρὸς βορέην ἄνεμον Ἄγγρος ποταμὸς ἐσβάλλει ἐς πεδίον τὸ Τριβαλλικὸν καὶ ἐς ποταμὸν Βρόγγον. Hérodote, IV, 49, § 2; éd. Teubner-Dietsch, t. I, p. 315; Didot-Dindorf, p. 198. Cf. Thucydide, II, 96, § 4; éd. Didot-Haase, p. 98. — Τὸ τῶν Τριβαλλῶν δ' ἔθνος, Θρᾳκικὸν ὄν. Strabon, VII, 3, § 13; éd. Didot, p. 253, l. 19-20. Μετὰ δὲ τὴν τῶν Σκορδίσκων χώραν παρὰ μὲν τὸν Ἴστρον ἡ τῶν Τριβαλλῶν καὶ Μυσῶν ἐστιν. Strabon, VII, 5, § 12; *ibid.*, p. 264, l. 22-24.

4. Ἐνετῶν ἔχονται Θρᾷκες Ἴστροι λεγόμενοι.

Scymnus de Chio, vers 391; Didot-Müller, *Geographi græci minores,* t. I, p. 212. Les Vénètes ou Énètes étaient Illyriens.

Mysiens et les Teucriens qui força une partie des Thraces à émigrer en Asie-Mineure [1], et à y porter le nom de Phrygie, ce qui semble avoir eu lieu vers l'an 1500 avant notre ère.

A la fin du quatrième siècle avant notre ère, les Thraces possédaient les côtes occidentales de l'Archipel, de la mer de Marmara et de la mer Noire, depuis le Strymon qui se jette dans l'Archipel à l'est de la presqu'île du mont Athos, jusqu'à l'embouchure du Danube [2]. Ils avaient dû tant à leur marine qu'à leurs armées de terre, douze ou quinze siècles plus tôt, des possessions importantes dans des contrées plus méridionales. En effet leur puissance maritime précéda celle des Phénico-Egyptiens (p. 89-90); or, celle-ci paraît dater des conquêtes de Thoutmos III, roi d'Egypte (1600-1550).

Les Thraces arrivèrent avant les Phéniciens à Thasos; les Dardaniens ou Thraces de Troade s'établirent dans l'île de Samothrace antérieurement aux Phéniciens qui, dit-on, les contraignirent à gagner l'Asie-Mineure [3].

Au sud de la Samothrace, une des premières îles que les Thraces colonisèrent paraît avoir été celle de Lemnos. Elle fut occupée par les Sinties; ce peuple thrace demeurait d'abord sur les bords du Strymon [4]. Quand Hêphaïstos (Vulcain) fut pré-

1. *Θρήϊκες δὲ... διαβάντες μὲν ἐς τὴν Ἀσίην ἐκλήθησαν Βιθυνοὶ, τὸ δὲ πρότερον ἐκαλέοντο, ὡς αὐτοὶ λέγουσι Στρυμόνιοι, οἰκέοντες ἐπὶ Στρυμόνι· ἐξαναστῆναι δέ φασι ἐξ ἠθέων ὑπὸ Τευκρῶν τε καὶ Μυσῶν.* Hérodote, VII, 75, § 2; éd. Teubner-Dietsch, t. II, p. 156; Didot-Dindorf, p. 340. Sur les Teucriens et les Mysiens, voyez ici même, plus haut, p. 94-99.

2. *Διήκει δὲ ἡ Θρᾴκη ἀπὸ Στρυμόνος ποταμοῦ μέχρι Ἴστρου ποταμοῦ τοῦ ἐν τῷ Εὐξείνῳ Πόντῳ...* Scylax chez Didot-Müller, *Geographi græci minores*, t. I, 54.

3. C'est probablement le sens des récits qui nous montrent Harmonie, sœur de Dardanos, épousant Cadmos qui envoie Dardanos en Asie-Mineure. *Δάρδανος... ἀφίκετο εἰς Σαμοθρᾴκην μετὰ Ἁρμονίας καὶ Ἰασίωνος τῶν ἀδελφῶν· ...γαμεῖ τὴν Ἁρμονίαν ὁ Κάδμος καὶ ἀποστέλλει τὸν Δάρδανον εἰς τὴν Ἀσίαν μετὰ τῶν ἑταίρων πρὸς Τεῦκρον τὸν Τρῶα.* Mnaséas, fragm. 28; Didot-Müller, *Fragm. histor. græc.*, t. III, p. 154. — *Κάδμος ὑπὸ τοῦ πατρὸς κατὰ ζήτησιν τῆς ἀδελφῆς Εὐρώπης σταλεὶς καὶ πλανώμενος περιπετὴς γέγονεν Ἁρμονίᾳ τῇ τοῦ Δαρδάνου ἀδελφῇ.* Arrien de Nicomédie, fr. 65; *ibid.*, p. 598.

4. *Ὁ Στρυμὼν ἐξ Ἀγριάνων... διὰ Μαίδων καὶ Σιντῶν εἰς τὰ μεταξὺ Βισαλ-*

cipité par Zeus du haut du ciel, ce fut à Lemnos et chez les Sinties qu'il tomba. Voilà du moins le récit qu'Homère met dans la bouche d'Hêphaïstos [1]. Héphaïstos est le grand forgeron de l'*Iliade :* il fabrique la cuirasse de Diomède [2] et l'armure d'Achille [3]. D'accord avec le grand poète, Hellanique de Lesbos nous donne les Sinties pour des fabricants d'armes de guerre [4]; il prétend même que ce seraient eux qui auraient forgé les premières [5], c'est-à-dire que les Thraces auraient introduit cette industrie en Grèce et qu'elle aurait été inconnue aux Pélasges.

Après la chute de la puissance des Thraces, Lemnos retomba au pouvoir des Pélasges qui, vraisemblablement, y avaient précédé les Thraces. Le souvenir de la domination thrace dans cette île s'effaça. Aussi Philochoros, écrivant un siècle et demi après Hellanique, nous donne-t-il les Sinties pour des Pélasges [6]. La cause de son erreur est trop claire pour que son témoignage puisse prévaloir contre celui d'un ancien comme Hellanique, d'un érudit comme Strabon.

τῶν καὶ Ὀδομάντων ἐκπίπτει. Strabon, VII, fragm. 36; éd. Didot-Müller et Dübner, p. 281, l. 18-20. — Ὅτι Σιντοί, ἔθνος Θρᾳκικὸν, κατῴκει τὴν Λῆμνον νῆσον... Strabon, VII, 45; *ibid.*, p. 282.

1. Πᾶν δ' ἦμαρ φερόμην, ἅμα δ' ἠελίῳ καταδύντι
κάππεσον ἐν Λήμνῳ· ὀλίγος δ' ἔτι θυμὸς ἐνῆεν·
ἔνθα με Σίντιες ἄνδρες ἄφαρ κομίσαντο πεσόντα.

Iliade, I, 592-594.

2. Αὐτὰρ ἀπ' ὤμοιϊν Διομήδεος ἱπποδάμοιο
δαιδάλεον θώρηκα, τὸν Ἥφαιστος κάμε τεύχων.

Iliade, VIII, 194-195.

3. *Iliade*, XVIII, 468-614.

4. Ἦσαν δὲ αὐτόθι [ἐν Λήμνῳ] κατοικοῦντες Θρᾷκές τινες, οὐ πολλοὶ ἄνθρωποι· ἐγεγόνεισαν δὲ μιξέλληνες. Τούτους ἐκάλουν οἱ περίοικοι Σίντιας, ὅτι ἦσαν αὐτῶν δημιουργοί τινες πολεμιστήρια ὅπλα ἐργαζόμενοι. Hellanique, fragment 112; Didot-Müller, *Fragm. histor. græc.*, t. I, p. 60.

5. Ἑλλάνικος δέ φησι Σίντιας ὀνομασθῆναι τοὺς Λημνίους, διὰ τὸ πρώτους ὅπλα ποιῆσαι πολεμικὰ πρὸς τὸ σίνεσθαι τοὺς πλησίον καὶ βλάπτειν. Hellanique, fragm. 113; Didot-Müller, *Fragm. histor. græc.*, t. I, p. 60.

6. Φιλόχορός φησι Πελασγοὺς αὐτοὺς [τοὺς Σίντιας] ὄντας οὕτω προσαγορευθῆναι, ἐπεὶ πλεύσαντες εἰς Βραυρῶνα κανηφόρους παρθένους ἥρπασαν. Σίνεσθαι δὲ τὸ βλάπτειν λέγουσιν. Philochore, fragm. 6; Didot-Müller, *Fragm. histor. græc.*, t. I, p. 385. Cf. Hérodote IV, 145 ; VI, 138.

Une autre île thrace fut Naxos, d'abord appelée Strongyle, dit Diodore, et plus tard possédée par les Cariens, c'est-à-dire par les Egypto-Phéniciens, sujets de Minos[1] (p. 175-176). La légende homérique du dieu thrace *Dionusos* est associée par Apollodore à l'histoire primitive de Naxos. C'est en se rendant à Naxos que Dionusos voyageant sur un navire tursâne, changea en dauphins les matelots[2].

Les Thraces s'emparèrent aussi de l'île d'Eubée, mais ils n'y arrivèrent pas de Naxos ni de Lemnos. Ayant conquis la Macédoine[3], ils s'avancèrent par terre jusque dans la Phocide où Thucydide nous les montre[4], et c'est d'Abant, en Phocide qu'ils gagnèrent Eubée. Tel est le récit d'Aristote[5]. De la Phocide ils passèrent aussi dans la Béotie où ils précédèrent Cadmos. Les Phlégyens venus de Daulis, en Phocide, qui prennent Thèbes et la dévastent avant l'arrivée de Cadmos[6], paraissent

1. Περὶ τῆς Νάξου διέξιμεν. Αὕτη γὰρ ἡ νῆσος τὸ μὲν πρῶτον προσηγορεύετο Στρογγύλη, ᾤκησαν δὲ αὐτὴν πρῶτοι Θρᾷκες διά τινας τοιαύτας αἰτίας... Οἱ μὲν οὖν Θρᾷκες ἐνταῦθα κατοικήσαντες ἔτη πλείω τῶν διακοσίων ἐξέπεσον, αὐχμῶν γενομένων, ἐκ τῆς νήσου. Μετὰ δὲ ταῦτα Κᾶρες ἐκ τῆς νῦν Λατμίας καλουμένης μεταναστάντες ᾤκησαν τὴν νῆσον. Diodore, V, 50, § 1; 51, § 3; éd. Didot-Müller, t. I, p. 286-287.

2. Οἱ μὲν γὰρ Δρακάνῳ σ', οἱ δ' Ἰκάρῳ ἠνεμοέσσῃ
φάσ', οἱ δ' ἐν Νάξῳ, δῖον γένος, Εἰραφιῶτα,
οἱ δέ σ' ἐπ' Ἀλφειῷ ποταμῷ βαθυδινήεντι
κυσαμένην Σεμέλην τεκέειν Διὶ τερπικεραύνῳ.

Homère, *Hymne à Dionusos*, XXXIV, 1-4, éd. Teubner-Baumeister, p. 85-86, ou XXVI, 1-4; éd. Didot, p. 572. — Διόνυσος δὲ... βουλόμενος ἀπὸ τῆς Ἰκαρίας εἰς Νάξον διακομισθῆναι, Τυρρηνῶν λῃστρικὴν ἐμισθώσατο τριήρη. Apollodore, III, 5, § 3; Didot-Müller, *Fragm. histor. græc.*, t. I. p. 155.

3. Πιερία γὰρ καὶ Ὄλυμπος καὶ Πίμπλα καὶ Λείβηθρον τὸ παλαιὸν ἦν Θράκια χωρία καὶ ὄρη, νῦν δ' ἔχουσι Μακεδόνες. Strabon, X, 3, § 17; éd. Didot-Müller et Dübner, p. 404, l. 38-40. Un hymne homérique joint au nom du mont Athos l'épithète de Thrace :

Θρηΐκιός τ' Ἀθόως, καὶ Πηλίου ἄκρα κάρηνα.

Hymne à Apollon délien, vers 33, éd. Teubner-Baumeister, p. 4.

4. Ὁ μὲν ἐν Δαυλίᾳ τῆς Φωκίδος νῦν καλουμένης γῆς ὁ Τηρεὺς ᾤκει, τότε ὑπὸ Θρᾳκῶν οἰκουμένης. Thucydide, II, 29, § 3; éd. Didot-Haase, p. 68.

5. Φησὶ δ' Ἀριστοτέλης ἐξ Ἄβας τῆς Φωκικῆς Θρᾷκας ὁρμηθέντας ἐποικῆσαι τὴν νῆσον [Εὔβοιαν] καὶ ἐπονομάσαι Ἄβαντας τοὺς ἔχοντας αὐτήν. Aristote, fragm. 105; Didot-Müller, *Fragm. histor. græc.*, t. II, p. 141. Cf. Strabon, X, 1, § 3; éd. Didot-Müller et Dübner, p. 382, l. 18-26.

6. Ἀμφίων καὶ Ζῆθος τὰς Θήβας ἐτείχισαν... Φερεκύδης δὲ καὶ τὴν αἰτίαν

être des Thraces. Daulis est la première forme du nom de Daulia[1], anciennement habitée par les Thraces, comme nous l'apprend Thucydide[2]. La présence des Thraces en Béotie avant Cadmos explique pourquoi la tradition le fait arriver de Phénicie en Thrace[3], la Thrace alors comprenait la Béotie où Cadmos s'établit. Une guerre faite par les Thraces, en Béotie, postérieurement à l'établissement des colons phéniciens, a été racontée par Ephore dans un passage dont Strabon nous a conservé un extrait[4].

De Béotie, les Thraces passèrent en Attique. Ils s'établirent à Eleusis où ils fondèrent un temple en l'honneur de Dêmêtêr, déesse de l'agriculture; et ce temple, célèbre par ses mystères et ses initiations, devint le centre de l'enseignement agricole en Grèce. La race sacerdotale des Eumolpides, déjà mentionnée par Sophocle[5], était chargée du service de ce temple. Les

παραδίδωσι τῆς οἰκοδομῆς· διότι Φλεγύας πολεμίους ὄντας εὐλαβοῦντο βασιλεύοντι Κάδμῳ. Phérécyde, fragm. 102 a; Didot-Müller, *Fragm. histor. græc.*, t. I, p. 95; cf. p. 96. Phérécyde écrivait au cinquième siècle av. J.-C. Rapprochez ce passage d'une citation de Démophile, fils et continuateur d'Éphore, au quatrieme siècle. Ἐπὶ πλεῖον δὲ περὶ αὐτῶν [τῶν Φλεγυῶν] διείλεκται Ἔφορος, ἀποδεικνὺς ὅτι τὴν Δαυλίδα καὶ οὐ τὴν Γυρτῶνα ᾤκησαν· ὅθεν καὶ παρὰ τοῖς Φωκεῦσι τὸ ὑβρίζειν φλεγυᾶν λέγεσθαι. Ἔστι δὲ ταῦτα ἐν τῇ τριακοστῇ τῇ Δημοφίλου. *Fragm. histor. græc.*, t. II, p. 86, col. 1.

1. Ὅμηρος μὲν οὖν Δαυλίδα εἶπεν, οἱ δ' ὕστερον Δαυλίαν. Strabon, IX, 3, 13; éd. Didot-Müller et Dübner, p. 363, l. 15-16.

2. Thucydide, II, 29; éd. Didot-Haase, p. 68. Voyez ici-même plus haut p. 284, note 4.

3. Κάδμος δὲ καὶ Τηλέφασσα ἐν Θράκῃ κατῴκησαν. Apollodore, III, 1, § 1; Didot-Müller, *Fragm. histor. græc.*, t. I, p. 151. — Κάδμος σὺν τῇ μητρὶ τῆς Εὐρώπης Τηλεφάνῃ ἐπῄει πρὸς [Ἀθήνας] καὶ ἐπυνθάνετο Εὐρώπην ἔχεσθαι ἐν Θράκῃ, καὶ οὕτως ἀφίκετο εἰς τὴν καταντιπέραν ἤπειρον καὶ ἦρχεν ἐν τῇ χώρᾳ ταύτῃ πάντων. Hégésippe de Mécyberne, fr. 6; *ibid.*, t. IV, p. 424.

4. Strabon IX, c. 2, § 2, 3, 25; éd. Didot-Müller et Dübner, p. 344-345, 352. Cf. Ephore, fragm. 30; Didot-Müller, *Fragm. histor. græc.*, t. I, p. 241.

5. Κλῄς ἐπὶ γλώσσᾳ βέβακε προσπόλων Εὐμολπιδᾶν.
Sophocle, *Œdipe à Colone*, vers 1052; Didot-Dindorf, *Poetarum scenicorum græcorum fabulæ*, 5e éd., p. 63. — Ὁ δὲ βασιλεὺς πρῶτον μὲν τῶν μυστηρίων ἐπιμελεῖται μετὰ τῶν ἐπιμελητῶν οὓς ὁ δῆμος ἐχειροτόνει, β' μὲν ἐξ Ἀθηναίων ἁπάντων, ἕνα δ' ἐξ Εὐμολπιδῶν, ἕνα δ' ἐκ Κηρύκων. Aristote, fragm. 27 b; Didot-Müller, *Fragm. histor. græc.*, t. II, p. 114. Cf. Plutarque, *Alcibiade*, 22, § 4; 34, § 5; Didot-Dœhner, *Plutarchi vitæ*, t. I, p. 242, 251; *Ora-*

Eumolpides descendaient d'Eumolpe, personnage historique chez Thucydide[1], et déjà connu de l'auteur d'un hymne homérique qui lui donne le titre de roi[2]. C'était des Thraces qu'il était roi; c'était de Thrace qu'il venait[3]. Il amenait avec lui une armée thrace[4] avec laquelle, partant d'Eleusis, il fit la conquête de l'Attique[5]. Erechtheus était alors roi d'Athènes, dit Thucydide[6]. Quand Hérodote rapporte qu'Oreithuia, fille d'Erechtheus, épousa Boréas[7], il semble raconter le même fait. En effet, pour les Grecs, Boréas, c'est-à-dire le vent du nord, et les Thraces étaient deux fort proches parents. Thrace, chez Hésiode, est un surnom de Boréas[8]. Suivant Pausanias, qui recueillait, à une date plus récente, les traditions helléniques,

torum vitæ, 7, § 30; Didot-Dübner, *Plutarchi scripta moralia*, t. II, p. 1027.

1. Καί τινες καὶ ἐπολέμησάν ποτε αὐτῶν, ὥσπερ καὶ Ἐλευσίνιοι μετ' Εὐμόλπου πρὸς Ἐρεχθέα. Thucydide, II, 15; éd. Didot-Haase, p. 63.

2. Ἠδὲ Πολυξείνου καὶ ἀμύμονος Εὐμόλποιο.

. . . .

...ἡ δὲ κιοῦσα θεμιστοπόλοις βασιλεῦσιν
δεῖξε, Τριπτολέμῳ τε Διοκλεῖ τε πληξίππῳ
Εὐμόλπου τε βίῃ, Κελεῷ θ', ἡγήτορι λαῶν.

Hymne à Dêmêtêr, vers 154, 473-475; éd. Didot, p. 559, 565; Teubner-Baumeister, p. 58-68.

3. Εὔμολπος οὐδὲ Θρᾷξ' ἀναστέψει λεώς...

Euripide, *Erechthée*, fragm. 368, vers 48; Teubner-Dindorf, *Poetarum scenicorum græcorum... fabulæ*, 5e éd., p. 315. — Πολέμου ἐνστάντος πρὸς Ἀθηναίους τοῖς Ἐλευσινίοις, [Εὔμολπος] ἐπικληθεὶς ὑπὸ Ἐλευσινίων μετὰ πολλῆς συνεμάχει Θρᾳκῶν δυνάμεως. Apollodore, III, 15, § 4; Didot-Müller, *Fragm. histor. græc.*, t. I, p. 177.

4. Κατοικῆσαι δὲ τὴν Ἐλευσῖνα ἱστοροῦσι πρῶτον μὲν τοὺς αὐτόχθονας, εἶτα Θρᾷκας τοὺς μετὰ Εὐμόλπου παραγενομένους πρὸς βοήθειαν κατὰ τὸν πρὸς Ἐρεχθέα πόλεμον. Acestodore cité par Müller, *Fragm. histor. græc.*, t. II, p. 464, col. 1.

5. Τὴν μὲν γὰρ Ἀττικὴν οἱ μετὰ Ευμόλπου Θρᾷκες ἔσχον. Strabon, VII, 7, § 1; éd. Didot-Müller et Dübner, p. 266, l. 49-50.

6. Καί τινες καὶ ἐπολέμησάν ποτε αὐτῶν, ὥσπερ καὶ Ἐλευσίνιοι μετ' Εὐμόλπου πρὸς Ἐρεχθέα. Thucydide, II, 15, § 1; éd. Didot-Haase, p. 63.

7. Βορέης δὲ κατὰ τὸν Ἑλλήνων λόγον ἔχει γυναῖκα Ἀττικήν, Ὠρείθυιαν τὴν Ἐρεχθέος. Hérodote, VII, 189, § 1; éd. Teubner-Dietsch, t. II, p. 204; Didot-Dindorf, p. 372.

8. Πυκνὰ Θρηϊκίου Βορέου νέφεα κλονέοντος.

Hésiode, *Opera et dies*, vers 553; éd. Didot, p. 41.

Eumolpe, venu de Thrace, avait pour mère Chionè, c'est-à-dire la neige, fille de Boréas [1].

L'origine thrace d'Eumolpe était encore considérée comme un fait certain en Grèce au temps de Lucien [2]. Les Grecs la trouvaient fort humiliante pour leur amour-propre national. Aussi Istros, qui écrivait dans la seconde moitié du troisième siècle avant notre ère, a-t-il cru devoir protester, et soutenir qu'Eumolpe, fondateur des mystères d'Eleusis, n'était point thrace [3]. Cette réclamation inspirée par le patriotisme et non par l'étude, est restée presque sans écho dans l'antiquité [4]. Elle en a trouvé dans l'école moderne qui ne voit que des mythes aux origines de l'histoire et qui se fait un bonheur de reléguer au rang des fables les événements les plus simples et les mieux constatés [5].

1. Τοῦτον τὸν Εὔμολπον ἀφικέσθαι λέγουσι ἐκ Θράκης Ποσειδῶνος παῖδα ὄντα καὶ Χιόνης· τὴν δὲ Χιόνην Βορέου θυγατέρα τοῦ ἀνέμου καὶ Ὠρειθυίας φασὶν εἶναι. Pausanias, I, 38, § 2; éd. Didot-Dindorf, p. 55. Eumolpe est fils de Poseidôn à cause de la marine thrace.

2. Εὐμόλπου βαρβάρου καὶ Θρακὸς ὄντος. Lucien, *Demonax*, c. 34. — Θρακῶν τε ὅσοι μετ' Εὐμόλπου ἐφ' ἡμᾶς ἐστράτευσαν. Lucien, *Anacharsis*, c. 4. — Εἶτα ἐς Θρᾴκην, ἔνθα μοι Εὔμολπος καὶ Ὀρφεὺς συνεγενέσθην. Lucien, *Fugitivi*, c. 8. *Luciani opera;* éd. Didot, p. 382, 562, 701.

3. Εἴποι δ' ἄν τις ὅτι ἀξιοῦσιν ἔνιοι, πρῶτον Εὔμολπον ποιῆσαι τὸν Δηϊόπης τῆς Τριπτολέμου τὰ ἐν Ἐλευσῖνι μυστήρια, καὶ οὐ τὸν Θρᾷκα, καὶ τοῦτο ἱστορεῖν Ἴστρον ἐν τῷ περὶ τῶν ἀτάκτων. Istros, fragm. 21; Didot-Müller, *Fragm. histor. græc.*, t. I, p. 421.

4. Aristoxène dit que Musée, Μουσαῖος, est Thrace suivant les uns, autochthone d'Eleusis suivant les autres. Περὶ δὲ Μουσαίου Ἀριστόξενος ἐν τοῖς Πραξιδαμαντίοις φησὶν, ὅτι οἱ μὲν ἐκ Θράκης εἰρήκασι τὸν ἄνδρα εἶναι, οἱ δὲ αὐτόχθονα ἐξ Ἐλευσῖνος. Aristoxène, fragm. 51; Didot-Müller, *Fragm. histor. græc.*, t. II, p. 284. Or, Musée est fils d'Eumolpe suivant Philochoros et il est père d'Eumolpe suivant le marbre de Paros et Andron. Τὸν Μουσαῖον παῖδα Σελήνης καὶ Εὐμόλπου Φιλόχορός φησιν. Philochore, fragment 200; *ibid.*, t. I, p. 416. — Ἀφ' οὗ Εὔμολπος ὁ Μουσαίου τὰ μυστήρια ἀνέφηνεν ἐν Ἐλευσῖνι, καὶ τὰς τοῦ πατρὸς Μουσαίου ποιήσεις ἐξέθηκεν ἔτη ΧΗΔ. Marbre de Paros, l. 27-28; *ibid.*, t. I, p. 544. — Ἄνδρων μὲν οὖν γράφει οὐ τὸν [πρῶτον] Εὔμολπον εὑρεῖν τὴν μύησιν, ἀλλ' ἀπὸ τούτου Εὔμολπον πέμπτον γεγονότα. Εὐμόλπου γὰρ γενέσθαι Κήρυκα· τοῦ δὲ Εὔμολπον· τοῦ δὲ Ἀντίφημον· τοῦ δὲ Μουσαῖον τὸν ποιητήν· τοῦ δὲ Εὔμολπον τὸν καταδείξαντα τὴν μύησιν, καὶ ἱεροφάντην γεγονότα. Andron, fragm. 11; *ibid.*, t. II, p. 351. La date d'Eumolpe, 1110 suivant le marbre de Paros, correspond à l'an 1374 av. J.-C.

5. Preller, *Griechische Mythologie*, 1re édition, t. II, p. 99, admet cepen-

Les Thraces restèrent maîtres de l'Attique jusqu'à la conquête de ce pays par les Iônes ou Ioniens, c'est-à-dire par le rameau de la race hellénique qui est personnifié par Iôn, fils de Xouthos [1].

Iôn et Xouthos, son père, ont été connus d'Hérodote [2], qui fait allusion aux succès d'Iôn contre les Thraces en Attique. Il nous le donne pour un général des Athéniens [3]. D'après les chronographes grecs, la domination thrace en Attique aurait été contemporaine d'Erechtheus, dont l'avénement pourrait être mis soit en 1396, soit en 1440 avant J.-C. [4]; mais la valeur de ces chiffres est fort douteuse, et l'arrivée des Thraces en Attique est vraisemblablement beaucoup plus ancienne.

§ 8. *Les Thraces apportent en Grèce la culture des céréales vers l'an* 2000 *av. J.-C.*

Un hymne homérique a chanté l'introduction de l'agricul-

dant la présence d'un élément historique dans la légende d'Eumolpe. Cf. Decharme, *Mythologie de la Grèce antique*, 2e édition, p. 561-562.

1. Ταύτης δὲ τῆς χώρας τὸ μὲν παλαιὸν Ἴωνες ἐκράτουν, ἐξ Ἀθηναίων τὸ γένος ὄντες, ἐκαλεῖτο δὲ τὸ μὲν παλαιὸν Αἰγιάλεια, καὶ οἱ ἐνοικοῦντες Αἰγιαλεῖς, ὕστερον δ' ἀπ' ἐκείνων Ἰωνία, καθάπερ καὶ ἡ Ἀττική, ἀπὸ Ἴωνος τοῦ Ξούθου... Ἴων δὲ τοὺς μετ' Εὐμόλπου νικήσας Θρᾷκας οὕτως ηὐδοκίμησεν, ὥστ' ἐπέτρεψαν αὐτῷ τὴν πολιτείαν Ἀθηναῖοι. Strabon, VIII, 7, § 1; éd. Didot-Müller et Dübner, p. 329, l. 1-5, 16-18. Cf. Pausanias, I, 31, § 3; VII, 1, § 2, 5; éd. Didot, p. 46, 316-317.

2. Ἴωνες δὲ ὅσον μὲν χρόνον ἐν Πελοποννήσῳ οἴκεον τὴν νῦν καλεομένην Ἀχαιίην, καὶ πρὶν ἢ Δαναόν τε καὶ Ξοῦθον ἀπικέσθαι ἐς Πελοπόννησον, ὡς Ἕλληνες λέγουσι, ἐκαλέοντο Πελασγοὶ Αἰγιαλέες, ἐπὶ δὲ Ἴωνος τοῦ Ξούθου Ἴωνες. Hérodote, VII, 94; éd. Teubner-Dietsch, t. II, p. 161; Didot-Dindorf, p. 343. — Τὸν δὲ Ἀπόλλωνα κοινῶς πατρῷον τιμῶσιν Ἀθηναῖοι ἀπὸ Ἴωνος· τούτου γὰρ οἰκίσαντος τὴν Ἀττικήν, ὡς Ἀριστοτέλης φησί, τοὺς Ἀθηναίους Ἴωνας κληθῆναι καὶ Ἀπόλλω πατρῷον αὐτοῖς ὀνομασθῆναι. Aristote, fragm. 1; Didot-Müller, *Fragm. histor. græc.*, t. II, p. 105.

3. Ἐκδεξαμένου δὲ Ἐρεχθέος τὴν ἀρχὴν Ἀθηναῖοι μετουνομάσθησαν, Ἴωνος δὲ τοῦ Ξούθου στρατάρχεω γενομένου Ἀθηναίοισι ἐκλήθησαν ἀπὸ τούτου Ἴωνες. Hérodote, VIII, 44 § 2; éd. Teubner-Dietsch, t. II, p. 242; Didot-Dindorf, p. 396.

4. Didot-Müller, *Ctesiæ cnidii et chronographorum... fragmenta*, p. 141.

ture à Eleusis, capitale des Thraces en Attique. Dêmêtêr (Cérès), cherchant sa fille Perséphonê (Proserpine) qu'Aïdôneus (Pluton) lui a enlevée, arrive auprès d'Eleusis; elle raconte aux filles du roi Kéléos qu'elle vient de Crète [1].

Ce détail doit être rapproché de la légende de Iasiôn. Iasiôn était frère de Dardanos; sa mère Electre habitait la Samothrace: il était donc Thrace d'origine. Il viola Dêmêtêr, c'est-à-dire qu'il cultiva la terre, et Hellanique dit qu'il était Crétois, ce qui semble signifier qu'il habita l'île de Crète [2]. Les Thraces paraissent donc avoir porté l'agriculture en Crète un peu avant l'époque où ils l'ont introduite en Attique. Ce sont des pirates qui ont emmené Dêmêtêr. Ces pirates sont évidemment Thraces. Nous avons déjà parlé de la marine thrace (p. 89, 90, 125, 282, 285), et la tradition attribuait des enlèvements de femmes aux marins thraces de Naxos [3].

La Dêmêter de l'hymne homérique se fit bâtir un temple par les habitants d'Eleusis [4]. C'est à Eleusis que, dit cet hymne, Dêmêtêr retrouva sa fille. Si Aïdôneus, dieu des profondeurs

1. Νῦν αὖτε Κρήτηθεν ἐπ' εὐρέα νῶτα θαλάσσης
ἤλυθον οὐκ ἐθέλουσα...

Hymne à Dêmêtêr, vers 123-124; éd. Didot, p. 558; Baumeister, p. 57.

2. Τὸν Ἰασίωνα γεωργὸν ἡ κατὰ τὸν Ἑλλάνικον ἱστορία ἔχει, Κρῆτα τὸ γένος, Διὸς υἱὸν καὶ Ἡμέρας. Hellanique, fragm. 58; Didot-Müller, *Fragm. hist. græc.*, t. I, p. 53. — Ἠλέκτρα ἡ Ἄτλαντος... ἥν φησιν Ἑλλάνικος Ἠλεκτρυώνην καλεῖσθαι. Ἐγέννησε δὲ τρεῖς παῖδας, Δάρδανον... καὶ Ἠετίωνα ὃν Ἰασίωνα ὀνομάζουσι· καί φασι κεραυνωθῆναι αὐτὸν ὑβρίζοντα ἄγαλμα τῆς Δήμητρος. Hellanique, fragm. 129; Didot-Müller, *Fragm. histor. græc.*, t. I, p. 63. — Ἠλέκτρας δὲ τῆς Ἄτλαντος καὶ Δίος Ἰασίων καὶ Δάρδανος ἐγένοντο. Ἰασίων μὲν οὖν, ἐρασθεὶς Δήμητρος καὶ θέλων καταισχῦναι τὴν θεὸν, κεραυνοῦται. Apollodore, III, 12, § 1; *ibid.*, p. 169. — Cf. *Odyssée*, V, 125.

3. Σπανίζοντας δὲ γυναικῶν περιπλέοντας ἁρπάζειν ἀπὸ τῆς χώρας γυναῖκας. Diodore, V, 50, § 3; éd. Didot-Müller, t. I, p. 286. Ce passage appartient au récit de la domination thrace à Naxos. Cf. *Hymne à Dêmêtêr*, v. 125.

4. La déesse adresse aux Eleusiniens les paroles suivantes :

Ἀλλ' ἄγε μοι νηόν τε μέγαν καὶ βωμὸν ὑπ' αὐτῷ
τευχόντων πᾶς δῆμος ὑπαὶ πόλιν, αἰπύ τε τεῖχος.
. . . .
Τεῦχον δ' ὡς ἐπέτελλε.

Hymne à Dêmêtêr, vers 271-272, 300; éd. Teubner-Baumeister, p. 61-62; éd. Didot, p. 561, 562.

de la terre, n'eût pas rendu à la déesse de l'agriculture sa fille, c'est-à-dire les produits qu'il devait mettre au jour après avoir reçu la semence, le genre humain serait mort de faim. Mais l'orge blanche, semée près d'Eleusis, dans le champ de Rharios, germa et donna des épis. Dès lors, l'agriculture était connue en Attique [1].

Suivant la tradition athénienne, c'était d'Eleusis que cet art s'était répandu dans le reste de la Grèce. Triptolème d'Eleusis apporta dans le Péloponnèse, au roi Arcas, le blé jusque-là inconnu des Pélasges et y enseigna l'art de faire le pain [2]. Isocrate nous apprend que de son temps, vers l'an 400 avant notre ère, la plupart des villes de la Grèce envoyaient à Athènes les prémices de leurs moissons; c'était pour elles une obligation consacrée par une décision de l'oracle de Delphes [3]; elles reconnaissaient par là que c'était de l'Attique que l'agriculture avait été importée chez elles.

On a prétendu que le nom grec de la déesse de l'agriculture *Dêmêtêr* ou *Dêmâtâr*, était d'origine grecque; que la première partie de ce nom, *dê*, tiendrait lieu de *gê*, terre. Dêmêtêr voudrait donc dire « terre, notre mère ». Mais il n'est pas prouvé que terre se soit jamais dit en grec *dê* ou au lieu

1. Ἐς δ' ἄρα Ῥάριον ἷξε, φερέσβιον οὖθαρ ἀρούρης
τὸ πρὶν, ἀτὰρ τότε γ' οὔτι φερέσβιον, ἀλλὰ ἕκηλον
εἱστήκει πανάφυλλον· ἔκευθε δ' ἄρα κρῖ λευκὸν
μήδεσι Δήμητρος καλλισφύρου· αὐτὰρ ἔπειτα
μέλλεν ἄφαρ ταναοῖσι κομήσειν ἀσταχύεσσιν.

Hymne à Dêmêtêr, vers 450-454; éd. Baumeister, p. 67-68. Cf. Decharme, *Mythologie de la Grèce antique*, 2e édition, p. 379-387.

2. Μετὰ δὲ Νύκτιμον ἀποθανόντα Ἀρκὰς ἐξεδέξατο ὁ Καλλιστοῦς τὴν ἀρχήν· καὶ τόν τε ἥμερον καρπὸν ἐσηγάγετο οὗτος παρὰ Τριπτολέμου καὶ τὴν ποίησιν ἐδίδαξε τοῦ ἄρτου. Pausanias, VIII, 4, § 1; éd. Didot-Dindorf, p. 367. On trouve déjà cette prétention des Athéniens exprimée chez Xénophon: Λέγεται ὁ Τριπτόλεμος... τοῦ Δήμητρος καρποῦ εἰς πρώτην τὴν Πελοπόννησον σπέρμα δωρήσασθαι. *Helléniques*, VI, 3, § 6; éd. Didot, p. 447.

3. Αἱ μὲν γὰρ πλεῖσται τῶν πόλεων ὑπόμνημα τῆς παλαιᾶς εὐεργεσίας ἀπαρχὰς τοῦ σίτου καθ' ἕκαστον τὸν ἐνιαυτὸν ὡς ἡμᾶς ἀποπέμπουσι, ταῖς δ' ἐκλειπούσαις πολλάκις ἡ Πυθία προσέταξεν ἀποφέρειν τὰ μέρη τῶν καρπῶν καὶ ποιεῖν πρὸς τὴν πόλιν τὴν ἡμετέραν τὰ πάτρια. Isocrate, *Panégyrique*, § 31; éd. Didot-Baiter, p. 28. Cf. Maury, *Religions de la Grèce antique*, t. III, p. 12.

de *gê :* la permutation de *g* en *d* est contraire aux lois phonétiques de la langue grecque[1]. Il serait beaucoup plus rationnel de supposer que ce nom est d'origine thrace. D'après ce que nous savons des lois de la langue thrace, la racine DHÊ « sucer, allaiter », en grec THÊ, devait être en thrace DÊ. Dêmêtêr signifierait donc « mère nourricière ». Dans le mythe grec, c'est Aïdôneus qui figure la terre inerte, Dêmêter est, comme Cérès, la puissance créatrice, le principe qui vivifie la matière chthonienne.

La plus ancienne espèce de blé connue en Grèce, celle que les Thraces semèrent les premiers à Eleusis, fut l'orge. C'est de l'orge que produisit, par ordre de Dêmêtêr, le champ de Rharios, près d'Eleusis. Voilà ce qu'on lit dans un hymne homérique[2] ; et, en souvenir de cette origine, l'usage de faire des gâteaux sacrés avec l'orge produite par le champ de Rharios, existait encore au temps de Pausanias qui nous le montre en vigueur dans sa description de la Grèce écrite au deuxième siècle après J.-C.[3].

L'orge est en grec *krîthê* pour *ghrîdhê,* car les lois phonétiques de la langue grecque exigent la substitution des aspirées sourdes aux sonores et s'opposent à ce que deux syllabes subséquentes commencent chacune par une aspirée. Le mot grec ne peut avoir la même racine que le latin *hordeum,* et que l'allemand *gerste,* qui tous deux signifient orge, mais *hordeum* =*ghrzdéyo-m* et *gerste*=*ghérzdâ* sont presque le même mot[4]. L'orge paraît donc avoir été connue de la race européenne avant l'époque où les différentes branches de cette race se séparèrent.

1. Curtius, *Grundzüge der griechischen Etymologie*, 5e éd., p. 492. Voyez cependant Iohannes Schmidt, *Zeitschrift* de Kuhn, t. XXV, p. 145.

2. *Hymne à Dêmêtêr*, vers 450-45. Voyez la note 1 de la page 290.

3. Τὸ δὲ πεδίον τὸ Ῥάριον σπαρῆναι πρῶτον λέγουσι καὶ πρῶτον αὐξῆσαι καρποὺς καὶ διὰ τοῦτο οὐλαῖς ἐξ αὐτοῦ χρῆσθαί σφισι καὶ ποιεῖσθαι πέμματα ἐς τὰς θυσίας καθέστηκεν. Pausanias, I, 38, § 6; éd. Didot-Dindorf, p. 56.

4. Fick, *Die chemalige Spracheinheit der Indogermanen Europas*, p. 322; Corssen, *Ueber Aussprache...*, 2e édition, t. I, p. 100, 158, 514; Curtius, *Grundzüge der griechischen Etymologie*, 5e éd., p. 156, exposent la doctrine qui rattache à la même racine *hordeum* et κριθή. Mais voyez Kluge, *Etymologisches Wœrterbuch*, 3e édition, p. 105.

Cela ne veut point dire que la race européenne ne possédât pas d'autre espèce de blé, par exemple le froment. Seulement il y a un fait que les traditions sacerdotales de la Grèce établissent, c'est que l'orge est celle des céréales qui, grâce à la conquête thrace, a, vers l'an 2000 avant notre ère, pris, dans l'alimentation des populations pélasgiques de la Grèce méridionale, la place du gland [1].

§ 9. *Les Thraces apportent en Grèce la culture de la vigne vers l'an* 2000 *av. J.-C.*

C'est aussi à l'invasion thrace que se rattache en Grèce l'origine de la viticulture. C'est en Thrace que lors du siège épique de Troie, les guerriers grecs allaient chercher leur vin. Voilà du moins ce que rapporte Homère [2]. Mais nous pouvons remonter plus haut que le grand poète grec. Dionusos, le dieu du vin, chez les Grecs, était d'origine thrace. Nymphide d'Héraclée, écrivain du troisième siècle avant notre ère, dit que Sabazios, dieu des Phrygiens, c'est-à-dire des Thraces d'Asie-Mineure, est identique à Dionusos [3]. Vers la même époque,

1. La substitution complète des céréales au gland n'était pas encore accomplie au temps d'Hésiode qui nous présente comme employés concurremment le gland et le fruit de la terre cultivée.

Τοῖσι φέρει μὲν γαῖα πολὺν βίον, οὔρεσι δὲ δρῦς
ἄκρη μέν τε φέρει βαλάνους...
...καρπὸν δὲ φέρει ζείδωρος ἄρουρα.

Hésiode, *Travaux et jours*, vers 232-233, 237; éd. Didot-Lehrs, p. 35. On peut rapporter à peu près à la même époque un oracle de Delphes cité par Hérodote. Il y est dit que le gland est la nourriture d'une grande partie des habitants de l'Arcadie :

Πολλοὶ ἐν Ἀρκαδίῃ βαλανηφάγοι ἄνδρες ἔασιν.

Hérodote, I, 66, § 2; éd. Teubner-Dietsch, t. I, p. 32; Didot-Dindorf, p. 21.

2. Πλεῖαί τοι οἴνου κλισίαι, τὸν νῆες Ἀχαιῶν
ἠμάτιαι Θρήκηθεν ἐπ' εὐρέα πόντον ἄγουσιν.

Iliade, IX, 71-72.

3. Οἱ Φρύγες τὸν Σαβάζιον τιμῶσι... Φαίνεται... ὅτι Διόνυσος καὶ Σαβάζιος εἷς ἐστὶ θεός. Nymphide d'Héraclée, fragm. 11; Didot-Müller, *Fragm. histor. græc.*, t. III, p. 14.

Mnaséas de Patraï fait de Dionusos le père de Sabazios [1]. Au premier siècle avant notre ère, Alexandre Polyhistor rapporte que chez les Thraces, Dionusos est le soleil appelé aussi dans ce pays Sabadios [2]. Tout le monde connaît la fable qui fait sortir Dionusos de la cuisse de Jupiter ; or, suivant Arrien de Nicomédie, cet événement se serait produit sur les bords du Sangarios, fleuve de Phrygie et de Bithynie, c'est-à-dire de la Thrace asiatique [3]. Hérodote nous montre chez les Satres, peuple thrace, un oracle de Dionusos. Les réponses de cet oracle ont pour interprètes des Besses [4]. Or, les Besses sont des Thraces [5]. Aristote parle d'un autre oracle de Dionusos, en Thrace, chez les Ligurées : avant d'y prophétiser, on boit beaucoup de vin [6].

La fable résumée par Apollodore dans la première moitié du second siècle avant notre ère, nous montre Dionusos en Phrygie, puis chez les Edoniens, sur les bords du Strymon, avant d'atteindre Thèbes et Argos [7]. Or, les Edoniens sont Thra-

1. Μνασέας δὲ ὁ Πατρεὺς υἱὸν εἶναί φησι τοῦ Διονύσου Σαβάζιον. Mnaséas de Patraï, fragm. 36; Didot-Müller, *Fragm. histor. græc.*, t. III, p. 155.

2. In Thracia eumdem haberi Solem atque Liberum accipimus quem illi Sabadium nuncupantes magnifica religione celebrant, ut Alexander scribit. Alexandre Polyhistor, fragm. 151, extrait de Macrobe; Didot-Müller, *Fragm. histor. græc.*, t. III, p. 244.

3. Τοῦτο δὲ Ἀῤῥιανὸς ἐπὶ Σαγγαρίῳ μυθοπλαστεῖ, λέγων ὅτι πρὸς ταῖς ὄχθαις τοῦ Σαγγαρίου ἔῤῥηξε τοὺς δεσμοὺς τοῦ Διὸς ὁ Διόνυσος ἤδη τρόφιμος ὤν. Arrien de Nicomédie, fragm. 31 ; Didot-Müller, *Fragm. histor. græc.*, t. III, p. 592.

4. Σάτραι... οἱ τοῦ Διονύσου τὸ μαντήϊόν εἰσι ἐκτημένοι. Τὸ δὲ μαντήϊον τοῦτο ἐστὶ μὲν ἐπὶ τῶν οὐρέων τῶν ὑψηλοτάτων, Βησσοὶ δὲ τῶν Σατρέων εἰσὶ οἱ προφητεύοντες τοῦ ἱροῦ. Hérodote, VII, 111; éd. Teubner-Dietsch, t. II, p. 168; Didot-Dindorf, p. 348.

5. Ἔστι δὲ Θράκη σύμπασα ἐκ δυοῖν καὶ εἴκοσι ἐθνῶν συνεστῶσα. Παροικοῦσι δὲ τὸν Ἕϐρον... Κορπῖλοι καὶ Βρέναι ἔτι ἀνωτέρω, εἶτ' ἔσχατοι Βέσσοι. Strabon, VII, fragm. 47; éd. Didot-Müller et Dübner, p. 282, l. 25-26, 42-43; cf. c. 5, § 12, p. 264.

6. Aristoteles... apud Ligyreos ait in Thracia esse adytum Libero consecratum ex quo redduntur oracula; sed in hoc adyto vaticinaturi plurimo vino sumpto, uti apud Clarium aqua potata, effantur oracula. Aristote, fragm. 284, extrait de Macrobe, Didot-Müller, *Fragm. histor. græc.*, t. II, p. 190.

7. Διόνυσος... εἰς Κύϐελα τῆς Φρυγίας ἀφικνεῖται... ἐπὶ Ἰνδοὺς (?) διὰ τῆς

ces [1]. Dionusos a voyagé du nord au sud, quand des bords du Strymon en Thrace, il a gagné Thèbes et Argos. Dionusos est originairement le soleil; le soleil n'a jamais été représenté marchant du nord au sud. Il s'agit donc ici non point d'un mouvement solaire, mais de la migration d'un culte. Ce culte est thrace et il s'associe avec la culture de la vigne qui a été par conséquent introduite en Grèce par les Thraces. Il est vrai que Dionusos est donné pour fils de Sémélé, que Sémélé est fille de Cadmos, et qu'il y a un Cadmos phénicien. Mais il y a aussi un Cadmos thrace, identique au *Kosmos* grec, et c'est celui-ci qui est le père de Dionusos [2].

Dionusos aurait vécu, suivant Hérodote, environ deux mille ans avant notre ère [3]; c'est la date et de l'invasion thrace en Grèce et de l'introduction de la vigne, — par conséquent du culte de Dionusos, — dans ce pays [4].

§ 10. *Les chevaux des Thraces.*

Ainsi la culture de la vigne paraît avoir été comme celle des céréales, apportée en Grèce par les Thraces. Il serait pro-

Θράκης ἠπείγετο. Λυκοῦργος δὲ παῖς Δρύαντος, Ἠδωνῶν βασιλεύων, οἳ Στρυμόνα ποταμὸν παροικοῦσι, πρῶτος ὑβρίσας ἐξέβαλεν αὐτόν... Διελθὼν δὲ Θρᾴκην... στήλας ἐκεῖ στήσας, ἧκεν εἰς Θήβας... Δείξας δὲ Θηβαίοις ὅτι θεός ἐστιν, ἧκεν εἰς Ἄργος. Apollodore, III, 5, § 1, 2; Didot-Müller, *Fragm. histor. græc.*, t. I, p. 155.

1. Ἔθνεα δὲ Θρηΐκων... τοσάδε, Παῖτοι... Ἠδωνοί. Hérodote, VII, 110; éd. Teubner-Dietsch, t. II, p. 168; Didot-Dindorf, p. 348.

2. Voyez plus haut, p. 179, note 1. Sur l'origine thrace de Dionusos, voyez aussi Decharme, *Mythogie de la Grèce antique*, 2e edition, p. 433-434.

3. Διονύσῳ μέν νῦν τῷ ἐκ Σεμέλης τῆς Κάδμου λεγομένῳ γενέσθαι κατὰ ἑξακόσια ἔτεα καὶ χίλια μάλιστά ἐστι ἐς ἐμέ. Hérodote, II, 145, § 3; éd. Teubner-Dietsch, t. I, p. 192; Didot-Dindorf, p. 120. On a déjà fait observer que cette dernière édition a substituée arbitrairement ἑξήκοντα à ἑξακόσια. Cf. Didot-Müller, *Ctesiæ... fragmenta*, p. 173, et ci-dessus, p. 83, note 4.

4. La culture de la vigne est probablement d'origine sémitique; mais elle paraît avoir été importée en Europe par la marine thrace qui a précédé en Grèce celle des Phéniciens. Cf. Hehn, *Kulturpflanzen*, 2e édition, p. 67.

bablement téméraire d'avancer qu'ils y auraient, les premiers, entrepris la domestication du cheval. Mais nous ne pouvons négliger de signaler l'importance qu'avait prise, chez eux, l'élevage de cet animal. Homère vante les chevaux du phrygien Laomédont [1]. Quand Hêraclês, c'est-à-dire une armée égypto-phénicienne venue d'Argos, s'empara d'Ilion, ce fut parce que Laomédont avait refusé de lui livrer des chevaux [2]. Homère surnomme les Thraces *hippopoloï*, qui paraît signifier « cavaliers [3] ».

§ 11. *Les poètes et les musiciens des Thraces.*

On sait le grand rôle joué par les Thraces dans la période mythique des origines littéraires de la Grèce. Linos était un Thrace d'Eubée [4]. Orphée était également d'origine thrace [5].

1. Ἀδρήστου ταχὺν ἵππον, ὃς ἐκ θεόφιν γένος ἦεν
ἢ τοὺς Λαομέδοντος, οἳ ἐνθάδε γ' ἔτραφεν ἐσθλοί.

Iliade, XXIII, 347-348.

2. Οὐδ' ἀπέδωχ' ἵππους, ὧν εἵνεκα τηλόθεν ἦλθεν.

Iliade, V, 651. Les Egyptiens imposaient souvent aux peuples tributaires des redevances en chevaux; Chabas, *Etudes sur l'antiquité historique*, 2e éd., p. 441.

3. Νόσφιν ἐφ' ἱπποπόλων Θρῃκῶν καθορώμενος αἶαν.
Σεύατ' ἐφ' ἱπποπόλων Θρῃκῶν ὄρεα νιφόεντα.

Iliade, XIII, 4; XIV, 227.

4. Λίνον τὸν ἐξ Εὐβοίας θρήνους πεποιηκέναι λέγει. Plutarque, *De musica*, III, § 3; *Œuvres morales*, éd. Didot-Dübner, p. 1383. Cette île en effet avait été conquise par les Thraces: Φησὶ δ' Ἀριστοτέλης ἐξ Ἄβας τῆς Φωκικῆς Θρᾷκας ὁρμηθέντας ἐποικῆσαι τὴν νῆσον [Εὔβοιαν] καὶ ἐπονομάσαι Ἄβαντας τοὺς ἔχοντας αὐτήν. Strabon, X, 1, § 3; éd. Didot-Müller et Dübner, p. 382, l. 23-25. Sur l'origine thrace de Linos, on peut encore consulter Charax: Ἔστι δὲ ἡ τοῦ γένους τάξις κατὰ τὸν ἱστορικὸν Χάρακα αὕτη· Αἰθούσης Θρᾴσσης Λίνος. Didot-Müller, *Fragm. histor. græc.*, t. III, p. 641, fragm. 20.

5. Οἵ τ' ἐπιμεληθέντες τῆς ἀρχαίας μουσικῆς Θρᾷκες λέγονται, Ὀρφεύς τε καὶ Μουσαῖος καὶ Θάμυρις. Strabon, X, 3, 17; éd. Didot-Müller et Dübner, p. 404, l. 43-44. — Μετὰ δὲ ταῦτα, τῷ μὲν Χάροπι χάριν ἀποδιδόντα τῆς εὐεργεσίας παραδοῦναι τὴν τῶν Θρᾳκῶν βασιλείαν καὶ διδάξαι τὰ κατὰ τὰς τελετὰς ὄργια· Χάροπος δ' υἱὸν γενόμενον Οἴαγρον παραλαβεῖν τήν τε βασιλείαν καὶ τὰς ἐν τοῖς μυστηρίοις τελετὰς παραδεδομένας, ἃς ὕστερον Ὀρφέα τὸν Οἰάγρου μαθόντα παρὰ τοῦ πατρός... Diodore, III, 65, § 6; éd. Didot-Müller, t. I, p. 177. Τὴν

La race hellénique adopta Linos et Orphée. Cependant les Thraces furent, au plus tard dès le seizième siècle avant notre ère, contraints de céder l'empire de la mer aux Phéniciens, sujets du grand roi d'Egypte, et les parties de la Grèce continentale dont ils s'étaient emparés furent peu après conquises par les Hellènes : voilà pourquoi les Thraces, dans l'*Iliade*, figurent avec tous les ennemis vaincus de la race hellénique, parmi les alliés du malheureux roi de Troie [1]. La légende du chanteur thrace Thamuris semble renfermer, comme l'*Iliade* nous l'apprend, un souvenir des luttes par lesquelles la race hellénique assit en Grèce sa domination sur les ruines de celle des Thraces. Thamuris, nous dit Homère, prétendait chanter mieux que les Muses, filles de Zeus, c'est-à-dire du dieu des Hellènes. Frappé par la colère divine, il perdit la vue et ne sut plus chanter [2], c'est-à-dire que le culte et la poésie religieuse des Hellènes conquérants prirent la place du culte et de la poésie religieuse des Thraces vaincus.

§ 12. *Les conquêtes des Thraces au nord du Danube vers l'an* 340 *av. J.-C.*

Des conquêtes considérables au nord du Danube devaient un jour dédommager les Thraces de la perte de leurs conquêtes dans les régions méridionales de la Grèce. Ces conquêtes furent

ἐν Θρᾴκῃ [γενομένην τελετὴν] ἐν τοῖς Κίκοσιν, ὅθεν ὁ καταδείξας Ὀρφεὺς ἦν. Diodore, V, 77, § 3; *ibid.*, p. 303.

1. Αὐτὰρ Θρήϊκας ἦγ' Ἀκάμας καὶ Πείροος ἥρως,
ὅσσους Ἑλλήσποντος ἀγάῤῥοος ἐντὸς ἐέργει.

Iliade, II, 844-845.

2. ...ἔνθα τε Μοῦσαι
ἀντόμεναι Θάμυριν τὸν Θρήϊκα παῦσαν ἀοιδῆς,
Οἰχαλίηθεν ἰόντα παρ' Εὐρύτου Οἰχαλιῆος·
στεῦτο γὰρ εὐχόμενος νικήσεμεν, εἴπερ ἂν αὐταὶ
Μοῦσαι ἀείδοιεν, κοῦραι Διὸς αἰγιόχοιο·
αἱ δὲ χολωσάμεναι πηρὸν θέσαν, αὐτὰρ ἀοιδὴν
θεσπεσίην ἀφέλοντο, καὶ ἐκλέλαθον κιθαριστύν.

Iliade, II, 594-600.

facilitées par la décadence de l'empire scythique dont les écrits d'Hérodote nous ont fait connaître la vaste étendue. Hérodote, dans son récit de la campagne de Darius, roi de Perse, en Scythie, à la fin du sixième siècle avant J.-C., nous montre les Scythes possesseurs en Europe d'un territoire immense qui est pour la plus grande partie situé au nord du Danube, mais qui s'étend un peu au sud de ce fleuve. Il y a une vieille Scythie entre le Danube au sud et les Taures de Crimée au nord ; mais au sud du fleuve, en Thrace, on trouve une Scythie nouvelle [1]. Chez Scylax, vers l'an 338 (?) avant notre ère, cette Scythie nouvelle a disparu ; le Danube sert de limite méridionale aux Scythes [2]. Mais les Thraces devaient bientôt repousser cette limite beaucoup plus au nord. Les Gètes sont le peuple thrace auquel revient la gloire de cette conquête.

En l'année 513 avant notre ère, le roi perse Darius se rendant en Scythie et commençant par la conquête de la Thrace, soumit les Gètes avant de passer le Danube [3]. Les Gètes habitaient encore au sud du Danube, 84 ans plus tard quand, en 429, Sitalkès arma les Thraces contre les Macédoniens [4]. Mais ils occupaient la rive septentrionale du fleuve, lorsqu'en 335, Alexandre le Grand fit la guerre aux Triballes, autre peuple

1. Τῆς δὲ Σκυθικῆς γῆς ἡ Θρηΐκη τὸ ἐς θάλασσαν προκέεται· κόλπου δὲ ἀγομένου τῆς γῆς ταύτης ἡ Σκυθική τε ἐκδέκεται καὶ ὁ Ἴστρος ἐκδιδοῖ ἐς αὐτὴν, πρὸς εὖρον ἄνεμον τὸ στόμα τετραμμένος... Ἀπὸ Ἴστρου αὕτη ἤδη ἀρχαίη Σκυθική ἐστι, πρὸς μεσαμβρίην τε καὶ νότον ἄνεμον κειμένη... Τὸ δὲ ἀπὸ ταύτης... νέμεται τὸ Ταυρικὸν ἔθνος... Ἔστι γὰρ τῆς Σκυθικῆς τὰ δύο μέρεα τῶν οὔρων ἐς θάλασσαν φέροντα, τήν τε πρὸς μεσαμβρίην καὶ τὴν πρὸς ἠῶ, κατάπερ τῆς Ἀττικῆς χώρης. Hérodote, IV, 99; éd. Teubner-Dietsch, t. I, p. 337, 338; Didot-Dindorf, p. 211-212.

2. Διήκει δὲ ἡ Θρᾴκη ἀπὸ Στρυμόνος ποταμοῦ μέχρι Ἴστρου ποταμοῦ, τοῦ ἐν τῷ Εὐξείνῳ Πόντῳ. Scylax, § 67; Didot-Müller, *Geographi græci minores*, t. I, p. 54. Μετὰ δὲ Θρᾴκην εἰσὶ Σκύθαι ἔθνος. Scylax, § 68; *ibid.*, p. 57.

3. Πρὶν δὲ ἀπικέσθαι ἐπὶ τὸν Ἴστρον [Δαρεῖος] πρώτους αἱρέει Γέτας. Hérodote, IV, 93; éd. Teubner-Dietsch, t. I, p. 334; Didot-Dindorf, 209.

4. Ἀνίστησιν [Σιτάλκης]... ἔπειτα τοὺς ὑπερβάντι Αἷμον Γέτας καὶ ὅσα ἄλλα μέρη ἐντὸς τοῦ Ἴστρου ποταμοῦ πρὸς θάλασσαν μᾶλλον τὴν τοῦ Εὐξείνου πόντου κατῴκητο· εἰσὶ δ' οἱ Γέται καὶ οἱ ταύτῃ ὅμοροί τε τοῖς Σκύθαις καί ὁμόσκευοι. Thucydide, II, 96, § 1; éd. Didot-Haase, p. 98.

thrace, établi sur la rive méridionale [1]. Lysimaque, un des successeurs d'Alexandre (324-281), s'engagea avec une armée dans la région située entre le Danube et le Tyras aujourd'hui le Dniester. Deux siècles auparavant, Darius était entré dans ce pays pour y combattre les Scythes : Lysimaque allait y attaquer les Gètes par lesquels il fut battu et pris [2]. Plus d'un siècle après, nous voyons Persée, roi de Macédoine, faire la guerre aux Romains avec l'alliance des Gètes toujours établis au nord du Danube [3]. Au temps de Strabon, c'est-à-dire au commencement du premier siècle de notre ère, les Gètes s'étendaient du Pont-Euxin à la Germanie; seulement ils étaient divisés en deux peuples : les Gètes proprement dits, au nord, touchaient à l'ouest les Germains, au sud-est le bas Danube ou Istros; les Daces, au sud-ouest des Gètes, avaient le moyen Danube pour limite méridionale [4].

1. Ἀλέξανδρος γὰρ ὁ Φιλίππου κατὰ τὴν ἐπὶ Θρᾷκας τοὺς ὑπὲρ τοῦ Αἵμου στρατείαν ἐμβαλὼν εἰς Τριβάλλους, ὁρῶν μέχρι τοῦ Ἴστρου καθήκοντας καὶ τῆς ἐν αὐτῷ νήσου Πεύκης, τὰ πέραν δὲ Γέτας ἔχοντας, ἀφῖχθαι λέγεται μέχρι δεῦρο. Strabon, VII, 3, § 8; éd. Didot-Müller et Dübner, p. 250, l. 28-32.

2. Μεταξὺ δὲ τῆς Ποντικῆς θαλάττης τῆς ἀπὸ Ἴστρου ἐπὶ Τύραν καὶ ἡ τῶν Γετῶν ἐρημία πρόκειται, πεδιὰς πᾶσα καὶ ἄνυδρος, ἐν ᾗ Δαρεῖος ἀποληφθεὶς ὁ Ὑστάσπεω, καθ' ὃν καιρὸν διέβη τὸν Ἴστρον ἐπὶ τοὺς Σκύθας, ἐκινδύνευσε πανστρατιᾷ δίψῃ διαλυθῆναι, συνῆκε δ' ὀψὲ καὶ ἀνέστρεψε. Λυσίμαχος δ' ὕστερον στρατεύσας ἐπὶ Γέτας καὶ τὸν βασιλέα Δρομιχαίτην οὐκ ἐκινδύνευσε μόνον, ἀλλὰ καὶ ἑάλω ζωγρίᾳ. Strabon, VII, 3, § 14; cf. § 8; éd. Didot-Müller et Dübner, p. 253, l. 34-41; cf. p. 250, l. 28-32. Voir aussi Pausanias, I, 9, § 6; éd. Didot-Dindorf, p. 12-13; — Plutarque, *De sera Numinis vindicta*, 11; Didot-Müller, *Moralia*, p. 672; — Plutarque, *Demetrius*, 39, § 2; 52, § 2; Didot-Dœhner, *Vies*, p. 1083, 1091.

3. Γετῶν δὲ τὸν Ἴστρον περασάντων, ἐδόκει Κλοιλίῳ μὲν τῷ ἡγεμόνι δοθῆναι χιλίους χρυσοῦς στατῆρας. Appien, *De rebus macedonicis*, XVI, 1, § 2; éd. Didot, p. 173-174.

4. Φέρεται δ' [Ἴστρος] ἀπὸ τῆς ἑσπέρας ἐπὶ τὴν ἕω καὶ τὸν Εὔξεινον πόντον ἐν ἀριστερᾷ λιπὼν τήν τε Γερμανίαν ὅλην ἀρξαμένην ἀπὸ τοῦ Ῥήνου καὶ τὸ Γετικὸν πᾶν. Strabon, II, 5, § 30; éd. Didot-Müller, p. 106, l. 29-32. — Σοήβων ἔθνη... τὰ μὲν ἐντὸς οἰκεῖ, τὰ δὲ ἐκτὸς τοῦ δρυμοῦ, ὅμορα τοῖς Γέταις. Strabon, VII, 1, § 3; *ibid.*, p. 241, l. 22, 34-35. — Καὶ γὰρ τοῦ ποταμοῦ τὰ μὲν ἄνω καὶ πρὸς ταῖς πηγαῖς μέρη μέχρι τῶν καταρακτῶν Δανούιον προσηγόρευον, ἃ μάλιστα διὰ τῶν Δακῶν φέρεται, τὰ δὲ κάτω μέχρι τοῦ Πόντου τὰ παρὰ τοὺς Γέτας καλοῦσιν Ἴστρον. Ὁμόγλωττοι δ' εἰσὶν οἱ Δακοὶ τοῖς Γέταις. Strabon, VII, 3, § 13; *ibid.*, p. 253, l. 11-16; cf. § 11, p. 252.

§ 13. *L'invasion celtique dans la région du bas Danube vers l'an* 300 *av. J.-C.*

En même temps que les Thraces faisaient ainsi sur les Scythes la conquête des pays situés entre le Danube et le Dniester, les Illyriens, leurs frères, enlevaient aux Scythes les régions que ces derniers avaient conquises entre le Danube et les Alpes Carniques : les Pannoniens s'établissaient dans ces régions. Ainsi les Thraces habitaient la vallée du bas Danube, et les Illyriens la vallée du Danube central, quand vers l'an 300 avant notre ère, les Celtes, maîtres en grande partie de l'Allemagne moderne, de la Gaule, de l'Espagne et de l'Italie, entreprirent la conquête des contrées orientales de l'Europe et s'emparèrent de la portion orientale du bassin du Danube dont jusque-là ils ne possédaient que la partie occidentale.

Les Thraces et les Illyriens avaient chassé les Scythes de la vallée du Danube oriental et central à une date qui se place vers l'année 340 avant J.-C. On vient de voir que les Thraces connus sous le nom de Gètes habitaient au sud du Danube et n'avaient point encore passé ce fleuve en 429 ; ils occupaient en 335 les rives septentrionales de ce fleuve où Scylax, vers 338, ne connaissait pas encore leur présence. On peut ajouter qu'Ephore, qui termina ses histoires en 340, ne paraît avoir su ni les conquêtes des Thraces, ni celles des Illyriens, autrement il n'eût pas dit que l'empire scythique s'étendait jusqu'au couchant d'été, il ne l'aurait pas donné comme limitrophe de la Celtique [1]. Le grand développement de la domination thrace et illyrienne dans la vallée du Danube entre les Celtes à l'ouest et les Scythes à l'est se place entre l'année 340 vers laquelle ce développement commence à se produire aux dépens des Scythes, et l'année 300 environ où les Illyriens et les Thraces reculent devant les Celtes conquérants.

1. Voyez plus haut, p. 230.

CHAPITRE IV.

LES ILLYRIENS.

SOMMAIRE. § 1. Les Illyriens et les Dardaniens. — § 2. Les Illyriens chez Hérodote, ve siècle. — § 3. Conquête des Illyriens dans la vallée du Danube central au quatrième siècle. — § 4. L'invasion gauloise dans cette région, un peu avant la fin du quatrième siècle (?). — § 5. Dans la vallée du Pô et sur les bords de l'Adriatique au ive siècle. — § 6. Les Liburnes et les Libui. — § 7. La langue des Illyriens.

§ 1. *Les Illyriens et les Dardaniens.*

Les Illyriens, qui semblent être un démembrement des Thraces, qui paraissent n'être autre chose que les Thraces occidentaux, se montrent à nous pour la première fois, au cinquième siècle avant notre ère, sous le nom, inconnu jusque-là, d'Illyriens. Mais il est question d'eux bien antérieurement si, les Dardaniens de la Troade vaincus vers 1400 par Ramsès II roi d'Egypte [1] sont les grands oncles de ceux que des auteurs plus récents, par exemple Strabon, nous montrent établis au nord de la Macédoine et qualifient d'Illyriens [2].

1. Voyez plus haut, p. 272-273.
2. *Ἰλλυριῶν Αὐταριάται καὶ Ἀρδιαῖοι καὶ Δαρδάνιοι... Δαρδανικῆς ἣ συνάπτει τοῖς Μακεδονικοῖς ἔθνεσι καὶ τοῖς Παιονικοῖς πρὸς μεσημβρίαν.* Strabon, VII, 5, § 6, 7; éd. Didot-Müller et Dübner, p. 262, l. 22-23, 29-30.

§ 2. *Les Illyriens chez Hérodote*, v^e *siècle av. J.-C.*

Suivant Hérodote, l'Angros, qui est aujourd'hui la Morava de Servie, prend sa source chez les Illyriens puis arrose le pays des Triballes, peuple thrace, avant de se jeter dans le Brongos qui est la Morava après la réunion de la Morava serve à la Morava bulgare [1]. Hérodote considère donc comme illyrienne, et non comme thrace la population chez laquelle est la source de la Morava de Servie; il compte aussi parmi les Illyriens les Vénètes établis au fond de la mer Adriatique au nord du Pô [2]. Il écrit leur nom Enètes en supprimant, suivant une loi de la langue grecque, le V initial, qu'on trouve, pour la première fois, rétabli chez Polybe [3]. De là vient probablement la légende qui donne les Vénètes pour le même peuple que les Enètes de Paphlagonie mentionnés par Homère [4]. Cette légende pénétra dans une tragédie de Sophocle, *les Anténorides* (?). Quand Troie fut tombée entre les mains des Grecs, Anténor, accom-

1. Ἐξ Ἰλλυριῶν δὲ ῥέων πρὸς βορέην ἄνεμον Ἄγγρος ποταμὸς ἐσβάλλει ἐς πεδίον τὸ Τριβαλλικὸν καὶ ἐς ποταμὸν Βρόγγον, ὁ δὲ Βρόγγος ἐς τὸν Ἴστρον. Hérodote, IV, 49, § 2; éd. Teubner-Dietsch, t. I, p. 315; Didot-Dindorf, p. 198.

2. Ἰλλυριῶν Ἐνετούς. Hérodote, I, 196, § 1; éd. Teubner-Dietsch, t. I, p. 104; Didot-Dindorf, p. 65. — Μετὰ δὲ Κελτοὺς Ἐνετοί εἰσιν ἔθνος, καὶ ποταμὸς Ἠριδανὸς ἐν αὐτοῖς. Scylax, § 19; Didot-Müller, *Geographi græci minores*, t. I, p. 26.

...Ἐνετῶν δ' εἰσὶ πεντήκοντά που
πόλεις ἐν αὐτῷ κείμεναι πρὸς τῷ μυχῷ,
οὓς δὴ μετελθεῖν φασιν ἐκ τῆς Παφλαγόνων
χώρας κατοικῆσαί τε περὶ τὸν Ἀδρίαν.

Scymnus de Chio, vers 387-390, *ibid*, p. 212.

3. Τὰ δὲ πρὸς τὸν Ἀδρίαν ἤδη προσήκοντα γένος ἄλλο πάνυ παλαιὸν διακατέσχε· προσαγορεύονται δὲ Οὐένετοι, τοῖς μὲν ἔθεσι καὶ τῷ κόσμῳ βραχὺ διαφέροντες Κελτῶν, γλώττῃ δ' ἀλλοίᾳ χρώμενοι. Polybe, II, 17, § 5; 2e éd. Didot, t. I, p. 80; cf. 18, § 3; 23, § 2; 24, § 7; *ibid.*, p. 80, 84, 85.

4. Παφλαγόνων δ' ἡγεῖτο Πυλαιμένεος λάσιον κῆρ,
ἐξ Ἐνετῶν, ὅθεν ἡμιόνων γένος ἀγροτεράων.

Iliade, II, 851-852.

pagné des Enètes, se serait réfugié en Thrace, et de là aurait gagné les bords de l'Adriatique[1].

Après la guerre de César contre les Vénètes des Gaules qui sont nos Vannetais, on imagina une émigration de ces Vénètes de Gaule en Italie sur les bords de l'Adriatique. Strabon prétend que les Vénètes d'Italie sont vraisemblablement une colonie de ceux de la Gaule. « Je ne le donne pas comme certain », dit-il [2]. Il a raison de s'exprimer avec cette réserve, car non-seulement le passage d'Hérodote déjà cité, nous donne les Vénètes pour Illyriens, mais il atteste la présence de ce peuple au fond de la mer Adriatique antérieurement aux premières invasions des Celtes en Italie; et enfin Polybe affirme que la langue des Vénètes d'Italie n'a aucun rapport avec celle des Gaulois [3].

Ainsi, au milieu du ve siècle avant J.-C., l'Illyrie s'étendait des bouches du Pô alors occupées par les Etrusques, à la vallée de la Morava occupée par un peuple thrace, les Triballes. Au nord, l'Illyrie avait pour limite l'empire scythique. Les Sigynnes, peuple scythe, étaient presque limitrophes des Vénètes ; à

1. *Σοφοκλῆς γοῦν ἐν τῇ ἁλώσει τοῦ Ἰλίου... φησὶ... τὸν μὲν οὖν Ἀντήνορα καὶ τοὺς παῖδας μετὰ τῶν περιγενομένων Ἐνετῶν εἰς τὴν Θρᾴκην περισωθῆναι, κἀκεῖθεν διαπεσεῖν εἰς λεγομένην κατὰ τὸν Ἀδρίαν Ἑνετικήν.* Strabon, XIII, 1, § 53; éd. Didot-Müller et Dübner, p. 520, l. 5-8. Cf. XII, 3, § 8; p. 465-466. Voyez G. Dindorf, *Poet. scen. græc. fab.*, p. 127, n° 140. — Antenorem cum multitudine Enetum, qui seditione ex Paphlagonia pulsi et sedes et ducem, rege Pylæmene ad Trojam amisso quærebant, venisse in intumum maris Adriatici sinum; Euganeisque, qui inter mare Alpesque incolebant, pulsis, Enetos Trojanosque eas tenuisse terras. Et in quem primo egressi sunt locum Troja vocatur, pagoque Trojano inde nomen est; gens universa Veneti appellati. Tite-Live, I, 1; éd. Teubner-Weissenborn, t. I, p. 4. Cf. Virgile, *Énéide*, I, 242-249; Justin, XX, 1, § 7, 8; — Pline, VI, § 5, et Solin, 44, tous deux d'après Cornelius Nepos.

2. *Τούτους οἶμαι τοὺς Οὐενέτους οἰκιστὰς εἶναι τῶν κατὰ τὸν Ἀδρίαν· καὶ γὰρ οἱ ἄλλοι πάντες σχεδόν τι οἱ ἐν τῇ Ἰταλίᾳ Κελτοὶ μετανέστησαν ἐκ τῆς ὑπὲρ τῶν Ἄλπεων γῆς, καθάπερ καὶ οἱ Βόϊοι καὶ Σένονες· διὰ δὲ τὴν ὁμωνυμίαν Παφλαγόνας φασὶν αὐτούς. Λέγω δ' οὐκ ἰσχυριζόμενος· ἀρκεῖ γὰρ περὶ τῶν τοιούτων τὸ εἰκός.* Strabon, IV, 4, § 1; cf. V, 1, § 4; éd. Didot-Müller et Dübner, p. 162, l. 21-27; p. 176, l. 34-39.

3. *Τῷ κόσμῳ βραχὺ διαφέροντες Κελτῶν, γλώττῃ δ' ἀλλοίᾳ χρώμενοι.* Polybe, II, 17, § 5; 2e éd., Didot, t. I, p. 80.

cheval sur le Danube, ils paraissent avoir possédé une partie de la Hongrie, de l'Autriche, de la Servie, de la Styrie et de la Carinthie [1], à l'est des montagnes où étaient réfugiés les Celtes. Les Illyriens atteignant les Sigynnes au nord s'étendaient au sud le long de la mer Adriatique. C'est tout à fait au midi, sur les frontières de l'Epire, qu'on plaçait les Enchélées, peuple illyrien, chez lequel se seraient réfugiés les Cadméens chassés par les Thraces longtemps avant la guerre de Troie [2].

§ 3. *Conquêtes des Illyriens dans la vallée du Danube central* IVe *siècle av. J.-C.*

A la chute de l'empire scythique, quatrième siècle avant J.-C., les Illyriens comme les Thraces s'étendirent beaucoup au nord. Le peuple illyrien auquel revient l'honneur de ce succès est connu sous le nom d'Autariates. Les Autariates poussèrent leurs conquêtes jusqu'au Danube : la Pannonie leur appartint. Appien nous donne Pannonios pour un fils d'Autarieus, fils lui-même d'*Illurios* [3]. Les Autariates ne se contentèrent pas de cet avantage ; ils attaquèrent les Thraces, chassèrent les Triballes de la vallée de la Morava ; et cette conquête devait être accomplie déjà quand, en 335, Alexandre le Grand

1. Μούνους δὲ δύναμαι πυθέσθαι οἰκέοντας πέρην τοῦ Ἴστρου ἀνθρώπους, τοῖσι οὔνομα εἶναι Σιγύννας... κατήκειν δὲ τούτων τοὺς οὔρους ἀγχοῦ Ἐνετῶν τῶν ἐν τῷ Ἀδρίῃ. Hérodote, V, 9; éd. Teubner-Dietsch, t. II, p. 3; Didot-Dindorf, p. 241.

2. Ἐπὶ τούτου δὴ τοῦ Λαοδάμαντος τοῦ Ἐτεοκλέος μουναρχέοντος ἐξανιστέαται Καδμεῖοι ὑπ' Ἀργείων καὶ τράπονται ἐς τοὺς Ἐγχέλεας. Hérodote, V, 61; éd. Teubner-Dietsch, t. II, p. 27; éd. Didot-Dindorf, p. 257. — Ἐς Ἰλλυριούς τε καὶ τὸν Ἐγχέλεων στρατὸν οἶδα πεποιημένον [χρησμόν]. Hérodote, IX, 43, § 1; éd. Teubner, p. 309; Didot, p. 340. — Δεξάροι, ἔθνος Χαόνων τοῖς Ἐγχελέαις προσεχές. Hécatée, fragm. 73; Didot-Müller, *Fragm. histor. græc.*, t. I, p. 5. — Ἐν τοῖς Ἐγχελίοις οἱ Κάδμου καὶ Ἁρμονίας ἀπόγονοι ἦρχον. Strabon, VII, 7, § 8; éd. Didot-Müller et Dübner, p. 271, l. 26 et suiv.

3. Ἰλλυριῷ δὲ παῖδας, Ἐγχελέα καὶ Αὐταριέα καὶ Δάρδανον... Αὐταριεῖ δὲ αὐτῷ Παννόνιον ἡγοῦνται παῖδα ἢ Παίονα γενέσθαι. Appien, *De rebus illyricis*, c. 2; éd. Didot, p. 271.

fit la guerre aux Triballes : c'est dans une île située près de l'embouchure du Danube que nous voyons le roi vaincu se réfugier [1].

§ 4. *Invasion gauloise dans la vallée du Danube central un peu avant la fin du* IVe *siècle.*

Les Autariates étaient maîtres de la Pannonie et d'une grande partie de la Thrace, quand, probablement vers la fin du quatrième siècle avant notre ère, l'invasion celtique vint anéantir l'état puissant qu'ils avaient fondé [2]. Malgré cette conquête, il resta en Pannonie une population illyrienne qui garda sa langue nationale : les Pannoniens, nous dit Tacite, ne parlaient point la même langue que les Gaulois [3]. Ainsi, malgré les conquêtes et la longue domination des Gaulois, dont la géographie romaine fournit d'indiscutables monuments, les Illyriens en Pannonie demeurèrent les plus nombreux ; voilà pourquoi Strabon dit que de son temps l'Illyrie atteignait le Danube et touchait à la Germanie [4].

1. Ἀλέξανδρος γὰρ ὁ Φιλίππου... στρατείαν ἐμβαλὼν εἰς Τριβαλλούς, ὁρῶν μέχρι τοῦ Ἴστρου καθήκοντας καὶ τῆς ἐν αὐτῷ νήσου Πεύκης... ἀφῖχθαι λέγεται μέχρι δεῦρο, καὶ ἐς μὲν τὴν νῆσον ἀποβῆναι μὴ δύνασθαι σπάνει πλοίων. Strabon, VII, 3, § 8; éd. Didot-Müller et Dübner, p. 250, l. 28-33. Le roi des Triballes s'appelait Surmos ; en thrace l'*u* se changeait souvent en *i*. Il semble résulter de là que la ville de Sirmium, sur la Save, aujourd'hui Sirmich, en Hongrie, est d'origine thrace.

2. Καταστρεψάμενοι δέ ποτε οἱ Αὐταριάται Τριβαλλοὺς ἀπὸ Ἀγριάνων μέχρι τοῦ Ἴστρου καθήκοντας ἡμερῶν πεντεκαίδεκα ὁδὸν ἐπῆρξαν καὶ τῶν ἄλλων Θρᾳκῶν τε καὶ Ἰλλυριῶν· κατελύθησαν δ' ὑπὸ Σκορδίσκων πρότερον, ὕστερον δ' ὑπὸ Ῥωμαίων. Strabon, VII, 5, § 11; éd. Didot-Müller et Dübner, p. 264, l. 4-9; cf. Justin, XXIV, 4, § 3; édition Teubner-Ieep, p. 142. La seule indication chronologique que nous ayons nous est donnée par Justin dans ce passage où il place la conquête de la Pannonie après l'invasion de l'Italie (396 av. J.-C.), et avant l'expédition en Macédoine (281 av. J.-C.), beaucoup d'années, dit-il, avant cette expédition.

3. Cotinos Gallica, Osos Pannonica lingua coarguit non esse Germanos. Tacite, *Germanie*, 43 ; éd. Schweizer-Sidler, p. 78.

4. Μεταστάντες δ' εἰς τοὺς περὶ τὸν Ἴστρον τόπους [Βόϊοι] μετὰ Ταυρίσκων ᾤκουν πολεμοῦντες πρὸς Δακούς, ἕως ἀπώλοντο πανεθνεί· τὴν δὲ χώραν οὖσαν τῆς

§ 5. *Invasion gauloise dans la vallée du Pô et sur les bords de l'Adriatique au* IVe *siècle.*

Les Autariates ne furent pas le seul peuple illyrien que les Gaulois attaquèrent au quatrième siècle avant J.-C. Les Gaulois, à cette époque, firent la guerre à deux autres peuples illyriens : les Vénètes et Vardiaïes [1]. Ce sont les Vénètes qui, en prenant les armes contre les Gaulois, les ont forcés à traiter avec les Romains après la prise de Rome en 390 [2]. Théopompe, qui écrivait aux environs de l'an 340 avant J.-C., mentionne une victoire des Gaulois sur les Vardiaïes, peuple illyrien des bords de l'Adriatique [3].

§ 6. *Les Liburnes, les Libui.*

Les Liburnes, peuple voisin des Vénètes mais dont l'origine illyrienne n'est pas établie [4], que Scylax, au IVe siècle av. J.-C. et Strabon, au Ier siècle après J.-C., nous montrent sur la côte orientale de l'Adriatique [5], avaient, antérieurement aux Om-

Ἰλλυρίδος μηλόβοτον τοῖς περιοικοῦσι κατέλιπον. Strabon, V, 1, § 6; éd. Didot-Müller et Dübner, p. 177, l. 20-23. — Λέγωμεν δὴ τὰ Ἰλλυρικὰ πρῶτα, συνάπτοντα τῷ τε Ἴστρῳ καὶ ταῖς Ἄλπεσιν, αἳ κεῖνται μεταξὺ τῆς Ἰταλίας καὶ τῆς Γερμανίας, ἀρξάμεναι ἀπὸ τῆς λίμνης τῆς κατὰ τοὺς Οὐινδολικοὺς καὶ Ῥαιτοὺς καὶ Τοινίους. Strabon, VII, 5, § 1; *ibid.*, p. 260, l. 19-23.

1. Ἀρδιαῖοι chez les anciens historiens grecs : Οὐαρδαίους οἱ ὕστερον ἐκάλεσαν τοὺς Ἀρδιαίους. Strabon, VII, 5, § 6 ; éd. Didot-Müller et Dübner, p. 262, l. 14. — Cicéron, *Epistolæ ad diversos*, VI, 9, § 2; éd. Nobbe, in-4°, p. 694, écrit *Vardaei*. Polybe écrit Ἀρδιαῖοι; 2e éd. Didot, II, 11, § 10, p. 75; 12, § 2, p. 76.

2. Τῶν Οὐενέτων ἐμβαλόντων εἰς τὴν χώραν αὐτῶν, [Κελτοὶ] τότε ποιησάμενοι συνθήκας πρὸς Ῥωμαίους. Polybe, II, 18; 2e éd. Didot, t. I, p. 80.

3. Théopompe, fr. 41 ; Didot-Müller, *Fragm. histor. græc.*, t. I, p. 284-285. Cf. Justin, XXIV, 4 ; éd. Teubner-Ieep, p. 142.

4. On a émis plus haut, p. 37-38, l'hypothèse que les Liburnes et les Libui pourraient être Ibères. Il est bien entendu que c'est une hypothèse.

5. Μετὰ δὲ Ἴστρους Λιβυρνοί εἰσιν ἔθνος. Ἐν δὲ τούτῳ τῷ ἔθνει πόλεις εἰσὶ

briens, occupé avec les Sicules une grande partie du pays conquis plus tard par les Gaulois en Italie sur l'Adriatique au sud du Pô. Nous l'apprenons par Pline[1]. Les Liburnes semblent identiques aux Libues mentionnés dans un passage de Tite-Live : le grand historien romain dit que l'emplacement de Brescia et de Vérone, compris dans le domaine des Cénomans, peuple gaulois, après l'invasion celtique en Italie, a été, antérieurement à cette invasion, occupé par les Libues[2]. Ainsi les Liburnes auraient possédé avant l'établissement des Gaulois en Italie, le sol où, comme Justin nous l'apprend, les Gaulois vainqueurs bâtirent les villes de Vérone et de Brescia[3]. Mais il n'est pas probable que les *Libui* ou Liburnes fussent encore maîtres de ce pays à l'arrivée des Gaulois.

Avant la conquête gauloise, deux peuples conquérants s'étaient succédé dans la vallée du Pô : les Ombriens et les Etrusques : il est vraisemblable que les Liburnes avaient cessé de dominer dans cette vallée pour faire place à ces deux maîtres successifs bien avant l'époque où les étendards gaulois vinrent y porter la terreur avec le signe d'une nouvelle domination[4]. Les Gaulois n'auraient donc pas eu l'occasion de faire la guerre aux Liburnes : les Autariates, les Vénètes et les Vardiaïes seraient, à notre connaissance, dans les régions illyriennes les

παρὰ θάλατταν... Scylax, § 21; Didot-Müller, *Geographi græci minores*, t. I, p. 26-28. — *Μετὰ δὲ τῶν Ἰαπόδων ὁ Λιβυρνικὸς παράπλους ἐστί.* Strabon, VII, 5, § 4; éd. Didot-Müller et Dübner, p. 261, l. 36-37. — Cf. Pline, III, § 139, 141; éd. Teubner-Ianus, t. I, p. 151. Du temps de cet auteur on comptait les Liburnes parmi les Illyriens.

1. Ab Ancona Gallica ora incipit Togatæ Galliæ cognomine. Siculi et Liburni plurima ejus tractus tenuere, in primis Palmensem, Prætutianum Hadrianumque agrum. Pline, III, § 112; éd. Teubner-Ianus, t. I, p. 145.

2. Alia subinde manus Cenomanorum, Elitovio duce vestigia priorum secuta, eodem saltu, favente Belloveso cum transcendisset Alpes, ubi nunc Brixia ac Verona urbes sunt, — locos tenuere Libui, — considunt. Tite-Live, V, 35; éd. Teubner-Weissenborn, t. I, p. 291.

3. [Galli] sedibus Tuscos expulerunt et Mediolanum... Brixiam, Veronam... condiderunt. Justin, XX, 5; éd. Teubner-Ieep, p. 126.

4. Umbri eos [Siculos et Liburnos] expulere, hos Etruria, hanc Galli. Pline, III, § 112, éd. Teubner-Ianus, t. I, p. 145.

seuls peuples avec lesquels les Gaulois auraient été en lutte lorsque, au quatrième siècle avant notre ère, leur empire prit en Europe un grand développement au sud-est, sur les bords du Pô [1], du Danube central et de l'Adriatique [2].

§ 7. *La langue des Illyriens.*

L'albanais nous offre, croit-on, la forme moderne de la langue des Illyriens [3]. On a commencé à recueillir dans l'Italie du Nord des monuments lapidaires qui paraissent conserver des inscriptions écrites en illyrien bien antérieurement à la chute de la république romaine et aux débuts de la période impériale [4].

1. Sur les *Rætæ et Euganeæ gentes* dans cette région, voyez plus haut, p. 163, n. 2; et p. 302, n. 1.

2. Le succès des Celtes dans leurs guerres contre les Illyriens fut facilité par les victoires que remportèrent sur le même peuple Philippe, roi de Macédoine, 360-336, et Alexandre le Grand avant son départ pour l'Asie. Amyntas, père de Philippe, payait tribut aux Illyriens (Diodore de Sicile, l. XVI, c. 2, § 2; éd. Didot, t. II, p. 67) : Philippe les battit en 359 (Diodore, l. XVI, c. 4, p. 69), en 356 (Diodore, l. XVI, c. 22, § 3, p. 81), en 344 (Diodore, l. XVI, c. 69, § 7, p. 114). En 335, Alexandre conquit la partie de l'Illyrie voisine de ses états (Diodore, l. XVII, c. 8, § 1, p. 138. On peut voir sur ces guerres : Polyen, *Stratagematicon,* l. IV, c. 2, § 5; éd. Teubner-Wœlfflin, p. 124; § 17, p. 127; Athénée, X, 60; éd. Teubner-Meineke, t. II, p. 303; Arrien, l. I, c. 6; éd. Didot, p. 5-6). L'alliance entre Alexandre et les Celtes, 335, a dû être conclue contre les Illyriens.

3. Brugmann, *Grundriss der vergleichenden Grammatik der indogermanischen Sprachen*, t. I, p. 7.

4. Karl Pauli : *Die Inschriften des Nordetruskischen Alphabets*, p. 120-128.

CHAPITRE V.

LES SICULES.

Sommaire. § 1. Les Sicules sont des Ligures. — § 2. La tradition fait d'Italos un chef des Sicules ou Ligures. — § 3. Erreur des étymologistes qui tirent *Italia* de *vitulus*. — § 4. Les Sicules ou Ligures apportent l'agriculture en Italie. — § 5. Possessions des Sicules en Italie. — § 6. Marine sicule. — § 7. Saturne, dieu des Sicules est une divinité marine et agricole. — § 8. Chronologie sicule.

§ 1. *Les Sicules sont des Ligures.*

Les Liguses ou Ligures se divisent en deux rameaux : les Liguses ou Ligures proprement dits, et les Sicules. Les Ligures proprement dits ont occupé la Gaule, une partie de l'Espagne et la portion nord-ouest de l'Italie. Les Sicules ont possédé le reste de l'Italie, et un certain nombre d'entre eux se sont réfugiés en Sicile après la conquête de la péninsule par les Ombro-Latins, c'est-à-dire par celle des races européennes que les linguistes sont convenus, à tort ou à raison, de nommer Italiote.

L'identité des Ligures et des Sicules est affirmée par Philiste de Syracuse, dans une histoire de Sicile qui se terminait en l'an 406 avant notre ère. Philiste de Syracuse habitait la partie de la Sicile autrefois soumise à la domination des Sicules. On

le suppose né environ huit ans après l'année 439 [1] où, par la chute de Trinakie, les Sicules de la plaine perdirent le dernier boulevard de leur indépendance et tombèrent sous le joug de Syracuse [2]. Il avait environ quinze ans quand, en 415, les Sicules de la montagne, restés libres, se liguèrent avec les Athéniens contre Syracuse leur ennemie [3]. Philiste de Syracuse était donc parfaitement à même de connaître les traditions des Sicules. Or il nous affirme que Siculus ou, pour parler comme les Grecs, Sikélos est primitivement un nom d'homme, le nom d'un chef des Ligures qui a servi à désigner un rameau de cette grande nation. « Il y eut, » dit-il, « une émigration d'Italie en Sicile quatre-vingts ans avant la guerre de Troie, et le peuple qui arriva en Sicile n'était ni Sicule, ni Ausone, ni Elyme : il était Ligure, conduit par Sikélos. Sikélos était fils d'Italos, et ses sujets prirent de lui le nom de Sikèles ou Sicules [4]. »

Cette doctrine semble avoir été avant Philiste celle d'Antiochus de Syracuse, historien plus ancien et son compatriote Antiochus avait composé une histoire de Sicile qui s'arrêtait en 424, par conséquent seize ans après que la prise de Trinakie

1. Voir la notice sur Philiste, par Brunet de Presle, dans ses *Recherches sur les établissements des Grecs en Sicile*, p. 14-21. Cf. Didot-Müller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. I, p. XLV.

2. *Συρακόσιοι δὲ πάσας τὰς τῶν Σικελῶν πόλεις ὑπηκόους ποιησάμενοι πλὴν τῆς ὀνομαζομένης Τρινακίης, ἔγνωσαν ἐπὶ ταύτην στρατεύειν*... Diodore de Sicile, XII, 29, § 2; éd. Didot-Müller, t. I, p. 430.

3. *Οἱ δ' Ἀθηναῖοι ἐν τῇ Νάξῳ ἐστρατοπεδευμένοι τὰ πρὸς τοὺς Σικελοὺς ἔπρασσον, ὅπως αὐτοῖς ὡς πλεῖστοι προσχωρήσονται, καὶ οἱ μὲν πρὸς τὰ πεδία μᾶλλον τῶν Σικελῶν ὑπήκοοι ὄντες τῶν Συρακοσίων οἱ πολλοὶ ἀφεστήκεσαν*. Thucydide, VI, 88, § 3; éd. Didot-Haase, p. 280. — *Ὁ Νικίας... πέμπει ἐς τῶν Σικελῶν τοὺς τὴν δίοδον ἔχοντας καὶ σφίσι ξυμμάχους*... Thucydide, VII, 32, § 1; éd. Didot-Haase, p. 302.

4. *Δύο γὰρ ποιεῖ στόλους Ἰταλικοὺς διαβάντας εἰς Σικελίαν... ὡς δὲ Φίλιστος ὁ Συρακούσιος ἔγραψε, χρόνος μὲν τῆς διαβάσεως ἦν ἔτος ὀγδοηκοστὸν πρὸ τοῦ Τρωϊκοῦ πολέμου· ἔθνος δὲ τὸ διακομισθὲν ἐξ Ἰταλίας, οὔτε Σικελῶν, οὔτε Αὐσόνων, οὔτ' Ἐλύμων, ἀλλὰ Λιγύων, ἄγοντος αὐτοὺς Σικελοῦ. Τοῦτον δ' εἶναί φησιν υἱὸν Ἰταλοῦ, καὶ τοὺς ἀνθρώπους ἐπὶ τούτου δυναστεύοντος, ὀνομασθῆναι Σικελούς. Ἐξαναστῆναι δὲ ἐκ τῆς ἑαυτῶν τοὺς Λίγυας ὑπό τε Ὀμβρικῶν καὶ Πελασγῶν*. Philiste, fragm. 2; Didot-Müller, *Fragm. histor. græc.*, t. I, p. 185; cf. Denys d'Halicarnasse, I, 22; éd. Teubner-Kiessling, t. I, p. 27; éd. Didot, p. 16, l. 24-32.

eut fait tomber sous le joug des Syracusains la capitale des Sicules. Ce grand événement historique avait donc eu lieu de son vivant. Personne n'était mieux placé que lui, Syracusain, pour savoir ce que les Sicules disaient eux-mêmes de leur origine et de leur histoire. Or pour lui, comme pour Philiste, Sikélos est un nom d'homme, le nom d'un roi successeur d'Italos ; seulement Sikélos n'est pas monté sur le trône immédiatement après Italos ; entre les règnes de ces deux princes, il faut intercaler celui de Morgês [1].

La même tradition se retrouve chez Hellanique de Lesbos. Cet historien, postérieur à Antïochus, était à peu près contemporain de Philiste, mais il n'était pas Sicilien comme lui. Or il dit aussi que Sikélos était un roi ; seulement, prenant l'une pour l'autre deux races qui se sont succédé sur le sol italien, il le fait régner sur les Ausones [2] : méprise évidente; en effet, comme Thucydide nous l'apprend, les Sicules étaient chassés par les Opiques. On trouve la même doctrine chez Antiochus de Syracuse [3]. Or le mot Opiques est un synonyme

1. Ἀντίοχος Ξενοφάνεος τάδε συνέγραψε περὶ Ἰταλίας ἐκ τῶν ἀρχαίων λόγων τὰ πιστότατα καὶ σαφέστατα. Τὴν γῆν ταύτην ἥτις νῦν Ἰταλία καλεῖται, τὸ παλαιὸν εἶχον Οἴνωτροι. Ἔπειτα διεξελθὼν... ὡς βασιλεὺς ἐν αὐτοῖς Ἰταλὸς ἀνὰ χρόνον ἐγένετο, ἀφ' οὗ μετωνομάσθησαν Ἰταλοί, τούτου δὲ τὴν ἀρχὴν Μόργης διεδέξατο, ἀφ' οὗ Μόργητες ἐκλήθησαν· καὶ ὡς Σικελὸς ἐπιξενωθεὶς Μόργητι, ἰδίαν πράττων ἀρχὴν διέστησε τὸ ἔθνος, ἐπιφέρει ταυτί. Οὕτω δὲ Σικελοὶ καὶ Μόργητες ἐγένοντο καὶ Ἰταλίητες, ἐόντες Οἴνωτροι. Antiochus, fragm. 3; Didot-Müller, *Fragm. histor. græc.*, t. I, p. 181. — Ἐπεὶ δὲ Ἰταλὸς κατεγήρα Μόργης ἐβασίλευσεν, ἐπὶ τούτου δὲ ἀνὴρ ἀφίκετο ἐκ Ῥώμης φυγάς. Σικελὸς ὄνομα αὐτῷ. Fragm. 7, *ibid.*, p. 182. — Denys d'Halicarnasse, I, 12, 73; éd. Teubner-Kiessling, t. I, p. 15, 90; Didot, p. 9, l. 32-43; p. 54, l. 12-14.

2. Δύο γὰρ ποιεῖ στόλους Ἰταλικοὺς διαβάντας εἰς Σικελίαν· τὸν μὲν πρότερον Ἐλύμων, οὕς φησιν ὑπὸ Οἰνώτρων ἐξαναστῆναι· τὸν δὲ μετὰ τοῦτον ἔτει πέμπτῳ γενόμενον, Αὐσονίων Ἰάπυγας φυγόντων· βασιλέα δὲ τούτων ἀποφαίνει Σικελόν, ἀφ' οὗ τοὔνομα τοῖς τε ἀνθρώποις καὶ τῇ νήσῳ τεθῆναι. Hellanique, fragm. 53; Didot-Müller, *Fragm. histor. græc.*, t. I, p. 52. Cf. Denys d'Halicarnasse, I, 22; éd. Teubner-Kiessling, t. I, p. 27; Didot, p. 16, l. 18-24.

3. Σικελοὶ δ' ἐξ Ἰταλίας, ἐνταῦθα γὰρ ᾤκουν, διέβησαν ἐς Σικελίαν φεύγοντες Ὀπικούς. Thucydide, livre VI, c. 2, § 4; édition Didot, p. 244. — Ἀντίοχος δὲ ὁ Συρακούσιος χρόνον μὲν οὐ δηλοῖ τῆς διαβάσεως, Σικελοὺς δὲ τοὺς μεταναστάντας ἀποφαίνει, βιασθέντας ὑπό τε Οἰνώτρων καὶ Ὀπικῶν, Στρατῶνα ἡγεμόνα

d'Ausones, Antiochus dit formellement que les Opiques s'appellent aussi Ausones [1]. Aristote enseigne la même synonymie en ajoutant une observation, c'est que cette synonymie est à la fois ancienne et moderne [2]. Les Ausones sont le rameau méridional de la race ombro-latine. Hellanique a donc commis, entre les Ligures vaincus et leurs ennemis vainqueurs, une confusion qu'il faut soigneusement éviter. La tradition la plus ancienne et la seule autorisée fait de Sikélos ou Siculus un chef des Ligures qui aurait donné son nom à un rameau de cette race. C'est ce que répète plus tard Silius Italicus. Après avoir parlé de l'invasion des Sicanes, c'est-à-dire des Ibères, en Sicile, il ajoute : « Bientôt la jeunesse ligure, conduite par Siculus, donna un nouveau nom aux royaumes dont elle s'empara [3]. »

Les noms des Sicules et des Ligures se trouvent associés sous une autre forme dans le passage où Festus nous montre les sept collines romaines occupées concurremment, dans les temps les plus anciens de l'histoire, par les Ligures et les Sicules, qui tous deux en sont chassés par un peuple venu de Riéti [4], c'est-à-dire du Nord. Dans ce passage, le mot de Si-

τῆς ἀποικίας ποιησαμένους. Antiochus, fragm. 1; Didot-Müller, *Fragm. histor. græc.*, t. I, p. 181. Cf. Denys d'Halicarnasse, I, 22; éd. Didot, p. 16, l. 32-36.

1. *Ἀντίοχος μὲν οὖν φησὶ τὴν χώραν ταύτην* [Καμπανίαν] *Ὀπικοὺς οἰκῆσαι, τούτους δὲ καὶ Αὔσονας καλεῖσθαι*. Antiochus, fragm. 8; Didot-Müller, *Fragm. histor. græc.*, t. I, p. 183; cf. Strabon, V, 4, § 3; éd. Didot-Müller et Dübner, p. 202, l. 13-14.

2. *Ὤκουν δὲ τὸ μὲν πρὸς τὴν Τυῤῥηνίαν Ὀπικοὶ καὶ πρότερον καὶ νῦν καλούμενοι τὴν ἐπωνυμίαν Αὔσονες*. Aristote, *Politique*, VII, 9, § 3; éd. Didot, t. I, p. 611-612. On doit à Polybe le système plus récent et par conséquent faux, suivant lequel les Ausones et les Opiques sont deux peuples différents : *Πολύβιος δ' ἐμφαίνει, δύο ἔθνη νομίζων ταῦτα· Ὀπικοὺς γάρ φησι καὶ Αὔσονας οἰκεῖν τὴν χώραν ταύτην περὶ τὸν Κρατῆρα*. Polybe, XXXIV, 11, § 7; 2e éd. Didot, t. II, p. 117. Strabon, V, 4, § 3; éd. Didot-Müller et Dübner, p. 202, l. 15-17. Cf. Scymnus de Chio, vers 228-246; Didot-Müller, *Geographi græci minores*, t. I, p. 205-206.

3. Mox Ligurum pubes, Siculo ductore novavit
Possessis bello mutata vocabula regnis.

Silius Italicus, XIV, 37-38.

4. Sacrani appellati sunt Reate orti, qui ex Septimontio Ligures Siculosque exegerunt. *Corpus* de Lindemann, t. II, p. 251-252.

cules est employé au pluriel : c'est un peuple et non un personnage; ailleurs la poésie a personnifié la race employant au singulier le nom ethnique. Si Festus paraît considérer comme deux peuples différents les Sicules et les Ligures établis anciennement sur l'emplacement où plus tard s'éleva la ville de Rome, il suit un système que l'on peut signaler dans l'antiquité chez la plupart des érudits relativement les plus rapprochés de nous, c'est-à-dire à partir du deuxième siècle avant notre ère. Ce système est de ne pas admettre qu'un même peuple ait porté plusieurs noms : il consiste à distinguer deux ou trois peuples là où les plus vieux témoignages, les témoignages les plus rapprochés des faits, nous montrent un peuple unique désigné par deux ou trois noms différents [1].

§ 2. *La tradition fait d'Italos un chef des Sicules ou Ligures.*

Italos ou Italus, associé par la légende à Sikélos ou Siculus, dont il est le père, le frère ou l'un des prédécesseurs, paraît être aussi un terme ethnique. Italos est, comme Sikélos, un des noms du groupe méridional de la race ligurienne. La tradition l'a changé en roi. Suivant Antiochus de Syracuse, écrivain du ve siècle avant notre ère, Italos est un homme bon et sage, qui, tant par la persuasion que par la force, avait placé sous son autorité le promontoire méridional de la Calabre moderne, entre le golfe Napêtinos, aujourd'hui baie d'Euphémia, et le golfe Scullêtinos, aujourd'hui baie de Squillace [2]. Il eut

1. La doctrine soutenue ici est rejetée par un certain nombre de savants qui distinguent les Sicules des Ligures. Il faut constater cette contradiction quand même on ne la croit pas suffisamment fondée.

2. ['Ιταλὸν] δέ φησιν 'Αντίοχος ὁ Συρακούσιος ἀγαθὸν καὶ σοφὸν γεγενημένον, καὶ τῶν πλησιοχώρων τοὺς μὲν λόγοις ἀναπείθοντα, τοὺς δὲ βίᾳ προσαγόμενον, ἅπασαν ὑφ' ἑαυτῷ ποιήσασθαι τὴν γῆν, ὅση ἐντὸς ἦν τῶν κόλπων τοῦ τε Ναπητίνου καὶ τοῦ Σκυλλητίνου· ἣν δὴ πρώτην κληθῆναι 'Ιταλίαν ἐπὶ τοῦ 'Ιταλοῦ. Antiochus, fragm. 4; Didot-Müller, *Fragm. histor. græc.*, t. I, p. 182. Cf.

pour successeur Morgétès, et à celui-ci succéda Sikélos [1]. On a déjà vu qu'Antiochus terminait son livre en 424.

Thucydide a terminé le sien en 411; pour écrire en connaissance de cause le récit de la guerre contemporaine faite en Sicile par les Athéniens avec l'alliance des Sicules, il a appliqué à l'étude de l'histoire la plus ancienne de la Sicile ses puissantes facultés, on peut dire son génie; or il affirme qu'Italos était un roi des Sikèles ou Sicules, et que de là vient le nom d'Italie [2]. Philiste, un peu postérieur, dont le premier ouvrage s'arrêtait en 406, mais qui écrivait encore en 363, parle encore d'Italos comme d'un personnage historique. Ce personnage aurait été père de Sikélos [3]. Pour Aristote, mort en 322, Italos est un roi d'Oïnotrie, c'est-à-dire de l'extrémité de l'Italie, au sud-ouest [4].

Cette tradition a trouvé son écho dans l'*Enéide*: « Il y a, nous dit Virgile, une terre ancienne, puissante par les armes et la richesse du sol; les Œnotres l'habitèrent. Plus tard, nous dit-on, elle prit d'un de ses chefs le nom d'Italie [5]. » Et là-des-

Denys d'Halicarnasse, I, 35; éd. Teubner-Kiessling, t. I, p. 42; Didot, p. 25, l. 14-20. — Strabon, VI, 1, § 4; éd. Didot-Müller et Dübner, p. 211, 212. Cf. plus bas, n. 4.

1. Ἐπεὶ δὲ Ἰταλὸς κατεγήρα, Μόργης ἐβασίλευσεν. Ἐπὶ τούτου δὲ ἀνὴρ ἀφίκετο ἐκ Ῥώμης φυγάς. Σίκελος ὄνομα αὐτῷ. Antiochus de Syracuse, fragment 7; Didot-Müller, *Fragm. histor. græc.*, t. I, p. 182; Denys d'Halicarnasse, I, 73; éd. Teubner-Kiessling, t. I, p. 90; Didot, p. 54, l. 12-14.

2. Ἡ χώρα ἀπὸ Ἰταλοῦ βασιλέως τινὸς Σικελῶν, τοὔνομα τοῦτο ἔχοντος, οὕτως Ἰταλία ἐπωνομάσθη. Thucydide, VI, 2, § 4; éd. Didot-Haase, p. 244.

3. Ἔθνος δὲ τὸ διακομισθὲν ἐξ Ἰταλίας... Λιγύων, ἄγοντος αὐτοὺς Σικελοῦ· τοῦτον δ' εἶναί φησιν υἱὸν Ἰταλοῦ. Philiste, fragm. 2; Didot-Müller, *Fragm. histor. græc.*, t. I, p. 185; Denys d'Halicarnasse, I, 22; éd. Teubner-Kiessling, t. I, p. 27; Didot, p. 16, l. 27-29.

4. Φασὶ γὰρ οἱ λόγιοι τῶν ἐκεῖ κατοικούντων Ἰταλόν τινα γενέσθαι βασιλέα τῆς Οἰνωτρίας, ἀφ' οὗ τό τε ὄνομα μεταβαλόντας Ἰταλοὺς ἀντ' Οἰνωτρῶν κληθῆναι καὶ τὴν ἀκτὴν ταύτην τῆς Εὐρώπης Ἰταλίαν τοὔνομα λαβεῖν, ὅση τετύχηκεν ἐντὸς οὖσα τοῦ κόλπου τοῦ Σκυλλητικοῦ καὶ τοῦ Λαμητικοῦ. Aristote, *Politique*, VII, 9, 2; éd. Didot, t. I, p. 611. — Cf. plus haut, p. 312, n. 2.

5. Est locus Hesperiam Graii cognomine dicunt,
Terra antiqua, potens armis atque ubere glæbæ;
Œnotri coluere viri, nunc fama minores
Italiam dixisse ducis de nomine gentem.

Virgile, *Énéide*, I, 530-533.

sus, au IVe siècle de notre ère, le commentateur Servius faisait observer qu'Italus était, suivant les uns, un roi de Sicile (c'est-à-dire des Sicules) [1]. Enfin, Isidore de Séville nous donne Italus pour un frère de Siculus [2]. Ces légendes, au milieu de la variété des détails accessoires, s'accordent sur un point fondamental : l'Italie a reçu des Ligures ou Sicules conquérants le nom qu'elle porte aujourd'hui : le nom d'Italie dérive d'Italos, nom d'un chef sicule ou ligure. Telle est la tradition italienne et sicilienne sur l'origine du nom d'Italie. A côté se place la doctrine grecque.

§ 3. *Erreur des étymologistes qui tirent Italia de vitulus.*

La doctrine grecque sur l'étymologie du nom d'Italie a pour point de départ un phénomène spécial à la phonétique grecque, c'est la chute du V [3], ou, comme on disait en grec, du digamma. Le V, dont le signe graphique, chez les Grecs, était identique à notre F, ne s'écrivait plus chez les Ioniens de l'Attique, au Ve siècle avant notre ère ; et il paraît avoir disparu dans les villes grecque de la Sicile et de l'Italie deux siècles après, c'est-à-dire de l'an 300 à l'an 200 avant notre ère [4]. Au milieu du VIe siècle, cette révolution n'était pas encore terminée chez les Grecs ioniens d'Asie. A cette époque les Phocéens, colonie ionienne d'Asie-Mineure, fuyant le joug des Perses, allèrent fonder en Italie la ville de Vélia ; ils y portèrent le digamma, comme l'atteste le nom même de la ville nouvelle, nom dérivé du grec *Félos*, « vallée » [5]. Dans le siècle suivant, au Ve siècle,

1. ITALIAM. Italus, rex Siciliæ, ad eam partem venit in qua regnavit Turnus, quam a suo nomine appellavit Italiam. Servius, *in Æneidos*, l. I, 533; éd. Teubner-Thilo et Hagen, p. 163.

2. Sicilia a Sicano rege Sicania cognominata est, deinde a Siculo, Itali fratre, Sicilia. Isidore, *Origines*, XIV, 6, § 32 ; *Corpus* de Lindemann, t. III, p. 452.

3. C'est-à-dire de l'*u* (*ou*) consonne.

4. Corssen, *Ueber die Sprache der Etrusker*, t. I, p. 859.

5. Curtius, *Grundzüge der griechischen Etymologie*, 5e éd., p. 360.

Hérodote, bien qu'écrivant en dialecte ionien, n'a pas fait disparaître toute trace de la consonne initiale de ce nom qu'il écrit Ὑέλη, *Huélê*, représentant le V initial par ὑ = *hu*[1]. Ce nom devient plus tard Hélé et Eléa chez les auteurs grecs[2], tandis que les Romains, conservant le V initial devant les voyelles, suivant une des lois caractéristiques de leur langue, disent Vélia.

La chute du V était déjà un fait accompli, chez les Ioniens de Grèce et d'Asie, au ve siècle avant notre ère. Les Grecs ioniens de cette époque ne prononçaient ordinairement plus le V, même dans les noms étrangers; ainsi Hérodote écrivait Enètes le nom des Vénètes, d'où vient celui de la ville moderne de Venise[3]. Dans le Périple de Scylax, au IVe siècle, nous trouvons la même orthographe[4]; dans le même ouvrage, les Volsques, ces ennemis si connus des premiers Romains, s'appellent suivant le même système *Olsoi*[5].

De là naquit en Grèce la croyance que le nom d'Italie venait du mot latin *vitulus*, « veau ». En effet le mot *vitulus* était naturellement prononcé *italos* par les Grecs ioniens du ve et du IVe siècle. Hellanique de Lesbos, écrivain de la fin du ve siècle, est contemporain de ces monuments de la ville ionienne d'Athènes où l'on commence à constater l'absence systématique et absolue du digamma, c'est-à-dire du V; aussi est-il le premier qui nous donne cette curieuse étymologie, fabriquée probablement par quelque Ionien[6]. Cette doctrine fut reproduite

1. Ἐκτήσαντο [Φωκαιέες] πόλιν γῆς τῆς Οἰνωτρίης ταύτην ἥτις νῦν Ὑέλη καλέεται. Hérodote, I, 167, § 4; éd. Teubner-Dietsch, t. I, p. 88; Didot-Dindorf, p. 55. — Curtius, *Grundzüge*, 5e éd., p. 360, 564.

2. Φωκαιεῖς Ὑέλην, οἱ δὲ Ἕλην... οἱ δὲ νῦν Ἐλέαν ὀνομάζουσιν. Strabon, IV, 1, § 1; éd. Didot-Müller et Dübner, p. 210, l. 6-8. — Ἐλέα. Scylax, c. 12; Didot-Müller, *Geographi græci minores*, t. I, p. 20.

3. Ἐνετούς. Hérodote, I, 196, § 1; éd. Teubner-Dietsch, t. I, p. 104; Didot-Dindorf, p. 65. — Ἐνετῶν. Hérodote, V, 9, § 3; Teubner, t. II, p. 3; Didot, p. 241.

4. Ἐνετοί, Ἐνέτους. Scylax, c. 19-20; Didot-Müller, *Geographi græci minores*, t. I, p. 26.

5. Λατίνων δὲ ἔχονται Ὀλσοί. Scylax, c. 9; cf. c. 10; Didot-Müller, *Geographi græci minores*, t. I, p. 19.

6. Ἑλλάνικος ὁ Λέσβιός φησιν Ἡρακλέα τὰς Γηρυόνου βοῦς ἀπελαύνοντα εἰς

par Timée, historien d'origine sicilienne, mais qui écrivait à Athènes, où il arriva l'an 310 avant notre ère, et où il termina son ouvrage en 264 [1]. Timée, en acceptant cette doctrine étrangère à sa patrie, subissait l'influence du milieu où l'avait jeté l'exil. Il s'y laissa aller d'autant plus facilement, qu'à l'époque où il écrivait, le V disparaissait dans les villes grecques d'Italie et de Sicile, et l'on voyait triompher dans cette Grèce nouvelle l'usage athénien de supprimer le digamma éolique.

L'ouvrage de Timée obtint un succès qui fit celui de sa doctrine sur l'étymologie du nom d'Italie. Vaincue par la science et le pédantisme des Grecs, après avoir battu leurs armées, la Rome savante, dans la personne de l'érudit Varron, accepta cette opinion contre laquelle protestaient ses traditions et sa poésie [2], et qui eut la singulière fortune de fournir, pendant la guerre sociale, un signe de ralliement aux Italiens insurgés contre la tyrannie de leur orgueilleuse capitale (91 à 87 avant J.-C.). La monnaie osque de l'insurrection porte la légende: *Vitelio* [3], tandis qu'on lit *Italia* dans les monuments romains [4];

Ἄργος, ἐπειδή τις αὐτῷ δάμαλις ἀποσκιρτήσας τῆς ἀγέλης ἐν Ἰταλίᾳ ὄντι ἤδη, φεύγων... εἰς Σικελίαν ἀφίκετο, ἐρόμενον ἀεὶ τοὺς ἐπιχωρίους καθ' οὓς ἑκάστοτε γένοιτο διώκων τὸν δάμαλιν, εἴ ποί τις αὐτὸν ἑωρακὼς εἴη τῶν τῇδε ἀνθρώπων, Ἑλλάδος μὲν γλώττης ὀλίγα συνιέντων, τῇ δὲ πατρίῳ φωνῇ κατὰ τὰς μηνύσεις τοῦ ζῴου καλούντων τὸν δάμαλιν οὐίτουλον, ὥσπερ καὶ νῦν λέγεται, ἀπὸ τοῦ ζῴου τὴν χώραν ὀνομάσαι πᾶσαν ὅσην ὁ δάμαλις διῆλθεν, Οὐϊταλίαν. Hellanique, fragm. 97; Didot-Müller, *Fragm. histor. græc.*, t. I, p. 58. Cf. Denys d'Halicarnasse, I, 35; éd. Teubner-Kiessling, t. I, p. 42; Didot, p. 25, l. 24-36.

1. Timæus in Historiis quas oratione græca de rebus populi Romani composuit, et M. Varro in Antiquitatibus rerum humanarum terram Italiam de græco vocabulo appellatam scripserunt, quoniam boves græca vetere lingua ἰταλοὶ vocitati sunt quorum in Italia magna copia fuerit. Timée, fragm. 12; Didot-Müller, *Fragm. histor. græc.*, t. I, p. 195. Aulu-Gelle, *Noctes Atticæ*, l. XI, c. 1; éd. Teubner-Hertz, t. II, p. 31.

2. Aulu-Gelle, *Noctes Atticæ*, XI, c. 1; éd. Teubner-Hertz, t. II, p. 31. Voyez la note précédente.

3. Corssen, *Ueber Aussprache, Vokalismus und Betonung der lateinischen Sprache*, 2e éd., t. II, p. 79-80.

4. In terra Italia. *Lex repetundarum* (avant J.-C. 123 ou 122), ligne 27; *Corpus inscriptionum latinarum*, t. I, p. 51. Voir aussi la *Lex agraria* (avant J.-C. 111) *ibid.*, p. 79. Nous ne partageons point sur ce mot la manière de voir de M. Mommsen, *Römische Geschichte*, 6e éd., t. I, p. 21.

mais les Osques se trompaient comme Varron, comme Hellanique, comme Timée. Les langues italiennes conservent le V initial devant les voyelles [1]. Si le nom latin de l'Italie était dérivé de *vitulus* « veau », il s'écrirait et se prononcerait probablement *Vitilia* [2]; en tous cas il aurait gardé son V. Italia vient donc d'Italus, et Italus est un nom qui désigne soit une fraction ethnographique des Sicules, soit une période de leur histoire; les vieilles légendes en ont fait, suivant l'usage, un nom d'homme, un nom de roi.

§ 4. *Les Sicules ou Ligures apportent l'agriculture en Italie.*

Italus tient une place considérable dans l'histoire de l'Italie. Non-seulement il a donné à la petite presqu'île du sud-ouest (aujourd'hui la Calabre) un nom qui a fini par s'étendre jusqu'aux Alpes, mais la tradition associe le nom d'Italus avec le souvenir de l'événement le plus important peut-être de l'histoire primitive de la Péninsule. Les Oïnotres, c'est-à-dire les habitants de l'Italie méridionale, étaient pasteurs, dit Aristote; Italos fit d'eux des agriculteurs [3].

Nous n'avons pas oublié que les Oïnotres étaient des Pélasges sortis du Péloponnèse avant l'introduction de l'agriculture en Grèce. Oïnotros, nous dit Pausanias, était un des fils de Lucaôn, fils lui-même de Pélasgos. Il s'établit en Italie avec des colons mis à sa disposition par son frère Nuctimos, et ce fut seulement après la mort de Nuctimos, sous le règne d'Arcas, son neveu, que la culture du froment, la fabrication du pain et celle des étoffes furent connues dans le Péloponnèse [4]. Donc

1. Corssen, *Ueber Aussprache... etc*, 2e éd., t. I, p. 311. Brugmann, *Grundriss der vergleichenden Grammatik*, p. 150. Ci-dessous, p. 325, n. 5.

2. Comparez *Sicilia* de *Siculus*, Corssen, *Ueber Aussprache...*, 2e éd., t. II, p. 255.

3. Τοῦτον δὴ λέγουσι τὸν Ἰταλὸν νομάδας τοὺς Οἰνωτροὺς ὄντας ποιῆσαι γεωργούς. Aristote, *Politique*, VII, 9, § 2; éd. Didot, t. I, p. 611.

4. Pausanias, VIII, 2, 3, 4; éd. Didot-Dindorf, p. 365-367. — Πελασγοῦ καὶ Δηϊανείρης γίνεται Λυκάων. Οὗτος γαμεῖ Κυλλήνην... Ἔπειτα τοὺς ἐκ τούτων γεννηθέντας διεξιὼν καὶ τίνας τόπους ἕκαστοι τούτων ᾤκησαν, Οἰνώτρου καὶ

Oïnotros ne connaissait pas l'agriculture, et ne put l'apporter en Italie.

Italos, roi des Sikèles suivant Thucydide[1], Italos qui, suivant Aristote, imposa aux habitants de l'Oïnotrie, c'est-à-dire aux Pélasges de l'Italie méridionale, le nom d'*Italoï*, et leur apporta l'agriculture[2], est la personnification de l'invasion ligure qui est la première invasion européenne[3] en Italie ; car si l'encyclopédiste Aristote, d'accord avec Thucydide, appelle Italos roi des Sikèles ou Sicules, le syracusain Philiste, si bien placé pour savoir de première main ce dont il parle, nous apprend que les Sicules ne sont qu'un rameau des Ligures[4]. L'arrivée des Ligures agriculteurs au milieu des populations pastorales, maîtresses de l'Italie, est probablement à peu près contemporaine de l'arrivée des Thraces au milieu des populations pastorales de la Grèce auxquelles les Thraces vainqueurs apportèrent la civilisation européenne et par conséquent l'agriculture, un des principaux éléments de cette civilisation. Or nous avons cru pouvoir placer cette révolution à la fois ethnographique et économique aux environs de l'an 2000 avant notre ère.

Πευκετίου μιμνήσκεται [ὁ Φερεκύδης]. Phérécyde, fragm. 85; Didot-Müller, *Fragm. histor. græc.*, t. I, p. 92. Denys d'Halicarnasse, I, 13; éd. Teubner-Kiessling, t. I, p. 16; Didot, p. 9, l. 49-53, p. 10, l. 1. Cf. ci-dessus, p. 129-131.

1. Ἡ χώρα ἀπὸ Ἰταλοῦ βασιλέως τινὸς Σικελῶν, τοὔνομα τοῦτο ἔχοντος, οὕτως Ἰταλία ἐπωνομάσθη. Thucydide, VI, 2, § 4; éd. Didot-Haase, p. 244.

2. Φασὶ γὰρ οἱ λόγιοι τῶν ἐκεῖ κατοικούντων Ἰταλόν τινα γενέσθαι βασιλέα τῆς Οἰνωτρίας ἀφ' οὗ τό τε ὄνομα μεταβαλόντας Ἰταλοὺς ἀντ' Οἰνωτρῶν κληθῆναι καὶ τὴν ἀκτὴν ταύτην τῆς Εὐρώπης Ἰταλίαν τοὔνομα λαβεῖν... Τοῦτον δὴ λέγουσι τὸν Ἰταλὸν νομάδας τοὺς Οἰνοτροὺς ὄντας ποιῆσαι γεωργούς. Aristote, *Politique*, VII, 9 (10), § 2, 3; édition Didot, t. I, p. 611.

3. Nous appelons *européen* le rameau occidental de la race indo-européenne. Voyez ci-dessus, p. 214-222.

4. Ἔθνος δὲ τὸ διακομισθὲν ἐξ Ἰταλίας οὔτε Σικελῶν, οὔτε Αὐσόνων, οὔτ' Ἐλύμων, ἀλλὰ Λιγύων, ἄγοντος αὐτοὺς Σικελοῦ. Philiste, fragm. 2; Didot-Müller, *Fragm. histor. græc.*, t. I, p. 185. Denys d'Halicarnasse, I, 22; éd. Teubner-Kiessling, t. I, p. 27; Didot, p. 16, l. 27-29.

§ 5. *Possessions des Sicules en Italie.*

Les Ligures, arrivant du Nord, c'est-à-dire de la vallée du Danube, vers l'an 2000 (?) avant J.-C., chassèrent devant eux les Sicanes, habitants ibériens de l'Italie du nord et du centre et finalement les forcèrent à se réfugier en Sicile, comme nous l'apprend Thucydide[1]. En même temps ils imposèrent leur domination aux Pélasges de l'Italie du sud, autrement dits Oïnotres. Ils durent, à leur tour, du XIVe au XIe siècle avant notre ère, céder la plus grande partie de l'Italie aux Ombro-Latins, autre rameau de la race européenne; et durant cet intervalle, leur histoire dans la tradition gréco-latine n'est représentée que par trois noms : Italos; Morgês, successeur d'Italos; et Sikélos, qui conquit une partie du royaume de Morgês. Tous trois auraient régné dans la Calabre.

Mais ces noms représentent plutôt des groupes de populations ou peut-être des dynasties que des individualités. Sikélos, le dernier des trois, est contemporain de la conquête ombro-latine : « Il venait de Rome », nous dit Antiochus de Syracuse; « sous le règne de Morgês », a écrit Antiochus, « il arriva de Rome un fugitif : son nom était Sikélos[2]; » et, ajoute-t-il, « Sikélos, accueilli par Morgês, se créa un Etat aux dépens de son hôte[3]. » C'est aux mêmes événements que se réfère Festus quand il raconte que les Ligures et les Sicules établis sur les sept collines, c'est-à-dire à Rome, en furent chassés

1. *Σικανοί... Ἴβηρες ὄντες καὶ ἀπὸ τοῦ Σικανοῦ ποταμοῦ τοῦ ἐν Ἰβηρίᾳ ὑπὸ Λιγύων ἀναστάντες.* Thucydide, VI, 2, § 2; éd. Didot-Haase, p. 244. Cf. ici même, plus haut, p. 26-37.

2. *Ἐπεὶ δὲ Ἰταλὸς κατεγήρα Μόργης ἐβασίλευσεν. Ἐπὶ τούτου δὲ ἀνὴρ ἀφίκετο ἐκ Ῥώμης φυγάς· Σίκελος ὄνομα αὐτῷ.* Antiochus de Syracuse, fragm. 7; Didot-Müller, *Fragm. histor. græc.*, t. I, p. 182; Denys d'Halicarnasse, I, 73; éd. Teubner-Kiessling, t. I, p. 90; Didot, p. 54, l. 12-14.

3. *Ἀντίοχος... διεξελθὼν... ὡς Σικελὸς ἐπιξενωθεὶς Μόργητι, ἰδίαν πράττων ἀρχὴν, διέστησε τὸ ἔθνος, ἐπιφέρει.* Antiochus, fragm. 3; Didot-Müller, *Fragm. histor. græc.*, t. I, p. 181; Denys d'Halicarnasse, I, 12; éd. Teubner-Kiessling, t. I, p. 15; Didot, p. 9, l. 40-41.

par un peuple venu de Rieti, c'est-à-dire du Nord[1]. C'était peut-être vers l'an 1400 av. J.-C.; peut-être un peu plus tard.

Avant la conquête ombro-latine, Rome n'avait pas été, dans l'Italie centrale, la seule possession de Sikélos ou des Sicules. Les Sicules ont habité, près de Rome, au sud du Tibre, Antemna et Cœnina[2], Crustumerium aujourd'hui Marcigliano-Vecchio, et Aricia aujourd'hui Riccia[3]; ils ont occupé, au nord du Tibre, Falérie aujourd'hui Falerone, et Fescenium, deux villes plus tard comprises dans l'Etrurie[4]. Ce sont eux qui ont fondé Ancône et, près d'Ancône, Numana aujourd'hui Umana[5]. Enfin, avec les Liburnes, avant la conquête ombrienne, ils ont été maîtres d'une grande partie de la Gaule cisalpine, principalement de la région de l'Italie située entre Ancône et Adria[6]. La Calabre paraît avoir été la partie de l'Italie où les Sicules se maintinrent le plus tard. Bien après l'établissement des Sicules en Sicile, qui date du xie siècle, les Grecs qui, vers l'an 700

1. Voir plus haut, p. 311, n. 4.

2. *Καινίνη μὲν δὴ καὶ Ἄντεμνα πόλεις οὐκ ἄσημοι γένος ἔχουσαι τὸ Ἑλληνικόν· Ἀβοριγῖνες γὰρ αὐτὰς, ἀφελόμενοι τοὺς Σικελοὺς, κατέσχον.* Denys d'Halicarnasse, II, 35; éd. Teubner-Kiessling, t. I, p. 158; éd. Didot, p. 94, l. 43-45.

3. Notum est... constitutam... Ariciam ab Archilocho Siculo, unde et nomen, ut Heminæ placet, tractum. Cassius Hemina, fragm. 2. — Cassius Hemina tradidit, Siculum quemdam nomine uxoris suæ Clytemnestræ condidisse Clytemnestrum mox corrupto nomine Crustumerium dictum. Cassius Hemina, 3. Hermann Peter, *Veterum historicorum romanorum relliquiæ*, t. I, p. 95. Cassius Hemina vivait au milieu du second siècle avant notre ère.

4. *Φαλέριον δὲ καὶ Φασκέννιον ἔτι καὶ εἰς ἐμὲ ἦσαν οἰκούμεναι ὑπὸ Ῥωμαίων... Σικελῶν ὑπάρχουσαι πρότερον.* Denys d'Halicarnasse, I, 21; éd. Teubner-Kiessling, t. I, p. 25; éd. Didot, p. 15, l. 15-18.

5. In ora Cluana, Potentia, Numana a Siculis condita. Ab iisdem colonia Ancona adposita promuntorio Cunero. Pline, *Histoire naturelle*, III, § 111; éd. Teubner-Ianus, t. I, p. 145.

6. Ab Ancona Gallica ora incipit Togatæ Galliæ cognomine. Siculi et Liburni plurima ejus tractus tenuere. Pline, *Histoire naturelle*, III, § 112; éd. Teubner-Ianus, t. I, p. 145. Les *Siculotæ* que le même auteur nous montre en Illyrie (III, § 143; t. I, p. 152), sont, suivant M. Diefenbach, *Origines europeæ*, p. 99, des Sicules. Peut-être venaient-ils de l'Italie du nord et s'étaient-ils réfugiés en Illyrie après l'invasion de l'Italie du nord par les Ombriens.

avant J.-C., fondèrent Locres dans la Grande Grèce [1], bâtirent cette ville sur le territoire des Sicules [2]. Thucydide nous apprend que de son temps, c'est-à-dire à la fin du ve siècle, il y avait encore des Sicules en Italie [3]. Mais au quatrième siècle, le périple de Scylax ne nous offre plus d'eux aucune trace hors de Sicile [4].

Le plus ancien document grec où il soit question des Sicules ou, pour employer la forme hellénique, des Sikèles, est l'*Odyssée*. Les prétendants dont Pénélope est entourée veulent se débarrasser d'Ulysse; l'un d'eux propose de l'envoyer dans le pays des Sicules et de l'y vendre comme esclave [5]. Ce pays, à la date de l'*Odyssée*, IXe siècle (?), comprenait encore une portion de l'Italie méridionale [6]; mais déjà, les Sicules s'étaient vu enlever, par les conquêtes ombriennes, une partie de leurs possessions italiennes, et un certain nombre d'entre eux, privés de la liberté par la défaite, avaient été vendus au loin comme

1. La fondation de Locres est suivant Strabon postérieure de peu d'années à celle de Syracuse qui date de 733 : Εἶθ' ἡ πόλις οἱ Λοκροὶ οἱ Ἐπιζεφύριοι, Λοκρῶν ἄποικοι τῶν ἐν τῷ Κρισαίῳ κόλπῳ, μικρὸν ὕστερον τῆς ἀπὸ Κρότωνος καὶ Συρακουσῶν κτίσεως ἀποικισθέντες ὑπὸ Εὐάνθους. Strabon, VII, 1, § 7; éd. Didot-Müller et Dübner, p. 215, l. 31-34. Cf. Busolt, *Griechische Geschichte*, t. I, p. 259.

2. [Οἱ Λοκροὶ] ἔλεγον διότι καθ' ὃν καιρὸν ἐκ τῆς πρώτης παρουσίας καταλάβοιεν Σικελοὺς κατέχοντας ταύτην τὴν χώραν ἐν ᾗ νῦν κατοικοῦσι... μετ' οὐ πολὺ, καιροῦ παραπεσόντος, ἐκβαλεῖν τοὺς Σικελοὺς ἐκ τῆς χώρας. Polybe, XII, 6, § 2, 5; 2e éd. Didot, t. I, p. 506-507.

3. Εἰσὶ δὲ καὶ νῦν ἔτι ἐν τῇ Ἰταλίᾳ Σικελοί. Thucydide, VI, 2, § 4; éd. Didot-Haase, p. 241.

4. Scylax, § 12 et 13 ; Didot-Müller, *Geographi græci minores*, t. I, p. 19-22.

5. Ἀλλ' εἴ μοί τι πίθοιο, τό κεν πολὺ κέρδιον εἴη·
τοὺς ξείνους ἐν νηῒ πολυκληῗδι βαλόντες
. . . .
ἐς Σικελοὺς πέμψωμεν, ὅθεν κέ τοι ἄξιον ἄλφοι.
Odyssée, XX, 381-383.

6. O. Müller, *Die Etrusker*, 2e éd., t. I, p. 2, pense que le pays des Sicules de l'*Odyssée* est en Italie. *Temesa* dont il est question dans l'*Odyssée*, I, 184, et où l'on vendait de l'airain, était peut-être située chez les Sicules. C'est une ville de Bruttium sur la mer Tyrrhénienne : voyez Strabon, VI, 1, § 5; éd. Didot-Müller et Dübner, p. 212; cf. Forbiger, *Handbuch der alten Geographie*, t. III, p. 773.

esclaves. Ainsi Laërte, père d'Ulysse, avait suivant l'*Odyssée* une vieille esclave sicule [1].

§ 6. *Marine sicule.*

Les Sicules, avant cette décadence, eurent, dit-on, une puissance maritime. Ils compteraient parmi les peuples navigateurs du nord de la Méditerranée avec lesquels les Egypto-Phéniciens eurent à lutter pendant le XIVe siècle avant J.-C. Malheureusement les Sicules n'écrivaient point, et les annales de l'Egypte ne nous parlent que de leurs défaites. Mînéptah Ier, fils de Ramsès II, c'est-à-dire de Sésostris, remporta contre la coalition des nations septentrionales une victoire dans laquelle deux cent vingt-deux *Shakalash* ou Sicules auraient péri [2]. La bataille se livra en Egypte même. C'était vers le milieu du quatorzième siècle. Les Sicules auraient pris part à une autre invasion de l'Egypte vers la fin du même siècle, sous Ramsès III; ils furent également repoussés.

L'inscription commémorative, que les Egyptiens firent graver, mentionne parmi les ennemis vaincus, parmi les alliés des Sicules, les Uashashau que l'on a cru être les Osques [3]. Les Osques sont le rameau méridional de la race ombrienne. Dans le cas où l'on aurait eu raison de reconnaître leur nom sous la forme un peu étrange que nous offre le monument égyptien, il serait établi que dès la fin du XIVe siècle la race ombrienne

1. Ἐν δὲ γυνὴ Σικελὴ γρηῢς πέλεν...
ἀμφίπολος Σικελὴ λοῦσεν καὶ χρῖσεν ἐλαίῳ
. . . .
μήτηρ γρηῢς Σικελὴ ἥ σφεας τρέφε...

Odyssée, XXIV, 211, 366, 389.

2. De Rougé, dans la *Revue archéologique*, t. XVI (1867), p. 39, 43; cf. Chabas, *Etudes sur l'antiquité historique*, 2e éd., p. 189, 191, 193, 199, 208. — Maspero, *Histoire ancienne*, 4e éd., p. 256-257, croit que l'égyptien *Shakalash* est le nom de Sagalassos, ville d'Asie-Mineure.

3. Chabas, *Etudes sur l'antiquité historique*, 2e éd., p. 250, 292, 293; Cf. Maspero, *Histoire ancienne*, 4e éd., p. 267-268. Suivant F. Lenormant, l'égyptien Uaschashau devrait être traduit par Ausones. Ausones est un des plus anciens noms de la race ombro-latine.

ou ombro-latine, c'est-à-dire celle que les linguistes appellent, à tort ou à raison, italiote, était déjà arrivée en Italie; par conséquent, au début de cette invasion qui ne fut complète qu'au bout de plusieurs siècles, les Sicules auraient encore possédé une marine assez importante pour aller porter la guerre jusqu'en Egypte.

§ 7. *Saturne, dieu des Sicules, est une divinité marine et agricole.*

Cela explique pourquoi le grammairien Martianus Capella dit que Siculus est fils de Neptune[1], pourquoi un des emblèmes de Saturne, dieu suprême des Sicules[2], avait trait à la navigation. Dans le premier livre des *Fastes* d'Ovide, le dieu Janus apparaît à l'auteur et lui apprend la cause de quelques-uns des usages les plus anciens de Rome : « Pourquoi », dit Ovide, « pourquoi sur l'airain voit-on gravé d'un côté un navire, de l'autre une figure à deux têtes ? » — « Vous pourriez », dit Janus, « me reconnaître dans la double image si elle n'était altérée par la vétusté. Reste à vous expliquer le vaisseau : un vaisseau a conduit jusqu'au Tibre, après avoir erré dans le monde entier, le dieu qui porte la faulx. Saturne, je me le rappelle, a été reçu dans cette contrée après que Jupiter l'eut chassé du royaume céleste; aussi a-t-elle longtemps conservé le nom de Saturnie »[3].

1. Siculus, Neptuni filius. Martianus Capella, VI, § 646; éd. Teubner-Eyssenhardt, p. 218.

2. Saturne était, a-t-on prétendu, roi des Aborigines, comme dit Justin : Italiæ cultores primi Aborigines fuere, quorum rex Saturnus... Justin, XLIII, c. I, § 3; éd. Teubner-Ieep, p. 209. Les Aborigines sont identiques aux Ligures et par conséquent aux Sicules : Ἄλλοι δὲ Λιγύων ἀποίκους μυθολογοῦσιν αὐτοὺς (τοὺς Ἀβοριγῖνας) γενέσθαι τῶν ὁμορούντων Ὀμβρικοῖς. Denys d'Halicarnasse, I, 10; éd. Teubner-Kiessling, t. I, p. 12; éd. Didot, p. 8, l. 5-6. — Voyez ci-dessous, p. 359.

3. Multa quidem didici : sed cur navalis in ære
Altera signata est, altera forma biceps ?
Noscere me duplici posses in imagine, dixit;
Ni vetus ipsa dies extenuasset opus.

Janus et Saturne paraissent avoir été les dieux principaux des Sicules comme Dionusos et Dêmêtêr étaient ceux des Thraces. Le nom divin Dionusos vient peut-être de la même racine que Janus [1]. Saturne est le dieu de l'agriculture, dont Dêmêtêr est la déesse.

On a vu, p. 311, que les Sicules habitèrent Rome. Comme l'écrivait Denys d'Halicarnasse : « La ville à qui la terre et la mer sont partout soumises, celle qu'habitent aujourd'hui les Romains, a eu, autant que nous sachions, pour premiers habitants des barbares, les Sicules... Avant eux était-elle habitée par d'autres, ou le pays était-il désert? Nous n'en savons rien » [2]. C'est à l'époque de la domination des Sicules que paraît se rapporter le nom de Saturnie donné au Capitole [3] avant la fondation de Rome [4]. Le mont de Saturne avait pour pendant, de

Caussa ratis superest : Tuscum rate venit in amnem
    Ante pererrato falcifer orbe deus.
Hac ego Saturnum memini tellure receptum.
    Cœlitibus regnis a Jove pulsus erat :
Inde diu genti mansit Saturnia nomen.

Ovide, *Fastes*, I, 229-237.

1. Janus vient de la racine DIV. Corssen, *Ueber Aussprache... der lateinischen Sprache*, 2e éd., t. I, p. 212-213; Bréal et Bailly, *Dictionnaire étymologique latin*, p. 140. Sur Dêmêtêr et Dionusos, voir ci-dessus, p. 288-294.

2. *Τὴν ἡγεμόνα γῆς καὶ θαλάσσης ἁπάσης πόλιν, ἣν νῦν κατοικοῦσι Ῥωμαῖοι, παλαιότατοι τῶν μνημονευομένων λέγονται κατασχεῖν βάρβαροι Σικελοί... τὰ δὲ πρὸς τούτων οὔθ' ὡς κατείχετο πρὸς ἑτέρων, οὔθ' ὡς ἔρημος ἦν οὐδεὶς ἔχει βεβαίως εἰπεῖν.* Denys d'Halicarnasse, I, 9; éd. Teubner-Kiessling, t. I, p. 11; Didot, p. 6-7. Avant les Sicules, il y avait eu à Rome des Sicanes. Voir plus haut, p. 36.

3. Capitolium... Hic mons ante Tarpeius dictus... Hunc antea montem Saturnium appellatum prodiderunt et ab eo *late Saturniam terram*, ut etiam Ennius appellat. Varron, *De lingua latina*, V, 42.

Hanc Janus pater, hanc Saturnus condidit arcem
Janiculum huic, illi fuerat Saturnia nomen.

Virgile, VIII, vers 357-358. Cf. Macrobe, *Saturnales*, l. I, c. VII, § 23; éd. Teubner-Eyssenhardt, p. 33. — Mons in quo habitabat Saturnius, in quo nunc, veluti ab Jove pulso sedibus suis Saturno, Capitolium est. Justin, XLIII, 1, § 5; éd. Teubner-Ieep, p. 209.

4. In prima regione præterea fuere in Latio clara oppida... Saturnia, ubi nunc Roma est. Pline, *Histoire naturelle*, III, § 68; éd. Teubner-Ianus, t. I, p. 137.

l'autre côté du Tibre, le mont de Janus ou Janicule [1]. Quand le Capitole s'appelait mont de Saturne, il était, nous dit Varron, couronné par une forteresse qui s'appelait Saturnia [2]. Les premiers habitants connus de Rome étant les Sicules, suivant la tradition recueillie par Denys d'Halicarnasse, il suit de là que ce sont les Sicules qui d'après cette tradition ont construit la forteresse de Saturnie.

Le nom de Saturnie est associé à celui des Sicules conformément à cette tradition par un oracle de Dodone conservé chez Denys d'Halicarnasse : « Allez chercher la Saturnie, terre des Sicules [3]. » Dans ce texte le mot Saturnie désigne, non pas une ville, mais une grande étendue de pays. Saturnie, en effet, n'est pas seulement le plus ancien nom de Rome, c'est un des plus anciens noms de l'Italie [4]. Dion Cassius nous dit que l'Italie s'appela successivement Argesse, Saturnie, Ausonie, Tyrrhénie [5]. — Le nom d'Argesse, dérivé du pélasgique Argos, se

1. Arx mea collis erat, quem cultrix nomine nostro
Nuncupat hæc ætas, Janiculumque vocat.

Ovide, *Fastes*, I, 245-246.

Hanc Janus pater, hanc Saturnus condidit arcem;
Janiculum huic, illi fuerat Saturnia nomen.

Virgile, *Enéide*, VIII, 356-357. Janicule paraît signifier petite montagne de Janus. Corssen, *Ueber Aussprache... der lateinischen Sprache*, 2e éd., t. II, p. 68.

2. Varron, *De lingua latina*, V, 42. Cf. Pline, *Histoire naturelle*, III, § 68; éd. Teubner-Ianus, t. I, p. 137. Voyez ci-dessus, p. 324, n. 3 et 4.

3. Στείχετε μαιόμενοι Σικελῶν Σατουρνίαν αἶαν.

Denys d'Halicarnasse, I, 19; éd. Teubner-Kiessling, t. I, p. 23; Didot, p. 14, l. 27.

4. Italia regis nomine Saturnia appellata. Justin, XLIII, 1, § 5; éd. Teubner-Ieep, p. 209.

Salve magna parens frugum Saturnia tellus.
Seu vos Hesperiam magnam Saturniaque arva.
Sæpius et nomen posuit Saturnia tellus.

Virgile, *Géorgiques*, II, 172; — *Énéide*, I, 569; VIII, 329.

5. *Αἰνείας ἀπὸ Μακεδονίας ἦλθεν εἰς Ἰταλίαν, ἣ πρὶν Ἄργεσσα ἐκαλεῖτο, εἶτα Σατουρνία ἀπὸ τοῦ Κρόνου... εἶτα Αὐσονία ἀπό τινος Αὔσονος, εἶτα Τυῤῥηνία.* Dion Cassius, fragm. 4; éd. Bekker, t. I, p. 4. Dion Cassius imagine qu'*Italie* vient de l'étrusque *italos* qui signifiait « veau » dans cette langue; c'est peu vraisemblable, puisque l'étrusque conserve le *v* initial et que

rapporte à l'époque où les Pélasges, autrement dits Oïnotres, venus, dit-on, du Péloponnèse, dominaient dans l'Italie méridionale[1]; *Argessa*, nom pélasgique de l'Italie, ne se distingue que par une variante orthographique secondaire du nom d'*Argissa* mentionné par Homère (l'*Argissa* d'Homère était située en Thessalie, et dans la partie de la Thessalie qui devait à l'importance de sa population pélasgique le nom de Pélasgiotide[2]). — Saturnie, autre nom de l'Italie, appartient à la période de la suprématie des Sicules. — Ausonie, dérivé d'Ausone, un des noms de la race ombro-latine, date de l'époque où cette race, ayant chassé les Sicules, devint maîtresse de presque toute l'Italie. — La péninsule tomba ensuite sous la domination des Tursânes dits plus tard Tyrrhênes, d'où vient le nom de Tyrrhénie. Ainsi, chez Dion Cassius, ces quatre noms successifs sont un résumé de l'histoire de l'Italie à partir de la première invasion pélasgique et jusqu'à la chute de l'empire étrusque vers l'année 400 av. J.-C. Dans ce résumé l'auteur a oublié la période ibérienne ou sicane qui est la plus ancienne (p. 36). Mais revenons aux Sicules et à Saturne leur dieu.

Le nom de Saturne dérive de la racine indo-européenne SÊ, SA « semer ». Saturne était, à proprement parler, le dieu des semailles[3]. La faulx qu'il portait était celle du moissonneur. Son culte avait donc le même objet que celui de Dêmêtêr (Cérès) chez les Thraces, conquérants de l'Attique et premiers

le nom d'Italie était originairement porté par la Calabre où les Etrusques ne se sont jamais établis. Cf. plus haut, p. 314-317.

1. Voir plus haut p. 129-131.

2. Οἳ δ' Ἄργισσαν ἔχον καὶ Γυρτώνην ἐνέμοντο. *Iliade*, II, 738. — Ἡ μὲν οὖν Ἄργισσα, ἡ νῦν Ἄργουρα ἐπὶ τῷ Πηνειῷ κεῖται. Strabon, IX, 5, § 19; éd. Didot-Müller et Dübner, p. 378, l. 2-3. — Τοὺς Πελασγιώτας τοὺς τὰ ἑῷα κατέχοντας τὰ περὶ Γυρτῶνα καὶ τὰς ἐκβολὰς τοῦ Πηνειοῦ. Strabon, IX, 5, § 20; éd. Didot-Müller et Dübner, p. 379, l. 15-17.

3. Quid est enim et Saturnus? « Unus », inquit, « de principibus deus, penes quem sationum omnium dominatus est ». Varron, cité par saint Augustin, *De civitate Dei*, VII, 13; Corssen, *Ueber Aussprache*, 2e éd., t. I, p. 417; Preller, *Römische Mythologie*, 1re éd., p. 409; traduction française, 2e éd., p. 283; cf. Pott, *Etymologische Forschungen*, 2e éd., t. II, p. 564; Bréal et Bailly, *Dictionnaire étymologique latin*, p. 324.

agriculteurs de ce pays. Il est naturel que le culte de ce dieu ait pris une importance exceptionnelle chez les Sicules, sujets de ce roi mythique Italos qui, comme on l'a vu, p. 317-318, apporta le premier l'agriculture et les céréales au milieu des pasteurs jusque-là seuls maîtres de la péninsule, et à qui suivant la légende la péninsule dut le nom d'Italie.

Deux des noms dans lesquels se personnifie la race sicule se rattachent, par leur étymologie, à l'introduction de l'agriculture en Italie. Morgês semble devoir se rapprocher de deux noms latins : *merga*, nom de la fourche avec laquelle on entassait les récoltes après la moisson ; *merges*, *mergitis*, nom de la gerbe [1]. Dans Morgês nous avons un *o* qui tient lieu de l'*e* des mots latins précités ; cet *o* pour *e* constitue pour la racine une variante qu'on trouve dans les mots grecs correspondants [2]. Sikélos se rattache aussi à l'agriculture. On peut le rapprocher du latin *secula* ou *sicula*, « faucille ». Il paraît signifier celui qui faucille [3], comme Morgês celui qui en-

1. Sur ces mots voir Corssen, *Kritische Nachträge zur lateinischen Formenlehre*, p. 271.

2. Curtius, *Grundzüge der griechischen Etymologie*, 5e éd., p. 184.

3. Cette étymologie est admise par M. Mommsen, *Römische Geschichte*, 6e éd., t. I, p. 21. Mais on pourra trouver ces deux mots insuffisants pour établir l'origine indo-européenne des Sicules. Nous renverrons sur cette question à Brunet de Presle, *Recherches sur les établissements des Grecs en Sicile*, p. 570-571. Etienne de Bysance nous a conservé un fragment d'un auteur grec vraisemblablement du quatrième ou du cinquième siècle avant notre ère : Γέλα, πόλις Σικελίας. Καλεῖται... δὲ ἀπὸ ποταμοῦ Γέλα, ὁ δὲ ποταμὸς, ὅτι πολλὴν πάχνην γεννᾷ· ταύτην γὰρ τῇ Ὀπικῶν φωνῇ καὶ Σικελῶν γέλαν λέγεσθαι. La gelée s'appelle donc *gela* dans la langue des Opiques et des Sicules ; cf. le latin *gelu*. Suivant Thucydide, les Sicules appelaient la faux *zanclon*, ce qui semble n'être qu'une prononciation particulière du latin *sicula* : Τὸ δρέπανον οἱ Σικελοὶ ζάγκλον καλοῦσιν. Thucydide, VI, 4, § 5 ; éd. Didot-Haase, p. 245-246. On trouve dans les dialectes propres aux Grecs de Sicile des expressions étrangères à la langue grecque qui se rapprochent du latin et qui datent d'une époque où les Romains n'avaient pas encore pénétré en Sicile; exemples : κύβιτον, « coin » ; cf. *cubitus*, « coude » ; ῥογός « lieu où l'on entasse la récolte », cf. *rogus* « amas de bois ». Ces deux expressions ont été employées par Epicharme qui écrivait en Sicile dans le premier quart du cinquième siècle avant notre ère, c'est-à-dire deux siècles avant l'arrivée des Romains en Sicile.

tasse les récoltes et qui fait les gerbes. La forme de Sikélos est *Shakalash* dans les monuments égyptiens du XIVe siècle[1]. L'homérique Sikélos reproduit les voyelles plus exactement; le latin Siculus offre une notation plus moderne.

§ 8. *Chronologie sicule.*

On peut dater de l'an 2000 ou environ avant notre ère, Italos qui importa l'agriculture en Italie; Sikélos remonterait au XIVe siècle, époque où le peuple sicule aurait été en guerre avec les Egyptiens.

L'époque où Sikélos s'enfuit de Rome, chassé par l'invasion ombrienne, peut être mise vers la fin du XIIe siècle avant notre ère. En effet, suivant les données chronologiques fournies par Caton l'Ancien, ce serait en l'année 1135 avant notre ère qu'aurait été fondée la ville ombrienne d'Améria aujourd'hui *Amelia*, à soixante-dix kilomètres au nord de Rome[2]. De là les Ombro-Latins conquérants, auraient gagné Rieti : Rieti est un peu plus rapprochée de Rome dont ils s'emparèrent ensuite, comme Festus nous l'apprend[3].

Vers l'année 1035, un siècle environ après la fondation d'Améria, les Sikèles ou Sicules, repoussés vers le sud par les progrès de l'invasion ombro-latine, pénétrèrent en Sicile[4].

C'est donc avec raison qu'elles sont données comme siciliennes par Pollux, grammairien du second siècle après J.-C. Elles sont vraisemblablement d'origine sicule, et cela confirme ce que nous avons dit de l'origine indo-européenne des Sicules. Suivant Busolt, *Griechische Geschichte*, t. I, p. 237, les Sicules sont non seulement indo-européens, mais du rameau italiote. Cf. ci-dessous, p. 359-365.

1. De Rougé, *Revue archéologique*, t. XVI (1867), p. 39; cf. Chabas, *Etudes sur l'antiquité historique*, 2e éd., p. 292. Cette doctrine est contestée par Maspero, *Histoire ancienne*, 4e éd., p. 256.

2. Ameriam supra scriptam Cato ante Persei bellum conditam annis DCCCCLXIIII prodit. Caton, fragm. 49; chez Hermann Peter, *Veterum historicorum romanorum relliquiæ*, p. 64. Cf. Pline, III, § 114; éd. Teubnerianus, t. I, p. 146. La guerre contre Persée commença l'an 171 av. J.-C.

3. Voir plus haut, p. 311, n. 4.

4. Voir plus haut, p. 35. Cf. Busolt, *Griechische Geschichte*, I, 236, n. 7.

Mais vers l'an 700, ils occupaient encore une partie au moins de la Calabre, puisqu'alors Locres y fut fondé sur leur territoire[1]; ils n'avaient pas complètement disparu d'Italie vers la fin du ve siècle avant notre ère : Thucydide nous l'apprend[2]. Au IVe siècle, l'auteur du Périple de Scylax ne connaissait plus de Sicules hors de Sicile[3], et ce peuple autrefois si puissant, dont les vaisseaux auraient porté l'épouvante jusque sur les bords du Nil, allait bientôt disparaître sans laisser d'autre trace qu'un terme géographique, le nom d'une île de la Méditerranée.

1. *Καθ' ὃν καιρὸν τοὺς Σικελοὺς ἐκβάλοιεν* [*οἱ Λοκροὶ*] *τοὺς κατασχόντας τὸν τόπον τοῦτον τῆς Ἰταλίας*. Polybe, XII, 5, § 10; 2e éd. Didot, t. I, p. 506.
2. *Εἰσὶ δὲ καὶ νῦν ἔτι ἐν τῇ Ἰταλίᾳ Σικελοί*. Thucydide, VI, 2, § 4; éd. Didot-Haase, p. 244.
3. Voir plus haut, p. 321.

CHAPITRE VI.

LES PREMIÈRES NOTIONS SUR LES LIGURES, OU LES LIGURES DANS LE MYTHE DE PHAÉTON ET DES ORIGINES DE L'AMBRE.

SOMMAIRE. § 1. Origine mythique de l'ambre ; la mort de Phaéton, l'Éridan chez les poètes. — § 2. L'Éridan et l'ambre chez Hérodote. — § 3. C'est des côtes méridionales de la mer du Nord que l'ambre arrive chez les Grecs et les Romains jusqu'au règne de Néron. — § 4. L'Éridan se jette dans l'Océan, au nord-ouest, si l'on en croit la poésie hésiodique, VIIe siècle. — § 5. Les Ligures à l'extrême occident, lieu d'origine de l'ambre dans la poésie hésiodique. — § 6. Le cygne sauvage et voyageur est associé aux Ligures à la même époque. — § 7. Les Celtes supplantent les Ligures dans le pays d'où l'ambre est originaire, fin du VIIe (?) siècle. — § 8. L'Éridan est confondu avec le Rhône et le Pô, à partir du Ve siècle. — § 9. Cette doctrine est contraire aux données primitives du mythe. — § 10. Le mythe de Phaéton transporté des Ligures chez les Celtes au IIIe siècle. — § 11. Erreur de Théophraste. — § 12. Conclusion.

§ 1. *Origine mythique de l'ambre ; la mort de Phaéton ; l'Éridan chez les poètes.*

Phaétôn, « brillant », n'est encore dans l'*Iliade* qu'un adjectif juxtaposé au nom du soleil :

« Quand le soleil *phaétôn* (brillant) s'éleva sur la terre » [1]. Cette épithète devint plus tard un nom et servit spéciale-

1. Εὖτε γὰρ ἠέλιος φαέθων ὑπερέσχεθε γαίης. *Iliade*, XI, 735.

ment à désigner le soleil dans la fable relative à l'origine de l'ambre. On croyait en Grèce que l'ambre était le résultat de l'action exercée sur les eaux de l'Océan par les rayons du soleil couchant : au moment où le soleil disparaissait sous l'horizon, ses rayons, pénétrant immédiatement l'onde amère, avaient plus de puissance que pendant la journée : de là dans l'Océan une sorte de sueur qui était rejetée sur le rivage par les flots, c'était l'ambre; tel est le récit populaire qui, rapporté par Nicias, auteur peu connu, nous a été conservé dans la compilation célèbre que Pline l'Ancien nous a laissée[1]. L'ambre se produisait donc tous les soirs au moment où, comme dit l'*Iliade*, « la brillante lumière du soleil se plonge dans l'Océan, entraînant la nuit sombre sur les champs fertiles »[2].

Une des circonstances qui ont dû favoriser la conception de ce mythe est la ressemblance du nom de l'ambre ἤλεκτρον avec un des noms grecs du soleil, ἠλέκτωρ. Les deux mots ont presque le même sens : ἠλέκτωρ, « le soleil », est « le personnage qui brille »; ἤλεκτρον, « l'ambre », est « l'objet qui brille »[3]. Cette coïncidence a dû contribuer à faire croire qu'il y avait entre l'ambre et le soleil quelque rapport mystérieux.

Cependant nous n'avons pas d'exemple de l'emploi du mot ἠλέκτωρ pour désigner le soleil dans les diverses formes de ce mythe qui sont arrivées jusqu'à nous. Le mot qu'on trouve, outre *Phaétôn*, est Ἠρι-δανός, Éridan, littéralement « prêt du matin, don du matin, fils du matin »[4]. Sous le nom d'Éridan, on se figurait poétiquement la lumière du soleil comme une sorte de

1. Philemon negavit flammam ab electro reddi. Nicias solis radiorum sucum intellegi voluit. Hos circa occasum vehementiores in terram actos pinguem sudorem in ea relinquere Oceani, deinde æstibus in Germanorum litora ejici. Pline, XXXVII, § 36; éd. Teubner-Ianus, t. V, p. 148-149. Cf. Didot-Müller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. IV, p. 463.

2. Ἐν δ' ἔπεσ' Ὠκεανῷ λαμπρὸν φάος ἠελίοιο
ἕλκον νύκτα μέλαιναν ἐπὶ ζείδωρον ἄρουραν.

Iliade, VIII, 485-486.

3. Curtius, *Grundzüge der griechischen Etymologie*, 5e éd., p. 137. Cf. ci-dessous, p. 339, n. 2.

4. M. F. de Saussure, *Mémoire sur le système primitif des voyelles*, p. 56, explique ἠρι- par le sanscrit *vâri;* nous l'expliquons par le grec.

fleuve majestueux, courant de l'orient à l'occident, et versant, au nord-ouest de l'Europe, ses flots enflammés dans le sein de l'Océan qui formait la limite du monde ; c'était à l'embouchure de ce fleuve que se recueillait l'ambre, produit mystérieux du contact des rayons solaires et des eaux salées. Dans les fictions séduisantes qu'avait versifiées l'auteur des *Catalogues* attribués à Hésiode, les rayons du soleil ou Hêliades sont personnifiés : ils sont transformés en femmes, sœurs de Phaéton ou du soleil ; réunies tous les soirs sur les rivages lointains où l'Éridan se perd dans l'immensité de l'Océan, elles voient avec désespoir leur frère disparaître dans les flots, et elles expriment leur douleur en répandant des larmes abondantes : ces larmes se pétrifient, et telle est l'origine de l'ambre, cette parure des femmes grecques [1].

§ 2. *L'Éridan et l'ambre chez Hérodote.*

Quand la période des créations poétiques fut close et que la prose commença, le nom de fleuve, ποταμός, accolé au nom de l'Éridan, le fit considérer comme un cours d'eau vulgaire qui se jetait dans la mer boréale et à l'embouchure duquel on ramassait l'ambre. Hérodote [2] et un auteur du troisième siècle av. J.-C., probablement Timée, copié par Pausanias [3], nous ont conservé cette forme du mythe. Hérodote la rejette par deux raisons. L'une de ces raisons est bonne, c'est que le mot d'Éridan est grec, c'est qu'un fleuve, situé si loin en pays bar-

1. Hygin, Fable 154, ci-dessous, p. 334, n. 2. Cf. Müllenhoff, *Deutsche Altertumskunde*, t. I, p. 217.

2. Οὔτε γὰρ ἔγωγε ἐνδέκομαι Ἠριδανόν καλέεσθαι πρὸς βαρβάρων ποταμὸν ἐκδιδόντα ἐς θάλασσαν τὴν πρὸς βορέην ἄνεμον, ἀπ' ὅτευ τὸ ἤλεκτρον φοιτᾶν λόγος ἐστὶ, οὔτε νήσους οἶδα Κασσιτερίδας ἐούσας, ἐκ τῶν ὁ κασσίτερος ἡμῖν φοιτᾷ. Hérodote, III, 115; éd. Teubner-Dietsch, t. I, p. 271; Didot-Dindorf, p. 169.

3. Οἱ δὲ Γαλάται... νέμονται τῆς Εὐρώπης τὰ ἔσχατα ἐπὶ θαλάσσῃ πολλῇ... καί σφισι διὰ τῆς χώρας ῥεῖ ποταμὸς Ἠριδανὸς, ἐφ' ᾧ τὰς θυγατέρας τὰς Ἡλίου ὀδύρεσθαι νομίζουσι τὸ περὶ τὸν Φαέθοντα τὸν ἀδελφὸν πάθος. Pausanias, I, 3, § 6; éd. Didot-Dindorf, p. 5.

bare, ne peut porter un nom grec, et que par conséquent l'Éridan est une fiction poétique. L'autre raison a moins de valeur : c'est que jamais Hérodote n'avait pu trouver quelqu'un qui eût vu la mer située d'après cette légende au nord-ouest de l'Europe, et que par conséquent cette mer n'existait pas [1].

§ 3. *C'est d'abord des côtes méridionales de la mer du Nord que l'ambre arrive chez les Grecs et les Romains.*

« Cependant », ajoute le savant historien, « c'est bien des extrémités de l'Europe que l'ambre vient chez nous » [2].

Le lieu de la principale production de l'ambre est le Samland au sud de la mer Baltique; les Romains ont connu ce pays à partir du règne de Néron [3]. Mais on trouve aussi de l'ambre, quoiqu'en petite quantité sur les côtes méridionales de la mer du Nord. C'est là que les anciens ont été le chercher jusqu'au milieu du premier siècle de notre ère; et les côtes méridionales de la mer du Nord, — pour un Grec de l'Asie-Mineure, au temps d'Hérodote, — c'était l'autre bout du monde.

La plus ancienne mention de l'ambre se trouve dans l'*Odyssée* [4] : elle appartient à la portion la plus récente de ce poème, à la *Télémachie,* écrite seulement, suivant certains critiques, au VIIIe siècle avant notre ère. Ce document nous montre des marchands phéniciens abordant à Syra et offrant à la femme du roi un collier d'or et d'ambre. C'est le commerce phénicien qui a introduit l'ambre en Grèce, et il semble l'y avoir fait connaître plus tard que l'étain, puisque l'étain est

1. Voir plus haut, p. 240, n. 2.

2. Εὐρώπης. Ἐξ ἐσχάτης δ᾽ ὦν ὅ τε κασσίτερος ἡμῖν φοιτᾷ καὶ τὸ ἤλεκρον. Hérodote, III, 115; éd. Teubner-Dietsch, t. I, p. 270; Didot-Dindorf, p. 169.

3. Sexcentis M. passuum fere a Carnunto Pannoniæ abesse litus id Germaniæ, ex quo [sucinum] invehitur, percognitum nuper; vivitque eques romanus ad id comparandum missus ab Juliano curante gladiatorum munus Neronis principis. Pline, XXXVII, 45; édition Teubner-Ianus, t. V, p. 150; cf. Müllenhoff, *Deutsche Altertumskunde*, t. I, p. 212-217.

4. Χρύσεον ὅρμον ἔχων, μετὰ δ᾽ ἠλέκτροισιν ἔερτο.
Odyssée, XV, 460.

mentionné par l'*Iliade* et que l'*Iliade* ne nous montre pas d'ambre dans la décoration des nombreux objets ornés qu'elle dépeint. Les navigateurs phéniciens de Cadix étaient plus près des Iles Britanniques et de leurs mines d'étain que des côtes méridionales de la mer du Nord sur lesquelles on recueillait l'ambre alors, quoiqu'on n'en trouve plus guère aujourd'hui [1]. Ils apportaient l'étain en Grèce dès l'époque où fut composée l'*Iliade*, au xe siècle avant notre ère : ils ne commencèrent à y vendre de l'ambre qu'un peu plus tard, VIIIe (?) siècle.

§ 4. *L'Éridan se jette dans l'Océan au nord-ouest, si l'on en croit la poésie hésiodique* (VIIe *siècle*).

Les auteurs des *Catalogues* et du *Périple* attribués à Hésiode, ont, au septième siècle, parlé de l'Éridan et de l'origine de l'ambre dans des vers qui sont perdus. Hygin avait ces vers sous les yeux ; mais, en résumant le récit des vieux et naïfs poètes, il y mêle la version de Phérécyde [2] : or, celui-ci date

1. Pline qui connaissait l'exploitation de l'ambre du Samland, en Prusse (XXXVII, § 43-45), met sur les côtes de la mer du Nord les îles Electrides qu'au quatrième siècle av. J.-C. Scylax, § 21, croyait devoir placer dans l'Adriatique près de l'embouchure du Pô. Pline en effet savait que les soldats de Germanicus avaient trouvé de l'ambre dans une île qui paraît être l'Ameland sur les côtes de Frise et qu'ils avaient en conséquence appelé cette île *Glaesaria*, mot dérivé de *Glaesum* qui est un des noms de l'ambre : Glæsaria a sucino militiæ appellata. Pline, *Histoire naturelle,* IV, § 97; éd. Teubner-Ianus, t. I, p. 179. — Certum est gigni in insulis septentrionalis oceani et ab Germanis appellari glæsum, itaque et ab nostris ob id unam insularum Glæsariam appellatam, Germanico Cæsare res ibi gerente classibus, Austeraviam a barbaris dictam. Pline, XXXVII, § 42; *ibid.*, t. V, p. 150. — Adfertur a Germanis in Pannoniam maxume et inde Veneti primum, quos Enetos Græci vocaverunt, famam rei fecere, proxumique Pannoniæ et agentes circa mare Hadriaticum. Pline XXXVII, § 43 ; *ibid.*, t. V, p. 150.

2. Phaethon, Clymenis Solis filii et Meropes nymphæ filius... impetratis curribus male usus est. Nam cum esset propius terram vectus, vicino igni omnia conflagrarunt et fulmine ictus in vicinum Padum cecidit. Hic amnis a Græcis Eridanus dicitur, quem Pherecydes primus vocavit. Indi autem, quod calore vicini ignis sanguis in atrum colorem versus

du cinquième siècle avant J.-C., d'une époque où l'érudition, naissante et plus hardie qu'éclairée, des Grecs commençait à discuter, sans principes sérieux de critique, la valeur scientifique des traditions nationales. Il est possible de distinguer, dans le résumé confus donné par Hygin des doctrines d'Hésiode et de Phérécyde, les principaux traits du poétique tableau peint par le plus ancien des deux.

Le rapprochement fait par Hygin entre l'Éridan et le Pô est emprunté à Phérécyde : c'est ce que signifie le passage où le mythographe latin, parlant de l'Éridan, ajoute : *quem Pherecydes primus vocavit.*

La poésie hésiodique admet encore la doctrine populaire rejetée par Hérodote, par Phérécyde et par la plupart des auteurs du cinquième et du quatrième siècle avant J.-C. : elle place dans l'Océan, à l'extrémité ouest ou nord-ouest de l'Europe, l'embouchure de l'Éridan, — c'est-à-dire le coucher du soleil. — Ce qui est plus intéressant au point de vue des études historiques, c'est qu'elle associe au mythe de la production de l'ambre, dans ces contrées lointaines, le nom des Ligures et de leur roi *Cucnos* (Cycnus).

§ 5. *Les Ligures à l'extrême occident, lieu d'origine de l'ambre dans la poésie hésiodique* (VIIe *siècle*).

Les Ligures, en effet, sont un des grands peuples du monde, suivant l'auteur du *périple* attribué à Hésiode ; dans un vers bien connu de la description de la terre, il les met entre les Ethiopiens et les Scythes sur pied d'égalité [1] : leur donnant to-

est, nigri sunt facti. Sorores autem Phaethontis, dum interitum deflent fratris, in arbores sunt populos versæ. Harum lacrimæ, ut Hesiodus indicat, in electrum sunt duratæ : Heliades tamen nominantur... Cygnus autem rex Liguriæ, qui fuit Phaethonti propinquus, dum deflet propinquum, in cygnum conversus est. Hygin, *Fable* 154; cf. Ovide, *Métamorphoses*, l. II, vers 1-380; Virgile, *Énéide*, livre X, vers 185-194. — Pausanias, livre I, c. 30, § 3; ci-dessous, p. 349, note 2.

1. Αἰθίοπας, Λίγυς τε ἰδὲ Σκύθας ἱππημολγούς.
Hésiode, cité par Strabon, l. VII, c. 3, § 7; éd. Didot, p. 249, l. 44.

pographiquement vers le septième siècle avant notre ère la place qu'au quatrième siècle les Celtes, vainqueurs des Ligures et maîtres par conséquent de la Gaule et de l'Espagne, occupent dans la géographie d'Ephore au quatrième siècle [1].

Les Ligures, voisins des Etrusques dans la région nord-ouest de l'Italie, s'étendaient de là jusqu'aux bords de l'Océan. Leur présence sur les côtes occidentales du pays qui fut depuis la Gaule était, au VI[e] siècle avant notre ère, un fait notoire chez les navigateurs phéniciens qui, de Cadix, allaient chercher l'étain aux Iles Britanniques et de là quelquefois l'ambre sur les côtes de la Mer du Nord. Nous trouvons encore la mention de ces Ligures, voisins de l'Océan, dans les débris du périple phénicien du VI[e] siècle, conservés par les vers didactiques de l'*Ora maritima* d'Aviénus [2].

C'était dans ces régions lointaines et vagues de l'empire des

1. Suivant Éphore, les Celtes touchent d'un côté aux Ethiopiens, de l'autre aux Scythes. Τὸν *μὲν γὰρ πρὸς ἀπηλιώτην καὶ τὸν ἐγγὺς ἀνατολῶν τόπον* Ἰνδοὶ *κατοικοῦσι· τὸν δὲ πρὸς νότον καὶ μεσημβρίαν* Αἰθίοπες *νέμονται· τὸν δὲ ἀπὸ* Ζεφύρου *καὶ δυσμῶν* Κελτοὶ *κατέχουσι· τὸν δὲ κατὰ βορρᾶν καὶ τοὺς ἄρκτους* Σκύθαι *κατοικοῦσιν*. Éphore, fragm. 38; Didot-Müller, *Fragm. histor. græc.*, t. I, p. 243.

2. ...Si quis dehinc
Ab insulis Oestrymnicis lembum audeat
Urgere in undas, axe qua Lycaonis
Rigescit æthra, cespitem Ligurum subit
Cassum incolarum...

Avienus, *Ora maritima*, vers 129-133; éd. Holder, p. 149 (Cf. ci-dessous, p. 349, n. 2). Les îles Œstrymniques sont les Iles Britanniques.

Cempsi atque Sæfes arduos collis habent
Ophiussæ in agro : propter hos pernix Ligus
Draganumque proles sub nivoso maxime
Septentrione collocaverant larem.

Avienus, *Ora maritima*, vers 195-198; éd. Holder, p. 151.

Ophiusse, voisine des Ligures d'après ce texte, était sur l'Océan Atlantique à sept jours de marche de la Méditerranée.

Magnus patescit æquoris fusi sinus
Ophiusam ad usque : rursum ab hujus litore
Internum ad æquor qua mare insinuare se
Dixi ante terris, quodque Sardum nuncupant,
Septem dierum tenditur pediti viam.

Ora maritima, vers 147-151; éd. Holder, p. 149. Cf. ci-dessus, p. 53-54.

Ligures au nord-ouest de l'Europe que, vers le septième siècle avant J.-C., un poète qui a pris le nom d'Hésiode, recueillant les traditions populaires de la Grèce, plaçait l'embouchure de l'Éridan, la descente de Phaéton dans les eaux et la production de l'ambre apporté en Grèce par les navires phéniciens.

§ 6. *Le cygne sauvage et voyageur est associé aux Ligures à la même époque* (VIIe *siècle*).

Là aussi, sur les côtes de l'Océan habitées par les Ligures, l'imagination des Grecs trouvait au septième siècle la patrie des cygnes voyageurs, que, sur les bords de l'Archipel, on voyait arriver chaque automne, chassés par les frimas du Nord, et qui repartaient au printemps, attristant de leur cri monotone et bruyant les contrées qu'ils traversaient. Autour du bouclier d'Hêraclès, décrit dans un poème attribué à Hésiode, l'Océan est représenté, formant par son cours un cercle, et tout le long de l'Océan on distingue sur ce bouclier des cygnes dont les uns s'élèvent en l'air poussant de grands cris, tandis que les autres nagent sur l'eau près des poissons qui se jouent [1].

Moschos au troisième siècle nous montre des cygnes en Thrace, sur les rives du Strymon, qui retentissent des accents lugubres de ce funèbre oiseau [2]. Pour expliquer cette triste complainte, le génie poétique de la Grèce avait trouvé une fiction brillante qu'un poète avait exposée dans les *Catalogues* attribués à Hésiode : *Cucnos*, roi des Ligures, parent de Phaéton, plongé dans une douleur sans remède par la mort tous les jours renouvelée de ce dieu de la lumière, avait été trans-

1. *Ἀμφὶ δ' ἴτυν ῥέεν Ὠκεανὸς πλήθοντι ἐοικώς·*
πᾶν δὲ συνεῖχε σάκος πολυδαίδαλον. Οἱ δὲ κατ' αὐτὸν
κύκνοι ἀερσιπόται μεγάλ' ἤπυον, οἵ ῥά τε πολλοὶ
νῆχον ἐπ' ἄκρον ὕδωρ, πὰρ δ' ἰχθύες ἐκλονέοντο.

Hésiode, *Bouclier d'Hercule*, vers 314-317 ; éd. Didot, p. 26-27.

2. *Στρυμόνιοι μύρεσθε παρ' ὕδασιν αἴλινα κύκνοι,*
καὶ γοεροῖς στομάτεσσι μελίσδετε πένθιμον ᾠδάν.

Moschos, *Idylles*, III, vers 14-15; Didot-Lehrs, *Poetæ bucolici*, p. 81.

formé en cygne, et il exprimait son chagrin par le cri plaintif que l'oiseau de passage jetait sur sa route à l'oreille impatientée de l'auditeur grec [1].

Il ne s'agit pas ici du cygne ordinairement muet de nos jardins, mais du cygne sauvage, au cri perçant et souvent répété. Or, le hasard avait fait que le nom des Ligures, prononcé Λίγυς par les Grecs, avait exactement chez eux le son d'un adjectif dont le sens était « bruyant ». Le peuple et une épithète bien méritée par l'oiseau, paraissaient donc homonymes. La formule « Cycnos, roi des Ligures », pouvait s'entendre « cygne, roi des crieurs » ; et tous deux, oiseau et peuple, avaient, croyait-on, la même patrie, située au nord-ouest sur les bords de l'Océan, et comme disaient les Grecs, à l'autre extrémité de l'Europe. L'association du cygne aux Ligures dans le mythe de Phaéton et de l'Éridan est donc à la fois grammaticalement et géographiquement justifiée.

§ 7. *Les Celtes supplantent les Ligures dans le pays dont l'ambre est originaire, fin du* VIIe *(?) siècle av. J.-C.*

Telles étaient les fables auxquelles se plaisait le génie poétique de la race grecque au VII[e] siècle avant notre ère. Mais la fin de ce siècle, le VI[e] et le commencement du V[e] furent témoins de révolutions politiques et commerciales qui changèrent la face du monde alors connu des anciens.

A l'orient, les monarchies illustres de Lydie, de Babylone et d'Egypte s'écroulèrent, faisant place au nouvel et vaste empire des Perses qui assujettirent la Phénicie et qui, à l'aide de la vieille marine phénicienne, après avoir soumis à leur domination les colonies grecques d'Asie-Mineure, entrepri-

1. Cucnos, fils d'Arès, tué par Hèraclès, suivant Hésiode, est probablement, quoi qu'en aient dit les mythographes postérieurs, le même personnage que le roi des Ligures. Le poète parle d'Hèraclès :

Ὅς καὶ Κύκνον ἔπεφνεν Ἀρητιάδην μεγάθυμον.

Bouclier d'Hercule, v. 57; éd. Didot, p. 22. Cf. ci-dessus, p. 334, n. 2.

rent la conquête de la Grèce européenne sans succès, mais en la couvrant de ruines, 546-479. Un peu plus tôt, les Celtes, nom jusque-là inconnu aux peuples méridionaux, étendaient leur domination à l'occident sur les débris de l'empire ligure des bords de l'Océan (p. 262); puis ils renversaient l'empire phénicien d'Espagne (p. 65, 169). Carthage, colonie phénicienne, devenait indépendante de la métropole et tentait de la remplacer dans les régions occidentales; mais les colonies grecques de l'occident, Marseille notamment, prétendaient s'emparer du commerce lointain dont la Phénicie indépendante avait eu jusque-là le monopole et que ne pouvaient conserver les Phéniciens abaissés par la domination des Perses.

§ 8. *L'Éridan est confondu avec le Rhône et le Pô, à partir du* v[e] *siècle av. J.-C.*

Les caravanes que Diodore de Sicile, vers le milieu du premier siècle av. J.-C., nous montre traversant la Gaule pour apporter à l'embouchure du Rhône l'étain britannique[1], peuvent avoir commencé à se mettre en marche dès les environs de l'an 500 avant notre ère. Ces caravanes amenaient, outre l'étain, de l'ambre : de là dans les *Hêliades* d'Eschyle, première moitié du v[e] siècle, cette doctrine que l'Éridan dont les rives sont la patrie de l'ambre, est identique au Rhône[2]. De

1. *Ἐντεῦθεν δ' οἱ ἔμποροι παρὰ τῶν ἐγχωρίων [καττίτερον] ὠνοῦνται καὶ διακομίζουσιν εἰς τὴν Γαλατίαν· τὸ δὲ τελευταῖον πεζῇ διὰ τῆς Γαλατίας πορευθέντες ἡμέρας ὡς τριάκοντα κατάγουσιν ἐπὶ τῶν ἵππων τὰ φορτία πρὸς τὴν ἐκβολὴν τοῦ Ῥοδανοῦ ποταμοῦ.* Diodore de Sicile, V, 22, § 4; éd. Didot-Müller, t. I, p. 267.

2. Phaetontis sorores... lacrimis electrum omnibus annis fundere juxta Eridanum amnem, quem Padum vocamus, electrum appellatum, quoniam sol vocitatus sit ἠλέκτωρ plurimi poetæ dixere, primique, ut arbitror, Æschylus... Quod Æschylus in Iberia, hoc est in Hispania Eridanum esse dixit eumdemque appellari Rhodanum... Eschyle, fragm. 65 b; Teubner-Dindorf, *Poetarum scenicorum græcorum... fabulæ*, 5[e] éd., p. 105. Cf. Pline, *Histoire naturelle*, XXXVII, 31-32; éd. Teubner-Ianus, t. V, p. 148. Le Rhône marquait la limite orientale de l'Ibérie, de là, la croyance que l'Éridan était en Ibérie. Voir ci-dessus, p. 39, et ci-dessous, p. 351.

là le passage des *Argonautiques,* où vers l'an 200 avant notre ère, le Rhône est donné pour un bras de l'Éridan [1].

Mais la marine grecque de l'Adriatique trouva une voie plus courte : l'embouchure du Pô devint l'extrémité méridionale d'une route commerciale qui, partant des rivages de l'Océan septentrional, apportait aux Grecs, entre autres marchandises, l'ambre, alors, comme aux temps de l'*Odyssée,* fort recherché par la coquetterie féminine sur les côtes de l'Archipel. Aussi dès lors le Pô se confond avec l'Éridan chez nombre d'auteurs : c'est à l'embouchure du Pô que la doctrine nouvelle place la chute de Phaéton. Par une contradiction singulière Eschyle, qui croit que l'Éridan est le Rhône, appelle les Héliades gémissantes « femmes d'Adria [2] » ; or, Adria est, comme on sait, une ville d'abord ombrienne, puis étrusque, située près de l'embouchure du Pô. Euripide aussi, dans son *Hippolyte,* met près des flots de la mer Adriatique l'Éridan et les vierges qui pleurent le malheur de Phaéton [3]. C'est la doctrine de Phérécyde [4], du géographe Scylax [5]; de l'érudit historien

1. Ἐκ δὲ τόθεν Ῥοδανοῖο βαθὺν ῥόον εἰσαπέβησαν
ὅστ᾽ εἰς Ἠριδανὸν μετανίσσεται.

Apollonius, *Argonautiques*, IV, 627-628 ; éd. Didot, p. 90.

2. Αἰσχύλος Ἡλιάσιν·
Ἀδριαναί τε γυναῖκες τρόπον ἕξουσι γόων.

Eschyle, fragm. 67 ; Teubner-Dindorf, *Poetarum scenicorum græcorum fabulæ*, 5e éd., p. 105.

3. Ἀρθείην δ᾽ ἐπὶ πόντιον
κῦμα τᾶς Ἀδριηνᾶς
ἀκτᾶς Ἠριδανοῦ θ᾽ ὕδωρ
ἔνθα πορφύρεον σταλάσσουσ᾽
εἰς οἶδμα πατρὸς τριτάλαιναι
κόραι Φαέθοντος οἴκτῳ δακρύων
τὰς ἠλεκτροφαεῖς αὐγάς.

Euripide, *Hippolyte*, vers 735-741 ; Teubner-Dindorf, *Poetarum scenicorum græcorum... fabulæ*, 5e éd., p. 51.

4. Ab Arato et Pherecyde Eridanus Padus esse putatur et ideo inter astra collocatus quod a meridianis partibus dirigere cernitur. Phérécyde, fragm. 33 c; Didot-Müller, *Fragm. histor. græc.*, t. I, p. 80.

5. Μετὰ δὲ τοὺς Κελτοὺς Ἐνετοί εἰσιν ἔθνος, καὶ ποταμὸς Ἠριδανὸς ἐν αὐτοῖς. Scylax, § 19; Didot-Müller, *Geographi græci minores,* t. I, p. 26.

Polybe [1]. Diodore de Sicile la répète : « Phaéton, dit-il, serait, suivant la fable, tombé près des bouches du Pô qui s'appelait alors Éridan, et l'ambre ne serait autre chose que les larmes durcies de ses sœurs » [2].

§ 9. *Cette doctrine est contraire à une des données premières du mythe.*

Mais ce système ne peut se concilier avec une des données fondamentales du mythe, car en aucun temps l'histoire ne nous montre, à l'embouchure du Pô, sur les bords de l'Adriatique, les Ligures, dont le nom est un élément essentiel du récit hésiodique. Si l'on veut, nous dit Diodore, quitter le domaine de la fable pour celui de la réalité, il faut aller chercher l'ambre non sur les bords de l'Adriatique, mais sur les côtes de l'Océan [3]. C'est là, en effet, qu'est la vraie position géographique de la chute mythique de Phaéton ; et les auteurs qui après la période hésiodique n'ont pas défiguré par une érudition de mauvais aloi l'idée fondamentale de la fable, n'ont rien changé à la géographie physique du vieux poète : ils se sont contentés de corriger sa géographie politique en substituant au nom des Ligures, dépouillés de leur ancienne puissance, celui des Galates ou Celtes vainqueurs des Ligures et maîtres des régions occidentales de l'Europe.

1. Ὁ δὲ Πάδος ποταμὸς ὑπὸ δὲ τῶν ποιητῶν Ἠριδανὸς θρυλλούμενος... ποιεῖ τὴν ἐκβολὴν δυσὶ στόμασιν εἰς τοὺς κατὰ τὸν Ἀδρίαν κόλπους. Polybe, II, 16, § 6, 7 ; 2e éd. Didot, t. I, p. 79.

2. Τοῦ δὲ Φαέθοντος πεσόντος πρὸς τὰς ἐκβολὰς τοῦ νῦν Πάδου καλουμένου ποταμοῦ, τὸ δὲ πάλαιον Ἠριδανοῦ προσαγορευομένου, θρηνῆσαι μὲν τὰς ἀδελφὰς αὐτοῦ τὴν τελευτὴν... ταύτας δὲ κατ' ἐνιαυτὸν κατὰ τὴν αὐτὴν ὥραν δάκρυον ἀφιέναι καὶ τοῦτο πηγνύμενον ἀποτελεῖν τὸ καλούμενον ἤλεκτρον. Diodore de Sicile, V, 23, § 3, 4 ; éd. Didot-Müller, t. I, p. 268.

3. Τῆς Σκυθίας, τῆς ὑπὲρ τὴν Γαλατίαν καταντικρὺ νῆσός ἐστι πελαγία κατὰ τὸν Ὠκεανον ἡ προσαγορευομένη Βασίλεια... Τὸ γὰρ ἤλεκτρον συνάγεται μὲν ἐν τῇ προειρημένῃ νήσῳ. Diodore de Sicile, l. V, c. 23, § 15 ; éd. Didot, p. 267-268. Cf. Pausanias, l. I, c. 30, § 3, cité ci-dessous, p. 349, n. 2.

§ 10. *Le mythe de Phaéton est transporté chez les Celtes au* IIIe *siècle avant notre ère.*

Nous citerons d'abord un auteur anonyme du troisième siècle av. J.-C., probablement Timée, copié par Pausanias. Après avoir parlé de l'invasion des Gaulois ou Galates en Grèce il ajoute : « Ces Galates habitent l'autre bout de l'Europe, près » d'une vaste mer dont les navires ne peuvent atteindre l'ex- » trémité et où il y a des gouffres, des rochers et des animaux » dangereux comme on n'en trouve nulle part ailleurs. Leur » pays est arrosé par le fleuve Éridan, sur lequel on croit que » les filles du soleil pleurent le malheur de Phaéton, leur » frère [1] ». De même Apollonios de Rhodes, vers l'an 200 av. J.-C., intercale le nom des Celtes au milieu de son récit du voyage des Argonautes sur l'Éridan dont les rives retentissent des gémissements des Héliades [2].

§ 11. *Erreur de Théophraste.*

Théophraste mérite une place à part. Cet auteur, qui écrivait au quatrième siècle avant notre ère, savait déjà que l'am-

1. Οἱ δὲ Γαλάται οὗτοι νέμονται τῆς Εὐρώπης τὰ ἔσχατα ἐπὶ θαλάσσῃ πολλῇ καὶ ἐς τὰ πέρατα οὐ πλωίμῳ· παρέχεται δὲ ἄμπωτιν καὶ ῥαχίαν καὶ θηρία οὐδὲν ἐοικότα τοῖς ἐν θαλάσσῃ τῇ λοιπῇ· καί σφισι διὰ τῆς χώρας ῥεῖ ποταμὸς Ἠριδανὸς, ἐφ' ᾧ τὰς θυγατέρας τὰς Ἡλίου ὀδύρεσθαι νομίζουσι τὸ περὶ τὸν Φαέθοντα τὸν ἀδελφὸν πάθος. Pausanias, I, 3, § 6; éd. Didot-Dindorf, p. 5.

2. Ἀμφὶ δὲ κοῦραι
Ἡλιάδες ταναῇσιν ἐελμέναι αἰγείροισιν
μύρονται κινυρὸν μέλεαι γόον· ἐκ δὲ φαεινὰς
ἠλέκτρου λιβάδας βλεφάρων προχέουσιν ἔραζε.
Αἱ μέν τ' ἠελίῳ ψαμάθοις ἔπι τερσαίνονται·
εὖτ' ἂν δὲ κλύζῃσι κελαινῆς ὕδατα λίμνης
ἠϊόνας πνοιῇ πολυηχέος ἐξ ἀνέμοιο,
δὴ τότ' ἐς Ἠριδανὸν προκυλίνδεται ἀθρόα πάντα
κυμαίνοντι ῥόῳ. Κελτοὶ δ' ἐπὶ βάξιν ἔθεντο
ὡς ἄρ' Ἀπόλλωνος τάδε δάκρυα Λητοΐδαο
ἐμφέρεται δίναις.

Apollonius, *Argonautiques*, IV, 603-613; éd. Didot, p. 89.

bre se tirait de terre; mais, peu soucieux de se tenir au courant de révolutions politiques déjà connues des Grecs au siècle précédent, il répétait d'après les poèmes hésiodiques que la contrée où l'on trouvait l'ambre était le pays des Ligures [1], doctrine vraie au septième siècle, fausse au quatrième. Au quatrième siècle avant notre ère, les Ligures rejetés au sud-est par la conquête celtique habitaient sur les bords de la Méditerranée une région où jamais on n'a recueilli d'ambre. Théophraste avait parlé comme si encore de son temps l'empire des Ligures s'était, comme quelques siècles plus tôt, étendu par delà la Celtique [2] jusque sur les côtes de l'Océan.

§ 12. *Conclusion.*

En résumé :

L'imagination grecque, surexcitée peut-être par les récits fantastiques de quelques marchands d'ambre originaires de Phénicie, a fait du coucher du soleil sur les bords de l'Océan un tableau poétique d'où est sortie la fable de Phaéton; et cette fable, mise en vers au septième siècle avant notre ère par l'auteur des *Catalogues* attribués à Hésiode, nous a conservé, sur l'histoire de la domination ligure dans les régions occidentales de l'Europe, des notions dont l'antiquité dépasse celle de tous les historiens [3].

Le chapitre suivant nous montrera les mêmes notions à la même date dans le mythe d'Hêraclès.

1. Theophrastus [hanc cummim] effodi in Liguria dixit. Pline, *Histoire naturelle*, XXXVII, § 33; éd. Teubner-Ianus, t. V, p. 148. — Beaucoup plus tard Virgile (*Énéide*, X, 185-189), et Ovide (*Métamorphoses*, II, 367-370), copiant Hésiode sans chercher à le comprendre, font encore de Cycnus un roi des Ligures.

2. Voyez Pausanias, l. I, c. 30, § 3, cité ci-dessous, p. 349, n. 2.

3. L'idée fondamentale de ce chapitre est empruntée à l'ouvrage de K. Müllenhoff sur la science de l'antiquité allemande, *Deutsche Altertumskunde*, t. I, p. 217-223.

CHAPITRE VII.

LES LIGURES DANS LE MYTHE D'HÊRACLÈS.

SOMMAIRE. — § 1. Voyage d'Hêraclès chez Aïdès; combat d'Hêraclès contre Aïdès au delà du pays des Cimmériens, suivant Homère, xe siècle. — § 2. Combat d'Hêraclès contre Cucnos dans la poésie hésiodique, au septième siècle. — § 3. Cucnos, dans la poésie hésiodique, est roi des Ligures. — § 4. Combat d'Hêraclès contre Alébion (Albion) et Dercunos (Draganes) en Ligurie, chez des mythographes arriérés, deuxième siècle av. J.-C., et postérieurement. — § 5. Les Celtes remplacent les Ligures dans le mythe d'Hêraclès, au premier siècle av. J.-C. — § 6. Taurisque variante de Celte, au premier siècle av. J.-C.

§ 1. *Voyage d'Hêraclès chez Aïdès, combat d'Hêraclès contre Aïdès au delà du pays des Cimmériens, suivant Homère,* xe *siècle.*

L'étude des termes géographiques mêlés aux diverses rédactions de la légende d'Hêraclès [1] peut aider à reconstituer la géographie politique de l'Europe à l'extrême-ouest ou nord-ouest de la Grèce vers la date de chacune de ces rédactions.

Homère parle plusieurs fois du voyage d'Hêraclès dans l'Aïdès [2] où Hermès et Athênê lui servirent de guides [3]. Hêraclès

1. Sur cette légende, voir Bréal, *Hercule et Cacus*, dans ses *Mélanges de Mythologie*, p. 2 et suivantes. Cf. Decharme, *Mythologie de la Grèce antique*, 2e édition, p. 507-551.

2. *Iliade*, V, 395-397; VIII, 367; *Odyssée*, XI, 623-626.

3. Hermès dans l'*Odyssée*, XI, 626; Athênê dans l'*Iliade*, VIII, 366-369, et dans l'*Odyssée*, XI, 626.

pénétra dans l'Aïdès par une porte, πύλη dont il est souvent question chez Homère [1]. C'est la porte de la maison ou des maisons d'Aïdès, et cette maison est située là où le soleil se couche [2] au delà de l'Océan [3], au delà mais non loin du pays des Cimmériens [4] qui habitent entre le Pont-Euxin et l'Océan [5]. C'est au nord-ouest du pays des Cimmériens que dans la mythologie homérique eut lieu le combat d'Hêraclès, dieu du jour et de la vie, contre Aïdès, dieu de la nuit et de la mort; et qu'Aïdès, blessé d'une flèche lancée par Hêraclès [6], dut laisser son chien aux mains du vainqueur [7]. Les Cimmériens sont chez Homère le peuple à la fois de l'extrême nord et de l'extrême ouest. Mais la conquête scythique empêcha leur nom de pénétrer dans la géographie des mythographes postérieurs [8].

1. *Iliade*, V, 397; VIII, 367; XIII, 415; XXIII, 74; *Odyssée*, XI, 571.

2. Δύσετό τ' ἠέλιος, σκιόωντό τε πᾶσαι ἀγυιαί.

Odyssée, XI, 12.

3. Ἀλλ' ὁπότ' ἂν δὴ νηῒ δι' Ὠκεανοῖο περήσῃς,
ἔνθ' ἀκτή τε λάχεια καὶ ἄλσεα Περσεφονείης,
μακραί τ' αἴγειροι καὶ ἰτέαι ὠλεσίκαρποι·
νῆα μὲν αὐτοῦ κέλσαι ἐπ' Ὠκεανῷ βαθυδίνῃ,
αὐτὸς δ' εἰς Ἀΐδεω ἰέναι δόμον εὐρώεντα.

Odyssée, X, 508-512.

4. Ἡ δ' ἐς πείραθ' ἵκανε βαθυῤῥόου Ὠκεανοῖο
Ἔνθα δὲ Κιμμερίων ἀνδρῶν δῆμός τε πόλις τε.

Odyssée, XI, 13-14.

5. Voir plus haut, p. 252-254 et notamment, p. 252, n. 3; cf. p. 260, n. 4. — Suivant Hérodote, la Scythie n'est pas autre chose que l'ancienne Cimmérie. Or, la Scythie est un carré qui a de côté 4000 stades. Cela fait, avons-nous dit, un peu plus de 700 kilomètres; on obtient ce résultat, si l'on suppose qu'Hérodote a voulu parler du stade attique de 177 mètres. Mais si l'on admet qu'il a parlé du stade ionique de 210 mètres, on trouve 840 kilomètres, exactement la distance entre la latitude des côtes septentrionales de la mer Noire près de Nicolaief et la latitude des côtes méridionales de la mer Baltique entre Dantzig et Kœnigsberg, car cette distance est un peu inférieure à huit degrés. Par conséquent les Cimmériens auraient pu atteindre la mer Baltique, et la géographie homérique qui leur fait toucher l'Océan paraît d'accord avec la géographie historique.

6. *Iliade*, V, 395.

7. *Iliade*, VIII, 368; *Odyssée*, XI, 623, 625.

8. Hérodote, l. IV, c. 1, 11, 12. Voir ci-dessus, p. 251, 253, 260.

§ 2. *Combat d'Hêraclès contre Cucnos dans la poésie hésiodique*, VIIe *siècle.*

La poésie hésiodique ne donne pas comme Homère Aïdès pour adversaire à Hêraclès. Elle remplace Aïdès par Arès le tueur d'hommes, ἀνδρόφονος[1], le fléau des mortels, βροτολοιγός[2], et par Cucnos, fils d'Arès[3]. La flèche, ὀϊστός, qui chez Homère[4] blessa Aïdès, est chez Hésiode remplacée par une lance, ἔγχος, δόρυ, qui perce la cuisse d'Arès[5] et qui, atteignant Cucnos au cou, le tue[6].

Ici comme chez Homère, Athênè intervient pour protéger Hêraclès; quand Arès veut venger Cucnos et dirige sa lance contre le bouclier d'Hêraclès, Athênè détourne le coup[7]. Ainsi

1. *Iliade*, IV, 441; *Bouclier d'Hercule*, 98.
2. *Iliade*, V, 31, 455, XXI, 421; *Bouclier d'Hercule*, 333, 425.
3. Ὃς καὶ Κυκνὸν ἔπεφνεν Ἀρητιάδην μεγάθυμον.
   Εὗρε γὰρ ἐν τεμένει ἑκατηβόλου Ἀπόλλωνος
   αὐτὸν καὶ πατέρα ὃν, Ἄρην, ἆτον πολέμοιο,
   τεύχεσι λαμπομένους σέλας ὣς πυρὸς αἰθομένοιο
   ἑσταότ' ἐν δίφρῳ . . . .
   . . . .

Bouclier d'Hercule, v. 57-69.

4. Τλῆ δ' Ἀΐδης ἐν τοῖσι πελώριος ὠκὺν ὀϊστόν,
   εὖτέ μιν ωὑτὸς ἀνὴρ υἱὸς Διὸς αἰγιόχοιο
   ἐν πύλῳ ἐν νεκύεσσι βαλὼν ὀδύνῃσιν ἔδωκεν

Iliade, V, 395-397.

5. Ἔγχος, *Bouclier d'Hercule*, 360; — δόρυ, *ibid.*, 462.
6. Ἔνθ' ἤτοι Κύκνος μὲν ὑπερμενέος Διὸς υἱὸν
   κτεινέμεναι μεμαὼς σάκει ἔμβαλε χάλκεον ἔγχος,
   οὐδ' ἔῤῥηξεν χαλκόν· ἔρυτο δὲ δῶρα θεοῖο.
   Ἀμφιτρυωνιάδης δὲ, βίη Ἡρακληείη,
   μεσσηγὺς κόρυθός τε καὶ ἀσπίδος ἔγχεϊ μακρῷ
   αὐχένα γυμνωθέντα θοῶς ὑπένερθε γενείου
   ἤλασ' ἐπικρατέως· ἀπὸ δ' ἄμφω κέρσε τένοντε
   ἀνδροφόνος μελίη· μέγα γὰρ σθένος ἔμπεσε φωτός.
   Ἤριπε δ' ὡς ὅτε τις δρῦς ἤριπεν . . . . .

Bouclier d'Hercule, 413-423.

7. Αὐτὰρ Ἀθηναίη . . . .
   . . . .
   ἔγχεος ὁρμὴν ἔτραπ' . . . .

Bouclier d'Hercule, 453-456.

Hêraclès, dans son voyage au domaine d'Aïdès, aurait, dit Homère, péri dans les eaux du Styx, si Athênê ne lui fût venue en aide [1]. La légende hésiodique et la légende homérique sont deux formes du même thème et ne diffèrent que par des variantes secondaires.

§ 3. *Cucnos, dans la poésie hésiodique, au* VII[e] *siècle, est roi des Ligures.*

Le soi-disant Hésiode, dans le *Bouclier d'Hercule,* donne la Grèce pour théâtre à la lutte mythique d'Hêraclès contre Arès et Cucnos; en effet, Cucnos reçut de *Kêux,* roi de Trachis, les honneurs de la sépulture [2]; or Trachis est une ville de Thessalie. Cucnos était gendre de *Kêux,* et c'est en se rendant à Trachis [3] qu'Hêraclès tua Cucnos. Le bois sacré (τέμενος, ἄλσος) d'Apollon, théâtre du combat [4], aurait donc été voisin de Trachis.

Mais cette localisation du mythe ne peut être considérée que comme un phénomène relativement récent. Qu'allait faire Hêraclès à Trachis? Le poème hésiodique ne nous le dit pas, mais nous l'apprenons de Sophocle chez qui nous voyons Hêraclès passer par Trachis pour aller gagner une montagne voisine, l'Oïta, où il périt sur un bûcher [5]. La mort d'Hêra-

1. Athênè raconte elle-même comment elle est venue au secours d'Hêraclès :

. . . . Αὐτὰρ ἐμὲ Ζεὺς
τῷ ἐπαλεξήσουσαν ἀπ' οὐρανόθεν προΐαλλεν.
Εἰ γὰρ ἐγὼ τάδε ᾔδε' ἐνὶ φρεσὶ πευκαλίμῃσιν,
εὖτέ μιν εἰς 'Αΐδαο πυλάρταο προὔπεμψεν,
ἐξ 'Ερέβευς ἄξοντα κύνα στυγεροῦ 'Αΐδαο·
οὐκ ἂν ὑπεξέφυγε Στυγὸς ὕδατος αἰπὰ ῥέεθρα.

Iliade, VIII, 365-369.

2. *Bouclier d'Hercule*, 472, cf. 343-354.

3. *Bouclier d'Hercule*, 343-356.

4. *Bouclier d'Hercule*, 58 (Cf. plus haut, p. 346, n. 3), 70 (Cf. plus bas, p. 348, n. 2).

5. Sophocle, *Trachiniennes*, à la fin.

clès sur le bûcher de l'Oïta est une peinture poétique du coucher du soleil : le feu qui brûle Hêraclès est le feu allumé par Hermès dans un hymne homérique pour faire cuire les vaches d'Apollon [1], ce sont les derniers rayons qui empourprent le ciel au moment où le soleil va disparaître; et le combat contre Cucnos est le prélude de ce phénomène météorologique. Or, tandis que le *Bouclier d'Hercule* donne pour théâtre à cet événement légendaire une contrée de la Grèce, ailleurs la poésie grecque, la poésie hésiodique même, nous autorisent à le placer à l'extrême occident.

Le bois sacré d'Apollon où Hêraclès tue Cucnos, ce bois qui pendant le combat brillait aux yeux comme du feu [3], est identique au vieux jardin de *Phoïbos ;* et, dit Sophocle, ce jardin est situé au delà de toute mer, à l'extrême limite de la terre, aux sources de la nuit, à la naissance du ciel [3]. Cucnos, fils d'Arès, Cucnos, gendre du roi de Trachis, est identique à Cucnos, roi des Ligures, parent de Phaéton, à ce Cucnos dont la fin est un épisode de la légende des Hêliades. Le mythe des Hêliades est une peinture du coucher du soleil, aux lieux où se récolte l'ambre, sur les côtes de la mer du Nord; là Cucnos, au lieu d'être tué par la lance d'Hêraclès c'est-à-dire du soleil, pleure la mort de Phaéton, autre nom du soleil, et se trouve changé en cygne. Ce mythe a été connu de la poésie hésiodique [4]; il a été chanté aussi par Ovide et Virgile, et tous deux, reproduisant une doctrine mythologique qui est l'écho

1. Homère, *Hymne à Hermès*, 135-138.

2. Πᾶν δ'ἄλσος καὶ βωμὸς Ἀπόλλωνος Παγασαίου
λάμπεν ὑπαὶ δεινοῖο θεοῦ τευχέων τε καὶ αὐτοῦ·
πῦρ δ' ὡς ὀφθαλμῶν ἀπελάμπετο . . . . .

Bouclier d'Hercule, 70-73.

3. Ὑπέρ τε πόντον πάντ' ἐπ' ἔσχατα χθονὸς
νυκτός τε πηγὰς οὐρανοῦ τ' ἀναπτυχὰς
Φοίβου παλαιὸν κῆπον . . . . .

Sophocle, fragment 655; chez Dindorf, *Poetarum scenicorum græcorum... fabulæ*, 5e éd., p. 159; extrait de Strabon, l. VII, c. 3, § 1; édition Didot-Müller et Dübner, p. 245, l. 22-24.

4. Hésiode, édition Didot, p. 58, fragment CIV : cf. Müllenhoff, *Deutsche Altertumskunde*, t. I, p. 217; et ci-dessus, p. 334, n. 2.

d'une géographie politique antérieure à eux de six siècles s'accordent avec la poésie hésiodique pour faire de Cucnos un roi des Ligures [1], des Ligures qui, suivant un vieil auteur copié par Pausanias, habitaient sur les bords de l'Éridan, au delà de la terre Celtique [2].

Dans le *Prométhée délivré* d'Eschyle, Promâtheus, une des personnifications du crépuscule, montre du Caucase à Hêraclès, c'est-à-dire au soleil levant, le chemin qui le conduira aux Hespérides, c'est-à-dire au terme de sa course diurne; il lui annonce qu'avant d'arriver à ce but il faudra qu'il livre bataille aux Ligures; Zeus fera tomber du ciel une grêle de pierres qui facilitera la défaite de ces ennemis [3]. Si nous avions le texte complet du *Prométhée délivré* d'Eschyle, nous verrions que dans cette bataille Cucnos commandait les Ligures. En effet Apollodore raconte qu'Hêraclès allant à la recherche des Hespérides, combattit Cucnos fils d'Arès et de *Purênê* [4]. Cet élément du mythe des Hespérides est aussi indiqué par Euripide [5].

Suivant des mythographes grecs, souvent préoccupés du désir de placer en Grèce le théâtre des événements légendaires

1. Ovide, *Métamorphoses*, II, 366-380; Virgile, *Énéide*, VIII, 185-192; sur la source primitive, voir plus haut, p. 334, n. 2.

2. Λιγύων τῶν Ἠριδανοῦ πέραν γῆς τῆς Κελτικῆς Κύκνον ἄνδρα μουσικὸν γενέσθαι βασιλέα φασί. Pausanias, l. I, c. 30, § 3; éd. Didot, p. 46.

3. Ἥξεις δὲ Λιγύων εἰς ἀταρβητὸν στρατόν
. . . .
. . . . ὁ Ζεὺς οἰκτερεῖ
νεφέλην δ' ὑπερσχὼν νιφάδι γογγύλων πέτρων
ὑπόσχιον θήσει χθόν', οἷς ἔπειτα σὺ
βαλὼν διώσει ῥαδίως Λίγυν στρατόν.

Eschyle chez G. Dindorf, *Poetarum scenicorum græcorum... fabulæ*, 5e éd., p. 115, fr. 196. — Strabon n'a pas compris que dans ces vers, écrits vers l'année 470 av. J.-C., la géographie est celle des vieux périples du sixième siècle av. J.-C., qui mettaient les Ligures à l'extrême ouest sur les bords de l'Océan. Il a cru qu'il y était question des environs de Marseille : l. IV, c. 1, § 7; éd. Didot-Müller, p. 151-152.

4. Κύκνος δὲ Ἄρεος καὶ Πυρήνης εἰς μονομαχίαν αὐτὸν προὐκαλεῖτο. Apollodore, l. II, c. 5, § 11, n° 3. *Fragm. hist. græc.*, I, 141.

5. Euripide, *Hercule furieux*, v. 391-393; cf. *Alceste*, v. 502-503; G. Dindorf, *Poetarum scenicorum græcorum... fabulæ*, p. 172; cf. 19.

qu'ils racontent, Cucnos et Hêraclès se seraient rencontrés sur les bords de l'Echédôros en Macédoine, — c'est le récit d'Apollodore, — ou près d'Amphanaia en Thessalie, — c'est ce que dit Euripide; — mais le nom de Purênè, mère de Cucnos, nous conduit en Gaule près de la ville de Pyrénè, non loin du territoire des Sordes, c'est-à-dire du Roussillon moderne[1].

§ 4. *Combat d'Hêraclès contre Alébion (Albion) et Dercunos (Draganes) en Ligurie chez des mythographes arriérés, II[e] siècle av. J.-C. et postérieurement.*

Il faut arriver à des textes bien postérieurs à Hérodote pour voir le nom des Celtes pénétrer dans la légende d'Hêraclès. Au deuxième siècle avant notre ère, les Celtes prennent déjà place à côté des Ligures dans la légende des Argonautes, telle que la racontent Apollonios et Apollodore[2]. Cependant Apollodore, un des deux mythographes du deuxième siècle qui fait passer les Argonautes dans le pays des Celtes, met, non en Celtique, mais en Ligurie, le combat d'Hêraclès contre Alébion et Dercunos[3]. Ce combat appartient, suivant Apollodore, au

1. In Sordiceni cæspitis confinio
Quondam Pyrene civitas ditis laris
Stetisse fertur.

Ora maritima, 558-560; éd. Holder, p. 165; cf. Müllenhoff, *Deutsche Altertumskunde*, I, 181. Cette ville, suivant Hérodote, II, 33, était voisine des Celtes, c'est la géographie du cinquième siècle, mais non des temps antérieurs; cf. ci-dessus, p. 240, n. 3.

2. Οἱ παραπλεύσαντες τὰ Λιγύων καὶ Κελτῶν ἔθνη. Apollodore (vers 140 av. J.-C.), l. I, c. 9, § 24, 5; *Fragm. hist. græc.*, t. I, p. 123.

. . . . . . δι' ἔθνεα μυρία Κελτῶν
καὶ Λιγύων περόωντες ἀδήϊοι . . . .

Apollonios (237-186 av. J.-C.), *Argonautiques*, IV, 646-647; cf. 611-635.

3. Εἰς Λιγύην ἦλθεν ἐν ᾗ τὰς βόας ἀφηροῦντο Ἀλεβίων τε καὶ Δέρκυνος, οἱ Ποσειδῶνος υἱοὶ, οὓς κτείνας... Apollodore, l. II, c. 5, § 10, n° 9, *Fragm. hist. græc.*, t. I, p. 140. Dercunos semble être la personnification des Draganes d'Aviénus :

Cempsi atque Sæfes arduos collis habent
Ophiussæ in agro : propter hos pernix Ligus

mythe de Géryon, tandis que suivant Méla, il constitue un des éléments du mythe des Hespérides et se confond avec la bataille qu'Hèraclès livre aux Ligures dans le *Prométhée délivré* d'Eschyle [1]. Mais ce dissentiment est sans importance, puisque le mythe des Hespérides et celui de Géryon ne sont que des variantes d'un thème identique.

Méla, au premier siècle de notre ère, comme Apollodore deux cents ans plus tôt, appelle Alébion et Dercynos les deux adversaires d'Hercule. Méla et Apollodore copient un document antérieur à eux et qui datait peut-être du ve ou du vi^e^ siècle avant J.-C. Ce document essayait de remplacer par des expressions nouvelles le Cucnos, roi des Ligures, de la poésie hésiodique. Dercunos, variante du nom des Draganes, qui ont précédé les Gaulois sur les bords de la Gironde, est la personnification d'un terme géographique peu connu de nos jours; mais Alébion ne peut donner lieu à la même observation.

L'Alébion d'Apollodore et de Méla, est la Grande-Bretagne, que les géographes grecs de l'école hésiodique mettaient en Ligurie, puisque les Ligures, suivant eux, occupaient entre les Éthiopiens et les Scythes toute l'Europe du nord-ouest [2]. Cette doctrine subsista jusqu'à Ephore, dont la géographie bientôt confirmée par les découvertes de Pythéas, substitue les Celtes aux Ligures hésiodiques dans la région nord-ouest du

Draganumque proles sub nivoso maxime
Septentrione collocaverant larem.

Vers 195-198; éd. Holder, p. 151.

Les Draganes paraissent avoir habité la Gaule sur les côtes de l'Océan avant la conquête celtique. Cf. Müllenhoff, *Deutsche Altertumskunde*, t. I, p. 104.

1. Inter eum et Rhodanum... Fossa Mariana partem ejus amnis navigabili alveo effundit. Alioqui litus ignobile est, lapideum ut vocant, in quo Herculem contra Alebiona et Dercynon Neptuni liberos dimicantem, cum tela defecissent, ab invocato Jove adjutum imbre lapidum ferunt. Credas pluvisse, adeo multi passim et late jacent. Méla, lib. II, c. 5, § 78; éd. Teubner-Frick, p. 45. Méla et Eschyle, ci-dessus, p. 349, n. 3, ont en commun la grêle de pierres.

2. Hésiode, édition Didot, fragment CXXXII, p. 62. Cf. ci-dessus, p. 335, note 1; p. 334, n. 2.

monde [1], et place chez les Celtes la colonne septentrionale du ciel [2]. Ephore écrivait dans la première moitié du quatrième siècle avant notre ère, Pythéas dans la seconde moitié du même siècle. Pythéas apprit aux Grecs un nom nouveau d'Alébion, le nom de Prettanique [3]. Cela n'a pas empêché Apollodore, au deuxième siècle avant notre ère, de mettre, comme l'exigeait la géographie hésiodique, le domicile d'Alébion en Ligurie, et cette doctrine a été reproduite au premier siècle de notre ère par Pomponius Méla, quand celui-ci a placé Alébion près de Marseille, c'est-à-dire dans la région de la Gaule qui resta ligurienne après la conquête de la plus grande partie de la Gaule par les Celtes à partir de la fin du septième (?) siècle avant J.-C.

§ 5. *Les Celtes remplacent les Ligures dans le mythe d'Hêraclès au premier siècle avant notre ère.*

C'est au premier siècle avant J.-C. qu'on a rectifié la légende d'Hêraclès pour la mettre d'accord avec la géographie celtique, telle qu'elle est constituée depuis Ephore. Au retour de l'expédition contre Gêryon, avait dit Apollodore, Hêraclès vint en Ligurie : Alébion et Dercunos voulurent lui voler ses vaches, il les tua tous deux [4]. Parthénios, vers l'an 60 av. J.-C., arrangea cette légende d'une façon plus conforme à la géographie de son époque, et en même temps lui donna un caractère

1. Ephore, fragment 38, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. I, p. 243-244. Cf. ci-dessus, p. 336, n. 1.

2. Τούτων δὲ κεῖται λεγομένη τις ἐσχάτη
στήλη βόρειος· ἔστι δ' ὑψηλὴ πάνυ
εἰς κυματῶδες πέλαγος ἀνατείνουσ' ἄκραν.
Οἰκοῦσι τῆς στήλης δὲ τοὺς ἐγγὺς τόπους
Κελτῶν ὅσοι λήγουσιν ὄντες ἔσχατοι.

Scymnus, v. 188-192. *Geographi græci minores*, t. I, p. 202-203.

3. Πρεττανική. Strabon, éd. Didot, l. I, c. 4, § 3, p. 52, l. 42; l. II c. 4, § 1, 2, p. 85, l. 45; p. 86, l. 16; cf. ci-dessus, p. 45, n. 2.

4. Apollodore, l. II, c. 5, § 10, nº 9; *Fragmenta historicorum græcorum*, t. I, p. 140; cf. ci-dessus, p. 359, n. 3.

moins funèbre, afin de la faire entrer dans son traité *des passions amoureuses.*

Hêraclès, dit-il, emmenant d'Erythie les vaches de Gêryon, traversa la Celtique et arriva chez Brétannos, qui avait une fille appelée Celtine. Celle-ci, devenue amoureuse d'Hêraclès, lui cacha ses vaches et ne voulut les lui rendre qu'à la condition de l'épouser. Elle eut de lui un fils appelé Keltos, de là le nom des Celtes [1]. Ainsi chez Parthénios, Brétannos, — nom, au Ier siècle, des habitants de l'île que Pythéas appelait Pretanique au IVe siècle, — prend la place d'Alébion, et le pays des Celtes est substitué à la Ligurie.

§ 6. *Taurisque variante de Celte dans le mythe d'Hêraclès au premier siècle av. J.-C.*

Une autre variante se trouvait chez Timagène, contemporain de Parthénios [2]; et Ammien Marcellin la reproduit en ces termes : Hercule, fils d'Amphitryon, alla exterminer Gêryon et *Tauriscus,* tyrans cruels dont le premier dévastait les Espagnes et le second les Gaules; vainqueur de tous deux, il s'unit à des femmes généreuses; il eut d'elles plusieurs fils et il donna le nom de ces fils aux contrées sur lesquelles ils régnèrent [3]. Quelques années après Timagène, Denys d'Halicarnasse nous apprend le nom de deux de ces fils d'Hêraclès : l'un, dit-il, s'appela *Ibêros,* l'autre *Keltos,* leur mère était Astéropè, fille d'Atlas [4]. Un autre nom ethnographique avait été indiqué quel-

1. Parthénios, c. 30; *Erotici Scriptores*, éd. Didot, p. 20. Cette légende est imitée d'Hérodote, IV, 8-10, chez qui l'on voit que la dynastie royale des Scythes descendait de Scythe, fils d'Hêraclès.

2. Timagène venu à Rome vers l'an 55 av. J.-C. y vivait encore au temps de la toute-puissance d'Auguste.

3. Amphitryonis filium Herculem ad Geryonis et Taurisci, sævium tyrannorum, perniciem festinasse, quorum alter Hispanias, alter Gallias infestabat... Timagène, fr. 7, tiré d'Ammien Marcellin, XV, 9; Didot-Müller, *Fragm. hist. græc.*, III, 323.

4. Ἄλλοι δὲ ἐξ Ἡρακλέους καὶ Ἀστερώπης τῆς Ἀτλαντίδος δύο γενέσθαι μυθολογοῦσι παῖδας Ἴβηρον καὶ Κελτόν. Denys d'Halicarnasse, l. XIV, c. 1,

ques années plus tôt : Hêraclès dans la guerre contre Gêryon, raconte Diodore de Sicile, traversa la Celtique et y bâtit Alêsia; la fille du roi de la Celtique l'épousa; elle eut de lui *Galatès* qui, succédant à son grand-père, imposa à ses sujets le nom de Galates d'où vient au pays le nom de Galatie [1]. Ainsi, suivant Timagène, Diodore de Sicile et Denys d'Halicarnasse, qui tous trois écrivaient au premier siècle avant notre ère, Hêraclès, dans son expédition à l'occident, aurait eu de deux femmes Ibêros, Keltos et Galatès [2].

Timagène est le seul auteur qui, à propos de cette expédition, associe Taurisque à Gêryon. Taurisque, tué par Hêraclès, remplace Cucnos, roi hésiodique des Ligures (p. 346).

Taurisque est la personnification d'un peuple celtique [3] établi antérieurement à notre ère sur les deux pentes des Alpes. Caton l'Ancien, écrivant dans la première moitié du second siècle av. J.-C., considère comme une fraction des Taurisques les Salasses et les *Lepontii* [4] qui habitaient, les uns dans la vallée d'Aoste en Italie, les autres dans la région supérieure de la vallée du Tessin en Suisse. C'est des Salasses et des *Lepontii* que semble parler Polybe, quand, au moment de raconter la

§ 3; éd. Kiessling, t. IV, p. 199; éd. Didot, p. 701; cf. Apollodore, l. III, c. 10, § 1, n° 1 (Didot-Müller, *Fragm. histor. græc.*, t. I, p. 165), où la fille d'Atlas s'appelle Stérope et devient mère de Lucos, habitant des îles Fortunées.

1. Diodore, V, 24; éd. Didot, t. I, p. 268-269.

2. Cette généalogie a pour pendant celle où Polyphème rend Galatie mère de *Keltos*, d'*Illurios* et de *Gala*, d'où les Celtes, les Illyriens et les Galates. Appien, *Illyrica*, 2, édition Didot, p. 271. Le point de départ de la doctrine d'Appien se trouve chez Timée, fragment 37; *Fragm. hist. græc.*, t. I, p. 200 : Γαλατία χώρα ὠνομάσθη, ὥς φησι Τίμαιος, ἀπὸ Γαλάτου Κύκλωπος καὶ Γαλατίας υἱοῦ.

3. Ταυρίσκους, καὶ τούτους Γαλάτας : Strabon, l. VII, c. 2, § 2; cf. c. 3, § 2; édition Didot, p. 244, l. 11; p. 246, l. 10-11.

4. Lepontios et Salassos Tauriscæ gentis idem Cato arbitratur : Pline, III, 134; éd. Teubner-Ianus, t. I, p. 150. Suivant Strabon, l. IV, c. 6, § 8, p. 171, l. 37-43, les *Lepontii* sont des Rètes, terme exact géographiquement, et non ethnographiquement. Le nom gaulois de la ville d'*Eporedia* et un passage de Julius Obsequens, 21, établissent formellement, d'accord avec Caton, l'origine celtique des Salasses (*Corpus inscriptionum latinarum*, t. V, p. 750-751); cf. ci-dessous, p. 392, n. 4.

prise de Rome par les Gaulois, il nous montre des Taurisques installés en Italie au sud des Alpes [1]. Les Taurisques avaient un autre établissement au nord-est des Alpes : c'est là que les Cimbres vinrent les attaquer vers la fin du second siècle avant Jésus-Christ [2]. Là était située leur ville de Noréia [3], aujourd'hui Neumarkt en Styrie, où le consul Papirius Carbo fut défait par les Cimbres l'an 113 avant notre ère [4]; et du nom de cette ville vient le nom de *Norici* sous lequel les Taurisques du nord furent exclusivement connus après les grandes défaites que leur infligea Boerebistas, ce roi des Gètes [5], contre lequel Jules César prépara une expédition [6].

La forme de la légende d'Hêraclès, remaniée par Timagène quelque temps après les grandes conquêtes de César, nous montre Taurisque dévastant la Gaule; elle peut être rapprochée du passage de la vie de Camille où Plutarque, avant de raconter l'invasion des Gaulois en Italie, résume leurs anciennes migrations, et nous rapporte qu'étant trop nombreux, ils sortirent en troupes considérables de leur ancienne patrie alors trop étroite, et allèrent s'établir les uns sur les bords de l'Océan, les autres entre les Alpes et les Pyrénées [7]. Ainsi les savants grecs de l'époque classique auraient conservé une sorte de vague et inconscient souvenir de la conquête par laquelle l'empire celtique s'était substitué dans l'Europe du nord-ouest à la vaste domination des Ligures de la géographie hésiodique.

1. Τοὺς δ' ἐπὶ τὰ πεδία Ταυρίσκοι. Polybe, II, 15, 8; 2e éd. Didot, t. I, p. 78. Les plaines, πεδία, dont il s'agit sont situées entre les Alpes, l'Apennin et l'Adriatique : Polybe, I, 14, § 8-12. L'établissement des Taurisques à Aquilée (Polybe, XXXIV, 10, 10; édition Didot, t. II, p. 116), paraît beaucoup plus récent : Tite-Live, l. XXXIX, c. 22; av. J.-C. 186.

2. Posidonius, fragment 75; *Fragm. hist. græc.*, t. III, p. 285; Strabon, l. VII, c. 2, § 2; éd. Didot-Müller et Dübner, p. 244.

3. Tauriscis Noreia. Pline, III, 131; éd. Teubner-Ianus, t. I, p. 149.

4. Strabon, l. V, c. 1, § 8; éd. Didot, p. 178, l. 43-44; cf. Tite-Live, *Epitome* du livre 63.

5. Strabon, l. VII, c. 3, § 11; éd. Didot, p. 252, l. 17-29; cf. l. VII, c. 5, § 2, p. 260, l. 25-26.

6. Strabon, l. VII, c. 3, § 5; éd. Didot, p. 247, l. 49-50.

7. Camille, 15, *Vies;* éd. Didot, t. I, p. 162. Voir ci-dessus, p. 262.

CHAPITRE VIII.

LES LIGUSES (VULGAIREMENT DITS LIGURES), DANS LES TEXTES HISTORIQUES.

SOMMAIRE. § 1. Ligures, par *r*, est une prononciation latine du primitif Liguses. — § 2. Autres noms des Ligures. — § 3. Langue des Ligures. — § 4. Ils chassent d'Italie les Sicanes. — § 5. Possessions des Ligures en Italie; — § 6. Dans la Gaule de l'Ouest et du Nord ; — § 7. Entre le Rhône et les Alpes ; — § 8. Entre le Rhône et les Pyrénées ; — § 9. En Espagne. — § 10. Résumé. — § 11. Y a-t-il eu des Ligures en Colchide sur les côtes orientales de la Mer Noire ?

§ 1. *Ligures, par* r, *est une prononciation latine du primitif Liguses.*

Le nom de Ligures, par lequel nous désignons généralement ce peuple en France, contient une *r* que la prononciation latine a substituée à une *s* primitive. L'*s*, qui suivant une loi de la langue française se prononce *z* quand elle est placée entre deux voyelles, était prononcée *r* par les Latins dans la même situation. On appelle rhotacisme ce phénomène phonétique. Le rhotacisme exista longtemps dans la prononciation latine avant de pénétrer dans l'orthographe. On attribue à Appius Claudius Cæcus, censeur en 312 avant J.-C., l'introduction de l'usage d'écrire par *r* au lieu d'*s* les mots où cette prononciation avait prévalu [1]. Mais l'*s* archaïque, supplantée

1. Sur le rhotacisme en latin, voir une note de M. Gaussin dans les *Mémoires de la société de linguistique de Paris*, t. I, p. 126. — Pomponius,

par l'*r* dans les formes où elle se trouve entre deux voyelles, reparaît dans les autres formes du même mot où cet accident ne se produit pas. On écrit au génitif *tempor-is* pour *tempos-is* parce que l'*s* finale du thème est ici entre deux voyelles; mais le nominatif *tempus* garde l'*s* antique. De même à côté du nominatif pluriel *Ligures* nous trouvons *Ligus* au nominatif et au vocatif singuliers chez Cicéron [1], Virgile [2], Perse [3] et Tacite [4]. L'adjectif *ligusticus* conserve aussi l'*s* primitive.

Tandis que les Romains défiguraient le nom des Liguses par la substitution de l'*r* à l'*s* médial, les Grecs l'altéraient d'une autre manière en y supprimant l'*s* médial, comme ils l'ont fait habituellement dans les autres mots où cette lettre se trouve immédiatement entre deux voyelles [5]. De là l'orthographe grecque Λίγυες qui représente trois prononciations successives : *Ligoues, Ligues*, enfin *Ligyes*.

Faute d'avoir connu ces lois de la phonétique grecque et latine, on a cru voir dans le nom des Ligures un composé basque *li-gor*, « peuple de la montagne [6] », dont le premier terme serait *li* pour *iria, uria, ilia* ou *ulia*, « ville [7] », tandis que dans le second terme nous devrions reconnaître le basque *gora* ou

au Digeste, l. I, titre 2, loi 2, § 36 : Appius Claudius... *r* litteram invenit, ut pro Valesii Valerii essent, et pro Fusiis Furiis. — M. Vincent De Vit, *Totius latinitatis onomasticon*, t. II, p. 308, a donné un recueil des textes qui concernent Appius Claudius Cæcus.

1. Cicéron, *Pro Sestio*, XXXI, § 68; éd. Nobbe, in-4°, p. 508, col. 2. *Ad Atticum*, XXIII, § 4; *ibid.*, p. 914, col. 1.

2. Vane Ligus, frustraque animis elate superbis. Virgile, *Énéide*, XI, 715.

3. Mihi nunc Ligus ora
intepet . . . .
Perse, *Satires*, VI, 6.

4. Auxit invidiam præclaro exemplo femina Ligus. Tacite, *Histoires*, II, 13; éd. Teubner-Halm, t. II, p. 58.

5. Schleicher, *Compendium der vergleichenden Grammatik*, 2e éd., p. 220; Brugmann, *Grundriss der vergleichenden Grammatik*, t. I, p. 422, § 564.

6. Amédée Thierry, *Histoire des Gaulois*, 5e éd., t. I, p. 77; Henri Martin, *Histoire de France*, 4e éd., t. I, p. 6.

7. On trouve les deux premières formes dans le dictionnaire basque de Larramendi, édition de Saint-Sébastien 1853, t. I, p. 230, au mot

gara, « haut [1] ». Mais s'il y a un certain rapport entre *gora* et les deux dernières syllabes de la forme latine classique *Ligures,* ce rapport disparaît quand on restitue l'orthographe archaïque *Liguses.* Disons en outre que, pour expliquer par *ilia* la première syllabe de *Ligures* ou *Liguses,* il faut supprimer l'*i* initial d'*ilia;* et cette hardiesse n'est justifiée par aucun des exemples qu'ont réunis Guillaume de Humboldt dans son savant mémoire sur les habitants primitifs de l'Espagne, et le regrettable Georges Phillips dans ses curieuses études sur la langue et l'histoire des Ibères.

§ 2. *Autres noms des Ligures.*

Un autre nom de la même race est celui d'Ambrons. Les Ligures s'appelaient eux-mêmes Ambrons au temps de Marius, nous dit Plutarque [2]. Ambron est dérivé d'un thème *ambhr* que nous rencontrons dans le dérivé sanscrit *ambr-ná-s,* « puissant, terrible », et qui se retrouve sans *m* non seulement dans le gothique *abr[a]-s,* mais peut-être aussi dans le grec ὄβριμος,

ciudad: et t. II, p. 272, au mot *poblacion.* Cf. Wilhelm von Humboldt, *Prüfung der Untersuchungen über die Urbewohner Hispaniens,* p. 24-30, 43, 53, 90, 117, 144. Sur les variantes *ilia* ou *ulia* empruntées par M. de Humboldt à Astarloa, voir aussi *Prüfung,* p. 25 et suivantes, et p. 67. On peut en outre consulter sur ce mot Phillips, *Prüfung des iberischen Ursprunges einselnes Stammes und Städtenamen im südlichen Gallien,* dans les *Comptes-rendus de l'Académie impériale de Vienne,* classe de philosophie et d'histoire, t. 67, p. 364-366.

1. Sur ce mot qui est une variante de *goia,* voyez Wilhelm von Humboldt, *Prüfung der Untersuchungen über die Urbewohner Hispaniens,* p. 68, 69, 75, 92 et 109. Larramendi, éd. de 1853, t. I, p. 71, au mot *Alto* écrit *goia, goicoa, goratua, goititua. Goratua* est un dérivé de *gora; goicoa* et *goititua* sont des dérivés de *goia.*

2. Κρούοντες ῥυθμῷ τὰ ὅπλα καὶ συναλλόμενοι πάντες [Τεύτονες] ἅμα τὴν αὑτῶν ἐφθέγγοντο πολλάκις προσηγορίαν Ἄμβρωνες, εἴτε ἀνακαλούμενοι σφᾶς αὐτούς, εἴτε τοὺς πολεμίους τῇ προδηλώσει προεκφοβοῦντες. Τῶν δὲ Ἰταλικῶν πρῶτοι καταβαίνοντες ἐπ' αὐτοὺς Λίγυες, ὡς ἤκουσαν βοώντων καὶ συνῆκαν, ἀντεφώνουν καὶ αὐτοὶ ταύτην πάτριον ἐπίκλησιν αὑτῶν εἶναι· σφᾶς γὰρ αὐτοὺς οὕτως ὀνομάζουσι κατὰ γένος Λίγυες. Plutarque, *Marius,* 19, § 4, 5; éd. Didot, *Vies,* t. I, p. 496.

« fort [1] ». On peut retrouver la même racine dans le premier terme de l'ethnique latin *Aborigines* (pour **Abri-gînes, Aberigînes* ou **Ambri-gînes*, c'est-à-dire fils d'*Abros*, d'*Aberos* ou d'*Ambros*), nom donné à une ancienne race d'Italie qui paraît identique aux Ligures [2].

§ 3. *Langue des Ligures.*

La langue des Ligures nous est fort peu connue. Sur la foi de Pline le naturaliste on a cru que *Bodincus*, ancien nom du Pô, était un mot ligure signifiant sans fond [3]; cette doctrine a été empruntée par Pline à Métrodore de Scepsis, écrivain d'Asie-Mineure, qui mourut l'an 70 avant J.-C. [4]. Mais la source de Métrodore est Polybe, mort en 128; or Polybe attribue l'usage du mot Bodincus aux riverains du Pô sans s'expliquer sur leur nationalité [5]. Métrodore et après lui Pline, tous deux travaillant avec des livres au fond de leur cabinet, ont sup-

1. Fick, *Vergleichendes Wörterbuch*, 3e éd., t. I, p. 18; cf. Curtius, *Grundzüge*, 5e éd., p. 532-533.

2. Τοὺς δὲ Ἀβοριγῖνας... ἄλλοι Λιγύων ἀποίκους μυθολογοῦσιν αὐτοὺς γενέσθαι τῶν ὁμορούντων Ὀμβρικοῖς. Denys d'Halicarnasse, I, 10; éd. Teubner-Kiessling, t. I, p. 12; éd. Didot, p. 7-8. Caton paraît avoir écrit *Aborigines*, fragm. 5, 7, 50 (Hermann Peter, *Veterum historicorum romanorum relliquiæ*, p. 52, 53, 65); c'est l'orthographe de Salluste (*Catilina*, 6), de Tite-Live (I, 2, § 1), de Pline (III, § 56). Sextus Aurelius Victor, *Origo gentis Romanæ*, c. 4, donne une fois l'orthographe *Aberrigenes* et écrit ailleurs *Aborigines*. La présence d'un *o* dans ce mot est due à ce que probablement à Rome on rattachait ce mot au latin *origo*, *originis;* mais dans *originis* la syllabe *gi* est brève, et les auteurs grecs la font longue dans Ἀβοριγῖνες qu'ils écrivent avec un accent circonflexe : c'est l'orthographe de Denys d'Halicarnasse cité plus haut, et celle de Strabon, V, 3, § 2; éd. Didot-Müller et Dübner, p. 190, l. 38.

3. Metrodorus tamen Scepsius dicit... Ligurum quidem lingua amnem ipsum Bodincum vocari, quod significet fundo carentem. Pline, III, § 122; éd. Teubner-Ianus, t. I, p. 147.

4. Didot-Müller, *Fragm. histor. græc.*, t. III, p. 203.

5. Παρά γε μὲν τοῖς ἐγχωρίοις ὁ ποταμὸς προσαγορεύεται Βόδεγκος. Polybe, II, c. 16, § 12; 2e éd. Didot, p. 79. Comparez pour le suffixe *Agedincum*, nom gaulois de la ville de « Sens ». Voir d'autres exemples chez Zeuss, *Grammatica celtica*, 2e éd., p. 807-808.

posé que ces riverains étaient Ligures, mais rien ne prouve qu'ils ne fussent pas Gaulois [1].

La légende dont l'imagination grecque a orné les origines de Marseille ne nous offre pas un terrain plus solide.

Nous savons par Hécatée de Milet que de son temps, vers l'année 500 av. J.-C., Marseille était en Ligurie [2]. C'est encore la doctrine de Scylax dans la seconde moitié du quatrième siècle [3]; Timée, dans le siècle suivant, enseignait que Marseille avait été fondée en Ligurie ou, comme il dit, en Ligystique cent vingt ans avant la bataille de Salamine, c'est-à-dire six cents ans avant notre ère [4]. Or, suivant Aristote, le roi du pays s'appelait alors Nanos et sa fille Petta [5]; Nanos et Petta seraient donc des noms ligures; mais le récit d'Aristote est une de ces légendes par lesquelles on a de tout temps orné les sèches annales des premiers siècles; il appartient à une catégorie bien connue des critiques, celle des fables généalogiques; il a été inventé pour embellir les origines des Protiades, une des grandes maisons de l'aristocratie marseillaise.

Quand, rapporte Aristote, les Phocéens débarquèrent sur la côte où ils devaient fonder Marseille, Nanos, roi du pays, donna l'hospitalité à l'un d'eux qui s'appelait Euxénos. Or, en ce moment, Nanos célébrait les noces de sa fille Petta : il invita Euxénos au festin. L'usage local était qu'après le festin la fu-

1. Zeuss, *Grammatica celtica*, 2e éd., p. 808.

2. Μασσαλία πόλις τῆς Λιγυστικῆς. Fragment 22; Didot-Müller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. I, p. 2.

3. Λίγυες. Ἀπὸ Ῥοδανοῦ ποταμοῦ ἔχονται Λίγυες μέχρι Ἀντίου. Ἐν ταύτῃ τῇ χώρᾳ πόλις ἐστὶν ἑλληνὶς Μασσαλία. Scylax, c. 4; Didot-Müller, *Geographi græci minores*, t. I, p. 17-18.

4. . . . . Μασσαλία δ' ἐστ' ἐχομένη
πόλις μεγίστη, Φωκαέων ἀποικία.
Ἐν δὲ Λιγυστικῇ ταύτην ἔκτισαν
πρὸ τῆς μάχης τῆς ἐν Σαλαμῖνι γενομένης
ἔτεσιν πρότερον, ὥς φασιν, ἑκατὸν εἴκοσι.
Τίμαιος οὕτως ἱστορεῖ δὲ τὴν κτίσιν.

Scymnus de Chio, v. 209-214; Didot-Müller, *Geographi græci minores*, t. I, p. 204.

5. Aristote, éd. Didot, t. IV, 2e partie, p. 276, fragment 174.

ture épouse entrait dans la salle et offrait une coupe de vin à celui des prétendants qu'elle préférait : celui à qui elle donnait cette coupe, devenait son mari. Petta, soit par hasard, soit par toute autre raison donna la coupe à Euxénos. Euxénos l'épousa, il eut d'elle un fils qu'il appela Prôtis, et de Prôtis descend, ajoute Aristote, la famille marseillaise des Prôtiades.

Ce conte a la même valeur que les légendes généalogiques dont Tite-Live a décoré les plus anciennes annales de Rome [1]. Nous ne pouvons rien fonder ni sur ce conte ni sur les noms propres qu'il renferme, soit chez Aristote, soit chez les écrivains postérieurs, par exemple chez Justin qui appelle *Segobrigii* les sujets du fabuleux Nanus [2].

1. A Rome les fables généalogiques étaient conservées dans les oraisons funèbres, *laudationes funebres*, qui se prononçaient apr les funérailles. On connaît l'opinion de Cicéron et de Tite-Live sur la valeur de ces documents : Et hercules hæ quidem (laudationes) extant : ipsæ enim familiæ suæ quasi ornamenta ac monumenta servabant et ad usum si quis ejusdem generis occidisset et ad memoriam laudum domesticarum et ad illustrandam nobilitatem suam. Quamquam his laudationibus historia rerum nostrarum est facta mendosior. Multa enim scripta sunt in eis, quæ facta non sunt, falsi triumphi, plures consulatus, genera etiam falsa et ad plebem transitiones, cum homines humiliores in alienum ejusdem nominis infunderentur genus. *Brutus*, XVI, 62. — Vitiatam memoriam funebribus laudibus reor falsisque imaginum titulis, dum familiæ ad se quæque famam rerum gestarum honorumque fallenti mendacio trahunt. Inde certe et singulorum gesta et publica monumenta rerum confusa. Tite-Live, l. VIII, c. 40, § 4, 5; éd. Teubner-Weissenborn, t. II, p. 92. Cf. Mommsen et Marquardt, *Handbuch der roemischen Alterthümer*, 2e édition, t. VII, p. 357-360. Ce n'est pas l'usage romain des *laudationes funebres* qui a engendré les fables généalogiques à Rome; cet usage leur a seulement donné une forme; on trouve la fable généalogique en France comme à Rome, elle est inséparable de l'orgueil aristocratique, et l'orgueil aristocratique est un phénomène humain de caractère général.

2. Justin, l. XLIII, c. 3, § 8; éd. Teubner-Ieep, p. 211. *Revue celtique*, t. VII, p. 136-138. Les *Segobrigii* sont un peuple inconnu d'ailleurs. Leur nom a été fabriqué à l'aide de celui de *Segobriga*, capitale des Celtibères (Strabon, III, 4, § 13; éd. Didot, p. 135, l. 10. Pline, l. III, § 25; éd. Teubner-Ianus, t. I, p. 128. Ptolémée, l. II, c. 6, § 57; éd. Didot-Müller, t. I, p. 179). Les habitants de Segobriga s'appelaient *Segobrigenses*, et non *Segobrigii* (*Corpus inscriptionum latinarum*, t. II, nos 4191, 4220, 4222).

Nous arrivons dans le domaine de l'histoire avec la sentence arbitrale rendue par les frères Minutius entre les Génois et les Viturii, deux peuples ligures, l'an 117 avant J.-C. On y rencontre les noms de lieux suivants :

Alianus, *castellus.*
Apeninus, *mons* quei vocatur Boplo.
Berigiema, *mons.*
Blustiemelus, *mons.*
Boplo, *mons.*
Cæptiema, *convallis.*
Cavaturini, *vicus.*
Claxelus, *mons.*
Comberanea, *rivus.*
Dectunines, *vicus.*
Edus, *fluvius* (*nom.* Edus, *acc.* Edem, *abl.* Ede).
Eniseca, *rivus.*
Genua; Genuas, -ates; Genuenses.
Joventio, *mons.*
Langenses, Langueses, Langates.
Lebriemelus, *fons.*
Lemurinus, *mons.*
Lemuris, *fluvius.*
Manicelus *ou* Mannicelus, *mons.*
Mentovini, *vicus.*
Neviasca, *fluvius.*
Odiates, *vicus.*
Porcobera *ou* Procobera, *fluvius.*
Prenicus, *mons.*
Tuledo, *mons.*
Tulelasca, *fluvius.*
Vendupalis *ou* Vindupalis, *fluvius.*
Veraglasca, *fluvius.*
Vinelasca *sive* Vinelesca, *fluvius.*
Viturii, Veturii, Veiturii [1].

1. *Corpus inscriptionum latinarum*, t. V, n° 7749, p. 886-888.

Com-bera-nea, *Por-co-bera* ou *Pro-co-bera*, paraissent contenir un thème *bera*, où l'on doit, ce semble, reconnaître un dérivé de la racine indo-européenne BHER, *ferre*, comme dans le breton *a-ber*, embouchure de rivière, *Quim-per*, confluent, et dans l'irlandais *in-bhir*, *in-bher* qui a le même sens [1].

Berigiema, *mons*, paraît nous offrir la même racine que l'allemand *berg*, « montagne », = **bhergha* dérivé de BHERGH, dont la forme réduite se trouve dans le sanscrit *brh-ant* « haut [2] » ; comparez à *Berigiema*, *Bergomum*, aujourd'hui Bergame, et le nom de son dieu topique, *Berginus* [3] ; *Bergusia* [4], *Bergintrum* [5] en Gaule, près des Alpes ; *Bergidum* dans l'Espagne du nord-ouest entre Lucus et Asturica [6], et *Bergium* dans l'Espagne du nord-est entre l'Ebre et les Pyrénées [7]. Ce sont probablement autant de noms de villes ligures ; le thème ligure *bergo-* dont ils dérivent est à distinguer du gaulois *briga*, « forteresse » (= *bhrgha*, cf. allemand *burg* = *bhrghi-s*), fréquent dans les noms de lieux des régions gauloises de l'empire romain ; mais il paraît indo-européen.

Quatre noms de fleuves compris dans la sentence des frères Minucius : *Neviasca*, *Tulelasca*, *Veraglasca*, *Vinelasca*, se terminent par le suffixe *asca*, inconnu aux langues celtiques. On retrouve ce suffixe de ce côté-ci des Alpes dans les noms de deux rivières du département des Hautes-Alpes, la Severaisse et la Severaissette, toutes deux appelées au XIIe siècle *Severiasca* [8].

Ce suffixe et sa variante *asco-* servirent à former des noms de petits territoires et de lieux habités dans les régions ligurien-

1. *Grammatica celtica*, 2e édition, p. 148, 897, 905.
2. Kluge, *Etymologisches Woerterbuch der deutschen Sprache*, 3e édition, p. 24.
3. *Corpus inscriptionum latinarum*, t. V, nos 4200, 4201, 4202, 4981 ; cf. p. 548.
4. Desjardins, *Géographie de la Gaule d'après la table de Peutinger*, p. 383.
5. Desjardins, *ibid.*, p. 395.
6. Ptolémée l. II, c. 6, § 28 ; éd. Didot-Müller, t. I, p. 159-160.
7. Forbiger, *Handbuch der alten Geographie*, t. III, p. 77.
8. Roman, *Dictionnaire topographique du département des Hautes-Alpes*, p. 154.

nes du nord et du sud des Alpes. La *table alimentaire* de Veleia mentionne deux cantons de l'Apennin appelés au génitif *Areliasci* et *Caudalasci* [1], et sous la domination romaine le suffixe *asca, asco-*, resté en usage, a donné naissance dans l'Italie du nord à un nombre considérable de noms de *fundi* qui subsistent encore [2]. On rencontre de ce côté-ci des Alpes quelques noms de lieux habités qui ont la même désinence : ainsi dans un testament de 739 *Annevasca,* Névache (Hautes-Alpes), et *Basciascus* qui était situé au territoire de Vienne ou de Lyon [3]; dans la liste des esclaves de l'église de Marseille en 839, le lieu dit *Albarascus* [4]. Dans le cartulaire de la même église, *Gratiasca, Graciasca,* Gréasque (Bouches-du-Rhône), *Manuasca, Manoasca,* Manosque (Basses-Alpes).

Le suffixe *asco-, asca* paraît étranger aux langues celtiques [5]; il constitue un caractère propre à la langue des Ligures.

On peut croire avec Müllenhoff que *Kemmenon,* comme dit Strabon, est le nom ligure des Cévennes dont *Kebenna,* en moyen gallois *kefyn* « dos », est le nom gaulois introduit par la conquête et seul conservé en français [6], tandis que le nom ligure du fleuve *Rhodanos* aujourd'hui le Rhône a survécu aux victoires des Gaulois [7] : nous ignorons l'étymologie des termes topographiques ligures *Kemmenon* et *Rhodanos.*

1. E. Desjardins, *La Table alimentaire de Veleia,* p. XVII; *Corpus inscriptionum latinarum,* t. XI, p. 215 (col. V, ligne 21).

2. Flechia, *Di alcune forme de' nomi locali dell' Italia superiore,* p. 60 et suivantes. Ce travail est extrait des Mémoires de l'Académie royale des sciences de Turin, série II, t. XXVII.

3. Pardessus, *Diplomata,* II, 372.

4. Guérard, *Cartulaire de l'église Saint-Victor de Marseille,* p. 642.

5. Les exemples de ce suffixe dans la *Grammatica celtica,* 2e édition, p. 808, concernent des localités situées certainement dans le territoire des Ligures, une exceptée, le *pagus Violascensis,* ou *Vialoscensis* dont ni la lecture ni la situation ne sont bien établies.

6. Müllenhoff, *Deutsche Altertumskunde,* t. I, p. 193; *Grammatica celtica,* 2e éd., p. 138.

7. Müllenhoff, *ibid.,* p. 193-194. Ce mot n'est pas gaulois, il est identique au nom du Ῥόταvος de Corse : il y a eu des Ligures en Corse (voir plus haut, p. 68), mais jamais les Gaulois n'y ont pénétré. Les Grecs de Marseille ont reçu des Ligures et fixé le nom du *Rhodanos* continental avant l'arrivée des Gaulois sur les côtes de la Méditerranée.

De ces faits il résulte que la langue des Ligures est différente de celle des Celtes; mais nous ne croyons pas qu'on ait établi que cette langue fût étrangère à la famille indo-européenne comme le pensait Müllenhoff [1].

§ 4. *Les Ligures chassent d'Italie les Sicanes.*

L'événement le plus ancien de l'histoire des Ligures qui soit mentionné par les auteurs de l'antiquité est la guerre par laquelle ils contraignirent les Sicanes à se réfugier en Sicile. Les Sicanes étaient des Ibères établis sur les bords d'un fleuve Sicane. Ce fleuve Sicane était situé en Ibérie : nous avons émis l'hypothèse que c'était la Seine, *Sêquana,* dont le bassin aurait été très anciennement compris dans la vaste étendue des pays soumis à la domination des Ibères [2]. Les Ligures poursuivirent les Sicanes jusqu'en Italie, puis enfin s'emparèrent de la péninsule presque tout entière, que les Sicanes furent obligés d'évacuer [3]. En Italie les Ligures du centre et du sud portèrent le nom de Sicules, comme on l'a déjà vu [4].

§ 5. *Possessions des Ligures en Italie.*

Des peuples désignés dans l'usage ordinaire sous le nom de Ligures, les plus méridionaux étaient ceux que l'on connaissait sous le nom de *Corneliani* et de *Bæbiani,* aux environs de Bé-

1. Die Ligurer waren hier älter als die Kelten in Gallien und die Ausoner (Latiner, Umbrer, Osker) in Italien; sie gehörten wie die Ræter in Tirol und die Iberer an den Pyrenaeen zur der vorarischen Urbevölkerung Europas. *Deutsche Altertumskunde*, t. 1, p. 86. Cf. ci-dessus, p. 326, 327, ci-dessous, p. 381-382. Sur les Rètes, voyez p. 163, n. 2.
2. Voir ci-dessus, p. 30.
3. Σικανοὶ δὲ μετ' αὐτοὺς πρῶτοι φαίνονται ἐνοικισάμενοι... Ἴβηρες ὄντες καὶ ἀπὸ τοῦ Σικανοῦ ποταμοῦ τοῦ ἐν Ἰβηρίᾳ ὑπὸ Λιγύων ἀναστάντες. Καὶ ἀπ' αὐτῶν Σικανία τότε ἡ νῆσος ἐκαλεῖτο πρότερον Τρινακρία καλουμένη. Thucydide, VI, 2, § 2; éd. Didot-Haase, p. 244.
4. Ci-dessus, p. 308-312.

névent [1]. Mais les Ligures *Bæbiani* et *Corneliani* sont une colonie de création romaine et qui date de l'an 180 avant notre ère; elle appartient à l'histoire militaire de Rome, et n'a aucun rapport avec les migrations anciennes dont nous cherchons à reconstituer le tableau [2].

Dans ces temps antiques, Rome et le Latium sont, au sud, le point extrême où nous rencontrons les Ligures proprement dits. Nous les avons déjà montrés occupant Rome avec les Sicules au moment où les Ombriens s'emparèrent du centre de l'Italie [3], c'est-à-dire probablement au XIIe siècle avant notre ère. Un peu plus au nord, l'île d'Elbe, anciennement Ilva, semble porter un nom ligure. C'est d'Ilva que paraît dériver le nom des *Ilvates,* peuple ligure de la Gaule cisalpine associé aux Insubres, aux Cénomans et aux Boïes en guerre contre les Romains pendant les années 200 et 197 avant notre ère [4].

Pise, possédée successivement par les Ombriens et par les Etrusques, fut, suivant Justin, bâtie dans le pays des Ligures [5]. Bien que les Etrusques eussent au nord de l'Arno, outre Pise, les villes de Florence [6], de Fiesole [7], de Luc-

1. Intus in secunda regione Hirpinorum colonia una Beneventum... Ligures qui cognominantur Corneliani et qui Bæbiani. Pline, III, 105; éd. Teubner-Ianus, t. I, p. 144.

2. P. Cornelius et M. Bæbius in Apuanos Ligures exercitum induxerunt... eos, consulto per litteras prius senatu, deducere ex montibus in agros campestres procul ab domo, ne reditus spes esset, Cornelius et Bæbius statuerunt... Ager publicus populi Romani erat in Samnitibus, Taurasinorum fuerat. Eo... Ligures... traducti sunt. Tite-Live, XL, 38; éd. Teubner-Weissenborn. t. V, p. 86.

3. Voir plus haut, p. 311. Au rapport de certains auteurs cités, mais non nommés par Denys d'Halicarnasse, I, 10 (éd. Teubner-Kiessling, t. I, p. 12), les Aborigènes, anciens habitants du Latium, étaient des Ligures. Voyez ci-dessus, p. 359, n. 2.

4. Excitis Celinibus Ilvatibusque et ceteris Ligustinis populis. Tite-Live, XXXI, 10; éd. Teubner-Weissenborn, t. IV, p. 8. — Inde in Ligustinos Ilvates... legiones ductæ. Tite-Live, XXXII, 31; *ibid.*, p. 75.

5. Pisæ in Liguribus Græcos auctores habent. Justin, XX, 1, § 11; éd. Teubner-Ieep, p. 123.

6. Ptolémée, III, 1, § 43, éd. Didot-Müller, t. I, p. 348.

7. Salluste met Fiesole en Etrurie: C. Manlium Fæsulas atque in eam partem Etruriæ... dimisit. *Catilina,* c. 27. — Voyez aussi Tite-Live: Etrusci

ques [1] et de Luna [2], les Ligures, longtemps après la conquête étrusque et depuis la conquête romaine, continuèrent à former entre l'Arno et l'Apennin la majorité de la population des campagnes. Suivant Polybe, qui écrivait au milieu du second siècle avant notre ère, les Ligures s'étendent jusqu'auprès de Pise et d'Arrezzo [3], et Pomponius Méla au premier siècle de notre ère leur attribue la ville de Luna, d'accord avec des auteurs que Strabon mentionne sans les nommer et qui mettaient entre Pise et Luna la limite septentrionale de l'Etrurie [4].

La possession la plus orientale des Ligures au nord du Pô paraît avoir été Ticinum, aujourd'hui Pavie. A l'est de Pavie, — dans la région où plus tard, près de quatre siècles avant notre ère, furent bâties par les Gaulois les villes de Brescia et Vérone, — habitaient les Liburnes ou Libui [5] qu'aucun texte ne compte parmi les Ligures.

campi qui Fæsulas inter Arretiumque jacent. Tite-Live, XXII, 3, § 3; éd. Teubner-Weissenborn, t. II, p. 262.

1. Primum Etruriæ oppidum Luna portu nobile, colonia Luca a mari recedens. Pline, III, § 50; éd. Teubner-Ianus, t. I, p. 133.

2. Luna est attribuée aux Etrusques par Pline, Martial, Ptolémée et par l'inscription 4896 d'Orelli :

Primum Etruriæ oppidum Luna portu nobile. Pline, III, § 50; éd. Teubner-Ianus, t. I, p. 133. — Etruriæ Luna. Pline, XIV, § 67; *ibid.*, t. II, p. 264.

Caseus Etruscæ signatus imagine Lunæ.

Martial, *Epigrammes*, XIII, 30; éd. Teubner-Schneidewin, p. 310. — Τούσκων... Λοῦνα. Ptolémée, III, 1, § 4; éd. Didot-Müller, t. I, p. 323. — Lunæ etruscæ incolis. Orelli, *Inscriptionum latinarum selectarum amplissima collectio*, t. II, p. 376. — Cf. Strabon, V, 2, § 5; éd. Didot-Müller et Dübner, p. 184, l. 44.

3. Λιγυστῖνοι κατοικοῦσι... παρὰ θάλατταν μὲν μέχρι πόλεως Πίσης... κατὰ δὲ τὴν μεσόγαιαν ἕως τῆς Ἀρρητίνων χώρας. Polybe, II, 16, § 1, 2; 2e éd. Didot, t. I, p. 79.

4. Luna Ligurum. Pomponius Mela, II, § 72; édition Teubner-Frick, p. 44. — Μεταξὺ δὲ Λούνης καὶ Πίσης ὁ Μάρκης ἐστὶ... χωρίον ᾧ πέρατι τῆς Τυρρηνίας καὶ τῆς Λιγυστικῆς κέχρηνται τῶν συγγραφέων πολλοί. Strabon, V, 2, § 5; éd. Didot-Müller et Dübner, p. 185, l. 19.

5. Manus Cenomanorum... ubi nunc Brixia ac Verona urbes sunt (locos tenuere Libui), considunt; post hos Saluvii prope antiquam gentem Lævos Ligures incolentes circa Ticinum amnem. Tite-Live, V, 35, § 1, 2; éd. Teubner-Weissenborn, t. I, p. 291. Cf. ci-dessus, p. 37, 305.

Les possessions des Ligures au sud de l'Apennin aux environs de Gênes sont trop connues pour qu'il soit besoin d'en parler ici.

§ 6. *Possessions des Ligures dans la Gaule de l'Ouest et du Nord.*

En Gaule, après l'expulsion des Sicanes, les Ligures paraissent avoir été maîtres de la plus grande partie du pays jusqu'à la conquête celtique, et cette conquête a pu commencer lorsque l'invasion des Scythes chassa les Celtes des plaines de la Hongrie et de l'Autriche au VIIe siècle avant notre ère[1]. Vers la fin du VIe siècle avant J.-C., époque à laquelle se rapportent la plupart des documents qui ont servi de base à la description des côtes de l'Espagne et du midi de la Gaule par Festus Aviénus, on trouvait encore des Ligures sur les côtes de l'Océan Atlantique, près de la frontière de l'Espagne. En effet, les Kempses, peuple ibère, voisin au sud des Cunètes, c'est-à-dire d'un autre peuple ibère établi sur les bords du Guadiana[2], avaient, pour voisins au nord, des Ligures. Ces Ligures habitaient de ce côté-ci des Pyrénées.

« Les Kempses et les Sæfes, » dit Aviénus, « occupent des collines aux pentes raides dans le champ d'Ophiusse[3]. » Ophiusse paraît être Oyarzun dans la province de Guipuscoa, sur le golfe de Biscaye, à l'extrémité occidentale des Pyrénées. Nous entendons ici par Pyrénées la partie de cette chaîne qui sépare la France de l'Espagne. Ces collines aux pentes raides qu'habitent les Kempses et les Sæfes dans le champ d'Ophiusse sont donc

1. Voyez plus haut, p. 262.

2. ...inde Cempsis adjacent
Populi Cynetum...
Ana amnis illic per Cynetas effluit...

Aviénus, *Ora maritima*, vers 200-201, 205; éd. Holder, p. 151-152.

3. Cempsi atque Sæfes arduos colles habent
Ophiussæ in agro.

Aviénus, *Ora maritima*, vers 195-196; éd. Holder, p. 150.

les derniers mamelons de nos Pyrénées occidentales. Denys le Périégète a exprimé la même thèse géographique dans des termes légèrement différents, quand il a parlé des Kempses qui demeurent au pied du mont Pyrénée [1].

Près de ces collines aux pentes raides habitées par les Kempses et les Sæfes dans le champ d'Ophiusse, Aviénus place le *Ligus*, ou, comme nous disons aujourd'hui, le Ligure « agile qui, avec la race des Draganes, a établi ses foyers sous le septentrion le plus neigeux » [2]. Il ne faut pas s'étonner si Festus Aviénus considère comme un point septentrional l'extrémité des Pyrénées qui avoisine Bayonne. Dans le système des anciens géographes, les Pyrénées, qui s'étendent, nous le savons, de l'est à l'ouest, allaient du sud au nord. Le point le plus méridional de cette chaîne de montagnes était aux environs de la ville actuelle de Perpignan, le point le plus septentrional se trouvait dans le voisinage de notre ville de Bayonne. La région occupée par les Ligures à côté des Pyrénées était sur le bord de l'Océan, près de l'emplacement où est aujourd'hui Bayonne : par conséquent, suivant les géographes anciens, au point le plus septentrional des Pyrénées.

De là, les Ligures s'étendaient jusques aux côtes méridionales de la mer du Nord. « Si, partant des îles Œstrymnides (de la » côte méridionale des Iles Britanniques), quelqu'un ose pous- » ser son navire dans ces mers du pôle où la race de Lycaon [3] » glace les airs (c'est-à-dire vers le nord), il arrive sur la » glèbe inculte des Ligures, car le pays a été longtemps dé- » peuplé par les armes des Celtes et par de nombreux combats.

1. *Κεμψοί τ' οἳ ναίουσιν ὑπαὶ πόδα Πυρηναῖον.* Denys le Periégète, vers 338; Didot-Müller, *Geographi græci minores*, t. II, p. 123. Il faut étudier avec attention le système géographique exposé par M. Müller dans la savante note qui occupe la plus grande partie de cette page.

2. Propter hos pernix Ligus
Draganumque proles sub nivoso maxime
Septentrione collocaverant larem.

Avienus, *Ora maritima*, vers 196-198; éd. Holder, p. 151.

3. La race de Lycaon c'est la Grande Ourse et la Petite Ourse. Ovide, *Métamorphoses*, II, vers 496 et suivants.

» Les Ligures chassés de leur patrie, poussés par le sort comme » il arrive souvent, vinrent habiter cette contrée hérissée de » buissons : partout des pierres, des roches escarpées, des » montagnes menaçantes qui pénètrent jusque dans les cieux. » La nation fugitive passa des jours nombreux dans les fentes » des rochers, loin des eaux, car elle craignait la mer, qui » rappelait d'anciens dangers. Mais vinrent le repos et les loi- » sirs. La sécurité fit naître l'audace. Les Ligures sortirent » de leurs hautes demeures et descendirent sur les côtes [1]. »

Certains érudits ont cru reconnaître dans cette description la Ligurie moderne, sur les pentes des Alpes et sur les bords de la Méditerranée. Mais la Ligurie moderne ne peut être cet antique domaine maritime possédé par les Ligures et fréquenté par les navires phéniciens au sixième siècle av. J.-C. sous une latitude plus septentrionale que les côtes méridionales de la Grande-Bretagne où ces navires allaient chercher l'étain. Les vers qu'on vient de traduire et, où est décrite une portion d'ailleurs peu connue de l'empire ligure appartiennent à une description des côtes de la mer extérieure — par delà les colonnes d'Hercule, — et non des côtes de la Méditerranée. Il faut reconnaître l'identité de cette partie du territoire ligure avec les côtes méridionales de la mer du Nord à l'est de l'embouchure du Rhin. Là il n'y a pas de « montagnes menaçantes qui pénètrent jusque dans les cieux ». Aviénus, qui voulait faire de la poésie, aura emprunté cette peinture poétique à un récit des combats livrés par les Celtes aux Ligures sur les pentes des Pyrénées quelque temps avant

1. Ab insulis Œstrymnicis lembum audeat
Urgere in nudas axe qua Lycaonis
Rigescit æthra, cespitem Ligurum subit
Cassum incolarum : namque Celtarum manu
Crebrisque dudum præliis vacuata sunt :
Liguresque pulsi, ut sæpe fors aliquos agit,
Venere in ista quæ per horrentis tenent
Plerumque dumos . . . .
. . . .

Avienus, *Ora maritima*, vers 130-145; éd. Holder, p. 49.

l'invasion celtique en Espagne : le tableau de ces régions accidentées est un ornement ajouté par lui au prosaïque périple phénicien qui est la base de son poème [1].

§ 7. *Possessions des Ligures entre le Rhône et les Alpes.*

La partie la plus connue du domaine des Ligures en Gaule n'était pas sur les côtes de l'Océan, mais sur les côtes de la Méditerranée. Elle était située entre les Alpes et l'embouchure du Rhône. C'était là que les fondateurs de Marseille, 600 ans avant notre ère, avaient trouvé les Ligures [2]. Au temps d'Hécatée de Milet, vers l'an 500 av. J.-C., Marseille était en Ligurie [3]. Le périple de Scylax ne nous montre encore que des Ligures entre le Rhône et la Tyrrhénie [4]; ce périple a été compilé entre les années 340 et 336 avant notre ère.

Suivant Caton, qui écrivait dans la première moitié du second siècle avant notre ère, les Cénomans, peuple gaulois

1. Der cespes Ligurum nur in nordöstlicher richtung am Canal (La Manche) hinauf im nordwestlichen Frankreich gedacht sein. Wer aber hätte hier je von Ligurern gehört? Nur die alte phœnizisch-griechische sage von der entstehung des bernsteines weiss von einem Lygierkönig Kyknos. Müllenhoff, *Deutsche Altertumskunde*, I, 96. Voyez plus haut, p. 337-338, ce qui a été dit du mythe de l'ambre et du roi Kucnos; mais voyez aussi le passage de Pausanias cité plus haut, p. 349, n. 2, où il est question des Ligures établis au delà de la Celtique.

2. Μασσαλία δ' ἐστ' ἐχομένη·
πόλις μεγίστη Φωκαέων ἀποικία.
Ἐν τῇ Λιγυστικῇ δὲ ταύτην ἔκτισαν
πρὸ τῆς μάχης τῆς ἐν Σαλαμῖνι γενομένης
ἔτεσιν πρότερον, ὥς φασιν, ἑκατὸν εἴκοσι.
Τίμαιος οὕτως ἱστορεῖ δὲ τὴν κτίσιν.

Scymnus de Chio, vers 209-214; Didot-Müller, *Geographi græci minores*, t. I, p. 204. — Cf. Timée, fragm. 40; Didot-Müller, *Fragm. histor. græc.*, t. I, p. 201.

3. Μασσαλία, πόλις τῆς Λιγυστικῆς κατὰ τὴν Κελτικήν. Hécatée de Milet, fragm. 22; Didot-Müller, *Fragm. histor. græc.*, t. I, p. 2.

4. Ἀπὸ δὲ Ἰβήρων ἔχονται Λίγυες καὶ Ἴβηρες μιγάδες μέχρι ποταμοῦ Ῥοδανοῦ... Ἀπὸ Ῥοδανοῦ ποταμοῦ ἔχονται Λίγυες μέχρι Ἀντίου... Ἀπὸ δὲ Ἀντίου Τυῤῥηνοὶ ἔθνος. Scylax, *Périple*, § 3-5; Didot-Müller, *Geographi græci minores*, t. I, p. 17-18.

qui s'installa dans l'Italie du nord près des Vénètes au commencement du IVe siècle avant J.-C. avaient habité chez les *Volcæ* près Marseille[1]. Mais dans ce renseignement il y a deux sources à distinguer : les Cénomans d'Italie avaient habité dans le voisinage des *Volcæ* avant de passer les Alpes, voilà une tradition. Ces *Volcæ* étaient voisins de Marseille, ceci est une glose que nous devons à Caton. Du temps où vivait Caton, il y avait des *Volcæ* près de Marseille. Mais les *Volcæ* n'avaient pas encore pénétré en Gaule à l'époque où eut lieu l'invasion celtique en Italie deux siècles avant Caton ; alors, vers 400, ils habitaient au nord du haut Danube, dans le pays qu'on appela depuis Germanie[2]. C'était là que les *Cénomans* étaient voisins des *Volcæ* avant d'aller s'établir en Italie. Au quatrième siècle, quand eut lieu l'invasion celtique en Italie, la vallée du Rhône appartenait sinon en entier du moins presque toute aux Ligures, chez lesquels Aristote mort en 322 nous montre encore la perte du Rhône qui est en France près de la frontière suisse[3].

Au troisième siècle avant notre ère, la puissance des Ligures entre le Rhône et les Alpes était bien diminuée : ainsi les *Salluvi*, maîtres en grande partie de la région méridionale de cette contrée, étaient Gaulois, bien qu'une partie notable de la population du pays appartînt à la race autrefois dominante, aux Ligures vaincus. Tite-Live, dans son récit de l'invasion gauloise en Italie, donne formellement les *Salluvi* pour Gaulois[4]. Le passage où le même auteur présente le même

1. Auctor est Cato Cenomanos juxta Massiliam habitasse in Volcis. Caton, fragm. 42 ; Hermann Peter, *Historicorum romanorum relliquiæ*, t. I, p. 63. Cf. Pline, III, § 130 ; éd. Teubner-Ianus, t. I, p. 149.

2. Itaque ea quæ fertilissima Germaniæ sunt loca circum Hercyniam silvam... Volcæ Tectosages occupaverunt. Cæsar, *De bello Gallico*, VI, 24, § 2.

3. Voyez plus bas, p. 378, n. 1.

4. Tite-Live, racontant l'invasion celtique en Italie, s'exprime ainsi : Alia subinde manus Cenomanorum... cum transcendisset Alpes... considunt ; post hos Saluvii prope antiquam gentem Lævos Ligures incolentes circa Ticinum amnem. Il oppose donc les *Saluvii* aux Ligures. Tite-Live, V, 35 ; éd. Teubner-Weissenborn, t. I, p. 291. Au livre XXXI, c. 10, Teubner-Weissenborn, t. IV, p. 8, les anciennes éditions donnent les

peuple comme ennemi des Gaulois a pour objet un détail fabuleux contredit par le reste du récit [1]; ce passage est par conséquent dépourvu de toute autorité historique. En 218, Publius Cornélius Scipion allant au-devant d'Annibal suit les côtes de l'Etrurie, puis celles des Ligures, et de là pour arriver à Marseille il traverse les montagnes des *Salluvi*, qui sont ainsi opposés aux Ligures [2]. Strabon dit formellement que les Salyes (*Salluvi*) ne sont pas Ligures : « ils sont les premiers » des Gaulois transalpins que les Romains aient subjugués après » leur avoir fait longtemps la guerre comme aux Ligures [3]. » Il dit aussi que les anciens Grecs ont appelé ce peuple ligure, et qu'ensuite le nom de celto-ligure a été préféré. Cela veut dire simplement qu'avant la conquête de ce pays par la peuplade gauloise des *Salluvi*, appelés Salyes par les Grecs, les Ligures y dominaient, et que plus tard les Ligures, sans disparaître, ont vu s'établir au-dessus d'eux, sur le même sol, la domination des *Salluvi*, petite nation d'origine gauloise : le mot composé *celto-ligure*, dans les sources utilisées par Strabon au commencement de notre ère indique ce nouvel état [4].

Plus tard les mœurs et la langue des Romains prennent la place des mœurs et des langues des peuples antérieurs, la ligne de démarcation qui séparait les *Salluvi* de leurs anciens sujets s'efface; Rome, imposant la même servitude aux *Salluvi* vainqueurs et aux Ligures vaincus, rétablit le niveau entre eux,

Salyi = *Salluvi* pour Ligures. Mais c'est une mauvaise leçon : au lieu de *Salyis* (Cf. éd. Nisard, t. II, p. 184; Tauchnitz-Holtze, 1870, t. IV, p. 11), il faut lire *Celinibus*. Nous écrivons *Salluvi* et non *Saluvii*. *Salluvi*, au datif *Salluveis*, est l'orthographe des actes capitolins, *Corpus inscriptionum latinarum*, t. I, p. 460, an de Rome 632, av. J.-C. 122.

1. Tite-Live V, 34, § 7; éd. Teubner-Weissenborn, t. I, p. 291.

2. P. Cornelius... præter oram Etruriæ Ligurumque et inde Saluvium montis pervenit Massiliam. Tite-Live, XXI, 26, § 3; éd. Teubner-Weissenborn, t. II, p. 225.

3. Πρώτους δ' ἐχειρώσαντο Ῥωμαῖοι τούτους (Σάλυας) τῶν ὑπεραλπίων Κελτῶν, πολὺν χρόνον πολεμήσαντες τούτοις καὶ τοῖς Λίγυσιν. Strabon, IV, 6, § 3; éd. Didot-Müller et Dübner, p. 169; cf. Mommsen, *Römische Geschichte*, 6e éd., t. II, p. 161.

4. Comparez à Celto-Ligure les mots Celt-ibère et Celto-scythe.

et, comme les Ligures étaient les plus nombreux, Pline donne les *Salluvi* pour Ligures. Il a été copié par Florus [1]; mais l'autorité de ces écrivains relativement récents ne peut prévaloir contre le témoignage de Tite-Live et de Strabon.

Les seuls peuples ligures qui se soient maintenus indépendants de la domination gauloise de ce côté-ci des Alpes sont les Oxybes et les Déciates. L'an 154 avant J.-C., les Oxybes et les Déciates furent attaqués et vaincus par les Romains protecteurs de Marseille [2]. L'objet de cette guerre avait été de défendre contre ces deux peuples les villes d'Antibes et de Nice, colonies de Marseille [3]. Les Oxybes et les Déciates habitaient dans le voisinage de ces deux villes, près du Var [4]. Ptolémée, écrivant à une époque où la politique romaine avait substitué de nouvelles circonscriptions administratives aux circonscriptions historiques qui entretenaient les vieilles haines locales, attribue Antibes aux Déciates [5].

Les Déciates et les Oxybes sont donc les derniers des Ligures ou au moins des peuples importants de race ligure qui soient restés libres du joug gaulois dans la région située entre les Alpes et le Rhône; nous pourrions dire les derniers de toute la Gaule transalpine.

1. Ligurum celeberrimi ultra Alpes Saluvi, Deciates, Oxubi. Pline, III, § 47; éd. Teubner-Ianus, t. I, p. 132. — Ligures... major aliquanto labor erat invenire quam vincere... cum diu multumque eluderent Saluvii... Florus, *Epitoma*, I, 18; éd. Teubner-Iahn, p. 33.

2. Polybe, XXXIII, c. 7, 8; 2e éd. Didot, t. II, p. 101-102. — *Πολύβιος δὲ προστίθησι τοῖς δυσὶ φύλοις τῶν Λιγύων τοῖς λεχθεῖσι τό τε τῶν Ὀξυβίων καὶ τὸ τῶν Δεκιητῶν.* Strabon, IV, 6, § 2; éd. Didot-Müller et Dübner, p. 168, l. 27-28.

3. Q. Opimius cos. transalpinos Ligures qui Massiliensium oppida Antipolim et Nicæam vastabant subegit. Tite-Live, *Periochæ* du livre XLVII; éd. Iahn. p. 49.

4. Amnis inde Argenteus, regio Oxubiorum... at in ora oppidum latinum Antipolis, regio Deciatium Pline, III, § 35; éd. Teubner-Ianus, t. I, p. 130. — Nicæa tangit Alpes, tangit oppidum Deciatum, tangit Antipolis. Pomponius Mela, l. II, § 76; éd. Teubner-Frick, p. 45.

5. *Εἶτα Δεκιατίων Ἀντίπολις καὶ αἱ τοῦ Οὐάρου ποταμοῦ ἐκβολαί.* Ptolémée, II, 10, § 5; éd. Didot-Müller, p. 239.

§ 8. *Possessions des Ligures entre le Rhône et les Pyrénées.*

La région située entre le Rhône et les Pyrénées semble n'avoir pas encore été occupée par les Ligures quand fut fondée Marseille, l'an 600 avant J.-C. Les Phocéens, après avoir bâti Marseille dans la Ligustique, se rendirent en Ibérie où ils fondèrent Agathé, aujourd'hui Agde (Hérault), et Rhodanousie, ville depuis longtemps détruite, qui était située sur la rive droite du Rhône [1]. La rive droite du Rhône faisait, par conséquent, partie de l'Ibérie en l'an 600. Aviénus, écrivant d'après un document de la fin du VI[e] siècle avant notre ère, répète que « le lit du Rhône sépare de la terre ibérienne « les rustiques Ligyes » (ou Ligures) [2].

Mais précisément vers cette date, c'est-à-dire vers l'an 500, les Ligures déjà maîtres de la région située au levant du Rhône, passèrent ce fleuve et s'avançant à l'ouest le long de la Méditerranée, firent sur les Ibères la conquête des régions situées entre le Rhône et les Pyrénées. Aviénus, dont la compilation faite sans critique juxtapose des documents de date différente, nous montre, aux environs de Narbonne, la nation des Elésyces : leur ville principale, « la cité de Narbonne était l'impor- » tante capitale d'un royaume orgueilleux [3]. » Or les Elésy-

1. Μεθ' οὓς ἐλθόντες εἰς Ἰβηρίαν
οἱ Μασσαλίαν κτίσαντες ἔσχον Φωκαεῖς
Ἀγάθην Ῥοδανουσίαν τε, Ῥοδανὸς ἣν μέγας
ποταμὸς παραῤῥεῖ, Μασσαλία δ' ἐστ' ἐχομένη.

Scymnus de Chio, vers 206-209; Didot-Müller, *Geographi græci minores*, t. I, p. 204.

2. Rhodani propinquam flumini : hujus alveo
Ibera tellus atque Ligyes asperi
Intersecantur.

Aviénus, *Ora maritima*, 612-614. Müllenhoff, *Deutsche Altertumskunde*, I, p. 191, rejette la leçon *Rhodani* du vers 612; M. Holder, p. 167, écrit avec Müllenhoff *Orani* au lieu de *Rhodani*. Mais Hérodore et Strabon confirment la leçon *Rhodani*; voir ci-dessus, p. 40, n. 1, et p. 49, note 1.

3. Gens Elesycum prius
Loca hæc tenebat atque Narbo civitas

ces, ou mieux Elisyces, comme les nomme Hécatée de Milet vers l'an 500, étaient comptés parmi les nations des Ligures [1].

Narbonne à cette époque s'appelait *Narba*, et les habitants *Narbaïoï* [2]. La forme classique *Narbo*, *Narbonis*, paraît être d'origine gauloise; on la trouve pour la première fois chez Polybe [3], qui écrivait au milieu du IIe siècle av. J.-C., plus de cent ans après la conquête de cette région par les Gaulois.

Les Elisyces d'Hécatée sont évidemment identiques aux Hélisyces qui, d'après Hérodote, fournirent des soldats mercenaires au général carthaginois Hamilcar dans la guerre entreprise par ce dernier contre les Grecs de Sicile vers l'an 480 [4]. Le grand historien grec, énumérant les différents peuples chez lesquels Hamilcar avait recruté ses troupes, distingue les Hélisyces des Ligures. Il est en cela d'accord avec Scylax. Ce dernier, dans son périple, quand il s'agit des côtes méridiona-

Erat ferocis maximum regni caput.

Aviénus, *Ora Maritima*, vers 586-588, éd. Holder, p. 166.

1. Ἐλισύκοι, ἔθνος Λιγύων. Hécatée, fragm. 20; Didot-Müller, *Fragm. histor. græc.*, t. I, p. 2.

2. Ναρβών, ἐμπόριον καὶ πόλις Κελτική. Στράβων τετάρτῃ. Ἔστι καὶ λίμνη Ναρβωνῖτις καὶ ποταμὸς Ἀτακός. Ἑκαταῖος δὲ Ναρβαίους αὐτούς φησι. Étienne de Byzance au mot Ναρβών; cf. Didot-Müller, *Fragm. histor. græc.*, t. I, p. 2, fr. 19.

3. Ναρβῶνα à l'accusatif, Ναρβῶνος au génitif. Polybe, l. XXXIV, c. 6, § 3, 5, 7; 2e éd. Didot, t. II, p. 111-112. M. Müller, au fragment 19 d'Hécatée cité note 2, donne comme tiré d'Hécatée le passage d'Etienne de Bysance où il est dit que Narbonne est un marché et une ville celtique. Il a emprunté cette erreur à Clausen, *Hecataei Milesii fragmenta*, p. 46. Les cinq éditions d'Etienne de Bysance que j'ai consultées renvoient dans ce passage non à Hécatée, mais au quatrième livre de Strabon. Ces cinq éditions sont : 1° celle d'Alde, 1502 qui est l'édition princeps; 2° celle que Thomas de Pinedo a donnée à Amsterdam chez Jacques de Jonge en 1678, p. 484, 485; 3° celle qu'Abraham Berkelius a donnée à Leyde chez Frederik Haaring en 1694, p. 581; 4° celle que Westermann a publiée à Leipzig chez Teubner en 1839, p. 201; 5° celle de Meineke, Berlin, Reimer, 1849, p. 469. Le passage de Strabon auquel renvoie le texte d'Etienne de Bysance donné par ces éditions est au livre IV, chapitre 1, § 12; éd. Didot-Müller et Dübner, p. 154. Depuis que ces lignes sont écrites, j'ai constaté que la même observation avait été faite avant moi par K. Müllenhoff.

4. Καὶ Λιγύων καὶ Ἑλισύκων καὶ... τριήκοντα μυριάδας. Hérodote, VII, 165, § 1; éd. Teubner-Dietsch, t. II, p. 193; Didot-Dindorf, p. 364.

les de la Gaule, nous donne probablement la reproduction d'un document du commencement du IVe siècle avant J.-C. Or il distingue des Ligures proprement dits, habitant à l'est du Rhône, les Ligures et les Ibères mêlés, à l'ouest du Rhône, entre le Rhône et Ampurias, ville d'Espagne[1]. Dans cette région, la conquête ligure était encore trop récente pour que les vainqueurs se fussent assimilé la population ibère conquise. Les Hélisyces ou Elisyces étaient donc un mélange d'Ibères vaincus et de Ligures conquérants.

Mais quand, moins de deux siècles plus tard, en 218, Annibal alla par terre d'Espagne en Italie, il n'était plus question de Ligures entre les Pyrénées et le Rhône, et il n'en restait guère entre le Rhône et les Alpes. Les ennemis que le général carthaginois craignit de rencontrer dans les défilés des Pyrénées ne furent pas des Ligures, mais des Gaulois, ou, comme dit Polybe, des Celtes. Ce ne furent pas des Ligures, ce furent des Gaulois qu'Annibal rencontra sur sa route le long des côtes de la Méditerranée et auxquels il acheta le passage à prix d'argent, ou à travers lesquels il se fraya un chemin de vive force[2]. On peut préciser les dates entre lesquelles fut conquise par les Celtes la région comprise entre le Rhône et les Pyrénées. Le rédacteur du périple de Scylax, qui écrivait entre l'an 340 et l'an 336, n'avait pas connaissance de cette conquête. Un peu plus d'un siècle après, en 218, elle était accomplie. Les *Volcæ* auteurs de cette conquête venaient de la région qui est aujourd'hui le centre de l'Allemagne. Pour aller s'emparer d'un pays qui est aujourd'hui une partie de la France méridionale à l'ouest du Rhône, ils ont dû passer par les contrées situées entre les Alpes et le Rhône. Ces contrées ont dû être conquises par les Celtes avant celles qui sont situées entre le Rhône et les Pyrénées. Or au temps d'Aristote, mort en

1. Ἀπὸ δὲ Ἰβήρων ἔχονται Λίγυες καὶ Ἴβηρες μιγάδες μέχρι ποταμοῦ Ῥοδανοῦ. Παράπλους Λιγύων ἀπὸ Ἐμπορίου μέχρι Ῥοδανοῦ ποταμοῦ... Ἀπὸ Ῥοδανοῦ ποταμοῦ ἔχονται Λίγυες μέχρι Ἀντίου. Scylax, § 3 et 4; Didot-Müller, *Geographi græci minores*, t. I, p. 17.

2. Polybe, III, 40, 41; 2e éd. Didot, t. I, p. 144-146.

322 la conquête des contrées situées entre les Alpes et le Rhône n'avait pas encore été faite par les Celtes puisque le grand polygraphe met en Ligurie la perte du Rhône près de Bellegarde (Ain)[1], en sorte qu'à la date où écrivait Aristote les Allobroges n'avaient pas encore pénétré dans le pays qui est aujourd'hui le département de l'Isère et ce pays était encore ligure. Quand donc les Celtes s'emparèrent-ils du pays situé entre le Rhône et les Alpes ?

En 218, cette conquête était faite vraisemblablement depuis un certain temps. On peut la placer approximativement vers l'an 280 avant notre ère. En effet l'arrivée des *Volcæ Tectosages* dans la vallée du Rhône est probablement un fait contemporain de l'invasion celtique en Grèce, de l'établissement des Tectosages en Asie-Mineure. Ces deux événements ont dû avoir pour cause des conquêtes faites par les Germains dans les contrées qui sont aujourd'hui l'Allemagne du Nord et du centre. Les Germains ont expulsé de ces contrées les Celtes, principalement des *Volcæ*, qui ont émigré les uns au sud-est, les autres au sud-ouest. Ceux qui ont émigré au sud-ouest ont gagné la vallée du Rhône dont ils ont occupé d'abord la portion orientale; puis ils ont passé le Rhône et se sont étendus entre les Pyrénées et le Rhône sur les deux rives duquel Annibal les trouva en 218.

On a prétendu antidater cette émigration en s'appuyant sur le traité *Du monde* attribué à Aristote, et où il est question d'une portion de la Méditerranée dite mer Galatique [2]. Mais le traité *Du monde* n'est point d'Aristote; il est postérieur à ce célèbre écrivain. Aristote mort en l'an 322 avant notre ère[3], ne

1. Περὶ τὴν Λιγυστικὴν οὐκ ἐλάττων τοῦ Ῥοδανοῦ καταπίνεταί τις ποταμὸς καὶ πάλιν ἀναδίδωσι κατ' ἄλλον τόπον. Aristote, *Meteorologicorum*, l. I, c. 13, § 30; édition Didot, t. III, p. 570.

2. Ὠκεανὸς... τρία ποιεῖ πελάγη, τό τε Σαρδόνιον καὶ τὸ Γαλατικὸν λεγόμενον καὶ Ἀδρίαν. *De mundo*, 3; Aristote, éd. Didot, t. III, p. 630, l. 23-24. Le golfe galatique : πρὸς τὸν Γαλατικὸν κόλπον, dont il est question à la ligne 40, paraît être le golfe de Gascogne.

3. Chrysippe auquel on attribue le traité *De mundo*, vivait de 280 à 200 avant J.-C.

connaît point encore le nom de Galates donné pour la première fois aux Gaulois par les Grecs vers l'époque où ils pillèrent le temple de Delphes, 279 ans avant J.-C.

§ 9. *Les Ligures en Espagne.*

Les textes relatifs à l'établissement des Ligures en Espagne ne sont pas nombreux. Le principal est d'Aviénus. Cet auteur dit que le fleuve Tartesse prend sa source dans le marais Ligustin [1]. Le Tartesse paraît identique au Bétis, aujourd'hui Guadalquivir [2]. Il aurait donc existé un marais Ligustin, c'est-à-dire Ligurien, à la source du Guadalquivir.

Du texte d'Aviénus, rapprochons celui où Étienne de Byzance parle de *Ligustine,* ville des Ligures, près de l'Ibérie d'Occident, et non loin de Tartesse; « les habitants, ajoute-t-il, s'appellent Ligures [3]. » Etienne de Byzance a écrit dans ce passage Ibérie d'Occident par opposition à l'Ibérie du Caucase, car il distingue deux Ibéries : l'une est dans le voisinage des Perses; l'autre, située près des colonnes d'Hercule, tire son nom de l'Ebre. Dans le passage que nous venons de citer, Ibérie est employé dans un sens restreint et désigne la région voisine de l'Ebre, par opposition à Tartesse qui est le bassin du Tartesse ou Guadalquivir; or la ville de Ligustine est placée entre l'Ibérie et le pays dit Tartesse. La position de la ville de Ligustine se trouve, par conséquent, très rapprochée de celle du marais Ligustin où, suivant Aviénus, est la source du Tartesse, c'est-à-dire du Guadalquivir.

Malheureusement nous ne savons pas à quel auteur Etienne de Byzance, compilateur du VI[e] siècle de notre ère, a emprunté

1. Tartessus amnis, ex Ligustino lacu
per aperta fusus.

Aviénus, *Ora maritima*, vers 284, 285; éd. Holder, p. 154-155.

2. *Ἐοίκασι δ' οἱ παλαιοὶ καλεῖν τὸν Βαῖτιν Ταρτησσόν.* Strabon, III, 2, § 11; éd. Didot-Müller et Dübner, p. 122, l. 52.

3. *Λιγυστίνη πόλις Λιγύων τῆς δυτικῆς Ἰβηρίας ἐγγὺς καὶ τῆς Ταρτησσοῦ πλησίον. Οἱ οἰκοῦντες Λίγυες καλοῦνται.* Étienne de Bysance; éd. Westermann, p. 184.

ce qu'il dit de la ville de Ligustine. Serait-ce à Hécatée de Milet comme Amédée Thierry l'a supposé[1]? Ce qu'il y a de certain c'est que le nom de Tartesse mentionné dans ce passage d'Etienne de Byzance appartient à la géographie la plus ancienne de l'Espagne, à celle des auteurs grecs du ve siècle av. J.-C., d'Hérodote et d'Hérodore par exemple[2], c'est qu'il est étranger à la géographie de Polybe — IIe siècle avant notre ère[3] — et de Strabon — Ier siècle après notre ère[4], — qui appellent *Baitis* (Bétis) le Guadalquivir.

Suivant Aviénus, le marais Ligustin ou Ligurien est dominé par le mont Argentarius, «ainsi nommé», dit-il, «par les » anciens, à cause de son apparence, car l'étain en abondance » brille sur ses flancs, et le mont Argentarius vomit dans les » airs des flots de lumière, surtout quand les feux du soleil » frappent ses sommets élevés[5]. » Strabon parle de la même montagne : « Non loin de Castlon, dit-il, est une montagne où » le Bétis prend sa source, et on appelle ce mont *Arguros* parce » qu'il s'y trouve des mines d'argent[6]. » Castlon paraît être Cazlona sur le Guadalimar, affluent du Guadalquivir, non loin de la source de ce fleuve. Le mont Arguros qui suivant Strabon fournit de l'argent semble donc identique au mont Argentarius d'Aviénus, bien qu'Aviénus ne parle que d'étain.

1. Amédée Thierry, *Histoire des Gaulois*, 5e éd., t. I, p. 21.

2. Hérodote, I, 163, § 1; IV, 152, § 3, 192, § 4; éd. Teubner-Dietsch, t. I, p. 86, 360, 377; éd. Didot-Dindorf. p. 54, 226, 236. Hérodore, fragm. 20; Didot-Müller, *Fragm. histor. græc.*, t. II, p. 34.

3. Polybe, XIX; 2e éd. Didot, t. I, p. 631; l. XXXIV, c. 9, § 12; *ibid.*, t. II, p. 115.

4. Voyez p. 379, n. 2.

5. At mons paludem incumbit Argentarius
Sic a vetustis dictus ex specie sui:
Stagno (*lisez* stanno) iste namque latera plurimo nitet
Magisque in auras eminus lucem evomit
Cum sol ab igni celsa perculerit juga.

Avienus, *Ora maritima*, vers 291-295; éd. Holder, p. 155.

6. Οὐ πολὺ δ' ἄποθεν τοῦ Καστλῶνός ἐστι καὶ τὸ ὄρος ἐξ οὗ ῥεῖν φασι τὸν Βαῖτιν, ὃ καλοῦσιν Ἀργυροῦν διὰ τὰ ἀργυρεῖα τὰ ἐν αὐτῷ. Strabon, III, 2, § 11; éd. Didot-Müller et Dübner, p. 122, l. 46-48. Cf. Stésichore, VIe siècle : Ταρτησσοῦ ποταμοῦ παρὰ παγὰς ἀπείρονας ἀργυρορίζους. *Ibid.*, p. 123, l. 3.

Il y a une légende grecque dont un détail présente un rapport singulier avec ces indications géographiques. Au VIe siècle de notre ère, les Phocéens, c'est-à-dire les habitants de la ville grecque de Phocée, colonie ionienne d'Asie-Mineure, allaient en Espagne dans le pays de Tartesse; et leurs navires à cinquante rames y faisaient concurrence à la marine et au commerce phéniciens. Ils y trouvèrent un ami dans la personne du roi des Tartessiens, *Arganthônios*, qui vécut cent vingt ans et qui en régna quatre-vingts. La longue vie d'Arganthônios a fait l'admiration de l'antiquité et l'envie des vieillards lettrés de la Grèce et de Rome. Mais ce que ce roi a de plus curieux, c'est la conformation tout indo-européenne de son nom dans un pays qui peut sembler n'avoir été peuplé que d'Ibères et de Phéniciens avant la conquête celtique. Ce nom n'est pas grec, mais par une concordance singulière le roi Arganthônios est l'homonyme d'une montagne de Bithynie [1]. Le nom de cette montagne est mêlé au récit de l'expédition des Argonautes [2]. Des mythographes relativement récents ont imaginé une jolie nymphe appelée *Arganthônè*, du nom de laquelle celui d'Arganthônios serait dérivé, et qui aurait été mère des Thynes et des Mysiens [3].

La Bithynie, pays où se trouvait le mont Arganthônios, était peuplée d'Indo-Européens, puisque les Bithyniens étaient des Thraces. Le nom de cette montagne est donc vraisemblablement indo-européen comme celui du roi de Tartesse qui fut si bienveillant pour les Phocéens. Ce prince bienfaisant semble n'être autre chose qu'une personnification du mont Argentarius d'Aviénus, du mont Arguros de Strabon. Arganthônios, dit Hérodote, donna aux Phocéens l'argent nécessaire pour construire les murailles de leur ville, et ce mur, qui avait plu-

1. Ὑπέρκειται δὲ τῆς Προυσιάδος ὄρος ὃ καλοῦσιν Ἀργανθώνιον. Strabon, XII, 4, § 3; éd. Didot-Müller et Dübner, p. 482, l. 48-49.

2. Ἀμφ' Ἀργανθώνειον ὄρος, προχοάς τε Κίοιο.
Apollonios, *Argonautiques*, I, vers 1178; éd. Didot, p. 25.

3. Ἀρριανὸς δέ φησιν, ὅτι Θυνὸς καὶ Μυσὸς υἱοὶ ἦσαν Ἀργανθώνης, ἥτις καλόν τι χρῆμα νύμφης ἦν. Arrien de Nicomédie, fragm. 40; Didot-Müller, *Fragm. histor. græc.*, t. III, p. 494. Arrien écrivait au second siècle après J.-C.

sieurs stades de long, était construit en grandes pierres bien appareillées. Cela se passait vers le milieu du VIe siècle avant notre ère [1].

Il est vraisemblable que l'argent avec lequel les Phocéens payèrent leurs maçons venait des mines du mont Arguros, si nous parlons comme Strabon, ou qu'ils se l'étaient procuré en vendant l'étain du mont Argentarius, si nous adoptons la version d'Aviénus. Arganthônios était probablement le nom que les Ligures, maîtres des sources du Guadalquivir, donnaient à cette montagne. Les quatre-vingts ans de règne attribués par Hérodote à Arganthônios sont, peut-on croire, la durée de la domination des Ligures dans cette région, depuis leur arrivée au commencement du VIe siècle, jusqu'à la conquête de l'Espagne par les Gaulois vers l'an 500 avant notre ère. Les Ligures pendant cette période furent les alliés des Grecs contre les Phéniciens [2].

§ 10. *Résumé.*

Ainsi, les Liguses, ou Ligures, identiques aux Sicules et aux *Aborigînes* ou Aborigènes, sont le premier peuple indo-européen que l'histoire nous montre dans l'Europe occidentale. Ils y seraient parvenus environ deux mille ans avant notre ère. Comme tous les Indo-Européens d'Europe, ils cultivaient les céréales, ils savaient manier la charrue; comme tous les Indo-Européens d'Europe et d'Asie, ils connaissaient le bronze [3]. Après les Ibères, avant les Celtes, ils ont dominé dans le pays qu'on a plus tard appelé Gaule; après les Ibères, avant les Ombriens, ils ont été les maîtres de l'Italie, où ils ont porté outre le nom de Ligures ceux de Sicules et d'Abo-

1. Hérodote, I, 163; éd. Didot, p. 54.
2. Cf. Duncker, *Geschichte des Alterthums*, t. VI (1882), p. 296.
3. Le fer paraît être arrivé dans l'Europe centrale et en Gaule vers le septième siècle par l'intermédiaire des Scythes, peuple indo-européen d'Asie, dont les Sigynnes étaient le rameau occidental. Voyez ci-dessus p. 246-254, 263-264.

rigines. Ils se sont aussi emparés d'une partie de l'Espagne. Puis les conquêtes des Ombriens en Italie à partir du XIVe (?) siècle av. J.-C., celles des Celtes en Gaule et en Espagne, du VIIe (?) au IIIe siècle, les ont réduits à un rôle secondaire jusqu'à l'époque où les développements de la puissance romaine ont mis fin à leur existence politique.

§ 11. *Y a-t-il eu des Ligures en Colchide sur les côtes orientales de la Mer Noire ?*

Suivant nous, il faut répondre négativement à cette question. Elle a été posée et résolue affirmativement par M. Lagneau dans un savant mémoire qui a été communiqué à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres en 1875 [1].

« La coexistence des Ligures, des Ibères ou des Bébrykes » d'une part dans notre Europe occidentale », dit M. Lagneau, « d'autre part en Asie, au sud du Caucase, semble autoriser à » penser que ces trois peuples ont effectué des migrations au » moins simultanées, et conséquemment qu'il existe entre » ceux d'Europe et ceux d'Asie certaines relations ethniques » (p. 235).

Des trois noms de Ligures, d'Ibères et de Bébrykes, le dernier est celui par l'étude duquel nous allons commencer.

Silius Italicus, appelle Bébrycie la portion des Pyrénées traversée par Annibal dans son expédition d'Espagne en Italie en 218. Un peu plus bas, il donne le nom de Bébryx à un roi mythique de ce pays [2]. Dion Cassius, cité par Tzetzès, a dit que la partie des Pyrénées qui de son temps, c'est-à-dire au

1. *Comptes-rendus*, 1875, p. 233-238; cf. *Dictionnaire encyclopédique des sciences médicales*, t. IV, p. 596 et suivantes.

2. Pyrene celsa nimbosi verticis arce
Divisos Celtis late prospectat Hiberos,
Atque aeterna tenet magnis divortia terris.
Nomen Bebrycia duxere a virgine colles.
...Sæva Bebrycis in aula.

Silius Italicus, *Puniques*, III, 417-423.

IIIe siècle de notre ère, dépendait de la Narbonnaise, avait autrefois appartenu aux Bébryces[1]. Les Bébryces ont peut-être aussi habité une région plus méridionale : Aviénus, dont la description représente l'état de l'Espagne vers l'an 500 (?) avant notre ère, a peut-être mis des Bébryces au sud de l'Ebre[2].

D'autres Bébryces habitaient la région nord-ouest de l'Asie-Mineure. Ils jouent un rôle important dans la légende des Argonautes[3]. Charon de Lampsaque en Troade, qui écrivait au ve siècle avant notre ère, a dit que son pays s'appelait autrefois Bébrycie, et que ce nom avait disparu par l'effet des guerres[4]. Strabon place les Bébryces aux environs d'Abydos, ville voisine de Lampsaque[5]. Au IVe siècle avant J.-C., Théopompe avait écrit que le pays des Bébryces avait été conquis par les Mariandyns[6]; or les Mariandyns sont un peuple d'origine thrace, établi en Asie-Mineure, sur les côtes méridionales de la mer Noire.

A quelle race appartenaient les Bébryces d'Asie-Mineure? Strabon répond à cette question dans trois passages de son grand ouvrage. Ils étaient Phrygiens, dit-il[7]. On sait que les Phrygiens sont des Thraces émigrés en Asie-Mineure. Aussi

1. Δίων δὲ Κοκκηιανὸς τοὺς Ναρβωνησίους Βέβρυκας λέγει, γράφων οὕτω· τῶν πάλαι μὲν Βεβρύκων νῦν δὲ Ναρβωνησίων ἐστὶ τὸ Πυρήναιον ὄρος. τὸ δὲ ὄρος τοῦτο χωρίζει Ἰβηρίαν καὶ Γαλατίαν. Dion Cassius, fragm. 56 § 2; éd. Bekker, t. I, p. 58.

2. Bebryces illic gens agrestis et ferox.

Avienus, *Ora maritima*, vers 485. M. Holder, p. 162, lit Be(b)ry[bra]ces. Cf. Müllenhoff, *Deutsche Altertumskunde*, t. I, p. 166-167.

3. Apollonios, *Argonautiques*, livre II.

4. Χάρων δέ φησι καὶ τὴν Λαμψακηνῶν χώραν πρότερον Βεβρυκίαν καλεῖσθαι ἀπὸ τῶν κατοικησάντων αὐτὴν Βεβρύκων, τὸ δὲ γένος αὐτῶν ἠφάνισται διὰ τοὺς γενομένους πολέμους. Charon, fragm. 7; Didot-Müller, *Fragm. histor. græc.*, t. I, p. 33.

5. Τὰ δὲ περὶ Ἄβυδον Θρᾷκες [ἐπῴκησαν]· ἔτι δὲ πρότερον τούτων ἀμφοῖν Βέβρυκες καὶ Δρύοπες. Strabon, XIII, 1, § 8; éd. Didot-Müller et Dübner, p. 501, l. 46-48.

6. Θεόπομπος δὲ Μαριανδυνόν φησι... ἐπελθόντα τὴν τῶν Βεβρύκων κατασχεῖν. Théopompe, fragm. 201; Didot-Müller, *Fragm. histor. græc.*, t. I, p. 312.

7. Διὰ τὸ... περιέχεσθαι... Βέβρυκες Φρυξί. Strabon, XIV, 5, § 23; éd. Didot-Müller et Dübner, p. 578, l. 34-36.

Strabon a-t-il écrit ailleurs que les Bébryces étaient Thraces [1].

La doctrine de Strabon paraît assez rationnelle; car les Bébryces d'Asie-Mineure habitaient la Bithynie : or les Bithyniens, qui ont donné leur nom à cette province d'Asie-Mineure, étaient Thraces, comme Hérodote nous l'apprend [2]. Les Thraces d'Asie sont connus d'Homère, qui les appelle Phrygiens [3]. Les Bébryces, n'étant point mentionnés par Homère, comme Strabon en a fait la remarque [4], ne doivent vraisemblablement pas être rattachés aux populations qui ont précédé les Phrygiens ou Thraces d'Asie en Troade; ils semblent être une fraction des Phrygiens qui aura pris une existence indépendante postérieurement aux événements chantés par Homère. Les Bébryces d'Asie-Mineure seraient un petit peuple thrace qui aurait dominé en Troade après la guerre de Troie, c'est-à-dire après l'année 1200 ou environ avant notre ère, et qui, antérieurement à Charon de Lampsaque, c'est-à-dire antérieurement au ve siècle avant J.-C., aurait disparu pour faire place aux Mariandyns et aux colonies grecques [5].

Si les Bébryces sont Thraces, ils sont Indo-Européens. Les travaux de M. Fick ont démontré l'origine indo-européenne des Thraces [6]. Or le nom des Bébryces paraît indo-européen. C'est un dérivé du thème *bhebhru-* dont le sens primitif est « brun » et qui, dans les langues de l'Europe et en zend, a pris le sens spécial de « castor ». La variante *bhebhro-* de ce nom se trouve en zend, en latin, en slave, en gaulois [7]. Ce nom

1. Καὶ αὐτοὶ δ' οἱ Φρύγες Βρίγες εἰσὶ Θρᾴκιόν τι ἔθνος καθάπερ... καὶ Βέβρυκες. Strabon, VII, 3, § 2; éd. Didot-Müller et Dübner, p. 245, l. 33-34. — Καὶ οἱ Βέβρυκες δὲ οἱ τούτων προεποικήσαντες τὴν Μυσίαν Θρᾷκες, ὡς εἰκάζω ἐγώ. Strabon, XII, 3, § 3; *ibid.*, p. 464, l. 18-20.

2. Οὗτοι δὲ [Θρήϊκες] διαβάντες μὲν ἐς τὴν Ἀσίην ἐκλήθησαν Βιθυνοί. Hérodote, VII, 75, § 2; éd. Teubner-Dietsch, t. II, p. 157; Didot-Dindorf, p. 340.

3. *Iliade*, II, 862; ci-dessus, p. 270, n. 6.

4. Strabon, l. XII, c. 3, § 27; édition Didot-Müller et Dübner, p. 475, l. 17.

5. Voyez le fragment de Charon cité plus haut, p. 384, n. 4.

6. Voyez ci-dessus, p. 277-279.

7. Fick, *Vergleichendes Wörterbuch*, 3e éd., t. I, p. 156; Kluge, *Etymologisches Woerterbuch der deutschen Sprache*, 3e éd., p. 27 au mot *Biber*.

a fourni une quantité assez considérable de termes géographiques à la Gaule, à l'Italie et à la Germanie. Nous citerons pour la Gaule *Bibracte, Bibrax,* noms de ville dans la période gauloise, *Bebronna,* nom de rivière au moyen âge; Bèbre et Bièvre, noms de rivières, Bièvres, nom de cinq villages ou hameaux à l'époque moderne. Pour l'Allemagne, le *Dictionnaire des noms de lieux* de M. Foerstemann contient deux exemples de dérivés du germanique *bibar,* « castor », et treize exemples de composés dont ce mot est le premier terme. En Italie le Latium contenait une rivière du nom de *Fibrenus*[1], et ce mot est dérivé de *fiber,* forme latine de l'indo-européen *bhebhro-s.*

Pourquoi s'étonner que le nom du castor ait pris place dans l'onomastique géographique des Thraces d'Asie-Mineure? L'Asie-Mineure possédait des castors. Ceux du Pont avaient une réputation particulière au temps de Strabon[2] et de Pline[3]. Entre les années 1200 et 500 avant notre ère, ceux de la Troade avaient probablement fait donner à cette région le nom de Bébrycie, Βεβρυκίη, comme dit Apollonios dans ses Argonautiques[4].

Il y avait aussi des castors en Germanie et en Gaule; Strabon a parlé de ceux d'Espagne[5]; il s'en trouvait sans doute aussi sur la route de Gaule en Espagne, dans les environs de Perpignan et de Barcelone. Les Ligures comme les Thraces devaient appeler le castor *bebru-,* variante de *bhebhru-;* de là le nom de *Bebru-cia* appliqué à ce pays, et écrit *Bebrycia,* avec l'orthographe grecque, par Silius Italicus. Ce nom n'est pas plus extraordinaire que ceux de *Bibracte* et de *Bibrax* en Gaule, de *Biber-aha* ou de *Biber-burg* en Allemagne. Ce n'est pas aux migrations d'une race humaine que ces mots se rapportent; ils se rattachent à l'histoire d'une espèce de quadrupèdes qui peu à peu disparaît.

1. Silius Italicus, l. VIII, v. 400.
2. Strabon, III, 4, § 15; éd. Didot-Müller et Dübner, p. 135, l. 51-53.
3. Pline, *Histoire naturelle,* VIII, § 109; éd. Teubner-Ianus, t. II, p. 62; — XXXII, § 110; *ibid.,* t. IV, p. 304.
4. Apollonios, *Argonautiques,* l. II, v. 136.
5. Strabon, III, 4, § 15; éd. Didot-Müller et Dübner, p. 135, l. 51-53.

Les Ligures, a-t-on fait observer, se montrent en Asie dans le voisinage des Bébryces. En effet, Hérodote[1] mentionne dans l'armée de Xerxès, en 480, un corps de troupes formé, d'une part de Ligyes, d'autre part de Mariandyns et de Syriens ou Cappadociens. Ces deux derniers peuples habitaient l'Asie-Mineure, sur les côtes de la mer Noire. Il est donc vraisemblable que des Ligyes étaient établis dans la même région. Mais les savants auteurs du *Thesaurus linguæ græcæ*[2] considèrent dans ce passage d'Hérodote, le mot de Ligyes comme suspect. D'ailleurs, pour démontrer l'identité de ce nom avec celui des Ligures, ou mieux Liguses, d'Italie et de Gaule, il faudrait prouver que, dans le nom des Ligyes d'Asie-Mineure, il y aurait, comme dans celui des Ligyes d'Italie et de Gaule une *s* supprimée entre l'υ (*y*) et l'ε (*e*). Cette concordance phonétique est une hypothèse dont on ne peut produire la preuve.

Du nom des *Ligues* asiatiques dans le passage précité d'Hérodote on rapproche le vers 1312 de Lycophron dans lequel Kuta (Cyta), ville de Colchide, est qualifiée de ligystique, λιγυστικήν. C'est la leçon des mss. de Lycophron qui existent aujourd'hui, et dont les plus anciens datent du xe siècle. Mais Etienne de Byzance, qui écrivait quatre siècles plus tôt avait sous les yeux un mss. de Lycophron qui portait λιβυστινήν. Il le cite à l'article Κύτα, et ce qui prouve qu'il n'y a pas à contester cette leçon, c'est qu'un peu plus bas l'article Λιβυστῖνοι est placé entre l'article Λίβυσσα et l'article Λίγγος. Cet article est ainsi conçu : « Les Libystins sont un peuple voisin de la » Colchide comme nous l'apprend Diophante dans ses Politi- » ques[3]. » Et plus loin : « Ligystine, cité des Ligyes près de l'I- » bérie d'Occident et de la vallée du Guadalquivir [4]. » Il ne faut

1. *Λίγυες δὲ καὶ Ματιηνοὶ καὶ Μαριανδυνοί τε καὶ Σύριοι τὴν αὐτὴν ἔχοντες Παφλαγόσι ἐστρατεύοντο.* Hérodote, VII, 72, § 2; éd. Teubner-Dietsch, t. II, p. 155; Didot-Dindorf, p. 340.

2. *Thesaurus linguæ græcæ*, éd. Didot, t. V, col. 283.

3. *Λιβυστῖνοι ἔθνος παρακείμενον* Κόλχοις, *ὡς Διόφαντος ἐν Πολιτικοῖς.* Etienne de Bysance, éd. Westermann, p. 184.

4. *Λιγυστινή, πόλις Λιγύων τῆς Ἰβηρίας ἐγγὺς καὶ τῆς Ταρτησσοῦ πλησίον.* Etienne de Bysance, éd. Westermann, p. 184.

donc pas confondre la Libystine, sur les côtes orientales de la mer Noire, avec la Ligystine du bassin occidental de la Méditerranée.

Le système d'Etienne de Byzance sur ce point n'est pas seulement fondé sur l'autorité de Diophante, auquel Étienne de Byzance renvoie, et sur l'autorité de la leçon de Lycophron qu'Étienne de Byzance cite, mais il paraît s'appuyer sur le témoignage d'Hérodote. En effet, λιβυστῖνος est une variante de λιβυστικός, «africain[1].» Nous traduisons africain, en prenant Λιβύη, « Libye », non dans le sens étroit où on l'oppose à Egypte, mais dans le sens large où il comprend l'Egypte, comme nous l'apprend Strabon[2]. Les Libystins, voisins de la Colchide suivant Diophante, seraient donc des Africains; Cyta, en Colchide, serait une ville africaine suivant Lycophron, si nous admettons la leçon reproduite par Etienne de Byzance, c'est-à-dire la leçon du VIe siècle, préférablement à celle du Xe. Or, d'après Hérodote, les habitants de la Colchide sont originaires d'Egypte, c'est-à-dire Africains[3].

Il n'est donc nullement prouvé qu'il y ait jamais eu des Ligures en Colchide, et la doctrine qui met des Ligures en Colchide n'a d'autre fondement qu'une leçon fort contestable de certains mss. de Lycophron.

Reste à examiner si les Ibères d'Asie, mentionnés, croyons-nous, pour la première fois par Apollodore, au IIe siècle avant notre ère[4], sont le même peuple que les Ibères de l'Europe occidentale. Suivant Strabon, il fallait, dans l'Ibérie d'Asie, distinguer les habitants de la montagne de ceux de la plaine. Ceux-ci portaient le costume et avaient le genre de vie des Arméniens et des Mèdes[5]: ceux de la montagne ressemblaient

1. Eschyle, *Eum.*, v. 292; cf. *Thesaurus linguæ græcæ*, t. V, col. 277.
2. Strabon, l. I, c. 2, § 28; éd. Didot-Müller et Dübner, p. 29, l. 28-30.
3. Hérodote, II, 104, § 1; éd. Teubner-Dietsch, t. I, p. 165; Didot-Dindorf, p. 103.
4. Apollodore, fragments 123, 161; Didot-Müller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. I, p. 451, 456-457.
5. Ἀρμενιστί τε καὶ μηδιστὶ ἐσκευασμένοι. Strabon, XI, 3, § 3; éd. Didot-Müller et Dübner, p. 429, l. 7-8.

plutôt aux Scythes, leurs voisins, dont ils étaient parents ou avec lesquels ils avaient une origine commune [1]. Les Scythes et les Mèdes étaient Iraniens : il est donc vraisemblable que les Ibères d'Asie sont Iraniens.

L'origine iranienne des noms de trois princes de l'Ibérie d'Asie mentionnés par Tacite [2] : Pharasmanes, Rhadamiste et Mithridate, pourrait être difficilement contestée. La rivière principale de l'Ibérie d'Asie était le Kyros [3] et il y avait en Perse une rivière du même nom [4]. Strabon parle de deux villes de l'Ibérie d'Asie : le nom de l'une, Harmozika [5], appelée Hermastus par Pline [6], Armactica dans la plupart des mss. de Ptolémée [7], pourrait être considéré comme dérivé du nom d'Harmoza, porté par un promontoire de Carmanie dans le golfe Persique [8], et il se rattache vraisemblablement au mythique Aura-Mazda des inscriptions perses, en persan moderne Ormuzd ; *Seusamora*, autre nom de ville rapporté par Strabon [9], a été rapproché de l'iranien Susamithres [10]. Pline nomme aussi la ville de Neoris [11]. Ptolémée [12] ajoute celles de *Loubium, Aginna, Vasaida, Varica, Soura, Artanissa, Surra, Mestleta, Zalissa;* dans ces noms le caractère iranien paraît moins nettement accusé que dans les précédents ; mais si l'on cherche à rapprocher ces noms de lieux des noms de lieux de l'Ibérie d'Europe on arrivera, croyons-nous, à un résultat négatif. Voici deux exemples.

1. *Σκυθῶν... ὧνπερ καὶ ὅμοροι καὶ συγγενεῖς εἰσιν.* Strabon, XI, 3, § 3; éd. Didot-Müller et Dübner, p. 429, l. 9-10.
2. Tacite, *Annales*, XII, 44; éd. Teubner-Halm, t. I, p. 238.
3. Strabon, XI, 3, § 2; éd. Didot-Müller et Dübner, p. 428, l. 48.
4. Strabon, XV, 3, § 6; éd. Didot-Müller et Dübner, p. 651, l. 13.
5. Ἐπὶ *μὲν τῷ* Κύρῳ *τὴν* Ἁρμοζικήν, *ἐπὶ δὲ θατέρῳ* (i. e. *τῷ* Ἀράγῳ) *Σευσάμορα.* Strabon, XI, 3, § 5; éd. Didot Müller et Dübner, p. 429, l. 38-39.
6. Pline, *Histoire naturelle*, l. VI, § 29; éd. Teubner-Ianus, t, I, p. 222.
7. Ptolémée, V, 11; éd. Nobbe, t. II, p. 46; cf. Wilberg, p. 352.
8. Strabon, XVI, 3, § 2; éd. Didot-Müller et Dübner, p. 651, l. 46.
9. Voyez plus haut, n. 5.
10. G. Phillips dans les *Comptes rendus de la classe de philosophie e d'histoire de l'Académie des sciences de Vienne*, t. LXV (1870), p. 532.
11. Pline, VI, § 29; éd. Teubner-Ianus, t. I, p. 222.
12. Ptolémée, V, 11, § 2; éd. Nobbe, t. II, p. 45-46.

Un des éléments les plus caractéristiques de l'onomastique géographique dans l'Ibérie d'Europe est le terme *iri, ili* ou *eli* qui paraît signifier « ville » et qui a fourni la première syllabe, ou les deux premières syllabes, de quarante-six noms de lieux soit d'Espagne, soit de la Gaule méridionale[1]. Un autre élément très fréquent dans la toponomastique de l'Ibérie d'Europe est *ur* ou *uria;* ce terme semble signifier « eau », et on en a relevé trente-deux exemples, sept fois au commencement des mots, vingt-cinq soit à la fin, soit au milieu[2]. Il n'y a pas de trace de cet élément dans la toponomastique de l'Ibérie d'Asie, car, dans le nom de ville *Sura* il y a vraisemblablement une racine SU suivie du suffixe *ra* ou une racine SVAR suivie du suffixe *a* et le nom de ville *Surra* paraît tiré de la racine SVAR au moyen du suffixe *ra*. Dans l'Ibérie d'Asie, on ne trouve pas davantage trace du terme ibérien d'Europe *iri, ili* ou *eli*[3].

Il n'y a donc aucune raison pour admettre une parenté entre les Ibères d'Europe et ceux d'Asie, ou, si l'on insiste, nous dirons qu'il y a une raison, mais qu'elle est purement apparente : c'est la consonnance des noms des deux peuples, qui tous deux s'appellent Ibères et habitent sur les bords d'un fleuve *Iberus*. C'est de là que quelques anciens ont conclu la parenté des deux peuples. Mais deux noms qui présentent une consonnance parfaite peuvent avoir une origine différente. On peut citer, par exemple, les mots français « père » du latin *pater* et « paire » du latin *paria,* le latin *per* et le français « pair » du latin *par*.

Il paraît vraisemblable que le nom du fleuve *Iberus* d'Espagne est dérivé de la même racine que le basque *ibaya,* « rivière », et il est à peu près certain que le nom du peuple d'Europe vient à son tour du nom du fleuve[3]. Devons-nous donner au nom

1. G. Phillips dans les *Comptes rendus... de l'Académie des sciences de Vienne*, t. LXVII (1871), p. 365-366.

2. G. Phillips dans les *Comptes rendus... de l'Académie des sciences de Vienne*, t. LXVII (1871), p. 377-378.

3. Comparez : 1° le nom des Tartesses peuple de l'Espagne au nom du fleuve Tartesse sur les bords duquel ce peuple habitait, (ci-dessus, p. 48, n. 1); 2° le nom des Sicanes à celui du fleuve Sicane (p. 26).

des Ibères d'Asie et au nom de leur rivière *Iberus* la même étymologie? Cela n'est pas démontré. Un des caractères du zend est de remplacer souvent l'*s* indo-européenne par *h*. Le *Sindhus* est devenu pour les Perses l'*Hindus*, et les Grecs ont représenté l'*h* initiale de ce mot par un esprit doux quand ils ont écrit Ἰνδός, en latin *Indus*. Le nom des Ibères d'Asie pourrait, en vertu de la même loi, dériver de l'indo-européen **sebhâ*, en sanscrit *sabhâ*, « communauté », d'où, le dérivé germanique *sibja*, « qui appartient à la communauté », en allemand moderne *sippe*; le dérivé lituanien *sebra-s*, slave *sebru*, « compagnon, paysan [1] ». Ibère, nom de peuple asiatique, serait peut-être la variante iranienne de ce dernier mot.

Quant au nom de la rivière asiatique appelée *Hiberus* par Pline [2], il pourrait être une variante non nasalisée du grec ὄμβρος, et du latin *imber*. Cette variante devrait être rapprochée du grec ἀφρός, « écume », et du lituanien *aibr-umas*, « acte de faire venir l'eau à la bouche », mots dans lesquels la nasalisation de la racine ABH ne s'est pas produite [3].

Ces étymologies sont de simples hypothèses, on ne peut en affirmer la certitude. Mais ce que l'on peut considérer comme évident, c'est que la concordance de son entre le nom de la rivière d'Europe et le nom de la rivière d'Asie est due à un pur hasard.

Appien a résumé fort bien cette discussion il y a plus de dix-sept siècles : « Les Ibères d'Asie, dit-il, sont, suivant les uns, » les ancêtres des Ibères d'Europe; suivant d'autres, ils sont » une colonie des Ibères d'Europe; dans un troisième système, » les Ibères d'Asie et ceux d'Europe n'ont de commun que le » nom, car ni dans leurs mœurs ni dans leur langue il n'y a » rien de semblable [4]. » Ce dernier système est le seul admis-

1. Kluge, *Etymologisches Wœrterbuch*, 3e édition, p. 319; Fick, *Vergleichendes Wœrterbuch*, 3e éd., t. II, p. 479.

2. *Histoire naturelle*, VI, § 29; éd. Teubner-Ianus, t. I, p. 222.

3. Curtius, *Grundzüge der griechischen Etymologie*, 5e éd., p. 338; Fick, *Vergleichendes Wœrterbuch*, t. I, p. 18; Johannes Schmidt, dans *Zeischrift* de Kuhn, t. XXII, p. 328.

4. Appien, *Mithridate*, c. 101; éd. Didot, p. 259.

sible. Il n'y a aucune preuve que les Ibères d'Asie et ceux d'Europe soient le même peuple. Il n'est pas démontré non plus que les Ligures d'Europe aient eu des homonymes en Asie.

Quant aux deux Bébrycies, celle des Pyrénées et celle d'Asie-Mineure, elles doivent vraisemblablement l'identité de leur nom à un phénomène zoologique étranger à l'histoire des migrations humaines.

Le danger qu'offre la méthode que nous combattons est établi par un des résultats auxquels elle a conduit un savant aussi logique que précis. M. G. Lagneau prétend trouver des Ligures en Afrique : « Ptolémée, dit-il, signale en Mauritanie » des Kinithes, des Salasses. Et pareillement Hérodote et Fes- » tus Aviénus parlent des Kinèthes des bords de l'Anas, le » Guadiana ; et beaucoup d'auteurs anciens : Strabon, Tite-Live, » Dion Cassius, Ptolémée lui-même parlent des Salasses » des Alpes, anciens habitants du val d'Aoste [1]. »

Ces assertions ne sont qu'en partie exactes. Ptolémée[2] parle d'un peuple d'Afrique appelé Κινίθιοι ; mais ce nom s'écrit avec deux ι et un θ tandis que le nom du peuple d'Espagne mentionné par Hérodote, IV, 49, les Κύνητες, s'écrit avec un υ, un η et un τ. L'υ et l'η ont en grec moderne le même son que l'ι ; mais il est élémentaire que ces lettres avaient une valeur toute différente au temps d'Hérodote, qui prononçait l'υ *ou* et l'η *ê*, et au temps de Pline, qui prononçait l'υ *u* et l'η *ê*. Quant au θ, il n'a jamais eu le son du τ. Et quand on établirait que les Κύνητες d'Espagne auraient été identiques aux Κινίθιοι d'Afrique, il ne se suivrait pas de là que les Κινίθιοι d'Afrique fussent Ligures. Il n'y a, en effet, aucune preuve que les Κύνητες d'Espagne aient été Ligures : ils étaient Ibères, suivant Hérodore, qui écrivait au ve siècle avant notre ère[3].

Les Salasses d'Italie sont-ils Ligures[4] ? Ne seraient-ils pas

1. *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions*, 1875, p. 235.

2. Ptolémée, IV, 3, § 22, 27 ; éd. Nobbe, t. I, p. 239-240 ; éd. Wilberg, p. 265, 266.

3. Voir plus haut, p. 49, n. 1.

4. Ils sont Gaulois suivant Dion Cassius : *Σαλάσσους Γαλάτας* ; fragm. 74 ; éd. Bekker, t. I, p. 80. C'était déjà l'opinion de Caton cité par Pline :

plutôt Gaulois? En tout cas l'existence de Salasses en Mauritanie est fondée sur une leçon contestable et contestée de quelques mss. de Ptolémée. Au lieu de Σαλάσσιοι, leçon admise par Wilberg, on trouve aussi Θαλάσσιοι, Σαλαμύσιοι, Σαλάμψιοι. Cette dernière leçon est celle que préfère le dernier éditeur du passage de Ptolémée dont il s'agit [1]. Il n'est donc pas prouvé qu'il y eût des Salasses, par conséquent des Ligures (?), en Afrique.

Il n'est pas davantage établi que les Ligures aient habité la Colchide, c'est-à-dire les côtes orientales de la Mer Noire.

Salassos Tauriscae gentis idem Cato arbitratur. Pline, III, § 134; éd. Teubner-Ianus, t. I, p. 150; cf. ci-dessus, p. 354, n. 2.

1. Ptolémée, IV, 2, § 20; éd. Nobbe, t. I, p. 231; éd. Wilberg, p. 257.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TOME PREMIER

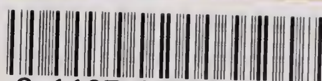
LIVRE Ier

LES PEUPLES ÉTRANGERS A LA RACE INDO-EUROPÉENNE.

LIVRE II

LES INDO-EUROPÉENS (PREMIÈRE PARTIE).

Imprimerie générale de Châtillon-sur-Seine. — A. PICHAT.


3 1197 00333 7638